

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, ZS. RITOÓK,
Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS, CS. TÖTTÖSSY

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXIII

FASCICULI 1-4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1990-1992

ACTA ANT. HUNG.

ACTA ANTIQUA

A JOURNAL OF THE HUNGARIAN ACADEMY OF SCIENCES

Acta Antiqua publish papers on classical philology in English, German, French, Russian and Latin.

Acta Antiqua are published in yearly volumes of four issues by

AKADÉMIAI KIADÓ

Publishing House of the Hungarian Academy of Sciences
H-1117 Budapest, Prielle Kornélia u. 19–35.

Manuscripts and editorial correspondence should be addressed to

Acta Antiqua

H-1363 Budapest, P.O. Box 24

Subscription information

Orders should be addressed to

AKADÉMIAI KIADÓ

H-1519 Budapest, P.O. Box 245

Acta Antiqua is abstracted/indexed in Current Contents–Arts and Humanities Arts and Humanities Citation Index

© Akadémiai Kiadó, Budapest

ACTA ANTIQUA

ACADEMIAE SCIENTIARUM HUNGARICAE

ADIUVANTIBUS

I. BORZSÁK, ZS. RITOÓK,
Á. SZABÓ, S. SZÁDECZKY-KARDOSS, CS. TÖTTÖSSY

REDIGIT

J. HARMATTA

TOMUS XXXIII

FASCICULI 1–4



AKADÉMIAI KIADÓ, BUDAPEST

1990–1992

ACTA ANT. HUNG.

PROCEEDINGS
OF THE XVIIITH INTERNATIONAL CONGRESS
OF THE COMMITTEE EIRENE

BUDAPEST, 29 AUGUST — SEPTEMBER 1988*

* The papers read in Section III will be published in *Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis*, while those of Section V in the journal *Živa Antika* (Skopje).

ALLOCUTION

DU PROFESSEUR J. HARMATTA

PRÉSIDENT DU COMITÉ EIRÉNÉ

Excellence, Mesdames et Messieurs!

C'est au nom du Comité Eiréné et du Comité d'organisation national que j'ai l'honneur de souhaiter la bienvenue à S. E. János Péter, Vice-Président du Parlement hongrois et Président de l'Association des Sciences Politiques de Hongrie et aux autres membres du Comité d'honneur, aux membres du Comité Eiréné et à tous les participants du XVIIIe Congrès International d'Etudes Classiques du Comité Eiréné.

Le Comité Eiréné fut établi en 1957, à une époque, quand dix ans après la IIe guerre mondiale le programme exprimé dans son nom Eiréné «paix» était encore au plus haut point actuel. Aujourd'hui, trente et un ans après sa création, le nom du Comité n'a pas toujours perdu son actualité. Depuis la IIe guerre mondiale aucun jour ne s'est écoulé sans activité de guerre dans quelque partie du monde. Est-ce que cela veut dire que les études anciennes représentées par le Comité Eiréné n'ont aucune importance du point de vue de l'humanité contemporaine et ne peuvent exercer aucune influence sur l'homme aujourd'hui? Certainement pas! L'idée de la paix fut créée et élaborée dans l'antiquité et la renouveau de sa conception antique était et reste toujours actuelle. Évidemment, ce n'est pas par hasard, que K. Brugmann a publié sa monographie «Eirene. Eine sprachgeschichtliche Untersuchung» en 1916 et G. Herbig son allocution de recteur intitulée «Friede» en 1919. Il est encore moins vraisemblable que W. Nestle aurait eu écrit et publié son œuvre «Der Friedensgedanke in der antiken Welt» par hasard exactement en 1938, de plus pour démontrer par une étude approfondie de la littérature antique que la paix est l'état normal et même désirable du monde. Il a cité aussi les mots du parlementaire spartiate, Melésippe, qui pouvaient s'entendre comme une prophétie en ce temps-là: «ce jour sera le début des grandes infortunes pour les Hellènes».

En effet, on ne peut pas mettre en doute, que les idées antiques concernant la paix peuvent exercer de l'influence même sur la pensée de la société moderne. Mais est-ce que nous savons en réalité qu'est-ce qu'il y a la paix? La notion et l'idée de la paix ne furent nées de paire avec l'homme. Les langues indo-européennes n'ont aucun terme commun pour la «paix» et les mots employés plus tard pour désigner la «paix» avaient originairement un autre sens. La cause en est qu'à l'époque préhistorique c'est la guerre, la lutte contre l'autrui qui ont été la relation normale entre les groupes humains.

Du point de vue sémantique, les termes pour la «paix» peuvent être arrangés en deux groupes. L'un d'entre eux signifiait primitivement un état agréable: repos, aise, prospérité, plaisir, félicité, tranquillité, santé, aisance etc., tandis que l'autre représentait un élément de cérémonie faite pour une convention entre deux parties. Ainsi donc, le mot vieux-perse *šiyatiš*, correspondant à la latine *quies*, signifie «calme, prospérité paisible, plaisir», le moyen-perse *āštīh* «paix» avait originairement le sens «jouissance, plaisir», le moyen-perse *drōd* qui fut traduit par l'araméen *š^olām*, peut être interprété par «santé, aisance, prospérité, paix».

En revanche, le mot latin *pax*, qui fut interprété par Cicéron comme *tranquilla libertas* et dont les synonymes furent *tranquillitas* et *otium* selon le même Cicéron, eut primitivement le sens «lien, attaches» à savoir entre hommes. Le moyen-perse *pašt* «convention, sécurité» remontant à une vieux-iranienne **paxšta-* et le latin *pactum* bien reflètent encore le sens originaire de ce terme et de la racine **pak-* «attacher».

La grecque *εἰρήνη* «paix», le nom de notre Comité, appartient à ce deuxième groupe. Comme on a déjà constaté longtemps, ce terme fut emprunté de l'ionien par les autres dialectes grecs. Sa forme ancienne pouvait être **ἰρᾶνᾱ* qui est probablement un emprunt c.-à-d. elle est d'origine pré grecque. Nous connaissons dans la langue louvite, parlée dans la partie occidentale de l'Asie Mineure, le mot *hirun(t)-* «serment» qui peut remonter à une forme **hiruwan(t)-* et fournir le prototype **hirwānā* pour la ionienne **ἰρᾶνᾱ* résultant par l'amuïssement du *h* en *ἰρᾶνᾱ* et représentant la source pour les variantes dialectales du terme grec. Alors, *εἰρήνη* a signifié originairement le «serment (de convention)», le «serment (de paix)» qui représente déjà une idée plus développée de la paix. C'est une mission noble des études classiques de mettre à jour, interpréter et faire comprendre la sémantique et la fonction de cette terminologie et de la remplir de contenu.

Sous la domination de Justinien à Byzance et de Xusrō Anōšruvān dans l'Empire sassanide, les deux superpuissances de l'époque, «les deux perles du monde» — comme Ménandre les appelle — entraient en négociation après une longue guerre pendant laquelle toutes les deux parties subirent des grandes pertes. C'est au cours de ces négociations que l'ambassadeur de l'Iran sassanide, Yazdgušnāsp, a énoncé une vérité de valeur éternelle qui pourrait être la devise de notre Comité et de notre Congrès: *κοινῇ γὰρ πᾶσι ἀνθρώποις ἀγαθὸν εἰρήνη δοκεῖ* «la paix est en effet un bien commun pour tout le monde».

C'est par ces pensées que j'ai l'honneur de déclarer le XVIII^e Congrès international d'études classiques du Comité Eiréné ouvert. Le mécanisme du Congrès se mettra en marche dans les sections aujourd'hui après-midi. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon succès et travaux fructueux et un séjour agréable à Budapest pendant le Congrès.

ANSPRACHE

VON PROFESSOR R. MÜLLER

VERTRETER DES ORGANISATIONSKOMITEES
DER 17. EIRENEKONFERENZ

Herr Präsident!

Meine sehr verehrten Damen und Herren!

Es ist für mich eine Ehre und eine Freude, dem Wunsch unserer verehrten ungarischen Kollegen zu folgen und als Vertreter des Landes, das 1986 Gastgeber der 17. Eirene-Konferenz sein durfte, einige Worte der Begrüßung an die Teilnehmer dieser 18. Konferenz zu richten. Noch ist der Protokollband von 1986 nicht erschienen, und schon können wir uns im gastfreundlichen Budapest mit unseren Kollegen wiederum treffen, um den Dialog fortzusetzen, den die Altertumswissenschaftler der Länder des Eiréné-Komitees untereinander und mit ihren Gästen seit nunmehr über 30 Jahren führen. Wie wir alle wissen, nehmen Umfang und Intensität der altertumswissenschaftlichen Studien in bisweilen fast beängstigendem Ausmaß zu. Eine sich immer weiter verzweigende, in die Breite wachsende Forschung bedarf der ordnenden und wertenden Überschau, damit jenes Gesamtbild immer wieder neu sich herstellt, das doch das Ziel aller unserer Bemühungen ist. Die Eirene-Konferenzen leisten dabei einen gewichtigen Beitrag, der durch zwei Merkmale besonders gekennzeichnet ist: das Anliegen, über die fachinterne Diskussion hinaus das Erbe der Antike für das geistige Leben unserer Zeit fruchtbar werden zu lassen, und das Bestreben, mit unseren Mitteln den Dialog für jenes völkerverbindende Ziel zu nutzen, das sich im verpflichtenden Namen «Eirene» ausdrückt.

Die Geschichte des Eirene-Komitees und seiner Konferenzen ist noch nicht geschrieben. Wenn dies einmal geschieht, wird sich zeigen, daß sich in der Wahl der Themen und Schwerpunkte nicht nur Trends der Forschung, sondern auch übergreifende Prozesse im Leben unserer Zeit spiegeln. Allein die Abfolge der Themen unserer letzten drei Konferenzen könnte einem künftigen Betrachter symbolträchtig erscheinen. In Prag 1982 ging es um die parallelen Entwicklungen von griechischer und römischer Kultur und ihre Wechselbeziehungen, überwiegend um historische Prozesse in den Zentren der Alten Welt. In Berlin 1986 trat in höherem Grade die Peripherie des Mittelmeerraums in den Blick, um aus den Beziehungen zwischen Zentrum und Peripherie jene Entwicklung zu rekonstruieren, die letztlich zur Herausbildung des modernen Europa geführt hat. Nun in Budapest weitet sich mit einem der zentralen Themen, dem Strukturvergleich von klassischer Antike und hellenistischem Orient, der Blick auf noch umfassendere, d. h. welthistorische Bezüge.

Sich ausdehnende konzentrische Kreise: Antike, Europa, Weltgeschichte — dies ist wohl eine angemessene Tendenz geschichtlicher Betrachtung in einer Zeit, in der die globalen Probleme der Menschheit eine bedrängende Realität geworden sind.

Die Wissenschaft trägt in unserer Zeit eine große Verantwortung, und sie verfügt über beachtliche Möglichkeiten. Ich bin sicher, wie die früheren wird auch diese Eirene-Konferenz dazu beitragen, den Geist der Vernunft und des Realismus zu festigen, der allein imstande ist, die Probleme unserer Zeit einer Lösung näherzubringen — gemäß den humanen Traditionen, denen sich unsere Wissenschaft verpflichtet weiß. In diesem Sinne darf ich Ihnen die Grüße der Akademie der Wissenschaften der DDR und des Wissenschaftlichen Rates für Archäologie und Alte Geschichte unseres Landes übermitteln und unserer Konferenz einen erfolgreichen Verlauf wünschen.

SECTION I

S. R. SLINGS

ORALITY AND THE POET'S PROFESSION

As far as I know the necessity of comparing the poetry of Homer with living oral epic traditions was first pointed out by the Russian scholar A. N. Veselovsky, just over a century ago (Chadwick—Zhirmunsky 319). One cannot say that Hellenists were quick in following up this hint, but after the pioneer studies of M. Murko they entered the field with signal success. It would be hard to find a general treatment of oral epic, or indeed of orality *in toto*, without encountering the names of M. Parry, A. Lord, C. M. Bowra and other classical scholars.

But the times have changed. Orality is still a hot issue in present-day scholarship on archaic Greek poetry, but the debate has moved away from empirical data and become more and more theoretical. The main point of orientation are still the Yugoslav poets studied by Murko and Parry. Yet since the early thirties so many epics from all over the world have been published and studied that it cannot be justified that with a very few exceptions Hellenists discuss problems of oral poetry on the basis of theoretical generalizations drawn from the study of the *guslari* alone (with occasional dashes of Propp and Lévy-Strauss). It is quite telling that I. Okpewho's important book on the epic in Africa, in which the *Iliad* and the *Odyssey* are constantly quoted for parallels with various African epics, has received little or no attention from classical scholars in the nine or ten years since its publication.

I think the time has come for a renewal of comparative studies to aid our reflection on the role of orality in Greek literature. I want to illustrate this call for a new wave of empiricism by focusing on the complex of problems which it is customary to refer to with the German word 'Dichterberuf'. I choose this particular area because the latest comprehensive treatment, H. Maehler's book »Die Auffassung des Dichterberufs im frühen Griechentum bis zur Zeit Pindars« (Göttingen 1963) is now twenty-five years old, and besides it was written at a time when German scholarship was hardly, if at all, interested in the study of oral poetry. This is not meant as criticism: it is a book I admire for its sound scholarship, but even its admirers will agree that it treats all archaic Greek poets basically as producers of written texts, a tacit assumption to which very few scholars would subscribe today. It is not germane to the

issue I want to raise here to discuss which Greek poets did in fact produce written texts—what matters here is that at any rate until the late sixth century Greek poets, both epic and lyric, were first and foremost performers, and their poems were primarily, if probably not exclusively, transmitted orally. Certain aspects of the poet's profession have been treated recently from this angle; I refer especially to the works of W. Rösler and B. Gentili. In contrast to their work I intend to put more emphasis on comparative study and less on theoretical speculations—in this respect I follow Ritoók's lead (in his important study of the 'Dichterweihe').

One of the key problems of modern comparative scholarship on oral poetry is how to define an oral poet. For purely practical reasons I shall limit my comparative material to professional or at least specialized oral poets and furthermore to *epic* oral poets (for the term 'epic' cf. Finnegan 9 f.). It would be unwise to impose a similar restriction on our Greek sources, because we would have little left to compare, but at the very least we should exclude nonprofessional Greek oral poets like Archilochus or Alcaeus. This procedure implies, within the Greek world, the primacy and priority of professional epic poets to professional lyric poets which is more or less in harmony with our data.

I begin with the Muse or the Muses. It is almost a universal characteristic of oral poetry that its singers claim some sort of supernatural status for their abilities and songs. These claims can be twofold. First, they may take the shape of a 'Dichterweihe' story, such as we find it in Greek literature for Hesiod and Archilochus: a poet is given once and for all his divine gift by some supernatural power. Very often this takes place in a dream. The eighteenth-century Turkmen poet Mahtum-Kuli 'obtained his poetical gift in an ecstatic dream' from the prophet Mohammed, the four caliphs, and various other Muslem saints (Chadwick—Zhirmunsky 333) and close by the Kirghiz singers of the *Manas* epics are visited in a dream by Manas, the hero of this cycle, or by one of his followers; they are given a musical instrument (like Archilochus) and ordered to sing of their deeds (Chadwick—Zhirmunsky 332 f.; Ritoók 21). With variations these stories are also found among the Uzbeks, Kazakhs, Oirat Mongolians and Tibetans (Ritoók 21). Very similar claims are made by the singers of the *Mwindo* epic in Congo and the *Ozidi* saga in Nigeria (Okpewho 47 f.). And finally the seventh-century Anglo-Saxon bard Caedmon was likewise visited in a dream by an angel who put music and poetry in his heart, though the Venerable Bede, who relates this story (*Hist.* IV 24), may just possibly have read Cicero's account of the dream of Ennius (*Ac.* II 16,51).

But apart from these stories, there is also a stronger claim, to wit that the actual song is sung by a supernatural power, for whom the actual singer serves as a mouthpiece. Here too, dreams may play a part. In the Fiji islands the so-called 'true songs' (epic songs as opposed to other genres) are taught to the singer in trance or sleep by the ancestor who is the hero of the story. In telling

the story the singer constantly switches from the third to the first person singular to refer to this protagonist ancestor, so that the singer literally functions as a mouthpiece (Quain 14; 45—47). A similar switch from third to first person can be found in the *Mwindo* epic, where Mwindo himself may tell part of his heroic deeds *in propria persona* and even address the audience, including the European scholar who records the song (Biebuyck—Mateene 37). The idea of the singer as the mouthpiece of a supernatural power is also found in Nigeria (Finnegan 236 f.) and in Central Asia where the following statement from a Kirghiz minstrel constitutes a remarkably close parallel to Phemios' well-known words in the *Odyssey* (γ 347—348):

"When I asked one of the most accomplished minstrels . . . if he could sing this or that song, he answered me: 'I can sing any song whatever; for God has implanted this gift of song in my heart. He gives me the word on my tongue, without my having to seek it. I have learnt none of my songs. All springs from my inner self'" (Chadwick—Zhirmunsky 223).

Yet in spite of this widespread claim to supernatural inspiration we know for a fact that most, if not all, of these singers have undergone years of training and indeed teaching. There is clearly a paradox, inherent in the idea of inspiration. In various cultures this paradox may have been solved in different ways, but in general one gets the impression that the claim to being a mouthpiece of a god or spirit coincides with the claim to truthfulness, to the divine origin of the singer's knowledge. Comparative material, therefore, tends to support those classical scholars who regard the Muse not as the divine cause of poetic enchantment but as the divine authority for the facts reported by the singer (the dichotomy is perhaps a bit too modern in that it separates form and content in a way that does not do justice to archaic Greek thought—even so, the problem is a real one).

One ulterior motive should be mentioned. The epic singer's tale is part of the history of the society for which the tale is sung. Now, in oral cultures history is subject to change and even manipulation, to a far greater extent than in literate cultures:

"Written records made by the British at the turn of the twentieth century [among the Gonja of Ghana] show that Gonja oral tradition then presented Ndewura Jakpa, the founder of the state of Gonja, as having had seven sons, each of whom was ruler of one of the seven territorial divisions of the state. By the time sixty years later when the myths of state were again recorded, two of the seven divisions had disappeared . . . In these later myths, Ndewura Jakpa had five sons, and no mention was made of the two extinct divisions" (Ong 48).

The claim to historical truth, buttressed up as it is by the claim to supernatural inspiration, may in many cases find its explanation in this dynamic concept of history: as the guardian of historical truth the oral poet is also the guardian of the status quo, since in oral cultures the main purpose of history is to justify the status quo by adapting itself to it. On a lower level we can observe all over the world the tendency of oral singers to adapt their tales to please individual members of the audience by enhancing the role played by their ancestors, as has, of course, been suspected for the role of Aeneas in the *Iliad*.

This supernatural knowledge puts the oral poet on the same level as the seer. But even though both professions may sometimes be denoted by the same word (such as *bakshy* in Central Asia (Chadwick—Zhirmunsky 334) or *vates* in Latin), and though in many myths poets are also seers (for example Dede Korkut in the famous Turkish epic of that name and Balla Fasseke, *griot* (singer), seer and counselor of Sunjata, the hero of the *Sunjata* epic of Mali), in reality the professions seem to be kept apart in most societies. Only in Polynesia do we find well-authenticated examples of singers who are also seers, especially the famous Fijian poet Velema (Finnegan 170—172; cf. 207—210). The old theory that poetry and prophecy were originally one and the same is not borne out by the facts. But the parallel is perceived in many cultures, including ancient Greece. Both the singer and the seer possess divine knowledge, and it is that very knowledge that sets them apart from their society.

This isolated position is an aspect of the poet's profession that has, to my mind, been rather neglected in the study of the Greek concepts of the *Dichter-beruf*. As someone who has access, to divine knowledge the Greek singer and poet is a marginal character in the society in which he lives—quite often, of course, he is not even a full member of it because of his itinerant life. Yet by the same token this knowledge gives him a superior status, albeit that of a superior outsider. This makes him eminently suitable for the role of counselor, quite often that of conciliator between two opposing parties.

Thus we are told the Spartans were ordered by an oracle to send for Terpander; he went through the Spartan *φιδλία*, singing a song, and thus he put an end to their *στάσις* (*PMG* 281 cd); Stesichorus did the same, standing actually between two opposing armies in a civil war, and he was able to put a stop to their strife by his song (*PMG* 281cd); a similar story was told about Pindar (*PMG* 281 cd); Simonides is reported to have prevented a war between Theron and Hieron (FGH 566F93b). Pindar urges Hieron in the first and Arkesilaos in the fourth *Pythian* (1,69 f.; 4,271—276) to show more leniency towards their subjects and so to avoid *στάσις*. Solon, of course, was invited by his fellow-citizens to give them laws that would end their internal struggle. Apart from reconciliation, poets sometimes gave unsolicited political advice; thus Stesichorus warned the Himeraeans against Phalaris' body-guard by telling them an animal fable (*PMG* 281a). We are also told that Ibycus was

offered the tyranny of Rhegion but turned it down (Diogen. *Paroem* I 207). Not all of these stories are credible, but even if some or most of them are fictitious they all point the same way: the poet is a wise man, a counsellor, a conciliator, occasionally a law-giver, but not himself a participant in political life. We have no comparable data about epic singers, but one may think of Agamemnon's *ἀοιδός* who was left behind to guard Clytemnestra and removed by Aegisthus (γ 267–271) — we do not know for a fact that he was the king's adviser, but he must have been his closest confidant (Okpewho 38 f.).

If we look once more outside Greece for comparative data, they seem to come mostly from West Africa, perhaps because in this area the sociological aspects of oral poetry are rather better documented than in Yugoslavia, Central Asia or Polynesia. In a large area south of the Sahara, from Senegal to Cameroun, we find a special type of professional epic singer, traditionally referred to with the French word *griot*. Here the isolation of the singer from the rest of society is institutionalized to the point that the *griots* form a separate caste and are not permitted to marry outside this caste (Bird ap. Dorson 278 n. 3, Zemp 1966)—we find similar phenomena in Polynesia, India and medieval Ireland and Scotland (Finnegan 190). Today the *griot's* caste is usually given a very low status (Finnegan 191; Zemp 1964, 379), though sometimes their caste is described as having 'more privileges than the nobles they serve' (Bird ap. Dorson 278). Anyway, there is a more or less general belief that in former ages the *griot* occupied a very high position everywhere (Okpewho 33). This is confirmed by a belief found among the Muslims of Mali and Ivory Coast that the *griots* are descendants of Surakata, a companion of Mohammed (Zemp 1966). In several versions of the Surakata legend the *griot* is a peace-maker; 'If two men quarrel, it is the *griot* who is sent to cool off each man's heart' (Zemp 1966, 614; cf. 617). As I have already said, in the *Sunjata* epic there is a mythical *griot* who is seer, singer, sorcerer and counsellor of King Sunjata. Quite similar is the Turkish hero Dede Korkut, himself a singer and a seer, a magic doctor, as well as the counsellor of the Khan (Chadwick—Zhirmunsky 334; Lewis 12). The person of the *griot* is inviolable (Innes 8), as is the singer in medieval Ireland (Finnegan 212).

All these data point in one direction, and in the same direction as the Greek data do. The oral singer is, so to speak, the 'keeper of antiquities', the guardian of historical truth. As such he is an obvious adviser in situations where lessons from the past can be drawn. Since his knowledge is god-given, he will be a good and wise counsellor. But apart from that, he is by nature the defender of the status quo, since that is in oral cultures what historical knowledge is all about. Hence his role as a mediator between two persons or parties, his natural inclination to peace within the society (one may think of Pindar's praise of *ἡσυχία*—especially in *Pythian* viii and fr. 109—and even of Amphiion's defence of the 'quiet life' in Euripides' *Antiope*). It will be clear that these aspects of the

poet's profession can only be fully understood within the framework of an oral culture.

Let me finish with some remarks on method. The comparative study of oral poetry can never be used to prove a given point in a particular oral society: we cannot apply data from West Africa, or Medieval Europe, or Central Asia, or Polynesia, to archaic Greece in order to solve problems of interpretation in Greek poetry (Hesiod's *Dichterweihe* is a good case in point: no matter how frequent poets' calls in dreams are, and as we saw they are very frequent indeed, they do not prove that Hesiod too was dreaming when he heard the Muses on Mt Helicon). What comparative material can do is to suggest new questions, and perhaps also new solutions, about the texts that have been with us for so many centuries. We may, indeed we must, be proud of the accomplishments of Parry and others, but we must not be complacent: there is yet a lot to learn from present-day living oral poetry.

Amsterdam, Free University.

BIBLIOGRAPHY

- D. BIEBUYCK—K. C. MATEENE: *The Mwindo epic from the Banyanga*. Berkeley—Los Angeles 1969.
 N. K. CHADWICK—V. M. ZHIRMUNSKY: *Oral epics of Central Asia*. Cambridge 1969.
 J. P. CLARK: *The Ozidi saga*. Ibadan 1977.
 R. M. DORSON: *African Folklore*. Bloomington—London 1972.
 R. H. FINNEGAN: *Oral poetry: Its nature, significance and social context*. Cambridge 1977.
 G. INNES: *Sunjata: Three Mandinka versions*. London 1974.
 G. LEWIS: *The book of Dede Korkut*. Harmondsworth 1974.
 I. OKPEWHO: *The epic in Africa: Toward a poetics of the oral performance*. New York 1979.
 W. J. ONG: *Orality and literacy: The technology of the word*. London—New York 1982.
 B. H. QUAIN: *The flight of the chiefs: Epic poetry in Fiji*. New York 1942.
 Zs. RITOÓK: 'Dichterweißen': *ActClassDebr* 6, 1970, 17—25.
 H. ZEMP: «Musiciens autochtones et griots malinké chez les Dan de Côte d'Ivoire». *Cahiers d'études africaines* IV 15, 1964, 370—382.
 id.: «La légende des griots malinké». *CEA* VI 24, 1966, 611—642.

R. MÜLLER

RHETORIK UND LITERARISCHE KOMMUNIKATION IM 5. UND 4. JH. V. U. Z.

Das 5. Jh. v. u. Z. hat auf einigen Gebieten der literarischen Kommunikation Erscheinungen hervorgebracht, die für die weitere Entwicklung der Literatur in der Antike und in der Folgezeit eine fundamentale Bedeutung hatte: eine höhere Stufe in der Entwicklung von der Mündlichkeit zur Schriftlichkeit; die Herausbildung der Anfänge einer Buchkultur; die zunehmende Herauslösung der Literatur aus institutionellen und kultischen Bindungen. Unter den Faktoren, die auf lange Sicht der Literaturentwicklung neue Anstöße gaben, stellt die Herausbildung der Rhetorik eine der wichtigsten dar. Ihre Bedeutung liegt vor allem auf zwei Gebieten: der Entstehung der *praktischen Redekunst*, die unter den Bedingungen der antiken Gesellschaft nicht nur zu einem der wichtigsten Elemente der gesellschaftlich-politischen Kommunikation, sondern auch zu einer bedeutenden Erscheinung der literarischen Entwicklung wurde, und der Herausbildung der *rhetorischen τέχνη* als der ersten Theorie der sprachlichen Kommunikation in der europäischen Kultur. Von beiden Aspekten soll im Folgenden die Rede sein.

Die Herausbildung der Rhetorik im 5. Jh. v. u. Z. war ein unmittelbares Ergebnis der Entstehung der Polisdemokratie, sofern die ihr vorausgegangenen Formen praktischer Beredsamkeit unter den neuen Bedingungen einer massenhaften gesellschaftlichen und politischen Kommunikation auf die höhere Stufe der *τέχνη*, der kunstmäßigen Ausübung, gehoben wurden. Der für die klassische Periode der Antike auch sonst zu beobachtende Überschuß an Theoriebildung über die unmittelbar praktischen Bedürfnisse hinaus ist auch hier zu beobachten. Im Verlauf von ca. 150 Jahren wurde diese *τέχνη* nicht nur auf ein hohes Niveau der praktischen Ausübung gebracht, sondern auch mit den Mitteln einer subtilen gedanklichen Durchdringung zu solcher Vollkommenheit entwickelt, daß sie zu einem wesentlichen Element der höheren Bildung und zu einem Instrument der theoretischen Erfassung grundlegender gesellschaftlicher und kultureller Beziehungen werden konnte: Theorie der öffentlichen Rede; Theorie der literarischen Prosa; Theorie der sprachlichen Kommunikation und des pragmatischen Aspekts der Sprache überhaupt. Der noch weiterreichende Anspruch, zugleich auch die Theorie der Politik zu vertreten, wurde zum Gegen-

stand einer über Jahrhunderte reichenden Auseinandersetzung von Rhetorik und Philosophie. Bevor wir uns einigen dieser Aspekte zuwenden, wollen wir uns in aller Kürze die historischen Bedingungen vergegenwärtigen, die eine solche Entwicklung ermöglichten.

Die Einbeziehung des Demos in die politischen Entscheidungsprozesse des Gemeinwesens gab der praktischen Beredsamkeit in der demokratischen Polis eine Bedeutung, die sie zuvor nicht gehabt hatte. Gewiß weist diese Entwicklung eine lange Vorgeschichte auf: die Geschichte der antiken Gemeinwesen von der Herausbildung der Polis (denken wir nur an die Rolle des gesprochenen Wortes in der Homerischen Heeresversammlung) bis zu jenen gesellschaftlichen Auseinandersetzungen, die mit der Ablösung des Tyrannis in Sizilien verbunden waren und mit denen, gemäß antiker Tradition, die Entstehung einer kunstmäßigen Beredsamkeit in Verbindung gebracht wird.¹ Schnell verschob sich das Schwergewicht in der Entwicklung der Rhetorik von Sizilien nach Athen, und dies vermöge jenes außerordentlichen gesellschaftlichen Bedarfs, der im Zentrum der politischen Entwicklung in Griechenland durch die Herausbildung der demokratischen Institutionen entstanden war. Die Rhetorik wurde als Instrument massenhafter Meinungsbeeinflussung und als Technik politischer Meinungsbildung in den demokratischen Gremien (Volksversammlung, Rat und Volksgericht) zu einem entscheidenden Faktor gesellschaftlicher Kommunikation in der Polis. Unter den Bedingungen der Isonomie, der formalen Gleichheit der politischen Rechte, wurde sie zu einem grundlegenden Faktor der politischen Kultur. Meinungen zu formulieren und in überzeugender Rede vorzutragen, Gegenmeinungen zu hören und zu diskutieren, den gesellschaftlichen Konsens herzustellen, waren die Stufen eines Mechanismus, der auch den unteren Klassen und Schichten einen nicht geringen Anteil an der Ausübung der politischen Macht gegeben hatte.

Die soziale Ungleichheit, stets zu reflektierende Grundvoraussetzung der politischen Gleichheit, äußerte sich auch darin, daß die rhetorische Ausbildung trotz der Isegoria, des prinzipiell gleichen Rechts auf das politische Wort, nicht zu einer Massenerscheinung wurde. Die Zahl derer, die als *ῥήτορες*, als Redner und damit als politische Führer, in der Volksversammlung auftraten, war beschränkt, wobei zu bemerken ist, daß die beiden großen politischen Lager in der Blüteperiode der Demokratie, das demokratische und das oligarchische, gleichermaßen über solche politischen Führungspersonlichkeiten verfügten. Für die Bewertung der politischen Rolle der Rhetorik maßgeblich ist aber nicht die Zahl der Redner, sondern die Tatsache, daß, wie immer das Ergebnis der Meinungsbildung und Entscheidungsfindung ausfallen mochte, die Redner die Stimmen möglichst vieler Teilnehmer gewinnen mußten, d. h. zu voller Aus-

¹ Vgl. TH. COLE: *Le origini della retorica*. Quaderni Urbinati di cultura classica, N. S. 23 (1986) 7 ff.

schöpfung der argumentativen Mittel der Rede gezwungen waren.² Es liegt im Wesen dieser Demokratie, die das reale oder vermeintliche Gesamtinteresse des Gemeinwesens durch die Überbrückung erheblicher sozialer Unterschiede und Einzelinteressen schaffen und formulieren mußte, daß die Konsensfindung, aber auch die Meinungsmanipulation in der Praxis und Theorie der Rhetorik von Anfang an eine entscheidende Rolle spielte.

Die Position der Rhetorik im Verhältnis von Mündlichkeit und Schriftlichkeit können wir hier nur in Andeutungen berühren. Wie keine andere Erscheinung des 5. Jh. zeigt die Redekunst die fortdauernde Bedeutung der Mündlichkeit in der gesellschaftlichen Kommunikation der Polis. Im Prozeß der fließenden Übergänge erfuhr die Mündlichkeit noch einmal eine beachtliche Verstärkung auf dem Feld der politischen und epideiktischen Rede, die auch für die Folgezeit Relevanz behielt und große Bedeutung auch für die kulturelle Entwicklung hatte — in Analogie zum Bereich der Dichtung, wo gleichfalls der mündliche Vortrag noch immer wichtig blieb, als die Schriftlichkeit sich längst durchgesetzt hatte. Wir müssen freilich auch die positiv vorantreibende Rolle sehen, die die Redekunst beim Übergang von der Mündlichkeit zur Schriftlichkeit gespielt hat. Neben dem Drama und der Historiographie, neben Philosophie und Wissenschaft ist die Redekunst jener Bereich, auf dem sich vom 5. Jh. an bedeutsame Neuentwicklungen zur Schriftlichkeit vollzogen, über jene Stufen hinaus, die in Epos, Lyrik und bestimmten Formen der Prosa bereits vorher erreicht worden waren. Der Übergang von der mündlich improvisierten zur schriftlich ausgearbeiteten und dann vorgetragenen, schließlich auch nachträglich publizierten Rede ist hier ebenso zu berücksichtigen wie jene Entwicklung im Bereich der politischen Publizistik, die in der Ausbildung des politischen Pamphlets durch Isokrates ihre erste große Ausprägung fand.³

Alle diese komplexen Zusammenhänge zu erfassen, ist nur möglich, wenn man tiefer in die politischen und kulturellen Entwicklungen dieser Zeit eindringt. Und hier nun erleben wir eine der großen Überraschungen, die die antike Tradition so oft für uns bereit hält: das hohe Maß an Reflexion, an kritischer Einsicht, mit dem die antike Theorie selbst bereits die Anfangsgründe gesellschaftlicher Phänomene durchdrungen hat, die in ihrer vollen Relevanz zu erfassen, uns bis auf den heutigen Tag bisweilen Mühe bereitet. Die Diskussion, die von Gorgias, Platon, Isokrates und Aristoteles über Funktion, Rang und Geltung der Rhetorik geführt und nach mannigfachen Zwischenspielen in hellenistischer Zeit dann von Cicero wiederaufgenommen wurde, ist eine der Leistungen antiken Denkens, die uns heute bei der Bewältigung theoretischer Aufgaben im Bereich der Linguistik, Pragmatik, Kommunikationstheorie und

² R. MÜLLER: *Die Stellung der Sophisten in der griechischen Gesellschaft des 5. Jh. v. u. Z.* Index (im Druck).

³ CHR. EUCKEN: *Isokrates. Seine Position in der Auseinandersetzung mit der zeitgenössischen Philosophie.* Berlin (West) 1983, 121 ff.

Ästhetik heuristische Hilfe leisten können, weil sie Entwicklungen in nuce zeigen, die sich heute in großer Komplexität darbieten. Auf einige Punkte dieser Auseinandersetzung wollen wir, wenn auch nur in großen Zügen, eingehen.

Wir müssen uns zu diesem Zweck etwas eingehender Platons Dialog «Gorgias» zuwenden. Dieser gehört wie der «Protagoras» zu den wichtigsten Zeugnissen, die wir für die bedeutsame Rolle der Sophistik in der Geschichte des antiken Gesellschaftsdenkens besitzen. Wie der «Protagoras»⁴ setzt auch der «Gorgias» der quellenmäßigen Erschließung durch den modernen Interpreten einen nicht geringen Widerstand entgegen. Es bedarf einer subtilen Interpretation, um hinter gewissen Verformungen, die die polemische Auseinandersetzung Platons mit den als Gegnern verstandenen sophistischen Zeitgenossen hervorgerufen hat, deren reale Gestalt wenigstens in den Umrissen sichtbar werden zu lassen.⁵ Die zentrale Frage des Sokrates an Gorgias ist, welches der Gegenstand der neuen Disziplin sei, als deren Repräsentant der Sophist auftritt. Gorgias' Antwort, es gehe um die *λόγοι* (449 D), kann zunächst nicht befriedigen, da auch andere Disziplinen auf *λόγοι*, wenn auch im unterschiedlichen Grade, angewiesen sind. Die scharf zupackende Fragekunst des Sokrates führt zur Unterscheidung dreier Gruppen von Disziplinen, die zu den *λόγοι* in einem unterschiedlichen Verhältnis stehen: teils kommen sie ohne *λόγοι* aus, wie Malerei und Bildhauerkunst; teils bedürfen sie der *λόγοι* in hohem Grade oder sind auf sie ausschließlich angewiesen, wie nach Platons Darstellung Meßkunst und Rechenkunst (450 A ff.); als drittes eigenes Ressort bleibt für den Redner die politische Thematik, wie sie in Gerichts-, Rats- und Volksversammlungsrede mit dem Ziel der Überredung/Überzeugung geleistet wird. Als Wirkungskreis des Redners erscheinen die *πολιτικοὶ σύλλογοι*, die politischen Versammlungen im umfassenden Sinn des griechischen Wortes *πολιτικός*, seine Methode ist das *πείθειν* (452 E ff.). Kann Gorgias die Redekunst mit der berühmten Definition als «Meisterin der Meinungsbeeinflussung» (*πειθοῦς δημιουργός*) bezeichnen (453 A) und diese Funktion auf die politischen Versammlungen wiederum spezifizieren, so ist damit etwas Entscheidendes erreicht: als spezifischer Gegenstand der Redekunst erscheint die ethisch-politische Thematik (*δίκαια τε καὶ ἄδικα*).

Aber damit ist volle Klarheit noch nicht gewonnen. Aus dem weiteren Fortgang des Dialogs ergeben sich zwei Probleme, die für die funktionelle Einordnung der Rhetorik in den Rahmen der gesellschaftlichen und speziell sprachlich-literarischen Kommunikation fundamentale Bedeutung haben und deshalb

⁴ R. MÜLLER: *Sophistique et démocratie*, in: *Positions de la sophistique*. Colloque de Cerisy, éd. par B. CASSIN, Paris 1986, 179 ff.

⁵ O. GIGON: *Gorgias bei Platon*, in: *Gorgia e la sofistica*. Atti del Convegno Internazionale (Lentini — Catania, 12—15 dic. 1983), *Siculorum Gymnasium* N. S. 38 (1985) 567 ff., hat für die Aufhellung dieser Zusammenhänge Grundlegendes geleistet. Wir verfolgen einen ähnlichen methodischen Ansatz, allerdings für andere Aspekte des Platonischen «Gorgias».

in der Folgezeit immer wieder zum Streitpunkt zwischen Rhetorik und Philosophie werden. Das eine bezieht sich auf den Gegenstand, die *materia artis*, das andere auf den Umgang mit dem Gegenstand, die sachliche Kompetenz des Redners. Zu unserer Überraschung hören wir, daß Gorgias aus der überwiegenden Eingrenzung auf die politisch-ethische Thematik nicht die Konsequenz zieht, auf den eingangs erhobenen Anspruch, über jeden beliebigen Gegenstand zu sprechen (447 D), zu verzichten. Daß der Sophist den Anspruch auf die *lógoi* allgemein erhoben hatte, gewinnt nun einen anderen Sinn. Es geht um die Bestimmung des Wirkungsfeldes (*πολιτικοὶ σύλλογοι*). Die Kunst des Redners besteht darin, vor dem Volk über jeden beliebigen Gegenstand zu sprechen, und zwar überzeugender zu sprechen als jeder Sachverständige (456 C).

Wie sollen wir den Widerspruch verstehen, der in der gegensätzlichen Gedankenbewegung einer zunächst erfolgenden Einschränkung des Gegenstandsbereichs und dessen dann doch wieder postulierter maximaler Ausdehnung zu sehen ist? Für Platon ist es ein Skandalon mangelnder logischer Konsequenz, ein Zeichen maßloser Ansprüche der Rhetorik. Aber hinter diesem Zerrbild wird doch eine in sich schlüssige Konzeption sichtbar. Die rednerische Form des Diskurses (so dürfen wir in der Sprache der modernen Linguistik *lógos* übersetzen) unterscheidet sich von der philosophischen und fachwissenschaftlichen (von diesen beiden ist in «Helena» 13 des Gorgias die Rede) durch ihre Funktion als öffentliche Rede über Gegenstände allgemeinen Interesses, vorwiegend der politisch-ethischen Thematik, aber keineswegs ausschließlich. Da de facto jedes Thema Gegenstand der öffentlichen Rede werden kann, ist die Spezifik der Redekunst von der gesellschaftlichen Funktion des Redners her zu bestimmen. Dieser ist primär zuständig für politisch-ethische Gegenstände, und dies nach Auffassung des Gorgias auch als sachkundiger Fachmann; er ist sekundär zuständig für jedes beliebige Thema, das Gegenstand öffentlichen Interesses werden kann. Für den weiteren Themenbereich beruht die Kompetenz des Redners nicht auf spezialisierter Beherrschung des Stoffes, sondern auf der Fähigkeit, die Gegenstände in einer allgemein verständlichen und überzeugenden Rede (mit den Worten Ciceros in einer *oratio gravis et ornata et hominum sensibus ac mentibus accomodata* — de or. I 54) vor den versammelten Bürgern vorzutragen. In der Terminologie der modernen Linguistik: die Leistung des Redners besteht darin, die Sprache in ihrer pragmatischen Funktion einzusetzen.⁶ Diese zielt darauf, mittels sprachlicher Zeichen Bewertungen vorzunehmen, um beim Hörer oder Leser ein bestimmtes Verhalten hervorzurufen, das wiederum zu Handlungen führt, d. h. dem Zweck dient, bestimmte Ziele gesellschaftlich durchzusetzen.

⁶ Zum pragmatischen Aspekt der Sprache vgl. G. KLAUS: *Die Macht des Wortes*. Berlin 1964.

Des Gorgias Stellungnahme (Sachkompetenz für den politisch-ethischen Bereich, funktionale Kompetenz für den rednerischen Diskurs als spezifische Leistung eigener Art) ist also entgegen der von Platon vorgetragenen Polemik folgerichtig und konsistent. Für den allgemeinen, über die politisch-ethische Thematik hinausgehenden Bereich muß sich der Redner ein bestimmtes Sachwissen aus zweiter Hand aneignen, wenn er seinem Anspruch gerecht werden will, wie Cicero, der in seiner Schrift «De oratore» die Gedankenbewegung des «Gorgias» in großen Zügen nachvollzieht,⁷ richtig feststellt. Worum es Gorgias in Wahrheit zu tun ist, schimmert im Text des gleichnamigen Dialogs hinreichend durch: Aufgabe des Redners ist es, das Fachwissen bestimmter Disziplinen wie Baukunst und Strategie für den Gebrauch in öffentlichen Verhandlungen der Volksversammlung in jener Form aufzubereiten, die sie für die politische Beschlußfassung praktikabel machen. Am Beispiel einer anderen Wissenschaft, der Medizin, formuliert Gorgias die Aufgabe, wissenschaftlichen Erkenntnissen in der alltäglichen Lebenspraxis zur Wirksamkeit zu verhelfen. Als Aufgaben der Rhetorik werden also Funktionen fixiert, die wir heute der politischen Publizistik und der Populärwissenschaft zuweisen würden.

Nun verbirgt sich hinter den Auseinandersetzungen des Platonischen «Gorgias» ein zweites Problem von grundsätzlicher theoretischer Bedeutung, das tief in erkenntnistheoretische Fragestellungen hineinreicht.⁸ Platon bestreitet Gorgias wie den Sophisten überhaupt auch jegliche Sachkompetenz für die politisch-ethischen Fragen. Wir müssen uns hier auf wenige Andeutungen beschränken. Gorgias verwirft in seiner erkenntnistheoretischen Wendung gegen die eleatische Philosophie mit dem einen, unveränderlichen Sein des Parmenides auch das absolute Wissen, das an dieses eine Sein gebunden ist, und bleibt damit auf die Meinung, die *δόξα*, verwiesen. Das gilt für den Bereich der großen Fragen der Naturphilosophie und Naturwissenschaft, wie wir den Zeugnissen über Gorgias' Schrift «Über das Nichtseiende oder über die Natur» entnehmen können. Es gilt auch für den Bereich der politisch-ethischen Fragen. Mit seiner Forderung nach einer sich auf absolutes Wissen gründenden Ethik stellt Platon Forderungen, die zu den Grundauffassungen des Gorgias im Widerspruch stehen. Der Redner verfügt nach Gorgias über ein Wissen empirischer Art, das von der Relativität der ethischen Werte (bezogen auf Geschlecht, Alter, Beruf, soziale Zugehörigkeit) ausgeht. Und er hat im Hinblick auf die Geltung der Werte eine wesentliche Funktion: Normen und Werten durch Überzeugung (*πειθῆναι*) zum Durchbruch zu verhelfen. Aber nur *πίστις*

⁷ R. MÜLLER: *Die Wertung der Bildungsdisziplinen bei Cicero*. Klio 43–45 (1965) 126 ff. (= Polis und Res publica. Studien zum antiken Gesellschafts- und Geschichtsdenken. Weimar 1987. 311 ff.).

⁸ Den Zusammenhängen von rhetorischer und philosophischer Theorie in Gorgias' Konzeption des Logos geht nach I. BANU: *La philosophie de Gorgias, une ontologie du logos I*. Philologus 131 (1987) 231 ff. In dieser Arbeit werden allerdings bestimmte funktionale Besonderheiten der Rhetorik gegenüber denen der Philosophie, die Gorgias durchaus reflektiert, nicht genügend beachtet.

kann es sein, was der Redner im Hinblick auf Gerechtes und Ungerechtes vermittelt (Gorgias 454 E), nicht ein exaktes Wissen.

Auch in der Frage der politisch-ethischen Normen und Werte erweist sich Gorgias' Theorie der Kommunikation als Vorläufer moderner Erkenntnisse über den pragmatischen Aspekt der Sprache. Normen, die im erkenntnistheoretischen Sinn nicht wahr oder falsch sein können, bilden sich unter bestimmten gesellschaftlichen Bedingungen heraus, die sie adäquat oder nicht-adäquat widerspiegeln. Mit den Mitteln der Sprache, die hier ihren pragmatischen Aspekt realisiert, kann man auf die Normbildung einwirken. Die erkenntnistheoretische Frage, in welchem Grade es möglich ist, im politisch-theoretischen Bereich zu exakter Erkenntnis zu gelangen, blieb auch in der Folgezeit mit der Auseinandersetzung zwischen Rhetorik und Philosophie verbunden. Die von Platon im «Phaidros» 259 E ff. erhobene Forderung, daß die Rhetorik zur wahren Erkenntnis über Gut und Böse zu führen habe, konnte Aristoteles nicht übernehmen, und dies aus dem schwerwiegenden Grund, daß Aristoteles absolute ethische Werte nicht für erreichbar hielt.

Ähnlich steht es um eine andere Forderung, die Platon im «Phaidros» an eine philosophisch fundierte Rhetorik stellt. Daß der Redner seine Leistung nur vollbringen kann, wenn er über psychologische Kenntnisse verfügt, hat Gorgias vielfach erkennen lassen. Daß die Forderung Platons nach einer umfassenden wissenschaftlichen Psychologie mit tiefem naturphilosophischem Hintergrund (Phaidros 270 B ff.) die Möglichkeiten des Redners bei weitem übersteigt, hat bereits Aristoteles erkannt, der auch in dieser Hinsicht mit seiner Konzeption von der Rhetorik eine Stellung bezog, die in macher Hinsicht als eine Synthese sophistischer und Platonischer Elemente interpretiert werden kann, aber in wesentlichen Punkten auch als Korrektur von Positionen Platons gelten muß.

Die weitere Entwicklung der Auseinandersetzung zwischen Rhetorik und Philosophie hat dazu beigetragen, grundsätzliche Positionen noch deutlicher herauszuarbeiten und damit auch schärfer zu profilieren, was gewissermaßen als der Ertrag antiker Denkleistungen für eine moderne Theorie der rednerisch-pragmatischen Kommunikation gewertet werden kann. Gorgias' Nachfolger Isokrates nahm die Konzentration auf die politisch-ethische Thematik außerordentlich ernst, in so hohem Grade, daß er für seine Rhetorik den Anspruch erhob, selbst die politisch-ethische Wissenschaft schlechthin zu repräsentieren. Die Leistungen der Sophistik auf dem Gebiet der Gesellschaftstheorie, an die Isokrates anknüpft, bilden gewissermaßen den historischen Hintergrund, der einen solchen Anspruch als keineswegs absurd erscheinen läßt. Die weitere Entwicklung der Philosophie durch Platon und Aristoteles veränderte jedoch die Situation grundlegend. Wiederum erweist sich Aristoteles als ein Meister wissenschaftssystematischer Ordnung, der die Summe einer langen kontroversen Entwicklung zieht. Er erklärt die Rhetorik wie die Dialek-

tik zu einer rein formalen Disziplin; neben der Dialektik als einer Methode der Argumentation im Spiel von Frage und Antwort erscheint sie als eine selbständige Technik der Argumentation und Beweisführung in zusammenhängender Rede.⁹ Damit ist die eigenständige Funktion der Rhetorik ein für allemal geklärt: Sie liegt nicht im Stofflichen, sondern im Logisch-Methodologischen. Weder Gorgias noch Aristoteles leugnet die Relevanz des Wahrheitsproblems für die Rhetorik. Wenn sie auch, anders als Platon, im Bereich der gesellschaftlich-politischen Thematik nicht eine absolute Wahrheit, sondern nur das Wahrscheinliche für erreichbar halten, kann am Postulat der Wahrhaftigkeit, der Verpflichtung des Redners, nach dem Wahren bzw. Wahrscheinlichen zu streben, kein Zweifel bestehen. Aber die Rhetorik als Disziplin hat für Aristoteles nicht die Aufgabe, Erkenntnisse zu finden, wie die Wissenschaft (*ἐπιστήμη*). Als formale Disziplin (*δύναμις*) soll sie Erkenntnis mit argumentierenden Mitteln vor einem großen Publikum verbreiten, um Handlungsmotivationen auszulösen und Entscheidungen vorzubereiten. Sie ist «die Fähigkeit, für jeden einzelnen Gegenstand das mögliche Mittel der Überzeugung zu erwägen» (*δύναμις περὶ ἕκαστον τοῦ θεωρῆσαι τὸ ἐνδεχόμενον πιθανόν* Rhet. I 2, 1355 G 26), nicht aber ist sie Instrument der Wahrheitsfindung. Der Anspruch des Gorgias auf die *λόγοι* schlechthin wird in einem neuen, wissenschaftlich tiefer begründeten Sinn gerechtfertigt. Damit erhält freilich auch das Problem von Form und Inhalt eine neue Brisanz. Selbstverständlich bleibt die besondere Verantwortung des Redners für den politisch-ethischen Bereich auch für Aristoteles ein unabweisbares Faktum, das sich aus der gesellschaftlichen Realität der Polis ergibt. So wird der Redner darauf verwiesen, sich die politisch-ethische Wissenschaft dort zu holen, wo sie durch Aristoteles' eigene Leistung in hochentwickelter Form vorhanden ist: bei den Philosophen, d. h. in den wissenschaftlichen Disziplinen Politik und Ethik und ihren Nachbarfächern Ökonomik und Strategik.¹⁰

Jahrhunderte später erhebt Cicero noch einmal im Geiste der sophistisch-gorgianischen Universalrhetorik den Anspruch des *περὶ παντός λέγειν*, geht also über die Zuständigkeit des Redners für den politisch-ethischen Bereich hinaus.¹¹ Aber bei der praktischen Realisierung dieser sophistischen Konzeption unter den Bedingungen seiner eigenen Zeit folgt er doch in gewisser Hinsicht dem Muster, das Aristoteles für das Verhältnis des Redners zur politisch-ethischen Theorie vorgezeichnet hatte. Der Redner holt sich das Wissen, dessen er bedarf, bei der Philosophie, nun aber in deren vollem Umfang, unter Einschluß auch allgemeinphilosophischer und wissenschaftlicher Probleme

⁹ Die Rhetorik als «Gegenstück» der Dialektik: Aristoteles, Rhet. 1356 a 25 ff., 1359 b 9 ff. über die Beziehung der Rhetorik zur politischen Wissenschaft.

¹⁰ Arist. Rhet. 1356 a 25 ff., 1359 b 9 ff. über die Beziehungen der Rhetorik zur politischen Wissenschaft.

¹¹ Vgl. R. MÜLLER: *Die Wertung der Bildungsdisziplinen bei Cicero*. 135 ff. (= Polis und Res publica, 319 ff.).

und nicht, wie bei Aristoteles, eingeschränkt auf die politisch-ethische Wissenschaft. Jahrhunderte des Streites zwischen Philosophie und Rhetorik werden hier zum Ausgleich gebracht, im Sinne einer Funktionsteilung, die dem Anspruch des wissenschaftlichen Denkens ebenso gerecht zu werden versucht wie dem der gesellschaftlichen Praxis. Nach Cicero ist der Philosoph zuständig für die *cognitio*, der Redner für eine *oratio*, die dem Verständnis der Menschen angemessen ist, wie es Cicero ausdrückt (de or. I 54). Hier ist auf den Punkt gebracht, was so lange strittig war. Als nicht gangbar hatte sich der Weg Platons erwiesen, aus dem Redner einen Philosophen zu machen, und ebensowenig der Weg des Isokrates, die Philosophie sich in eine praxisorientierte allgemeine Bildung auflösen zu lassen. Deutlich war geworden, daß es neben der Erkenntnis eine gesellschaftliche Notwendigkeit gibt, der Erkenntnis zur Wirksamkeit zu verhelfen.

Berlin.

S. JÄKEL

DIE ÄSTHETISCHE FUNKTION DER LYRISCHEN UND EPISCHEN ELEMENTE IN DER GRIECHISCHEN TRAGÖDIE

Die Epik, die Lyrik und das Drama haben sich von der Antike bis in unsere Zeit hinein als literarische Ausdrucksformen erhalten, die jeweils ihre spezifische Ästhetik entwickelten. Aus der archaischen Epik, als dessen wichtigster Repräsentant Homer zu gelten hat, ist letzten Endes der moderne Roman hervorgegangen, und die altgriechische Lyrik hat auch bereits jene zwei Spielarten entwickelt, die wir in unserer Zeit als Erlebnis- oder Gedankenlyrik zu bezeichnen pflegen. Aus der griechischen Tragödie hat sich unser modernes Drama entwickelt, unser heutiges politisches Cabaret hat seine Wurzeln bei Aristophanes, und die moderne Komödie geht auf Menander und die Dichter der NEA zurück.

Es erscheint mir nicht unwichtig, sich diese über die Jahrtausende hinweg reichenden Beziehungen mindestens im Ansatz zu vergegenwärtigen, ehe man daran geht, die Frage nach der ästhetischen Funktion lyrischer und epischer Elemente in der griechischen Tragödie zu erörtern.

Das Phänomen der griechischen Tragödie — seit Aristoteles immer wieder der Gegenstand poesiethoretischer Erörterungen — ist in der Antike die erste schriftlich fixierte literarische Form von offizieller, d. h. von staatlich-religiöser Legitimation, die über ihre religiöse Funktion hinausgehend philosophisch-künstlerische Perspektiven eröffnet. Menschliches Handeln wird im antiken Drama durch die unmittelbare Nachahmung handelnder Menschen zu einer Art von Simultanerlebnis für den Zuschauer, der auf diese Weise in einer Direktheit angesprochen und in die Handlung des Stückes mit einbezogen wird, wie es die Gattungen der Epik und der Lyrik nie zu leisten vermochten. Die Ästhetik des Epos hat weitgehend narrativen Charakter, das bedeutet, daß ein Geschehen, das als Gegenstand der Erzählung dem Hörer vermittelt werden soll, in einer eklektischen Brechung dargeboten wird, so wie es dem Erzähler als wichtig erscheint. Mit anderen Worten: Epische Erzählungen sind in der Regel von monologischer Struktur, um einen Ausdruck des sowjetischen Literatur-Theoretikers Michail Bahtin zu gebrauchen, denen — zumindest latent — bereits jene Deutungen innewohnen, die der epische Berichterstatter durch seine spezifischen Akzente setzt, sodaß man in ihm die Autorität eines 'Vates', eines Priester-Sehers zu sehen gewohnt ist.

Die Lyrik als Gattung hat zwei verschiedene Formen der Ästhetik entwickelt: Die Erlebnislyrik und die Gedankenlyrik. Die Ästhetik der Erlebnislyrik sucht gleichsam den Ewigkeitssekunden des Entstehens und des Vergehens eines Gefühls sprachlichen Ausdruck zu verleihen; man denke etwa an Sapphos oder Alkaios. Demgegenüber hinterfragt die Ästhetik der Gedankenlyrik die unmittelbaren Gefühlserlebnisse, die das Leben zu bieten hat, aus der philosophischen Sicht einer übergeordneten Instanz. Als Beispiel hierfür diene etwa die berühmte Frage des Mimnermos: *τίς δὲ βίος; τί δὲ τερπνὸν ἀτὲρ χροσῆς Ἀφροδίτης;* Mit dieser Frage nach dem Wert und dem Wesen des Lebens, hinter der die Frage nach dem Wert und dem Wesen der Liebe steht, wird immerhin zum Erleben der Liebe ein gewisser Abstand gewonnen: indem Mimnermos darüber zu reflektieren beginnt, gelingt es, sich dem unmittelbaren Zugriff der Liebe zu entziehen.¹

Im griechischen Drama, speziell in der griechischen Tragödie, finden sich alle bis dahin entwickelten epischen und lyrischen Elemente nebeneinander in einer kaleidoskopartigen Bündelung, die ihre spezielle Ästhetik im dramatischen Zusammenhang eines Handlungsgeschehens in neuer Weise bestimmt.

1) In jedem Drama gibt es Teile der Handlung, die erzählt werden müssen, um die auf der Bühne vorgeführten Szenen dem Zuschauer verständlich zu machen, da ihre unmittelbare mimetische Darstellung aus bühnentechnischen oder aus ästhetischen Gründen sich von selbst verbietet. Das betrifft einmal die Vorgeschichte des Dramas, die in aller Regel vom Prologsprecher berichtet wird, und zum anderen den Botenbericht, der aus monologischer Sicht im Stil einer Chronik die Fakten eines bloßen Geschehens vermittelt, entweder weil es sich um Massenszenen handelt — wie der Untergang der persischen Flotte in den Persern des Aischylos — oder weil es das Ausmaß an Zumutbarkeit beim Publikum überschreitet — wie etwa die tödliche Jagd nach Frau und Kindern im Rasenden Herakles des Euripides.

Diese episch erzählenden Elemente des Dramas haben zwar den Charakter einer reinen Faktenvermittlung, sie gewinnen aber im Handlungsablauf des ganzen Dramas ihre spezielle Ästhetik in einer Deutungs- oder Interpretationsfunktion, die sie als Voraussetzungen oder als Resultate dessen erscheinen läßt, was im Brennpunkt der Handlung das Problem des Dramas ausmacht. Indessen haben die Botenberichte den Stil des Epos beibehalten, und hier wird man vor allem an Sophokles und Euripides zu denken haben. Demgegenüber wird die Hintergrundhandlung bei Aischylos noch vorwiegend von den Akteuren selbst dem Theaterpublikum berichtet, man denke nur an den Bericht, den Klytämnestra selbst von ihrer Tat dem Chor im Agamemnon gibt (Aesch. Agam. 1372 ff.) oder an den Orest der Choephoren, der nach der vollbrachten

¹ Es kann hier nicht darauf ankommen, sich in gattungstheoretische Erörterungen zu verlieren. Die oben skizzierten Kriterien mögen als Basis für die folgenden Ausführungen dienen, die vor allem das literarische Phänomen der griechischen Tragödie betreffen.

Tat des Muttermordes dem Chor als Beweis dafür den Zeugen seiner Tat, das Netz, mit einer gewissen Feierlichkeit ausbreitet.

Andererseits findet sich im mittleren Werk des Aischylos — soweit wir das aus seinen 7 überlieferten Dramen erschließen können — die Tendenz, den Botenbericht zum eigentlichen Handlungsträger zu machen, wenn man etwa an die Perser oder an die Sieben gegen Theben denkt, wo der Bote, der den Untergang der persischen Flotte berichtet, über mehrere hundert Verse auf der Bühne bleibt (249—514) und somit ein wesentliches Kernstück des Dramas ausmacht; und für die Sieben gegen Theben gilt Ähnliches: das epische Element des sogenannten 'Botenberichtes' hat hier den Charakter einer eigenen Handlung, die in der Beschreibung der 7 Tore der Stadt und der 7 feindlichen Heerführer gipfelt, die sich vor den Toren der Stadt zum Kampf rüsten. So bekommt dieser Botenbericht hier fast den Charakter einer 'Mauerschau', wie man sie aus der Ilias kennt.

Aus diesen Botenberichten in den Persern und in den Sieben gegen Theben sprechen auch bereits die Wertungen und Deutungen, die Aischylos selbst dem Geschehen zu geben beliebt: Hinter dem Botenbericht der Perser ist deutlich der Hybris-Gedanke zu erkennen, der den einen Eckpfeiler aischyleischer Religion ausmacht, und aus dem Botenbericht der Sieben gegen Theben spricht bereits das erst im Spätwerk ausgeführte Phobos-Sebas-Denken, das Kernstück dessen, was Aischylos vor allem in seiner Orestie als Thesmos einer neuen Religion vorgelegt hat.² Jedenfalls sind diese epischen Erzählstrukturen bei Aischylos eng mit der Handlung verflochten, ja geradezu ein wesentlicher Teil davon.

2) Wenden wir uns jetzt den lyrischen Elementen und ihrer ästhetischen Funktion im griechischen Drama zu, und denkt man dabei etwa an das erste große Chorlied im Agamemnon des Aischylos, das von den Greisen von Argos gesungen wird und das die Vorgeschichte des Dramas, die Opferung der Iphigenie auf Aulis, berichtet, so wird man ausgehend von unserer Fragestellung feststellen dürften, das hier das lyrische Element durchaus epische Funktionen übernimmt, denn es hat weitgehend narrativen Charakter, indem ein Ereignis, das an und für sich schon den Stoff für eine eigene Tragödienhandlung bietet, über 200 Verse hinweg in aller Ausführlichkeit erzählt wird (Aesch. Agam. 40—255).

Frägt man nun nach der Qualität dieser Lyrik — ausgehend von den eingangs getroffenen Kriterien —, so findet man in diesem narrativen lyrischen Chorlied sowohl Elemente der Erlebnislyrik als auch solche der Gedankenlyrik in Form von religiösen Reflexionen. Der erlebnislyrische Höhepunkt darin ist offensichtlich in der Schilderung von Iphigeniens Opferung zu sehen, und hier

² Vgl. dazu Verf.: *Φόβος und Σέβας, Πάθος und Μάθος im Drama des Aischylos*. Eirene 13 (1975) 43—76.

sind es die Verse 227 — 246, die man als Zeugnis dafür anführen kann. Sie lauten in der paraphrasierenden Übertragung wie folgt:

Auf ihr Flehen, ihre Vatrerrufe achteten nicht die kampfesgierigen Richter. Nach dem Gebet — auf des Vaters Geheiß — ward sie vom kräftigen Zugriff der Diener auf den Altar gehoben, so wie ein Lamm, gehüllt in Opfergewänder.

Und der Knebel — mit stummachender Gewalt — preßte den lieblich geschwungenen Mund, damit ihm kein Fluchen entfahre.

Zu Boden gleiten ließ sie das Safrangewand und jeden der Schlächtergesellen traf ihr unaussprechlich Gnade flehender Blick.

Schön lag sie da — wie ein Bild, das redet, indem es schweigt.

Und früher hatte sie immer gesungen im Hause, mit reiner Stimme, kindlich nach der Mahlzeit im Gebet.

Das besonders Berührende dieser erlebnis-lyrischen Passage besteht darin, daß Iphigenie im Augenblick der Todeserwartung am Opferalter durch den Knebel am Sprechen (oder wie man fürchten muß: am Fluchen) verhindert in einer besonderen Weise der Schönheit teilhaftig wird, sodaß der Dichter sie gar mit einem Werk der bildenden Kunst vergleicht, das — ebenso wie sie selbst — zwar keine Laute hervorbringen kann, durch seine bloße Erscheinung aber deutlicher spricht, als dies Worte vermöchten. Und dabei hören alle Anwesenden, soweit sie Zeugen ihrer Kindheit waren, noch immer in Gedanken ihr kindlich-unschuldiges Gebetssingen im Hause des Vaters. Es ist die Sprache des beredten Schweigens, die diese lyrische Passage zum besonderen Erlebnis werden läßt.

Als ein Beispiel für Gedankenlyrik mit religiös-philosophischem Inhalt in diesem Chorlied ist das bekannte zentrale Zeusgebet anzusehen (16—183), das mit dem göttlichen Wissen des τῷ πάθει μάθος auch den Weg für die Deutung des Geschehens weist. Ein weiteres Beispiel für Gedankenlyrik mit religiös-spekulativem Inhalt findet sich im ersten Chorlied der Choephoren bei Aischylos: Nachdem der Chor der Weihegußträgerinnen das religiöse Spannungsfeld entworfen hat, in dem der Mensch zwischen dem Sebas göttlicher Eintracht einerseits und dem gottverlassenen Phobos andererseits steht, zeigt die darauffolgende Sentenz das Ziel seiner Suche nach Sicherheit und Glück an, wenn es heißt:

τὸ δ' εὐτυχεῖν,
τόδ' ἐν βροτοῖς θεός τε καὶ θεοῦ πλέον. (59—60)

3) Der Spezialfall 'Euripides'.

In der euripideischen Tragödie verlagert sich der Schwerpunkt des epischen Elementes im Drama mehr und mehr auf den Botenbericht, der verhältnismäßig knapp gehalten das Hintergrundgeschehen — meist gegen Ende des

Dramas — in lapidarer Form berichtet. Weiters gewinnt der Prolog als narrativ-epische Berichtform zunehmend an Bedeutung und außerdem entsteht bei Euripides eine neue Art der epischen Aussage, der innere Monolog einer handelnden Person, der von einer Entscheidung zur Tat noch einmal alles Für und Wider bedenkt, etwa der große Monolog in *Medea* (1021—1080) oder der der Phädra im *Hippolytos* (373—430).

Ebenso erfahren die lyrischen Partien bei Euripides eine zusätzliche Nuance: Zum Phänomen der Gedankenlyrik und dem der Erlebnislyrik kommt bei ihm noch das hinzu, was ich hier einmal 'Bekenntnislyrik' nennen würde; Euripides benutzt die lyrische Stimme des Chores mitunter dazu, dem dort geäußerten Gedanken einen ganz persönlichen Stempel, seine 'Sphragis', aufzudrücken. Als Beispiel dafür kann das zentrale Chorlied aus dem 'Rasenden Herakles' gelten, das der Chor singt, nachdem Herakles in letzter Minute doch nicht zurückgekehrt ist, um seine Familie vor dem Zugriff des Tyrannen Lykos zu retten. Das Chorlied steht am Ende der ersten Dramenhälfte, und der 'Rasende Herakles' steht im Gesamtschaffen des Euripides ebenfalls an einer Wende: Aufgeführt um das Jahr 420 v. Chr. fällt es so ziemlich genau in das 60. Lebensjahr von Euripides, und das bedeutete damals, daß er fürderhin vom Kriegsdienst befreit war, daß er gleichsam als Soldat in den Ruhestand versetzt wurde. Hinter den Versen 673—679 dieses Chorliedes ist hingegen — wie in der Forschung schon oft angedeutet — eine Art persönliches Bekenntnis des Dichters zu sehen, der — wenn auch zu keinem Kriegsdienst mehr verpflichtet — den Musendienst als lebenslange Berufung begreift, für die es keinen Ruhestand gibt. Die Verse lauten:

*οὐ πάύσομαι τὰς Χάριτας
Μούσαις συγκαταμειγνύς,
ἀδίσταν συζυγίαν.
αἰεὶ δ' ἐν στεφάνοισιν εἶην·
ἔτι τοι γέγων ἀοιδὸς
κελαδεῖ Μναμοσύναν·*

Fassen wir zusammen: Es kam darauf an, die epischen und die lyrischen Elemente — soweit sie im griechischen Drama integriert sind — in ihrer eigentümlichen Dynamik und Ästhetik anzudeuten und an einigen Beispielen zu beschreiben. Dabei zeigte es sich, daß bei Aischylos das epische Element des narrativen Botenberichtes noch als ein Kernstück des Dramas zu gelten hat, wohingegen in der euripideischen Dramatik die Funktion des Botenberichtes als episches Element nur mehr darin zu sehen ist, die Fakten einer Hintergrundhandlung in Kurzform zu berichten.

Unter den lyrischen Elementen im Drama ließen sich drei verschiedene Spielarten der Lyrik nachweisen, die Erlebnis-, die Gedanken- und die Bekennt-

nislyrik, wobei letztere eigentlich erst im euripideischen Spätwerk anzutreffen ist.

Was als Ausblick über den knapp gehaltenen Versuch bleibt, ist der Hinweis darauf, daß das Drama neben dem ebenfalls dem Epischen verpflichteten Prolog und dem Monolog oder dem selbstreflektierenden Gespräch, dem inneren Monolog, den wir hier nur kurz streifen konnten, darüberhinaus eine eigene, spezifische literarische Form entwickelt hat, nämlich die des Dialoges, der in seiner konsequentesten Ausprägung, der Stichomythie, die spektakulärste Form eines spontanen Gedankenaustausches zuläßt, bei dem sowohl rational-kalkulierende Überlegungen als auch emotional-unkontrolliertes Denken ihren unmittelbarsten Ausdruck findet und die als Vorstufe philosophisch-dialektischer Erörterungen mindestens beim späten Sophokles und Euripides ihre schönste Ausprägung finden sollte.

Turku—Helsinki.

H. KUCH

GATTUNGSGESCHICHTLICHE GEMEINSAMKEITEN VON TRAGÖDIE UND KOMÖDIE

ZUM ATTISCHEN DRAMA IM 5. JAHRHUNDERT V. U. Z.

Im «Journal of Hellenic Studies» von 1986 hat Oliver Taplin eine bemerkenswerte Synkrisis der Tragödie und Komödie des 5. Jahrhunderts vorgenommen.¹ Er gründet sich hierbei auf die Beziehung der Welt des Spiels zur Welt des Publikums und vertritt die These, daß diese Beziehung in den beiden Gattungen fundamental verschieden sei.² Die vorgelegte Konzeption geht von der Feststellung aus: «... the two genres oppose each other», und, wie es heißt, in einem beträchtlichen Grad helfen Tragödie und Komödie des 5. Jahrhunderts mit, einander zu definieren «by their opposition and their reluctance to overlap».³ Ob Tragödie und Komödie in ihren Beziehungen zum Publikum im Prinzip so grundlegend divergieren, ist jedoch die Frage, und es bleibt zugleich zu fragen, ob nicht beide Gattungen gemeinsame Züge, ja ein wesentliches Charakteristikum haben gerade im Hinblick auf das Publikum.

Daß zwischen den beiden Genera im Athen des 5. Jahrhunderts tiefgehende Unterschiede bestehen, daran gibt es keinen Zweifel. Es ist das Verdienst von Oliver Taplin, aus seiner Sicht die Grenzen zwischen den Gattungen schärfer bewußt gemacht zu haben. Bedeutsam in dieser Frage erscheint das Selbstverständnis der Autoren. Schon in den «Fröschen» des Aristophanes, in denen über die dramatische Kunst verschiedentlich reflektiert wird, werden Tragödie und Komödie konsequent auseinandergehalten, auch wenn sie in einem entscheidenden Grundanliegen eng verbunden sind, wie nicht zuletzt auch das spritzig geniale Stück von 405 mit erkennen läßt, worauf die Interpretation noch zurückkommt. Beim fiktiven Agon zwischen Aischylos und Euripides in der Unterwelt der «Frösche» findet sich die Komödie jedenfalls ausgespart. Da geht es ausschließlich um die tragische Kunst, obwohl die Reflexionsebene eine Komödie ist. Die Tragiker werden mit den kritischen Augen des Komödiendichters betrachtet, ohne daß der Kritiker dabei die günstige Gelegenheit

¹ O. TAPLIN: *Fifth-Century Tragedy and Comedy: a synkrisis*, in: The Journal of Hellenic Studies 106 (1986) 163–174. Vgl. ferner die gekürzte, mit kleineren Zusätzen versehene Fassung dieses Aufsatzes unter dem Titel: *Die Welt des Spiels und die Welt des Zuschauers in der Tragödie und Komödie des 5. Jahrhunderts*, in: Würzburger Jahrbücher für die Altertumswissenschaft N. F. 12 (1986) 57–71.

² O. TAPLIN: *Fifth-Century Tragedy and Comedy* (vgl. Anm. 1), 164.

³ Ebenda.

genutzt hätte, eine Beziehung, etwa eine Anspielung oder einen Vergleich, zu seinem eigenen Genus herzustellen. Das erscheint angesichts der reichen Fülle der aufgeworfenen künstlerischen Probleme etwas erstaunlich.

Wenn in den «Fröschen» von der Komödie als Gattung die Rede ist, wie gleich zu Anfang (1–20), bleiben wiederum die Vertreter des komischen Genres unter sich, ohne daß etwa Repräsentanten des tragischen Genus einbezogen werden würden, was hier um so verständlicher ist, als es um die Ästhetik des Witzes geht. Aristophanes setzt sich bei der Eröffnung des Spiels mit seinen Kollegen Phrynichos, Lykis und Ameipsias (13 f.) auseinander, deren Abgleiten auf die Fäkalenebene er spöttisch ablehnt. Nicht zufällig befindet sich unter den Verspotteten Phrynichos. Er beteiligte sich am gleichen Agon an den Lenäen wie Aristophanes und brachte offenbar ein Stück mit ähnlichem Thema zur Aufführung, die «Musen», möglicherweise ebenfalls eine Literaturkomödie, die im Wettkampf der Komödiendichter hinter den «Fröschen» den zweiten Platz belegte.⁴ Mit seiner Attacke gegen die ästhetischen Anrührigkeiten seines Rivalen trug Aristophanes den Agon in das Stück hinein. Bei einem solchen Kampf auf Komödienebene müssen die Tragödiendichter in der Tat fehlen.

Dem Kreis der Komiker am Anfang der «Frösche» entspricht schon bald darauf, nach etwa 50 Versen, eine Gruppe von Tragikern, als die Situation in der Tragödiendichtung betrachtet wird, die jetzt, im Jahr 405, nach dem Tod des Euripides und des Sophokles entstanden ist (71–97). Bei der Suche nach einem «richtigen Dichter», einem ποιητῆς δεξιός (vgl. 71) auf dem Gebiet der Tragödie (vgl. 67), fallen naturgemäß ausschließlich Namen von Tragikern: nach Euripides (67), Iophon (73, 78), Sophokles (76, 79), Agathon (83), Xenokles (86), Pythangelos (87) und immer wieder Euripides (76, 80, 91), von den anonym Bleibenden abgesehen (vgl. 89–97). Es besteht an dieser Textstelle für Aristophanes wenig Anlaß, die Komödie und ihre Dichter in die Betrachtung miteinzubeziehen.

Auch wenn im Prinzip bestimmte Zusammenhänge, Beziehungen und Interaktionen zwischen Tragödie und Komödie im entwickelten Theaterleben Athens vorausgesetzt werden können, ist die Eigenständigkeit der einen wie der anderen Gattung über jeden Zweifel erhaben, so daß gesonderte Betrachtungen über die tragische und die komische Dichtung, wie sie beispielsweise in den Aristophanischen «Fröschen» begegnen, ganz normal sind. Die bisher herangezogenen Textzeugen sprechen eindeutig für die Abgrenzung und Unterschiedlichkeit der Genera. Daß ein Dichter in beiden Gattungen hervorgetreten wäre, ist aus dem 5. Jahrhundert nicht bekannt. Den weiten Abstand zwischen ihnen hebt noch im 4. Jahrhundert Antiphanes, einer der bedeutendsten Vertreter

⁴ Vgl. die Hypothesis I zu den «Fröschen». — Zur Interpretation des Anfangs der «Frösche» vgl. J. WERNER: Aristophanische Sprachkunst in den «Fröschen» (V. 1–30), in: *Philologus* 113 (1969) 10–23. Neue Aristophanes-Literatur etwa in der Sammelrezension von I. C. STOREY, in: *Phoenix* 41 (1987) 196–200.

der Mittleren Komödie,⁵ hervor. Im Prolog seiner «Poiesis», möglicherweise wieder einer Literaturkomödie, macht er sich zum Anwalt der Komödiendichter, die er den Tragödiendichtern antithetisch gegenüberstellt (Fr. 191 Kock),⁶ wenn er von «ihnen» (vgl. 13–15) und von «uns aber» (17) spricht.

Soweit zunächst zum Selbstverständnis der Autoren, wie es aus Aristophanes und Antiphanes gewonnen werden kann! Die Analyse ist hierbei auf Aussagen der Komödie angewiesen, deren weiter thematischer Spielraum poetologische Reflexionen über das Drama innerhalb des Dramas erlaubt. Der Tragödie dagegen, für die der Mythos nahezu gattungsverbindlich wurde, waren metadramatische Äußerungen im allgemeinen verwehrt.⁷ Es gibt in der tragischen Dichtung des 5. Jahrhunderts jedenfalls für den hier interessierenden Aspekt des dichterischen Selbstverständnisses keine literaturimmanente Betrachtung. Die einzige Möglichkeit für einen Tragödienautor, in dieser Frage seinen persönlichen Standpunkt zu artikulieren, lag offenbar in der individuell künstlerischen Gestaltung seines Werkes selbst.

Die Grenzen, die zwischen Tragödie und Komödie gezogen wurden, bestanden indessen nicht nur im Bewußtsein der Autoren, sondern entsprachen der gesellschaftlichen Praxis, wie sie sich klar im Spielbetrieb des athenischen Theaters zeigt. Da wurde das tragische Spiel von Anfang an vom komischen sorgsam getrennt. Folgerichtig herrschte auch in der Dokumentation der Aufführungen, in den Didaskalien, die gleiche Sorgfalt bei der Scheidung der beiden Gattungen. Die Literaturtheorie bzw. -ästhetik endlich untermauerte mit schlüssigen Argumenten oder kühnen Ideen die Gültigkeit des Auseinanderhaltens der zwei dramatischen Genera. Was Aristophanes in den «Fröschen» und Antiphanes in der «Poiesis» zu diesem Problem beitrugen — zu verstehen als dichtungsimmanente Literaturbetrachtung —, das wurde in der Interpretation schon vorweggenommen. Aristoteles hat dann in der «Poetik» die Trennung von Tragödie und Komödie perfekt gemacht, obwohl er gemeinsame Züge gelten läßt. In ihrer Struktur gliedern sich beide Dramenformen in Dialog- und Chorpartien (1447 b 24–28), und für beide wird der improvisatorische Charakter ihrer Vorformen hervorgehoben (1449 a 9 f.). Bei der Herausarbeitung der Unterschiede von Tragödie und Komödie führt Aristoteles zunächst den zentralen Gedanken seiner literaturtheoretischen Position ins Feld, die Mimesis. Hier, in der dichterischen Gestaltung, gehen die zwei Gattungen auseinander. Die Komödie — so heißt es in großzügiger Verkennung der literarischen Prozesse — will schlechtere Menschen darstellen, während die Tragödie nach einer

⁵ Vgl. W. KRAUS: *Antiphanes*, in: *Der Kleine Pauly* 1, 1964, 396. Vgl. jetzt auch A. LUKINOVICH: *Le poète comique Antiphane face à l'enseignement philosophique et rhétorique de son temps*, in den Akten des Budapester Eirene-Kongresses von 1988: *Acta Ant. Hung.*

⁶ *Comicorum Atticorum fragmenta*, edidit TH. KOCK, Vol. 2, Leipzig 1884, S. 90 f.

⁷ Vgl. jedoch Euripides, *Medea* 190–203; *Andromache* 476 f.; *Hiketiden* 180–183. G. M. A. GRUBE: *The Greek and Roman Critics*. London 1968, 12–15.

Darstellung besserer Menschen tendiere (1448 a 16–18). Mit dieser Orientierung befinde sich die tragische Dichtung in der Nachfolge der Hymnen- und Enkomendichtung und des Epos, das komische Spiel aber setze mit seinem Spott die Tradition der Spottgedichte (*ψόγοι*) und des Iambos fort (vgl. 1448 b 24–1449 a 6). Nachdem Tragödie und Komödie bei Aristoteles auf diese Weise grundsätzlich geschieden, ja prinzipiell verschiedenen Literaturrechtungen zugewiesen sind, werden anschließend ihre unterschiedliche Entstehung und Entwicklung, abgesehen von einer kurzen Bemerkung zu den Ursprüngen (1449 a 9–13), gesondert behandelt (vgl. 1449 a 9–31 für die Tragödie, 1449 a 32–1449 b 9 für die Komödie). Die Scheidung wird beibehalten, als in der «Poetik» die ausführliche Betrachtung der Tragödie beginnt (1449 b 22). Auf die spätere Behandlung der Komödie erfolgt gerade noch ein Hinweis (1449 b 21 f.), aber die betreffenden Ausführungen, vermutlich im 2. Buch der «Poetik», sind leider verlorengegangen.

Einen überraschenden und nach allem kaum zu erwartenden Umschwung in der Wertung des Verhältnisses der dramatischen Gattungen bedeutet Platons Position im «Symposion». Da hat am Ende Sokrates seine Mitzecher Aristophanes und Agathon zur Zustimmung veranlaßt, daß es Sache desselben Mannes sei, eine Komödie und eine Tragödie dichten zu können (223 d). Wer der *τέχνη* nach ein Tragödiendichter ist, sei auch ein Komödiendichter (ebd.). Die Grundlage für die Beherrschung beider Genera bilden das *ἐπίστασθαι* und die *τέχνη* (ebd.) — mit einem Wort das Kunstverständnis, zu begreifen als professionelles Kunstverständnis.⁸ Die Annahme seiner These mußte Sokrates seinen Gesprächspartnern jedoch erst nachdrücklich nahelegen, ja er mußte im Grunde das Zugeständnis gewaltsam durchsetzen (vgl. ebd.: *προσαναγκάζειν*, *ἀναγκαζομένους*), und Aristophanes wie Agathon sind ihm da auch nicht sehr eifrig gefolgt (vgl. ebd.: *οὐ σφόδρα ἐπομένους*), was im «Symposion» nicht nur an der vorgerückten Stunde gelegen haben wird oder am Quantum des bis zum frühen Morgen Getrunkenen, sondern wohl eher am eingewurzelten Bewußtsein von den Gattungsunterschieden, die auch im 4. Jahrhundert galten.⁹

⁸ Vgl. Aristoteles, Poetik 1447 a 20, wo sich *τέχνη* gleichfalls auf den professionellen Künstler bezieht. G. F. ELSE: *Aristotle's Poetics: The Argument*. Cambridge, Massachusetts 1963, 23. Vgl. aber beispielsweise schon Aristophanes, Frösche 939.

⁹ Platon hat die im «Symposion» aufgestellte These in der «Politeia» 395 a erheblich relativiert, jedoch nicht widerrufen, wie A. GUDEMAN meint, *Aristoteles, Περὶ ποιητικῆς*. Mit Einleitung, Text und Adnotatio critica, exegetischem Kommentar, kritischem Anhang und Indices Nominum, Rerum, Locorum, Berlin und Leipzig 1934, 121. Politeia 395 a darf indessen die Nuance in der Aussage *οὐδὲ . . . ἅμα εὖ* nicht übersehen werden. Vgl. die von A. GUDEMAN, ebd. 121 angeführten Beispiele von Autoren der Weltliteratur, die sowohl Tragödien als auch Komödien verfaßt haben. Diese Beispiele ließen sich für die letzten Jahrzehnte fortsetzen, wobei etwa H. MÜLLER zu nennen wäre, wenn auch das moderne Schauspiel nur in seltenen Fällen eindeutig dem tragischen oder dem komischen Genus zugeordnet werden kann und komplizierte Prozesse durchlaufen hat; vgl. M. STREISAND: «Das Theater braucht den Widerstand der Literatur», *Heiner Müllers Beitrag zu Veränderungen des Verständnisses von Theater in der DDR*, Weimarer Beiträge 34 (1988) 1156–1179.

Aber nicht nur die im Platonischen «Symposion» apostrophierte τέχνη verbindet Tragödie und Komödie. Gemeinsamkeiten beider Gattungen bestehen, bei aller jeweils notwendigen Differenzierung, noch in manch anderer Hinsicht. Zu erwähnen sind — stichpunktartig — zunächst das gleiche Theater, das gleiche Publikum, gleiche Feste als Rahmen und Anlaß der Aufführungen. Die Gemeinsamkeiten berühren selbst die Schauspielerenebene. Sosehr der komische und der tragische Chor auseinandergehalten werden — die Choreuten aber «sind oft die gleichen Menschen», wie Aristoteles in der «Politik» bemerkt (1276 b 4—6). Gleiche Grundstrukturen des Textes einer Tragödie und einer Komödie, beispielsweise die Aufteilung in Dialog- und Chorpartien, die, wie gesagt, schon Aristoteles hervorhob, können ebensowenig übersehen werden wie die musikalische Ausgestaltung des tragischen und des komischen Spiels, und eingesetzt wurden hier wie da die für jedes Genus zur Verfügung stehenden technischen Mittel einer Inszenierung, der Bühnenapparat des Dionysustheaters. Tragödie wie Komödie verwendeten Masken, und ihr gemeinsamer Gott war der Maskengott Dionysos.

Von hier öffnet sich der Blick in die Vorstadien des dramatischen Spiels. Tragödie und Komödie, beide wurzeln im Kultischen, wie es im besonderen der «Poetik» des Aristoteles zu entnehmen ist (vgl. 1449 a 9—14, 19—23), wenn auch die Ursprünge in verschiedenen Bereichen des Dionysoskults liegen, für die Tragödie nach Aristoteles im Dithyrambos, dem Kultlied des Dionysos, sowie im sog. Satyrikon, für die Komödie in den Phallosliedern. Wesentlicher als der Komplex der Ursprünge erscheint, daß für Tragödie und Komödie die gleichen historischen Entwicklungsbedingungen bestanden unter den Verhältnissen der athenischen Polisdemokratie.¹⁰ Indessen gewann die Komödie offizielle Akzeptanz erst auf den Spuren der Tragödie, wie die athenische Theatergeschichte zeigt.¹¹ Der τραγωδία folgte die τρυγωδία, wie Aristophanes die Komödie parodistisch nennt, nicht ohne zugleich auch für die τρυγωδία, das Wissen um das δίκαιον, das «Gerechte», das «Richtige», das «Erforderliche», in Anspruch zu nehmen (vgl. Acharner 496—501).¹² Die Aristotelische «Poetik» spricht von

¹⁰ Vgl. zu diesem Problemfeld *Die griechische Tragödie in ihrer gesellschaftlichen Funktion*, herausgegeben von H. KUCH, Berlin 1983 (Veröffentlichungen des Zentralinstituts für Alte Geschichte und Archäologie der Akademie der Wissenschaften der DDR 11); ebd. 11—19 Literatur und Ausführungen auch zu den Ursprüngen des Dramas.

¹¹ Vgl. A. PICKARD-CAMBRIDGE: *The Dramatic Festivals of Athens*, 2. Auflage von J. GOULD und D. M. LEWIS, Oxford 1968, besonders die chronologische Übersicht 124 f.

¹² Vgl. hierzu die Interpretation von W. KRAUS: *Aristophanes' politische Komödien. Die Acharner/Die Ritter*. Wien 1985 (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Sitzungsberichte 453), 51 f. und 95—97; Deutsche Literaturzeitung 108 (1987) 261—264. Über die Ansprüche der Komödie vgl. auch Frösche 391 f.: καὶ πολλὰ μὲν γέλοιά μ' εἰ|πεῖν, πολλὰ δὲ σπονδαῖα. Im Hinblick auf die Aussagen Acharner 496—501 — vgl. ferner Acharner 645 und 655 — und Frösche 391 f. berührt sich die Komödie mit der Tragödie, für die δίκη spätestens seit Aischylos ein zentraler Begriff ist und die Aristoteles, Poetik 1449 b 24 wie folgt definiert: ἐστὶν οὖν τραγωδία μίμησις πράξεις σπονδαῖς... Andererseits gelingt dem Euripides der «Frösche» nach Dionysos' Urteil ein γέλοιον (1439), ein «Witz», wenn er auch τὸ πᾶν γέλοιον

einem *ὀψέ ποτε*, «erst spät vergab der Archon einen Chor für Komödienaufführungen» (1449 b 1 f.). Das Bewußtsein von den Wirkungsmöglichkeiten der Komödie hat sich offenbar langsamer entwickelt, als es im Fall der Tragödie anzunehmen ist.

Alle jene Elemente, die sich für beide dramatische Gattungen nachweisen lassen, stehen mehr oder weniger in Zusammenhang mit einer entscheidenden Gemeinsamkeit von Tragödie und Komödie, mit ihrer gesellschaftlichen Funktion. Daß sich beide Gattungen kommunikativ funktional auf das Polispublikum beziehen — ein hier sehr naheliegendes literaturtheoretisches Axiom —, bezeugt explizit die dichtungsimmanente Poetik der attischen Komödie,¹³ ungeachtet der im Vorangegangenen beobachteten gesonderten Behandlung der Genera. Da findet sich in den «Fröschen» beim Wettkampf im Hades zwischen Aischylos und Euripides die Aufgabe der Tragödie ausgesprochen. Die Tragödiendichter werden in Beziehung gesetzt zum *διδάσκαλος ὅστις φράζει*, zum «Lehrer», der «deutlich macht», «lehrt», «rät» (vgl. 1054 f.). Sie haben demnach eine bildende und instruierende Funktion. Das *φράζειν*, das «Deutlich-Machen», erhält im nächsten Vers sein inhaltliches Profil. Absolut notwendig sei es, *χρηστὰ λέγειν* (1056), «Nützliches darzulegen» — für die Polisbürger (vgl. 1010: *τοὺς ἀνθρώπους ἐν ταῖς πόλεσιν*. 1487: *τοῖς πολίταις*. Vgl. auch 1057 f.). Fast mit den gleichen Worten bringt Aristophanes die Funktion der Komödie zum Ausdruck, wenn er in den «Fröschen» 686 f. die legitime Aufgabe des Komödienchors formuliert: *τὸν ἱερὸν χορὸν δίκαιόν ἐστι χρηστὰ τῇ πόλει | ξυμπαραινεῖν καὶ διδάσκειν*. Da begegnen neben dem *ξυμπαραινεῖν*, der Mitwirkung bei Ratschlägen, wieder jenes *διδάσκειν* und die *χρηστὰ*, gerichtet auf die Polis.

Aristophanes bekennt in den «Acharnern» durch den Chor geradezu programmatisch, «das Beste» zu «lehren» (658: *τὰ βέλτιστα διδάσκων*). In komischer Übertreibung beruft er sich auf den persischen Großkönig, der gesagt habe, die Athener seien durch ihren poetischen Ratgeber (vgl. 651: *τοῦτον ξύμβουλον*) «viel besser geworden» (650: *πολὺ βελτίους γεγενῆσθαι*). Die Polisbürger «besser zu machen» (Frösche 1009 f.: *ὅτι βελτίους τε ποιοῦμεν | τοὺς*

(Frösche 6) nicht erreicht, wie es Sache der Komödie ist. Bemerkenswert erscheint in diesem Zusammenhang, daß in den «Fröschen» für die Tragödie wie für die Komödie das *ἀστεῖον* gefordert wird, das «Kultivierte», «Geistreiche», «Witzige»: Vgl. für die Tragödie Frösche 906: *ἀστεῖα*, 901: *ἀστεῖόν τι*, an dieser Stelle mit Bezug auf Euripides. Vgl. für die Komödie Frösche 5: *ἀστεῖόν τι*, wenn auch hier eher ironisch zu verstehen.

¹³ Vgl. H. KUCH: *Zur Funktion und Kommunikation des griechischen Dramas*, Philologus 133 (1989) (im Druck) sowie die dort angegebene Literatur. Übrigens läßt sich in beiden dramatischen Genera — und das gehört ebenfalls zu den gemeinsamen Zügen — eine gattungsimmanente Kommunikation (vgl. ebd.) feststellen. Bei diesem Phänomen wie gerade auch bei der Parodie der Tragödie durch die Komödie ist es berechtigt, «intertextuell determinierte Textstrukturkomponenten» anzunehmen, von denen in anderen literarischen Zusammenhängen G. LERCHNER gesprochen hat, vgl. Intertextualität als ästhetisches Potential: BOBROWSKIS «31 Sätze über meinen Großvater». Zeitschrift für Germanistik 9 (1988) 307–320, besonders 316; zur Parodie vgl. ebd. 318.

ἀνθρώπους ἐν ταῖς πόλεσιν), war aber erklärtes Ziel gerade auch der Tragödie, wie es dem Euripides der «Frösche» in den Mund gelegt wurde.

Die Parallelen zwischen Tragödie und Komödie lassen sich fortsetzen. Im fiktiven Tragödienagon der «Frösche» soll siegen — so kündigt es Dionysos an —, wer der Polis den nützlicheren Rat gibt (vgl. 1420 f.: ὁπότερος οὖν ἂν τῇ πόλει παραινέσῃ | μᾶλλον τι χρηστόν, τοῦτον ἄξιον μοι δοκῶ)¹⁴, und im realen Komödienagon, meint Kratinos, möge siegen, wer der Polis «das Beste sagt» (Fr. 52 Kassel/Austin¹⁵: νικῶ μὲν ὁ τῇδε πόλει λέγων τὸ λῶστον). Es geht in beiden Genera um das Wohl der Polisbürger:¹⁶ ἐπ' ἀγαθῷ μὲν τοῖς πολίταις (Frösche 1487) — so der Chor in den «Fröschen» über den siegreichen Aischylos —, und πολλὰ διδάξιν ἀγάθ', verspricht Aristophanes in eigener Sache durch den Chor in den «Acharnern» (656), daß die Bürger glücklich werden (vgl. ebd.: ὥστ' εὐδαίμονας εἶναι).

Nach diesen Belegen, hinter denen eine reiche dramatische Produktion steht und die die Erfahrungen und Erkenntnisse aus einer Vielzahl von Stücken verallgemeinern, kann kein Zweifel aufkommen an der kommunikativ funktionalen Ausrichtung von Tragödie und Komödie. Im Dialog mit dem Publikum der Polis waren beide Genera Formen sozialer Selbstverständigung. Beide hatten die Intention, Vorschläge zu machen — oder sollten wir eher in Anbetracht der Texte von «Ratschlägen» sprechen? —, um die Probleme des Stadtstaates in dichterischem Engagement mit lösen zu helfen, gerade auch die zentralen Fragen — ein weites Spektrum. Die Beziehung der Welt des Spiels zur Welt des Publikums in beiden Gattungen ist jedenfalls nicht so fundamental verschieden, wie mitunter in der modernen Forschung angenommen wird.

Die Tragödie führte bekanntlich den Dialog im Theater im allgemeinen mittelbar unter Verwendung des Mythos, während sich die Komödie unmittelbar auf die Wirklichkeit richten konnte. Auch wenn sie von Grund auf verschiedene kommunikative Taktiken entwickelten, verfolgten Tragödie und Komödie dennoch, wie die angeführten dichtungspoetischen Texte zeigen, eine im Grunde gemeinsame Strategie zum Nutzen der Polis.

Berlin.

¹⁴ Text nach der Aristophanes-Ausgabe von F. W. HALL und W. M. GELDART, Bd. 2, Oxford 1907. Für παραινέσῃ μᾶλλον ist Ritter 1108 heranzuziehen, nach HIRSCHIG; vgl. diesen Beleg in der Ausgabe der «Frösche» von J. VAN LEEUWEN, 2. Auflage Leiden 1968, der jedoch wie V. COULON in seiner Aristophanes-Ausgabe, Bd. 4, 6. Auflage Paris 1967, am überlieferten παραινέσειν μέλλῃ festhält.

¹⁵ *Poetae comici Graeci*, ediderunt R. KASSEL et C. AUSTIN, Bd. 4, Berlin (West) und New York 1983.

¹⁶ Über die Leistungen anderer Genera vgl., in der Sicht des Aristophanischen Aischylos, Frösche 1030–1036.

NEUE ERKENNTNISSE AUS EURIPIDES-PAPYRI

Euripides-Papyri gibt es besonders viel. Der neueste ist wohl ein noch nicht edierter Michigan-Papyrus aus dem 'Kresphontes'. Hier und heute geht es mir aber nicht allgemein um Euripides-Papyri oder etwa um unedierte Stücke, sondern um weitere Erkenntnisse, die meines Erachtens aus einigen neueren Euripides-Papyri gewonnen werden können.

Solche Erkenntnisse sind vor allem aus den zahlreichen Fragmenten der Sammlung von Euripides-Hypotheseis des 1962 publizierten P. Oxy. 2455 zu gewinnen. Diese — nach dem ersten Buchstaben der Dramen-Titel angeordneten — mythologischen Inhaltsangaben betreffen solche Titel, deren Anfangsbuchstabe zum zweiten Teil des Alphabets gehört, genauer gesagt, die von M—X reichen (also Hypotheseis von Dramen von *Μήδεια* — *Χρύσιππος*). Wie ich glaube, umfaßte diese Sammlung ursprünglich 2 Rollen, von denen uns nur Fragmente der zweiten Rolle vorliegen.

So konnte daraus kürzlich anhand eines neuen Photos fr. 18 identifiziert werden. Dort läßt sich nämlich in Zeile 15 *κατέθρηκεν εἰς λήβητα*, «setzte in einen Kessel», herstellen und als Objekt dazu *κρίον*, «Widder», verifizieren. Es geht also ganz offensichtlich um Medeias Versprechen, den alten Pelias zu verjüngen, was sie zuvor an einem Widder exemplifiziert. Wir haben also hier zweifellos die Hypothesis zu den 'Peliades', einem der frühesten Stücke des Euripides. An Einzelheiten läßt sich nun zeigen, daß offenbar die ausführliche Schilderung dieser Geschichte bei Diodor (IV 51/52) sich an Euripides' Darstellung orientiert.¹

Ging es hier im wesentlichen um die Zuordnung eines Hypothesis-Fragments zu einem bekannten euripideischen Dramen-Titel, so lassen sich aus anderen Fragmenten dieses Papyrus m. E. neue Erkenntnisse über bisher teilweise unbekannte Dramentitel gewinnen, und zwar erstens für die Tragödien aus dem Sagenkreis der Herakles-Nachkommen, speziell der Temeniden. Als diesbezügliche Titel sind uns aus Zitaten bekannt *Τήμενος* und *Τημενίδαι*, ferner der nach dem ältesten Temenos-Sohn benannte *Ἀρχέλαος* und der *Κρεσφόντης*, betitelt nach dem Sohn des gleichnamigen Temenos-Bruders.

¹ Zu dieser Identifizierung vgl. Anagnnesis 3 (1983) 125 ff.

Das sind allein vier Dramentitel dieses Sagenkreises, den Euripides also besonders bevorzugt hat. Nun zeigen die Fragmente jenes Hypotheseis-Papyrus, daß dies noch nicht alle diesbezüglichen Euripides-Titel sein können, die es gegeben hat. Wir haben nämlich aufgrund jenes Papyrus vier größere Hypotheseis-Fragmente, die von Temenos bzw. den Temeniden handeln, von denen aber keines zum *Ἀρχέλαος* oder zum *Κρεσφόντης* gehören kann, da diese Titel ja mit einem Buchstaben aus dem ersten Teil des Alphabets beginnen, unser Papyrus aber, wie gesagt, nur solche des zweiten Teils des Alphabets umfaßt. Jene größeren Fragmente sind fr. 9, fr. 10 und fr. 11 und dazu noch ein Michigan-Papyrus (Inv.-nr. 1219), der sich durch Überschneidung mit dem kleinen Fragment 107 unseres Oxyrhynchus-Papyrus als ein solches Hypothesis-Fragment erweist, wie A. Harder² erkannt hat. Vier entsprechende Hypotheseis-Fragmente also für nur zwei Titel, 'Temenos' und 'Temenidai'? Es scheint unmöglich, alle diese vier Hypothesis-Fragmente in nur zwei Hypotheseis unterzubringen. Dagegen sprechen der Inhalt und der Umfang dieser Fragmente: denn der Gesamtumfang einer Hypotheseis ist relativ beschränkt.³ Fr. 9 und fr. 10 erzählen zudem ausführlich jeweils dieselbe Begebenheit, die Aufteilung der Peloponnes an die entsprechenden Herakles-Nachkommen (wobei Argos dem Temenos zuteil wird, Messenien dem Kresphontes, Sparta den Aristodemos-Söhnen).⁴ Das kann unmöglich zweimal in ein- und derselben Hypothesis erzählt sein. Von eben diesen Teilen der Peloponnes ist auch in fr. 11 berichtet; hier ist also offenbar die Teilung schon vorausgesetzt, aber andererseits ist dieses fr. 11 nach Anordnung und Wortlaut offensichtlich der Anfang einer Hypothesis.⁵ Dieses Fragment kann also schwerlich aus derselben Hypothesis wie fr. 9 oder fr. 10 stammen. — Um Weitergabe der Königsherrschaft des Temenos an den tüchtigsten seiner Söhne geht es andererseits in jenem mit fr. 107 sich überschneidenden Michigan-Papyrus.⁶ Meines Erachtens können also die beiden uns bekannten Titel *Τήμενος* und *Τημενόαι* nicht die beiden einzigen diesbezüglichen Dramen des Euripides gewesen sein, deren Titel mit einem Buchstaben des zweiten Teils des Alphabets begann. Es muß noch ein weiteres Drama der Temenos-Sage von Euripides gegeben haben. Gab es vielleicht *Τημενίδαι πρώτοι* und *Τημενίδαι δεύτεροι*, so wie derselbe Papyrus durch Überschrift eindeutig bewiesen hat, daß Euripides einen *Φρῖξος πρώτος* und einen *Φρῖξος δεύτερος* geschrieben hat? Das erschien mir als die einfachste

² ZPE 35 (1979) 7 ff. Vgl. dazu auch den Verf.: ZPE 49 (1982) 15 ff.

³ Der Gesamtumfang einer Hypothesis umfaßt in jenem Papyrus jeweils etwa 33—42 Zeilen, darunter sind 3 'Kopf'-Zeilen (Überschrift). Vgl. dazu den Verf., ZPE 72 (1988) 27 ff. — Fr. 9 umfaßt 15 Zeilen, fr. 10 immerhin 10 Zeilen (jeweils ohne 'Kopf'-Zeilen, fr. 11 dagegen 15 identifizierbare Zeilen (darunter Reste zweier 'Kopf'-Zeilen—ohne Titel); der Michigan-Papyrus + fr. 107 entspricht etwa 13 solcher Zeilen.

⁴ Zu diesen beiden Fragmenten vgl. den Verf.: Prometheus 14 (1988).

⁵ Vgl. Acta Antiqua 1989.

⁶ Zu diesem Fragment vgl. zuletzt den Verf.: Eos 75 (1988) 251 ff.

Lösung.⁷ Eine andere Möglichkeit wären *Τημενίδαι*, 'Töchter des Temenos'. Steht doch bei Stobaios in all' seinen Zitaten, wo er den Titel im Dativ angibt, *Τημενίσων*, was man bisher als Fehler ansieht. — Der Titel bleibt also ungewiß, gewiß aber scheint mir ein weiteres solches Drama außer dem *Τήμενος* und den *Τημενίδαι*.

Noch ein drama des Euripides, dessen Titel zweifach vertreten war, glaube ich aus diesem Hypotheseis-Papyrus erschließen zu können, und zwar ein Satyrspiel. Bei Satyrspielen ist die Annahme des Verlustes eines Titels von vornherein weniger problematisch; denn ohnehin sind offensichtlich einige Satyrspiel-Titel des Euripides zu vermissen. Wir wissen nämlich — von dem erhaltenen *Κύκλωψ* und den früh verlorenen *Θερισταί*⁸ abgesehen — nur von 6 Titeln, die nachweislich nach Alexandria gelangt sind, da uns aus ihnen Fragmente zitiert sind, *Αὐτόλυκος*, *Βούσειρις*, *Εἰρησθέης*, *Σίσυφος*, *Σκείρων*, *Συλεύς*. Durch Athenaios⁹ erfahren wir, daß es zwei *Αὐτόλυκος* gegeben hat, *Αὐτόλυκος* A und *Αὐτόλυκος* B. Ob das jedoch alle euripideischen Satyrspiele waren, die nach Alexandria gekommen sind, bleibt ungewiß. Bekanntlich wird aus Satyrspielen viel seltener zitiert als aus Tragödien. Von einer Reihe von Satyrspielen der drei großen Tragiker haben wir nur je ein einziges Zitat. Fehlte dies, fehlte oftmals unsere Kenntnis von dem betreffenden Satyrspiel völlig. Soweit allgemein zur Satyrspiel-Überlieferung. Nun zurück zu unserem Papyrus: In den Schlußzeilen einer Hypothesis — auf fr. 8 — steht eindeutig *καὶ τὸν Συλέα*. Das ist also das Ende einer Hypothesis zum *Συλεύς σατυρικός*. Aber in fr. 5 haben wir noch einen Schluß einer Hypothesis eines mit Σ anlautenden Titels. (Auf sie folgt nämlich ein weiterer Σ-Titel, die *Σθενέβοια*-Hypothesis.) In dieser Hypothesis ist vom Auftritt des Herakles die Rede: *ἐπιφαν[εῖ]ς δ' Ἡρα[κλῆς]*. Die einzige *Tragödie*, deren Titel neben der *Σθενέβοια* noch mit Σ anlautet, sind jedoch die *Σκύριοι*, in denen es um die Abholung des Achilleus nach Troja geht. Es kann sich bei fr. 5 also nur um ein Satyrspiel handeln, wie gesagt, eines mit Σ anlautenden Titels. Für ein Satyrspiel spricht übrigens auch der Auftritt des Herakles. Man hat an den *Σκείρων* gedacht. Aber der gehört in die Theseus-Sage. Daß Euripides in der bekannten Sage den attischen Heros durch Herakles ersetzt hätte, erscheint abwegig. Dann bliebe als Satyrspiel, dessen Titel mit Σ anlautete, nur der *Σίσυφος*. Da man von dessen Inhalt so gut wie nichts weiß, kann man natürlich alles unter diesen Titel stellen. Und so ist es auch geschehen. Aber es gibt einen anderen Anhaltspunkt: Außer der Erwähnung des Herakles steht in diesem Bruchstück — *μ[ε]νος ὑπ[ὸ] τοῦ ΣΥ[]*. Danach bricht die Zeile ab. Das einfachste wäre

⁷ Die Möglichkeit eines zweifachen *Τήμενος* ist ausgeschlossen durch den zufällig in fr. 8 erhaltenen Titel *Τήμενος, οὗ ἀρχή*. (Andernfalls hätte der Zusatz *πρῶτος* bzw. *δευτερος* in dieser Überschrift gestanden haben müssen.)

⁸ Vgl. die *Medeia*-Hypothesis unserer Handschriften: *τρίτος Εὐριπίδης Μηδεία, Φιλοκτήτη, Δίκτυι, Θερισταῖς σατύροις. οὗ σφ[ύ]ζεταί.*

⁹ X 413 C *Εὐριπίδης ἐν τῷ πρῶτῳ Αὐτόλυκῳ λέγει* (folgt fr. 282 N²).

ὑπ[ὸ] τοῦ Συ/λέως. Dann stammt auch dieses Schlußstück einer Hypothesis, wie das von fr. 8, aus einer Συλεύς-Hypothesis. Es gab dann zwei Satyrspiele dieses Titels, Συλεύς πρῶτος und Συλεύς δεύτερος, genauso wie einen Αὐτόλυκος A und einen Αὐτόλυκος B.¹⁰

Damit verlassen wir den anscheinend so ergiebigen Hypotheseis-Papyrus. Aber auch im folgenden geht es um zwei Dramen desselben Titels bei Euripides.

1976 hatte R. Kannicht¹¹ in zwei der 7 bzw. 8 Fragmente von P. Hibeh 179 Euripides' 'Herakles' erkannt, nämlich in fr. IV und III die Verse 137—143 und 146—160. Ich habe daraufhin auch die Vers-Enden der 1. Kolumne von fr. II als die Verse 167—170 desselben Dramas identifiziert¹² und vermutet, daß alle Verse dieses Papyrus aus ein und demselben Drama stammen. Dazu gehört dann auch das umfangreiche fr. I aus einer von Greisen vorgetragener Parodos. Ich sehe in jenem Papyrus folglich eine andere Version desselben euripideischen 'Herakles'. Dann hat es zwei Fassungen des 'Herakles' des Euripides gegeben, die sich teilweise stark voneinander unterschieden. Auch fr. V, in dem von der Familie des Herakles die Rede ist, und die offenbar darin enthaltene Bitte, den Herakles-Kindern beizustehen, paßte dazu vortrefflich. Dieser Annahme entspräche ferner, daß bei Stobaios (III 7, 8) unter Εὐριπίδης 'Ηρακλεῖ zwei Verse zitiert sind (fr. 854 N²), die in unserem 'Herakles' nicht enthalten sind und die man bisher unter der Titel-Konjekture 'Ηρακλεῖ<δαις> einer postulierten Lücke jenes Dramas zugerechnet hat. Das Zitat könnte dagegen korrekt sein und jener anderen Fassung desselben Stückes entstammen. Zu diesem paßte es übrigens auch inhaltlich gut.

Inzwischen sind weitere Verse bzw. Versteile dieses Hibeh-Papyrus von anderen Gelehrten identifiziert worden. So hat M. Cropp¹³ erkannt, daß von den 5 kenntlichen Vers-Anfängen der 2. Kolumne von fr. II (dessen Vers-Enden der 1. Kolumne ich als Text des 'Herakles' identifiziert hatte) der letzte mit 'Herakles' Vers 238 identisch ist. Es wechselt also nicht etwa mit der zweiten Kolumne dieses Fragments das Drama. Uns liegt also hier keine Anthologie von Euripides-Dramen vor. Schließlich hat O. Musso¹⁴ gesehen, daß in fr. VII 4—6 die Anfänge der 'Herakles'-Verse 163—165 stecken, nur z. T. in fehlerhafter Wortstellung.

Von 7 Fragmenten (das 8. ist zu dürftig) enthalten also 4 ganz oder teilweise Verse aus dem bekannten 'Herakles' des Euripides, und zwar aus dem

¹⁰ Da in fr. 8 die Τήμενος-Hypothesis folgt, jener Συλεύς also der letzte Σ-Titel ist, wäre das der Συλεύς δεύτερος; fr. 5 gehörte dann also zum Συλεύς πρῶτος. (Der Anfang einer Συλεύς-Hypothesis — vom Titel nur σαρ/ρικῶς erhalten — aus dieser Rolle, P. Strasb. 2676 Aa, könnte entweder zu dem einen oder zu dem anderen 'Syleus' gehören.) Zum ganzen vgl. Anagnnesis 4 (1986) 223 ff.

¹¹ ZPE 21 (1976) 117 ff.

¹² Bei KANNICHT; a. a. O., 121 ff. Zustimmung J. DIGGLE: ZPE 24 (1977) 294. Vgl. hierzu und zum folgenden ZPE 26 (1977) 59 ff.

¹³ ZPE 48 (1982) 67 ff.

¹⁴ Prometheus 9 (1983) 49 ff.

Raum von rund 100 Versen des ersten Teils dieses Dramas (V. 137—238), sodann aus dem vorausgehenden Teil eine Parodos, die in den Sprechern unserer bekannten Parodos gleich, im Inhalt aber eng verwandt ist. Und noch ein weiteres Fragment entspricht der Anfangs-Situation unseres 'Herakles', das eben genannte fr. V. — Es liegt folglich die Annahme nahe, daß alle jene Papyrus-Fragmente aus dem Anfang einer Papyrus-Rolle stammen, die ein Herakles-Drama des Euripides umfaßte. Damit scheint sich nun tatsächlich zu bestätigen, daß es dereinst zwei euripideische Fassungen des 'Herakles' gegeben hat, Euripides den 'Herakles' in erheblicher Umarbeitung also ein zweites Mal auf die Bühne gebracht hat. Ob der uns handschriftlich vollständig überlieferte 'Herakles' dann die erste oder die zweite Fassung ist, läßt sich nicht mit Sicherheit sagen. Wahrscheinlich ist jedoch die zweite, gleichsam verbesserte Fassung der späteren weiteren Überlieferung eher für wert befunden worden. Dann entstammen die Papyrusfragmente aus dem 3. Jh. v. Chr. also der Erstfassung dieses Dramas.

War eben vorwiegend von den neu erschließbaren Euripides-Dramen bzw. von zwei Stücken ein und desselben Titels gesprochen, so geht es bei dem letzten hier behandelten Papyrusfragment um eine Zuordnung zu einem anderen Titel als dem bisher angenommenen. In dem 1980 veröffentlichten P. Oxy. 3317 liegt ein Fragment von 15 Versen vor, von denen die beiden letzten uns durch Stobaios für Euripides' 'Antigone' bezeugt sind (fr. 175 N²). Der Inhalt dieser neugefundenen Partie erscheint jedoch gegenüber diesem Zeugnis merkwürdig. In dieser Partie wird nämlich von einer Frau gesprochen, die sich als Bakchantin gebärdete. Das soll Antigone sein? Von der betreffenden Frau ist gesagt, daß die «durch die Gefilde der Vögel und die Ebenen des Landes ohne Mühe hierher kam», und zwar 'angetan mit einem Bakchen-Gewand', einer *νεβρίς*, einem Hirschkalb-Fell.¹⁵ Das paßt schwerlich zu Antigone.¹⁶ Aber in einem anderen Drama des Euripides war von einer entsprechenden Situation ausdrücklich die Rede. Die Mutter von Amphion und Zethos entflieht in jenem Drama ihrer Peinigerin Dirke und kommt zu ihren Söhnen. Eben dorthin kommt aber auch Dirke, und zwar, wie Hygin (fab. VIII) sich ausdrückt, durch bakchantisches Wirken des Gottes Liber (bzw. Dionysos): *per bacchationem Liberi illuc delata est*. Jenes *per bacchationem Liberi illuc delata est* entspricht dem 'schwebend im Hirschkalb-Gewand durch Luft und über Länder Dahin-getragenwerden', von dem in dem Papyrusfragment gesprochen ist. Die Mutter von Amphion und Zethos aber heißt Antiope, ebenso der Titel des Stückes, in dem die nach Hygin besagte Handlung spielt. Die Stellenangabe zu dem Stobaios-Zitat, das in dem Papyrusfragment enthalten ist, beruht also gewiß auf Ver-

¹⁵ Z. 5 ff. ἐνθάδ' ἦκεις, ἣ δὲ οἰωνῶν πλάκας/γαίης τε/πεδία δι'ε/φοροῦ χωρὶς μ[όγον/ἐσθῆτα ν]εβρίδος ἐ[ξα]νημμένη [χροός.

¹⁶ R. SCODEL: ZPE 46 (1982) 37 ff., hat dieses Fragment m. E. vergeblich für die 'Antigone' zu halten gesucht.

wechslung des ganz ähnlichen Namens. Statt *Εὐριπίδου Ἀντιγόνης* ist *Εὐριπίδου Ἀντιόπης* zu schreiben.¹⁷

Wer nun meint, ich hätte mit meinen Ausführungen Euripides zuviel zugemutet, sei insofern getröstet: Ich habe Euripides nicht nur manches Neue zugesprochen, ich habe ihm auch etwas abgesprochen.

Der Wiener Papyrus G 29 779, fünf Fragmente eines Papyruskodex, von denen einige auf Ödipus gehen — teils Verse, teils Prosa —, waren vermutungsweise einem Kommentar zum 'Ödipus' des Euripides zugeordnet worden. Intensive Beschäftigung mit jenen arg zerstörten Fragmenten anhand von Photos hat mich zu der Entdeckung geführt, daß auf der Vorderseite von fr. 3 Reste unserer Prosa-Hypothese zum 'Ödipus Tyrannus', auf der Rückseite dieses Fragmentes Reste von Salutios' Hypothese zum 'Ödipus auf Kolonos' vorliegen. Auf dem 'recto' von fr. 2 ließ sich der Name *Φιλοκτήτην* entziffern. In diesem Zusammenhang sind die Enden der Verse auf dem 'verso' dieses Fragments, die in scheinbar merkwürdig gedrängter Form von Dreiweg, Vatermord, Theben und fehlender Erkenntnis berichten, nicht Euripides-Verse, sondern zweifellos Teil einer unbekannten metrischen Inhaltsangabe zum sophokleischen 'Ödipus Tyrannus'. Der vermeintliche Kommentar zu Euripides' 'Ödipus' hat sich damit als Sophokles-Kodex entpuppt.¹⁸ Aber weiterhin verbleibende Unkenntnis über den euripideischen 'Ödipus' ist besser als nur vermeintliche Kenntnis von ihm. Insofern betrifft auch die Neubearbeitung dieses Papyrus noch Euripides.

Halle/Saale.

¹⁷ Näheres vgl. ZPE 42 (1981) 27 ff.

¹⁸ Vgl. dazu Wiener Studien 19 (1985) 89 ff.

KOMMUNIKATION, FUNKTION UND STRUKTUR IN DER GRIECHISCHEN KOMÖDIE

Die griechische Komödie umfaßt äußerst heterogene Gebilde, so daß in folgendem Abriß von der je spezifischen Bedingtheit¹ jener Phänomene ausgegangen werden soll, um von da aus ihre ästhetischen Kommunikationsverhältnisse, ihre Funktionen und Strukturen zu begreifen und um dadurch der Gefahr rein typologischer Deskription zu entgehen.

Verfolgen wir nun die Vor- und Frühformen der Komödie — der Begriff Komödie wird im Sinne des komischen Dramas unabhängig von dem Vorhandensein eines Chores benutzt —, so kommen wir in eine Zeit, da es angebracht ist, von prätheatralischer und prädramatischer Komik zu sprechen, und zwar ins 7. und 6. Jh. v. u. Z. Hierbei ist wichtig, daß schon die Aufspaltung in Zuschauer und Akteure zu fassen ist, das heißt, daß letztere aus ihrer Individualität gewissermaßen heraustreten und etwas anderes, eine Rolle spielen.²

Für die beiden zur Debatte stehenden Jahrhunderte sind wir zum großen Teil auf archäologisches Material angewiesen, das — mit späteren Textzeugnissen konfrontiert — oft Hinweise auf frühe komisch—dramatische Darbietungen gibt. So zeigt es sich, daß solche im Rahmen verschiedener Götterkulte anzunehmen sind, wie beispielsweise in Sparta im Artemis-Kult die Diokbauchtänzer und die grotesken Masken beweisen.³ Für Sparta sind auch die ersten sogenannten Possen inhaltlich bezeugt, und zwar mit den Figuren des Diebes und des Quacksalbers.⁴ Ein weiteres Faktum wird an Sparta deutlich, daß nämlich in den kulturellen Zentren des 7. und 6. Jh. nicht nur einheimische, sondern auch fremde Künstler tätig waren. Wir haben es also mit einer Zeit zu tun, da die frühen Poleis bereits in einem relativ regen geistigen Austausch standen, wobei die einzelnen Kulturzentren zuweilen normenbildend wirkten.⁵

¹ Auch F. STOESSL: *Die Anfänge der Theatergeschichte Athens*. Grazer Beiträge 2 (1974), 213 will Theatergeschichte «als Teil der Zeitgeschichte» verstanden wissen, wobei diese dann allerdings auf politische und Geistesgeschichte eingengt wird, weshalb ökonomische und soziale Fragestellungen nur bedingt berücksichtigt werden.

² Vgl. F. STOESSL: *Die Vorgeschichte des griechischen Theaters*. Darmstadt 1987. 1 f.

³ Ebenda 55 f., 60 f.

⁴ Sosibios bei Athen. 14.621 d = FGH 595 F7. Vgl. E. SIMON: *Das antike Theater*. Heidelberg 1972. 44; F. STOESSL: *Vorgeschichte*, 62.

⁵ Für die verschiedenen Gattungen s. H.-J. GEHRKE: *Jenseits von Athen und Sparta. Das Dritte Griechenland und seine Staatenwelt*. München 1986, 77 f.

In diesem Sinne wirkten sie beeinflussend, aber nicht exportierend. Denn — so zeigt es später auch die Theatergeschichte des 4. Jh. — eine mehr oder weniger direkte Rezeption kann nur dort erfolgen, wo adäquate sozio-kulturelle Bedingungen gegeben sind.

Neben Sparta sind vor allem Korinth, Sikyon und Megara für die Frühformen der Komödie wichtig. Megara erhob sogar nach Aristoteles⁶ den Anspruch, die Komödie sozusagen erfunden zu haben. Damit befinden wir uns an der Schwelle zur Literarizität der Komödie. Für die davorliegende Zeit läßt sich zusammenfassend feststellen:

Frühe Formen komischer Dramatik mit und ohne Chor entwickelten sich im Rahmen von Kulte, die in besonderem Maße von nichtaristokratischen, vorwiegend bäuerlichen Kreisen getragen wurden. Das war genau in der Phase, da die Bevölkerung zahlenmäßig expandierte — was durch die Kolonisation nur bedingt abgefangen werden konnte — und die Aristokratie in die Krise geriet. Die Ablösung des adligen Einzelkämpfers durch die schwerbewaffnete Hoplitentphalanx, also durch die sich selbst ausrüstenden Bauern, war ein sinnfälliger Ausdruck dafür. Die für viele Poleis typische Form der temporären Krisenbewältigung war die Tyrannis, in der die Widersprüche von «Adelskonkurrenz, Bauernnot und Hoplitenanspruch»⁷ zeitweilig entschärft wurden. Die Tyrannen, selbst Adlige, stützten sich dabei außer auf die handel- und gewerbtreibenden Kreise gerade auf die verschiedenen bäuerlichen Schichten, deren ökonomische und soziale Sicherheit und Prosperität sie durch eine Reihe von Maßnahmen begünstigten. Entsprechend Förderung erhielten die ländlichen Kulte, was für den Dionysos-Kult am eindrucksvollsten belegt ist.⁸ Die hohe Wertschätzung der Poesie durch die Tyrannen ist ebenfalls hinreichend bekannt.

Es kommt daher nicht von ungefähr, wenn sich die ersten konkreten Nachrichten über das komische Drama auf die Zeit der Tyrannis beziehen. Man kann daraus vorsichtig schlußfolgern, daß wohl eine allgemeine Tendenz zur Herausbildung von Lustspielformen in den Poleis existierten, die sich gewissermaßen auf der Höhe der Epoche befanden.⁹ Von den Poleis des Mutterlandes bzw. von Kolonien, die diesem Entwicklungsstand nicht entsprachen, wird man Vergleichbares nicht annehmen können, weshalb sicherlich auch nicht zufällig weder archäologische noch schriftliche Zeugnisse vorhanden sind. Erst der spätere Aufschwung solcher Poleis ermöglichte eine eigenständige

⁶ Poetik 1448 a 29 ff.

⁷ H.-J. GEHRKE: *a. a. O.*, 40.

⁸ F. STOESSL: *Vorgeschichte*, 98, 108.

⁹ Damit erscheint mir die Suche nach dem konkreten Ursprungsgebiet der Komödie irrelevant und somit auch die Frage nach der dorischen Komponente in der attischen Komödie, wie sie zuletzt ausführlich von L. BREITHOLZ: *Die dorische Farce im griechischen Mutterland vor dem 5. Jahrhundert. Hypothese oder Realität*. Göteborgs Universitets Arsskrift 66 (1960) mit negativer Antwort (182 f.) gestellt wurde.

Genese der Komödie — wie im 4. Jh. in Unteritalien die Phlyakenposse¹⁰ bzw. später die Rezeption der attischen Komödie. Im übrigen findet die Komödienentwicklung in Athen um einige Jahrzehnte später statt als in den genannten Kulturzentren des 7. und 6. Jh.

Außerdem wird auch deutlich, daß solche Formen von Komödien kultischer, theatralischer und dramatischer Ausdruck nur eines Teils der Mitglieder der frühen Polis war. Hier werden also nicht allgemeine Interessen dargestellt, sondern partikulare. Der Stoff ist das Alltagsleben der Straße und des Marktes. Das Figurenensemble, wie es sich in dieser frühen Phase abzeichnet, repräsentiert jedoch nicht die sozialen Schichten, die die Komödie hervorgebracht haben, sondern soziale Außenseiter, wenn wir an den schon genannten Dieb und den Quacksalber denken. Es wird durch andere, ähnlich determinierte Figuren ergänzt. Dazu gehört auch der Sklave, der in keiner Polisverfassung Anteil am Staate hatte. Damit wird nicht nur eine schon relativ weit entfaltete soziale Differenziertheit deutlich, sondern auch das gewachsene Selbstbewußtsein des Teils des Demos, der die Komödie trug. Denn Lachen über komische Situationen und Figuren ist Ausdruck eines Überlegenheitsgefühls.¹¹

So richtig und so wichtig es ist, die Komödie als eine Form des gewachsenen Selbstbewußtseins der sozial unteren Schichten zu begreifen, so wenig darf andererseits das Pendant dazu vergessen werden und das ist das Eingebunden-sein in die Kulturpolitik der Tyrannen. Durch diese wurde das öffentliche Leben des Demos entpolitisiert und kanalisiert. Alle wichtigen Bereiche des Politischen hatten die Tyrannen quasi monopolisiert.¹² Somit kam der Komödie offensichtlich auch eine gewisse Kompensations- und Ventilfunktion zu.

Mit dem beginnenden 5. Jh. gewinnt die Komödie dank ihrer schriftlichen Fixierung erste Konturen. Mit 31 Titeln und etwa 240 Fragmenten aus dem Werk des Epicharm wird für uns auf alle Fälle deutlich, daß hier das Komödienschreiben mit schon erprobten Kunstmitteln betrieben wird. Eine Bindung an kultische Veranstaltungen läßt sich nicht feststellen. Einen Chor als konstitutives Element besaßen diese Komödien nicht, was aber nicht ausschließt, daß zuweilen auch mehr oder weniger große Schauspielergruppen auftraten, worauf pluralische Titel hindeuten.¹³ Auf Mythentravestien weisen 20 Titel hin. Nun erscheint dieser neue Stoff, der Mythos und seine travestierende Behandlung, für uns relativ plötzlich, doch ist auch da eine Tradition anzunehmen. Diese

¹⁰ Vgl. E. SIMON: *a. a. O.*, 45.

¹¹ Das hat F. G. JÜNGER: *Über das Komische*. Berlin 1936, 51 f. in seiner Analyse des komischen Konflikts besonders herausgearbeitet. Vgl. auch W. HEISE: *Hegel und das Komische*. Sinn und Form 16 (1964), 821 f.; K. HERMSDORF: *Thomas Manns Schelme. Figuren und Strukturen des Komischen*. Berlin 1968, 7.

¹² Siehe H.-J. GEHRKE: *a. a. O.*, 42.

¹³ Vgl. M. LANDFESTER: *Geschichte der griechischen Komödie*, in: *Das griechische Drama*, hrsg. von G. A. SEECK, Darmstadt 1979, 355; A. LESKY: *Geschichte der griechischen Literatur*. 3. Aufl. Bern—München 1971, 277 f.

können wir jedoch auf dem archäologischen Material der Vasenbilder kaum nachweisen, weil wir in den in Frage kommenden Fällen meist nicht unterscheiden können, ob hier der Mythos selbst oder seine Darstellung wiedergegeben werden. Bei Epicharms Stücken handelt es sich mit ziemlicher Sicherheit um Travestien¹⁴ des Mythos und nicht um Parodien. Das heißt, der Inhalt der Mythen wurde weitgehend gewahrt, aber in eine ihm unangemessene Form gebracht. Das geschieht z. B., wenn bei Epicharm Herakles als der unentwegte Fresser oder als Held wider Willen gezeigt wurde. Herakles ist dabei er selbst und kein anderer. Der Gegenstand der Komödie ist also der Mythos selbst. Anders dagegen in den Mythenparodien der Alten Komödie, da die mythischen Formen zwar im Prinzip erhalten bleiben, nur der mythische Held nicht sich selbst, sondern einen anderen meint, womit auch die von ihm getragene Handlung, also der Komödieninhalt, in ein anderes Bezugssystem gerät. So steht beispielsweise hinter der Figur des Dionysalexandros weder Dionysos noch Paris, sondern Perikles. Der Gegenstand dieser Komödie des Kratinos ist demzufolge nicht die Entstehung des Trojanischen, sondern die des Peloponnesischen Krieges.

Der andere große Stoffbereich, aus dem Epicharm mit 14 Komödien schöpft, ist das Alltagsleben des Marktes und der Straße. Hier bereichert sich das Figurenensemble um Typen im o. g. Sinne und um komische Situationen, die die spezifische Öffentlichkeit des Alltags hervorbrachte. Ich denke hierbei an die volkstümliche Rezeption von philosophischem und rhetorischem Gedankengut. Hervorzuheben wären von den Figuren der Parasit, dem in der antiken Literatur ein langes Leben beschieden war, und der Tölpel vom Lande. Letzterer ist übrigens ein erstaunliches Zeichen dafür, in welchem Umfange in der syrakusanischen Polis die Stadt bereits über das Land dominierte.

Vergleichbare Figuren sind auch für den frühen sizilischen Mimos eines Sophron aus der Mitte des 5. Jh. erschließbar, ebenfalls vergleichbare Handlungen wie Kauf, Betrug, Diebstahl, Kuppelei.¹⁵

Hundert Jahre später entwickeln sich in der unteritalischen Phlyakenposse ähnliche Figurentypen und Handlungen.¹⁶ Auch Mythentravestien sind dort nachweisbar.

Dieses Instrumentarium von Figuren und Handlungen¹⁷ findet sich auch

¹⁴ Zum Begriff der Travestie und der Parodie vgl. *Grundbegriffe der Literaturanalyse*, hrsg. von K. KASPER und D. WUKKEL, Leipzig 1982, 65 f.; *Wörterbuch der Literaturwissenschaft*, hrsg. von C. TRÄGER, Leipzig 1986, s. v. Parodie und Travestie.

¹⁵ W. SCHMID: *Die griechische Literatur vor der attischen Hegemonie* (Handbuch der Altertumswissenschaft VII 1.1), München 1959 (unveränd. Nachdruck der 1929 erschienen 1. Aufl.), 656.

¹⁶ Vgl. P. GHIRON-BISTAGNE: *Die Krise des griechischen Theaters in der griechischen Welt im 4. Jh. v. u. Z.*, in: *Hellenische Poleis. Kriese-Wirkung-Wandlung*, hrsg. v. E. CH. WELSKOPF, Bd. 3, Berlin 1974, 1347.

¹⁷ Ausführlich bei R. HOSEK: *Die Mittlere Komödie als Quelle soziologischer Beobachtungen*, in: *Hellenische Poleis, a. a. O.*, Bd. 3, 1099–1119. Der Figurentyp der Hetäre wird seit der Mittleren Komödie zu einem dominierenden.

in der Mittleren attischen Komödie wieder, also in dem Zeitraum von etwa 400 bis ungefähr 320.

Mutatis mutandis gilt das auch für die sogenannte dorische Posse aus dem Athen benachbarten Megara des 5. Jh., deren Blüte als zeitgleich mit der Alten attischen Komödie anzusetzen ist.

Für Alle erwähnten Varianten der Komödie lassen sich m. E. folgende Verallgemeinerungen treffen:

Sie sind zwar einerseits theatralisch-dramatische Ausdrucksformen der unteren sozialen Schichten des Demos, zunehmend vor allem seines städtischen Teiles. Ihre Funktion ist das Erzeugen von Vergnügen, Spaß und Unterhaltung durch die Darstellung komischer Personen und Handlungen. Aber die Frage ist nun, was der soziale und ästhetische Konsens der Zuschauer als komisch empfand, w o r ü b e r also gelacht wurde. Das Figurenensemble entspricht in der sozialen Zuordnung nicht diesen Teilen des Demos. Gelacht wird also über die a n d e r e n, über die außerhalb oder zwischen den festen sozialen und politischen Gruppen Stehenden, auch über Abnormitäten und Alte. Für diese sind sie dann wieder typisch. Gelacht wird auch über Götter und Heroen, wenn sie sich genauso benehmen wie die unmythischen Komödienfiguren, wenn also z. B. Herakles nichts anderes im Sinn hat als ein gutes Essen genauso wie der Parasit.

Auch die Alte Komödie bewegte sich in den ersten zwei bis drei Jahrzehnten nach ihrer Zulassung zu den staatlichen Komödienagonen an den Großen Dionysien im Jahre 486 wohl in diesen Bereichen.¹⁸ Nicht umsonst betonen ihre Vertreter später immer wieder, daß sie keine megarischen Witze machen oder sich generell schämen würden, im Stile eines megarischen Dramas zu dichten.¹⁹ Erst Mitte des 5. Jh. vollzieht sich der Durchbruch zur politischen Satire. Diese Sonderentwicklung der attischen Komödie scheint mir in folgenden Sachverhalten begründet zu sein:

1) Die dionysischen komoi, auf die die Alte Komödie zurückgeführt werden kann, emanzipierten sich nicht von ihrem kultischen Ursprung, sondern bildeten im Rahmen des Kultes festere Formen aus. Die politisch motivierte Aufnahme des Dionysos in die Reihe der Polisgötter unter dem Tyrannen Peisistratos bedeutete automatisch auch eine politische Aufwertung seines Kultes in seinen verschiedenen Formen, was sich auch an der Tragödienentwicklung ablesen läßt. Mit der Einführung staatlicher Komödienagone übernimmt nun die Polis selbst die Verantwortung für die Komödie. Damit wird für einige Jahrzehnte die Exklusivität zum Prinzip. Während ungefähr hundert Jahre

¹⁸ So die communis opinio, vgl. H.-J. NEWIGER: *Die griechische Komödie*, in: *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft*, Bd. 2: *Griechische Literatur*, hrsg. von E. VOGT, Wiesbaden 1981, 195. Dagegen sieht M. LANDFESTER: *a. a. O.*, 363 die Alte Komödie als eine von Anfang an politische.

¹⁹ Ekphantides fr. 2; Eupolis fr. 244; Aristophanes: *Sphek.* 57.

früher Susarion aus Megara²⁰ in Athen einen Komödienchor aufgeführt haben soll, sind jetzt die Dichter ausschließlich athenische Bürger; als chorodidakaloi studieren sie selbst den Chor ein. Um diesen bewerben sie sich beim Archon eponymos. Die Choregie übernehmen als Leiturgie vermögende Athener. Eine gewählte Jury von attischen Bürgern entscheidet über die Rangfolge der fünf im Wettbewerb stehenden Komödien. Als Choreuten agieren selbstverständlich Athener. Erst in den letzten Jahrzehnten tauchen auch Fremde unter den professionellen Schauspielern auf. Somit verkörpert die Polis Athen — zwar durch Arbeitsteilung und Spezialisierung personell aufgegliedert — sowohl die produktive als auch die rezeptive Seite der Komödie.²¹ Damit wurde ein ästhetisches Kommunikationsverhältnis begründet, in dem Darsteller und Zuschauer zum Teil realiter, zum Teil potentiell austauschbar waren.

2) Mit der grundlegenden Demokratisierung der athenischen Polis durch Ephialtes und Perikles vollzog sich auch ein Wandel im öffentlichen Leben: Polisangelegenheiten im allgemeinen — wie Probleme der Religion, der Kunst, der Erziehung — als auch im besondern — wie die Innen- und Außenpolitik — spielten nunmehr eine dominierende Rolle im Leben der Bürger. Die Konsequenz war die Orientierung des Komödienspottes auf das, was alle anging, auf die Polisangelegenheiten, speziell auf die Politik.²² Komisches Subjekt und komisches Objekt erreichten auf dieser Basis eine relative Identität.²³ Das heißt, die Komödie wurde zum Organ sozialer Selbstverständigung: Athen lachte über sich selbst.²⁴ Die Komödie erhielt in bezug auf die demokratische Polis eine ähnlich identitätsstiftende Funktion, wie sie früher die epische Dichtung für die aristokratische Gesellschaft besessen hatte. In diesem Sinne entfaltete sie durchaus affirmative Wirkungen.

3) Das Pendant zur forcierten Demokratisierung nach innen war der Ausbau der hegemonialen Stellung nach außen. Die Vielköpfigkeit des attischen Demos wurde zum tyrannos gegenüber den Bundesgenossen. Von der praktizierten Innen- und Außenpolitik profitierte gewissermaßen jeder Athener. Dadurch konnten die sozialen Widersprüche für wenige Jahrzehnte in Balance

²⁰ FGH 239. Marmor Parium A 39. Selbst wenn Susarion nur eine Fiktion sein sollte (die Literatur dazu bei F. STOESSL: *Vorgeschichte*, 138 Anm. 181), erscheint das Auftreten von fremden Dichtern oder Schauspielern in Athen bei solchen Darbietungen früher Komödienformen um die Mitte des 6. Jh. nicht ausgeschlossen, da ähnliches auch für andere Poleis bezeugt ist.

²¹ E. RECHENBERG: *Beobachtungen über das Verhältnis der Alten attischen Komödie zu ihrem Publikum*. Dissertationes Berolinenses 2. Berlin 1966. 27 f. hat die drei Aspekte herausgearbeitet, und zwar den kultischen, den politischen und den künstlerischen Aspekt.

²² Unpolitische Komödien erfreuten sich kaum noch der Gunst des Publikums, wie vor allem am Dichter Krates zu erkennen ist.

²³ Vgl. I. STARK: *Die Aristophanische Komödienfigur als Subjekt der Geschichte*. Klio 64 (1982), 68; dies.: *Das Verhältnis des Aristophanes zur Demokratie der athenischen Polis*. Klio 57/II (1975), 334.

²⁴ Das hat schon J. BURCKHARDT erkannt und treffend formuliert: *Griechische Kulturgeschichte*, hrsg. von J. OERI, Berlin—Stuttgart 2. Aufl. o. J., Bd. 4, 208.

gehalten werden. Das war die Basis für das Bewußtsein der gemeinschaftlichen Stärke. Diese war wiederum die Voraussetzung für den Optimismus, öffentliche Probleme und Konflikte beherrschen und lösen zu können, was sich später als Illusion erweisen sollte. Damit konnte das Lachen über den Komödiengegenstand zum vernichtenden satirischen Lachen werden. Die Alte Komödie wurde zur satirischen Selbstkritik des athenischen Staates. Affirmation und aggressivste komische Gesellschaftskritik gingen eine in der Komödiengeschichte ungewöhnliche und bisher wohl einmalige Liaison ein.

Strukturell gesehen führte dieser grundsätzlich andere kommunikative Zusammenhang und das komische Mittel der Satire zu einem völlig anderen dramatischen Aufbau. Dafür liefern uns die Komödien des Aristophanes die Belege, die durch die Fragmente der anderen altattischen Komiker ergänzt werden. Spaß und Erkenntnisvermittlung werden hier zu einer sich wechselseitig bedingenden Einheit.

Die Satire, die ja die intellektuellste Form der komischen Weltaneignung ist, arbeitet mit den Mitteln des Vergleichs.²⁵ Sie transponiert den kritikwürdigen öffentlichen Mißstand in eine andere, ihm unangemessene Sphäre, um ihn durch den Kontrast komisch zu entlarven, d. h. ihn über- und durchschaubar zu machen. Aristophanes versetzt nun in seiner ersten Schaffensperiode (427—421) die politischen Konflikte von der Ebene der Polis in den Bereich des Oikos. Dort werden sie von dem Komödienhelden stellvertretend für das Publikum gelöst. Die Figuren weisen in ihrem Aufbau die o. g. Doppelung auf: sie können komisches Subjekt und komisches Objekt gleichzeitig sein. Das heißt, auch die Figuren, die den öffentlichen Mißstand in sich tragen, können über sich selbst lachen. Hier sei auf den Acharnerchor, auf den Demos in den «Rittern» oder auf Philokleon in den «Wespen» verwiesen. Der Chor ist ebenso wichtig wie die beiden Antagonisten bzw. er ist selbst der Gegenspieler des Protagonisten. In den Parabasen vertritt er außerhalb der Komödienhandlung die Meinung des Dichters und versteht sich als Vertreter der Öffentlichkeit. Das Ideal, das die Komödien im Schlußteil exemplifizieren und feiern, orientiert sich retrospektiv an einem Demokratieideal vorperikleischer Prägung, also an der Aufstiegsphase der demokratischen Polis.

Die zweite Schaffensperiode (420—405) läßt sich deutlich als Desillusionierung, Preisgabe bisheriger Positionen und kritischer Erarbeitung neuer Haltungen des Dichters werten, als Reflexion auf die vordringende Poliskrise. Nicht zuletzt wird an den Komödieninhalten das Auseinanderklaffen der ursprünglichen Subjekt—Objekt-Beziehungen unübersehbar. Damit zerfällt die Basis der politischen Satire. Aristophanes gründet seine satirischen Attacken zunehmend nur noch auf seinen Anspruch, öffentlicher Erzieher und

²⁵ Vgl. H. KAUFMANN: *Bertholt Brecht. Geschichtsdrama und Parabelstück*. Berlin 1962. 131 f., 136.

Ratgeber zu sein. Die affirmative Funktion in bezug auf die Polis als die soziale und politische Organisationsform geht verloren. Bewahrte demokratische Positionen werden in einen anderen, in einen panhellenischen Bezugsrahmen gestellt und geraten damit in ein nicht zu übersehendes Mißverhältnis zu den herrschenden Auffassungen.²⁶ Daß sie trotzdem öffentlich geäußert werden können, signalisiert m. E., daß die Komödie erneut Ventilfunktionen erhält, während andererseits in dieser Zeit zunehmend politische Prozesse stattfinden.

In der dritten Schaffensperiode (404—386) bleibt Aristophanes der nun anachronistisch gewordenen Funktion des Komödiendichters treu und versucht sogar, grundlegende soziale und ökonomische Widersprüche seiner Zeit als komische Konflikte und damit als beherrschbar darzustellen. Eine objektive Basis für seine Satire ist jedoch nicht mehr nachzuweisen. Die Folge ist eine grundlegende Veränderung der Wirkungsintention: endgültig weg von der politischen Handlungsaufforderung — hin zur Utopie.

Während Aristophanes — wie auch andere ältere Vertreter der Alten Komödie — noch bis ins frühe 4. Jh. hinein versuchen, politisch-satirische Komödien zu schreiben, tauchen vor allem bei jüngeren Kollegen verstärkt Mythentravestien sowie unpolitisch-humoristische Stücke auf und bringen diesen Zweig der Alten Komödie, der während der Herrschaft der politischen Satire nur wenige Blätter trug, aber nie gänzlich verdorrte, zu einer neuen Blüte, um im Bilde zu bleiben. Der Chor wird funktionslos als Vertreter der Öffentlichkeit und verschwindet aus der Handlung.²⁷ Erneut liefert das Alltagsleben der Straße und des Marktes den Stoff. Koch, Sklave, Parasit, Hetäre bevölkern wieder die komische Bühne. Die Funktion der Spaß- und Erkenntnisvermittlung verschiebt sich zu einer Dominanz der Unterhaltung. In diesem Sinne duldet Platon in seiner idealen Polis der «*Nomoi*» die Komödie, also wohlweislich auf die Darstellung des Harmlos-Lächerlichen unter Verbot des Ernsthaft-Lächerlichen reduziert.²⁸ Und so hat auch bei Aristoteles die Komödie nicht mehr die Funktion, gesellschaftlich und politisch Bedeutsames der Lächerlichkeit preiszugeben, sondern sich über das unbedeutsam Niedrige und Häßliche lustig zu machen.²⁹ Deshalb wird auch Krates als der Dichter der Alten Komödie hervorgehoben, der die Satire aufgab. Die kompensatorische Funktion schaut deutlich hervor. Der reduzierte Wirklichkeitsausschnitt des Alltags als Gegenstand komischer Darstellung gestattete wahrscheinlich nur die Variation von relativ festen, konventionalisierten Mustern, die ihrerseits eine ausgesprochene Vielschreiberei ermöglichten. Die auf athenische Bürger beschränkte Exklusivität des Dichterberufes verschwindet; es werden Komödien

²⁶ Vgl. I. STARK: *Der Wandel des Friedensgedankens bei Aristophanes*. Das Altertum 31 (1985), 47 f.

²⁷ Einerseits setzt die Professionalisierung der Choreuten ein, andererseits tritt der Chor nur noch außerhalb der Handlung zu einer Art von 'Zwischenaktmusiken' auf.

²⁸ 816 d—e.

²⁹ Poet. 1449 a—b.

für den Export geschrieben. Das heißt, ihr Inhalt war nicht mehr nur für Athen typisch und wurde daher auch andernorts verstanden.

Dieselbe Aussage läßt sich auch für die Neue Komödie (ca. 320-ca. Mitte 3. Jh.) treffen, obwohl sich diese durch ein neues Stoffgebiet, ein neues Thema, ein ergänztes und in seinem funktionalen Zusammenspiel verändertes Figurenensemble sowie durch eine andere Handlungsstruktur auszeichnete. Die unpolitische Privatsphäre des Polisbürgers, die als Gegensatz zur öffentlichen Sphäre im Verlauf der Poliskrise immer deutlichere Konturen annahm, wird der neue Komödiengegenstand. Die in ihm angesiedelten Konflikte stellen im Vergleich zur Wirklichkeit jedoch eher die Ausnahme als die Regel dar. Von den Wirren der Zeit ist nichts zu spüren, so daß erneut die kompensatorische Funktion zu erkennen ist. Die Konfliktlösung selbst bewältigt im privaten Einzel- und Sonderfall soziale Widersprüche, die im gesamtgesellschaftlichen Rahmen generell unlösbar sind (z. B. die Sklaverei). Die Figuren unterliegen erneut der Tendenz der Typisierung ebenso wie die Handlungsstruktur der Intrige, so daß beide anscheinend rasch als Muster konventionalisiert und dadurch der ständigen variierten Reproduktion zugänglich werden.

Abschließend läßt sich feststellen, daß sich im 5. und 4. Jh. im zeitlichen Neben- und Nacheinander drei sehr unterschiedliche Formen von Komödien in unterschiedlichen sozialen Zusammenhängen entwickelten, die in der Antike selbst und in der Neuzeit auf sehr verschiedene Weise rezipiert wurden und mehr oder weniger vermittelt weiterwirken konnten. So finden wir in der oskisch-römischen Atellane und in der italienischen Commedia dell'arte Momente, die deutlich an die soziale Typenkomödie eines Epicharm, Sophron oder an die Mittlere Komödie erinnern. Seit den Römern steht nun Menander bei den Komödien Pate, die als Stoff das Privatleben und als Thema die Liebe haben. Das läßt sich über Molière und Lessing bis hin zur Boulevardkomödie verfolgen. Er wurde zum Synonym für 'bürgerliches Lustspiel'. Aristophanes schließlich feiert seine Auferstehung vor allem in Phasen revolutionärer Epochenumbrüche. Sein Name wurde zum Synonym für 'politische Satire'.

Berlin.

ZUR TERMINOLOGIE DES RÖMISCHEN DRAMAS*

Wer als Freund römischer Dichtung der Frage nachgeht, wo dort etwas über die verschiedenen Spielarten des Römerdramas und deren Benennung zu finden sein könnte, der wird ohne weiteres zu seinem Horaz greifen. Vielleicht fällt ihm auch gleich der passende Vers ein, a. p. 288, wo von den heimischen Dichtern die Rede ist, die es gewagt haben, von den griechischen Geleisen abzugehen und Heimisches zu besingen — sei es daß sie prätextagewandete, sei es daß sie togabekleidete Stücke zur öffentlichen Kenntnis brachten:

vel qui praetextas vel qui docuere togatas.

Was tut nun unser bildungsbeflissener Liebhaber des Horaz? Er schägt nach im Kommentar. Da ist der gute, alte und immer noch unentbehrliche Kießling-Heinze (Briefe: Berlin ⁴1914); und da ist der neue, voluminöse, vielfältig gewinnreiche Kommentar von Ch. O. Brink, *Horace on Poetry II* (Cambr. 1971), samt den Nachträgen in Band III (Cambr. 1982, S. 578—596). Im Gefolge der Sachinformationen findet man dort — die Nachträge (III, 590) fügen nichts hinzu — als neuesten Literaturhinweis den auf Appendix D der 3., postumen Auflage von W. Beare's *Roman Stage*, S. 264 ff. Dieser Appendix, als Aufsatz schon 1939 verfaßt und dann 1950 der 1. Auflage jenes Standardwerks inkorporiert, wurde 1957 und nochmals 1964 unverändert abgedruckt. Schade nur, daß wesentliche Teile dieser Appendixes bereits 1952 durch A. Leskys Aufsatz «*Fabula crepidata*» (RhM 95, S. 357—369; jetzt in Leskys Ges. Schr. [Bern—München 1966] 583—592) mit Noblesse, in der Sache schlüssig widerlegt worden sind (wobei auch — 360.362/585 ff. — einige überfällige Korrekturen für den 1. Band des Schanz-Hosius [⁴1927, S. 140 f.] geliefert wurden); und schade, daß man darüber bei Brink nichts erfährt, dafür Abwegiges von Lucian Mueller (was auch Brink ablehnt) oder die Auskunft, gemäß Varro fr. 306 (GRF p. 322 Funaioli) sei die Togata eine Komödie über ein römisches Thema. Doch Varro sagt an jenem Ort etwas ganz anderes — für die Horaz bestätigende Terminologie kam nur De ling. Lat. V, 25 in Frage —, wie denn überhaupt die von Lesky erneut herausgehobene Position Varros gar nicht zur Sprache kommt.

* Etwas erweiterte Fassung des Budapestener Eirene-Beitrags (30. 8. 1988).

Besser hat es da scheinbar der Mann — oder die Frau — der Zunft. Als Zünftige(r) weiß man, daß Lesky in der Zwischenzeit in gebührendem Maß Gehör und Anerkennung gefunden hat, insbesondere seitens Vincenzo Ussani's jr. in dessen Aufsatz «Per la storia del teatro latino I: Su alcune testimonianze antiche» (RCCM 10 [1968] 141—165), wo neben einer Präzisierung (S. 151, zu Don. De com. VI, 1 + 5) auch Ergänzendes anhand ps.-acronischer Scholienweisheit beige-steuert wird. Doch hat nun eine besonders dornige Diomedes-Partie, GL I p. 489, 14—16 Keil (*Initio togatae comoediae dicebantur . . .*), Ussani nicht ruhen lassen und ihn zu dem weiteren Beitrag «Per la storia del teatro antico III: Ancora su Varrone e le togatae» veranlaßt, erschienen im 1. Band der Studi in onore di E. Paratore (Bologna 1981, S. 337—345). Damit ergibt sich das zweite Motiv für diesen Beitrag. Denn der Versuch, auch jene Partie auf Varro zurückzuführen, scheint nicht nur mißglückt, sondern überdies das Bild der varronischen Position als Ganzes zu beeinträchtigen.

Es soll im folgenden versucht werden, die Position Varros erneut ab-zustecken — auch wenn sich herausstellen sollte, daß die neue Interpretation, die an einem anderen Ende der Diomedespartie ansetzt, über Lesky im wesentlichen eine Rückkehr zu Erkenntnissen von Hermann Usener ist, die jener 1892 in seiner Abhandlung «Ein altes Lehrgebäude der Philologie» niedergelegt hatte; diese Abhandlung, in den Abh. d. kgl. bayer. Ak. d. Wiss. veröffentlicht, ist wieder abgedruckt im 2. Band von Useners Kleinen Schriften (Leipzig 1912; Nachdr. Hild. 1965, S. 582—648). Daraus zunächst ein Kurzzitat (S. 290/615): «Diomedes gibt p. 482, 14—492, 14 [in seiner *Ars grammatica* III, 1 also, GL I Keil] einen Überblick über die Gattungen der Dichtkunst. Reifferscheid hat mit Ausnahme weniger Bestandteile den ganzen Abschnitt nach dem Vorgang O. Jahns auf Suetonius zurückgeführt (fr. 3 p. 4—22) und nicht verkannt, daß das Beste darin varronisches Gut sei (p. 379).»

An dieser Feststellung hat sich bis heute nichts geändert; seitherige Versuche, einiges von Diomedes direkt auf Remmius Palaemon zurückzuführen (Lit. bei Ussani [1981] 339, 7), haben sich nicht durchgesetzt.

Auch in unserem Falle, in Diomedes' Abschnitt über das Drama, muß die Frage lauten, was substantiell Varro gehört, was möglicherweise Sueton, und was nur dem Unverstand des Diomedes anzulasten ist. Der letztere erweist sich schon im Anfang des Abschnitts, wo Diomedes in Systematisierung des platonischen Ansatzes (Resp. III, 394 C), bestimmten Darstellungsarten bestimmte Dichtungsformen zuzuordnen, seinerseits die *characteres dicendi*, wie er sie nennt, mit den Literaturgattungen mehr schlecht als recht kombiniert. Dabei liest man dann zu den Untergattungen des Dramas (p. 482, 27 sqq. K.):

poematos dramatici vel activi genera sunt quattuor apud Graecos: tragica comica satyrica mimica, apud Romanos praetextata tabernaria Atellana planipes.

In dieser Form — pace Lesky (a. O. 358/584) — ist das Nonsens, denn die Römer hatten, wie ein jeder weiß, auch in ihrer Sprache Tragödien und Komödien griechischen Inhalts sowie — wenn man Horaz a. p. 220–250 endlich einmal mit Vitruv V, 6, 9 und VII, 5, 2 zusammenhält (Fehlannonce bei Brink S. 274 ff.) — das Satyrspiel; vom Mimus — als solcher und nicht als *planipes* in aller Munde — gar nicht zu reden.

Doch worauf es hier ankommt, für den griechischen Teil der Reihe, ist die von Usener (614, 2/290, 68) aufgezeigte unschätzbare Parallele des Tractatus Coislinianus, wo sich ganz entsprechend zu Diomedes' *dramaticum vel activum genus* ein *δραματικὸν καὶ πρακτικὸν* präsentiert, samt den entsprechenden Untergattungen Komödie, Tragödie und — der Abwechslung halber im Akkusativ (vielleicht ein Stückchen Urfassung) — *μίμους σατύρους*. Nun muß man bei diesem ziemlich verstümmelten Traktat (jetzt z. B. in CGF p. 50 sqq. Kaibel) zwischen byzantinischer Ausgestaltung (bzw. Verunstaltung) und hellenistischem Grundstock unterscheiden; die wesentliche Substanz ist weder mit A. Plebe im 10. nachchristlichen Jahrhundert noch mit H. Dahlmann und dessen Vorgängern im älteren Peripatos anzusiedeln, sondern etwa im 2. Jh. v. Chr. (vgl. Verf., Das hist. Epos v. Lucan bis Silius u. s. Theorie [Heid. 1978] 246 + 268). Damit steht fest, daß Varro, höchstwahrscheinlich in *De poematis* — kaum (Lit. bei Ussani [1981] 338, 4) in *De quaestionibus scaenicis* —, sich an eben dieser Viererreihe orientiert hat. Denn Varro, so lesen wir nun in fr. 306 Fun., hat sich für eine durchgehende Dichotomie, innerhalb des römischen Dramas, zwischen Stücken mit griechischem und mit römischem Inhalt ausgesprochen: die ersteren sollen unter den Oberbegriff *palliatae fabulae* fallen, die letzteren unter den der *fabulae togatae*. Wie dann etwas später ausgeführt wird — *togatarum fabularum species tot fere sunt quot et palliatarum* (p. 489, 23 K.) —, handelt es sich, diesmal im richtigen Bezugssystem, um die uns schon bekannten paarigen Viererreihen. Dabei wird also an beiden Stellen die Togata im uns geläufigen engeren Sinne durch die Fabula tabernaria ersetzt — bekanntlich eine vor Varro nicht greifbare Bezeichnung; im Rückschluß ergibt sich, daß eine solche Substitutierung nur im Interesse der varronischen Dichotomie erforderlich war. Die zweimal vorgeführte Viererreihe Praetexta-Tabernaria-Atellana-Planipes ist somit durch die Tabernaria unlöslich mit Varros nomenklatorischem Kraftakt verbunden. Und niemand, das wissen wir zur Genüge, konnte an der Durchführung eines strikten Parallelismus zwischen griechischen und römischen Phänomenen eine größere Freude haben als eben Varro, wozu in gewisser Weise seine Zeit die Handhabe bot — der Rest ist Varros Konstruktion.

Während wir über den Begriff Palliata in seiner literarhistorischen Verwendung — außer für Varro selbst — in klassischer Zeit nichts ausmachen können, vernehmen wir den Begriff Praetexta erstmals, im Jahre 43 v. Chr., aus dem Munde des Asinius Pollio, mit Bezug auf ein autobiographisches Stück

des Domitius Balbus (Cic. fam. X, 32, 3.5) — etwa zur gleichen Zeit, in der Varro *De lingua Latina* beendete, während *De poematis* noch unterwegs war. Asinius Pollio konnte die Bezeichnung *Praetexta* bei seinem Briefpartner Cicero voraussetzen. Ebenso bekommen wir in § 118 der *Sestiana*, vom Jahre 56 also, *Togata* als *Terminus quasi technicus* zu hören: Horaz war in bester Gesellschaft, was diesen *communis error* angeht, den ihm Diomedes ankreidet. Die allerbeste Gesellschaft war indessen Varro selbst, in *De lingua Latina* V, 25, wo er noch unbefangen von einer *Togata* des Afranius spricht, während er in VI, 18 sich bereits — bezüglich eines Stücks zu Roms sakraler Ätiologia — der Ausdrucksweise *Togata praetexta* befleißigt: hier also ein Teilbeleg zu fr. 306 (von Lesky 360/586 längst herausgehoben), wobei nur der Ordnung halber noch daran erinnert sei, daß *praetexta t a* spätantiker Sprachgebrauch ist, in normierender Angleichung an die Komplementärbegriffe. — Was die Atellane betrifft, die in der Publikumsgunst nach Sulla allmählich dem *Mimus* wich, so ist hinlänglich bekannt, daß sie nach der Aufführung von Tragödien als entspannendes *exodium* angeschlossen wurde, analog zur Funktion des Satyrspieles also. Aber nun der *Mimus*! Es gab, und dies schon seit geraumer Zeit, neben dem griechischen *Mimus*, der einst von Sizilien seinen Ausgang genommen hatte, den italischen und römischen *Mimus*. Für die Konstruktion bezeichnend, die unbedingt einen römischen *Terminus* statt des griechischen haben muß, ist die Gleichsetzung, die sich in der Formulierung kundgibt (p. 490, 3 sq.): *quarta species est planipedis, qui graece dicitur mimus*. Bei den übrigen *species* war jeweils nur von *similitudo* die Rede gewesen. Dort ging es um legitime Analogien, hier um eine übersetzerische Tautologie, dem System zuliebe.

Mit an Evidenz grenzender Sicherheit dürfte damit erwiesen sein, daß die Vierteilung der *togatarum fabularum species*, in Angleichung an eine bereits vorgefundene Reihe auf griechischer Seite, die nun in ihrer lateinischen Umsetzung mit dem Oberbegriff *Fabula palliata* getauft wird, die Handschrift unseres systemfreudigen Gelehrten Varro verrät. — Man sieht zwar ohne weiteres auch dies, daß eine *Fabula togata* als Oberbegriff für Atellane und *Planipes* wenig angemessen erscheint, die Toga-Träger dürften dort in der Minderzahl gewesen sein; Entsprechendes gilt für die unteren Ränge der *Fabula palliata* im varronischen Sprachgebrauch. Doch eben darauf nimmt unser Text Rücksicht, wenn die dritte *Species* nurmehr *species fabularum latinarum* heißt (p. 489, 32—490, 1), was zweifellos auch für die vierte gilt. Mag damit zum Ausdruck kommen, «daß dem Schöpfer der auf der Vierzahl basierenden Einteilung bei der Einbeziehung der beiden letzten Glieder . . . nicht ganz wohl zumute war», wie Lesky (358/584) sagt, so ist das nur ein zusätzlicher Aspekt der varronischen Konstruktion und philologisch das bei weitem kleinere Übel gegenüber allen Versuchen, Varro statt jener Vierteilung eine Zweiteilung der *fabulae togatae* . . . in *praetextatas et tabernarias* (p. 489, 15) zuzuweisen, die als solche, absolutgesetzt, die Vierteilung ausschließt. Spätere freilich — wohl schon

Verrius Flaccus, gemäß der Festusnotiz (Gloss. Lat. IV [Paris 1930] 442 Lindsay; vgl. Lesky 362/587), und ihm folgend Sueton etwa — konnten durchaus auf die terminologische Vorrangstellung der beiden ersten Species im Sinne Varros Bezug nehmen und, mit dem Blick auf das Wesentliche, vereinfachend von einer Zweiteilung sprechen.

Wir können somit den mit «*Togatarum fabularum species*» beginnenden Abschnitt unmittelbar an das mit «*Varro ait nominari*» endende Varrozitat Funaiolis anschließen, wobei 'Versprecher' wie «*Atta togatarum scriptor*» (p. 490, 8) oder der von Funaioli nicht abgedruckte Satz (p. 490, 10) «*si quas tamen ex soccis fabulas fecerant, palliati pronuntiabant*» selbstverständlich auf das Konto des Kompilators gehen. Aber man sollte nun etwas unmißverständlicher sagen, daß wir die Abschnitte p. 489, 16—18 und p. 489, 23 sqq. nicht nur engschließen können, sondern müssen, im Sinne der Kohärenz echtvarronischen Gedankenguts. Denn bei p. 489, 14—16 muß es trotz Ussani und weiterhin mit Usener (618, 2/293, 78) und Lesky beim «törichten und stammelnden Übergang von der römischen Komödie zu den *fabulae togatae* im weiteren Sinne p. 489, 14—16» bleiben, die innerhalb der Rubrik Komödie ganz fehl am Platze sind. Denn nur so ist — nachdem im Abschnitt über die griechische Komödie schon einmal ein Ausblick auf Livius Andronicus als Initiator einer lateinischen *comoedia* getan war — der Fortgang erklärlich (p. 489, 14 sq.):

initio togatae comoediae dicebantur, quod omnia in publico honore confusacebantur.

Das kann (im Sinne A. Reifferscheids: C. Suetoni Transquilli praeter Caesarum libros reliquiae [Leipzig 1860] p. 374) eigentlich nur heißen:

«Anfangs hießen die Togatae Komödien, weil alles im öffentlichen Ansehen unterschiedslos aufgenommen wurde.»

Gewiß ist man für einen Augenblick versucht, umgekehrt zu verstehen «Anfangs hießen die Komödien Togatae», da bislang nur von *comoediae*, nicht von *togatae* die Rede war. Doch eben der bisher auf die Komödie Griechenlands zentrierte, wenngleich Römisches schon tangierende Text verbietet ein solches Verständnis, ferner und vor allem der natürliche Satzduktus, schließlich das Folgende, das ganz vom Thema Togata bestimmt ist. Vergessen wir im übrigen nicht, daß wir keinen originalen Traktat, sondern eine Kompilation vor uns haben, wo jederzeit mit der — mehr oder minder geglückten — Versetzung einzelner Partien zu rechnen ist.

Weshalb nun Diomedes diese Feststellung hier einfügte, hat Reifferscheid (a. O.) im Prinzip einleuchtend erklärt (wobei wie nur das für den jetzigen Diskussionsstand Erhebliche festhalten wollen):

togatas igitur fabulas ut post comoediae Graecae origines et aetates poneret movebat Diomedem observatio Suetoni initio omnes togatas comoedias appellatas fuisse.

... *quam ob rem tota de togatis fabulis expositione comoediae Graecae adiuncta quasi nihil interiecisset de satyrica poesi et mimo quas Graecorum species ante praetermiserat disputavit. observationem vero illam Suetoni de nomine quo olim togatae appellarentur de loco suo movisse Diomedem persuasum habeo, ut quandum sibi transitus speciem pararet.*

Der Übergang fiel nicht nur in seinem des Ausgangspunkts vergessenden Resultat, sondern von allem Anfang an deshalb so unglücklich aus, weil der zunächst zugrundegelegte engere Togata-Begriff unvermittelt in jenen weiteren umschlägt, welcher der varronischen Definition präluieren soll (p. 489, 15 sq.):

quae togatae postea in praetextatas et tabernarias dividebantur.

Das ist, wie wir bereits gesehen haben, zwar nicht Varros Vierteilung, wohl aber seine Sprachregelung, von der ein Späterer berichtet.

Ganz anderer Meinung ist demgegenüber nun Ussani, in seinem Aufsatz von 1981, der (nicht als erster) möglichst alles für Varro verbuchen möchte und umgekehrt versteht (S. 343), im Anfang hätten die Komödien Togatae geheißen — wobei aber die *comoediae* nur als griechisch-parallele pars pro toto, die *togatue* für die forme drammatice romane insgesamt stehen sollen, im Sinne des varronischen Togata-Begriffs also. Das gibt weder Sinn noch hat es Halt am Text. Selbst wenn dem nicht so wäre, würde sich auch die Vorarbeit als wenig hilfreich erweisen. Denn wenn Ussani (S. 341) bei *publicum honos* auf Varro l. l. V, 80 hinweist, so ist dort, im Kontext römischer Ämter, ganz normal mit «öffentlicher Ehrenstellung» zu übersetzen, während Ussani an beiden Stellen *publicus honos* im Sinne von «in universum dictum (sensu colectivo)» verstehen möchte. Das für das Verständnis der Diomedesstelle — mit oder ohne *publicus* — Richtige wäre bei Suet. gramm. 1, 1 (von Ussani in anderem Zusammenhang selbst zitiert, S. 345) zu finden gewesen, wo es heißt:

Grammatica Romae ne in usu quidem olim, nedum in honore ullo erat; zu deutsch: «Die Grammatik stand in Rom einst nicht einmal zum Gebrauch bereit, geschweige denn in irgendwelchem Ansehen.»

Um eben dieses öffentliche Ansehen einer kulturellen Erscheinung geht es auch hier. — Die weiteren Hypothesen Ussanis zu erörtern, dürfte sich erübrigen; nur darin wird man mit ihm einig gehen, daß am überlieferten Diomedestext nichts über das unabdingbare Maß hinaus zu konjizieren ist.

Nochmals zu unserem Satz «*initio togatae comoediae dicebantur*» (zu dessen color Suet. gramm. 4, 1 zu vergleichen ist: *initio [sc. grammatici] litterati vocabantur*). Dieser Satz besagt mit anderen Worten, daß sich im Frühstadium der römischen Literatur die Togata noch nicht genügend von der Comedia (alias Palliata) emanzipiert hatte, um einer eigenen Bezeichnung gewürdigt zu werden. Die Togata hatte noch nicht zu jener mittleren Höhenlage zwischen

tragoedia und *comoedia* gefunden, von der Seneca (ep. 8, 8) spricht; sie war noch nicht zu sich selbst und in jene Verfassung gekommen, die Donat (ad Ter. Eun. 57) so charakterisiert:

concessum est in palliata poetis comicis servos dominis sapientiores fingere, quod idem in togata non fere licet.

... in jener Togata, in der nach der Festusnotiz (a. O.) auch für *homines excellentes* ein Platz vorgesehen war; in jener Togata, die im Falle Afranius zumindest Kunstkritiker vor Horaz (ep. II, 1, 57) mit Menander, also jenseits des *dimidiatus Menander*, des Palliatendichters Terenz, verglichen haben.

Wir greifen hier, für sich genommen, ein ganz vernünftig konstruierendes Stück Literaturtheorie im gängigen, nichtvarronischen Vokabular. Jener nachvarronische Gewährsmann hatte sinngemäß berichtet, daß anfangs die — später so genannte — Togata keinen eigenen Namen besaß, in der Folgezeit mit dem inzwischen gewonnenen Eigenprofil dann sehr wohl, bis ihr noch später (durch Varro) die Ehre widerfuhr, zum Oberbegriff von Praetextae und Tabernariae zu avancieren. Diesen nachvollziehbaren Zusammenhang hat Diomedes auf völlig entstellende Weise verkürzt. — Er selbst — oder wieder ein nachvarronischer Berichterstatter (kaum Sueton: vgl. Nero 11, 2) — war es dann auch, der im Geiste Varros den *communis error* samt Horaz — der es als Dichter doch hätte besser wissen müssen — kritisiert, weil man sich an das so schön ausgedachte System nicht gehalten hat.

Was Sueton betrifft, so gehört er nicht nur zu denen, die weiterhin von den Togatae des Afranius sprechen, sondern er bemerkt in gramm. 21, 5 zu einem ephemeren, prinzipiell jedoch bedeutungsvollen Unternehmen des Augusteers C. Melissus:

Fecit et novum genus togatarum inscripsitque trabeatas.

Von der Togata eine neue Spielart, die am Ehrenkleid des Ritterstands orientierte Trabeata abzuzweigen, blieb literarhistorische Episode, wird aber von Sueton sorgfältig registriert. Solch gelehrtes Interesse paßt zu seinen Eörterungen über die altgriechische Komödie, wo Pantomime, Arien- und Chorflötist noch ihren gemeinsamen Platz hatten — kein anderer als Diomedes (p. 491, 30 sqq.) überliefert das. All dies macht es wahrscheinlich, daß Sueton auch hinter der nahezu unverständlich gewordenen Abbraviatur zur terminologischen Entwicklung der Togata steht. Er dürfte in diesem Zusammenhang das varronische System so referiert haben, wie wir es noch bei Diomedes vorfinden, ohne damit das *iurare in verba magistri* sich zu eigen zu machen. Er hielt es mit dem *communis error*.

Und dieser gegen Reglementierung sich sperrende Sprachgebrauch, diese wildwüchsige Nomenklatur hat denn auch — bereichert um spätantike Zutaten — trotz Varro und einiger von Verrius angeführten Adepten siegreich das

Feld behauptet. Ob man für die römische Spielart der *Tragoedia* heute *Crepidata* oder *Cothurnata* sagen soll, wird nur wenigen Philologen den Schlaf rauben. Vielleicht hat es auch eine *fabula cothurnata* schon in der Antike als Terminus gegeben, was angesichts der zahllosen *cothurnus*-Metonymien kein Wunder wäre. Viel hübscher freilich wäre es gewesen, wenn neben *Togata*, *Praetexta* und *Palliata* noch eine vierte Gewandform — statt eines Schuhs, der doch nach dem *soccus* als Begleiter ruft — ihren Einzug in die römisch-dramatische Terminologie gehalten hätte! Man möchte am liebsten jetzt noch, in Anlehnung an Martial (IV, 49, 8; XII, 94, 4) und Juvenal (VIII, 228 f.; XV, 30), flugs *Fabula syrmatice* kreieren — oder wie wär's mit einer *Chlamydata*...? Varro hätte dann auf eine ganz subtile Weise doch noch obgesiegt, und unser ordnungsliebendes Seelenteil hätte sich im stillen mit ihm gefreut. . . Doch es hat eben nicht sein sollen.

Düsseldorf.

POETA IN THE EARLY ROMAN LITERATURE

We do not know precisely when the term *poeta* came into use in Roman literature. Its antecedents are *scriba*, *vates* or *faunus*,¹ but we do not even know what the content, the meaning and the aesthetical concerns of these words were. For example the utmost we can say about the meaning of the term *vates* is O. Skutsch's opinion: «the ancient *vates* combined the function of prophet and poet», he wrote.² What we know about these linguistic predecessors of the word poet, is not more than the lexical meaning of words designing them, and in the archaic texts we cannot find the description of their real activity. Fortunately this is not the case with the notion of *poeta*.

The question I intend to examine in this lecture is the following: Did the archaic Roman writers have any idea of the poet's activity? If they did, how could they describe it? According to their description can we consider a homogeneous notion of the term *poeta*, or whether this notion had several functions different from each other? I acknowledge we cannot expect any merely theoretical definition from this period, the two texts we may start from being those by Plautus: *Pseudolus* 401—405 and *Amphitruo* 197—202.

1) *First type: the lying poet* (Ps 401—405):

*Sed quasi poeta tabulas quon cepit sibi
Quaerit quod nusquam gentiumst reperit tamen,
Facit illud veri simile quod mendaciumst;
Nunc ego poeta fiam: viginti minas
Quae nusquam nunc sunt gentium, inveniam tamen.*

¹ See J. H. WASZINK: *Camena*. Class. et Mediaev. 17 (1956) 139 ff; O. SKUTSCH: *Enniana I*. CIQ 38 (1944) 79 ff and recently in his Annales-edition, *The Annals of Q. Ennius*. Oxford 1985. 369 ff; F. KLINGNER: *Dichter und Dichterkunst im alten Rom*. In: *Römische Geisteswelt*. München 1961⁴ 160 ff; U. KNOCHE: *Über die Aneignung griechischer Poesie im älteren Rom*. Gymn. 65 (1958) 321 ff; J. H. WASZINK: *Würde und Aufgabe des Dichters in der archaischen röm. Literatur*. Acta Phil. Aenipontana I. Innsbruck 1962 71 ff; H. DAHLMAN: *Vates*. Philol. 97 (1948) 337 ff; R. TILL: *Die Anerkennung literarischen Schaffens in Rom*. N. Jb. 115 (1940) 161 f; W. SUERBAUM: *Untersuchungen zur Selbstdarstellung älterer römischer Dichter (Livius Andronicus, Naevius, Ennius)*. Hildesheim 1968 esp. 33, 257 ff, 343, with bibliography 257, n. 732.

² Annales-edition 372.

We have almost come to the definition of our term.³ The essence of the poet's work is being false (*mendacium*); the poet invents (*reperire, invenire*) stories which are not true, nevertheless, they are similar to truth (*veri simile*); the subject of the poetical works does not exist in reality. This definition must be taken seriously in so far as it contains the paraphrase of important aesthetical termini in comic form: we read here the description of the notions of *fictio, inventio*, poetical reality and verisimilitude.

No doubt that some element of this passage are of Greek origin.⁴ We can find the parallel of line 403 (*facit illud veri simile quod mendaciumst*) in Hesiod's *Erga*. We read in the old and new comedy that the poet has to invent new things, which have never been *said* before.⁵ But Plautus says something else: the poet has to invent such things which *exist nowhere* (*quod nusquam gentiumst*) So the whole thought—although its parts may be of Greek origin—seems to be non-Greek. In Aristotle's *Poetica* the essence of poet's work is just the verisimilitude and not material truth as Plautus says.

The stylistic from of these lines is characteristically plautinian: similitude with the word *quasi*, then identification with the expression *nunc ego* and with Future form and finally explication. In short I suppose that the lines 401—405 are plautinian transformation of some Greek idea into Roman conception.

Concerning everyday lies Cato says the following: *Tu, inquam, si verum suppressis, falsarius agnosceris, si falsa confingis, mendax esse videris* (fr. 244 M³).⁶ Thus, invention of non-existing things (*falsa confingere*): is *mendacium*, exactly this is *mendacium*. The second part of Cato's sentence corresponds exactly to Ps 401 f. In the common estimation of Plautus and Cato there is no difference between the lying man (in Cato) and the lying poet (in Plautus), that is to say, Plautus identifies the poetical fiction with everyday falsehood. This is completely rejected in the Aristotelian trend of aesthetics and in the new comedy, which stands on the ground of Aristotelian aesthetics.

What does this unusual conception mean?

As we know, the social prestige of intellectual professions like *philosophi, rhetores, astrologi, medici* and so on, was very low in the third and second

³ M. T. SCHIAPPA DE AZEVEDO: *Un momento plautino: «Sed quasi poeta»*.

⁴ See J. W. H. ATKINS: *Literary Criticism in Antiquity I—II*. Cambridge 1934 repr. London 1952; E. E. SIKES: *The Greek View of Poetry*. London 1931; D. BABUT: *Xenophane, critique des poètes*. AntCl 43 (1974) 83 ff; M. H. ROCHA PEREIRA: *O conceito de poesia na Grécia arcaica*. Humanitas 13—14 (1961—1962) 336 ff; G. M. A. GRUBE: *The Greek and Roman Critics*. London 1965; M. T. SCHIAPPA DE AZEVEDO: *A volta do poeta fingidor*. Biblos 52 (1976) 365 ff; A. ROSTAGNI: *Da Aristofane e da Antifane ad Aristotele in tema di poetica*. In: Studi in onore di G. Funaioli. Roma 1954 406 ff; cf. Scritti minori I. Torino 1955 60 ff.

⁵ See these remarks collected by C. OLIVA: *La parodia e la critica letteraria nella commedia post-aristofanea*. Dion. 42 (1968) 25 ff.

⁶ *Falsarius-mendax*: for similar linguistical contrasting points in Cato see frgg. 14, 46, 51, 53, 56, 60, 71 etc. of Origines (H. PETER: *HRR I* 1914¹) and frgg. 131, 194 M³ of his speeches; collected by H. FUNAIOLI: *Grammaticae Latinae fragmenta*. Leipzig 1907 13.

century Rome.⁷ The general reason for contempt was that these men were concerned themselves with things which had no reality behind them. Cato argued with Karneades that «in his argument truth cannot be recognised» (*quid veri esset*).⁸ Cato says in his speech *In Caelium*: «nobody goes to the *pharmacopola* if he is really ill» (fr. 111 M³), because *pharmacopolae* only talk and talk, but cannot cure the real illnesses.⁹ It is said about an astronomer, Sextus Aelius Paetus, that he searches things that cannot be found (*ea quaerebat, quae nusquam inveniret*).¹⁰ These words are in accordance with those by Plautus: (*poeta*) *quaerit quod nusquam gentiumst*. So the astronomer, the *pharmacopola*, the philosopher and the poet are similar in one respect in the Roman view: the object of their activity, of their interest is not reality, they all «lie». The image of the «lying poet» in Pseudolus is not an isolated phenomenon, an accidental caprice of Plautus, but—together with the astronomer, the *pharmacopola*, the philosopher and not in the least with the Greeks in general—belongs to the suspected group of people who oppose the traditional Roman values.

2) Second type: the truth-telling herold poet

Our starting point is Am 197—202:

*Ea nunc meditabor quo modo illi dicam quom advenero.
Si dixero mendacium, solens meo more fecero:
Nam quom pugnabant maxume, ego tum fugiebam maxume.
Verum quasi adfueram tamen simulabo atque audita eloquar.
Sed quo modo et verbis quibus me deceat fabularier,
Prius ipse mecum etiam volo hic meditari.*

⁷ See G. COLIN: *Rome et la Grèce de 200 à 146 a. J.-Chr.* Paris 1905; P. GRIMAL: *Le siècle des Scipions. Rome et l'hellénisme au temps des guerres puniques.* Paris 1953; G. GARBARINO: *Roma e la filosofia greca dalle origini alla fine del II secolo a. C. I—II.* Torino 1973; A. BÉSANÇON: *Les adversaires de l'hellénisme à Rome pendant la période républicaine.* Lausanne 1910; FR. ALTHEIM: *Rom und Hellenismus.* Amsterdam—Leipzig 1942; D. KIENAST: *Cato der Zensor, seine Persönlichkeit und seine Zeit.* Heidelberg 1954 105 ff; J.-M. ANDRÉ: *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine.* Paris 1966 and his Bibliography 545 ff; M. KRETSCHMAR: *Otium, studia litterarum. Philosophie und bios theôretikos im Leben und Denken Ciceros.* Leipzig—Würzburg 1938 1 ff, 33 f; cf. B. BRILINSKI: *Contrasti ideali di cultura sulla scena di Pacuvio.* Wrocław—Warsawa—Krakow 1962 9 f, notes 3, 4; A. TRAINA: *Comoedia.* Padova 1969³, bibl. p. 20.

⁸ Plin NH 7 30 112: *Cato Censorius in illa nobili trium sapientiae procerum ab Athenis legatione audito Carneade quam primum legatos eos censuit dimittendos, quoniam illo viro argumentante quid veri esset haud facile discerni posset.* Cf. G. GARBARINO: o. c. I 57 f, II 365.

⁹ Cf. *audire* and *auscultare* in this speech; see also Caec. 196 R³; *audire ignoti quod imperant soleo, non auscultare*; Varro LL 6 83: *hi auscultare dicuntur qui auditis parent.* The Roman opinion about doctors: A. GERVAIS: *Que pensait-on des médecins dans l'ancienne Rome?* Bull. Ass. G. Budé 1964 197 ff.

¹⁰ See O. SKUTSCH: *The Annals* . . . 540 ff.

This text refers to a poetical behaviour more indirectly than the Pseudolus buotation. It introduces an *extra comoediam* part of the play, the battle *canticum* of Sosia. All the philologists agree that the following passage (203—261) is a description of a real battle, perhaps a parody of some tragedy or epic poem. But if so, we can add to this statement that the preceeding lines, the above quoted 197—202 are, on the other hand, descriptions or parodies of a tragic or epic poet's behaviour. But the «poetical behaviour» of Sosia is in direct opposition of that of Pseudolus. The *poeta* in Pseudolus «lies», his poem is *mendacium*, which only resembles truth. Sosia, however, speaks about a real event, he tells truth (as Mercurius says, 247). So lines 401—405 in Pseudolus can be considered as a definition of the comic writer, whereas lines 197—202 in Amphitruo remind us the of qualities possessed by the epic poets.

The following question arises: can we find the model of this poetical behaviour in the contemporary Roman literature? The works of the poets of early Roman epic had to be authentic, true descriptions of real events. The most generally applied instrument of the verification is the declaration of personal presence, the declaration of *autopsia*. In our text Sosia declares here, too: *quasi adfuera, simulabo*. The quoted lines of Plautus can be paralleled with the situation of Naevius in Bellum Poenicum. Of course I do not mean that the model of Plautus in Amphitruo was exactly Naevius. The 2nd fragment of Bellum Poenicum says: «*Q. Naevius quem Varro in libro de poetis primo stipendia fecisse ait bello poenico primo idque ipsum Naevium dicere in en carmine*».¹¹ Naevius' aim could have been to demonstrate the authenticity of his work when declaring his personal presence in the war.¹²

Later Ennius also accompanies his protector M. Fulvius Nobilior to Aetolia,¹³ especially with the purpose of writing about Nobilior's battle. His work is a praetexta, Ambracia.

The personal presence, *autopsia* as a method of poetical verification does not differ from other everyday methods of verification, from the type «I saw it myself» (*ipsus vidi*), which is a frequently used argument in comedies as well.¹⁴ But how are these two kinds of *autopsia* connected with each other? We find an

¹¹ This fr. is on the 2nd place in W. MOREL: *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum*. Lipsiae 1927; in E. H. WARMINGTON: *Remains of old Latin II*. London 1936 and in E. V. MARMORALE: *Naevius poeta*. Firenze 1950². In S. MARIOTTI: *Il Bellum Poenicum e l'arte di Nevio*. Saggio con edizione del Bellum Poenicum. Roma 1955 — it is 32nd and in W. STRELECKI: *Cn. Naevii Bellum Poenicum*. Lipsiae 1964 — it is 44th. Cf. about localisation W. SUERBAUM: o. c. 21 ff and there quoted literature.

¹² W. SUERBAUM: o. c. 13 ff.

¹³ Auct. de viris illustr. 52, Cic. Pro Archia 11 27, Tusc 1 2 3 (Cato 149 M³), Gell. 5 6 24.

¹⁴ See the whole first part of Miles. Type «*oculis meis vidi*»: Miles passim, esp. 290 f, 368—370, 1104 f, Ru 1067. Type «*ipsus vidi*»: St 373, Mo 369, Merc 902—904. Type «*me praesente*»: Cu 343, 711—714, Ba 263, 301, 335 f, Am 248 f and so on; see Lexicon Plautinum s. v. *praesum*, cf. As 202, Ba 469.

existencially and morally important situation, the petition for triumph¹⁵ as an intermediate between them. In lines 186--196 there are many references to *triumphus*. Amphitruo rightfully demands the triumph, because the war was *bellum iustum*, he killed numerous enemies (*internecatis hostibus*), insured the safety of his own soldiers (*salvi poteremur domi*), conducted his army home (*legiones redeunt domum*) and so on; all these motives are the criteria of the triumph.¹⁶ We can say that the quoted passage of Amphitruo is, on the one hand, the parody of the poetical *autopsia*, and, on the other, the parody of the military style of the petition for *triumphus*.

The most ancient guarantee for authenticity is the fact of being an eyewitness. In my opinion the insistence on *autopsia* originally was a postulate of practical—military and political—nature, and it might have entered the early poetry from political life. Anyway, its course of development is not inconsistent with the Roman view of art. The works containing contemporary events or events of the recent past (*Bellum Poenicum*, *Ambracia*, *Annales*, some *praetextae*) had to be just as authentic as the non-poetical reports or at least they had to prove themselves to be authentic. I think we can find here the origin of the literary *autopsia*, and we read the comic echo of this phenomenon in Amphitruo.

But in the meantime there was a change of generations. Naevius was the soldier of the army whose glory was recorded by him. His status of being a poet originated from his status of being a soldier. Naevius—and in a fictive way Sosia as well—is one of the participants, this is the guarantee for their words, for their authenticity. Sosia does not parody «the poet» in general, he just parodies the herold-poet, the poet functioning at the beginning of epic poetry. Plautus in *Am.* 197—202 imitates the behaviour of an existing Roman type of poet. This early functional unity of the poet and soldier breaks up with Ennius. His being an eyewitness derives not from his natural situation, from his state of a soldier, but it is an artificially created status. He is not a participant, only an observer of the events. He travels with Nobilior with the special purpose of a poet, to sing his acts (*Ambracia*, *Annales*). The *autopsia* of the participant (Naevius) gives place to the *autopsia* of the observer (Ennius), and from here is only one step to the poetical «grand tours» which were so much liked by the later Roman writers.

¹⁵ RE »*Triumphus*» (W. EHLERS; 1939 493 ff.), H. S. VERSNEL: *Triumphus. An Inquiry into the origin, development and meaning of the triumph*. Leiden 1970, esp. chap. «*lus triumphandi*» (164 ff, with literature).

¹⁶ See the *tabula* of M. Aemilius Regillus: *duello magno dirimendo* (cf. Liv. 40 52 5) and the *titulus Mummius*: *ductu auspicio imperio eius Achaia capta, Corinto deleta Romam rediit triumphans* e. q. s. A. DEGRASSI: *Inscriptiones It.* 13 3 Roma 1937 122, H. S. VERSNEL: o. c. 177.

It is evident that neither the model of the «lying comic poet» in *Pseudolus* nor the model of the «truth-telling epic poet» in *Amphitruo* are definitions. Both texts are only descriptions of everyday experiences in the simplest words. By their analysis we can prove that the two kinds of poets and the two sorts of poetical duties were perceptible and linguistically expressible at the beginning of the 2nd century. Plautus' approximation, however, vulgar it may sound, hits the essence of the thing: two sorts of relations to reality. The poet in *Pseudolus* «looks for what is nowhere», while Sosia presents his poem as a true report. This pseudoplatonic concept of poetry is characteristic of the Roman view.

Budapest.

COLUMELLA UND SEINE DIDAKTISCHE DICHTUNG «DE CULTU HORTORUM»

Vom Leben Lucius Junius Moderatus Columellas, des Autors von dem umfangreichsten römischen Ackerbau traktat unter dem Titel «De re rustica» besitzen wir sehr dürftige Informationen, die vor allem von den Bemerkungen herrühren, die er selbst an verschiedenen Stellen seiner Abhandlung getan hat. Aus ihnen folgt, daß Columella in Gades¹ (dem heutigen Cadix), in dem römischen municipium der Provinz Baetica in Südspanien geboren wurde. Obwohl das genaue Datum seiner Geburt unbekannt ist, darf man jedoch vermuten, daß er am Anfang des 1. Jhs u. Z. unter der Regierung des Kaisers Augustus oder Tiberius zur Welt gekommen ist. Auf Grund von anderen Zeugnissen² kann angenommen werden, daß Columella in der Zeit von Lucius Annaeus Seneca (4. Jahr v. u. Z. — 65. J. u. Z.) und von Plinius dem Älteren (27—79 u. Z.) gelebt hat, wobei er von dem Letztgenannten zitiert wird. Er war wahrscheinlich ungefähr in dem gleichen Alter wie Seneca und er war viel älter als Plinius.

In seiner Abhandlung erwähnt Columella nirgendwo seine Eltern. Es kann deswegen behauptet werden, daß er in der frühen Kindheit verwaist wurde. Oft und mit großer Achtung spricht er dagegen von seinem Vatersbruder, Marcus Columella,³ dem erfahrenen Ackermann in der Provinz Baetica, in dessen Umgebung er scheinbar die Jugend verbracht hat. Der Oheim blieb für Columella, einen schon reifen Mann und ebenso hervorragenden Ackermann, für immer eine große Autorität — vor allem auf dem Gebiet der Agronomie.

Es ist unbekannt, wann Columella sein heimatliches Spanien verlassen hatte, um sich in Italien niederzulassen. Wir wissen auch nicht, welche Bildung er bekommen und wo er die Lehre genommen hat.

Aus der Schule hat er jedoch eine gute Kenntnis des Lateinischen und Griechischen genommen und lernte vollkommen die alten griechischen und römischen Autoren kennen, wovon zahlreiche Zitate von Homer, Hesiod und Ennius, und vor allem von Vergil, zeugen können, die sich in seinem Werk befinden.

¹ Col., R. R., 8, 16, 9: *qui et in nostro Gadium municipio.*

² Vgl. R. REITZENSTEIN: *De scriptorum rei rusticae libris deperditis*, Berlin 1884. S. 52 u. w.

³ Col., R. R.: 2, 15, 4; 7, 2, 4; 12, 21, 4; 12, 40, 2; 12, 43, 5.

Die nächste Etappe im Leben Columellas war der Militärdienst. Aus einer in Tarent⁴ gefundenen Inschrift folgt, daß er eine Zeit lang in der Armee gedient hatte, weil sein heimatliches Gades zu der «tribus Galeria» gehörte, von der sich die Soldaten der Legio Sexta Ferrata rekrutierten, die in Syrien stationiert hat. Er war Militärtribun (Offiziersrang). Unbekannt sind uns die Gründe, für die Columella auf die weitere Militärlaufbahn verzichtet hat. Wir wissen auch nicht, warum er sich nach dem Verlassen der Armee um kein Amt beworben hatte, oder warum er sich zum Beispiel mit einer Rechtsanwaltschaft nicht beschäftigt hatte? Möglich ist, nachdem er sich das Leben der Hauptstadt genauer angesehen hatte, empfand er davor einen solchen Abscheu, daß er als die einzige Lösung für einen ehrlichen Menschen das Verlassen Roms sah.

Nachdem er Rom verlassen hatte, erwarb er ursprünglich ein Stück Boden bei Ardea. Dann hatte er ihn verkauft⁵ und kaufte Anwesen in Latium. «In hoc Latio et Saturnia terra»⁶ verbrachte er hier, wie es scheint, den größten Teil seines Lebens, indem er in verschiedener Zeit Agrargüter in der Gegend von Carseoli und Albanum besaß, und ein Gut, das sich wahrscheinlich in Caere in Etrurien befand, und das von ihm Ceretanum genannt wird.⁷ Diese Anwesen waren nicht groß, und Columella selbst nennt sie «Kleinfelder» — *agella*.⁸ Möglicherweise bildeten sie (besonders die in der Nähe von Rom gelegenen) einen besonderen Typ des Landwirtschaftsguts, sogenannte *suburbana*.⁹

Hier mußte er wohl auch seine letzten Lebensjahre verbracht haben, indem er seine Anwesen geführt hat, obwohl sich mit der oben erwähnten Inschrift eine allgemeine Überzeugung verbindet, daß Columella gerade in Tarent gestorben und bestattet sei. Sein Leben fiel in die Zeit der Regierung der Kaiser Claudius und Nero.

Außer der erwähnten Abhandlung hat Columella auch eine kleine Schrift unter dem Titel «De arboribus» geschrieben, die bis zur Gegenwart erhalten geblieben ist. Nicht erhalten ist dagegen eine andere Schrift von ihm, «Adversus astrologos».¹⁰ Wahrscheinlich hegte er die Absicht, ein Werk über die alten Bräuche der italischen Agrarreligion zu schreiben, weil er unter dem Gesichtspunkt sehr eindringlich die Bücher der Pontifiker zu studieren angefangen hatte.¹¹

Eine Besonderheit des Traktats «De re rustica» von Columella ist dies, daß dieses umfangreiche Werk in 12 Büchern ein Buch in Gedichtform enthält — im daktylischen Hexameter. Das zehnte Buch, das dem Gartenbau gewidmet ist,

⁴ CIL, IX, 233: *L. Iunio L. F. Gal. Moderato Columellae trib. mil. leg. VI Ferratae.*

⁵ Col., R. R.: 3, 9, 2.

⁶ Col., R. R.: 1, Vorrede, 20.

⁷ Col., R. R.: 3, 3, 3.

⁸ Col., R. R.: 3, 3, 14.

⁹ Vgl. M. E. SERGEENKO: *Očerki po selskomu chozjajstvu drevnej Italii*. Moskwa 1958. S. 150–160 und 237–243.

¹⁰ Col., R. R.: 11, 1, 31.

¹¹ Col., R. R.: 2, 21, 5–6.

bildet in der Tat ein langes Poem von 436 Versen. Columella verheimlichte niemals seine Bewunderung, oder sogar Anbetung, Vergils. Sein Werk ist wörtlich überfüllt von Zitaten aus Vergil. Das zehnte Buch hat Columella, wie er es selbst sagt, auf inständige Bitten seines Freundes Silvin geschrieben, dem er die ganze Abhandlung gewidmet hat. Es scheint jedoch, daß Columella, indem er sich für die Gedichtform des Buches entschlossen hat, nicht nur den Wunsch von Silvin erfüllen, sondern auch dem Vergil gehörige Verehrung ausdrücken wollte. Einen tatsächlichen Grund der Bearbeitung des Themas von dem Gartenbau in Hexametern bildeten zwei Versen Vergils aus dem vierten Buch der «Georgica»:

*Verum haec ipse equidem spatiis exclusus iniquis
Praetereo, atque aliis post me memoranda relinquo.*

(147—8)

Es verwundert vor allem der Platz, den im Plan der ganzen Abhandlung das zehnte Buch einnimmt. Im ersten Buch behandelt Columella Vorteile und Vergnügen, die der Ackerbau mit sich bringt, und Bedingungen, die erfüllt werden sollten, damit er mit Erfolg betrieben werden könnte. Im zweiten Buch stellte er den Feldbau, die Aussaat und Ernte dar. Im dritten Buch sprach er von Weinbergen und Obstgärten. Im vierten Buch finden wir die Fortsetzung der Ausführungen über Weinberge. Das fünfte Buch handelt von der Zeitnutzung in der Landwirtschaft und von Bäumen. Im sechsten Buch wurde die Zucht der größeren Zuchttiere, ihre Krankheiten und ihre Heilungsweise, auch Heilmittel, behandelt. Im siebenten Buch fand Platz die Zucht der kleineren Haustiere wie Schafe, Ziegen, Schweine und Hunde. Das achte Buch behandelt unterschiedlicher Art Hofzüchtung: Vogelhäuser, Fischteiche und wilde Waldtiere. Das neunte Buch betrifft die Bienenzucht. Sollten also die den Gartenbau betreffenden Probleme, denen das zehnte Buch gewidmet ist, nicht zusammen mit den Büchern 1—5 behandelt und plaziert werden, die sich mit dem im eigentlichen Sinne verstandenen Ackerbau, also mit der Feldbestellung, beschäftigen? Warum erscheint diese Problematik erst nach der Behandlung der Bienenzucht, die das Grundthema des neunten Buches bildet?

Es scheint, daß die Antwort auf diese Frage verhältnismäßig einfach ist. Denn eben Vergil hat von den Gärten im Zusammenhang mit den Bienen gesprochen (Georgika, 4, 116—124) und *den Garten* eines Imkers beschrieben (139—141), — eines Greises aus Coricum in der Nähe von Tarent — *der* mit den honigspendenden Pflanzen und Bäumen ausgefüllt war, die Columella in dem von sich selbst zusammengestellten Verzeichnis berücksichtigt hatte (R. R., 9, 4). Er fand also, daß es am geeignetsten sein wird, die Gärten in der Nachbarschaft der Bienen zu unterbringen. Und zweitens, mit dem 10. Buch endet die eigentliche Ausführung über die Landwirtschaft, denn die zwei übrigen Bücher der Abhandlung enthalten nur noch praktische Ratschläge für den Verwalter und für die Wirtschaftlerin, die über die richtige Führung des

landwirtschaftlichen Anwesens wachten. Der Ackerbau sensu stricto endet also mit den zehn Büchern des Traktats.

Darüber hinaus lobt Vergil in der Epoche, als die Römer dem Zauber und der Pracht der östlichen Gärten erlegen und für ihr Anlegen viele Hektar Boden bestimmten — es waren Gärten, die ihnen nur Vergnügen bereiten sollten —, einen bescheidenen, aber produktiven Garten, von dem der Greis aus der Gegend von Tarent Gemüse, Obst und Blumen gesammelt hat. Dank dem war sein Tisch mit herrlichen Speisen gefüllt, die er überhaupt nicht kaufen mußte (V. 130—133). In der Prosaeinleitung zu seiner Dichtung stellt Columella fest, daß in der jetzigen Zeit, wenn die Speisenpreise sehr stark gestiegen sind und in den Gelagen Prunk herrscht, wobei das einfache Volk keinen Zugang zu den teuren und auserlesenen Gerichten hat, der Gartenbau ratsam und vorteilhaft ist. Ein solcher Garten wird zu einer Speisekammer. Der durch Columella dargestellte Garten erscheint nicht als ein großes landwirtschaftliches Anwesen, in dem Gemüse, Obst und Blumen angebaut werden, sondern als ein gut bestelltes Grundstück, das ein wenig von allem trägt. Er ist eine Bestätigung in der Praxis von den Empfehlungen Vergils, *Georgica*, 2, 412:

laudato ingentia rura:

Exiguum colito.

Columella ist ein Römer vom alten Schlag, weil sein Garten kein Vergnügen nach dem hellenistischen Vorbild bereitet, sondern ein produktiver Landgarten ist. Man sieht hier keine Sklaven, die bei der Arbeit angetrieben werden. Alle in dem Poem erwähnten Gartenarbeiten werden durch einen Menschen verrichtet, der alles mit den eigenen Händen tut. Er arbeitet schwer, aber wenn die beschwerliche Arbeit zu Ende geht und wenn er seine Waren auf dem Markt in der Stadt preisgünstig verkauft hat, kehrt er nach Hause fröhlich zurück, nachdem er ein Glas über den Durst getrunken hat. Der von Columella beschriebene Garten müßte als einer von jenen «hortuli» verstanden werden, die in der ganzen Zeit des Kaisertums existiert haben, neben den großen Landgütern, die in große Parks verwandelt wurden, und neben den großen landwirtschaftlichen Anwesen, die sich in der Gartenproduktion spezialisierten und vor allem in den Vorstädten Roms und in der Umgebung von den Provinzhauptstädten verteilt waren.

In seinem Garten gibt es auch keinen Platz für Kunstwerke der hervorragenden Künstler und Bildhauer, die, in jenen Gärten gestellt, Anzeichen des Reichtums und des Snobismus waren. Bei ihm steht im Garten der Priap, unordentlich aus einem Baumstamm ausgehauen. Und das genügt, um einen Dieb oder Landstreicher zu verscheuchen.

Die Dichtung beginnt mit einer 40 Versen zählenden Einleitung, die man auf folgende Weise gliedern kann:

1. Die Widmung für Silvin, die an die Widmung der Georgica für Mäzen erinnert (V. 1—5).

2. Die Charakteristik des Bodens, der sich für einen Garten eignet, und das Problem des Wassers (V. 6—26).

3. Die Umzäunung des Gartens und seine Absicherung (V. 27—34).

4. Die Anrufung der Musen und Einführung des chronologischen Plans (V. 35—40).

Der chronologische Plan ist nichts anderes als ein Gärtnerkalender. Die Reihenfolge der zu verrichtenden Gartenarbeiten bestimmen genaue Daten, die der Autor mit Leichtigkeit hinter verschiedenartigen astronomischen und mythologischen Beschreibungen versteckt hatte:

1. Herbstarbeiten: vom vierundzwanzigsten September bis zum neunten November: Hacken und Bewässerung (V. 41—54).

2. Winterarbeiten: vom achtzehnten November bis zum vierten Februar: die Fortsetzung des Hackens (V. 55—76).

3. Frühjahrsarbeiten dauern vom fünften Februar bis zum neunzehnten Mai, es sind:

a. Düngung und Ordnen des Bodens (V. 77—93).

b. Aussaat von Blumen, Heilkräutern, Zierpflanzen und Gemüse (V. 94—139).

c. Wartung des Bodens und Begießen (V. 140—154).

d. Pflanzen von Gemüse, Blumen und Salat, verläuft bis zur Frühjahrs- gleiche (am vierundzwanzigsten März) (V. 155—195).

e. Beschreibung des Frühlingsanbruchs und der Frühlingsexplosion der Natur (V. 196—214).

f. Rückkehr zu den mit dem Gartenbau verbundenen Angelegenheiten, weil die Kalliope den Dichter ruft, damit er sich des Grundmotivs annimmt (V. 215—229).

g. Die Fortsetzung der Aussaat und des Setzens von Pflanzen (V. 230—254).

h. Triumph des Frühlings: Aufblühen der Blumen, die Bergung mancher Ernte, Appell an die Nymphen (V. 255—310).

4. Sommerarbeiten: sie dauern vom neunzehnten Mai bis Ende August:

a. Gemüseernte (V. 311—317).

b. Kampf mit den Schädlingen (V. 318—368).

c. Die Ernte von Nutzpflanzen (V. 369—399).

d. Nach dem zwanzigsten August soll man das Obst sammeln (V. 400—422).

5. Die Rückkehr zum Herbst: Weinlese und Bacchuszug (V. 423—432).

Die Pflege der didaktischen Dichtung war eigentlich immer eine riskante Beschäftigung und brachte oft keine erwarteten Resultate. Noch heute ver-

weigern viele Menschen dieser Poesis echte literarische Werte. Die Behandlung des Hackens, der Zwiebrache und der Bewässerung, der Düngung, Aussaat und des Setzens von Pflanzen, Aufzählen der Kohl-, Salat-, Pflaumen- und Feigengattungen mußte sich nämlich in irgendeinem Grad auch auf den Wert des literarischen Werkes auswirken. Columella selbst war sich dessen übrigens bewußt, daß er eine wegen des eingeschränkten Themenbereiches schwere Aufgabe auf sich genommen hat, wenn er feststellt:

«Anders als mit dem Einverständnis des ehrwürdigen Dichters hätte ich freilich auch das Werk nicht wagen mögen, und gleichsam von seinem Willen getrieben habe ich, mit Bangen natürlich ob der Schwere des Unterfangens, nicht ohne Hoffnung indessen auf glückliches Gelingen, das ziemlich dürftige und fast körperlose Thema ergriffen, das so kümmerlich ist, daß es im Rahmen des Gesamtwerkes vielleicht als ein Teilchen meiner Arbeit etwas gelten kann . . .».

Und etwas weiter:

«Denn obwohl das Thema sozusagen der Glieder viele hat, über die ich etwas zu berichten vermag, so sind diese doch so winzig, daß, wie die Griechen es ausdrücken, aus den ungreifbar kleinen Sandkörnern sich kein Strick drehen läßt.»¹²

Columella behandelt sein Werk nicht als ernste «Verordnungen» und Anweisungen an einen Gärtner. Davon zeugt die ungefähre Wiederholung des Inhalts in Prosa im nächsten, elften, Buch der Abhandlung. Dort spricht er von vielen Problemen, die in der Dichtung unbeachtet gelassen wurden. Das tut er schon für einen anderen Freund, Claudius Augustalis, und rechtfertigt sich nochmals vor Silvin, daß er das Lehrgedicht nur auf seinen Wunsch geschrieben hat.

Welchen literarischen Wert hat diese Dichtung? Sie zeichnet sich mit Sicherheit nicht durch die Kompositionsmeisterschaft aus, die man sogar als nachlässig bezeichnen könnte. Das bescheidene Thema konnte Columella jedoch dermaßen beleben, daß es nirgendwo langweilig ist, obwohl es sich nicht besonders für eine künstlerische Bearbeitung eignet. Um den spärlichen Stoff, über den er verfügte, mannigfaltig zu gestalten, greift er zu gewissen stilistischen Mitteln, wie zum Beispiel:

1. Periphrasen zur Bezeichnung von Pflanzen, Werkzeugen oder Kalenderdaten.

2. Kleine Skizzen (Bilder), die jedoch ziemlich genau gezeichnet sind, z. B. die Beschreibung der mit Reif bedeckten und durch den eiskalten Wind gepeitschten Winterlandschaft (V. 74—76); die Beschreibung von den einzelnen Entwicklungsphasen der Artischocke in der Zeit ihres schnellen Wachstums

¹² Col., R. R.: 10, Vorrede, 4.

(V. 235—241); die Beschreibung der Rückkehr eines angerauschten Gärtners vom Markt (V. 309—310); die Beschreibung der durch Schädlingen vernichteten Pflanzen (V. 335—336).

3. Mythologische Anspielungen, die sich vor allem auf die Sternkonstellationen beziehen.

4. Mehr ausgebaute Abschweifungen: die Episode mit der Sintflut und die Mythe von Deukalion, der aufs neue die Welt bevölkert (V. 60—67); die Hymne dem Frühling zu Ehren, die die ziemlich monotone Aufzählung von verschiedenen Samen und Pflanzen unterbricht (V. 196—229).

5. Die Anhäufung der an Lauten reichen, oft griechischen Eigennamen.

6. Personifizierungen: der Erde: Hacken und Zwiebrachen des Bodens bedeutet ihre Entkleidung und Zuschneiden ihrer Haare (V. 70); sie besitzt Eingeweide, die man mit breiten Hacken ausreißen muß (V. 72); der Blumen: die Ringelblumen haben Augen, die Narzissen haben Haare, die Levkojen sind breit und drohend geöffnet, die Rose ist schamhaft (V. 97—102).

Columella ist auch Dichter der Farben. Von 436 Versen der ganzen Dichtung enthalten 53 Bezeichnungen von Farben und ihren unterschiedlichen Abschattungen. Besonders sichtbar ist es bei der Beschreibung von vielen Salat- und Feigengattungen. Columella liebte intensive Farben und verband sie gern miteinander.

Weil sich Columella programmgemäß als Vorbild den Vergil genommen hat, verwundert es nicht, daß er von ihm eine Reihe von Ausdrücken genommen hat, die den Hexameter entweder beginnen oder abschließen, und die wir mit Leichtigkeit erkennen. Er hat jedoch nicht nur von dem Dichter geschöpft, sondern benutzte auch Horaz und Ovid. Das gereichte dem Dichter im Altertum nicht zum Nachteil, weil damals, wie allgemein bekannt, der Begriff des «Plagiats» nicht existiert hatte. Dem Columella fehlt jedoch die für Vergils Dichtkunst so charakteristische Vergewandtheit. Die Dichtung ist stellenweise ungleich, weil manche Abschnitte mit z. B. monotoner Aufzählung der Pflanzengattungen überladen und verdichtet sind, andere dagegen zeichnen sich durch gewisse Meisterschaft aus. Indem er Vergil nachgeahmt hat, versuchte Columella auch seine Beschreibungsweise nachzuahmen, die, nach Meinung eines uns zeitgenössischen Kommentators, in den «Georgica» die Hauptquelle des literarischen Genusses ist.

Columella hat mit seiner Dichtung gewissermaßen zwei andere Spanier angekündigt, nämlich Lukan und Marzial. Drei Jahrhunderte später wird Palladius versuchen, ihn nachzuahmen. Der Letztgenannte ist Autor eines ebenso umfassenden agronomischen Werkes «Opus agriculturae» in 15 Büchern, und das letzte Buch, in dem elegischen Distichon geschrieben, widmet er dem Propfen von Bäumen (*De institutione*).

Toruń.

SILENCE IN SENECA'S TRAGEDIES

The tragedies of Seneca pose many problems to the critics. Some of them are: the authenticity, chronology, sources and the purpose of the plays. This lecture deals especially with the last problem. Were the Senecan plays meant to be performed on the stage or rather to be recited? The question is still open to discussion. Some critics maintain that his dramas were intended for recitation,¹ the others are nearly sure that Seneca wrote them with the real stage in his mind.²

Silence which concerns us here is connected with the dramatic effects and means, because it plays, as well as voice, very important role in growing expression of the utterance.³ Especially in oratory and in the theatre the importance of silence is the most evident. We can regard this paraverbal effect as a result of person's action or will, but also as a simple break in the dialogue without special significance. In the last case it may be caused e.g. by somebody's departure. But as we will see further the problem of silence in the only extant Roman tragedies is wider and seems to be connected with the other aspects as well as the dramatic technique.

As I have already mentioned, we have no evidence that Seneca intended to perform his dramas or that he did not. So our consideration should not be an attempt of solving this unsolvable question. But as we think it is interesting to investigate the problem of silence in such talkative plays as those by Seneca. It is not easy to investigate the effects of silence in the ancient dramas for we have not any didascalia at our disposal. All we have is the so-called main text, but reading the play (we do not assume taking part in the performance) we are often able to find the indications of somebody's mute presence on the stage. We can see the silent scenes with the groups of mute persons in our mind's eyes and we can even, so to say, hear them.⁴

¹ Cf. W. BEARE: *Plays for Performance and Plays for recitation: A Roman Contrast*. *Hermathena* 65 (1945), s. 18.

² M. BIEBER: *The History of the Greek and Roman Theatre*. Princeton 1971. s. 234.

³ A. KRAJEWSKA: *Silence in drama*. *Teksty* 5 (1978), p. 142 (in Polish).

⁴ Cassiodorus used the expression *«silentium clamosum»* (Var. Ep. IV, 51, 8).

Silence is a very special effect. It belongs to speech but also to gesture, mimicry and scenic movement.⁵ This latter fact let us distinguish three types of silence:

1) *Silence of protagonists*

It sounds like an antinomy, but occasionally the main person may be silent, though it happens very rarely. This effect is used in the «Hercules furens» where Megara is mute so long (v. 500—1009) that one can forget about her mute presence on the stage. But she is probably there all the time because her presence is alluded to in lines 626 and 640.⁶ We have no evidence of her exit and reentry so we should assume that she is not leaving the stage.⁷ The most interesting question here is: what is she doing during the dramatic dialogue between Amphytrion and Hercules? (Old Amphitryon implores Hercules not to kill his family). But this problem is directed rather to the director of the play. We are able to touch another problem instead: Why did the author make Megara stay on the stage so long with no word? Some scholars are about to regard it as the author's mistake and say about unmotivated silence.⁸ I am not sure if I can agree with this opinion. Megara is excluded from the conversation according to the convention of two actors taking part in the dialogue simultaneously. But on the other hand she is the object of the conversation so her silence is natural; she is unmarked third person, that is not strictly personal.⁹ Megara's active role has been finished, now she becomes a victim. But we will hear her suddenly after a few minutes outside the stage in the violent struggle with her mad husband for the life of their two sons. In my opinion the author used contrast between silent and passive behaviour of the heroine and her so loud activity. On the other hand, he tries to keep balance among voice, silence and visage.

In the «Phaedra» the title heroine is occasionally mute depending on her physical and mental state. She is given very mobile scenic nature, because she makes five entrances and each of them differs drastically from the previous one.

⁵ I. DAMBSKA: *Semiotical functions of silence. Signs and thoughts*. Warszawa—Poznań—Toruń 1975, p. 99 ff (in Polish).

⁶ v. 626 ff: *Unde iste, genitor, squalor et lugubribus amicta coniunx? v. 642 ff: Flebilem ex oculis fuga, regina, vultum, tuque nostro sospite lacrimas cadentes reprime.*

⁷ According to O. TAPLIN (*Stagecraft of Aeschylus. The Dramatic use of Exits and Entrances in Greek Tragedy*. Oxford 1977, p. 8) main person leaves stage either just after his last words or in the company of another with whom he is connected.

⁸ Cf. R. STAMM: *The Mirror-Technique in Senecan and Pre-Shakesperean Tragedy*. Bern 1975, s. 10.

⁹ K. ELAM: *The Semiotics of Theatre and Drama*. Methuen, London, New York 1980, p. 143.

She is active or passive¹⁰ and even loses consciousness. This last situation associates silence with the lack of movement, e.g. Phaedra faints after the rude words of Hippolytus, when he repulses her love and starts to kill her, but suddenly he throws the sword and leaves stage. Silence here is the mean of imitating the rape to inculpate Hippolytus, although it is probably unconscious at the beginning. In the «Hercules furens» after the attack of fury Hercules gets to sleep. This lack of action has special dramatic tense. Everybody is waiting for his reaction on the cruel murder (he has already murdered the children and the wife). We have also the extreme example of lack of the movement and never ending silence in the «Phaedra» when the heroine falls after her suicide.

2) *The groups of the immobile mute persons*

Silence in this case is connected with immobility. We can mention the soldiers and wedding guests in the «Medea», servants and friends of Hippolytus in the «Phaedra», sheppards in the «Oedipus», the family of Hercules at the altar in the «Hercules furens», etc. The persons mentioned above have not individual features, they simply belong to the dramatic background, but the scenes with such groups are undoubtedly picturesque. It is generally assumed that using these effects Seneca followed Greek tragedians especially Aeschylus. Of course such large groups of people on the stage gave an occasion for the rich performance, which was in taste of the Romans in the ages of Empire. It could be an argument for scenic character of the only extant Roman dramas (except «Octavia») . . . Immobility is understood in this sense that there are no indications of the motion of these persons in the utterances of *dramatis personae* or chorus.

3) *The other personae mutae*

It is necessary to mention here Orestes and Pylades in the «Agamemnon» and Lycas in the «Hercules Oeteus», who plays quite instrumental role. Undoubtedly mute children are especially worth of consideration. In four tragedies of Seneca («Troades», «Hercules furens», «Tyestes» and «Medea») they play important role although they are rid of voice on the stage (except Astyanax who says *miserere mater* in v. 792 of the «Troades»). Children are so important in all mentioned tragedies because they are so-called «desired good» to use the expression of E. Souriau.¹¹ It means, that protagonists struggle for them at the end of tragedy. The question why they are silent as a rule, is obvious. It may be

¹⁰ v. 85: active entrance; v. 384: passive entrance; v. 583: active entrance; v. 864: passive entrance; v. 1154: active entrance. An interesting question here is: has the author consciously organised the heroine's entrances or not?

¹¹ E. SOURIAU: *The 200 000 dramatic situations*. London 1950.

answered as compared with similar scenes of Euripides. In his «Medea» e.g. children implore mother not to kill them. Seneca organised situation in the different manner. He showed this horrible scene ante oculos but made the children mute. I believe it is once more the argument for the dramatic balance between physical motion and voice in Seneca. He tried to avoid too many effects on the stage. The other reason is that Roman playwright (consciously or not) did not want to imitate Greek examples.

4) *Silence in the dialogue*

Silence considered in the connection with the dramatic discourse has several functions. Using the maintainances of Prof. L. Winniczuk¹² we can distinguish:

a) psychological function

Phaedra is hesitating to say about her love to Hipolytus (v. 636): *Miserere, tacitae mentis exaudi preces — libet loqui pigetque*.

In v. 380 Medea enters the stage in the fit of passion. She is mute as subjected not to one passion alone but to different attacks of conflicting emotions. She does not notice the nutrice's presence, and although the nurse addresses her with soothing words there is no reaction, Medea is quite absent minded. Then the old woman stops her admonitions and delivers very careful report about Medea's behaviour. The change in her speech from direct address to objective description is abrupt¹³ and elucidates Medea's mental isolation and the failure of contact with her.

Medea is listening without any word to the messenger's report of the cruel death of Creon and Creusa. She does not express her inner emotions, because in the previous monologue she has already imagined her future revenge upon the king's family.

b) dramatic function

The nurse asked Medea to be silent because: *ira quae tegitur nocet* (v. 153).

Having heard the report about the raps Theseus is so angry and in rage that he does not try to talk with his son and accuses him although the boy cannot defend — he is absent. In this case father deprives his son of voice, what is contrary to the rule: *audiatur altera pars*.¹⁴

Silence as the break in the conversation has something in common with the philosophical problem,¹⁵ but it is especially connected with the interper-

¹² L. WINNICZUK: *Silence as a theatrical element in ancient drama*. Meander 6 (1951), p. 352 (in Polish).

¹³ R. STAMM: o. c. p. 13.

¹⁴ P. RICOEUR: *Existence and Hermeneutics*. Dissertations on method. Warszawa 1985, p. 352 (in Polish).

¹⁵ See v. 199 ff. in the «Medea»:

*Qui statuit aliquid parte
inaudita altera aequum licet statuerit,
haud aequus fuit.*

sonal communication — *Qui dicere tibi nisi clam non vult paene dicere*. The lack of contact between the interlocutors has many different features:¹⁶

- refusing the answer to the question (Phaedra — Theseus)
- partial or false answer (Medea — Creon)
- apostrophe to the absent or fictional person (Medea in the dialogue with Jason suddenly addresses her sister Ariadna)
- monologues apart which are directed to the spectators.

Sometimes Seneca uses the rhetorical form of aposiopesis when the person tries to avoid the improper or unpleasant information or to make bigger impression: trying to make Creon let her stay in Corinth Medea does not tell about her children. She uses this argument only in the end of their conversation (v. 285—290), when she begs of Creon a single day delay in the immediate banishment to say farewell to her children, whom she is not allowed to take with herself.

The special situation is lead by the prologue which is begun by silence. Because in this case silence is a sign of beginning and full of our expectations being charged with the whole future meaning, because the mythological story is well known and it is difficult to be surprised. However, silence after the end of the play is more important. The last words of Jason are:

*Per alta vade spatia sublimo aethere ;
testare nullos esse, qua veheris, deos.*

This is the atmosphere full of loneliness and hopeless and the transcendental elements in Jason utterance have ominous significance. In Senecan dramas gods are silent. They do not participate in the plot but simply leave people alone with their problems and sufferings. One may ask about the death of Hippolytus. It seems to have been a result of Theseus' prayer to Neptune. But, I believe, it was rather the consequence of the father's anathema on the son.

As the conclusion I would like to stress that silence is Seneca's favourite paraverbal effect. The main aim of the author seems to enlarge the expression and dramatic tension of dramas. Then silence is the important factor of his intentional scenic vision. Seneca probably wanted to underline the failure of mutual understanding among people¹⁷ and between man and god. However, the rhetorical aspect of silence in his drama should not be neglected either.

Poznań.

¹⁶ Cf. D. MASTRONARDE: *Contact and Discontinuity. Some Conventions of Speech and Act in Greek Stage Drama*. Berkeley, Los Angeles, London 1980, p. 74 ff.

¹⁷ *Animusne, cupiens aliquid effari nequit?* (Phaedra, 606).

FORMELELEMENTE UND FUNKTION IN DER RÖMISCHEN GESCHICHTSSCHREIBUNG DES 1. JH. V. U. Z.

Im Zuge der Hellenisierung Roms kamen im 2. Jh. v. u. Z. aus der hellenistischen Literatur und Kunst stammende Bauformen,¹ Formelemente wie Reden, Exkurse, Briefe, Reflexionen, Topoi usw. nach Rom. Aus diesem, in Griechenland im Laufe der Entwicklung als diachronisches System gewachsenen Elemente «fundus» stellten die Römer durch funktionsbestimmte Selektion ein synchronisches System² zusammen. Sie konnten auf einen in seiner Wirkung erprobten Formenapparat zurückgreifen, denn auch unter diesem Gesichtspunkt hatten die beiden Richtungen der hellenistischen Geschichtsschreibung, die nach Aristoteles/Theophrast πάθος, ἔλεος und φόβος anstrebende sog. tragisierende Historiographie³ eines Duris und Phylarchos und die sog. rhetorisierende, überlange Reden und moralisierende Belehrungen liebende Geschichtsschreibung der Isokrates«schüler» Ephoros und Theopomp miteinander gestritten. In Rom vollzog sich die Auswahl im Rahmen der z. T. leidenschaftlich geführten Auseinandersetzung (als Beispiel Catos Ablehnung der Philosophengesandtschaft 155 v. u. Z.) zwischen der altrömischen, von einem archaischen Wertekodex geprägten Kulturauffassung und der voll ausgeformten, in Theorie und Praxis diskutierten und erprobten Fülle und Buntheit der hellenistischen Literatur und Kunst und ihrer Denkmäler. Zanker⁴ nennt diese Berührung Roms mit der hellenistischen Kunst einen Akkulturationsprozeß, in dessen Verlauf es zur Krise der kulturellen Identität der Römer kam. In dieser Zeit prallten die an dem exemplarischen Wert und der haltungsnormierenden Funktion der *mores maiorum* orientierten Bilder und Symbole (Toga als Symbol

¹ Zum allgemeinen s. E. LÄMMERT: *Bauformen des Erzählens*. Stuttgart 1968; für die römische Geschichtsschreibung und einzelne Autoren s. B. LAGNER: *Untersuchungen zur Topologie in den Reden der ersten und dritten Dekade des livianischen Geschichtswerkes*. Diss. Graz 1972; H. A. GÄRTNER: *Beobachtungen zu Bauelementen in der antiken Historiographie besonders bei Livius und Caesar*, Historia Einzelschr. H. 25, Wiesbaden 1975; H. A. GÄRTNER: *Erzählformen bei Sallust*, Historia 35 (1986) 449–473.

² Das ist der Grundgedanke von T. HÖLSCHER: *Römische Bildsprache als semantisches System* (Abh. d. Akademie d. Wiss. Heidelberg, Philosoph.-hist. Klasse, 2) Heidelberg 1987. 49.

³ K. v. FRITZ: *Die Bedeutung des Aristoteles für die Geschichtsschreibung*, in: K. v. FRITZ, *Schriften zur griechischen und römischen Verfassungsgeschichte und Verfassungstheorie*. Berlin (W) 1977. 256–301.

⁴ P. ZANKER: *Augustus und die Macht der Bilder*. Leipzig 1987. 11.

eines Amts- und Pflichtenträgers unter Gleichen) der römischen Bürgergemeinde auf Merkmale und Zeichen, die nach hellenistischer Manier die Individualisierung im privaten wie staatlichen Bereich ausdrückten und förderten. Die nobiles begannen ein «Doppelleben» zu führen, indem sie den officia-Teil vom otium-Bereich trennten und sich privatim Luxus, Lebensgefühl und Kultur nach hellenistischem Muster leisteten.⁵ T. Hölscher⁶ für die Semantik der Repräsentationskunst und P. Zanker⁷ für die private und repräsentative Kunst vor allem der augusteischen Zeit haben hier in letzter Zeit sehr anregende Studien mit einleuchtenden Untersuchungsergebnissen für den Bereich der Bildkunst vorgelegt. Ich möchte überprüfen, ob sich ihre Beobachtungen auch in der Geschichtsschreibung des letzten Jahrhunderts der Republik wiederfinden. Dabei bin ich mir des Unterschiedes bewußt, den die durch Bildwerke vermittelte visuelle Kommunikation an Massenwirksamkeit der vergleichsweise auf einen kleinen Rezipientenkreis konzentrierten Geschichtsschreibung voraus hat. Gemeinsam aber ist der Repräsentativkunst und der römischen Historiographie, daß die letzte durch ihre senatorischen Träger offiziellen Charakter trug. Die Geschichtsschreibung der späten Republik wird deshalb als Untersuchungsgegenstand gewählt, weil sie in den Formen sehr viel bunter und aussagekräftiger ist als die der Kaiserzeit, da die Widersprüche in der Gesellschaft größer sind.

Stil und seine Formen sind als ein komplexes historisches Zeugnis⁸ zu sehen. Bauelemente sind Kommunikationsmittel, und das Erfassen ihrer Wirkung und Rückwirkung, also der Beziehungen und Wechselwirkungen zwischen Form-Aussage-Wirkungskomplex ist von großer sozialgeschichtlicher Bedeutung. Mechanische Abläufe dürfen hier nicht angenommen werden. Deshalb nur tastende Versuche. Was das methodische Vorgehen betrifft, so sollten alle Bereiche der kulturellen Produktion beachtet werden. Die moderne Linguistik und Soziolinguistik haben hier das theoretische Fundament zu legen.

Es ist in jedem Falle schwierig, Kunstwerke im konkreten Fall als historische Zeugnisse eigener Aussage zu analysieren.⁹ Theoretischer Ausgangspunkt ist das grundsätzliche Postulat der gesellschaftlichen Determiniertheit¹⁰

⁵ ders. passim.

⁶ T. HÖLSCHER (Anm. 2), passim.

⁷ P. ZANKER (Anm. 4), passim.

⁸ ders., 5.

⁹ Ebenda.

¹⁰ *Probleme der semantischen Analyse*, hrsg. v. D. VIEHWEGER, Berlin 1977, 67/68: «Wenn die Bedeutung als eine aus dem Erkenntnisprozeß resultierende Widerspiegelung von Erscheinungen und Gegenständen der Wirklichkeit in ihren invarianten Merkmalen aufgefaßt wird und die sie konstituierenden Merkmale als Abbildelemente materiell-struktureller Eigenschaften der Dinge der Wirklichkeit bzw. als Merkmale, die aus der spezifischen Subjekt—Objekt-Beziehung der Widerspiegelung, der 'Brechung' der Außenwelt durch die inneren Bedingungen des Individuums resultieren, dann wird ihr Status auf Grund der gesellschaftlichen Natur des Erkenntnisprozesses und der Erkenntnis stets gesellschaftlich determiniert und in jeder konkreten menschlichen Gemeinschaft bzw. in jeder ökonomischen Gesellschaftsformation Ausdruck der materiellen und ideellen Tätigkeit des Menschen in der Gesellschaft sein.»

semantischer Merkmale. Die Eigenschaft Gesellschaftlichkeit der Bedeutung schließt die Merkmale Historizität und Aktualität ein. Das heißt, die Bedeutung ist Veränderungen unterworfen, das gesamte Merkmalensemble semantischer Träger kann verdichtet bzw. verdünnt werden unter vielfältigen Bedingungen. Zu den Faktoren und Abläufen, die diese Dynamik der Synchronie und Diachronie bedingen, hat die Linguistik bisher erst wenige Untersuchungen durchgeführt.¹¹

Bedeutungen als Widerspiegelung der gesellschaftlichen Erfahrungen von Individuen und Gruppen mit den jeweils abgebildeten Sachverhalten können also langfristig gültige Merkmale enthalten, aber auch nur für eine bestimmte gesellschaftliche Erscheinung und geschichtliche Zeit gültig sein. In ihrer Potenz sind sie allgemein und umfassend,¹² im konkreten Fall immer aktuell und spezifisch.¹³ Sie werden überhaupt erst wirklich durch die Kommunikation. Wirkung im Sinne eines Rezeptionserfolges durch die Semantik des Kunstwerkes wird über das Ansprechen der Interessen des Rezipienten, der individuellen Erfahrungen in Beziehung zum gesellschaftlich Allgemeinen (= dialektische Determiniertheit des individuellen und gesellschaftlichen Lebens¹⁴) erzielt. Für den Wirkungserfolg ist die ideologische Interessengemeinschaft von Künstler und Rezipient erforderlich.¹⁵

Ausgangspunkt der Untersuchung ist die Tatsache, daß wie die Rhetorik¹⁶ so auch die Geschichtsschreibung feste Bauformen¹⁷ verwendete, die sozialisiert und eingeschliffen waren, gegenüber dem aktuellen gesellschaftlichen Bewußtsein und subjektiven Artikulierungen¹⁸ veraltet erscheinen und relativ starre Ausdrucksmöglichkeiten darstellen können. Diese relative Starrheit ermöglicht dem Rezipienten erst einmal deren Dekodierung in allgemeiner Richtung, da diese Formen in ihrer Symbolik von klarer Verständlichkeit waren und als ein Teil zum allgemeinverständlichen Kommunikationssystem gehörten.¹⁹ Die römische senatorische Geschichtsschreibung unterlag ästhetischen und ethischen Wertkriterien. So wurden Tugenden und ethische

¹¹ D. VIEHWEGER (Anm. 10), 68; G. LERCHNER: *Sprachform von Dichtung. Linguistische Untersuchungen zu Funktion und Wirkung literarischer Texte*. Berlin—Weimar 1986.

¹² *Funktion und Wirkung. Soziologische Untersuchungen zur Literatur und Kunst*, hrsg. v. D. SOMMER u. a., Berlin—Weimar 1978, 129: «Sprachzeichen haben keinen eindeutigen Bezug, sondern stiften . . . assoziative, auf gesellschaftliche und individuelle Erfahrungen der Leser gegründete Beziehungen, die während des Aneignungsprozesses aktiv werden» durch entsprechende, angemessene Dekodierung.

¹³ ders., 127.

¹⁴ ders., 47.

¹⁵ ders., 112.

¹⁶ Cicero über die Einordnung der Historiographie in die Rhetorik: *De leg.* 1, 5: *opus oratorium maxime*; *De orat.* 2, 36.

¹⁷ Vgl. die Untersuchungen von H. A. GÄRTNER (Anm. 1).

¹⁸ D. SOMMER (Anm. 12), 155.

¹⁹ T. HÖLSCHER (Anm. 2), 74, weist dies nach für das Formensystem der römischen Kunst.

Wertmaßstäbe wie ein Raster z. B. auf die handelnden Feldherrnfiguren gelegt und damit weniger ein individuelles Bild dieser Personen gezeichnet als vielmehr ein Vehikel konstruiert für die zweckentsprechende Steuerung der Identifizierungsmöglichkeiten des römischen Bürgers. Stimmt die Aussage des geschichtlichen Kunstwerkes mit den sozialen Erfahrungen, Wünschen und Einstellungen des Adressaten überein, ist ihre weltanschauliche Integrationsfunktion möglich.

Untersuchen wir dies an einem Beispiel — dem Furchtmotiv, *metus Gallicus* bzw. *metus Punicus*. H. Bellen²⁰ hat in seinem Buch gezeigt, welche weltanschaulichen Identifikationsmöglichkeiten und -funktionen das Offenhalten des *metus Gallicus/Punicus* geboten und ausgeübt hat. Der *metus Punicus* wurde von Cato vor Ausbruch des 3. Punischen Krieges (149 v. u. Z.) als Argument für die Forderung nach Zerstörung Karthagos ständig vorgebracht, da die Stadt eine furchterregende Gefahr darstelle²¹ und man zur Beseitigung der Furcht ihre Mauern schleifen müsse. In der Literatur spiegelt sich das Jahr 146 v. u. Z. als Erleichterung über das Ende der Furcht wider. Dennoch hatte der *metus Punicus* als Begriff nicht an Bedeutung verloren. Denn in der Historiographie des 1. Jh. v. u. Z. nimmt er einen zentralen Platz²² ein als Argument für den Niedergang der *libera res publica*. So ist er bei Sallust ein Teil seiner Geschichtsauffassung, denn er macht den Wegfall des die Bürgerschaft bisher einigenden und ihre Kräfte mobilisierenden Moments der Punierfurcht für das Umsichgreifen der Laster und die Uneinigkeit der Bürger verantwortlich.²³ Sallust fand diese Ursache-Wirkungsbeziehung bereits als ausgeformte Theorie des *ἐξωθεν φόβος* vor. Bei Polybios²⁴ heißt die Kette Beseitigung des Feindes — Beseitigung der Furcht — aller Laster Anfang. Poseidonios' Dekadenztheorie setzte als Markstein die Vernichtung der Gallier und Germanen 102/1 v. u. Z. Wahrscheinlich in Anlehnung an die von Poseidonios vorgenommene Stilisierung des *metus Punicus*, generalisiert Sallust ihn zum *metus hostilis*.²⁵ In der Forschung wird nun die historische Berechtigung dieser Furcht untersucht mit dem Ergebnis, daß nach Zama 202 und dem Friedensschluß 201 v. u. Z. für eine Furcht vor Karthago kein realer Grund mehr bestanden habe und sich

²⁰ H. BELLEN: *Metus Gallicus — metus Punicus. Zum Furchtmotiv in der römischen Republik* (Abh. Akad. d. Wiss. u. d. Lit. Mainz, Geistes- u. sozialwiss. Klasse, 1985, Nr. 3) Wiesbaden—Stuttgart 1985.

²¹ ders., 4, App. Lib. 69 (§§ 313, 314); Plut. Cato maior 26,1—27,2; Cic. Cato maior 18; Diod. 34, 33, 3; Plin. n. h. 15, 74; Flor. 1, 31, 4.

²² H. BELLEN (Anm. 20), 4, als Begründung ex eventu bei Fabius Pictor/Polybios 1, 10, 5—8.

²³ Sall. Hist. 1, frg. 11 (MAURENBRECHER); frg. 12 (MAURENBRECHER); F. KLINGNER: *Über die Einleitung der Historien Sallusts*, in: *Hermes* 63 (1928) 165—192 (= Sallust, hrsg. v. V. Pöschl (WdF 94), Darmstadt 1970).

²⁴ Polyb. 6, 18, 2—6, 57, 5—6, allerdings sah Polybios in der Zerstörung Karthagos nicht unmittelbar diese Bedeutung.

²⁵ Sallust wendet ihn auch an für die Zeit nach der Vertreibung des Tarquinius Superbus im Sinne des *metus Etruscus*, vgl. H. BELLEN (Anm. 20), 6.

der metus Punicus in seiner Spezifik verflüchtigt und nur noch als theoretisches Gebilde weiterbestanden habe. Bellen setzt dagegen, daß sich die Furcht vor Karthago noch bei Ausbruch des 3. Punischen Krieges als «manifeste politische Kraft»²⁶ erwiesen habe und die Römer echte «Realangst» hatten, daß sie existenzbedrohenden Gefahren ausgesetzt waren «aus Erfahrung und tatsächlich».²⁷ Als Beweis führt er den von den Römern in Situationen höchster Gefahr geübten Brauch der Opferung eines Griechen- und Gallierpaares an, um mit Hilfe dieser Stellvertreter dem aktuellen Feind das künftige Schicksal zu symbolisieren. Historische Fakten belegen die bewußtseinsmäßige Verschmelzung des metus Gallicus mit dem metus Punicus.²⁸ Dieser Nachweis spricht weniger gegen die Theoriebildung als daß er vielmehr zeigt, daß dieser Begriff ganz offenbar den Erfahrungen entsprechend sozialisiert, den Römern wesenseigen geworden ist und relativ schnell in einer ähnlichen konkreten Gefahrensituation aktualisiert werden und politische, militärische und ähnliche Reaktionen in Gang setzen kann. Appian hat einen wichtigen Aspekt dieses Zusammenhangs gesehen: er weist auf den praktischen Nutzeffekt hin, den ein Inganghalten der Furcht erzielt, und bezieht sich auf die in Catos Rhodierrede von 167 v. u. Z. geschilderte Kontroverse zwischen Cato und Scipio im Hinblick auf die Zweckmäßigkeit der Zerstörung Karthagos, wo Scipio in Erkenntnis eben dieser politisch und moralisch positiven Wirkung der andauernden Furcht für die Nichtauslöschung der feindlichen Stadt plädiert.²⁹ Bellen gesteht dann auch zu, daß der metus Punicus ein Produkt der Praxis sei, an dem sich die Theorie orientiert habe, «ihn aber insofern transformiert (habe), als sie das im metus Punicus ansatzweise wirksame moralische Moment zur Dominanz erhob».³⁰

Der *metus* wurde in einem generalisierten, verallgemeinerten Sinne verstanden und verwendet, so von Sallust, Jug. 114, 1, per idem tempus. . . quo metu Italiae omnis contremuerat, so von Livius, der den metus Gallicus dem metus Punicus gleichsetzt (6, 1, 11 f.). Die Annalisten entwickelten das Furchtmotiv als Begründung für die Rechtmäßigkeit von Kriegsausbrüchen fort. Ohne dessen Funktion zu erkennen, spricht K.-E. Petzold von annalistischen Fälschungen,³¹ die das Furchtmotiv ins Zwielicht gebracht hätten. Zusammenfassend ist zum Furchtmotiv festzustellen: Der Begriff wurde verallgemeinert zum metus hostilis, diese Verallgemeinerung, die aus dem allzu häufigen Gebrauch (Inflationierung) ohne realen Hintergrund resultierte, entspricht einer Entleerung und diese mußte oder konnte durch Konkretisierung oder Individualisierung aufgehoben werden. Ein Vorgang, auf den P. Zanker für den

²⁶ ders., 8.

²⁷ ders., 9.

²⁸ ders., 22.

²⁹ App. Lib. 65 (§ 290); Diod. 34, 33, 3.

³⁰ H. BELLEN (Anm. 20), 35.

³¹ K.-E. PETZOLD: *Die Eröffnung des Zweiten Römisch-Makedonischen Krieges*. Berlin ¹1940, ²1968. 97 f.

semantischen Gehalt der Bilder in der ausgehenden Republik aufmerksam gemacht hat.³²

Um Formelemente der Literatur in ihrer Semantik und Wirkung zu erfassen, muß man sie als Teil des Systems aller zur Kunst gehörigen Elemente verstehen und versuchen, das System in seiner historischen Beziehung, Wirkung und Funktion zu begreifen. T. Hölscher hat Verbindungen aufgezeigt zwischen der Repräsentativkunst (z. B. Alexandergemälde) und der tragischen Geschichtsschreibung der hellenistischen Zeit und Parallelen gefunden in der Darstellung von Schicksal und Pathos, Kollektiv und Vereinzelung, Macht und Zerstörung, wodurch ein «einzigartiger kühner Vorstoß in die neue politische, soziale und psychologische Welt des Hellenismus»³³ vorgenommen worden sei. Auch in der römischen Geschichtsschreibung sind hellenistische Darstellungsmittel verwendet worden, und zwar trotz und unabhängig von Kritik und Ablehnung schwülstiger Formen³⁴ und entgegen den Traditionen klassischer Würde (Coelius Antipater, Sisenna). So finden sich bei Sallust trotz seines Bekenntnisses zum Klassizismus Schlachtenschilderungen hellenistischen Musters³⁵ voll πάθος und πάρος, aber auch mit der gemessenen Würde (gravitas), die für einen römischen Beamten als verbindlich galt.³⁶ Auch bei Caesar³⁷ und Livius³⁸ sind sie gang und gäbe. Wie die gesamte Kunst, so bediente sich auch die Literatur des in Griechenland gewachsenen diachronischen Systems der Formelemente und setzte diese durch Auswahl aus dem inzwischen synchronischen System nach funktionalen Gesichtspunkten (exemplarisch-normative Komponente der Geschichtsschreibung) in veränderter Bedeutung ein. Durch diese Selektion der Mittel — und damit wendet sich T. Hölscher gegen die ungenaue und voreilige Abstempelung der römischen Kunst als Eklektizismus³⁹ — «entstand ein System, in dem die Formen der griechischen Kunst nicht nach stilistischen, sondern vornehmlich nach semantischen Kriterien gefiltert und dadurch in einem ganz neuen Sinne nutzbar waren».⁴⁰ Es entstand ein System von abstrakten Wirkungsbegriffen, Tugenden wurden als ideologisches System aufgebaut.

³² P. ZANKER (Anm. 4), 19: bei «inflationärer Verwendung verloren die übernommenen Bildzeichen ihre ursprüngliche Aussage, wurden zu vagen Zeichen gesteigerten Rühmens»; 48: abgenutzte Schemata/Bildzeichen können durch Kontext, Rang, Aufstellungsort zum Träger einer eindringlichen Aussage werden.

³³ T. HÖLSCHER (Anm. 2), 22.

³⁴ Z. B. Ciceros Kritik an der asianischen Richtung der Rhetorik, da diese nicht mit gravitas, auctoritas eines römischen Beamten vereinbar sei (Brut. 95, 327).

³⁵ Sall. Bellum Jugurthinum, komm. v. E. KOESTERMANN, Heidelberg 1971, Einleitung, 14: Übernahme von griechischen Phrasen und Sentenzen, die «vornehmlich artistischen Zwecken dienen und seiner Argumentation ein größeres Gewicht verleihen sollen».

³⁶ Sall. Cat. 31, 1–3; 61; D. FLACH: *Einführung in die römische Geschichtsschreibung*. Darmstadt 1985. 111 f.; H. A. GÄRTNER (Anm. 1, zu Sall.).

³⁷ F. H. MUTSCHLER: *Erzählstil und Propaganda in Caesars Kommentarien*. (Heidelberger Forschungen 15), Heidelberg 1975.

³⁸ E. BURCK: *Die Erzählkunst des Livius*. Berlin—Zürich 1964. 176 ff.

³⁹ T. HÖLSCHER (Anm. 2), 36.

⁴⁰ ders., 49.

In der römischen Geschichtsschreibung wird das am Beispiel der Feldherrndarstellungen deutlich. Cicero hat die sog. Feldherrntugenden beschrieben, die sich vor allem nach De imp. Pomp. als Kanon auflisten lassen: *scientia rei militaris*, *virtus*, *auctoritas*, *felicitas* werden genannt. Sie stellen eine hierarchische Ordnung dar, wobei *virtus* der umfassendste Begriff ist und jeder der vier Tugenden noch eine Reihe thematisch ähnlicher Eigenschaften und Verhaltensweisen untergeordnet sind.⁴¹ Sie bezeichnen sowohl strategische Qualitäten als auch moralische Haltungen und sind immer in Beziehung zur *res publica* gesetzt. Denn wenn Cicero ihre Darlegung auch mit dem Namen des Pompeius verbindet und für die Übergabe des Imperium an Pompeius im Krieg gegen Mithradates und Tigranes plädiert, und wenn Cicero auch in dieser konkreten historischen Situation Pompeius aufgrund seiner Fähigkeiten als den *unus vir* bezeichnet, so bleibt dennoch Pompeius als Person selbst eingebettet in die grundlegende Erörterung des sittlich-moralischen Wertekodex, d. h. die Person ist eingepaßt in dieses semantische System, das ihr übergeordnet ist, die Person selbst wäre austauschbar. Es wird an ihr ein verallgemeinertes Leitbild politischen und sozialen Verhaltens exemplifiziert.

Wie sieht das bei Sallust aus? Im Jug. 64, 1 stellt Sallust den Metellus vor. Auf den ersten Blick scheint das Urteil, das sich aus der Gegenüberstellung der positiven und negativen Eigenschaften ergibt, zeitlos und allgemein⁴² zu sein: Metellus ist der selbstbewußte Vertreter der Nobilität. Aber dann erkennt man, daß diese Merkmale gar nicht so viel mit dieser Person des Metellus zu tun haben, sondern «je nach den gerade herrschenden Mehrheitsverhältnissen bald negativ, bald positiv beurteilt»⁴³ werden, daß also der Feldherr nicht über den Parteien steht, sondern mitten in den innenpolitischen Auseinandersetzungen.⁴⁴ Sallust hat demnach die konkrete politische Situation, die Wirren der Bürgerkriege und Auseinandersetzungen zwischen den Optimaten und Popularen, mit der Semantik der Feldherrn-virtus in Beziehung gesetzt, wobei deutlich wird, daß zwischen der idealen *virtus*, der abstrahierten *virtus*, und der «individuellen»⁴⁵ des Metellus unter den gegebenen Umständen eine Lücke klafft. An den Gegenspieler Marius arbeitet Sallust die Vorzüge und Wahrfähigkeit der nicht durch Geburt ererbten *virtus* (wie bei Sulla oder Metellus), sondern der durch Taten für die *res publica* erworbenen *virtus*⁴⁶ heraus. Diese

⁴¹ Ich stütze mich auf die Untersuchungen von H. PLÖGER: *Studien zum literarischen Feldherrnporträt römischer Autoren des 1. Jh. v. Chr.* (Cicero, De imperio Cn. Pompei; Caesar, Bellum Gallicum; Sallust, Bellum Jugurthinum; Livius, Ab urbe condita XXI–XLV; Onasander, Strategikos). Diss. Kiel 1975.

⁴² ders., 83.

⁴³ ders., 106.

⁴⁴ W. STEIDLE: *Sallusts historische Monographien. Themenwahl und Geschichtsbild.* Historia Einzelschr. H. 3. Wiesbaden 1958, 67–68.

⁴⁵ R. SYME: *Sallust.* Univ. of Calif. Press. 1964, 158 f.: Sallust werde Metellus gerecht, 158 f.

⁴⁶ Jug. 63, 3.

entspricht seiner Idealvorstellung, sie existiert nur als Forderung, als Programmpunkt.⁴⁷ Denn auch der Popular Marius besitzt sie trotz aller Verdienste nicht, denn er hat genau wie Metellus auch negative Seiten,⁴⁸ die nach dem Sieg über Jugurtha in einem von ambitio getragenen Streben nach persönlicher Kommandogewalt hervortreten. Diese ambitio ist auf die Bürgerkriegssituation zu beziehen und entspricht den skrupellosen Methoden der Eigenpropaganda in Rom,⁴⁹ die von P. Zanker auch in der Bildsprache nachgewiesen wird.⁵⁰ H. Wirz, Komm. zu Jug. 107, 4, S. 150: «Hier wird der Übergang von einer oligarchischen zu einer autokratischen Herrschaftsform ausgedrückt» durch die zur *virtus* gehörenden Begriffe *spes gloriae*, *honoris* und *opes*,⁵¹ die Sallust positiv wertet im Zusammenhang mit Marius' Erfolgen über die Gallier und Germanen, ambivalent⁵² aber dadurch, daß er sie als Machtfaktor des *homo novus* in Beziehungen zu den gegenwärtigen Bürgerkriegen setzt; ihre Ambivalenz erwächst der Bürgerkriegssituation. Der *virtus*-Begriff als solcher ist eine wirklichkeitsferne Abstraktion, sein Inhalt ist entleert, er kann bestenfalls als über den Dingen schwebender Vergleichspunkt, von dem sich die Wirklichkeit abhebt, herangezogen werden. Aber Sallust scheint dennoch auf seine normierende Wirkung ein wenig zu hoffen.

Noch ein Blick auf Livius und seine Darstellung des Scipio Africanus maior, der wohl seine Vorstellung vom echten Römer am ehesten erfüllte.⁵³ *Virtus*⁵⁴ sprach das römische Volk diesem Manne für seine Verdienste im 2. Punischen Krieg zu, auf diese *virtus* schoben die unterlegenen Karthager⁵⁵ und auch Hannibal⁵⁶ ihre Mißerfolge. Sie bewies sich in extremen Gefahrensituationen⁵⁷ für die *res publica*. Livius sieht in ihr die Verkörperung des persönlichen Einsatzes für die Rettung des Staates.⁵⁸ Scipio ist der rechte Vertreter römischer Gesittung⁵⁹ im Krieg gegen Antiochus, er lehnt die Machtstellung eines *consul perpetuus* und *dictator* ab,⁶⁰ verbietet die eigene Person meinende Denkmälerrückstellung in Rom⁶¹ und zeigt damit gegen die in der Stadt, eben am Ausgang

⁴⁷ H. PLÖGER (Anm. 41), 142; V. PÖSCHL: *Grundwerte römischer Staatsgesinnung in den Geschichtswerken des Sallust*. Berlin 1940, 46.

⁴⁸ H. PLÖGER (Anm. 41), 122, mit Diskussion der Literatur zur Frage der populären Tendenzschrift.

⁴⁹ Jug. 64, 3–4.

⁵⁰ P. ZANKER (Anm. 4).

⁵¹ Jug. 107, 4.

⁵² V. PÖSCHL (Anm. 47) spricht vom Facettenreichtum des Charakters des Marius, davon, daß an Sallust schlecht heranzukommen sei, da er nicht immer eindeutige Entscheidungen treffe.

⁵³ P. G. WALSH: *Livy. His Historical Aims and Methods*. Cambridge 1961, 93.

⁵⁴ 30, 45; 31, 8, 6; 38, 46, 10; 45, 38, 4.

⁵⁵ 30, 28, 11.

⁵⁶ 30, 30, 13.

⁵⁷ 21, 46, 7–8 und 10.

⁵⁸ P. G. WALSH (Anm. 53) 96.

⁵⁹ 37, 36, 2.

⁶⁰ 38, 56, 11–13.

⁶¹ 38, 56, 11.

der Republik besonders um sich greifenden Tendenzen der Selbstdarstellung⁶² *moderatio*; er lehnt voller Traditionsbewußtsein den ihm von den Spaniern angetragenen Königstitel ab.⁶³ Alles das sind Haltungen, die zunächst einmal den Republikaner *par excellence* verraten, die andererseits aber den Bezug auf das von politischem und psychologischem Fingerspitzengefühl zeugende Verhalten des Augustus nicht verleugnen können. Scipio ist auch der Vertreter des Rechtsstandpunktes des *populus Romanus* — *bellum iustum*⁶⁴ — und scheut sich nicht, seinen Plan des direkten Übersetzens nach Karthago notfalls gegen den Senat mit Hilfe des Volkes durchzusetzen.⁶⁵ Das könnte zielen auf den persönlichen Konkurrenzkampf des einzelnen in der späten Republik, aber Livius bringt als Rechtfertigung für diese unübliche Verfahrensweise das Kriterium des Nutzens⁶⁶ für den Staat ins Spiel. So bleibt die Gestalt des Scipio im Grunde makellos,⁶⁷ ja Livius zieht eine Parallele zu Alexander d. Gr.⁶⁸ Bezogen auf die dem Scipio zugesprochene *virtus* bedeutet das, daß sie in der Person dieses Feldherrn ein Ideal darstellt oder, schärfer ausgedrückt, daß das Ideal seine Verkörperung in dieser Person findet.⁶⁹ Es ergibt sich die Bezugsreihe: Scipio (*virtus*-Ideal) — Alexander — und als drittes Glied in der Kette Augustus.⁷⁰ Einen solchen Bezug weist T. Hölscher⁷¹ für die Übergangszeit zum Prinzipat nach an Porträtfiguren, die in Fortsetzung hellenistischer Stilformen *maiestas*, *pondus* und dynamische Energie in der Tradition Alexanders ausdrücken.

Ich fasse zusammen: Die aus hellenistischen Mustern funktions- und wirkungsorientiert ausgewählten semantischen Formelemente sind in der römischen Geschichtsschreibung Träger des ideologischen Systems der Wertbegriffe. Im Zusammenhang mit dem exemplarischen Charakter dieser Gattung sind für ihren Begriffsumfang Grenzen abgesteckt, so daß sie durch ihren Abstraktionsgrad, ihren Verallgemeinerungsgrad zu Zeiten der Krise wegen

⁶² Eine Folge des hellenistischen Einflusses, P. ZANKER (Anm. 4) 17, 18.

⁶³ 27, 19, 4–6.

⁶⁴ 30, 16, 8–9.

⁶⁵ 28, 40, 1–2.

⁶⁶ 28, 45, 3; s. H. PLÖGER (Anm. 41) 258.

⁶⁷ Die Scipionenprozesse bringt Livius 38, 54, 6 allerdings in Zusammenhang mit der Machtbegrenzung eines *nobilis*, aber alle Einzelvorwürfe gegen die Scipionen widerlegt Livius am Ende des 38. Buches in den beiden Reden des Scipio Nasica und des Tib. Gracchus mit einer großartigen Anerkennung, so daß die Angriffe gegen die Scipionen gegenüber dieser Huldigung nicht nur ganz in den Hintergrund treten, sondern daß die Verdächtigungen um so gemeiner erscheinen. Hier liegt eine ähnliche Darstellungsweise vor wie bei der Romkritik und ihrer Widerlegung, E. BURCK: *Die römische Expansion im Urteil des Livius*. ANRW II 30, 2, Berlin–New York 1982, 1183, Anm. 88.

⁶⁸ 26, 19, 6–7.

⁶⁹ S. auch H. H. SCULLARD: *Scipio Africanus. Soldier and Politician*. London 1970, der bemerkt, daß Livius das Hauptgewicht auf die Charakterisierung von Führerpersönlichkeiten legt.

⁷⁰ Vgl. D. TIMPE: *Caesars gallischer Krieg und das Problem des römischen Imperialismus*. *Historia* 14 (1965) 189–214, hier 195, über das Alexanderideal als Ausdruck des individuell-universalen Herrschaftsanspruchs Einzelner (Caesars, Pompeius, Crassus, Antonius).

⁷¹ T. HÖLSCHER (Anm. 2) 64.

ihrer klaren Verständlichkeit in sozialtherapeutischer Wirkung⁷² eingesetzt werden und in einer Art «Mantel»funktion zur concordia ordinum beitragen können. Die Untersuchung zeigt aber weiterhin, daß diese Elemente als Teile eines semantischen Systems zu verstehen sind und als solche wirken. Dieses System besitzt in sich, bezogen auf die jeweiligen historischen und gesellschaftlichen Bedingungen, semantische Flexibilität.⁷³ Das beweist der Erfolg der augusteischen Restauration, in der alte Symbole fast «unbemerkt» mit neuen Inhalten versehen wurden. In Kunst und Literatur der Übergangszeit von der Republik zum Prinzipat ist allgemein eine zunehmende Individualisierung⁷⁴ oder Spezifizierung der Semantik zu beobachten. *Virtus* nähert sich hellenistischer Auffassung von der großen Persönlichkeit.

Jena.

⁷² Kunst als sozialtherapeutische Institution in Klassengesellschaften diskutiert D. SOMMER (Anm. 12) 46, in Auseinandersetzung mit M. MIERENDORFF u. H. TROST: *Über den gegenwärtigen Stand der Kunstsoziologie in Deutschland*. Kölner Zeitschr. f. Soziologie und Sozialpsychologie 9 (1967) 367.

⁷³ T. HÖLSCHER (Anm. 2), 51, unterstreicht m. E. zu sehr den wandlungsresistenten Charakter der Tugenden als ideologisches System und die Fixierung der Darstellungsweise in festen Typen.

⁷⁴ Sall. Cat. 54 in der Caesar-Cato-Rede, dazu H. A. GÄRTNER (Anm. 1), 462, Anm. 26.

T. KÖVES-ZULAUF

REDEN UND SCHWEIGEN IM TACITEISCHEN «DIALOGUS DE ORATORIBUS»

«Flache Darstellung verwechselt ja immer eine Rolle des Hintergrunds mit einer Nebenrolle» (S. Zweig, J. Fouché, Bildnis eines politischen Menschen, Frankfurt, 1974, 10).

Der Rednerdialog des Tacitus ist, wie allgemein anerkannt, ein für die römische Literatur- und Ideengeschichte hoch bedeutsames Werk. Er ist zugleich — und auch dies dürfte unbestritten sein — eine schwer deutbare Schrift. Die Schwierigkeiten ergeben sich nicht zuletzt daraus, daß nicht von vornherein klar ist, wer von den Anwesenden seine Ansicht zu dem erörterten Grundproblem, den Gründen für den Niedergang der Redekunst, geäußert hat und wenn, dann in welchem Sinne. Eine Unklarheit, die engstens mit einer Textlücke im letzten Drittel des Werkes zusammenhängt. Gerade von demjenigen Gesprächsteilnehmer nämlich, der die ersten Worte spricht und dadurch den Dialog formal in Gang setzt, Julius Secundus, einem hochverehrten Lehrer des jungen Tacitus, wird im erhaltenen Text keine Stellungnahme berichtet. Hat Secundus keine Rede gehalten oder hat er gesprochen, nur ist seine Rede in der Textlücke für immer verschwunden?

An der Diskussion «De causis corruptae eloquentiae» nehmen noch drei weitere frühende Redner der Zeit teil: Curiatius Maternus, in dessen Haus das Gespräch stattfindet und dessen vor einem Tag rezitiertes Cato-Drama den Anlaß zur Gesprächseröffnung bietet; M. Aper, der zusammen mit Julius Secundus Maternus aufsucht und zugleich nach jenem als zweiter das Wort an Maternus richtet. Der Dritte ist Vipstanus Messalla, der später hinzukommt, nachdem Aper und Maternus schon je eine längere Rede gehalten haben. Anwesend ist noch der junge, etwa 19 bis 22 Jahre alte Tacitus, als Begleiter seiner verehrten Lehrer in der Eloquenz, Aper und Secundus; er ist jedoch nur stummer Zuhörer.

In der Diskussion bestreitet Aper, daß es überhaupt einen Niedergang der Redekunst in der gegenwärtigen Epoche gebe und damit die Notwendigkeit einer Erklärung für dessen Gründe. Messalla sieht die Ursache in der falschen Erziehung und Ausbildung; Maternus schließlich macht die politischen Zustände für den Niedergang verantwortlich: Republikanische Freiheit sei die *conditio sine qua non* für eine Blüte der Redekunst, die verkümmern muß, wenn die Entscheidungsmacht in der Hand eines Einzelnen liegt.

Was nun die Frage betrifft, ob Secundus eine Rede gehalten hat oder nicht, führte zwar die lange, seit mehr als 150 Jahren andauernde intensive Diskussion in der Forschung bis heute zu keinem abschließenden Ergebnis. Einen wichtigen Teilerfolg haben die Anhänger der Skepsis jedoch errungen. Heute schreibt so gut wie niemand mehr irgend einen Teil der effektiv überlieferten Redetexte dem Julius Secundus zu. Wenn Secundus eine Rede gehalten hat, so kann sich diese nur in der großen Lücke befunden bzw. in ihr verschwunden sein. Auch um diese Möglichkeit ist es jedoch schlecht bestellt. Nicht zufällig überwiegt in der Forschung seit den dreißiger Jahren die Stimme der Skepsis, wenn diese nicht immer schon stärker war. Alle Argumente sprechen in der Tat dagegen, daß der Verfasser des Dialogs den Secundus je eine zusammenhängende längere Rede halten ließ, die äußerlichen Fakten der Textgeschichte, die Psychologie des Julius Secundus, die formalen Traditionen der Dialoggestaltung sowie die Eigenstrukturen der taciteischen Schrift.

Umso erstaunlicher ist es, daß es trotz allem immer wieder Verfechter einer Secundus-Rede gibt. Noch erstaunlicher aber, daß manche ihrer Argumente gar nicht schlecht sind. Nicht ohne jede Berechtigung weist man darauf hin, daß von einer Person, die als hervorragender Redner in den Dialog eingeführt wird, mit Fug und Recht erwartet werden kann, daß sie auch eine Rede hält. Secundus wäre in der Tat der einzige disertissimus homo und praestantissimus vir, der dies im Dialog nicht täte. Sein Vorhandensein im Werk bliebe auf diese Weise letztlich ohne adäquaten Sinn. Da ferner die antike Redekunst in allgemeinem Sinne drei Gebiete umfaßte — Rhetorik, Dichtung, Geschichtsschreibung — und da die Rhetorik in Aper, die Dichtkunst in Maternus ihren Verfechter hatte, wäre es nicht unlogisch auch für die Geschichtsschreibung einen Unterredner plädieren zu lassen, den Secundus nämlich, einen Verfasser von Biographien. Secundus wird am Anfang mit Aper als großer Redelehrer des Tacitus auf eine Stufe gestellt; insofern ist die Erwartung völlig natürlich, daß wie Aper so auch Secundus ein Zeugnis seiner Redekunst ablegt. Dies umso mehr, als eine ausführliche Rede des Secundus auch konkret versprochen wird, zwar nicht von ihm selbst, sondern von Maternus: «Ich verspreche es für beide; denn sowohl ich als auch Secundus werden die Aufgaben absolvieren, die du (Messalla), nicht so sehr weggelassen als vielmehr uns übriggelassen haben wirst», heißt es 16, 3. Solche Ankündigungen sind eine typisch ciceronische Maßnahme der Gesprächsführung, auf die Tacitus hier sogar durch den Wortlaut Bezug nimmt; Cicero aber hält sich gewöhnlich an solche Versprechungen.

Es ist hier nicht die Gelegenheit, auf die Widerlegungsversuche im Einzelnen einzugehen, die diese Argumente in der Forschung ausgelöst haben. Ich beschränke mich auf drei grundsätzliche Bemerkungen. Durch keines dieser Argumente wird ein Argument, das *gegen* eine Rede des Secundus spricht, konkret widerlegt. Zweitens verbirgt sich hinter dieser Argumentationsweise für eine Secundus-Rede eine ganz bestimmte Konzeption vom Wesen eines

Redners, und die Gültigkeit der Argumente ist an die Richtigkeit dieser Konzeption geknüpft. Als «Redner» gilt hier der «*dicendi peritus*», einer der *reden* kann. Wenn man dagegen den Redner umfassender, und wie ich meine auch tiefer, definiert, als einen, der nicht nur reden sondern auch schweigen kann, d. h. der genau weiß, wann er zu reden und wann er zu schweigen hat, so verlieren manche der Argumente von selbst ihre Beweiskraft. So kann dann z. B. die Funktion eines Redners gerade darin bestehen, daß er gegebenenfalls *nicht* redet und sein Vorhandensein gerade in diesem Umstand seinen besonderen Sinn findet. Eine Paarbildung des Secundus mit Aper am Anfang des Dialogus kann dann durchaus im Sinne einer extremen Kontrastbildung gemeint sein: Aper als einer, der zu viel, zu intensiv, zu aggressiv redet gegenüber einem Secundus, der von seiner Redefähigkeit auf ostentative Weise keinen Gebrauch macht u. a. m. Eine solche Auffassung vom Wesen des Redners, ja des Rednens ist unschwer zu belegen. Schon Platon, unter dessen Einfluß Cicero ebenso wie Tacitus über die Redekunst schreiben, definiert den wahren Redner als einen, der die Zeitpunkte kennt, wann man zu reden hat und wann man sich zurückhalten muß, der ebenso fähig ist zu reden wie angesichts derer zu schweigen denen gegenüber man schweigen muß: *δυνατός . . . λέγειν τε καὶ σιγᾶν πρὸς ὅς δεῖ* (Phaidr. 272 a4, 276 a6). Der ideale Redner in Ciceros *De oratore*, Crassus, sagt den erstaunlichen Satz: Reden ist immer töricht, ausgenommen wenn es unbedingt notwendig ist. Erst recht töricht ist es aber, über das Reden zu reden. Drittens aber ist das, was sich an den Argumenten für eine Secundus-Rede als widerstandsfähig gegen jede Kritik erweist die Tatsache, daß in dem Dialogus eine *Erwartung* hinsichtlich einer Secundus-Rede geweckt wird, nicht daß eine solche Rede tatsächlich gehalten wurde. Für Letzteres sehe ich keinen schlüssigen Beweis. Auch hier arbeitete Tacitus also bewußt auf einen Widerspruch hin: Der Leser sollte eine Rede des Secundus *re vera* erwarten, und die Erwartung sollte nicht in Erfüllung gehen, was dem Schweigen des Secundus erst sein volles Gewicht gibt. Auch andere Unterredner des Dialogus, vielleicht sogar alle anderen, sind durch einen wesensmäßigen Widerspruch charakterisiert: Aper tut alles, um sich und anderen einzureden, große Redekunst sei immer noch möglich und wird in der Gegenwart auch praktiziert, wobei er in seinem Innersten durchaus weiß, daß dies eine Lüge ist, seine Lebenslüge. Auch hier ist die wahre Antwort ein *tertium*, ein ja und nein, eine Mischung aus Rollenspiel, Heuchelei und Selbstbetrug. Ebenso tritt Maternus einerseits als resoluter Kämpfer gegen die Monarchie auf, hält andererseits eine Lobrede auf dieselbe, auch dies Ausdruck konventioneller Redeweise, echter Gespaltenheit und absichtlicher hintergründiger Ironie zugleich. Nach demselben Muster erfüllt der Redner Secundus die in ihn zu Recht gesetzte Erwartung *e contrario*, dadurch, daß er — schweigt.

Die intensive Konzentrierung auf die eine Seite des Widerspruchs hat bei Befürwortern wie Gegnern einer Secundus-Rede den Blick dafür verstellt, daß

Tacitus in der komplexen Gestalt dieses schweigenden homo disertissimus eine ganz bestimmte Tradition fortsetzt und weiterentwickelt, kein geringes Argument dafür, daß die Rolle des Secundus tatsächlich in diesem Sinne zu deuten ist.

Ähnliches findet sich schon in demjenigen ciceronischen Dialog, der von allen ciceronischen Mustern des Tacitus dem Rednerdialog inhaltlich am nächsten stand, «De oratore» nämlich. Hier spielt der hochverehrte Lehrer Ciceros Q. Mucius Scaevola augur im ersten Buch die entscheidende Rolle: er sagt das erste Wort (§ 1, 28), er sorgt wiederholt dafür, daß die Diskussion weitergeht (105, 160, 162), spielt die Rolle des Mittlers zwischen den verschiedenen Gesprächsteilnehmern (105, 163) und spricht Urteile kraft besonderer Autorität (107, 112). Mit dem Ende des ersten Buches jedoch läßt Cicero Scaevola sich zurückziehen; an den Diskussionen des zweiten Tages, der Bücher 2–3, hat er keinen Anteil mehr. Wie bewußt Cicero diese Komposition gestaltet hat, erfahren wir von ihm selbst, aus seiner brieflichen Antwort an Atticus, der jene Entfernung Scaevolae bemängelt hat. Der große Redner teilt mit, daß er «deus ille noster Plato» nachgeahmt habe, Scaevola sei ein Abbild des Kephalos am Anfang der platonischen Politeia, der auch nur am ersten Gespräch beteiligt ist und sich dann endgültig zurückzieht zu einer gottesdienstlichen Handlung (Att. 4, 16, 3). Cicero hat gegenüber Plato den Kontrast zwischen Anwesenheit und Abwesenheit einer Autoritätsperson des Anfangs quantitativ und qualitativ verstärkt und diese Linie führt Tacitus weiter, und zwar im selben Sinne weiter. Denn wie Scaevola ein intensivierter Kephalos ist, so Secundus ein Scaevola auctus. Beide sind nicht nur nach einer wichtigen Rolle am Anfang am Schluß abwesend, sondern ähneln sich auch in ihren sonstigen Funktionen: Beide sprechen das erste Wort, beide sind treibende Kraft des Dialogs, Mittler, Schiedsrichter; beide sind ferner einerseits verehrte Lehrer des Icherzählers, andererseits Realisten in ihren Auffassungen; Scaevola wird dazu im Dialogus namentlich erwähnt (30, 3); daß beide Namen einander auch im Anlaut ähneln, wird Kennern beider Dialoge die Assoziation des Secundus mit Scaevola nicht gerade erschwert haben. Wie Cicero die Anwesenheit Scaevolae gegenüber der des platonischen Kephalos verlängert und dadurch den Kontrast zwischen Präsenz und Abwesenheit verstärkt hat, so verlängerte Tacitus die Anwesenheit und verstärkte den Kontrast folgerichtiger Weise noch weiter. Dies entspricht seiner allgemeinen Methode dem ciceronischen Vorbild gegenüber, insbesondere was die Verstärkung der Komponente des Schweigens generell betrifft. Die Gesprächsteilnehmer bei Tacitus verschweigen viel mehr, reden viel impliziter als Ciceros Dialogpersonen; auch der Icherzähler Cicero tritt in Dialogen gelegentlich zugleich als schweigender Teilnehmer am berichteten Dialog selbst auf, doch er Schweigt nie so restlos wie Tacitus im Dialogus. Für beide war ja der Zwang zum Schweigen bittere Lebenserfahrung, für Tacitus jedoch in unvergleichlich höherem Maße als für seinen Vorgänger. Auch als

Oppositionsprinzip war Schweigen eine Erbschaft Ciceros, jedoch erlangte es für die taciteische Epoche eine Bedeutung von viel größerer Dimension.

Die ganze Geschichte der Traditionsgestalt eines schweigenden Dialogpartners, die im Rednerdialog des Tacitus kulminiert, wäre noch zu schreiben. Erst dann wird die volle Bedeutung dieser Figur auch bei Tacitus voll zu ermessen sein. Hier müssen wir uns auf zwei kurze Hinweise beschränken: Es liegt erstens auf der Hand, daß die Wurzeln dieser Figur über Plato, über den Anfang der reinen Dialogform hinausreichen. Schon im Drama, das mit dem Dialog durch gemeinsame Wurzeln verbunden ist, gibt es eine Person, die nur am Anfang auftritt und trotzdem grundsätzliche Bedeutung hat. Donat nennt sie in seinem Kommentar zu Terenz' *Andria* «*persona protatica*» und definiert sie folgendermaßen: «Als dem Anfang zugeordnete Person (*persona protatica*) ist diejenige zu verstehen, die einmal am Anfang des Stückes eingeführt, in keinem von dessen Teilen später Anwendung findet» (*Andr.* 1, 8). Verschwiegenheit — *fides et taciturnitas* — ist das Grundmerkmal dieser Figur. Denn sie ist zweitens Trägerin besonderen Wissens, sie kennt die Vorgeschichte des Stückes, die Hintergründe der Intrigue, die sie Personen des Dramas verschweigt, nur dem Publikum erzählt, um dadurch den Zuschauern das Stück verstehbar zu machen. Dieses Merkmal besonderen Wissens zeichnet auch die «*personae protaticae*» der Dialogform aus: der platonische Kephalos zieht sich in den Bereich des Götterkultes zurück, einer Welt höheren Wissens über der Gerechtigkeit menschlicher *politeia*; Scaevola bei Cicero ist der große alte Mann der Jurisprudenz, der Hintergrundwissenschaft der römischen Redekunst sozusagen. Cicero begründet in dem Brief an Atticus die Anwesenheit Scaevolae im ersten Buch damit, daß das Gespräch dort «zu Scaevolae Studien paßt», und seine Abwesenheit in den weiteren Büchern damit, daß dort nur von Rhetorik in technischem Sinne die Rede ist, und die Gefahr bestand, daß Scaevola die Erörterungen dort als Spötter gestört hätte. Im Rahmen einer solchen Entwicklungsgeschichte ist zu erwarten, daß auch Secundus als Träger von Hintergrundwissen im Rednerdialog zu gelten hat, daß sein Nichtreden damit zusammenhängt und in diesem Zusammenhang zu verstehen ist.

Am Ende des Dialogus läßt Tacitus Messalla feststellen, daß im Gespräch nicht alles zum Thema gehöriges gesagt wurde. Eine schweigende, vorzeitig sich entfernende Hauptperson wird unter solchen Umständen von selbst zu einer Personifikation dieses unvollendeten Redens. Was Secundus gesagt hätte, wenn er gesprochen hätte, muß freilich ihrem Inhalt nach ein Gegenstand reiner Spekulation bleiben. Das in der Tradition vorgezeichnete Muster seiner Gestalt spricht jedenfalls dafür, daß er Entscheidendes verschwiegen hat. Ebenso weist die singuläre Gleichheit seiner Attitüde mit der des Tacitus selbst darauf hin, daß Secundus von allen Gesprächsteilnehmern der wirklichen Meinung des Tacitus am nächsten steht. Denn auch Tacitus selbst ist ein extrem schweigsamer Teilnehmer an der Diskussion. Es wäre interessant zu wissen, ob er dabei

die sprachliche Bedeutung seines Cognomens, «der Schweigsame», bewußt in Darstellungsinhalt umgesetzt hat. Daß er zumindest einen anderen Beinamen im *Dialogus* instrumentalisiert hat, den des Aper, = Eber, steht so gut wie fest: Aper benimmt sich wie ein «Elefant im Porzellanladen» nach unserer Ausdrucksweise, wie ein «Wildschwein im Gemüsegarten» nach der Sprache des Römers Tacitus. Solche etymologische Instrumentalisierung von Beinamen historischer Gestalten gehört in Rom zu den besten Traditionen der Dialogform. So läßt Varro in seinem Dialog über die Landwirtschaft einen Cnaeus Tremellius Scrofa («Sau») über Viehzucht, einen Appius («apes») über Bienenzucht, Männer mit dem Beinamen Amsel, Pfau, Elster, Sperling, Eule über Vogelzucht diskutieren. Daher ist die Annahme keineswegs von der Hand zu weisen, daß Tacitus im Bewußtsein der Bedeutung des eigenen Beinamens ein entsprechendes Verhalten sich selbst sowie seinem Lehrer Secundus im *Dialogus* zugemessen hat, diese schweigende Gestalt als Identifikationsfigur zum Sprachrohr der eigenen Meinung gemacht hat. Die Konsequenz daraus wäre, daß als die Quintessenz des *Dialogus* eine Art «ungeschriebene Lehre des Tacitus» anzusehen wäre über die «*causae corruptae eloquentiae*».

Ein solches Nichtreden des Secundus stört Logik und Struktur des *Dialogus* sowenig, daß es vielmehr als dessen Vollendung in beiderlei Hinsicht erscheint. Die Dialogpartner diskutieren nicht nur über den Niedergang der Redekunst, ihre Beiträge exemplifizieren zugleich diesen Niedergang, jeder auf seine Weise. Das Schweigen dort, wo man sprechen müßte, ist nun auch eine Form der Entartung der Redekunst, ja die absolute Form der Entartung. Diese exemplifizierte Secundus mit seinem Schweigen am Ende des *Dialogus* als dessen Krönungspunkt. Wie das, was er sagen würde, die absolute Wahrheit, die volle Lösung des Problems sein müßte. In den Strukturkategorien des *Dialogus* ausgedrückt: Es wäre der Standpunkt des Maternus ohne seine Panegyrik auf das Kaisertum, d. h. ohne die Komponente, die seine Rede widersprüchlich und zu einem Symptom für den Niedergang der Redekunst macht. Des Maternus, dessen Gestalt und Ansichten von den ausdrücklich Redenden dem Tacitus am nächsten steht.

Nirgends ist der verschwiegene, hintergründige Charakter der Ausführungen im *Dialogus* besser zu greifen als im Schweigen des Secundus. Diese originäre Rätselhaftigkeit der Schrift ist dann durch die Lücke in der handschriftlichen Überlieferung für uns noch verstärkt, nicht verursacht worden. Insofern läßt sich sagen, daß hier ein äußerer Zufall auf staunenswerte Weise kongruent mit der inneren Natur des Gegenstandes geschah. Wenn der Spruch des Terentius Maurus «*habent sua fata libelli*» je richtig war, so im Falle dieser Schrift: *habuit suum fatum libellus — s u u m fatum*.

Marburg.

LES RÉFÉRENCES GÉNOLOGIQUES DES «MÉMOIRES D'HADRIEN»

IN MEMORIAM
MARGUERITE YOURCENAR

Parler d'une œuvre romanesque «moderne» à un auditoire de «classiques» ne tient plus de la gageure car les littératures que l'on appelle «classiques» que ce soit en Grèce ou à Rome, semblent devoir gagner à être comprises non seulement pour elles-mêmes, mais aussi à travers les reflets qu'elles ont projetés ou laissés dans les littératures suivantes.

Le décès de Marguerite Yourcenar — le 17 décembre 1987 — a réouvert le grand débat médiatique dont le romanière, première femme élue — en 1980 — à l'Académie française, était devenue l'objet à cette époque-là.¹ L'occasion est bonne alors pour se pencher sur un roman historique exceptionnel à sujet antique.

Les «Mémoires d'Hadrien» — parus en 1951 — ont rendu son auteur connu non seulement au grand public, mais aussi, d'une certaine manière, aux spécialistes des études classiques. C'est surtout grâce à sa «Note» bibliographique, minutieuse et précise, qui conclut le roman et aussi, un peu plus tard, grâce à son essai — moins connu toutefois — intitulé «Les visages de l'histoire dans l'Histoire Auguste» qu'elle a gagné le titre d'helléniste de premier plan» dans les manuels d'histoire littéraire ainsi que le droit d'être citée dans les publications dédiées à l'Antiquité.²

Pour donner la caractéristique essentielle des «Mémoires d'Hadrien», les commentateurs croient, très souvent et même de nos jours, avoir trouvé le mot approprié en leur collant l'étiquette de «mémoires apocryphes» ce qui, d'une part, rend hommage à l'écrivain qui aurait réussi à faire apparaître cette impression d'«authenticité» tant désirée, mais, d'autre part, entraîne une vive protestation de la part de Yourcenar elle-même. Tout en aspirant à

¹ Ayant basé cette communication sur une partie de notre article intitulé «*Gloses en marge des Mémoires d'Hadrien de Marguerite Yourcenar*» (ZJKF, sous presse), nous avons restreint les renvois au minimum. Pour les commentaires parus après le décès de Yourcenar cf.: Le Monde du 25/12/1987 (B. POIROT-DELPECH, D. SALLENAVE, J. SAVIGNEAU); P. BOISDEFRE: *Pour un portrait de Marguerite Yourcenar*. Revue de deux mondes, Février 1988, p. 87—95.

² Cf. p. ex.: H. BARDON: *La littérature latine inconnue*. T. II, Paris, Klincksieck 1956; Der kleine Pauly II, Stuttgart 1967, p. 912; G. DEJAIFVE in: Les Etudes Classiques, No. 3 (1982) p. 209—224; A. BERNARD: *Les portes du désert*. Paris, CNRS 1984, p. 58—60.

l'«authenticité», elle n'a jamais voulu faire passer ces mémoires pour «vraies» et c'est pourquoi elle préfère le terme de «mémoires imaginaires».

Or, quel que soit le terme employé par la critique — apocryphe, fictif ou imaginaire —, une erreur considérable est toutefois entretenue. Des spécialistes renommés ainsi que de petits chroniqueurs de la presse quotidienne supposent que Yourcenar a tenté la reconstruction des mémoires — attestés par les sources antiques³ — qui, écrits par l'Hadrien historique, furent vraiment publiés, soit sous le pseudonyme de l'empereur, soit sous le nom de son affranchi Phlégon ou d'une autre personne, et dont quelques fragments seulement nous sont parvenus.

Cette idée fixe témoigne que la critique littéraire s'est souvent précipitée à étudier surtout la «Note» et d'autres commentaires écrits par l'auteur où, évidemment, l'existence de tels mémoires est constatée et où, en plus, Yourcenar se sert, pour commencer ses remarques d'ordre bibliographique, du mot de «reconstitution» qui, il faut l'avouer, incite à une interprétation erronée. Mais cela témoigne, en même temps, de la lecture trop superficielle de l'œuvre littéraire elle-même où l'on dit verbis expressis: «Je me propose maintenant d'avantage: j'ai formé le projet de te raconter ma vie. A coup sûr, j'ai composé l'an dernier un compte rendu officiel de mes actes, en tête duquel mon secrétaire Phlégon a mis son nom. J'y ai menti le moins possible. L'intérêt public et la décence m'ont forcé néanmoins à réarranger certains faits.»⁴

La première constatation donc qui nous paraît importante et que nous aimerions avancer ici, concerne alors le but de même que le contenu de cette œuvre littéraire. Yourcenar ne se propose absolument pas de reconstruire les mémoires impériaux, apologie politique, qui furent, sans aucun doute, écrits par l'empereur Hadrien et qui sont attestés par nos sources. Bien au contraire: elle cherche à reconstruire les confessions d'un homme d'Etat et d'un philosophe à la fois, tout à fait sincères et humaines, les mémoires No. 2 alors, les mémoires à tendance autobiographique très marquée qui avaient pu être écrits par Hadrien, mais ne sont pas mentionnés dans les sources.

Il est évident que Yourcenar, en les composant, ne put pas avoir sous les yeux comme modèle et but ni la *Vita Hadriani* écrite par Phlégon, apparemment une parmi beaucoup d'autres autobiographies moyennes et sans aucune valeur littéraire que la longue et riche tradition des mémoires impériaux nous fournit, ni les «faits divers» d'un petit chroniqueur local de l'Histoire Auguste mais une chef-d'œuvre de la littérature antique qui s'écarte de cette ligne pour ce qui est de la forme ainsi que du contenu. Les célèbres «Pensées» de Marc-Aurèle dont Yourcenar ne révèle, dans le roman, que peu-à-peu l'identité pour faire surgir son personnage, à la fin même, comme l'héritier spirituel — choisi

³ Cf. HA, *Vita Hadriani*, I, 1; 7, 2; Dio Cassius 69, 11.

⁴ M. YOURCENAR: *Mémoires d'Hadrien*. Paris, Plon 1962, p. 21.

par Hadrien — de tous les efforts entrepris par Hadrien, sont à la base, on s'en doute, de la conception de cette œuvre romanesque. Qu'on ne se trompe pas : l'Hadrien de Yourcenar ne s'adresse, par l'intermédiaire de son successeur, Marc-Aurèle en personne, qu'à son interlocuteur idéal, son animula, son ego intérieur. Il va de soi — selon Yourcenar, romancière si bien documentée — que «*der erste grosse Hellenist und Philosophenkaiser*»⁵ put écrire ses «*ta eis heauton*» et il est presque incroyable que dans les manuels d'histoire littéraire où les commentaires parfois verbeux ne font pas défaut, ce point de départ est laissé de côté. Il en est ainsi, peut-être, parce qu'il est vrai que cette filiation est mainfeste, mais absolument pas rectiligne.

Il faut se rendre compte, en effet, que Yourcenar, pour ce qui est de la forme ainsi que du style du roman, s'est documentée avec la même application qu'on lui connaît et qui lui a valu, en ce qui concerne le côté du contenu historique, l'intérêt des spécialistes. Si une sorte de «sous-produit», de «méta-texte» en est sorti sous la forme de l'essai «*Les visages d'histoire dans l'Histoire Auguste*», cas déjà mentionné, cette fois-ci nous avons affaire, de nouveau, à ce type d'essai intitulé «*Ton et langage dans le roman historique*».⁶

On y apprend, entre autres, quels choix et quelles limites l'auteur s'est imposés pour arriver à son but, à savoir «l'authenticité tonale maximale». Vu l'état fragmentaire de la littérature antique, on ne dispose certainement pas de beaucoup de supports fiables pour se familiariser avec le langage parlé des couches aisées, surtout dans le domaine de la conversation quotidienne. C'est la raison principale pour laquelle l'auteur, après avoir renoncé à la version primitive du roman envisagée comme une série de dialogues, a opté, finalement, pour le monologue d'Hadrien. Cette «*oratio togata*» mise au point, d'une façon géniale, par Yourcenar, c'est-à-dire «style soutenu, mi-narratif, mi-méditatif», qui fait retentir «la voix» d'Hadrien, est modelée comme une *koîné* de la prose antique ayant pour base, avant tout, le discours philosophique, où, à côté de Marc-Aurèle, Seneca ne peut pas être omis, mais le genre de *commentarii* (Caesar) et celui d'*epistulae* (Cicéron) n'y est pas sans importance. C'est le cadre ou roman, par exemple, une longue lettre adressée par l'empereur à son successeur, qui doit beaucoup à la correspondance de Cicéron où l'auteur aurait puisé abondamment et d'où elle aurait tiré cette atmosphère d'un discours en privé, familier et ouvert, mais un discours sous la forme écrite toutefois d'où l'échange verbal est banni.

Dans son roman, Yourcenar a abordé un autre problème qui intéresse les spécialistes, celui de la langue employée par Hadrien pour rédiger ses mémoires. Elle l'a résolu d'une façon originale en prétendant qu'Hadrien, bilingue, lui

⁵ *Der kleine Pauly*, op. cit., p. 910.

⁶ M. YOURCENAR: *Les visages de l'Histoire dans l'Histoire Auguste*, in: *Sous bénéfice d'inventaire*, Paris, Gallimard 1979², p. 7—27; *Ton et langage dans le roman historique*, in: NRF, No. 238, 1972, p. 101—119.

dictait ces «mémoires imaginaires» tantôt en latin, tantôt en grec, tout en admettant qu'«il y a pourtant des moments où, par inadvertance, je lui ai fait parler le français de mon temps.» Elle a même soumis, un peu plus tard, à une étrange épreuve de vérification «l'authenticité» de son propre français en essayant de traduire certains passages de roman en grec ancien; ceci fait, elle y a découvert, parfois, une émotionnalité intense trop «moderne» à laquelle il conviendrait de remédier en employant des moyens linguistiques plus dépouillés. «C'est en latin que j'ai administré l'empire; . . . mais c'est en grec que j'aurai pensé et vécu.»⁷ C'est ainsi que Yourcenar fait remarquer Hadrien et c'est là, dans le for intérieur même de son héros, qu'il faut chercher les raisons de son «orthodoxie grammaticale» — qualifiée souvent de classique ou académique — ainsi que de cette «forte imprégnation gréco-latine» qui fait — selon la critique — la spécificité de son style: «pour nos oreilles de Français du XX^e siècle, c'est bien ainsi que pourrait parler le successeur de Trajan.»⁸

Voilà alors quelques points susceptibles d'indiquer l'enracinement profond de cette œuvre de Yourcenar dans la littérature antique. Or, quels sont ses liens d'attache à la littérature moderne, française notamment? Les «mémoires imaginaires» d'Hadrien sont considérés par la théorie littéraire française contemporaine comme un roman historique haut-de-gamme où l'on est arrivé, d'une manière parfaite, à «concilier la vérité du passé et la liberté de la fiction»; Marguerite Yourcenar elle-même est envisagée en tant qu'inspiratrice de l'étape actuelle de l'évolution du roman historique français où il s'agit, avant tout, de «restituer une cohérence qui ne sacrifie ni l'objectivité du passé ni la subjectivité moderne du lecteur» ce qui veut dire qu'elle a réussi à reconstituer en profondeur — conformément à ses intentions — la psychologie d'une personnalité historique tout en la rendant vraisemblable ainsi que compréhensible et acceptable au lecteur d'aujourd'hui.⁹

Or, cela ne signifie pas, loin de là, que ce classement qui, en principe, prend pour point de départ la périodisation de l'évolution du roman historique proposée par Lukács — tout en s'écartant de ses idées toutes faites sur la biographie historique au fort pourcentage d'éléments psychologiques¹⁰ —, donnerait, une fois pour toujours, une place à Yourcenar dans l'histoire littéraire et la caractéristique génologique des «Mémoires d'Hadrien». Dans cet exposé, il faut nous limiter à indiquer des opinions différentes existant à ce sujet d'une façon lapidaire. Fille de Racine, de Flaubert ou bien de Proust? Tragédie ou essai, roman historique ou roman — tout simplement?

⁷ *Mémoires d'Hadrien*, op. cit., p. 37—38.

⁸ M. TOURNIER: *Gustave et Marguerite*, in: *Sud*, No. 55, 1984, p. 69.

⁹ J. CABRIÈS: *Le fait accompli* (Roman, Essai de typologie) in: *Encyclopaedia universalis*, corpus 16, Paris 1985, p. 26—27.

¹⁰ G. LUKÁCS: *Le Roman historique* (éd. slovaque), Bratislava, Tatran 1976, chap. 3, 4. On s'aperçoit toutefois que nombre de traits caractéristiques du «roman historique de l'humanisme démocratique» tel que défini par Lukács, s'appliquent très bien au roman de YOURCENAR, cf. p. 286 sq., 301 sq., 332 sq.

La discussion se fonde, comme très souvent d'ailleurs, sur les propos de Yourcenar elle-même qui se réfère à Racine, à savoir à ses préfaces aux tragédies, dans sa « Note » où, en énumérant ses sources avec une application heuristique, elle fait distinguer les personnages et situations historiques de ceux qui sont fictifs. Dans les « Carnets de notes des Mémoires d'Hadrien », une sorte de journal-épilogue à la Yourcenar, nous tombons, deux fois de suite, sur le nom de Flaubert — dont la « Correspondance » volumineuse offre des informations sur la genèse de l'œuvre aussi précieuses que les préfaces de Racine ou les post-faces de Yourcenar — et, en passant, sur celui de Proust. Pour ce qui est du classement du roman, Yourcenar l'accepte sans réserve car — et cette affirmation est, sans doute, intéressante à l'époque où l'on parle, de temps en temps, de la crise du roman — « le roman dévore aujourd'hui toutes les formes », mais elle conteste, par contre, la catégorie du « roman historique ». ¹¹

En ce qui concerne les comparaisons qu'on aime établir avec Flaubert, ¹² les ressemblances nous enseignent moins que les différences qu'on peut, évidemment, résumer en bref — quant à l'approche de l'auteur à la psychologie de ses personnages — par l'opposition des propos attribués à Flaubert « Madame Bovary, c'est moi ! » et du rejet lancé par Yourcenar à l'adresse de ceux qui osent affirmer « Hadrien, c'est vous ! » Or, ces différences vont beaucoup plus loin. Si Flaubert s'était servi du sujet historique pour tenter une évasion de la vie quotidienne banale de la société bourgeoise qui l'entourait et qu'il détestait profondément, si le pessimisme de l'auteur l'emporte, toutefois, sur la fresque symbolique de l'exubérance exotique monumentale, et si son scepticisme à l'égard de l'amélioration des rapports entre les hommes est perceptible et omniprésent, les conclusions tirées par Yourcenar, par contre, sont décidément optimistes et constructives car le roman entier se veut être une recherche consciente des valeurs par lesquelles le passé peut faire appel au présent et, rien de moins, une conviction profonde de les trouver.

Il vaudrait mieux, peut-être, remplacer le mot « présent » par le mot « avenir ». Yourcenar, en effet, conçoit le passage entre le passé et le présent d'une façon continue car on ne vit son présent que par l'intermédiaire de la « mémoire individuelle ainsi que collective » qui n'est rien d'autre que l'évocation des événements passés, donc il n'importe pas beaucoup si ces événements se sont déroulés il y a une heure ou deux mille ans. Voilà la raison principale pour laquelle Yourcenar trouve la catégorie du « roman historique » entièrement vide et inutile : il va de soi que le passage entre le roman puisant dans l'histoire et celui s'inspirant de la contemporanéité est, lui aussi, tout à fait continu car « le romancier ne fait jamais qu'interpréter, à l'aide des procédés de son temps, un certain nombre de faits passés, de souvenirs conscients ou non, personnels

¹¹ *Mémoires d'Hadrien*, op. cit., p. 332–333, 322–323.

¹² TOURNIER : op. cit. C. CLÉMENT : *L'androgynie imaginaire de Marguerite Yourcenar*, in : *Magazine littéraire* No. 153, 1979, p. 19–21.

ou non, tissus de la même matière que l'Histoire». La définition du roman en tant que souvenir déjà nous renvoie à Proust et ce qui suit ne laisse pas planer de doute: le roman n'est que «la reconstitution d'un passé perdu» et le roman historique de notre temps — à savoir ce que, par commodité, on s'est habitué à nommer tel — «ne peut être que plongé dans un temps retrouvé, prise de possession d'un monde intérieur.»¹³

Le roman (historique) considéré alors comme une introspection conséquente: c'est probablement le point de contact qu'une commentatrice instruite de l'Antiquité et un disciple fidèle de Proust trouva entre deux autobiographies tout à fait singulières, l'une antique et l'autre moderne, l'une philosophique et l'autre psychologique, où il faut chercher, à notre avis, deux références principales de la création finale: les «Pensées» de Marc-Aurèle et «A la recherche du temps perdu» de Marcel Proust.

Quoi ajouter en conclusion? Il nous semble que c'est cette interaction remarquable de différentes formes génériques, cette fusion extraordinaire des traditions des littératures ancienne et moderne qui portent à un degré supérieur le grand message sur l'homme mis en face de l'histoire ainsi que de la contemporanéité, message issu de notre époque, destiné à notre époque, mais puisé — en grande partie — dans l'Antiquité.

Praha.

¹³ *Mémoires d'Hadrien*, op. cit., p. 322—323. Cf. interview in: l'Express, No. 918, 1969, p. 47—52. CABRIÈS: op. cit.

LES DEUX CONFLITS DE LA THEBAIDE

PERSPECTIVE DRAMATIQUE ET PERSPECTIVE EPIQUE

La Thébaïde de Stace est une épopée mythologique. Il peut paraître étonnant qu'un poète veuille revenir au mythe après le grand bouleversement de la *Pharsale*. Mais justement, à la fin du premier siècle le mythe n'est plus primitif, il résulte d'un choix, il a une valeur littéraire. Pour Stace, pensons-nous, la lutte entre Étéocle et Polynice est l'illustration exemplaire du conflit.¹ Son épopée s'inscrit donc dans la tradition de l'*Iliade* et, surtout, fait écho à la *Pharsale* toute récente. Lucain chantait les «bella plus quam ciuilia», Stace chante les «fraternas acies».

Mais la structure de l'œuvre montre dès l'abord qu'il ne s'agit pas d'un conflit simple. L'épopée commence par une malédiction prononcée par Œdipe contre ses deux fils (I 80—85): «Toi, du moins, vengeresse qui m'es due, dit-il à Tisiphone, viens ici. . . Poussée par la malédiction du père, avance entre les deux frères, qu'ils brisent par le fer les liens du sang.» On s'attendrait légitimement à ce que l'épopée finisse avec la mort des deux frères. Or il n'en est rien: le duel a lieu au chant. XI, et la fin de ce chant ainsi que le chant XII prolongent l'histoire par la lutte entre Créon et Thésée.²

C'est qu'en fait le conflit est double: il concerne d'une part Étéocle et Polynice, d'autre part Thèbes et Argos, entraînée dans la guerre par suite du mariage de Polynice avec la fille du roi Adraste. Stace sépare nettement les deux conflits. Au début, le premier est lancé, on l'a vu, par la malédiction d'Œdipe; le second l'est par une déclaration de Jupiter (I 224—246): «Aujourd'hui je me résous à châtier deux cités dont l'origine remonte à moi-même. . . Je susciterai des combats d'une violence jamais atteinte dans le royaume coupable de Thèbes, et je détruirai de fond en comble cette race maudite. J'aurai pour semences de guerre Adraste et l'hymen de ses filles, hymen rejeté par les dieux. Car cette famille aussi devra subir le châtiment, je l'ai décidé.» A l'autre extrémité de l'œuvre, le premier conflit s'achève avec le duel, le second avec la chute de Thèbes, vaincue par Thésée.³

¹ On peut en donner une interprétation historique et voir dans les fils d'Œdipe ceux de Vespasien.

² Créon succède à Étéocle et Thésée est appelé au secours par les femmes des Argiens.

³ Après la mort Polynice et la fuite d'Adraste. Argos est considérée comme vaincue dès le chant XI.

A ce double conflit correspond une double causalité: une causalité olympienne, traditionnelle, et une causalité infernale, représentée essentiellement par Tisiphone.⁴ Nous avons déjà eu l'occasion de montrer ailleurs⁵ la portée philosophique de ce système: Tisiphone, évoquée par Œdipe, confirmée dans sa fonction par Pluton, suscite les événements les plus impies ou les plus monstrueux, en particulier le duel fratricide.⁶ Elle se charge donc du mal et en décharge par là-même Jupiter qui reste *l'optimus maximus*. Ne dénie-t-il pas, du reste, toute responsabilité dans l'accomplissement du duel? «Détournez vos regards, dit-il aux dieux; s'ils osent de tels crimes, que ce soit en l'absence des dieux, et loin des yeux de Jupiter» (XI 126—127). Ce qu'il veut, c'est punir deux cités coupables (les termes *punire* et *poena* sont appliqués aussi bien à Argos qu'à Thèbes: I 224—245) pour permettre un renouveau. Voici les paroles qu'il adresse à Bacchus (VII 195—218). «Mais ce n'est pas à mon ressentiment personnel que je sacrifie les terribles fils d'Œdipe: c'est la terre qui réclame cela, et le ciel, et la piété, et la bonne foi bafouée, et la Nature et même la volonté des Euménides.»⁷

Nous voudrions aujourd'hui approfondir la nature littéraire de ces deux conflits. Examinons la malédiction d'Œdipe. Il se présente, au début de sa tirade, comme voué à Tisiphone (I 56—87): «. . . Et toi, Tisiphone, toi que j'ai l'habitude d'invoquer, fais-moi un signe et réponds à mes vœux impies. Si j'ai bien mérité de toi, . . . exauce ma prière, si tu la juges digne de toi, digne d'être accordée à ma fureur.» Œdipe se désigne donc ici du terme de *furens*. *Furens* en tant que voué à la Furie, ou *furens* par ce qu'en ce moment précis il délire? La réponse se trouve vers la fin de l'œuvre, après le duel (XI 605—621): «Hélas! Quelle douleur! Vœux d'un père exaucés au-delà de ce qui est juste et prières maudites! Quel dieu s'est donc tenu près de moi pour les écouter et dicter aux destins les ordres que je donnais? C'est la fureur, c'est l'Erinnys, ce sont mon père et ma mère, ce sont mon royaume et mes yeux perdus qui me les ont arrachés. Ce n'est pas moi». Le vieux roi était bien en état de délire, de *furor*.

Ce délire suivi d'un retour à la raison, une fois l'irréparable accompli, se trouve déjà chez Virgile, dans l'épisode de l'incendie de la flotte: les femmes regrettent leur acte et éprouvent de la honte (V 678—679). On trouve le même processus dans la *Thébaïde* elle-même, dans le récit par Hypsipyle du massacre des Lemniens (V 296—304). Mais dans ces deux cas il s'agit d'un délire collectif.

⁴ Apparaissent aussi Pluton et Mégère, ainsi que l'ombre de Laïos.

⁵ *Le destin dans les épopées de Lucain et de Stace in Visages du destin dans les mythologies*. Colloque de Chantilly 1980. Paris 1983.

⁶ Il y a aussi l'acte anthropophagique de Tydée et la provocation de Jupiter par Capanée.

⁷ Le fait que l'action de Tisiphone et celle de Jupiter aillent dans le même sens ne va pas sans entacher la pureté du roi des dieux. Mais la composition de l'œuvre témoigne d'une volonté de séparer les deux.

Le cas le plus proche d'Œdipe est celui d'Hercule dans l'*Hercule furieux* de Sénèque: on y voit le héros tuer, dans un état de délire complet, sa femme et ses enfants, puis se réveiller soudain comme d'un cauchemar, et se désespérer au point de vouloir se donner la mort; Amphitryon parvient à l'en dissuader au terme d'un long dialogue (v. 1200—1321). Œdipe aussi, dans la *Thébaïde*, veut se tuer, et, c'est Antigone qui le retient (XI 627—633).

Il s'agit donc d'un schéma de nature dramatique, qui existe déjà dans le théâtre grec, en particulier justement dans l'*Héracles* d'Euripide, mais qui a été illustré de façon exemplaire par Sénèque. Le mécanisme est bien le même pour Œdipe et pour Hercule, puisque, au début de la tragédie de Sénèque, Junon évoque les Furies contre Hercule, comme Œdipe contre ses fils «Commencez, esclaves de Pluton à agiter votre torche ardente. . .» (v. 100); et au moment de sa crise, Hercule voit la Furie agiter son fouet devant ses yeux (v. 982).

Il est clair, par ailleurs, que le conflit entre Étéocle et Polynice est un conflit intersubjectif, de type dramatique. Aristote ne dit-il pas que la haine susre deux frères est un ressort idéal pour la tragédie, dans la mesure où il entcite à la fois terreur et pitié (*Poet.* 1453b)? Qu'un tel conflit soit intégré à la structure dramatique du *furor* n'a rien d'étonnant, puisque, depuis Sénèque en particulier, tragédie et *furor* sont étroitement associés pour la sensibilité romaine.

Mais l'œuvre ne s'achève pas sur les paroles désespérées d'Œdipe, la *Thébaïde* n'est pas une tragédie. Dans toute épopée s'accomplit un destin, non pas le destin personnel du héros tragique, mais le destin collectif d'un peuple, qu'il aille vers la gloire, comme dans l'*Enéide* ou vers sa chute, comme dans la *Pharsale*. Dans la *Thébaïde*, on l'a vu, deux peuples sont en cause et leur destin est de s'anéantir mutuellement. Telle est la volonté de Jupiter, porte-parole et garant du destin.⁸ Mais le chant XII, où il s'accomplit, n'est pas pessimiste: la chute de Thèbes est la condition du rétablissement de l'ordre moral. Thésée se présente comme le champion du droit des gens (XII 642—648): «Guerriers qui allez défendre avec moi les lois des peuples et les droits de l'univers. . .» dit-il à ses soldats. En accordant une sépulture à Créon, il met fin à l'engrenage du crime (XII. 779—780): «Va subir d'affreux supplices, lui dit-il, mais sois sans crainte pour ta dernière demeure.» Les Thébains, alors qu'il est objectivement leur ennemi, l'accueillent comme un sauveur (XII 782—787): «Des deux côtés les étendards se rapprochent et les mains s'unissent pieusement: au milieu de la guerre on fait déjà la paix; déjà Thésée est un hôte.» Le roi d'Athènes est le restaurateur de la paix et de la justice, l'histoire de Thèbes peut se poursuivre sur des bases nouvelles.

⁸ CF. les deux textes cités plus haut I 224—246 et VII 195—218.

Deux modèles coexistent donc dans cette œuvre: un modèle épique, celui de l'accomplissement du destin par l'entremise de Jupiter, son orientation se veut optimiste puisque à la punition succède le renouveau; un modèle dramatique, reposant sur le schéma du *furor* et, lui, tout à fait pessimiste puisque, une fois le duel consommé, il n'y a de place que pour les regrets; la parenté avec le théâtre de Sénèque est profonde: outre le thème du *furor*, on trouve aussi chez Stace la présence — on pourrait dire l'omniprésence — des Enfers et la malédiction du pouvoir. Cette parenté tient certainement à une angoisse commune face à la tyrannie qui a marqué l'une et l'autre génération.

Comme il est logique, le schéma épique englobe le schéma dramatique. Au début de l'œuvre, il est vrai, on assiste d'abord à la malédiction d'Œdipe, ensuite à la déclaration de Jupiter. Mais le roi des dieux inscrit la malédiction d'Œdipe dans son propre plan (I 239—241): «Oui, tes vœux ne resteront pas sans effet, terrible vieillard! Les ténébres où tu t'es plongé ont bien mérité d'avoir Jupiter pour vengeur.» A la fin de l'épopée, le chant XII marque l'accomplissement du destin, alors que la tragédie des fils d'Œdipe s'arrête au chant XI: la véritable fin de l'œuvre en confirme la nature épique.

Pourtant pas un lecteur de la *Thébaïde* ne dira qu'elle est une œuvre optimiste: d'abord la tonalité générale en est à la fois trop sombre et trop violente; et puis plusieurs éléments annulent ou du moins estompent les effets positifs de la structure de l'œuvre. Premier élément: la présence constante de Tisiphone: chaque fois que les hommes sont sur le point d'éviter la catastrophe qui les menace, la voici avec son fouet, ses serpents et sa torche.⁹ Second élément: les victimes du destin. Ce problème existe dans toutes les épopées, même dans l'*Enéide*. Mais, si Didon et Turnus sont sacrifiés à la réussite d'Enée, la liste des victimes de la *Thébaïde* est bien plus longue et sans contrepartie positive: Méon et les cinquante Thébains. Opheltes, les sept chefs, Atys, Ménécée, sans compter Etéocle et Œdipe.¹⁰ Troisième élément: les tentatives désespérées des hommes pour résister au destin, dont elles révèlent ainsi la cruauté: Adraste et Amphiaraios, au début, tentent d'éviter la guerre; le même Adraste, Antigone et Jocaste, ensuite, s'interposent entre les deux frères, mais en vain. C'est que les personnages ne peuvent entrevoir l'espoir de renouveau, qui ne se manifeste que dans les paroles énigmatiques de Jupiter aux autres dieux et à la fin de l'épopée. Pour eux, comme pour le lecteur, qui s'identifie à eux et partage leur souffrance, c'est une tragédie qui se joue.

Un cas particulier est celui d'Œdipe. Dans le mythe thébain il est la victime par excellence du destin; dans notre épopée il travaille, si l'on peut dire, dans le même sens que le destin et il est plutôt une victime du *furor*,

⁹ Par exemple en VII 562 et XI 196 et 384.

¹⁰ Au début du chant X Jupiter lui-même s'émeut du sort des alliés de Thèbes et d'Argos, entraînés dans un conflit où ils n'ont pas d'intérêt direct, et il accélère la tombée de la nuit.

comme Hercule. Le schéma du *furor* a sur l'ensemble de l'épopée des répercussions considérables. En effet, si Œdipe est en proie au délire au moment de la malédiction, il est clair qu'il n'a pas voulu réellement le duel fratricide qu'il ne le réclamait que sous l'effet du *furor*. C'est ce que confirment ses paroles du chant XI. Mais alors le duel, les onze chants de haine et d'horreur qui le précèdent, n'ont pas de sens, ils sont à proprement parler absurdes. La structure dramatique du *furor* frappe donc d'absurdité le conflit entre Étéocle et Polynice, et par là-même la plus grande partie de l'épopée.

Ainsi la prédominance structurelle du modèle épique sur le modèle dramatique ne suffit pas à donner à l'œuvre une orientation optimiste. Du reste, il est un symbole que la guerre purificatrice menée par Thésée ne pourra pas effacer: sur le bûcher où se consomment les corps des deux frères, la flamme se sépare en deux, obstinément. La haine ne cessera jamais, le conflit se cristallise dans le mythe, au-delà de tout modèle littéraire.

Paris.

LAUTES UND STILLES LESEN IM ALTERTUM

Es wird des öfteren behauptet, daß die Alten, auch wenn sie allein waren, nur laut lasen. In diesem Jahrhundert war Ed. Norden der bedeutendste Vertreter dieser Vorstellung, die er von A. Seeck übernahm, um sie dann in größeren historisch-literarischen Kontext einzufügen. Norden behauptete nämlich, daß diese Besonderheit der antiken Lesepraxis ebenso wie die Gewohnheit der antiken Schriftsteller, ihre Texte nicht selbst niederzuschreiben, sondern sie vorzugsweise zu diktieren, den hohen rhythmischen und euphonischen Qualitäten der antiken Kunstprosa entsprechen bzw. diese Qualitäten erklären. Seeck, auf den sich Norden unter Zustimmung beruft, war übrigens nicht der erste, der diese These aufstellte. Schon M. Wieland bezeugt die gleiche Vorstellung in einer Anmerkung, der man anzuhören glaubt, daß ihr Verfasser sie der älteren gelehrten Literatur entnommen habe. Bedauerlicherweise muß ich gestehen, daß ich trotz einigem Nachforschen den *πρῶτος ἐνρητής*, den ich in einem Bewunderer der Alten aus der Humanistenzeit vermute, nicht ausfindig machen konnte.

Es war ein ungarischer Gelehrter — ich meine Josef Balogh mit seinem bekannten Aufsatz 'Voces paginarum' aus dem J. 1927 —, der das Thema nicht minder scharf als eingehend behandelte. Baloghs ausgedehnte Materialsammlung sollte beweisen, daß man im Altertum niemals anders als laut las und vor dem Ende des IV. Jh. u. Z. überhaupt keine Ahnung vom stillen Lesen hatte; erst nach Ambrosius und Augustin, die es entdeckt hätten, sollen nach Balogh Fälle dieser Praxis häufiger belegt sein, die dann durch das Mönchtum der Renaissance und der Neuzeit als kostbare Gabe vermacht wurden. Natürlich kam dieses Material E. Havelock mit seiner in bezug auf das klassische Athen wenig überzeugenden Oralitätsthese zugute; glücklicherweise darf ich es mir ersparen, hier darüber ausführlicher zu sprechen.

Für eine wesentliche Einschränkung dieser extremen Ansichten sind wir B. Knox verpflichtet, der an einigen Beispielen aus dem klassischen Athen gezeigt hat, daß stilles Lesen den Zeitgenossen von Euripides und Aristophanes wenigstens nicht unbekannt war. Dabei behält Knox einige Aufstellungen von Norden und Balogh sowie die generelle Beleuchtung des ersteren bei. Nach Knox' Ansicht war das stumme Lesen seit alters bekannt, jedoch weder weit

verbreitet noch hoch geschätzt. Die Stelle aus den 'Confessiones' Augustins (Buch VI, 3—4), wo er von befremdender Lektüre des Ambrosius erzählt, bleibt auch für ihn ein Hauptzeugnis dafür, daß das stumme Lesen bis in das ausgehende Altertum weitgehend ungebräuchlich gewesen sei.

Nun, diese Frage vom stillen Lesen berührt sich nicht nur mit der Psychologie des Lesens, sondern auch mit allgemeineren anthropologischen Betrachtungen. Auf diese Seite des Problems hat neulich W. Rösler hingewiesen. Um die Ergebnisse der reichlich erforschten Psychologie des Lesens in dem für uns wichtigen Zusammenhang kurz wiederzugeben: beim Normalmenschen, der zu lesen lernt, tritt das stumme Lesen verhältnismäßig schnell und zwar spontan auf; außer den durch Pathologie verursachten Fällen geht diese Fertigkeit nicht verloren; dabei ist sie progressiv und nützlich — ihre Abwesenheit darf daher nicht (die Mündlichkeit bleibe in allen Ehren!) als ein Vorzug gepriesen werden. Nicht für literarischen Feingefühl müßte das Nichtvorhandensein dieser Fertigkeit gelten, sondern als eine wesentliche und darum ebenso anthropologisch wie kulturgeschichtlich befremdende Rückständigkeit der Alten. Denn eine aus der amerikanischen Psychologie des Lesens bekannte Erscheinung, die 'eye-voice span' genannt wird und den meisten der Vortragenden auf diesem Kongreß aus eigener Erfahrung sehr gut bekannt ist, besagt, daß der geübte Leser, der einen Text laut vorliest, sein Auge auch vorgreifend gebraucht. Mit anderen Worten: es gibt eigentlich ohne Fähigkeit, stumm zu Lesen, auch kein zureichendes lautes Lesen.

Die psychologischen Tatsachen widerstreben also der These von der Besonderheit der Lesepraxis der Alten. Sie würden jedoch nicht die historischen Tatsachen in Frage stellen, falls solche sicherlich nachgewiesen werden könnten. Wie ist es nun mit der Historie bestellt? Dasjenige Zeugnis, welches beständiger als andere (deren eigentlich nicht viele sind) angeführt wird, ist nach der *opinio communis* gerade die von uns schon genannte Augustinstelle. Wollen wir sie jetzt näher betrachten.

Die Anwesenden erinnern sich wohl an diese merkwürdige Episode: Augustin kommt nicht nur zu Predigten des Mailänder Bischofs, sondern auch in sein Studierzimmer; der heilige Mann ist jedoch entweder mit anderen Menschen oder mit Lektüre beschäftigt. Dabei liest er schweigend; Augustin beschreibt das Äußere des still Lesenden und hebt zweimal hervor: *tacite legebat*. Danach spricht der Erzähler seine Vermutungen aus, weshalb und wozu mag Ambrosius so gehandelt haben: ob er etwa seine Stimme schonen? oder in irgendwelche Streitereien verwickelt zu werden fürchte?

Daraus schlossen Norden und Balogh folgendes: es handle sich hier um ein außerordentliches, wohl auch erstmaliges Ereignis. Augustin sei das still Lesen unbekannt gewesen. Ambrosius dagegen treibe stilles Lesen, wohl seine eigene Entdeckung, sehr gerne. Daher diese aufmerksame, schwankende und gleichsam befremdete Art, in der Augustin die Angewohnheit des Ambrosius

beschreibt. Knox bemerkt dazu, Augustin komme aus einer entlegenen Provinz, was freilich unbestreitbar ist, obwohl es uns nicht recht gelingt, uns Augustin als einen zurückgebliebenen Provinziellen zu vorstellen.

Diese Deutung ist nun m. E. dem näheren Kontext wenig, dem größeren aber durchaus nicht adäquat. Erstens: wenn Augustin das Phänomen des stillen Lesens unbekannt blieb, wieso kam er auf den Gedanken, daß der Bischof eben *liest* und nicht z. B. verrückt geworden ist? Und wenn auch Augustin den Sinn jener unerhörten und nie gesehenen Praxis auf einmal intuitiv erfaßt hätte, wo sind dann die Zeichen nicht nur von Verwunderung, sondern auch Bewunderung, vielleicht ein Lob Gottes für eine für die Kultur wichtige Entdeckung — denn wir dürfen nicht außer acht lassen, daß der Erzähler merkwürdigerweise sogleich verstanden hat, daß stilles Lesen ein tiefer schürfendes Lesen sei!

Was den größeren Kontext betrifft, so möchten wir hervorheben, daß die 'Confessiones' keine *ποικιλογραφία* nach feiner herodoteischer Art sind. Hier liegt eine zusammenhängende Geschichte einer Entwicklung vor, und die Ambrosiusepisode hängt damit auf das engste zusammen. Erst nach erbittertem Kampf mit seinem alten, ja seinem antiken Selbst findet Augustin zum Christentum. Und hier in Mailand befindet sich Ambrosius, dessen Schriftauslegung Augustin bewundert und immer mehr für seine innere Bildung braucht. Und da kommt die Enttäuschung: statt zusätzlicher Stunden der Exegese, die Augustin Seelenheil bringen könnte, befließigt sich der Bischof der eigenen Lektüre. Das stumme Lesen war in Ambrosius' Zimmer wie überall ein Lesen für sich selbst, befremdend war nur, daß es in Anwesenheit der anderen geschah, und das gerade vor Leuten, die Ambrosius' Auslegung so heiß verlangten. In der Perspektive des Werks als Ganzem wird diese Erzählung (mindestens in Augustins Sicht) zum Zeugnis von der Schwierigkeit, aber auch Eigenständigkeit seines Werdens. In demselben Buch VI, 11 heißt es, daß Augustin nicht nur Auslegungen zu den Texten, sondern auch die Texte selber vermißt habe, über die ein christlicher Bischof, aber nicht ein heidnischer Rhetoriklehrer verfügte. Ambrosius könnte freilich diese Situation, deren Geschichtlichkeit zu bezweifeln kein Grund besteht, ganz anders aufgefaßt haben; der von Augustin grundverschiedene Mann konnte andere Gründe als Zeitmangel dafür gehabt haben. Dies stehe jedoch auf einem anderen Blatt.

Die Unanwendbarkeit der paradoxographischen Deutung der von uns betrachteten Augustinstelle kann auch durch einen ad absurdum-Beweis gezeigt werden: man vergleiche dazu die berühmte *tolle-lege*-Szene (Buch VIII, 12—24). Auch da ist *tacite* sogut wie *in silentio* nachdrücklich hervorgehoben. Bestand dann auch diesmal in jener entscheidenden Stunde, die zum Paradigma einer Berufung geworden ist, die Hauptsache darin, daß zwei künftige Bischöfe, Augustin und Alypius, beide zugleich das stille Lesen bemeisterten?

Nein, es geht Augustin nicht um das stille Lesen, sondern um den Um-

stand, daß Ambrosius sich dieser — vermutlich allen Schriftkundigen bekannten — Lesetechnik in seiner und anderer Anwesenheit hingibt. Dann ist es auch nur natürlich, daß Ambrosius sogut wie Augustin die auch uns bekannten Merkmale des stillen Lesens selbstverständlich finden: seine größere Schnelligkeit, die mit dem Verständnis (dem Philologenwahn zum Trotz) in positiver Korrelation steht, und dann die Möglichkeit, auf diese Weise besser in den Text einzudringen.

Unser letztes Argument sei aus der Geschichte der Augustinexegese genommen. Die von uns in polemisch zugespitzter Form vorgebrachte Deutung ist wiederum keineswegs neu. Eher hat sie ehrwürdiges Greisenalter. Denn die alten Benediktinerausgaben waren mit Marginaltiteln versehen und bei Buch VI, 3—4 wird bemerkt: «Ce qui faisoit que S. Augustin avançoit si peu dans la recherche de la vérité.» Zu unserer Stelle heißt es dann: «Discretion de S. Augustin». U.M. nach kann man das Wesentliche kaum treffender und kürzer zusammenfassen, was bei der von uns bekämpften Auslegung verlorenzugehen droht.

Damit verlieren die Vertreter der von uns angezweifelte These nicht alles, aber sehr viel; es darf jedoch nicht gesagt werden, daß wir damit sehr viel für die Gegenthese, d. h. unabdingbare Bekanntheit des stillen Lesens bei jedem schriftmächtigen Hellenen von alters her, gewinnen. Hier sind die von Knox angeführten und besprochenen Zeugnisse aus der Zeit von Euripides und Aristophanes viel wichtiger. Ich habe keine Zeit, sie ausführlicher zu besprechen. Ich muß diese Belege zumindest anzeigen: (1) Hippolytos 856 ff., wo Phädras Brief von Theseus zuerst still gelesen wird. (2) Am anfang der aristophanischen «Ritter» genießt Demosthenes die für die Handlung grundwichtigen Orakel in Anwesenheit des unter Neugier leidenden und ihm immer aufs neue den Wein einschenkenden Nikias. (3) Ein Rätsel aus Antiphanes' «Sappho» (Mitte des IV. Jh. v. u. Z.) stammt wahrscheinlich von einem Volksrätsel ab: derjenige, der neben dem Empfänger einer geschriebenen Nachricht steht, höre nicht, was dem Empfänger berichtet wird.

Diese Belege können wir tatsächlich nur der Bekanntschaft der Alten mit dem stillen Lesen zuschreiben. Man bemerke dabei, daß sie alle für das breite Publikum ganz selbstverständlich sein mußten. Dazu möchten wir noch kurz zwei andere Überlegungen anstellen. (4) Auf der berühmten Duris-Schale, die uns einige Szenen aus der antiken Schule veranschaulicht, hält ein Lehrer sich eine Rolle vor die Augen, während ein Schüler ihm aus dem Gedächtnis vorliest. Hätte die Praxis irgendeinen Sinn, falls der Lehrer nicht still zu lesen müßte? (5) Auf ältesten griechischen Steinepigrammen gibt es gewöhnlich Auslassung der zu elidierenden Silben nicht. Hätten die Leser es mindestens zweimal laut vorlesen müssen, um endlich doch zur gebundenen Rede vorzudringen? Auch die Arbeitsbedingungen in antiken öffentlichen Bibliotheken wären beim Mangel der Gewohnheit, stumm zu lesen, sehr schlimm. Dennoch übergehe ich diese Erwägung, weil sie sich erst auf hellenistische Zeit bezieht.

Die Schlüsse aus diesem gleichermaßen psychologischen wie philologischen Tatsachenbefund sollten m. E. entschiedener sein, als es bei Knox, dem ich hier hauptsächlich nacharbeite, der Fall gewesen ist. In vielen mehr oder weniger zufälligen Erwähnungen des Lesens sehen wir diejenige Vertrautheit bald mit der einen, dann mit der anderen Form des Lesens, wie sie ungefähr auch bei uns zu finden ist. Das will nicht besagen, daß es in den alltäglichen Lesepraktiken der Alten keine Besonderheiten in Vergleich untereinander oder mit dem, was man alles heute beobachten kann, gegeben habe. Eine Soziologie des Lesens, wäre sie einmal der Quellenlage gemäß möglich gewesen, wäre für uns sehr aufschlußreich. Aber das wären wohl Nuancen und schwerlich ein Erfolg für jene Art Historismus, die sich als Erschließung des Ganz-Anderen gebärdet.*

Leningrad.

* Eine detailliertere und mit Literaturhinweisen ausgestattete Bearbeitung dieses Stoffs durch Verf. ist inzwischen in einem Sammelband in der Reihe «*Vspomogatelnyje istoričeskije diszipliny*», vyp. 20, Leningrad, 1989 erschienen (russ.).

M. SZARMACH

DER PROTREPTIK VON GALENOS ALS RHETORISCHES WERK

Die Schriften Galens beginnen in der Ausgabe von C. G. Kühn¹ mit dem Protreptik: *Adhortatio ad artes addiscendas*.

In dieser nur 26 teubnerische Seiten zählenden Deklamation versucht der Verfasser zu zeigen, daß der Mensch als vernunftbegabtes Wesen sich im Leben nicht an solche vergänglichen und wenig wichtigen Werte wie Reichtum, hohe Geburt, körperliche Schönheit binden sollte und letztendlich auch Ruhm aufgrund erreichter sportlicher Erfolge, sondern daß er nach dem Erreichen von Fertigkeiten in einer der Künste streben sollte, was ihm ein ehrenvolles Leben und Glück sichert. Hier wurden folgende Gebiete erwähnt: Medizin, Rhetorik, Musik, Geometrie, Arithmetik, Dialektik, Astronomie, Grammatik, Rechtswissen, Bildhauerei und Malerei. Diejenigen, die sich mit der Kunst beschäftigen, geben Hermes die Ehre, sind strahlend und bescheiden und unter ihnen kann man Sokrates, Homer, Hippokrates, Platon und Aristipp (§ 3) finden. Diejenigen hingegen, die in die Scheingüter vernarrt sind, stellen das Gefolge der Göttin Tyche — des Zufalls dar. In ihm schreiten die Demagogen, Straßenmädchen, Lüstlinge, Verräter, Mörder und Diebe. An seiner Spitze stehen: Krösus, Polykrates und Dionysios (§ 4). Obwohl der Verfasser bemerkt, daß er seine Meinung nicht durch verschiedene große oder berühmte Leute bestätigen will, wie die Rhetoren, nicht die Philosophen tun (§ 10), führt er jedoch eine Reihe Anekdoten aus ihrem Leben an, die die Richtigkeit der Hauptthese seines Auftrittes illustrieren. Ihre Helden sind unter anderem: Anacharsis, Aristippos, Diogenes, Milon aus Kroton und auch Tiere, die zur Teilnahme an der Olympiade eingeladen waren (§ 13). Galen schmückte die gesamte Deklamation mit Zitaten aus Hippokrates und verschiedenen Dichtern, besonders Euripides. Diese Sentenzen unterstreichen und pointieren nicht nur treffend die Ausführungen des Verfassers, sondern sind auch ein Beweis seiner rhetorischen Kunst. Die Monologform, die in einen Scheindialog mit seinen Hörern übergeht,² ist charakteristisch für die griechisch-römische Prosa des I. und II.

¹ *Claudi Galeni opera omnia*, editionem curavit C. G. KÜHN, Lipsiae 1821, tomus I, p. 2 ff.

² Siehe R. HIRZEL: *Der Dialog*. Leipzig 1895, I. S. 497 und II S. 42.

Jahrhunderts, die sich mit Moralfragen beschäftigt, besonders für Seneca und Plutarch.

Die Historiker der griechischen Literatur haben bisher dieser Deklamation nicht die gehörige Aufmerksamkeit gewidmet. Zu Beginn unseres Jahrhunderts erschien eine für die damalige Philologie typische Dissertation,³ deren Autor es bei dem Katalog der Similien zu dem, was Galen sagte, beließ und keine literarische Analyse jenes Auftrittes gab. Die großen Kompendien der griechischen Literatur des zweiten Jahrhunderts erwähnen dieses Werk nur kurz in dem Galen gewidmeten Kapitel.⁴ Der polnische Wissenschaftler B. Biliński⁵ unterstreicht in seiner italienischen Arbeit über die Sportagonistik in der griechischen Literatur, daß der Protreptik Galens als wichtiges Dokument der Kultur seiner Epoche einer besonderen literarischen Analyse bedarf, beließ es jedoch bei der Zusammenfassung dessen, was der Verfasser über den Sport sagte

Um diesen Auftritt richtig einzuschätzen, sollte man verfolgen, inwieweit er in das rhetorische Schema des Protreptiks paßt und analysieren, ob Galen darin vom bonum commune der rhetorischen Kompendien Gebrauch macht und letztendlich, ob er vielleicht an eines der damals bekannten literarischen Werke anknüpft, was im Einklang mit den Empfehlungen der rhetorischen imitatio stehen würde.

Der Protreptik hat in der antiken Literatur eine recht lange Tradition, sie fand jedoch bisher keine systematische und erschöpfende Bearbeitung.⁶ Auftritte dieses Types waren wohl schon in V. Jahrhundert v. Ch. populär, da Sokrates im Ethydemos von Platon⁷ mit Kleinias über die Sophisten mit deutlicher Ironie sagt, daß sie mit der Kunst der Anregung zu Wissen und Tapferkeit glänzen. Sokrates selbst tritt mit einem solchen Ansporn zum redlichen Leben im Kleitophon von Ps. Platon⁸ auf, wobei er sich der ständigen Sorge um das Gelderlangen, die den Menschen moralisch degradieren, entgegenstellt. Auch die sokratischen Schriften Xenophons galten als solche, da Dion aus Prusa⁹ einige Jahrhunderte später keine Anerkennung für die Schönheit der Sprache gerade in den Protreptiken fand.

³ A. REINFURT: *Zur Quellenkunde von Galenos Protreptikos*. Diss. Freiburg 1905.

⁴ Siehe W. VON CHRIST: *Geschichte der griechischen Literatur*. München 1913, II 2, S. 666 und B. P. REARDON: *Courants littéraires grecs des II^e et III^e siècle après J.-Ch.* Paris 1971. S. 46 ff.

⁵ B. BILIŃSKI: *L'Agonistica sportiva nella Grecia antica*. Roma 1961, S. 123 ff.

⁶ Die Arbeit P. HARTLICHs: *De exhortationum a Graecia Romanisque scriptorum historia et indole*. Leipziger Studien 1889, S. 209–300 ist heute überholt und auch der Autor schließt aus seinen Erwägung die frühchristlichen Protreptiken aus.

⁷ Plat. Eut. 275 a, 278 c und 282 d.

⁸ Ps. Plat. Kleit. 407 b. An diesen Auftritt Sokrates knüpfen im I. und II. Jahrhundert deutlich an: Ps. Plut., de lib. educ. 4 e; Dion Ch. XIII, 13 ff (ARMIN); Epict. III 22,6, siehe Luc. Cyn. 18.

⁹ Or. XVIII 15 (ARMIN).

Angesichts des erhaltengebliebenen Materials ist der Verfasser der ersten sensu stricto Anregung zur Philosophie Aristoteles.¹⁰ Der Philosoph widmete sein Protreptik Themison, dem König von Cypern, und zeigte ihm, daß der Mensch glücklich ist, der innere Güter besitzt und nicht derjenige, der auf die äußeren Werte vertraute.¹¹

In der gleichen Zeit entsteht das Lehrbuch der Rhetorik von Anaximenes¹² (das lange Zeit Aristoteles zugeschrieben wurde), in dem sich schon die Empfehlung befindet, daß die Autoren der Protreptiken zu *to dikaion*, *to nomon*, *to sympheron*, *to kalon* anregen sollten. In der hellenistischen Epoche wird der Protreptik Eigentum der Rhetorik,¹³ die sicher seine literarische Gestalt sehr genau kodifizierte. Es ist verwunderlich, daß sich unter der so reichen theoretisch-rhetorischen Literatur, die genaue Hinweise enthält, wie die verschiedenen Deklamationen zu komponieren sind, keine Empfehlungen bezüglich Protreptiken befinden, außer der oben angeführten Bemerkung Anaximenes und einer zweiten, daß im Protreptik die Argumente verstärken und die Rechtmäßigkeit und das Verhalten der gegnerischen Seite diskreditiert (*tapeinoun*) werden sollte.¹⁴ Das zeugt davon, daß die rhetorische Praxis reicher war als das, was uns die doch außerordentlich zahlreichen Rhetores Graeci überlieferten.

Das heißt allerdings nicht, daß die Protreptiken nur von Rhetoren und nicht von Philosophen geschaffen werden. Die letzteren müssen wohl aber das rhetorische Schema der Gattung beachten. Über einen wichtigen Punkt dieser Schriften spricht ein Philosoph aus der peripathetischen Schule des III. Jahrhunderts v. Ch., Eudoros aus Alexandrien, im Aufsatz *Diairesis*,¹⁵ das ist die Hervorhebung des Gegensatzes zwischen der Tugend, d. h. dem Guten, und dem Bösen. Alle erhaltengebliebenen Protreptiken aus der griechisch-römischen Epoche akzentieren stark diese Opposition von Gut und Böse. So werden im Hortensius von Cicero¹⁶ die in Philosophie lebenden — *in philosophia viventes* — den Menschen gegenüber gestellt, die von Reichtum, Ruhm, Ehrgeiz, Machtgier und Verlangen beherrscht werden. Im Protreptik Galens (§ 2 f.) bemühen sich die Verehrer von Hermes, dem Herren der Vernunft, um bleibende Güter, wie sie die Ausübung der Kunst mit sich bringt, die Verehrer von Tyche hingegen sind mit dem verbunden, was vergeht, d. h. Reichtum, Familienverbindungen, Schönheit, sportliche Erfolge und Genuß.

¹⁰ *Aristotle's Protrepticus*. An attempt reconstruction by J. DÜRING. Göteborg 1961.

¹¹ Frg B 2 (Düring).

¹² 1427 b.

¹³ Siehe P. WENDLAND: *Die hellenistisch-römische Kultur in ihren Beziehungen zum Judentum und Christentum*. Tübingen 1972⁴. Ich zitiere nach der italienischen Übersetzung *La cultura ellenistico-romana nei suoi rapporti con giudaismo e cristianesimo*. Brescia 1986. S. 123.

¹⁴ 1440 a.

¹⁵ M. GIUSTA: *I dossografi di etica*. Torino 1964. I S. 153.

¹⁶ Frg 135 (RUCH).

Ich habe schon gesagt, daß Galen seinen Standpunkt mit den Anekdoten aus der Vergangenheit unterstützt, die als rhetorische Chreia bearbeitet sind. Wenn man sie genauer ansieht, kann man leicht feststellen, daß sie alle vom rhetorischen *bonum commune* stammen — den verschiedenen Anekdotensammlungen. Jetzt gebe ich einige Beispiele an.

Der Verfasser illustriert, daß die Festigkeit in der Kunst ein echter Reichtum ist, den der Mensch niemals verlieren kann, mit der Geschichte über Aristipp (§ 5), den das Meer als Schiffbrüchigen in der Nähe von Sirakus an Land geworfen hat. Die Sirakusaner haben ihm, als sich überzeugten, wer er ist, sogleich alles, was er brauchte, zur Verfügung gestellt. Dann befahl Aristipp seinen Landsleuten in Kyrena zu übermitteln, daß sie sich nur um solche Werte bemühen sollen, die keine Katastrophe vernichten kann. Dieselbe Geschichte, fast wortwörtlich, erzählt Vitruvius in seiner Lobrede der Architektur.¹⁷ Diese Übereinstimmung zeigt am besten, daß die beiden Autoren eine Sammlung *factorum dictorumque memorabilium* ausgewertet haben. Valerius Maximus und Aelianus geben uns eine Anschauung über die Art dieses Schrifttums.

Die Anekdote über Anacharsis gibt Galen die Gelegenheit zu sagen, daß nur ein hochmütiger Mensch sich auf seine Abstammung berufen wird. Als dem Skythen einmal jemand den Vorwurf machte, daß er lediglich ein Barbar ist, hörte er: «Mir bringt meine Heimat Scham, aber du bringst deiner Heimat Schade.» Diesen Spruch zitieren unter anderem Diogenes Laertios, Stobaios und verschiedene Gnomologien,¹⁸ was darauf hindeutet, daß auch hier Galen wahrscheinlich die rhetorische Hilfsliteratur benutzt hat.

Die Chreia über Milon aus Kroton (§ 13), der sich damit brüstete, daß er den Stier auf den Armen tragend das Stadion umkreiste, befindet sich in der Sammlung *variarum historiarum* von Aelianus.¹⁹

Hermogenes²⁰ gibt dem Redner auch eine solche Möglichkeit, daß er statt des Beispiels (*anti paradeigmatos*) eine Tierfabel erzählen kann. Galen verweist, um die dummstolzen Athleten zu verspotten, gerade auf die Fabel über Tiere, die zusammen mit den Menschen zu den Olympischen Wettspielen kamen und in allen Konkurrenzen siegten. Im Pentathlon besiegte den Menschen ein Esel, weil er in dieser Konkurrenz immer der beste sein wird. Dennoch sagte Diogenes bei Dion aus Prusa²¹ dem glücklichen Laufsieger in Isthmos, daß er keinen Grund zum Stolz hat, denn die Tiere können schneller laufen. Auch

¹⁷ De arch. VI 1, wo sich Aristipp nach der Katastrophe auf Rhodos befand.

¹⁸ DL. I 107; Stob. Flor. 4, 29 a 16; Gnomologium Vaticanum 22. Siehe J. F. KINDSTRAND: *Anacharsis*. Uppsala 1981. S. 107 f. und S. 122 f.

¹⁹ Var. hist. 12, 22 und 14, 47 b.

²⁰ RG II 3 (SPENGEL).

²¹ Or. IX 14–21 (ARNIM). Siehe *Dione Crisostomo, Diogene o discorso Istmico* (or 9). Testo, introduzione, traduzione e commentario a cura di M. C. CIOLLARO. Napoli 1987. S. 51 f.

dort verkündete er, daß das Pferd Sieger im Fußtritt ist. Mir scheint, daß Galen hier eine deutliche literarische Anspielung auf das Werk des gleichwohl bekannten Verfassers, wie Dion, macht. Es wäre im guten Geschmack der Epoche, die die literarische imitatio so hoch schätzte.

Galen übertreibt in der Beschreibung der Degeneration der Athleten. Als Rhetor hat er jedoch das Recht dazu, hat doch schon Anaximenes im Protreptik die gegnerische Seite schlechtzumachen gestattet und selbst Aristides²² empfiehlt, daß der den Tadel Komponierende die Übertreibung und die Nachrede nutzen sollte.

Also ist doch Galen, der die Rhetoren diskreditierte, in seinem Protreptik ein Rhetor par excellence. Diese Schrift ist ein gutes Beispiel für das Niveau und die Technik der rhetorischen Deklamationen in der Zweiten Sophistik. Deswegen bin ich nicht mit W. von Christ²³ einverstanden, der unbewiesenermaßen über den philosophischen Ton des Protreptiks von Galen schreibt.

Toruí.

²² *Techne rhet.* I, RG II 506 (SPENGEL).

²³ *Op. cit.* S. 666.

QUINTILIAN'S THEORY OF RHETORIC AND STYLE

1. Quintilian's achievement in the field of rhetoric and style is not highly valued by modern critics. For example, in 1962 G. Kennedy declares: «Although his views on style were no doubt quite sincere, it seems clear from this passage and from the introductions to the first and fourth books as well, that he thought of the book as being useful to others, but he did not write out of any compulsive intellectual need, or even any desire to create,»¹ and: «The lack of originality and the absence of overwhelming purpose are great limiting factors and for all the author's charm a source of intellectual weakness.»² In Kennedy's opinion this can be explained by the fact that Quintilian thought: «The technique of rhetoric . . . reached its full development,»³ and «originality was unattainable.»⁴ In his later works Kennedy had a more moderate view on Quintilian but the main point of his opinion did not change: Quintilian lived and worked under Cicero's charm therefore he did not adapt his rhetoric, his theory of style to the changes of his time.⁵

J. F. Ledy's estimate of Quintilian is better than that of Kennedy. In his article *Tradition and Change in Quintilian* he notices, for example, that Quintilian changed Cicero's definition of rhetoric «the art of speaking so as to persuade» into «the science of speaking well.»⁶ Further, Ledy notices that *Quintiliane accipi* (6, 2, 25).⁷

¹ G. KENNEDY: *An Estimate of Quintilian*. AJPh 83 (1962) 137.

² G. KENNEDY: op. cit. 137.

³ G. KENNEDY: op. cit. 132.

⁴ G. KENNEDY: op. cit. 137.

⁵ G. KENNEDY: op. cit. 141: «An important weakness of Quintilian's rhetorical theory is that he has done so little to adapt it to the changed political conditions which have intervened between himself and Cicero». «This does not mean, of course, that Quintilian's total achievement was comparable to that of Aristotle or Cicero». *The Art of Rhetoric in the Roman World*. Princeton, New Jersey, 1972, 496. «Though neither a great writer nor a great thinker, he emerges, to my mind, as a significant, interesting, and appealing figure, and I regret the need now to move on from study of him to other work.» . . . «As far as the subject matter goes, however, Quintilian's originality, here as elsewhere, consists primarily of synthesis and evaluation of earlier discussions in the light of his own principles and experience and in terms of his resolve to view the orator as a whole.» Quintilian. New York 1969, Preface; 123.

⁶ J. F. LEDY: *Tradition and Change in Quintilian*. Phoenix 7 (1953), 50.

⁷ T. H. COLSON: *M. Fabii Quintiliani Institutionis Oratoriae Liber I*. Edited with introduction and commentary. Cambridge 1924, 3. Mlle A.-M. GUILLEMIN has a better opinion about Quintilian: *Cicéron et Quintilien*. RÈL 37 (1960), 188–189; O. SEEL, too: *Quintilian oder die Kunst des Redens und Schweigens*. Klett-Cotta 1977, 11–15; 90–92.

tilian founded his theory not on authority but on nature, on reason. And indeed, Quintilian writes: *Quod si tradita mihi sequi praecepta sufficeret, satisfeceram huic parti, nihil eorum, quae legi vel didici, quod modo probabile fuit, o-mittendo: sed promere in animo est quae latent et penitus ipsa huius loci aperire penetralia, quae quidem non aliquo tradente, sed experimento meo ac natura ipsa duce accepi* (6, 2, 25).⁷

Now, I think there are two conclusive reasons why the estimate of Quintilian by modern scholars is so moderate. a) Quintilian himself says that he writes his rhetoric at the request of his friends: *hac accendebantur illi magis, quod inter diversas opiniones priorum et quasdam etiam inter se contrarias difficilis esset electio, ut mihi si non inveniendi nova, at certe iudicandi de veteribus iniungere laborem non iniuste viderentur* (Praef. 1, 1–2). On the basis of this statement Kennedy thinks that Quintilian automatically gave up originality, but I think that is absurd. On the one hand, without some originality one can not form judgement about different opinions, on the other hand, the statement quoted is only a formula of modesty. Further, Quintilian says in this preface that he will follow a new path, as well: *simul ne vulgarem viam ingressus alienis demum vestigiis insisterem* (Praef. 1, 3). The fact that he did not give up his claim to originality results from his theory of imitation, too: *turpe etiam illud est, contentum esse id consequi, quod imiteris* (10, 2, 7); *nihil autem crescit sola imitatione. Quod si prioribus adicere fas non est, quo modo sperare possumus illum oratorem perfectum?* (10, 2, 9).

b) Quintilian's book is long and difficult demanding careful study. As H. Rhan writes Quintilian aspired high, that is why he is not read today.⁸ Kennedy himself is forced to write in his book *The Art of Rhetoric in the Roman World*: «The twelve books *De institutione oratoria* are the finest statement of ancient rhetorical theory.»⁹ This is why only a few people read the whole work of Quintilian, others know it only from second-hand sources, or read only passages of it.

In my paper I should like to highlight some points in which Quintilian seems to be original in comparison with his predecessors, and these points demonstrate that his ideas are interesting for modern linguistics, too.

2. Quintilian's system of rhetoric is more widespread than that of his predecessors: he describes the would-be orator from the cradle until the end of his life: *studia eius formare ab infantia incipiam* (Praef. 1, 5). . . . *quis agendi debeat esse finis, quae post finem studia* (Praef. 1, 22). Other author of rhetoric did not care about the primary education of the child: *ita sunt exorsi, quasi perfectis omni alio genere doctrinae summam in eloquentia manum inponerent* (Praef. 1, 4). In Kennedy's opinion, however, this is not new in rhetorical

⁸ *Marcus Fabius Quintilianus: Ausbildung des Redners. Zwölf Bücher.* Herausgegeben und übersetzt von H. RAHN. I–II. 1972–1975. I, XI. About his influence see: P. LEHMANN: *Erforschung des Mittelalters.* Ausgewählte Abhandlungen und Aufsätze. Stuttgart 1959, 1–28.

⁹ G. KENNEDY: *The Art of Rhetoric* 496.

handbooks. Pliny the Elder did the same, as the younger Pliny writes about his uncle's rhetorical work entitled *Studiosus: oratorem ab incunabulis instituit et perfecit* (Epist. 3, 5), that is: «educated and perfected the orator, beginning with the cradle».¹⁰ In Pliny's epistle, however, the phrase *ab incunabulis* occurs not in a literal sense, but in a figurative sense: from the beginning of rhetoric studies. The new Oxford Latin Dictionary gives this Pliny sentence as an example of the figurative use of *ab incunabulis*.¹¹

How sharply Quintilian was able to judge the different concepts of rhetoric we can see in Chapter 15 of the second book. He expounds 15 concepts of rhetoric, and reveals the faults of each except one. He accepts only that of Cleanthes: *rhetorice esse bene dicendi scientiam* (2, 15, 34), because it is free from the faults of the other definitions and contains the virtues of the orator: *nam et orationis omnes virtutes semel complectitur et protinus etiam mores oratoris, cum bene dicere non possit nisi bonus* (2, 15, 34). It is very important for the estimate of rhetoric that like Cleanthes he regards it as a science, as many linguists do today. For example, R. L. Kindrick—L. R. Olpin—F. M. Patterson write in their book *A New Classical Rhetoric*: «One frequently given definition of the term has been 'the art of persuasion'. However, in recent years this tidy explanation of the word's meaning has fallen afoul of the skeptical questions of critics who asked whether rhetoric was not at least in part a science, as opposed to an art, and whether the term should be limited to persuasiveness only.»¹² What these authors attribute to modern critics was done by Quintilian who says one can persuade not only with rhetoric, but also with money, beauty and so on. Also, an orator does not always want to persuade: *at contra non persuadet semper orator* (2, 15, 11). This distinction of Quintilian is very similar to that of Austin who says in his speech-act theory that some utterances are descriptions, therefore constative, and some are uttered not to describe, but to do things, therefore performative.¹³

In the style theory of Quintilian's predecessors (Theophrastus,¹⁴ the Author of the *Rhetorica ad Herennium*,¹⁵ Cicero)¹⁶ the genera dicendi played an

¹⁰ G. KENNEDY: *The Art of Rhetoric* 486.

¹¹ Cf. *Oxford Latin Dictionary*. 1968—1982. 877.

¹² R. L. KINDRICK—L. R. OLPIN—F. M. PATTERSON: *A New Classical Rhetoric*. Dubuque, Iowa, USA, 1980, IX.

¹³ J. L. AUSTIN: *How to Do Things with Words*. Edited by J. O. URMSON. Oxford University Press, New York 1970², 1—7. Cf. R. W. DASENBROCK: *J. L. Austin and the Articulation of a New Rhetoric*. *College Composition and Communication* 38 (1987) 292—294.

¹⁴ Cf. W. SCHMID: *Zur antiken Stillehre aus anlaß von Proklos' Chrestomathie*. *RMPH* 49 (1894) 133—161; G. L. HENDRICKSON: *The Peripatetic Mean of Style and the Three Stylistic Characters*. *AJPh* 25 (1904), 125—146; G. L. HENDRICKSON: *The Origin and Meaning of Ancient Characters of Style*. *AJPh* 26 (1905) 249—290.

¹⁵ Cf. *Rhet. Her.* 4, 8, 11—11, 16; J. MAROUZEAU: *Traité de stylistique latine*. Paris 1954³, 194.

¹⁶ Cf. *Cic. Or.* 20—32; 76—112; D. E. DOUGLAS: *A Ciceronian Contribution to Rhetorical Theory*. *Eranos* 55—56 (1957—58), 18—26.

important part. «Genera consist of three *figurae*: *gravis*, grand, based on smooth and elaborate construction with imposing words, *mediocris* or middle, based on more ordinary though not vulgar language, and *adtenuata* or plain, which uses everyday language but possesses a purity suggestive of *Latinitas*.»¹⁷ Quintilian devoted four books (8, 9, 10, 11) to style, but in these four books he did not treat the kinds of style. That means he eliminated the doctrine of the three kinds of style from elocution. It is true that in the twelfth book, in which he describes the orator himself, he deals with the three kinds of style, and not without reason.

In Chapter 10 of Book 12 Quintilian makes it perfectly clear that there are many kinds of style: *In oratione vero si species intueri velis, totidem paene reperias ingeniorum quot corporum formas* (12, 10, 10). After discussing the questions of Asianism and Atticism he turns to the three kinds of style. He describes the traditional three kinds of style and their functions, then he notices that eloquence consists not only of these three kinds of style: *Sed neque his tribus quasi formis inclusa eloquentia est* (12, 10, 66), but several: *prope innumerabiles species reperiuntur, quae utique aliquo momento inter se differant* (12, 10, 67). As a final conclusion he states that there are a number of styles and it is no use searching which is more useful: *Plures igitur etiam eloquentiae facies, sed stultissimum quaerere, ad quam se recturus sit orator, cum omnis species, quae modo recta est, habeat usum* (12, 10, 69).

Now it is obvious why Quintilian eliminated the doctrine of the three kinds of style from elocution. He realised that the language and style of oratory and literature had changed in his century:¹⁸ it had become more complex and varied. Tacitus, too, was aware of this process, that is why he wrote in the *Dialogus*: *mutari cum temporibus formas quoque et genera dicendi* (18, 2). In this new situation it would be an anachronism for Quintilian to include the three kinds of style in the elocution, but he could not disregard it totally because, on the one hand traditional handbooks of rhetoric treated it, and on the other hand, the functions of the three kinds of style — *docere, delectare, movere* — continued to be important for the orator.¹⁹

This change in Quintilian's style theory makes it understandable why he included in elocution the list of Greek and Roman authors that the students of rhetoric had to read. The author of *Rhetorica ad Herennium* gave examples to demonstrate the three kinds of style.²⁰ In his «Orator» Cicero referred to his

¹⁷ G. KENNEDY: *The Art of Rhetoric* 118.

¹⁸ J. W. DUFF: *A Literary History of Rome in the Silver Age*. London 1960, 6—11.

¹⁹ The doctrine of functions *docere, delectare, movere* is very old; cf. A. E. DOUGLAS: op. cit. 25: «The doctrine consists in the specific association of the Aristotelian functions with the Theophrastean genera. There is no evidence that they were connected by Theophrastus himself.»

²⁰ Rhet. Her. 4, 8, 12; 4, 9, 13; 4, 10, 14.

different speeches concerning the three kinds of style.²¹ Quintilian who insists that there are many kinds of style had to give his students many authors, Greek and Roman, to demonstrate the innumerable multitude of styles and ideas.

How well Quintilian is able to systematize we can observe in his treatment of ornamentation which he defines as follows: *Ornatum est, quod perspicuo ac probabili plus est* (8, 3, 61). That is ornamentation makes our utterances more expressive and suggestive, therefore it is not self-contained: *numquam vera species ab utilitate dividitur* (8, 3, 11).²² First he treats the more general means of ornamentation: *enargeia* (8, 3, 67—71), *similitudo* (8, 3, 72—81), *brevitas* (8, 3, 82), *emphasis* (8, 3, 86), *amplificatio* (8, 4, 1—27), *ratio minuendi* (8, 4, 28—29), and *sententia* (8, 5, 1—35). Then he deals with tropes (8, 6, 1—76), with distinction between tropes and figures, for example he defines the trope as: *dictio ab eo loco, in quo propria est translata in eum, in quo propria non est* (9, 1, 4), while the figure as: *conformatio quaedam orationis remota a communi et primum se offerente ratione* (9, 1, 4). After that he discusses the distinction between figures of diction and figures of thought: *Nam duobus modis dicitur: uno qualis-cumque forma sententiae, sicut in corporibus, quibus, quoquo modo sunt composita, utique habitus est aliquis; altero, quo proprie scheme dicitur, in sensu vel sermone aliqua a vulgati et simplici specie cum ratione mutatio, sicut nos sedemus, incumbimus, respicimus* (9, 1, 10—11). That is in case of figures of thought the ornamentation is inherent in the whole structure of utterance determined by its subject rather than the words, in case of figures of diction the ornamentation is inherent in the polish and order of some words. Finally he describes the figures of thought (9, 2) and the figures of diction (9, 3).²³

In the same way as he systematized the barbarisms and solecisms on the basis of their formation (*adiiectione, detractio, transmutatione, inmutatione*: 1, 5, 10; 1, 5, 38), he also systematized the figures of diction, for example: *haec schemata aut his similia, quae erunt per mutationem, adiectionem, detractio-nem, et ordinem* (9, 3, 27). This process of figure-formation called *quadripertitu ratio* (1, 5, 38) plays an important role in the *Rhétorique générale* of the Liège school, the authors of which refer to Quintilian as follows: «C'est ainsi que la

²¹ Cic. Or. 101—102: *Is erit igitur eloquens, ut idem illud iteremus, qui poterit parva summis, modica temperate, magna graviter dicere. Tota mihi causa pro Caecina de verbis interdicti fuit: res involutas definiendo explicavimus, ius civile laudavimus, verba ambigua distinximus. Fuit ornandus in Manilia lege Pompeius: temperata oratione ornandi copiam persecuti sumus. Ius omne retinendae maiestatis Rabirii causu continebatur: ergo in omni genere amplificationis exarsimus.*

²² Cf. Hor. Ars poet. 343: *omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.*

²³ He not only describes the figures of thought and those of diction, but he criticizes the technical terminology of his predecessors: 5, 10, 2; 9, 2, 27; 9, 3, 98 and so on.

²⁴ Cf. K. BARWICK: *Remmius Palaemon und die römische Ars Grammatica*. Leipzig 1922, 95—96; K. BARWICK: *Probleme der stoischen Sprachlehre und Rhetorik*. Berlin 1957, 98—99.

théorie de la quadripertita ratio, qu'on trouve notamment chez Quintilien, se révèle à l'examen comme un instrument très efficace.»²⁴

Finally I should like to emphasize that Quintilian recognized the broader possibilities of grammar. In his opinion the grammar is a science which concerns the subtleties of things, too, that is their philosophical implications: *Ne quis igitur tamquam parva fastidiat grammatices elementa, non quia magnae sit operae, consonantes a vocalibus discernere ipsasque eas in semivocalium numerum mutarumque partiri, sed quia interiora huius velut sacri adeuntibus apparebit multa rerum subtilitas, quae non modo acuere ingenia puerilia, sed exercere altissimam quoque eruditionem ac scientiam possit* (1, 4, 6). John of Salisbury, defending the grammar, quotes this passage of Quintilian, and he adds: *Quo minus ferendi sunt qui hanc artem ut tenuem atque ieiunam cavillantur. Que, nisi oratoris futuri fundamenta fideliter iecerit, quicquid superstruxeris corruet. Hec est igitur liberalium artium prima, necessaria pueris, iocunda senibus, dulcis secretorum comes; et que sola in omni studiorum genere plus habeat operis quam ostentationis.*²⁵ On this basis of his words it is understandable why he deals so much with the logical and philosophical implications of grammar in his *Metalogicon*.²⁶ In modern linguistics grammar and philosophy are very close to each other.

4. In my paper I wanted to emphasize that Quintilian's theory of rhetoric and style is an important landmark in the history of rhetoric and pedagogy.²⁷ His impact on the development of modern rhetoric could be more significant, if modern rhetoricians read his *Institutio Oratoria* more. His greatness is in the fact that he could judge what was good in the rhetorical tradition and he could justify his opinion with new points of view.

Budapest.

²⁴ *Rhétorique générale* par le groupe U. J. DUBOIS, F. EDELINE, J. M. KLINKENBERG, P. MINGUET, H. TRINON. Paris 1970, 23.

²⁵ *Ioannis Saresberiensis episcopi Carnotensis Metalogicon. Libri IIII*. Recognovit CLEMENS C. I. Webb. Oxonii 1929, I, 25; p. 59.

²⁶ T. ADAMIK: *Grammar, Rhetoric and Logic in the Metalogicon of Joannes Saresberiensis*. *Annales Univ. Scient. Budapest. Sectio Linguistica* 14 (1983) 173–186.

²⁷ Cf. A. BOLAFFI: *La critica filosofica e letteraria in Quintiliano*. *Latomus* (1956) 532–550; A. BRINTON: *Quintilian, Plato, and the Vir Bonus*. *Philosophy and Rhetoric* 16 (1983) 183: 'There are two important themes which run through Plato's and Quintilian's discussion of rhetoric and which deserve to be emphasized one more time: (1) the inseparability, in more respects than one, of wisdom, goodness, and eloquence; and (2) the morally teleological nature of rhetoric. It is on account of these two themes that the *vir bonus* doctrine is of significance to contemporary discussions of the ethnics of rhetoric.'

«EXCERPTUM DE VITA ALEXANDRI MAGNI» DE FRUTOLF DE MICHELSBERG DANS LE CODE D'EUGÈNE A VIENNE

Frutolf, instituteur, bibliothécaire et prieur dans le couvent bénédictin St. Michel à Bamberg mourut le 17 janvier 1103.¹ Entre autres, il était auteur de la chronique du monde, intitulée «*Liber cronicorum*.» Un tel titre est attesté sous son nom par le bibliothécaire Burchard dans le catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Michelsberg au milieu du XII^{ème} siècle.²

C'est Ekkehard, abbé à Aura, qui continuait l'œuvre de Frutolf. Il condamna le vrai auteur à la «*damnatio memoriae*» en se considérant comme l'auteur unique de toute l'œuvre. C'est Ekkehard qui jusqu'à l'étude fondamentale de H. Bresslau,³ était tenu, pendant plus de 700 ans pour le vrai auteur de la chronique. C'est pourquoi G. Waitz édita cette œuvre en 1844 sous le titre «*Ekkehardi Chronicon universale*».⁴

Le problème difficile de la paternité de la chronique est toujours discuté dans la littérature objective; les travaux de F. J. Schmale⁵ et de I. Schmale-Ott⁶ qui préparent à présent la nouvelle édition du texte de Frutolf et d'Ekkehard, le démontrent.

Frutolf était le premier auteur moyenâgeux qui joignit à la présentation historique des souverains de la Macédoine, la légende d'Alexandre en tant que

¹ PH. JAFFÉ (Hrsg.): *Monumenta Bambergensia. Bibliotheca rerum Germanicarum*. Bd 5. Berlin 1869: Ex Necrologio S. Michaelis Bambergensi Posteriore: 1103 16 K. Febr. Frotolfus monachus (p. 564) et 16 K. Febr. Frötolfus presbyter 1103 et Sigefridus diaconus 1169, monachi nostrae congregationis (p. 567). Voir aussi: Heimo de Bamberg: Frotolfus presbyter et monachus S. Michaelis, cuius mors in necrologio S. Michaelis ad diem 17 Ian. 1103 refertur (p. 537).

² K. DENGLE-SCHREIBER: *Scriptorium und Bibliothek des Klosters Michelsberg in Bamberg*. Studien zur Bibliotheksgeschichte, Bd 2, Hrsg. von W. MILDE, Graz 1979, p. 176: la liste n° III: Subnotatos libros pie memorie Frutolfus, cenobii huius prior, huic loco contulit, quos manu sua pene omnes ipse scripsit: 6. Liber cronicorum.

³ H. BRESSLAU: *Die Chroniken des Frutolfs von Bamberg und des Ekkehards von Aura*. Bamberger Studien, NA 21 (1896) p. 197–235.

⁴ MGH SS VI, 33–231.

⁵ F. J. SCHMALE: *Zur Abfassungszeit von Frutolfs Weltchronik*. BHVB 102 (1966) p. 81–87. *Überlieferungskritik und Editionsprinzipien der Chronik Ekkehards von Aura*. DA 27 (1971) p. 110–135. Voir aussi: F. J. SCHMALE et I. SCHMALE-OTT: *Frutolfi et Ekkehardi Chronica necnon Anonymi Chronica imperatorum*. Darmstadt 1972, Ausgewählte Quellen XV.

⁶ I. SCHMALE-OTT: *Die Rezension C der Weltchronik Ekkehards*. DA 12, (1956) p. 363–386. *Untersuchungen zu Ekkehard von Aura und zur Kaiserchronik*. ZBLG 34 (1971) p. 403–461.

source véritable en enrichissant la biographie et l'activité politique de celui-ci. Cette amplification était pleinement consciente — le témoigne la remarque de l'auteur devant l'*Excerptum de vita Alexandri Magni*: «Sed quia idem Alexander multa mire peregrisse legitur, quae scire multi delectantur, libet de vita eius aliqua summatim decerpere, quibus delectationi querentium utcumque valeam satisfacere» (62,9—11). Frutolf créa dans sa chronique la version définie de la biographie d'Alexandre dont la mesure de la popularité au Moyen Âge était attestée par le nombre considérable (plus de 30) de manuscrits gardés jusqu'à présent dans toute l'Europe, circulant indépendamment du texte de la «Chronique du monde» dès le XII^{ème} siècle jusqu'au XVII^{ème}.⁷

La version incluse dans le Code d'Eugène qui se trouve à présent dans l'Oesterreichische National Bibliothek⁸ porte témoignage sur la réception de l'*«Excerptum de vita Alexandri Magni»* dans la tradition moyenâgeuse polonaise.⁹ On admet que le Code d'Eugène constitue la copie venant du XIV^{ème} siècle d'un exemplaire du milieu de XIII^{ème} siècle, appartenant, selon toute probabilité à la bibliothèque de l'évêque de Posnanie Boguchwał II.¹⁰ Le manuscrit du XIII^{ème} siècle est dû au chanoine Nicolas de Rogalin, cure à Sielc; entre autre, le prouve: «Incipit Vita Alexandri regis scripta per manum Nicolai» (fol. 1) et «Finit cronica sive originale regum et principum Polonie edita per magistrum Vincencium Cracoviensem episcopum scripta per manum Nicolai posnaniensis canonici et plebani de Sydce» (fol. 227).¹¹ Ce code, du moins jusqu'à la moitié du XV^{ème} siècle était gardé en Pologne. Ensuite, enlevé peut-être par les Suédois, il devint propriété du philosophe Leibnitz. Celui-ci l'offrit au prince Eugène, d'où son appellation Code d'Eugène. Plus tard la collection de livres du prince fut incluse à la Bibliothèque Impériale.¹²

Sur les feuilles 1—13 du Code d'Eugène nous lisons entre autres: «Alexander magnus Phylippi ut putabatur et Olympiadis filius» (fol. 1), «Egyptiorum gentem in mathematica arte fuisse valentem litterae tradunt» (fol. 2),

⁷ M. MANITIUS: *Geschichte der Lateinischen Literatur des Mittelalters*, München 1931 Bd 3, p. 358.

⁸ Sygn. 480 (Eugen. fol. 12), kk. 1^r—13^r.

⁹ Voir aussi les autres manuscrits: Warszawa, Bibl. Nat. BOZ Cim. 18 et Gdansk PAN Mar. F. 196. Voir W. GAWŁOWSKA: «*Excerptum de vita Alexandri Magni*» de Frutolf de Michelsberg dans la collection de la Bibliothèque Nationale à Varsovie. 17. Internationale Eirene-Konferenz, Resümee, Berlin 1986, p. 68. R. M. ZAWADZKI: *Legenda o Aleksandrze Wielkim w rękopisach polskich XIII—XIV wieku*. Zarys problematyki, «Biuletyn Biblioteki Jagiellońskiej» 21 (1971) p. 66—85.

¹⁰ J. WIESIOŁOWSKI: *Kolekcje historyczne w Polsce średniowiecznej XIV—XV wieku*. Wrocław 1967, p. 40—42. B. KÜRBIS: *O inspiracji okultystycznej w średniowiecznej wizji dziejów* (in:) Świadomość historyczna Polaków. Problemy i metody badawcze, pod red. J. Topolskiego, Łódź 1981, p. 139. M. PLEZIA: *Tradycja rękopiśmienna Kroniki Kulubku* (in:) *Ars Historica*. Prace z dziejów powszechnych i Polski, Poznań 1976, p. 377—391.

¹¹ M. PLEZIA: *Zawartość Kodeksu tzw. Eugeniuszowskiego Kroniki Mistrza Wincetego* (in:) *Cultus et Cognitionis*. Studia z dziejów średniowiecznej kultury, Warszawa 1976, p. 435—443.

¹² J. WIESIOŁOWSKI: op. cit. p. 41.

«In his ergo itineribus quae et quanta pertulerit et quam miranda conspexerit, ipse, ut fertur, ad matrem suam Olympiadem et magistrum suum Aristotelem scribit» (fol. 8), «in rixam prede emulatione consumpserunt» (fol. 13). Les fragments du manuscrit résumé ci-dessus embrassent toute la biographie d'Alexandre dans l'œuvre de Frutolf comprenant les titres: «*Excerptum de vita Alexandri Magni*» (62,13—70,27) et «*De mirabilibus rebus, quas Alexander vidisse dicitur*» (70,29—75,57). La biographie d'Alexandre dans le Code d'Eugène finit par la description des luttes de diadoques après sa mort, conformément à l'information de Frutolf. La dernière phrase constitue la métaphore de Paul Orosius que les diadoques comme les chiens avides, mirent en pièces la meilleure proie fournie par le grand lion et la détruisirent par les querelles en concourant à la division du butin.¹³

Dans la biographie d'Alexandre insérée dans le Code d'Eugène, sauf un seul titre: «Incipit vita Alexandri regis» (fol. 2) correspondant à l'*Excerptum de vita Alexandri Magni*, on ne remarque pas la mise à part de la troisième partie décrivant les aventures extraordinaires du roi aux Indes, intitulée: «*De mirabilibus rebus, quas Alexander vidisse dicitur*». Pour la meilleure orientation dans le contenu du manuscrit on introduisit des notes marginales sporadiques, telles que par exemple: «Prima pugna Alexandri» (fol. 3), «Prima pugna cum Dario» (fol. 6), «Mors Darii» (fol. 7) i «Pugna cum Poro» (fol. 7).

Quant à la langue du manuscrit, il faut souligner que c'est la copie correcte et assez fidèle de l'énoncé de Frutolf. On peut supposer qu'il y avait peu de copies pendant les 150 années séparant les deux œuvres imposantes, qui auraient pu diminuer la fidélité du Code d'Eugène par rapport à l'original.

Selon H. Bresslau,¹⁴ environ 1117 Ekkehard d'Aura à la base de la chronique élaborait des épitomés en distinguant les parties se rapportant aux Croisades, à l'histoire d'Alexandre, aux Goths, Huns, Francs, Lombards et Saxons. Ces épitomés entrèrent dans la rédaction dite E (Ekk III) avec l'élaboration nouvelle de la chronique. Ainsi Ekkehard élaborait toute une série de traités historiques de ces parties qui dans l'original, étaient des digressions à part munies des titres la première excepté. C'est pourquoi Nicolas de Rogalin, en créant l'archétype du futur Code d'Eugène au milieu du XIII^{ème} siècle pouvait profiter de l'«*Excerptum de vita Alexandri Magni*» inclus dans le «Chronicon universale», du recueil de traités historiques élaborés par Ekkehard ou bien du Code dans lequel la biographie d'Alexandre par Frutolf fut mise entre les autres œuvres historiques ou pseudo-historiques.

Il paraît donc que c'est l'«*Excerptum de vita Alexandri Magni*» qui pouvait être la première version du récit d'Alexandre qui vint en Pologne de Bamberg lointain avec lequel les souverains polonais avaient établi de vifs

¹³ III 23, 6—7.

¹⁴ H. BRESSLAU: *op. cit.* p. 230.

contacts déjà au début du XI^{ème} siècle. La présence de Mieszko II avec sa femme Rycheza pendant la consécration de l'église Saints Michel et Bénédicté dans le couvent de Bamberg en 1021 en est la preuve. Il faut noter ici que encore de son vivant Mieszko II fut inclus dans la communauté de Bamberg vu les dons faits.¹⁵ B. Kürbis¹⁶ suggère que, pendant les solennités de 1021, Mathilde, femme du prince Frédéric put offrir à Mieszko II le Psautier avec la Séquence à S. Michel Archange en tant que cadeau de couronnement.

Łódź.

¹⁵ Ex Necrologio S. Michaelis Bambergensi Posteriore: 5 Id. Mai 1034 Misico, dux Poloniorum, frater noster. Hic dedit nobis pallium et sex cappas puerorum et plurimum pecuniae; unde factae sunt viginti quatuor statuæ quae circa chorum sunt locatae (p. 571). Voir aussi: A. GIEYSZTOR: *Bamberg i Polska w XI i XII wieku*. «Studia Źródłoznawcze» 15, 1970, p. 71–83. B. KÜRBISÓWNA, Najstarsze dokumenty opactwa benedyktynskiego w Mogilnie (X–XII), «Studia Źródłoznawcze» 13, 1968, p. 27–59.

¹⁶ B. KÜRBIS: *Studia nad Kodeksem Matyldy*. «Studia Źródłoznawcze» 30 (1987) p. 99–119.

J. IRMSCHER

WISSENSCHAFT UND PHILOSOPHIE
IN DER PLATONISCHEN AKADEMIE
DER AUSGEHENDEN ANTIKE

Erfaßt man die Philosophie der römischen Kaiserzeit in den großen Zügen, so ergibt sich mit dem dritten Jahrhundert ein deutlicher Einschnitt. Das zweite Jahrhundert war durch einen lebhaften Meinungsstreit der verschiedenen Schulen und Richtungen gekennzeichnet gewesen, von denen doch keine mehr die reine Lehre ihrer Gründer bewahrt hatte; von einem philosophischen Eklektizismus oder, um einen Terminus der Religionswissenschaft aufzugreifen, Synkretismus ist also für diese Zeit auch da zu sprechen, wo man das Proprium der eigenen Schule mit Nachdruck herauskehren zu sollen glaubte. Auch das Christentum hatte sich in jenem zweiten Jahrhundert zu Worte gemeldet, vor allem mit der neuen Literaturgattung der Apologetik, die ipso facto die Auseinandersetzung mit der heidnischen antiken Umwelt suchte. Gewiß in komischer Übertreibung vermitteln Dialoge Lukians ein anschauliches Bild von diesen geistigen Kämpfen, an denen breite Schichten der Bevölkerung teilnahmen. Die Einzelwissenschaften und das theoretische Denken standen in dieser Epoche in enger Beziehung zueinander.

Die schon in der zweiten Hälfte des zweiten Jahrhunderts spürbar werdende Krise des Römischen Reiches hinterließ naturgemäß auch in der Philosophie ihre Spuren. Besonders im Westen des Reiches zerfiel die antike städtische Produktionsweise, verloren die Städte, also die primären kulturellen Zentren, erheblich an Bedeutung. Die Kaiser wechselten häufig, die Verwaltung verlor an Autorität, so daß in Gallien und Palmyra zeitweilig Separatstaaten entstanden, welche die erstarkte Provinzilaristokratie initiiert hatte; die Unterdrückten dagegen sammelten sich in kraftvollen sozialen Bewegungen des Widerstands. Weder gegen diese inneren Erschütterungen noch gegen die Angriffe und das Eindringen barbarischer Stämme und Völker vermochte sich das Reich mit dauerhaftem Erfolg zu verteidigen.

Diese politische Misere führte bei weiten Teilen der Bevölkerung zu Verunsicherung, Ausweglosigkeit, Weltflucht. Die Philosophenschulen mit ihrer wortreichen Polemik vermochten in dieser Situation keine Hilfe zu leisten. Um so mehr wuchs der Einfluß der Religionen. Das betraf natürlich nicht so sehr den überkommenen Staatskult, den man 274 mit der Erhebung des Iupiter Sol Invictus zu verfestigen suchte, und betraf auch nicht die Sakralisierung

der Kaiser, deren göttliche Verehrung zum Prüfstein der Staatstreue geworden war; denn das Individuum konnte aus allen solchen Titularen weder Trost noch Hoffnung schöpfen. Diese suchte und fand man weit eher in Theosophien, die sich mit dem antiken Orakelwesen verbanden, in Mysterienkulten altgriechischer oder mehr noch orientalischer Provenienz, in miteinander konkurrierenden Erlösungsreligionen wie der Gnosis, der Mithrasverehrung, dem Manichäismus und — last not least — dem Christentum. Die Philosophie überlebte, indem sie sich den religiösen Bestrebungen ein- und unterordnete, ja weithin zum Religionssurrogat wurde, zumal für die Gebildeten, denen die zumeist östlichen Kulte zu plebejisch waren. Für die Schulunterschiede blieb nicht mehr viel Raum, sie nivellierten sich unter der veränderten Orientierung. Ohne daß einzelne Höhepunkte — etwa die Verselbständigung der Algebra durch Diophantos von Alexandria — übersehen werden, kann für Mathematik und Naturwissenschaften im Ganzen gesagt werden, daß sie den in der frühen Kaiserzeit herausgebildeten Enzyklopädismus fortsetzten, sich dabei vielfach in Irrationalismus und Spekulation verlierend — nicht zufällig nahm die alchemistische Literatur in dieser Epoche ein beträchtliches Ausmaß an.

Die Wendung in der Philosophie ist durch den Neuplatonismus markiert, der innerhalb kurzer Zeit die übrigen Schulen verdrängte, und zwar vor allem dadurch, daß er die für ihn akzeptablen Theoreme in sich aufnahm. Neuplatonismus ist im übrigen keineswegs Selbstbezeichnung der Vertreter der entsprechenden Richtungen, sondern ein Terminus der modernen Philosophiegeschichtsschreibung (es wäre zu untersuchen, wann er zum erstenmal auftaucht); jene Denker selbst waren vielmehr davon überzeugt, die authentische und somit ungebrochene platonische Lehrtradition zu verkörpern. Diese Vorstellung blieb bis ins 17. Jahrhundert hinein aufrechterhalten, bis das 19. zur schroffen Gegenüberstellung von Platonismus und Neuplatonismus führte, während die Forschung der Gegenwart unter Berufung auf Aristoteles' Darstellung des Platonischen Systems und auf den Platonismus der Alten Akademie die Gegensätze zu überbrücken geneigt ist. Auf jeden Fall war der Neuplatonismus, der in dem «göttlichen Platon», weil dieser sich scheinbar im Vollbesitz des Logos befand, den Archegeten philosophischer Bildung, ja den Stifter aller Weisheit erkannte, weit stärker auf Remythologisierung orientierte Weltanschauung als Schulphilosophie im herkömmlichen Sinne. Weil ein solches religiös-philosophisches Weltverständnis augenscheinlich den Bedürfnissen der Epoche entsprach, obsiegte der Neuplatonismus über die traditionellen Schulen, die mit ihren Möglichkeiten jene Bedürfnisse nicht zu befriedigen vermochten; dabei bedurfte er keiner Verbote, vielmehr hob er das Überkommene im Hegelschen Sinne auf und wurde so zum Erben, ja für seine Mitläufer zum Vollender der antiken Philosophie. Ganz anders war die Stellung zum Christentum und auch zu Gnosis und Manichäismus. In diesen Religionen fand die

neue Geistesbewegung echte Konkurrenten, denen sie sich entgegenzustellen genötigt sah.

Der Neuplatonismus bot sich keineswegs als Einheit, sondern in mehreren Richtungen dar; wir beschränken uns hier auf die für unsere generelle Fragestellung wesentlichen Hauptstränge.

Der Neuplatonismus ging nicht aus der Tradition der in Athen fortbestehenden platonischen Akademie hervor, sondern entstand in Ägypten, bestimmt durch das Bestreben, dem sich ausbreitenden Pessimismus über die gesellschaftliche und politische Ausweglosigkeit durch die Reaktivierung von Elementen des philosophischen Erbes zu begegnen. Der politische Denker Platon (im Gegensatz zu dem Metaphysiker) spielte in solchem Zusammenhang kaum eine Rolle — die griechische Polis war den in monarchischen Vorstellungen lebenden Menschen der Kaiserzeit fern und fremd —, aber auf den Gelehrten Aristoteles konnte und wollte man nicht verzichten; bereits Ammonios Sakkas, der ohne schriftliche Hinterlassenschaft gebliebene Begründer des Neuplatonismus, räumte ihm der Überlieferung zufolge eine gewichtige propädeutische Funktion ein. Ammonios' Schüler Plotin, der die Philosophie vollends ins Metaphysische wandte, zugleich aber die Ästhetik vertiefte, stammte aus dem oberägyptischen Lykopolis, dem heutigen Asiût. Er verpflanzte die neue Doktrin nach Rom, wo sie Porphyrios aus dem syrischen Tyros systematisierte; dabei unterstrich er deren metaphysische Tendenzen und polemisierte gleichzeitig scharf gegen das Christentum. Desungeachtet erweist ihn die Liste seiner verlorenen Schriften als Gelehrten aus, der auf dem Gebiete der Philologie, der Rhetorik, der Mathematik, der Musiktheorie, der Astronomie, ja offenbar sogar auch der Medizin produktiv tätig war. Porphyrios steht weiter am Beginn der neuplatonischen Aristotelesklärer; seine Einleitung in die Aristotelische Kategorienlehre beeinflusste die Entwicklung der Logik besonders auch vermittels der Übersetzungen ins Lateinische (von Boethius), ins Syrische, Arabische und Armenische.

Die athenische Akademie, welche in den vorausgegangenen Perioden durch philosophischen Eklektizismus und wortreichen Polyhistorismus gekennzeichnet gewesen war, öffnete sich um das Jahr 410 unter dem Schulhaupt Plutarchos, dessen Familie bereits durch mehrere Generationen der Institution verbunden war, den Plotinischen Lehren, freilich offenbar, soweit aus der dürftigen Überlieferung geschlossen werden kann, mit einem gewissen Maß an Klarheit und Rationalität. Dagegen setzten die Nachfolger des Plutarchos, namentlich Proklos (412–485), der Diadochos, der Nachfolger schlechthin, die Theologisierung der platonischen Philosophie systematisch fort. Platon und der neuplatonisch interpretierte Aristoteles, besonders aber auch die Offenbarungsliteratur — Orphica und chaldäische Orakel — eröffneten den Zugang zu dem neuen Weltverständnis, in welchem in sublimierter Form selbst der antike Polytheismus Raum fand; doch wurden auch Mathematik, die dem

Schulhaupt keineswegs fremd war, und Astrologie als Erkenntniswege erkannt und anerkannt. Neuplatonisch bestimmte Frömmigkeit dokumentieren die an philosophisch verstandene Gottheiten gerichteten Hymnen des Proklos. Es trifft gewiß zu, daß die Spiritualität dieser elitären Kreise, die sich bewußt von dem auf Massenwirksamkeit orientierten Christentum distanzierte, erst in letzter Zeit durch die neugewonnenen Texte verständlicher geworden ist und Pauschalurteile aus der Epoche des Positivismus revidiert werden müssen; desungeachtet bleibt die Feststellung gültig, daß der Athener Akademie in der unmittelbaren Proklosnachfolge bis hin zu Damaskios, dem Schulhaupt, das im Jahre 529 die Schließung der Institution traf, mit ihrer einseitigen Orientierung auf einen einseitig verstandenen Platonismus die Verbindung zur Wissenschaft ebenso verlorengehen mußte wie die Verbindung zum Leben. Die scheinbare Ausnahme des der Akademie zugehörigen Aristoteleskommentators Simplikios, der in Alexandria gediegene Wissenschaftlichkeit auf philosophischem und philologisch-literarischem Gebiete wie auch in den exakten Wissenschaften schätzen gelernt hatte, beweist eben nur die Regel.

Jene alexandrinische Schule des Neuplatonismus zeigt zugleich eine andere Entwicklungsmöglichkeit. Denn die alexandrinische Schule trug einen wesentlich anderen Charakter als die Athener Akademie. Letztere hatte die Herkunft aus der Kult- und Lebensgemeinschaft, dem Thiasos, niemals verleugnet ebensowenig wie die Bindung an das Schulhaupt und die dieser entsprechende hierarchischen Organisation. Alexandria dagegen war Lehranstalt mit praktischer Zielsetzung, in der Naturwissenschaften und Mathematik das Schwergewicht besaßen, die ideologische Ausrichtung die Grenzen fließend ließ, das Christentum als gegebene Realität bald mit mehr, bald weniger Opportunismus behandelt wurde. Am Anfang dieser Linie standen der Mathematiker und Astronom Theon, der den Eukleides und den Ptolemaios kommentierte, und seine Tochter Hypatia, die aus heute nicht mehr faßbarer Veranlassung 415 von christlichem Mob ermordet wurde. Trotz solcher Anfänge war ihr berühmtester Schüler der nachmalige Bischof Synesios, dessen literarisches Oeuvre die Koexistenz von Christen und Heiden in einem Zeitalter der Transition bezeugt. Ihr nachwirkendes Gepräge erhielt die alexandrinische Schule durch Ammonios. Dieser war unter Proklos Mitglied der Akademie gewesen. Ohne sich deren dezidierten Mystizismus zueigen zu machen, trieb er im Geiste des Aristoteles Philosophie neben den Spezialwissenschaften, voran der Mathematik, der Astronomie, der Grammatik und Rhetorik. Er beeinflusste den bereits genannten Simplikios sowie Johannes Philoponos, eine selbständige Gelehrtenpersönlichkeit, der erst in letzter Zeit die ihr gebührende Aufmerksamkeit zugewandt wurde. Augenscheinlich bereits als Christ geboren, behandelte Philoponos in der Epoche Justinians in Alexandria Logik und Mathematik, Physik, Psychologie, Biologie, Physiologie und Chemie, christliche Kosmologie, Christologie und weitere theologische Zweige, wobei er sich offenkundig in

Gegensatz zu der herrschenden kirchlichen Theologie setzte. Als Kommentator des Stagiriten übte er mehrfach an dessen naturwissenschaftlichen Positionen Kritik, um ihnen eigene Auffassungen entgegenzustellen.

Es folgten in Alexandria die Aristoteleskommentatoren Olympiodoros, Elias und David, wobei die Chronologie im einzelnen noch der Aufhellung bedarf. Der letzte der alexandrinischen Scholarchen vor der arabischen Eroberung war der Polyhistor Stephanos. Von Kaiser Herakleios (610—641) als «Ökumenischer Lehrer», d. h. als Professor, an die Universität in Konstantinopel berufen, trug er über Platon, Aristoteles und die Fächer des Quadriviums vor. Er prägte durch sein Wirken die byzantinische philosophische Tradition, in der zu jeder Zeit Platon (vornehmlich in seiner neuplatonischen Ausprägung) neben Aristoteles (vor allem auch als Förderer der Einzeldisziplinen) Aufmerksamkeit und Pflege fand.

Berlin.

SECTION II

S. GÉLY

LA DENOMINATION DES PEUPLES ET DES LIEUX EN LATIN: L'EXEMPLE ITALIEN

Introduction : Acceptions augustéennes de nomen

«Dixerat ille aliquid magnum uimque adfore uerbo crediderat»
(Aen. X, 547)

Anxur, l'un des guerriers qui se mesurent avec Enée au livre X de l'*Enéide*, «avait prononcé quelque grand mot, croyant que sa parole aurait pouvoir. . .» Pouvoir illusoire, en cette circonstance, puisqu'Enée vient à bout de tous ceux qui l'affrontent. Mais l'idée même d'une telle puissance, une idée qui sourd, non sans intermittences, parmi les courants de pensée et les littératures les plus divers, au fil des siècles,¹ était évidemment présente à la pensée de Virgile. Elle l'avait été chez des poètes et des penseurs antérieurs à lui. Pour ce qui est de Rome, on ne peut s'empêcher de songer au moins à l'auteur du *Brutus* et du *De Finibus*, parmi les grands prédécesseurs. Parmi les contemporains, Horace se signalera au premier chef. Ailleurs, dans un Orient proche ou lointain avec lequel les contacts ne peuvent pas être et ne sont pas uniquement militaires, administratifs, commerciaux — quelles que puissent être les barrières imposées par une religion devenue religion du Prince sous Auguste — le pouvoir sacré du nom, et surtout du nom personnel, est une constante, non seulement de la pensée chinoise, égyptienne ou juive, mais aussi de la mentalité primitive.² Serait-ce alors par dérision devant l'une des manifestations de la «pensée sauvage» dans la psychologie du guerrier italique — «*crediderat*» — que Virgile aurait prêté au personnage d'Anxur une foi dans la puissance du mot que lui-même ne partagerait pas? Non, pour Virgile, comme aujourd'hui pour Mikel Dufrenne ou Paul Ricoeur, ou Jean Markale, et d'autres, «il est» — il est vraiment — «de grands mots, des mots puissants».³ Nous en avons la preuve à

¹ Cf. not. O. JESPERSEN: *Language, its nature, development and origin*, 1922, 10^e éd. 1954, *passim*; not. p. 113 sqq. A. MICHEL: *le dialogue des orateurs et la philosophie de Cicéron*, Paris, 1962, *passim*; M. DUFRENNE: *Le Poétique*, Paris, 1963, *passim*. G. DURAND: *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, 1969, pp. 174—177, 410 sqq.; 481 sqq. P. RICOEUR: *Le conflit des Interprétations*, Paris, 1969, pp. 80—96 et *passim* et bibliographie. J. CHEVALEIR et A. GHEERBRAND: *Dictionnaire des Symboles*, Paris 1982 (1^{ère} éd. 1969), art. «Nom», «Da'wah», «Ecriture», «Langage», «Lettres», «Paroles», «Son».

² Cf. C. LÉVI-STRAUSS: *Anthropologie structurale*, Paris 1958; *La Pensée sauvage*, Paris, 1962, *passim*.

³ Cf. supra (1) et: J. MARKALE: «Le nom, la parole et la magie», in *s CorpEcrit Le Nom*, Paris, PUF, 1983, pp. 30—39. J. GOLDSTAIN: «Le nom dans le Nouveau Testament», *ibid.* pp. 17—27). G. ANTOINE: «D'une poétique à une métaphysique du nom», *ibid.* pp. 111—121.

travers toute l'œuvre, depuis les *Bucoliques* jusqu'au dernier des chants de l'*Enéide*, mais peut-être nulle part plus évidemment que lorsque le poète recourt, pour affirmer la puissance du mot, et particulièrement du mot qui nomme, à la légende de Saturne, rassembleur et législateur des peuples du Latium à travers le don d'une commune dénomination:

«Is genus indocile ac dispersum montibus altis

Composuit legesque dedit *Latiumque uocari*

Maluit, his quoniam *latuisset* tutus in oris (Aen. VIII, 321—323)»

«Il réunit ces hommes indociles et dispersés sur les hautes montagnes, il leur donna des lois, et choisit pour le pays le nom de Latium, parce qu'il avait sur ses bords trouvé une retraite sûre» (trad. J. Perret, Paris, 1978, t.II, p. 130; mais le jeu sur les paronymes, *Latium* — *latuisset* défie la traduction française). Le grand mot, et le mot efficace, c'est ici le nom affecté à la race et au pays, son «nom propre». Celui-ci est perçu comme porteur d'un sens, c'est à dire d'une signification ou d'une «étymologie»: *quoniam latuisset*. . . Peu nous importe, dans la perspective «panchronique»⁴ d'une sémantique appliquée à l'étude, des mentalités, si cette interprétation contredit les principes et les investigations d'une philologie fondée, comme il se doit, sur une phonétique rigoureuse — encore que la morphologie puisse avoir à prendre en compte, outre les évolutions normales des phonèmes, l'interférence ou l'influence de sémantismes en apparence incongrûment attachés aux morphèmes. . . Quant au dogme saussurien de l'arbitraire du signe, en ces matières et dans l'optique qui est la nôtre, il est maintes fois contredit, même lorsque le nom exprimé couvre un nom non dit, à plus forte raison lorsqu'il est allégorique. Le nom signifie dans la mesure même où il a un référent, si abscons soit-il, et dans la mesure où il fait fonction de symbole. Ce qui compte c'est que, pour Virgile, et sans doute pour certains de ses contemporains, le nom du Latium ait été mis en rapport avec le dieu Saturne et avec son séjour mythique en ces zones.

D'autre part le nom donne un sens: il oriente. Saturne, en recouvrant d'une même appellation les peuplades qu'il rassemble, contribue à leur unification, à leur organisation, à leur identification. «*Composuit*»: d'un ensemble dispersé et disparate d'ethnies montagnardes, il fait un peuple. Il se trouve du

⁴ Cf. P. RICCEUR: *op. cit.*, *loc. cit.* Une sémantique authentiquement historique se fonde, à nos yeux: 1° / sur une *anachronie* (remontée du temps pour saisir la façon dont le mot était conçu et reçu à divers stades caractéristiques de ses différenciations); d'où l'intérêt de la connaissance des «étymologies» fournies par les Anciens, et leurs successeurs, au cours des âges; 2° / sur une *catachronie* (sémantique historique au sens habituel du terme; interviennent évidemment ici les apports non négligeables des sciences modernes de la formation et de l'évolution des langages, notamment phonétique et morphologie historiques, mais aussi, et parallèlement, une prise en compte des valeurs «littéraires» des termes et de leur environnement événementiel, institutionnel, sociologique etc. Cf. sur ce point l'incitation de B. I. WHEELER (*Analogy and the scope of its application in language*, Cornell Univ. Press., USA, 1887, 1ère rééd. 1965, p. 43) «to deal with the form and structure of language as a whole».

reste — et le contexte ne contredira pas ce qu'enseigne à ce sujet l'archéologie⁵ — que pour effectuer cette identité (conscience de soi dans un entre-soi reconnu comme semblable, affirmée sinon dans la « mort de l'autre », du différent -alienus-, de l'étranger -exterus, du moins dans un combat commun contre lui -commilitia-), ces peuplades ont dû affluer, au moins sporadiquement ou périodiquement, des montagnes en direction des bassins ou des plaines, à la faveur de transhumances saisonnières, à la suite de migrations d'origine démographique, en vue de rencontres cultuelles, et se joindre ainsi non seulement entre elles mais aussi à des « premiers occupants ». Il n'en reste pas moins que c'est lors de l'accès à un nom « propre » qui leur devient « commun »⁶ (l'on perçoit à travers le jeu des mots quelles fragiles frontières séparent ces deux catégories) que c'est lorsqu'ils reçoivent de la bouche de Saturne, selon la légende, ou au terme d'un rudimentaire *foedus* — qui règle par des *leges*, des clauses, la *pax* sanctionnant l'issue de leurs luttes, si l'on historicise le mythe⁷ — l'appellation de « latins » (et l'on constate, dans ce terme générique, l'absence de frontière réelle entre le nom et l'adjectif),⁸ qu'ils deviennent le peuple latin, la puissance latine, *nomen Latinum*. *Nomen*: un nom qui est plus qu'un nom, l'expression d'un pouvoir. De même, c'est lorsque les Alliés italiens de Rome, au terme de la Guerre Sociale, auront eu accès à la totalité des droits et au nom de citoyens romains, qu'ils formeront avec Rome une même *ciuitas*, un même Etat — que la législation syllanienne, puis celle de César étendent aux dimensions de la péninsule. Le *nomen Romanum* recouvre dès lors et promeut dans le même temps, la *terra Italia*, qui devient désormais, surtout sous l'impulsion du vainqueur d'Actium, la patrie commune des citoyens romains, y compris de ceux qui de jour en jour ont acquis, acquièrent, acquerront, jusqu'aux extrémités du monde connu, la citoyenneté romaine.⁹

C'est l'époque où Caesar Augustus, Imperator et Princeps, peut se présenter comme un nouveau Saturne, non pas seulement en ce qu'il paraît fonder un nouvel âge d'or, mais encore dans la mesure où, comme Saturne, avec un nom propre, *Italia*, reconnu comme commun aux peuples de la péninsule et porteur par là-même d'un accroissement de pouvoir, d'une *auctoritas* nouvelle, il fonde les assises d'une nation — si éphémère soit-elle dans l'ordre proprement historique —.

Horace, en ce même temps, dans l'*Art Poétique*, met en lumière l'importance du mot initial et initiateur, du verbe poétique et prophétique, *carmen*,

⁵ Cf. not. *Popoli et Civiltà dell'Italia Antica*, 7 vol., Rome, 1974–1978, et M. PALLOTINO: *Storia della Prima Italia*, Rusconi Milano, 1984, 3e éd. 1985, (et bibliographie).

⁶ Cf. infra.

⁷ Cf. J. BAYET: *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 2e éd. 1969, *passim*.

⁸ Cf. F. BADER: *La formation des composés nominaux du latin*, Paris 1962, not. p. 154 (+ bibliographie).

⁹ Cf. S. GÉLY: *Le Nom de l'Italie, Mythe et histoire, d'Helléniques à Virgile* — Belles lettres — CIRVI — Paris, Turin, 1989.

et la puissance dont sont revêtus à ses yeux l'homme donneur de nom et le nom donné. C'est au mythe d'Orphée — à la suite de l'auteur des *Géorgiques* — qu'il a recours, le même Orphée qui du chant de sa douleur, chez Virgile, «adoucissait les tigres et déplaçait les chênes»:

«mulcentem tigres et agentem *carmine* quercus» (Georg., IV, 510)

Ce pouvoir, Horace l'avait d'abord attaché, dans les *Satires*, en une perspective épicurienne et lucrétienne plus apparente qu'elle ne le serait à la fois dans l'épopée virgilienne et dans l'*Ars*, à l'émergence et au progrès de l'humanité au sein des espèces vivantes:

«Cum prorepserunt primis animalia terris,
mutum et turpe pecus, glandem atque cubilia propter,
unguibus et pugnīs, dein fustibus, atque ita porro
pugnabant armis quae post fabricauerat usus,
donec *uerba*, quibus uoces sensusque notarent,
nominaque inuenere; dehinc absistere bello,
oppida coeperunt munire et ponere leges,
nequis fur esset neu latro neuquis adulter» (*Sat.* I, 3, v. 99—106)

«Quand on vit pour la première fois, sur la terre naissante, les êtres vivants, c'était un vil troupeau, et muet. Ils se battaient pour la glandée et pour le gîte, avec les ongles, les poings, puis avec des bâtons, enfin avec les armes que l'expérience leur avait appris à forger, jusqu'au moment où ils découvrirent verbes et noms pour traduire leurs cris et leurs sensations. Alors, renonçant à une guerre continuelle, ils se mirent à élever des places-fortes, et à établir des lois pour interdire le vol, le brigandage et l'adultère». . .

Le langage articulé apparaissait alors uniquement comme un facteur d'ordre social et international — au sens élémentaire de ces termes —, et d'ordre moral — dans une perspective essentiellement sociologique. Il préservait de l'aliénation des biens, délimités par les *uerba nominaque* (c'est-à-dire morphologiquement, en latin, par les mots qui se conjugent et les mots qui se déclinent, sémantiquement par les termes qui marquent l'action ou l'état, et par ceux qui montrent l'acteur ou l'étant); des biens désignés comme appartenant en propre à tel individu, à telle cité: bétail, femme, champ, territoire. . .

L'*Art Poétique*, à partir de cheminements premiers analogues, nous entraîne vers une conception plus élevée du langage dénominateur. On y retrouve bien la fonction de discernement social et moral qu'illustrait la *Satire* I, 3:

«... Fuit haec sapientia quondam,
publica priuatis *secernere*, sacra profanis,
concubitu prohibere uago, dare iura maritis,
oppida moliri, *leges incidere ligno*» (*Ars*, 396—399)

«Telle était autrefois la sagesse: distinguer l'intérêt public de l'intérêt privé, le sacré du profane: faire cesser les unions vagabondes, fixer un droit pour le mariage; bâtir des places; graver des lois sur le chêne», -avec, en outre, un accent mis sur le passage de l'oral à l'écrit: on grave, sur le bois, la lettre des lois — ce que nous enseigne l'histoire générale des écritures —. Mais le nom donné devient aussi renom, qui rejaillit sur les donneurs de noms et sur leurs œuvres, — tels Orphée, ou Amphion, et ceux qui, inspirés comme eux ou à leur suite, ont montré, montrent à leurs semblables le «chemin de la vie» (*uitae. . . uia*, V, 404), la sagesse (*sapientia*, V, 396) en des cadences de mots agencés par le Nombre, parole et musique des Astres.

«Sic *honor et nomen diuinis uatibus atque carminibus* uenit. Post hos, insignis Homerus. . . (*Ars*, V, 400—401):

«C'est ainsi que la gloire, ainsi que le nom de divins, furent acquis aux poètes inspirés et à leurs chants. Après eux brilla Homère. . .» (trad. F. Villeneuve aux Belles Lettres, Paris 1955, p. 222, qui tente de rendre par un hypallage l'éclat quasi sacré de *nomen* dans l'hendyadyn *honor et nomen*).

I. Le pouvoir sacré du nom; le nom et l'empire

1) Origines

Dans la prose historique de Tite-Live (qui n'est certes pas étrangère au *carmen* épique, notamment dans les premiers livres, où la marque d'Ennius et surtout de Virgile est partout visible), toujours dans la même période de l'histoire de Rome, le nom d'un peuple, nous l'avons déjà entrevu à propos de *nomen Latinum*, va jusqu'à désigner l'empire exercé par lui sur une zone territoriale déterminée.

Tite-Live du reste n'est pas le premier à user d'expressions comme *nomen Caeninum*, *nomen Tuscum*, *nomen Latinum* etc. . .,¹⁰ pour désigner à la fois le pouvoir et l'identité d'une cité ou d'un peuple. Salluste dans le *Catilina* (52, 44, etc. . .), Cicéron dans les *Philippiques* (3, 29), avant Tite-Live, parlent du *nomen Romanum*, et Cicéron dans la *République* (1, 31 et 3, 41) du *nomen Latinum*. Serait-on tenté de voir dans l'usage livien de ces termes l'un des indices de l'empreinte virgilienne, encore faudrait-il éviter de négliger les sources de Virgile lui-même, parmi lesquelles Cicéron ne doit pas être omis. Et surtout il y aurait lieu de faire état de l'ancienneté de pareils tours, et, plus encore, de leur italicité. Car l'on trouve des expressions analogues, et morphologiquement parallèles, notamment dans les *Tables d'Iguvium*: ainsi l'ombrien «*Turscum numen*» (en I, b17 de Vetter, *Handbuch der italischen Dialekten*, I, Heidelberg, 1953) est l'équivalent manifeste de *Tuscum nomen*.

¹⁰ Cf. G. Perl: «*Nomen Etruscum, Latinum, Romanum*» — Congrès Eiréné 1988 Budapest.

Or, quel que soit en ces textes le rôle joué par l'incantation répétitive qui donne à la parole rituelle gravée l'accent et l'aspect du « charme » (on y reconnaît l'origine magique du *carmen* législateur et lyrique), il est clair qu'ici l'ombrien *nūmen*, équivalent du latin *nōmen*, désigne à la fois l'appellation donnée aux peuples évoqués, et le pouvoir (lié, comme dans les mythes saturnien et orphique, à cette appellation même — du moins chez Virgile et Horace —) exercé par ces peuples sur un domaine (territoire propre et voisinage soumis) qu'un nom, communément, délimite. Ainsi, au-delà de l'*ager* recouvert par le nom de *Caecinus*, de *Tuscus*, de *Latinus* etc. . . , les *leges* (c'est-à-dire les clauses des *iura*, des droits, établis par les *foedera*, les traités qui ont accru le territoire d'une *ciuitas* — et à ces termes latins il existait des correspondants en certaines langues voisines —), au-delà des *fines*, des frontières de ce territoire, ces permissions comme ces interdits sont *sine ui*, sans force et sans signification. A noter que ces pouvoirs et leurs limites sont reliés au *fas* et au *nefas*¹¹ édictés par les divinités, et surtout par le Souverain qui règne sur la Borne et sur les Traités: Jupiter, chez les Latins, ses analogues chez les peuples voisins; Jupiter, le fils de Saturne; il imprime sa loi «de fer» à un monde où ne demeurent (et encore chez les paysans seulement, selon Virgile) del'*aurea aetas* paternelle, que les *uestigia* imprimés sur le sol, dans sa fuite vers le Ciel, par *Iustitia* — cette *Astrea Virgo* dont la IV^{ème} Bucolique avait annoncé le retour sous un nouveau Saturne (*Buc.* IV, 6; et *Georg.* IV, 474). La borne des champs — comme la pierre fichée en terre par le fécial,¹² les lettres et les chiffres qui inscrivent sur le bois puis sur la pierre l'énoncé des lois et le droit des *gentes* —, décrivent et délimitent la propriété couverte par le nom, que ce soit celui d'un *pater familias*, ou d'une *ciuitas* et d'un *populus*. Mais cette propriété et les droits et devoirs qui s'y rattachent, n'existe que par la volonté des dieux ou du dieu — leur *nūmen*, en latin — où s'origine ce nom, *nōmen*.

Une preuve particulière de la portée de la nomination, de sa puissance à la fois concrète et abstraite, profane et sacrée, historique et mythique, au cœur des civilisations antiques et en particulier de l'Italie ancienne, creuset de races et de cultures au travers du bassin méditerranéen, nous est fournie par l'onomastique des lieux et des personnes, et, tout spécialement, par un phénomène constamment observé dans les traditions concernant les *origines*, les fondations des cités et des peuples: l'éponymie. Les exemples en seraient innombrables. Une terre et un peuple reçoivent leur nom, donc leur identité, c'est-à-dire la confirmation d'une solidarité, fondée ordinairement sur une plus ou moins authentique communauté de sang -*consanguinitas* (cf. la *συγγένεια* grecque), plus souvent encore, et en tout cas parallèlement, sur une communauté guerrière- *commilitia* (cf. la *συνμαχία* grecque)-, de la reconnaissance

¹¹ Cf. G. DUMÉZIL: *La Religion Romaine Archaïque*, Paris, 1966, p. 31 ssq., not p. 61.

¹² Cf. Tite-Live I, 24—32, 5—14.

d'une généalogie légendaire qui aboutit, en passant par le héros «commun dénominateur», l'ancêtre éponyme, à une *origo* divine. Ainsi les Thyrrhènes ou Etrusques se reconnaissent en l'hyrsos, les Ligures en Ligus, les Vénètes en Enée, les Iapyges en Iapyx. . . les Italiens en Italos. Et le mythe originel est perpétué par des cultes qui volontiers associent la mémoire du héros fondateur à la religion de quelque grande divinité tutélaire: Héraclès pour Italos comme pour Ligus,¹³ par exemple.

Inversement il arrive, et pas seulement chez les poètes, qu'un peuple — parfois l'un de ceux qui se donnent aussi un ancêtre éponyme — tire son nom d'un élément caractéristique de son environnement géographique, volontiers personnifié sous les traits d'un personnage, ou d'un animal légendaire plus ou moins totémique. Ainsi les Ombriens sont le peuple du fleuve Ombro et du guerrier italique de ce nom, chez Virgile; les Latins font dériver leur appellation du territoire où se serait caché Saturne; les Italiens, les mêmes qui se réclament du roi Oenôtre Italos, se reconnaissent aussi (comme en témoignent des monnaies de la Guerre Sociale) dans le taureau — en osque *viteliu* —: les troupeaux de bovins abondaient en Italie, et tout particulièrement, sans doute, dans la région bruttienne où la légende voulait qu'Héraclès eût perdu l'une des génisses à lui confiées par Géryon; il la cherchait et la pourchassait à grands cris, en usant du terme dont la désignaient les campagnards osques, qui comme lui veillaient sur leurs bêtes dans ces parages; d'où, vraisemblablement, pensons-nous, superposition et confusion des deux éponymies, l'une humaine, *Italos*, l'autre animale, *viteliu*, dans l'«étymologie» ancienne d'*Italia*; confusion significative de la cohésion des cultures, dans la péninsule, à partir de l'extension de l'*Italia Graeca*, autour de Tarente, puis, après la défaite de Pyrrhos, de l'expansion romaine dans les zones centrales et méridionales, d'abord, puis septentrionales.¹⁴

2) *Permanences d'une mentalité magique*

On est donc en droit de mettre l'accent, nous le voyons, sur les permanences d'une mentalité magique dans l'usage reconnu au nom, et fait du nom, chez les Romains et chez certains, du moins, de leurs voisins italiques, comme en témoignent les expressions qui désignent chez eux à la fois leur identité et le domaine où s'exerce, en conformité avec un divin vouloir, leur puissance. Cette valeur sacrée du nom, chez les Italiques, a été soulignée notamment par Devoto dans *Gli Antic Ihitalici* (p. 241 de l'édition de 1961; 1ère éd. 1929): «In due passi delle Tavole Iguvine, nella *praghiera che si rivolge a Giove Grabovio per la consecrazione del popolo iguvino*, appare un uso singolare della parola *n o m e n*: io ti invoco o Giove Grabovio. . . per l'arce fisia, per la città igu-

¹³ Cf. S. GÉLY: «Le nom ligure» in *Actes à paraître du Colloque du CIRVI*, 1—6 juin 1987 sur «Viaggiatori Stranieri in Liguria».

¹⁴ Cf. S. GÉLY: *Le Nom de l'Italie*, op. cit.

vina: per il nome di quella, per il nome di questa» (VI a 23, e così molte volte di seguito). «Chiumque appartenga alla città di Tadino o al nome Naharco. Iapudico, Tusco, si allontanano». Il nome cioè è taciuto, quando si parla di cose su cui si invoca la protezione del dio, ed energicamente affermato quando si tratta di popoli stranieri e nemici come i tre citati. Anche qui si tratta della *sopravivenza di una forma di magia, di religiosità primitiva*. Anche qui un *parallelo* romano è *nel silenzio che avvolge il nome mistico di Roma*. Ce nom non-dit déjà étudié par De Sanctis, en particulier dans *Studi dei Romani* (I, 285), à partir de textes tels que celui de Pline (*H. N.* III, 65): «Superque Roma ipsa, cuius nomen alterum dicere arcanis caerimoniarum nefas». On parvient ici à l'extrême limite du pouvoir magico-religieux du nom: le nom le plus sacré — à la fin du texte ci-dessus, celui de Rome, ou plus exactement l'autre nom, ineffable, de Rome — doit être gardé sous silence.

Cela nous ramène, ou nous amène, à un fait de culture dont l'image que traditionnellement on s'est faite des Romains — peuple de juristes laïques — nous a longtemps maintenus éloignés. Le *nomen alterum* de Rome est l'équivalent du nom ineffable que l'on trouve dans les domaines celtique et sémitique.¹⁵

Au confluent des cultures sémitiques et des civilisations indo-européennes dans le bassin méditerranéen l'Egypte avait été, était encore, sous la domination romaine au siècle d'Auguste, une terre et un peuple où l'on croyait au pouvoir créateur et contraignant du mot. Le nom était chose vivante. Non seulement il était lourd de signification symbolique, mais encore en l'écrivant ou en le prononçant, on faisait vivre ou survivre la personne qu'il désignait; la connaissance de son nom donnait prise sur elle. Aussi intervenait-il dans les rites de conciliation, d'envoûtement, d'anéantissement, de prise de possession. «Son nom ne sera plus chez les vivants», cette sentence était «la plus radicale des condamnations à mort» (G. Posener: *Dictionnaire de la civilisation égyptienne*, Paris, 1959, p. 190). Analogue, mais transcendant le symbolisme magique, est chez les Hébreux l'efficace du nom quand il est prononcé par Dieu-Verbe, «Parole qui agit», l'Etre proprement ineffable «dont le Nom est *au-dessus* de tout nom», — à la fois parce qu'il est indécent de le prononcer et parce qu'il est, plus que tout autre, efficace — *nomen-numen* à la puissance infinie —. Lui qui Se dit «Jeovah — «je suis qui je suis», affirmation radicale et absolue d'un «je suis» indésignable — ne se refuse pas pour autant à parler. Qu'est la genèse sinon le récit symbolique (mais le symbole ici est archéologie) d'une Parole qui crée en nommant: «Que la lumière soit et la lumière fut. . .»? Parole directe dans l'épisode du buisson ardent, et plus tard lors du baptême de Jean — non

¹⁵ Cf. *Dictionnaire des Symboles op. cit.* art. «Nom»; pour le domaine celtique, les travaux récents de J. MARKALE. Du *nomen alterum* à l'allégorie, il y a passage frayé. Sur ce dernier sujet, cf. dans le n° 18 de *Corps Ecrit*, Paris, PUF, 1986, not. pp. 3-4; J. DE BOURBON BUSSET: «la revanche de l'allégorie»; pp. 104-113, P. L. ASSOUM: «De l'allégorie à la tautogorie: le mythe de l'Un»; pp. 145-153; X. TILLETTE: «Esquisse d'un plaidoyer en faveur de l'allégorie».

sans la présence, là, d'un végétal, ici d'un animal symbolique — le buisson, la colombe. Parole indirecte, par l'intermédiaire des « prophètes » -analogues, sur un plan tout autre, mais analogues, aux *uates* des Romains —. Et Jésus-Verbe n'hésite pas à jouer du nom -«Tu es Pierre et sur cette pierre». . . jeu familier au peuple, et au monde, dans lequel Il a pris chair.

Certes, pour un Romain ou un Italique, du moins dans les textes qui sont à notre portée — hormis ceux qui concernent précisément les cultes à mystères ou les cérémonies des rituels archaïques — le nom qui entre tous demeure secret, c'est l'autre nom, le nom vrai de la cité terrestre, Rome; et, même dans les rituels, quand se profile la puissance sacrée, et ineffable, du *nomen* d'un *numen* — comme on le voit notamment dans les *Tables Iguvines* — ce n'est pas sans rapport avec le terre à terre de luttes entre cités (lequel, certes, n'est pas absent des textes bibliques, mais y demeure toutefois subordonné à la foi dans la mission du peuple juif, élu moins pour gouverner les nations que pour maintenir présente au monde la révélation du Dieu Un). C'est surtout par l'intermédiaire de cultes et de pensées initiatiques venus d'Orient via la Grèce (notamment, pour les périodes archaïques et classiques, les cercles et les sectes dérivés du pythagorisme — où, remarquons le, la mystique du Nom rencontre celle du Nombre) que les habitants de l'Italie ont compris le sens, mystique, du silence, nécessaire à la contemplation, par l'homme, de l'Être dont le nom essentiel est caché. Peut-être aussi, outre l'apport évident de la religion étrusque (dont les aspects orientaux ne peuvent plus être contestés), est-on en droit d'invoquer, entre autres, des influences celtiques, — quand on sait les contacts nombreux qui, dès la plus haute époque, ont existé, encore que difficiles et gênés par l'hostilité, entre les populations de la Gaule ancienne et Grecs et Italiens, sans compter les populations de l'Afrique du Nord et de l'Asie Mineure — ainsi qu'en témoignent, là, l'existence et le nom même de la Galatie, ici, les fouilles accomplies sur un site de port tel que Latara -Lattes, en France méridionale-. Or, dans le monde celtique — et ceci nous rapproche plus qu'on ne s'y attendrait de l'univers mental et sociologique des Romains — «le nom est étroitement lié à la fonction» (J. Chevalier et A. Gheerbrant: *Dictionnaire des Symboles*, Paris, 1982, p. 676—677): «Le nom d'un personnage, d'un peuple, d'une ville ou d'un endroit quelconque est toujours choisi par un druide en vertu d'une particularité ou d'une circonstance remarquable. . . La tradition celtique implique (. . .) toujours, à haute époque, une équivalence réelle entre le nom du personnage et ses fonctions théologiques ou sociales, ou encore entre son nom et son aspect ou son comportement». Or le Mantonan, le Cisalpin Virgile pouvait bien, en ce domaine comme partout ailleurs dans son œuvre et dans son art, opérer la synthèse des influences et des traditions à lui venues des quatre points cardinaux. Car il y avait en lui aussi, vraisemblablement, du sang étrusque. Et il avait été, en son jeune temps, citoyen d'adoption de l'*Italia Graeca*, puis en son âge mûr, c'est à Parthenopé,

non à Rome, qu'il signait sa grande épopée. Or c'est encore avec l'*Enéide*, au chant V (v. 70 sq.), lors de l'invocation d'Enée à Anchise, et sa tentative d'*euocatio* dans l'appel au silence: «ore fauete omnes», que nous pouvons percevoir l'aura magique en même temps que religieuse, qui entoure l'émission d'une parole solennelle et l'énonciation d'un nom vénérable. Magique, car elle n'est pas sans dénoncer, dans le projet qui l'inspire, — d'un rappel au monde du dessus d'un être désormais habitant du monde d'en dessous —, les tentatives propres à la parole incantatoire, en tous temps et en tous lieux. Religieuse, dans la mesure où elle évoque le respect que suscite l'attente d'une manifestation du divin, dans les formulations qui, en toutes civilisations, et particulièrement chez les Romains, l'accompagnent — que cette manifestation prenne simplement l'aspect d'une invocation ou d'une consultation rituelles, ou qu'elle consiste, précisément, dans la réponse tombée «de la bouche» des divinités invoquées, leurs *oracles*, énonciation des *fata*, édits des *numina*. «Ore fauete omnes» n'est qu'une variante poétique du «*fauete linguis*» ordinaire, qu'attestent de nombreux ouvrages parmi lesquels le *De Divinatione* de Cicéron (I, 102; II, 83 etc). Dès Cicéron, dès Virgile, on voit du reste s'ébaucher une intériorisation du silence rituel, quand il devient l'attente d'une révélation intérieure des volontés de Juppiter sacré, *recta Ratio* de l'Univers vivant. De là au silence de l'oraison, il y n'y a qu'un -grand- pas.

N'était-ce pas, du reste, après avoir constaté le silence favorable du peuple des Astres et le calme du ciel que Palinure allait lancer le signal du départ qui amenait, pour la première fois, la troupe d'Enée en vue de la côte italienne? Et sur cette attente muette, que se détachait leur *conclamatio*, aux premiers rougeoisements de l'Aurore?

«Sidera cuncta notat *tacito* labentia *caelo* [. . .]
postquam cuncta videt *caelo* constare *sereno*
dat *clarum* e puppi *signum* [. . .]
[. . .] *Italiam* primus *conclamat* Achates,
Italiam laeto socii clamore salutant. . .» (*Aen.*, III, 513 sq.)

«*Almus sol*», de son éclat naissant, illuminait la terre de leur *felicitas*, enveloppait le cri de leur vénération.

3) Accointances

On pouvait même se demander si le nom que l'on donnait au nom, en latin du moins, *nomen*, ne pourrait pas manifester quelque accointance significative avec celui qui exprimait l'efficace vouloir divin; si ne dériveraient pas d'une forme initiale unique, même, ces *nomen* et *numen*, qui, phoniquement, et morphologiquement (deux neutres en -men) semblaient si proches, — comme l'étaient l'acte de nommer et le vouloir — pouvoir divins dans les mentalités antiques —. Nous étions, sur cette pente, entraînée par une analogie re-

marquable: n'était-ce pas la même racine *wer-* qui, dans les langues indo-européennes, s'acheminait tantôt vers l'expression du «dire» (*uerbum*) tantôt vers l'expression du «faire» (*ἔργον*, arménien *gorc*, anglais *work* etc., dans la mesure où *werk* peut être considéré comme un élargissement de *wer-*) «co-incidence», qui supposait un champ de communication initial entre les deux sémantismes dérivés (avant l'intervention du suffixe *-k* spécialisant la racine dans la valeur active). . .¹⁶

Depuis la *Mystic Italy* de Rostovtzeff, depuis la *Basilique Pythagoricienne*, et les *Aspects mystiques de la Rome païenne* de Carcopino, l'on avait pu au moins soupçonner ce que maintenant la recherche archéologique a pleinement prouvé: des contacts avaient existé (et pas seulement militaires, commerciaux, politiques) entre hommes et civilisations du bassin méditerranéen, et les cultures de l'Asie non seulement proche mais lointaine — de même que de vagues relations s'étaient établies avec les hommes du Nord et ceux du Sud, — ainsi que des mythes, et quelques relations de voyages, en pouvaient témoigner.¹⁷ C'était, on le devine, avec les civilisations de l'Asie antérieure que les relations s'étaient le plus normalement — quoique non sans obstacles majeurs — établies. Il n'en reste pas moins que ce qui pouvait provenir, par exemple, des prophéties d'Isaïe dans la IV^{ème} *Bucolique* de Virgile ne devait guère être perçu du lecteur romain moyen, même convenablement cultivé. Et de même, si quelque juif instruit en lettres latines avait d'aventure accès au texte de Virgile, le parallélisme entre l'amitié du loup et de l'agneau chez le prophète hébreu et chez le poète romain, ne devait pas, à première lecture, apparaître comme une évidence, tant était lourd le texte virgilien de connotations politiques et religieuses proprement romaines. Ce n'est pas sans raison que Jean Bayet dans son *Histoire politique et psychologique de la religion romaine* (Paris, 1969) et jusqu'à Michel Meslin lui-même dans *L'Homme romain* (Paris, 1978) ont mis l'accent sur la pente romaine à l'historicisation et à la politisation des pensers et des mythes parvenus à Rome à partir de peuples plus fondamentalement orientés vers la quête d'un Absolu.

Était-ce parce qu'ils étaient, ces peuples, davantage voués à la vie nomade ou semi-nomade de pasteurs et pouvaient se consacrer, de ce fait, davantage, à la contemplation de la Nature, extérieure comme intérieure, à la méditation sur les mystères de l'Univers, dont les Astres offraient à leur yeux disponibles, les figures à déchiffrer? Il n'est sans doute pas indifférent, à cet égard, que

¹⁶ Cf. P. SOUYRIS: *La désintégration du verbe*, Aix-en-Provence, 1979.

¹⁷ Cf. not. Y. A. DAUGE: *Le Barbare, recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Latomus, Bruxelles, 1981. Travaux de P. JANNI sur la cartographie chez le Anciens, not. *La mappa e il periplo*, Rome, 1984 (et bibliographie). D. MARCOTTE: *Chemins et parallèles. La cartographie des Anciens*, Liège, 1986. R. F. THOMAS: *Lands and Peoples in Roman Poetry. The ethnographical tradition*, Cambridge, 1982. Travaux sur la géographie antique, not. ceux de G. Aujac; F. PRONTERA; et CHR. JACOB (*Centre de recherches comparées sur les sociétés anciennes*, Ecole des Hautes Etudes, Paris).

l'écrivain latin qui, de notoriété quasi publique, a accordé le plus grand pouvoir signifiant — et créateur, du moins dans le domaine propre de la langue — aux noms, ait été Varron. . .¹⁸

II. Ambivalence

1) *Nomen latin et numen ombrien*

«Le *nomen* latin est un mot neutre» écrit Jean Markale («Le nom, la parole et la magie» in *Corps Ecrit*, Paris, PUF 1983, p. 36) (. . .) Et le *nomen* est bien proche, phonétiquement, de *numen*, mot également neutre, qui désigne une entité spirituelle indifférenciée, non personnalisée. Cette proximité phonétique est trop nette, trop marquée, pour que cela soit dû au hasard; les Nômes de la mythologie germanique ne sont pas loin non plus». . .

Nous nous sommes risquée, naguère,¹⁹ à une tentative d'élucidation de cette parenté — phonique sinon à proprement parler «phonétique» —. Nous nous permettrons de reprendre ici une démonstration qui s'appliquait à la nomination de l'Italie, en l'appuyant en outre sur de nouveaux arguments.

L'influence des langues et du langage, le pouvoir du mot qui, en cernant les contours d'une notion, appelle par là-même à l'existence la réalité qu'elle désigne, se révèle en particulier dans la signification de *nomen* quand il désigne un groupe ethnique «défini par une communauté de nom». ²⁰ Or, dans des expressions telles que «*nomen Caeninum*» (Liv. 1, 10, 3), «*nomen Romanum*» (Cic. *Phil.* 3, 29; Sall. *Cat.* 52, 24; Liv. 23, 6, 3 etc.), «*nomen Latinum*» (Cic. *Rep.* 1, 31, 3, 41, etc.) il ne paraît pas impossible de déceler une confusion entre *nōmen* = nom et *nūmen* = puissance, qui se serait peut-être glissée là par l'intermédiaire du *nūmen* ombrien attesté dans les Tables d'Iguvium (I, b17: «*turskum nūmen*», c'est-à-dire «*tuscum nōmen*»).

A cet égard l'hypothèse d'une influence proprement italique — celle du paronyme ombrien sur «*nōmen*» latin — ne nous paraît pas radicalement impossible. A propos de *nūmen* ombrien, A. Ernout (*Le dialecte ombrien*, Paris, 1961) évoquait pour le sens du terme dans «*turskum, naharkum, iapuskum nūmen*», une possibilité d'emprunt, qu'il ne précisait pas. Nous ne supposons pas, pour notre part, une antériorité de l'ombrien *nūmen* sur le latin *nōmen* — antériorité que rien ne prouve. Mais rien n'empêche de penser que, sur les

¹⁸ (Varron) Cf. not. P. BOYANCÉ: «Etymologie et Théologie chez Varron», REL 1975, pp. 99—115; L. DESCHAMPS: «Sabini dicti ἀπὸ τοῦ δέσπραναι» *Misc. F. Arnaldi*, Vichiana, 1983, fasc. I, II, III, pp. 157—187; *id.*: «Verbum quod conditum est. Réflexions sur une expression varronienne», (*Coll. S. E. M. A.*)

¹⁹ *Nomen Italiae*, thèse de doctorat d'état, Paris IV, 1981 (exemplaire datylographie).

²⁰ Cf. J. HEURGON, éd. du livre I de T. Live, dans la coll. «Erasmé», PUF, 1970, p. 52 note: «l'expression (*nomen Caeninum*) est formée sur le type de *nomen Latinum* et, en ombrien, *Turskum numen*: *Tuscum nomen* (*Tab. Iguv.* I, 17); elle définit un groupe ethnique par la communauté du nom».

deux formes qui, à date historique, paraissent connaître une existence parallèle (sans que l'on puisse dire laquelle est antérieure à l'autre, sinon en se fondant sur une datation très approximative des phases de prépondérance, osque et latine, dans le domaine militaire et politique et par voie de conséquence dans le domaine linguistique que nous ne sommes pas en mesure de déterminer) la parenté phonique entre le terme latin et le terme osco-ombrien a pu exercer sur ce dernier une influence sémantique (d'où «*nūmen turscum* : *nōmen tuscum*», etc.); et ceci, plus vraisemblablement, à une époque où l'impérialisme latin naissant se heurtait à la redoutable «puissance» des peuples du Samnium.

Si cette hypothèse devait être radicalement écartée pour une raison que nous n'entrevoions pas pour l'instant, il resterait l'influence très probable — et qui a pu s'ajouter à celle que nous supposons — de la simple paronymie.

De *nomen* et de *numen*, dans *Les dérivés latins en -men et -mentum* de J. Perrot (Paris, 1961; not. p. 179, et 243 à 245), nous retenons que «*nūmen*» (latin) est bâti comme l'abstrait grec *νεῦμα*, le sens commun étant «signe» (d'après W. Porzig: «*Bedeutungsgeschichtliche Studien*», I. F., vol. XLII, pp. 221 à 274 — dont l'argumentation concernant l'«héritage» indo-européen est considérée par J. Perrot comme contestable). Cette communauté, parmi les éléments de signification de *νεῦμα* et de *nūmen*, est de nature à étayer l'idée d'une parenté morphologique avec *nōmen* latin. Parenté, et même communauté originelle, morphologique peut-être, à coup sûr sémantique (dans le domaine latin, et italique; sans analogie manifeste pour l'*ὄνομα* grec) — et qu'apporterait le vers d'Accius:

«Multis *nōmen*
vestrum *nūmenque* ciendo»,

vers ainsi commenté par Varron:

«numen dicunt esse imperium». . .²¹

²¹ Cité par J. PERROT: *Les dérivés en -men et -mentum*, Paris 1962, d'après BOLELLI: *Ann. de l'E. N. S. de Pise*, série II, vol. 22, 1953, fasc. 1 et 2, Florence 1953, pp. 5—74 — J. PERROT récusant l'interprétation de Bolelli: idée de «volonté» antérieure à l'idée de «puissance religieuse». *Nomen* présentant (cf. J. PERROT, *op. cit.* p. 153, et 179—185) une morphologie résistant davantage à l'analyse, et, semble-t-il, plus ancienne, peut-être serions-nous fondés à supposer une antériorité de *nōmen* sur *nūmen*, quoique l'antériorité «logique» envisagée (de la perception numineuse du monde sur la désignation, par le langage, des «numina» confusément éprouvés) n'entraîne pas nécessairement l'idée d'une antériorité chronologique de *nūmen* par rapport à *nōmen*, — la venue à la conscience des *nūmina* provoquant elle-même, vraisemblablement, un embryon de langage, et se faisant même, ou s'achevant, sans doute, à travers les signes qui tendent à la fixer, à la cerner. En sorte que la conscience de l'effort de désignation, exprimée par le concept de nom, a pu tout aussi bien être antérieure, chronologiquement, à la conscience du pouvoir dont la nomination même se chargeait en désignant «les» Pouvoirs; antérieure, par conséquent, au concept de *numen* — puissance, — encore qu'une confusion logique originelle, qu'exprimerait une antique confusion linguistique entre les valeurs de *nōmen* et de *nūmen*, nous paraîsse plus vraisemblable.

A cet égard la traduction proposée de ce fragment dans les *Remains of old latin* (Loeb, Cambridge, 1957, T. II p. 577): «By calling on thy name and nod divine with many a prayer», nous paraît sujette à caution. Pourquoi ne pas voir dans «*multis*», au lieu d'un instrumental désignant, — pourquoi? —, le nombre des prières, soit un ablatif de lieu, soit plutôt un datif de destination: «en déployant votre (re)nom et votre empire chez un grand nombre (de peuples)? Pourquoi, de plus, récuser l'interprétation de Varron, — *nūmen* = *imperium* —, qui pouvait bien se fonder sur une connaissance, meilleure que la nôtre, des textes d'Accius et, en particulier, du contexte de ce fragment? Rien n'indique, de toute façon, que ce «*nūmen*» fût dépouillé de toute sa charge religieuse primitive — qu'«*imperium*» transportait encore au temps de Varron. Quoi qu'il en soit, même si l'antique rapprochement des paronymes est dû surtout à un trait de la langue poétique archaïque, il n'est pas sûr qu'il n'ait pas doublé, peut-être à l'insu des Anciens (qui connaissaient surtout le rapport de «*nūmen*» avec «*nūtus*» — cf. J. Perrot, op. cit. p. 245, n° 1, d'après Varron in Festus) — une authentique communauté d'origine.

Quant à cette origine même, remarquons à la suite de J. Perrot, que *nōmen* est un des deux seuls mots en *-men* (avec *semen*) pour lesquels l'hypothèse d'un «héritage indo-européen (cf. W. Porzig: *Bedeutungsgeschichtliche Studien*, op. cit.) semble indiquée par l'étendue des correspondances attestées: *nōmen* «se reliait à une couche plus ancienne que les autres mots en *mn*» (J. Perrot, op. cit. p. 179). Or précisément *nūmen* osque et ombrien (celui qui équivalait au latin «*nōmen*» dans «*turskum nūmen*» etc.) a des formes en *o*: «ombrien *nom* -acc *nome* (nombreux exemples), . . . gén. *nomner* (4 ex.), dat. *nomne* (nombreux exemples), abl. *nomne* (nombreux exemples)» (J. Perrot, op. cit. p. 24), — ce qui paraît bien de nature à appuyer l'idée d'une forme primitive commune désignant peut-être la puissance, religieuse ou magique, de nomination, et, partant, les pouvoirs concrets qui en résultent.²² A l'appui d'une interprétation de *nomen* comme force de nomination c'est-à-dire acte qui permet à une réalité d'exister — à partir d'un *nomen-numen* forme unique —

²² Cf. Dict. ERNOUT-MEILLET; et P. SOUYRIS: *La désintégration du verbe*, Aix-en-Provence, 1979: l'auteur combat le postulat saussurien de l'arbitraire du signe; rappelle que la valeur étymologique des mots est «réactivée par les poètes», affirme que «les choses sont des actes» (p. 283), se référant à MEILLET: *Introduction à une histoire de la langue grecque*, p. 149, et *Aperçu H. L. G.*, pp. 224, 236, 140): quand on remonte le cours de l'indo-européen, à une époque très ancienne, les racines «sans addition d'aucun suffixe constitueraient à elles seules un thème utilisable, indiquant par elles-mêmes une action»; de cette valeur «active» unique seraient sortis, par une première dualisation et l'adjonction de désinences particulières, verbe et nom, le premier marquant le «procès», le second non point la «chose» mais la «force intime qui détermine l'acte» d'où sort la «chose» (ex. en latin *lux*, *pax*, *vox*; en grec le «mot-force» est devenu le «mot-signe», perdant sa valeur religieuse et devenant «pur abstrait» bien que derrière les noms abstraits du grec la valeur d'«acte» de la racine subsistât . . . On perçoit à cet égard une des différences capitales entre la langue grecque et la langue latine, cette dernière conservant une plus grande charge de concret dans ses noms, et se caractérisant d'une manière générale, pensons-nous, par des aller-retour incessants entre concret et abstrait.

peuvent intervenir analogiquement les deux directions sémantiques rencontrées dans *uerbum* -«dire» et «acte». (cf. *Supra* p. 13—14).

A ceux qui me reprocheraient, sur ce point particulier, de ne pas tenir compte de la différence de quantité entre *nōmen*, et *nūmen* latins, et le *nūmen* ombrien, lorsque j'envisage la possibilité d'une forme unique latine *nōmen/nūmen* originelle ayant son analogue dans le *nūmen* ombrien des expressions précitées — forme unique à partir de laquelle se seraient spécialisées *nōmen* dans la signification de l'acte de nommer, et *nūmen* dans le vouloir-pouvoir divin (non sans référence additionnelle à *nūtus* et aux verbes dérivés d'un **nūo* signifiant le geste d'indiquer une volonté), je me permettrais d'opposer quelques arguments que me fournissent des philologues qui comptent parmi les plus autorisés, non sans tenir compte, de surcroît, tant de l'existence de variantes quantitatives chez un même poète pour telle ou telle syllabe d'un mot usuel, que des déterminations — et indéterminations — plausiblement entraînées par l'environnement géographico-historique des parlers dans lesquels les formes latines et ombriennes sont apparues.

Nous lisons, à l'article *ὄνομα* du *Dictionnaire étymologique* de Chantraine (paris, 1968, II, p. 804): «Les autres lg i. e. présentent un radical **nomn* cf. lat. *nomen*, skr *nama*, avest. *nama*, got. *namon*. de **nomon*; le hittite a *lama* qui peut être issu d'une dissimilation cf. Kronasser, *Etymologie der hethet. Sprache* I, 59; le tokh. A *nom*, B *nem* est ambigu, cf. Szemerényi, *Syncope* 110 n. l. Vocalisme zéro probable dans v. irl. *ainm*, gall. *enw*, v. sl. *ime*, peut-être dans v. pr. *emmens* et albanais *emër*, cf. Szemerényi, *Syncope* 244 sq.

Pour cet ensemble complexe, on a proposé deux types d'analyse. Ou bien on a restitué une laryngale initiale comme l'a fait Benvéniste *Origines* 181, en posant **æn-* avec suffixe *-m-*. L'état I élargi par **-men* serait **ænmén* (v. sl. *ime*), ce qui est très douteux, ou *æon-m-en*, qui donnerait grec **ὄνμα* > *ὄνομα* ou *ὄρῶμα* avec voyelle d'anaptyxe. L'état II **ænōm* avec allongement radical serait à la base de lat *nōmen*, skr. *nāma* etc.

Mais on a pu aussi opérer sans laryngale initiale, en posant pour le grec et pour l'arménien des prothèses propres à ces lg. cf. Szemerényi, *Syncope* 110, p. 224 sq., qui part de **nōmn*, *nōmen-*. Voir Cowgill, *Evidence for Laryngeals*, 1960, 113, Beekes, *Laryngeals* 47 et 229, et *Orbis* 20, 140.

Bon exemple des difficultés posées par des mots évidemment apparentés, mais dont les relations sont obscures. Cf. Mayrhofer, *Etym. Wortbuch des Altind.* 2, 153; Hamp. *Münch. St.* 29, 1971, 72; Schmidt, *Dicht. und Dichterspr.* 91, 562.» . . .

2) Pour une morphosémantique panchronique

Il me paraît évident en tout cas, que le *nūmen* ombrien équivalent du latin *nōmen* (le génitif ombrien de *numen* est *nomner*, le datif *nomne*, l'ablatif *nomne*, cf. Vetter *op. cit.*) peut très bien avoir été influencé, pour le sens, par

nomen latin au sens de «puissance liée à l'acte de nommer» (en relation avec une forme primitive commune, ou une alternance primitive *nomen-numen*) a) d'une part en raison de l'analogie graphique entre les deux termes, dont on ne saurait raisonnablement faire fi (Cf. B. I. Wheeler: *Analogy and the scope of its application in language*, Cornell Univ. Press. USA, 1987, 1ère rééd. 1965, p. 32), encore qu'en cet état des langages les influences orales aient pu prédominer sur les influences graphiques — lesquelles, cependant, ne pouvaient manquer de se produire à partir des *tabulae* religieuses dans les lieux de cultes communs à des populations diverses b) étant donné, comme je l'ai avancé dans le *Nom de l'Italie* (§ sur *nomen* et *numen*, et notes), les différences de prononciation et d'accentuation que l'on constate à travers les époques — d'une région à l'autre et même d'un village à l'autre, ainsi que les différences de quantité observables chez les poètes en une même langue et une même œuvre c) compte-tenu, également, de l'hésitation constatée par les philologues (Cf. ci-dessus article de Chantraine *loc. cit.*) entre *ō* et *ō̄* dans les mots de langues indo-européennes apparentés à *ὄνομα* (lui-même avec *ō̄*, de même que le dorien *ὄνυμα*): *nōmen* pourrait avoir été primitivement de ceux-là d) étant donné les rencontres évidentes, dans l'Italie archaïque du temps des phases de colonisations grecques, entre Ombriens et Grecs, en sorte que la coexistence d'un *ō* et d'un *ū* (*nōmen* latin, *nūmen* ombrien) n'a pas de quoi étonner.

e) Est-on en mesure, enfin, de rejeter l'idée même d'une influence du latin *nomen* au sens de «pouvoir lié à une nomination commune», sur des langues voisines? D'une part, en effet, il nous paraît possible et même plausible que des expressions latines du type de *nomen Latinum*, *nomen Romanum* etc. aient pu entraîner l'apparition d'expressions ombriennes analogues, plutôt que l'inverse, vu l'importance vite prise par l'extension romaine, à la suite de l'extension et de la domination étrusques dans lesquelles le phénomène politique de la royauté a dû jouer un rôle; il est vrai que *turskum numen* est attesté en ombrien parallèlement au latin *tusculum nomen* (Tab. Iguv. op. cit.), -mais l'on constatera que la datation de cette expression est tardive par rapport à l'apogée de l'empire étrusque en Italie, et que par conséquent cette formulation, en ombrien, comme les autres analogues, pourrait provenir du latin; tout au plus pourrait-on suggérer l'hypothèse d'une émergence parallèle, en des langues voisines, d'expressions analogues, dans un contexte de «similar environmental factors». — A l'appui, d'autre part, d'une interaction sinon d'une coexistence primitive, entre les formes latines *nōmen* et *nūmen* (de même peut-être que chez leurs analogues dans l'environnement italique), on devra invoquer une influence possible du sémantisme de *nōmen* (tôt compris, nous le verrons plus loin, en connexion avec *gnosco-nosco* — en sorte que le nom *cognomen* comme l'adjectif *cognominis* en venaient à signifier, entre autres, la conscience prise, au sein d'une même communauté sociologique et/ou géographique, d'une identité, dans la double valeur du terme —) sur celui de *nūmen*, que l'on perce-

vait, cependant, dans sa relation, morphologiquement très vraisemblable, avec **nūo* et ses composés ou dérivés, notamment *nūtus* (Cf. dictionnaire d'Ernout-Meillet, p. 452.)

Qu'ait pu exister, cependant, à date ancienne, une forme primitive commune, ou une alternance primitive commune, à sémantisme commun, ou plus exactement à potentialité sémantique ambivalente, cela devrait-il étonner tellement si l'on songe à ce qui s'est passé pour le morpho-sémantisme des verbes latins en ce qui concerne les formes et les valeurs de ce qui devint le futur de l'indicatif et le subjonctif présent ? où, à plus forte raison, pour la formation des doublets, à date plus avancée, du type *prudentia-providentia* — mais sans qu'intervienne, en ce qui concerne *nōmen* et *nūmen*, autans que nous en puissions juger, l'élément de différenciation (langue orale, langue savante) qui joue le rôle que l'on sait dans la catégorie que nous évoquons ici ?

III. *L'exemple italien*

Dans les expressions évoquées ci-dessus, *nōmen* désigne bien, autant que la dénomination d'un peuple, défini par une communauté de nom, la puissance nationale ébauchée par ce peuple. Une telle confusion, parallèlement aux théories sur le *λόγος*, par lesquelles la Grèce rencontrait l'Orient sémite, attesterait à elle seule, s'il était besoin, la puissance du mot, et particulièrement du nom, qui, en désignant, individualise, dans le domaine fluctuant des identités et des existences nationales. Il nous importait donc de savoir, en ce qui concerne l'Italie, en quoi les différentes expressions qui ont servi à la désigner, et particulièrement le nom *Italia*, ont favorisé l'édification d'une unité organique sur cette terre apparemment prédestinée. Or tout se passe comme si, à l'extension de la notion — sorte de métonymie en progrès — avait correspondu la naissance de la nation. Et, au sein de cette extension même, les contradictions apparentes concernant l'origine du terme (*Italos* et *viteliu*), (que nous avons initialement évoquées, Cf. supra p. 8, 9) semblent se résorber en fait dans une hésitation, dans une confusion significatives. Il apparaît en effet que la diffusion d'*Italia*, comprise comme la terre d'*Italos*, a dû coïncider d'abord avec l'extension colonisatrice des Grecs en Italie du Sud et la propagation correspondante des langues et de la culture helléniques, de même que la diffusion du terme désignant la «terre des veaux» (de l'osque *viteliu*) a dû coïncider primitivement avec l'apogée de la puissance militaire et de l'hégémonie linguistique des Osques. Extensions parallèles²³ à tel point enchevêtrées que le langage même en traduit les incertitudes, dont la *captatio* romaine ne put que bénéficier. Pareil enchevêtrement peut être imputable, plutôt qu'à des causes pure-

²³ Ou presque, avec le recul des siècles . . . ; pour les reconstitutions chronologiques, voir not. les ouvrages précités.

ment historiques, à la pensée mythique des Anciens. C'est ainsi que le foisonnement des noms désignant une même entité, dans le cas d'Oenotrie, Iapygie-Ausonie, Hespérie, Italie, Saturnie, peut être mis en compte de cette «souveraineté du Semblable et du Même» que M. Foucault (cf. *Les Mots et les Choses* Paris, 1966) diagnostique dans l'univers mental ancien, et jusqu'au XVII^e siècle. Produisant un univers «couvert de noms», dans l'espace comme dans le temps (ainsi en est-il des aller-retour entre Arcadie et Italie dans le monde poétique virgilien et post-virgilien), elle met au jour des identités, que souligne en particulier le recours à l'épithète «nouveau» accolé aux noms divers qui désignent une réalité, une personne, dont on célèbre le «retour» («nouvelle Salamine», «nouvelle Troie», «nouveau Romulus»...). Ce réseau d'identités constitue à lui seul une puissante force d'unification, mais qui déborde aisément les limites d'un territoire circonscrit, pour s'élargir aux dimensions d'un imperium *sine fine*²⁴ et *infinitem*,²⁵ à la fois réel (celui de la Rome historique), et imaginaire celui que projettent, aussi bien sur le passé que dans l'avenir, les poètes.

On peut se demander comment, dans un pareil système de pensée, il a été possible de prendre conscience des différences, de percevoir l'originalité de tel personnage, de tel peuple, de tel pays. C'est ici qu'entre en jeu la signification particulière, historique de *nouus*, et le rôle des *nouae res*, c'est-à-dire des événements «révolutionnaires», sans précédent apparent, comme ont dû être perçues (en dépit de modèles grecs) la crise gracchienne et surtout la Guerre Sociale, — dans la mesure où celle-ci entraînait une situation, de droit comme de fait, irréversible. De même, en dépit de son traditionalisme foncier, la réflexion cicéronienne sur l'histoire (cf. M. Rambaud: *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, 1953) prend acte, quand il s'agit de l'élargissement de la citoyenneté en direction de la double citoyenneté (en relation avec la conception stoïcienne de la *κοσμοπολις*), d'une évolution irréversible de la *res publica* romaine sous l'influence de l'extension impériale et de l'action des *imperatores*. Interviennent encore les affrontements avec l'étranger à travers expéditions et voyages, permettant, ainsi qu'on le voit fort bien dans les parties ethnologiques des œuvres de César ou de Tacite, la perception des similitudes comme des différences essentielles.

Chez les Anciens, la perception d'une différence essentielle, quand il s'agit d'un peuple, qui est aussi nation, pays, et patrie, n'est-elle pas précisément l'intériorisation du *numen* que l'on reconnaît dans ce peuple, cette nation, ce pays, cette patrie, et que l'on désigne par le *nomen*, ou les *nomina*, capables à la fois de le produire et de l'exprimer? Or ce *numen*, appliqué à une psychologie collective, ne nous renvoie-t-il pas en quelque mesure à la no-

²⁴ Sur cette notion, cf. not. L. HUBAUX: *Les grands mythes de Rome*, Paris, 1945.

²⁵ A propos d'*imperium infinitum*, cf. not. J. BÉRANGER: *Principatus*, Genève, 1973, pp. 97—106.

tion de *mana*, naguère en faveur dans les études consacrées aux sociétés primitives?

Numen — *mana*? *nomen* — *numen*?

Les critiques de G. Dumézil (*Rel. Rom. Arch.* p. 33 sqq.) à l'endroit des ouvrages de H. J. Rose,²⁶ qui ramènent la notion de *numen* à celle de *mana*, méritent ici réflexion.

Nous retenons de cette argumentation que, jusqu'au temps d'Auguste, le mot *numen* est toujours employé avec le génitif d'un nom divin (*Jovis*, *Cereris*, etc.) ou, exceptionnellement, «par analogie», avec «le nom d'une entité ou d'une collectivité prestigieuse» (*mentis, senatus, populi Romani* . . .) et qu'il désigne chaque fois «l'expression d'une volonté particulière de ce dieu» ou de l'entité divine: «pendant des siècles *numen* n'a été que *numen dei*, la volonté exprimée d'un dieu» (*ibid.* p. 44) — c'est-à-dire d'un «être individuel, personnel, pleinement constitué». Et, pour finir: «les Indo-européens que sont devenus les Romains ont gardé sans discontinuer, sans crise, la conception, déjà achevée avant leurs migrations, que désignent partout, à l'aube de l'histoire, les aboutissements phonétiques de *deivos*».²⁷

N'est-il pas hasardeux toutefois, si convaincante soit cette démonstration dans sa démarche critique, de la suivre jusqu'à son terme? Et ne risque-t-elle pas de tomber à son tour dans l'excès de systématisation qu'elle reproche à tous ceux qui ont transporté, sans prudence suffisante, le peu qui est connu du *mana* mélanésien sur ce que l'on croit pouvoir, ici et là, lui comparer? Que penser, en particulier, de ces «Indo-européens qui sont devenus les Romains»? (p. 45 *ibid.*). Que devient, par exemple, dès lors, dans la nation romaine, le substrat ou l'apport étrusque, qu'on ne saurait bien sûr sans discernement assimiler à l'héritage indo-européen — quels qu'aient pu être les échanges entre les races et les peuples? — Comment expliquer, d'autre part, aussi bien les spécialisations menues que les innombrables interférences de domaines parmi les *dei*, si les dérivés de **deivos* sont définis comme «individuels» et «personnels» et «pleinement constitués»?

Quant aux migrants «indo-européens» des origines, faut-il forcément croire que tous étaient déjà, ou étaient encore, aptes à concevoir cette notion de *deivos* grâce à laquelle G. Dumézil barre d'un trait le «prédéisme», s'il est vrai, surtout, — comme l'affirme excellemment G. Dumézil lui-même, parallèlement à M. Eliade²⁸ —, que le sacré peut-être expérimenté, en un même lieu, en un même moment, à différents niveaux?

²⁶ *Primitive culture in Italy*, 1926; *Ancient Roman Religion*, 1950; suivis par M. H. WAGENWORT (cf. *Roman dynamism*, 1947) et par A. GRENIER («Observations sur un des éléments primordiaux de la religion romaine», in *Latomus*, VI, 1947, pp. 297—308).

²⁷ *Op. cit.* p. 45. Sur l'ancienneté attestée du mot *deivos* (= *deos*), cf. not. l'inscription de Duenos (vers 600 aC.) évoquée par M. LE GLAY: *La religion romaine*. Paris 1971, p. 14.

²⁸ *Rel. Rom. Arch.* p. 35, et M. ELIADE: *Les techniques du Yoga*, 1948, p. 227 (cité par G. DUMÉZIL: *ibid.*, pp. 35—36).

De fait, il semble bien que nous aurions avantage, tout en maintenant comme essentielle — sinon primitive — la notion indo-européenne de *deivos*, quasi personnel, dont le *numen* désignerait la volonté ou la force agissante, à retrouver, parallèlement, peut-être même intérieurement à ces deux notions, la vieille idée animiste d'un vouloir obscur, d'une force mystérieuse des êtres naturels, choses ou personnes (aussi bien l'*imperium* de l'imperator que la puissance aveuglante du Soleil).²⁹ Volonté en expression, force en action, comme le prouverait le suffixe -men dans *numen*; et dont la perception serait reconnue à travers le langage grâce à la nomination et serait ordinairement exprimée par l'image à travers la symbolisation. Volonté, force qui ne seraient pas à proprement parler indistinctes comme le *mana* primitif semble l'être, — dans la mesure précisément où elles seraient pressenties, perçues, éprouvées à l'occasion de la perception du monde (astres, éléments, forces naturelles, gestes des héros). Ce qui nous entraînerait à réhabiliter, mais dans une optique différente, les théories prédéistiques, si la notion de *deivos* ne détruit pas et n'inclut pas non plus, à proprement parler, celle de *numen*, mais l'achève, dans un accomplissement plus encore logique que chronologique. Ne faut-il pas penser en effet que certaines de ces foules migrantes, ou certains individus en leur sein, devaient demeurer plus près de la perception confuse de *numina* élémentaires et astraux que de la notion plus abstraite, plus élaborée, et pour ainsi dire transcendante de *deivos*? Notons à cet endroit que *numen* pourrait bien, dans cette perspective, contenir en germe, dès avant l'époque augustéenne, la signification secondaire qui en fait un «synonyme poétique» de *deus* (car il faut bien, en sémantique aussi, non pas abandonner mais réviser les perspectives diachroniques): sans que ces volontés, ces forces mystérieuses soient encore pleinement des *dei*; peut-être, originellement, l'*auctoritas* des éléments ou des êtres reconnus à travers des noms? . . . On aurait tort de négliger l'étymologie du terme et de ses dérivés, qui renvoie manifestement à l'idée de jour et de ciel (cf. le latin *dies*), le *deus* latin comme, vraisemblablement, le *deivos* indo-européen, se définissant par son appartenance aux zones célestes, à la différence de l'homme (latin *homo*), habitant de la terre (latin *humus*),³⁰ — l'ouranisme impliquant un dépassement entrevu, sinon amorcé, de l'idolâtrie du monde, de l'adoration de la «Nature», une approche allégorique de la notion de transcendance grâce à l'analogie offerte par la contemplation,

²⁹ Du moins dans ces langues «d'idolâtres» que seraient, selon Massignon, les langues indo-européennes, comparées au «génie» du sémitique, les premières reposant sur des analogies, le second jouissant d'un langage donné par Dieu «langue de révélation» (cf. not. *Essai sur les origines du lexique technique de la mystique musulmane*, 2ème éd., Paris, 1954; *Parole donnée*, Paris, 1962; *Opera minora*, Paris, 1964 . . . ; même si nous contestons la sévérité de Massignon à l'égard du génie indo-européen, il nous paraît que cette pensée offre une piste non négligeable pour une réflexion sur le langage et les langues.

³⁰ D'ou, en un certain sens, réhabilitation de l'euhémérisme.

ou l'imagination, de l'Ether, «hiérophanie du transcendant».³¹ Il est, à cet égard, incontestable que l'idée de *deus*, même si elle n'est pas historiquement postérieure à la perception numinale du monde,³² lui est du moins, dans l'ordre logique ou plus exactement conceptuel, supérieure, dans la mesure même où elle consacre une distance plus nette et plus grande entre les forces, les volontés perçues, pressenties, et révérees, et la pensée de l'homme qui les éprouve et les redoute, et qui tente, par la prière rituelle ou la magie, de les capter à son profit. Les *numina* eux-mêmes peuvent bien représenter l'aboutissement d'un progrès conceptuel car ils n'apparaissent comme tels, c'est-à-dire comme vouloirs agissants, que dans la mesure où un langage, où des *nomina* les définissent et par là leur donnent l'efficace, dessinant ou du moins suggérant leurs contours, et, par l'invocation et l'évocation désormais permises à travers le symbolisme des mots et des formes, offrent aux humains le recours, illusoire sans doute mais d'une puissante séduction, de la magie de l'imaginaire, que la parole, mieux que toute autre forme, véhicule.³³

On voit bien, du reste, si peu que l'on s'arrête à la signification de leurs *nomina*, que les grands *dei* des panthéons grec, romain, italique, ne sont autres dans le principe que des *numina* évoqués, et invoqués, à travers ces noms mêmes, quand ils ne sont pas des *nomina* dégageant d'eux-mêmes leurs *numina*: la question se pose au moins pour Liber, Cérès, Vénus.³⁴ Quant aux entités caractérisées de type moral, juridique, politique, comme Fas, Fides, Concordia, ou, tout à la fois géographique, ethnique et politique, — *Italia*, — leur surgissement dans la langue des peuples, du peuple, qui les nomment, est à lui seul, déjà, une puissance au sens entier du terme: existence en devenir et chargée de pouvoir créatif, ou, si l'on veut, d'*auctoritas*.³⁵ Quelle est la fonction de

³¹ L'expression est empruntée à M. ELIADE: *Traité d'Histoire des religions*, Paris, 1970, p. 99.

³² Ce qui n'est pas prouvé, ou ne peut l'être que pour des groupes humains parvenus à un stade déjà avancé d'évolution, et dont on ne connaît pas la préhistoire religieuse. Sur cette question particulièrement délicate, cf. not. A. LEROI-GOURHAN: *Les religions de la préhistoire*, Paris, 1971, not. pp. 77—79; 146—147; 149—151.

³³ On pourrait méditer, sur ce problème, l'œuvre de CASSIRER, notamment *Langage et Mythe* (1925) et *Philosophy of Symbolic forms*, t. I (trad. ang., Newhaven, 1953).

³⁴ Très pertinente demeure l'affirmation de G. DUMÉZIL in *Rel. Rom. Arch.*, op. cit. p. 181; «il n'y a pas de solidarité limitative entre le nom et la définition d'un dieu, entre l'étymologie et la compréhension d'un concept divin». Ce qui n'équivaut pas à biffer la «solidarité» entre le «nom» — compte tenu des fausses étymologies, des homonymies et paronymies etc... — et la «définition du dieu», mais précisément à amplifier le champ de cette «solidarité», grâce à ces fausses étymologies, etc.

³⁵ L'expression «*Italiae totius auctoritatem*», employée par César dans le *Bellum Civile*, se rencontrait déjà, plusieurs années auparavant (en 56), dans le *De Domo*, lorsque Cicéron évoquait le «*consensus*», presque le plébiscite, des citoyens romains d'Italie venus au Champ de Mars réclamer son retour: «*Ille fuit pulchritudo populi Romani, illa forma quam in Campo vidisti, tum cum etiam tibi contra senatus totiusque Italiae auctoritatem et studium dicendi potestas fuit*... Il s'agit ici d'une Italie «sénatoriale» — «*contra senatus totiusque Italiae auctoritatem*» —, l'Italie pompeienne, en somme, autant que celle de Cicéron, alors que l'Italie de César, tant bien que mal, est celle des tribuns et des «*populares*». Moins réelle? Il y avait eu déjà, face à l'Italie des Gracques, celle de l'Emilien...

l'image dans ce processus? Certes, la nomination présente déjà les marques d'une action de l'imaginaire dans le passage de l'oral à l'écrit par le symbolisme de l'alphabet — où l'abstraction est représentation. — Mais la sacralisation n'atteint son achèvement qu'avec la personnification. Or ne peut-on penser que dans les religions anciennes la personnification intervient — de manière dérisoire sans doute — quand le mot, symbole d'une force naturelle, d'un élément ou d'un aspect des éléments, ou d'une «vertu» humaine, est supplée, ou complétée, par une forme concrète, symbole animal et animé (taureau, puis femme, pour *Italia*, personnages masculins ou féminins individualisés, pour les grands dieux, précédés, ou sporadiquement accompagnés, plus d'une fois, par une figuration animale, telle le «picus» pour Mars...)? Personnification qui assume dès lors une existence mythique autonome analogue à celle, fictive, mais «réelle», des héros d'épopées ou de romans? Et que, dès lors, l'animation se produit par le fait même de la personnification et de la personnalisation, puisque celles-ci supposent une forme «animale» — d'autant plus évidente et marquée que la création mythique a été plus réussie, plus réalisée?³⁶

Telle nous apparaît, en ses grandes lignes la démarche qui provoqua la dénomination, la symbolisation,³⁷ partant, la divinisation d'*Italia*.

Une Italie, en tout cas, qui attend son unité, et qui pour lors ne la réalise encore, paradoxalement, que dans le divorce des deux grands partis.

Il semble bien, compte tenu de la chronologie, que César subvertisse à son profit une expression cicéronienne — laquelle émerge, en ce siècle et en ce moment précis, de tout un vaste courant sous-jacent à l'évolution de la politique romaine; courant qui affleurait à la conscience collective lors de la crise gracchienne, pour s'amplifier et se préciser au sein de la génération parvenue à l'âge mûr au sortir du *Bellum Sociale*, et cherchant, dans le désarroi de guerres qui s'enchaînent, et découvrant peu à peu, au travers et au-delà des idéologies, au travers et au-delà des personnes, fussent-elles tenues pour «divines», un terrain d'entente — au sens propre une terre ferme et circonscrite, celle de la Concorde italienne, nouvelle déité. Sans doute convient-il de souligner ici la dette de César à l'endroit de la pensée politique de Cicéron, alors que l'occasion s'offre surtout de marquer la dette de la pensée de Cicéron à l'endroit de la pensée et, encore plus de l'action, de César.

³⁶ Ainsi, en particulier, pour l'entité italienne qui, à notre connaissance (et compte tenu des lacunes inévitables de la documentation archéologique) n'est figurée sur des types monétaires qu'à partir de la Guerre Sociale. Sur ces figurations, cf. not. F. BOMPOIS; *Types monétaires de la Guerre Sociale*, Paris, 1873, p. 73 sqq.; E. A. SYDENHAM: *The Coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952; H. CRAWFORD: *Roman Republican Coinage*, Cambridge, 1965; et H. ZEHNACKER: *Moneta*, Ec. fr. de Rome, 1973, t. I, p. 556 sqq. S'agit-il, du reste, d'une personnification de l'entité italienne dans sa dimension géographique et politique, ou seulement, comme le pensent Sydenham (*op. cit.* pp. 617—642) et H. ZEHNACKER (*op. cit.* t. I p. 558), d'une personnification de la ville de Corfinium, promue capitale de la confédération sous le nom d'*Italia* — en raison du parallélisme avec les deniers romains représentant une tête de Roma — ? La deuxième interprétation est la plus sûre, mais elle nous paraît laisser le champ à une amorce de développement dans le sens de la première: Corfinium — Italica, symbole urbain, en même temps que politique, au sens large, de l'entité politico-territoriale italienne, concrétiserait l'étape, qui est en train de se franchir, entre la cité-Etat et l'Etat-territorial ou la nation assise sur un territoire politiquement organisé.

³⁷ Le mot formant à lui-même un symbole plus ou moins «concret».

Divinisation qui, autant qu'on en peut juger, apparaît relativement tard, ce qui n'est pas tellement pour étonner si ce qui est perçu comme numineux et divin, aux origines, c'est, vraisemblablement, le monde dans lequel l'homme découvre son insertion, ce sont les «éléments» qu'il en discerne. Ainsi, chez les Italiques, parvenus, dans une contrée qui le favorise, au stade sédentaire et agricole, ce qui est éprouvé comme numineux et divin tout d'abord c'est *Terra Mater*, avec tous ses aspects que peu à peu ou plus ou moins l'on discerne et l'on nomme — production de semence vitale, Liber Pater, croissance de ce qui est fécondé, Cérès, etc. — Et progressivement, sous l'influence conjuguée des mouvements et faits historiques, et de l'évolution des mentalités, se produit une sacralisation de la terre italienne — une fois qu'elle a été embrassée dans ses contours «naturels» à travers les replis de la défense, les avancées de la conquête, les heurts et les mêlées de l'unification, à travers les réseaux du voyage et des routes; sacralisation dont l'apogée coïncide avec ce Bellum Sociale qui oppose, avant de les unir, les Italiens aux Romains, et qui est l'occasion des premières figurations symboliques attestées d'une *Italia* Femme ou Taureau, principe mâle et principe femelle associés comme l'avvers et le revers d'une monnaie, comme Cérès et Liber Pater. . . ; sacralisation qui, prolongée par une phase éphémère d'historicisation, dans les années qui entourent la bataille d'Actium, retrouve ensuite, dans l'ordre du mythe et de la mystique, une nouvelle et durable existence, enrichie des expériences précédemment accumulées. Ce n'est plus cette fois la parole des pasteurs d'hommes et la «devotio» des guerriers qui la crée, mais le verbe, la proclamation des poètes.

Emplois significatifs de cognomen et cognominis : pouvoirs d'identification:

Est locus, *Hesperiam* Grai cognomine dicunt. . .

Aen, I, 530

Pergameamque uoco, et laetam cognomine gentem
hortor amore focos arcemque attollere tectis. . .

Aen, III 133

Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit
pars Heleno, qui *Chaonios* cognomine campos
Chaoniamque omnem Troiano a Chaone dixit
Pergamaque Iliacamque iugis, hanc addidit arcem

Aen, III, 333—336

Procedo et paruum Troiam simulataque magnis
Pergama et arentem *Xanti* cognomine riuom
adgnosco Scaëaeque amplector limina portae

Aen, III, 349—351

(terrae

... gaudet (Palinurus *cognomine* (terra
Aen, VI, 384
Ascanius clari condet *cognominis* *Albam*
Aen, VIII, 48
Tum manus Ausonia et gentes uenere Sicanae,
saepius et *nomen* posuit Saturnia tellus;
tum reges asperque immani corpore *Thybris*,
a quo post Itali fluuium *cognomine* *Thybrim*
Aen, VIII, 328—331
etc. . .

Dans le latin de la période classique, nommer un lieu, en un acte de reconnaissance ou de fondation, qu'il s'agisse d'un élément du paysage, d'une cité, d'un peuple, d'une patrie, c'est la plupart du temps lui attribuer non pas, de manière un peu vague, un *nomen*, mais un *cognomen*. Ainsi en est-il chez Virgile, dans les exemples précédemment relevés, qui parlent par eux-mêmes. Le rôle de l'éponymie — entendue au sens large — y apparaît fondamental. Importante également, sinon première, la fonction rassembleuse de la nomination. Une fois, dans ces vers, se signale un jeu sur le sens *-clari*. . . *cognominis*. . . *Albam*- où nous retrouvons le «jeu de mots» en même temps que l'«étymologie». Une autre fois l'hésitation peut nous faire balancer entre un *cognomine* adjectif et la même forme entendue substantivement (*Aen*. VI, 384). Dans le dernier passage cité, *nomen* et *cognomen* semblent entrer en concurrence. Autant dire que nous aurions quelque intérêt, dans un examen du pouvoir signifiant et du pouvoir fondateur — sinon, à proprement parler créateur — de la nomination dans une société humaine historiquement et géographiquement délimitée, celle de l'Italie ancienne, à nous essayer à une réflexion sur les valeurs connexes de *nomen* et de *cognomen* en ces domaines, quand nous connaissons par ailleurs l'usage qui a été fait du *nomen* et du *cognomen* dans la désignation des individus au sein du monde romain et au long de son histoire — qu'il s'agit d'obscurs citoyens ou de ceux que l'acclamation du peuple en armes élevait au faite du Pouvoir et bientôt portait au nombre des dieux.

Que penser de *nomen* d'une part, de *cognomen* de l'autre ?

Pour ce qui est de *nomen*, Jean Perrot a montré (Cf. *Les dérivés latins en -men et -mentum*, Paris, 1961, p. 12) que ce mot pose un problème difficile car «il peut n'avoir pas été à l'origine un dérivé en *-men*. Toutes les analyses fondées sur une évolution phonétique de *nomen* «demeurent incertaines». Ce que nous retiendrons comme essentiel, dans la même importante étude, c'est que «*nomen* est au moins devenu un mot en **-men* pour les Latins, qui l'ont rapproché de *noui*». Certes, comme le montre à l'évidence Jean Perrot, si l'on

s'en tient aux normes phonétiques traditionnelles, l'explication de *nomen* par **gnomen* (même racine que dans *noui*) doit être écartée parce que dans les nombreuses correspondances du latin *nomen*, au vocalisme long de latin *nōmen*, hitt. *lūmam*, skr. *nāma*, av. *nāma*, etc. s'opposent le vocalisme bref de got-*nāmo* ou de gr. *ὄνομα*, *ὄνυμα*, où la voyelle brève peut s'expliquer par l'anaptyxe, et le vocalisme zéro attesté en celtique (irl. *ainm*, gall. *enw*) ou en slave (v. sl. *ime*, v. tch. *jme*) *id. ibid.* p. 153, comme on le voit à partir du dictionnaire de Chantraine.

Numen

Mais le fait que *nomen* soit au moins «devenu» aux yeux des Latins un mot en *-men* le plaçait, fait important, dans une catégorie qui fournissait «à la fois des animés et des neutres». Des animés, donc, le cas échéant, des noms d'agent. En sorte que *nōmen* peut être considéré, étant donné la catégorie morphologique dans laquelle il s'est inséré, aussi bien — ou alternativement — comme un nom d'agent que comme un nom d'action. «Les mots en *-men* s'appliquent à des réalités concrètes ou abstraites qui, en quelque sorte, enferment en elles le procès, soit qu'elles tirent leur existence de ce procès (type résultatif) soit qu'elles se manifestent par l'exercice de ce procès (type actif)» (*id. ibid.* p. 256). Or il pourrait, nous semble-t-il, s'être exercé, en connexion avec l'ambivalence latente ci-dessus décrite, une influence secondaire, d'origine sémantique, de *nūmen* en tant qu'apparenté à **nūo* et *nūtus*, sur la valeur «active» de *nōmen* (nomination pourvue d'efficace et divinement octroyée) — influence peut-être favorisée par l'hypothétique communauté d'origine des deux termes *nōmen* et *nūmen* qu'à nos yeux peut indiquer, nous l'avons vu, l'ombrien *nūmen*. Cette influence pourrait bien être corroborée par la définition donnée par Varron de *nūtus* (*L. L.*, 7, 85): «*nūtum* dicunt esse imperium», et surtout, conjointement, par les valeurs attribuées à *nōmen* dans les expressions déjà citées *nomen Romanum*, *nomen Tuscum* etc. fréquemment employées dans la même période, la valeur «résultative» y apparaissant comme inextricablement liée à la valeur «active»: le nom donné est le résultat d'un «vouloir donner un nom», lequel a opéré, en nommant, et va opérer, par l'intermédiaire du nom donné.

Cette opération, en l'occurrence, quand il s'agit de personnes, consiste dans l'«affiliation» à une *gens* et par-delà, éventuellement à une *ciuitas*, phénomène déjà étudié par J-M. Lassère, dans son rapport avec les phénomènes d'acculturation.³⁸

³⁸ «Nomination et Acculturation» in *Actes Colloque SEMA*, 23—24 mai 1987, *Sens et Pouvoirs, de la Nomination*; et, *ibid.*, Postface par S. GÉLY.

Cognomen

C'est ici que nous retrouvons *cognomen* dont le rôle est devenu croissant, en particulier, dans la nomination des individus³⁹ comme dans celle des lieux et des peuples. Dès lors nous sommes amenés à nous demander si, de la même manière que leur *nomen* n'ayant pas suffi à la caractérisation des individus, on leur a ajouté *cognomina* et *praenomina*, de même le sémantisme de *cognomen* n'a pas, comme le suggèrent assez manifestement les exemples virgiliens récemment mentionnés, rejailli sur celui de *nomen*, à la fois en l'élargissant et en le précisant — toujours, bien entendu, dans le domaine de l'identification des territoires et des peuples.

Ici, autant qu'à l'analyse de Jean Perrot (*op. cit.* p. 153—154 et 185) quelle qu'en soit la pertinence, nous croyons devoir nous attacher aux cas de confusion — possible du moins — que nous avons déjà signalés à propos d'*Aen.* VI, 384, entre le nom *cognomen* et l'adjectif *cognominis*. Car *cognominis*, — attesté chez Plaute (*Bacch.* 39) avant de l'être chez Virgile, semble-t-il, et chez Pline, manifestement (*HN*, 4, 12, 82; 6, 2, 5; 6, 4, 12) mais aussi chez Suétone (*Vitellius*, 2) et Velleius Paterculus 1, 1, 1 —, fait apparaître une valeur de *cum* (*cum-cognomen*, ou *cum-nomen*) aboutissant à l'idée de communauté de dénomination: ainsi parvient-on même, chez Suétone, à la signification d'«homonymes» à propos de quatre personnes qui ont en commun le même nom (*loc. cit.*). Il est donc fort possible que Virgile ait eu en vue la forme ablative de l'adjectif *cognominis* dans *Aen.* VI, 384, comme le pense Austin, — justifiant du reste le -e au lieu du -i, qui serait ici normal, par les besoins de la métrique et en référence à Ovide *Fastes* 3, 654 (*amne perenne*) —: «The manuscriptis all read *terrae* with *cognomina* as a substantive; *terra* is due to Servius alone, and is clearly more preferable: Palinurus' pleasure is not «in the name of the land», but «in the land itself that will bear his name». Or précisément les références que nous avons évoquées font apparaître, dans *cognomen* le substantif comme dans *cognominis* l'adjectif, deux valeurs fondamentales connexes qui n'ont pu manquer de se réfracter sur les valeurs de *nomen*.⁴⁰

³⁹ Plaut. *Bacch.* 39: «quid agunt duae germanae meretrices cognomines? Liv 5, 34, 9: *cognomine* Insubribus pago Haeduarum. Pline 4, 12, 82: mox Asiaca *cognomines* flumini (flumini: datif complément de *cognomines* — = «the river Absarrum with the fortress of the same name», trad. Rackam in Loeb.); et, dans le même §, «flumen Heracleum et promuntorium eodem nomine. Pline 6, 4, 12: flumen. Absarrum cum *Castello cognomine* Pline 6, 2, 5: «... Cromna, quo loco Enetos adicit Nepos Cornelius, a quibus in Italia ortos *cognomines eorum* (*eorum* génitif complément de *cognomines*) Venetos credi debere putat...» («Cromna — in Paphlagonia —, a place with which Cornelius Nepos connects the Eneti, from whom he thinks the Veneti in Italy bearing a similar name must be believed to be descended». trad. Rackam in. Loeb). Exemples analogues dans Suet. *Vitellius*, 2, et Velleius 1, 1, 1.

⁴⁰ Cf. B-I. WHEELER: *Analogy*... Corneli Un. Press. USA, rééd. 1965, p. 28 sqq. not. p. 41. et A. MARTINET: *Des steppes aux Océans*, Paris, 1987. — Sur d'autres cas de réfraction, morpho-syntaxiques ceux-là, cf. S. GÉLY: Noms de personnes et noms de lieux: espace et temps du mythe dans le chant III de l'*Énéide*, *Vita Latina*, n° 107 (sept. 1987). Ce que la syntaxe poétique pouvait permettre était possible, à plus forte raison,

Connections et coïncidences qui ne nous étonneront guère, dans la mesure où, comme l'a montré Françoise BADER (*La formation des composés nominaux du latin*, Paris, 1962) «les noms d'agent sont adjectifs» et où, contrairement (sur ce point seulement) à l'opinion de l'éminente linguiste, qui classe *cognomen* dans les noms d'action et d'objets (§ 452), ce terme, pensons-nous, comme le mot de la même famille sémantique, *nomen* (il en va de même pour *cognominis* l'adjectif), peut être aussi considéré, nous l'avons déjà vu d'après Jean Perrot, comme nom d'agent, — si ce qui nomme est, préciserons-nous, la puissance qui nomme ou la puissance de nommer, à la fois *nomen* et *numen* —. Dès lors, même s'il convient de tenir compte, comme l'a montré Jean Perrot pour la morphologie de *cognomen*, d'une dérivation de *cognosco*, *cognovi* -avec un- *gnomen* correspondant au grec γνῶμα, d'où la valeur de «signe de reconnaissance» qui aboutit à la notion de «surnom» dans la désignation des individus (cf. *op. cit.* p. 153—154)-, les exemples relevés, tant chez Virgile que chez Pline, font apparaître une relation évidente à *nomen* -dont on réhabilitera, dans une optique morpho-sémantique, la relation établie avec *gnosco*, *noui*, ne serait-ce qu'indirectement et par l'intermédiaire de *cognomen* et de *cognominis*, phoniquement perçus comme voisins de *nomen*.

On en vient donc à lire, dans le substantif *cognomen* et l'adjectif *cognominis*, mais aussi, par ricochet plutôt que dans une remontée vers la source, dans *nomen* (et de même dans les verbes dénommatifs dérivés):

1) la conscience d'une *societas*, «reconnue» au moyen d'un «nom propre» possédé «en commun» -*cum*- (dans le domaine de la *gens*, de la cité, de la région, du pays, etc.)

2) l'expression d'une individualité par un aspect du nom (le «surnom»), laquelle, secondairement, devient la marque d'un groupe dans le temps comme dans l'espace (les «Cicerones», les «Vénètes etc.).

Dans l'évocation du passage des Gaulois en Italie par le Cisalpine, Tite-Live écrit au livre V (34, 89): «Ipsi per Taurinos saltus quiete Alpibus transcederunt: fusisque acie Tusco haud procul Ticino flumine, cum in quo considerant agrum Insubrium appellari audissent cognominem Insubribus pago Haeduarum, ibi omen sequentes loci considerare urbem; Mediolanum appellarunt» «Quant à eux, par les cols des Taurins, ils franchirent les Alpes tranquillement et infligèrent une défaite aux Etrusques non loin de la rivière du Tessin; puis, apprenant que le pays où ils s'étaient installés s'appelait *Insubrium*, du même nom que le canton des Insubres chez les Eduens, ils obéirent au présage tiré de la localité et fondèrent une ville qu'ils appelèrent *Mediolanum*» (trad. G. Baillet, Belles Lettres, Paris, 1954).

dans la structure en acte, voire tâtonnante, de l'oralité que retrouve, d'une certaine manière, l'ambiguïté poétique.

On perçoit ici, de manière particulièrement éclatante, non seulement l'effet sémantique de la paronymie (*cognomen, omen*) mais, à travers le rôle joué par l'*omen loci*, l'aspect magico-religieux de la nomination dans le domaine de la fondation de cité. Telle est la *uis* du nom, le pouvoir qui le porte à signifier et à rassembler ceux qui se ressemblent. . .

Conclusion: Omen loci

«Haec tum nomina erunt, nunc sunt sine nomine terrae»
(Aen. VI, 776)

Que sont les choses, les personnes, sans les noms ?

Et qu'est-ce que nommer, sinon identifier, dans les deux sens du terme ?

Cette identification, cette reconnaissance du même et, par voie de conséquence, de l'autre, nous paraît avoir été comprise par les Anciens dans la relation à un assentiment — *nutus* —, à un divin vouloir efficace — *numen* —, que semblent indiquer des *φανόμενα*, c'est-à-dire, plutôt que des apparences d'êtres, des êtres qui apparaissent — choses ? personnes ? —, qui viennent à l'existence à mesure que, et dans la mesure où ils ou elles sont désignés. Approche allégorique, analogique, allusive, illusoire peut-être, mais combien émouvante, d'un Etre perçu, plus ou moins explicitement, comme présent aux personnes et aux choses qu'il «agit», et volontiers conçu comme Raison, Dénominatrice, Logos, et Onomatothète intimement, ultimement confondus. C'est du moins ainsi qu'était pressentie la *recta ratio* du Jupiter suprême cicéronien (non sans référence à l'auteur du *Cratyle*) dans son rapport avec l'*oratio* législatrice, avec cette parole qui, en nommant, définit les objets, les notions, les devoirs, en conformité avec une Nature dont l'Homme est voué à guider le progrès (*Leg* 1, *passim*, not 9). C'est ainsi, de même, que l'Horace des *Satires*, dans une perspective épicurienne (et lucrétienne) plus marquée, voit évoluer l'Humanité du chaos et de la jungle vers l'Ordre et vers le Bien (*Sat* 1, 3, 99—106).

«numen . . . historiae»
(Plin., *Ep.*, 27, 1)

La connaissance de l'homme antique passe par une linguistique qui ne fasse pas abstraction de l'histoire, voire de la légende. Et vice-versa.

A l'intérieur d'une approche philologique des cultures antiques, les sens et les pouvoirs prêtés à la nomination par les Grecs, par les Romains, par les peuples environnants, par ceux qui les précèdent et par ceux qui en dérivent, doivent susciter de notre part une particulière attention, quelque aberrantes que puissent apparaître pour de stricts phonologues et phonéticiens les interprétations et les vertus attribués par les Anciens aux noms dont ils couvraient

leur univers. Car non seulement leurs aberrations nous éclairent sur leur propre vision du monde, mais il arrive aussi — c'est le cas, pensons-nous, pour les noms latins qui désignent l'acte de nommer et la qualité de la chose ou de l'être nommés — que leurs confusions mêmes nous permettent une perception historique du sens à laquelle un savoir abusivement mathématisé ne donne pas accès.

*«Saepius et nomen posuit Saturnia tellus»
(Aen. VIII, 329)*

Les synonymes, parallèles ou successifs, qui ont servi, en de pareilles occurrences, à désigner tel territoire, telle cité, ne renvoient pas à un objet identique mais plus exactement aux identités, successives ou parallèles, de cet objet. Leur superposition peut, bien des fois, apparaître comme l'indice, mythique, d'acculturations historiques dont «à peine un faible souffle a glissé jusqu'à nous» — *«ad nos vix tenuis fame perlabitur aura»* (Aen VII, 646).

Si dérisoire soit ce souffle, si évanescents les peuples dont les noms portent la mémoire, du moins les lieux de leurs migrations ont-ils échappé, grâce à l'onomatothète, à *«impositor nominis»* — qui, souvent, avec le poète ne fait qu'un —, au néant des «terres sans nom».

Montpellier.

S. SZÁDECZKY-KARDOSS

KIRCHLICHE UND PROFANE ELEMENTE

IM SPRACHGEBRAUCH UND STIL EINES FRÜHBYZANTINISCHEN
KANZELREDNERS
(THEODOROS SYNKELLOS)

Es ist im allgemeinen betrachtet ein wissenschaftlicher Gemeinplatz, daß sich die ausgesprochen christlichen, ja selbst theologisch eingestellten Schriftsteller der Spätantike und des Frühmittelalters trotz ihrer überwältigend religiösen Überzeugung dem Einfluß der heidnischen antiken Literatur nicht entziehen konnten.¹ In konkreten Einzelfällen, bei bestimmten christlichen Autoren blieben aber die Philologen manchmal schuldig, Nachweise der erwähnten heidnischen literarischen Einwirkung zu erbringen. Deshalb gibt es noch viel zu tun, um die Mischung von christlichen und heidnischen Elementen in den Werken vieler verschiedener Schriftsteller tatsächlich darzustellen.² Im folgenden möchte ich bei einem christlichen Schriftwerk aus der ersten Hälfte des siebenten Jahrhunderts, bei der Homilie des Theodoros Synkellos über die awarische Belagerung von Konstantinopel³ den erwähnten Mangel der früheren Forschung bis zu einem gewissen Grade beheben. Diese Aufgabe ist desto aktueller, weil die Kanzelrede einerseits als Augenzeugenbericht über ein höchstwichtiges historisches Ereignis außerordentliche Beachtung ver-

¹ A. EHRHARD: *Geschichte der byzantinischen Literatur* ... von K. KRUMBACHER. München 1897. S. 161—162: «Wie die byzantinische Rhetorik überhaupt, so ist auch die geistliche Beredsamkeit ... abhängig von der altgriechischen Rhetorik ... Im großen und ganzen übertrifft die byzantinische geistliche Beredsamkeit die Predigtliteratur des abendländischen Mittelalters vermöge ihres engen Zusammenhanges mit der griechischen Klassizität».

² H. G. BECK (*Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959, S. 5) betont mit Fug und Recht die «Mangel an Vorarbeiten ... , was die Homiletik betrifft».

³ L. STERNBACH: *Analecta Avarica*. Rozprawy Akademii Umiejętności. Wydział Filologiczny. Serya III. Ogólnego zbioru tom XXX. Krakow 1900, S. 297 (Einleitung), 298—320 (griechischer Text), 320—33 (kritischer Apparat), 365 (Corrigenda). Ich zitiere nach Seiten und Zeilen von STERNBACH und nach der zusätzlichen Kapiteleinteilung von dem Neudruck bei F. MAKK: *Traduction et commentaire de l'homélie écrite probablement par Théodore le Syncelle sur le siège de Constantinople en 626*. Appendice: *Analecta Avarica* de L. Sternbach (*Acta Antiqua et Archaeologica* XIX. = *Opuscula Byzantina* III.), Szeged 1975, S. 74—96 (griechischer Text; vgl. S. 5, wo Emendationen vorgeschlagen wurden). Siehe noch die neue Kollationen der Handschriften S. SZÁDECZKY-KARDOSS: *Avarica. Über die Awarengeschichte und ihre Quellen*. Mit Beiträgen von TH. OLAJOS (*Acta Antiqua et Archaeologica* XXIV. = *Opuscula Byzantina* VIII.), Szeged 1986, 173—195 und S. SZÁDECZKY-KARDOSS: *Textkritische Bemerkungen zur «Homilia de obsidione Avarica Constantinopolis auctore Theodoro Syncello»*. *Acta Ant. Hung.* 30 (1982—1984 [1988]), S. 443—450.

dient, andererseits aber als «häretisches» Schriftstück (das auch dem den Monenergismus bzw. den Monotheletismus befürwortenden Patriarchen Sergios huldigte) von kirchlicher Seite ziemlich vernachlässigt wurde; sie ist zum Beispiel (ebenso wie eine andere Predigt des Theodoros Synkellos)⁴ in der *Patrologia Graeca* von Migne nicht enthalten.

Was die christlichen Elemente in dem Thema und demgemäß auch in der Sprache der uns beschäftigenden Homilie betrifft, bedarf es keiner langen Erörterung. Die zentrale Zielsetzung des Redners ist es vorzuzeigen, daß die Heilige Jungfrau, der die Blachernai-Kirche gewidmet ist, von der fürchterlichen Bedrohung seitens des Riesenheeres des Awarenkagans die Kaiserstadt errettet hatte. Die Byzantiner erreichten es als fromme Christen, die auf ihre heilige Patronin und die göttliche Hilfe vertraut hatten, daß die heidnischen Truppen trotz der großen zahlenmäßigen Überlegenheit gezwungen waren, sich unverrichteterdinge zurückzuziehen. Zu diesem Grundgedanken paßt eine Sprache, die von biblischen Zitaten und Reminiszenzen wimmelt. F. Makk gibt in den Anmerkungen seiner französischen Übersetzung der Homilie fast zweihundert solche Stellen aus der Heiligen Schrift an, die entweder wortwörtlich zitiert sind oder die Abfassung der Rede beeinflussen konnten.⁵ Auf jede Seite des gedruckten griechischen Textes der Predigt fallen also durchschnittlich acht ausgesprochen christlich religiöse Formulierungen, die den Grundton der Sprache des Theodoros Synkellos völlig beherrschen.

Nun aber einige Bemerkungen darüber, wo und wie profane, ja bisweilen gerade heidnische Elemente in das massiv christliche Material und Sprachgebrauch der fraglichen Kanzelrede eingedrungen sind.

Die Rhetorik, die in der Erziehung der Literaten des oströmischen Reiches eine der wichtigsten Rollen spielte, war besonders in der frühbyzantinischen Zeit gänzlich die Erbschaft der vorchristlichen profanen Kultur.⁶ Ein charakteristisches Beispiel beleuchtet gut die Einwirkung dieser Rhetorik, die den Ausdruck des christlichen Inhaltes eigenartig beeinflußt. Die Anadiplosis, die hervorhebende Wiederholung, ist eins der bevorzugtesten Stilmittel des

⁴ (F.) COMBEFIS: *Novum Auctarium Bibliothecae Patrum* II. Parisiis 1648, S. 751—786 (die einzige Edition des ganzen Textes); HR. LOPAREV: *Staroe svidetel'stvo o ploženii rzy Bogorodicy vo Vlakernah*. Vizantijskij Vremennik 2 (1895) S. 581—682 (griechischer Text und altslawische Übersetzungen der zweiten Hälfte der Homilie). Vgl. u. a. A. CAMERON: *The Virgin's Robe*. Byzantion 49 (1979) S. 42—56.

⁵ F. MAKK: a. a. O. S. 49—59.

⁶ Siehe z. B. G. A. KENNEDY: *Classical Rhetoric and Its Christian and Secular Tradition from Ancient to Modern Times*. London 1980. S. 161—163: «... rhetorical education affected speaking and writing, in the East primary through imitation of classical models, through exercises in composition like those in the rhetorical schools of late antiquity... In the case of rhetoric, Byzantine conservatism is seen in adherence to classical textbooks...». Vgl. oben Anm. 1 und P. LEMERLE: *Le premier humanisme byzantin*. Paris 1971, S. 43.

Theodoros Synkellos.⁷ Er spricht von dem persischen Heerführer Sarbaraz, der aus der schimpflichen Niederlage des Riesenheeres des Awarenhagans endlich die Lehre zieht, daß der Herrgott den christlichen Byzantinern hilft und deshalb auch er sich vom asiatischen Ufer des Bosporos zurückziehen muß. Als biblische Parallele zitiert der Redner die Wörter der Ägypter, die das Rote Meer während der Verfolgung der Israeliten verschlingt. «Φύγωμεν . . . κύριος πολεμεῖ . . . τοὺς Αἰγυπτίους . . .», lesen wir in der Septuaginta⁸ den Verzweiflungsruf der Soldaten des Pharaos. «Φύγωμεν . . . φύγωμεν», steht verdoppelt der Ruf in der Abfassung des byzantinischen Redners.⁹

Im obigen Fall veränderte unser Autor den Wortlaut eines Bibelzitates unter dem Einfluß der profanen Rhetorik. Im folgenden Fall gebrauchte er ein von Haus aus profanes Bild. Er machte einen Exkurs und kehrte dann zu seiner eigentlichen Gedankenfolge zurück. In diesem Zusammenhang stellte er sich als einen Wagenlenker hin, der im Zirkus nach einer Abbiegung zu der Rennbahn zurückkehrte.¹⁰ Die Circenses des Hippodroms bildeten in Byzanz das Überbleibsel der antiken einst mit dem heidnischen Kult verbundenen Spectacula.¹¹

In der Glaubenswelt der Byzantiner traten an die Stelle der antiken mythischen Wesen die Gestalten des Alten und des Neuen Testaments. Demgemäß wird unter anderem der fromme Kaiser Herakleios mit David, der inbrünstige Patriarch Sergios mit Esaias, der böse Perserkönig Chosroes mit Nabukodonozor, der persische Heerführer Sarbaraz mit Holophernes, die Bucht des Goldenen Hornes mit dem Roten Meer, der Bosporos mit dem Jordan Fluß, die Soldaten des Awarenhagans mit den Heerscharen von Gog verglichen bzw. metaphorisch gleigesetzt.¹² Aber von der antiken Rhetorik erbte sich auch der Gebrauch der heidnischen Mythologie als Stilmittel auf das christliche Byzanz fort.¹³ So erscheint bei Theodoros Synkellos der hundertar-

⁷ Beispiele der Anadiplosis in der uns beschäftigenden Kanzelbede des Theodoros Synkellos: IX p. 301, 10: *πρῶτον . . . πρῶτον*; XIV p. 303, 37–38: *ὁὕτω γὰρ οὕτω*; (so in den Pariser und Vatikaner Manuskripten; fehlerhaft in der Edition von STERNBACH); XXIII p. 307, 29: *ἰδοὺ γὰρ ἰδοὺ*; XXXIV p. 312, 6: *τότε δὴ τότε*; L p. 319, 33: *ὅτε δὲ ὅτε*. Vgl. J. MARTIN: *Antike Rhetorik*. München 1974, S. 301–302, 305, 336–337. Siehe noch unten Anm. 42.

⁸ Exodus 14, 15 (*Septuaginta id est Vetus Testamentum Graece iuxta LXX interpretes*. Edidit A. RAHLFS. Stuttgart 1950, S. 110).

⁹ XXXIX p. 314, 16.

¹⁰ VI p. 299, 39 *Ἀλλὰ γεῖδῃ πρὸς νύσσαν ἐπανάκτεον . . .*

¹¹ R. JANIN: *Constantinople Byzantine*. Paris 1964, S. 184: « . . . Septime Sévère commença la construction de l'hippodrome . . . Il consacra l'édifice aux Dioscures, Castor et Pollux, dont il érigea les statues sur les portiques de l'hippodrome. »

¹² LII p. 320, 20–21: Herakleios ~ David; XIII p. 303, 16: Sergios ~ Esaias; VII p. 300, 22–23: Chosroes ~ Nabukodonozor; VII p. 300, 27–28: Sarbaraz ~ Holophernes; XXIV p. 308, 14–15: das Goldene Horn ~ das Rote Meer; VII p. 300, 30–31: Bosporos ~ Jordan; XLIV p. 316, 33–34: Volk des Khagans ~ Volk des Gog.

¹³ Siehe z. B. F. DÖLGER: *Byzantine Literature* in: J. M. HUSSEY (Ed.), *The Byzantine Empire* (The Cambridge Medieval History IV.) II. Cambridge 1967, S. 208: «The highest praise was given to . . . a speech . . . supported by far-fetched comparisons and allusions to Greek mythology as well as to the Bible . . . The Church, whose most influen-

mige Briareos als Symbol der Unersättlichkeit des habgierigen Awarenherrschers,¹⁴ so werden die zu Wasser und zu Lande gleichzeitig drohend auftretenden Awarscharen mit Skylla und Charybdis verglichen,¹⁵ so symbolisiert der gestaltwechselnde Proteus die Unbeständigkeit des Khagans¹⁶ und der Donner nachahmende Salmoneus die großtuerische Redeweise desselben Barbarenführers.¹⁷

In der antiken, durch die Byzantiner rezipierten Rhetorik wurde freilich der Vergleich nicht nur mit mythischen, sondern auch mit historischen Persönlichkeiten als brauchbares Stilmittel empfohlen.¹⁸ Und Theodoros Synkellos folgt dieser Empfehlung durch Heraufbeschwörung nicht nur christlicher sondern auch heidnischer geschichtlicher Gestalten. Die Grausamkeit des Khagans stellt er z. B. mit derselben Eigenschaft des berüchtigten Tyrannos Phalaris nebeneinander.¹⁹

Am auffallendsten ist aber das, womit ich im gegebenen Zusammenhang schließen möchte. Ein Christ gewordener Schriftsteller, Anatolios (um 280 Bischof von Laodikeia) beschäftigte sich schon früh mit der Zahlenmystik der Neupythagoreer,²⁰ deren wirksamster Vertreter mit seinem *Ἀριθμητικὰ θεολογούμενα* betitelten Werk Nikomachos von Gerasa gewesen war.²¹ Die späten Neuplatoniker, so besonders Iamblichos,²² aber auch andere (z. B. der

tial representatives had usually passed through the schools of rhetoric, also supported this tendency towards classicism». Vgl. u. a. G. A. KENNEDY: a. a. O. S. 164.

¹⁴ X p. 302, 1.

¹⁵ XVI p. 304, 18—19. Theodoros Synkellos folgt hier den Versen 204—206 des Gedichtes «Bellum Avaricum» von Georgios Pisides; vgl. unten Anm. 30.

¹⁶ XXI p. 306, 27.

¹⁷ XXI p. 306, 31.

¹⁸ Siehe z. B. J. MARTIN: a. a. O. S. 120—121.

¹⁹ X p. 302, 2.

²⁰ *Ἀνατολίον περί δεκάδος καὶ τῶν ἐντὸς αὐτῆς ἀριθμῶν* wurde ediert von J. L. HEIBERG: *Annales internationales d'histoire*. Congrès de Paris 1900, 5^e section: Histoire des sciences, S. 27—57. Vgl. ED. ZELLER: *Die Philosophie der Griechen*. III. Teil. 1. Abteilung, Leipzig 1923, S. 830—831; ED. ZELLER—R. MONDOLFO: *La filosofia dei Greci*. Parte III. Volume VI. Giamblico e la scuola di Atene a cura di G. MARTANO, Firenze 1961, S. 2—3.

²¹ Photius, *Bibliotheca* codex 187 = Nicomachus Gerasenus, *Arithmetica theologia* (*Photius, Bibliothèque*. Texte établi et traduit par P. HENRY III., Paris 1962, S. 40—48). J. MAU: *Nikomachos von Gerasa* (Der kleine Pauly. Lexikon der Antike IV., Stuttgart—München 1972, Sp. 113—116) glaubt (mit anderen Gelehrten), daß die Schrift dem Nikomachos unterschoben wurde. H. HUNGER (*Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner* II. München 1978, S. 223) nimmt dagegen die Meinung von P. TANNERY an (*Mémoires scientifiques* 3 [1915] S. 11—28), wonach das Werk von Nikomachos herrührt.

²² *Iamblichi Theologumena arithmeticae*. Edidit V. DE FALCO, Lipsiae 1922; der Herausgeber ist der Meinung, daß die Schrift dem Iamblichos unterschoben wurde. Die echte *Theologumena arithmeticae* von Iamblichos wäre verlорongegangen (so H. HUNGER: a. a. O. I. S. 240). Andere Gelehrten nehmen aber die Verfasserschaft des Iamblichos an; so u. a. P. KROH: *Lexikon der antiken Autoren*, Stuttgart 1972, S. 308—309; W. BUCHWALD—A. HOHLWEG—O. PRINZ: *Tusculum-Lexikon griechischer und lateinischer Autoren*. München—Zürich 1982. S. 374; E. ZELLER—R. MONDOLFO—G. MARTANO: a. a. O. S. 29; H. DÖRRIE: *Iamblichos*. Der kleine Pauly II. (Stuttgart 1967) Sp. 1306; L. KLEINE—H. WUSSING: *Iamblichos*. Lexikon der Antike (herausgegeben v. J. IRMSCHER), Leipzig 1971, S. 255.

alexandrinische Hierokles),²³ die die letzten selbstbewußten Gegner des Christentums in dem oströmischen Reich gewesen sind,²⁴ machten dann die pythagoreische Zahlenmystik zu einem Grundstein ihres christenfeindlichen Gedankensystems und arbeiteten sie weitgehend aus.²⁵ Dessenungeachtet übernahmen christliche Autoren auch weiterhin Elemente und Ausdrücke dieser heidnischen Zahlenspekulation.²⁶ So verfuhr auch der fromme Christ Theodoros Synkellos, obgleich er dadurch, wie wir es unten sehen werden, einen dem christlichen Glauben widersprechenden Gedanken ahnen ließ. Die Zeit der Befreiung der Kaiserstadt von dem stürmenden Awarenheer war der fünfte Tag der Woche (Donnerstag), der siebente Tag des Monats August und der zehnte Tag der Belagerung,²⁷ die am neunundzwanzigsten Juli begann.²⁸ Als Theodoros Synkellos diesen Freudentag bespricht, knüpft er an alle drei Zahlen Eigenschaften an, die von der heidnisch-neuplatonischen Zahlenmystik herrühren. Fünf sind die Sinne des Menschen (*αἰσθήσεις*),²⁹ die alle infolge des Sieges mit Zufriedenheit erfüllt werden.³⁰ Nummer zehn bedeutet die Vollständigkeit (*τὸ τέλειον*);³¹ dies stimmt mit der Tatsache überein, daß die Byzantiner die vollständige Befreiung von der drohenden Gefahr erhalten haben.³² Und sieben heißt bei den Neuplatonikern und auch bei Theodoros Synkellos *παρθένο*s und *ἀμήτωρ*.³³ Was das erste Beiwort betrifft, paßt es vortrefflich dem christlichen Glauben, wonach die Heilige Jungfrau (die *Παρθένο*s) Konstantinopel

²³ *Hieroclis in Aureum Pythagoreorum carmen commentarius*. Recensuit F. G. KOEHLER. Lipsiae 1974. S. 87–90 (Caput XX § 11–21).

²⁴ Das Wesen des späten Neuplatonismus charakterisieren wohl die Wörter von H. HUNGER (a. a. I. I. S. 11): Seit dem Anfang des vierten Jahrhunderts «sammelten sich die geistigen Abwehrkräfte des Heidentums zum Kampf gegen die nunmehr etablierte christliche Weltanschauung im sogenannten Neuplatonismus». Vgl. u. a. S. IMPELLIZZERI: *La letteratura bizantina*. Firenze 1957. S. 155–156: «Il neoplatonismo... vienne continuato... sempre nell'ambito del paganesimo...».

²⁵ Siehe u. a. E. ZELLER—R. MONDOLFO—G. MARTANO: a. a. O. S. 26–27: «Con la teologia speculativa si connette, in Giamblico e nella maggior parte dei suoi seguaci, una predilezione spiccata per il misticismo aritmetico dei pitagorici...».

²⁶ H. HUNGER: a. a. O. II. S. 222–223: «Von Platons Timaios und vom Pythagorismus ausgehend huldigten die Neuplatoniker einer immer mehr um sich greifenden Zahlenspekulation... Diese... Zahlenspielerereien... erfreuten sich während der byzantinischen Äre ungebrochener Beliebtheit.»

²⁷ Theodoros Syncellus, *De obsidione Avarica* XXV p. 308, 29–31.

²⁸ *Chronicon Paschale* (rec. L. DINDORFIUS) p. 719 (29. Juli), vgl. 717 (14. Indictio = 626).

²⁹ Iamblichus, *Theologumena arithmeticae* (oben Anm. 22) p. 34, 3.

³⁰ Theodoros Syncellus, *De obsidione Avarica* XXV p. 308, 36–37. Vgl. Georgius Pisida, *Bellum Avaricum* (das Gedicht schwebte dem Kanzelredner vor Augen; siehe oben Anm. 15).

³¹ Iamblichus, *Theologumena arithmeticae* (oben Anm. 22) p. 80, 7–8; 81, 10; 83, 6, 10, 11; 86, 6. V. DE FALCO, der Herausgeber zitiert im Apparat seiner Edition weitere Parallelstellen von heidnischen und christlichen Autoren. Siehe auch Hierocles (oben Anm. 23) XX 14 (p. 88, 6).

³² Theodoros Syncellus, *De obsidione Avarica* XXV p. 308, 39–40.

³³ Iamblichus, *Theologumena arithmeticae* (oben Anm. 22) p. 54, 11. V. DE FALCO führt in dem Apparat zahlreiche weitere Belegstellen an, so auch Hierocles (oben Anm. 23) XX 15 (p. 88, 16).

von der Belagerung befreit hatte.³⁴ Umgekehrt verhält es sich mit dem zweiten Attribut (*ἀμήτωρ*); die Heilige Maria, die Parthenos ist nach der Theologie nicht ohne Mutter geboren. Hier stellt es sich also am klarsten heraus, daß Theodoros Synkellos dem profanen, ja heidnischen Sprachgebrauch manchmal fast selbstbezweckt folgt. Der überzeugte Christ riskiert nämlich mit dem Gebrauch des Wortes *ἀμήτωρ* im gegebenen Zusammenhang³⁵ eine Andeutung, die eventuell auch als Sakrileg aufgefaßt werden könnte; denn Anna, die Mutter von Maria wurde als Heilige geehrt,³⁶ unser Kanzelredner läßt aber unbewußt ihr Nichtsein ahnen. Der Zwang der Rhetorik, wohl-lautende Ausdrücke selbst aus heidnischen Schriften zu übernehmen, ist für den byzantinischen Literaten so unwiderstehlich, daß er deswegen für einen Augenblick auch den eigentlichen Sinn seines Schriftwerkes vergißt.

Und dies ist nicht ein beispielloser Einzelfall. Sei mir gestattet, auf einen ähnlichen (bisher aber meines Wissens unbeachteten) Passus hinzuweisen. Menandros Protektor der Historiker war ein älterer Zeitgenosse von unserem Theodoros Synkellos. Die Awaren galten während der Regierung des Kaisers Maurikios, als Menandros sein Geschichtswerk schrieb, für die gehaßtesten Feinde des oströmischen Reiches. Demzufolge schilderte Menandros der byzantinische Patriot das Awarentum als ein habgieriges eidbrüchiges grausames Heidenvolk.³⁷ Doch als er darüber berichtete, daß Justinian die Awaren mit Geschenken von der Feindseligkeit zurückzuhalten beabsichtigte, machte er von soleh einem rhetorischen Topos Gebrauch, der ursprünglich zur Charakterisierung eines fabelhaft idealisierten redlichen Volkes angewandt wurde. In dem Aithiopika betitelten Liebesroman des Heliodoros erscheint nämlich Äthiopien als das Musterland der Rechtschaffenheit und Humanität;³⁸ nur in diesem Wunderland sind auch die Fesseln aus Gold und nicht aus Eisen verfertigt.³⁹ Das eindrucksvolle Bild der Fesseln aus Feingold ergriff augenschein-

³⁴ Die zahlreichen Parallelstellen, wo christliche Schriftsteller Nummer 7 mit den Beiworten *parthenos* und *amētōr* verknüpfen, kann man kaum vollständig übersehen. Es scheint aber, daß die Verbindung der Heiligen Jungfrau mit den Attributen der *Hebdomas* die persönliche Invention des Theodoros Synkellos war. Die heidnischen Autoren erwähnten in diesem Zusammenhang verschiedene jungfräuliche Göttinnen, u.a. besonders Pallas Athene ~ Minerva (z. B. Martianus Capella VII 738) oder die personifizierte *Nikē* (so vielleicht Philolaos, als der älteste Zeuge, Fr. 20 bei H. DIELS—W. KRANZ: *Die Fragmente der Vorsokratiker* I. Berlin 1952 [Repr. 1961] S. 416).

³⁵ Theodorus Syncellus, *De obsidione Avarica* XXV p. 308, 37—38: ἐβδόμη δὲ πάλιν οἷα παρθένος τις καὶ ἀμήτωρ καὶ τῆς ἀειπαθένου καὶ Θεοτόκου ἀξιώθεισα χάριτος.

³⁶ F. HALKIN: *Bibliotheca Hagiographica Graeca* I. Bruxelles 1957, S. 44—45 und *Novum Auctarium*, Bruxelles 1984, S. 20 (Nr. 130—134); SOCI BOLLANDIANI: *Bibliotheca Hagiographica Latina* I. Bruxelles 1898—1899 (Repr. 1949), S. 80—83 (Nr. 483—505).

³⁷ *Excerpta de legationibus* (*Excerpta historica iussu Imp. Constantini Porphyrogeniti confecta* I.). Edidit C. DE BOOR, Berolini 1903. p. 197, 31 (Fr. 28), 443, 1 et 25—26 (Fr. 5, 6), 444, 7—10 (Fr. 9), 445, 34—446, 8 et 17 (Fr. 14), 456, 10—11 (Fr. 26), 457, 18—25 (Fr. 27), 471, 31—32 (Fr. 63), 476, 13—21 (Fr. 64). — *Excerpta de sententiis* (*Excerpta historica* ... IV.). Edidit U. PH. BOISSEVAIN. Berolini 1906. p. 21, 16—18 (Fr. 30).

³⁸ Vgl. SZEPESSY T.: *Heliódoros és a görög szerelmi regény* (Heliodoros und der griechische Liebesroman. Ungarisch), Budapest 1987, S. 125—157.

³⁹ Heliodorus, *Aethiopica* IX 1 (fin.).

lich den Schüler der Rhetorenschule Menandros so unwiderstehlich, daß er auch damals darauf anspielte, als er die den Awaren seitens Byzanz zuteil gewordenen Goldketten erwähnte.⁴⁰ Menandros der Stilist geriet dadurch in Gegensatz mit Menandros dem Historiker: der erstere brachte im Zusammenhang mit dem Awaren ein ideales rechtschaffenes Volk in Erinnerung, der letztere stellte dieselben Awaren als eine der unrechtschaffensten Völkerschaften hin.

Die alten ursprünglich durch die heidnische Rhetorik geprägten Stilmittel eigneten sich in Byzanz meistens gut zum Ausdruck von neuen vorzüglich christlichen Gedanken. Es kam jedoch selten vor, daß der Literat, der in der Rhetorenschule ausgebildet wurde, unbewußt auch dann die antike Bildersprache beibehielt, wenn sie dem aktuellen Inhalt nicht gerecht wurde, ja manchmal gerade widersprach. Die Homilie des Theodoros Synkellos lenkt unsere Aufmerksamkeit auf diese beachtenswerten, aber bisher kaum beachtete Doppelseitigkeit der antiken Erbschaft in der hochsprachlichen Schreibkunst der Byzantiner,⁴¹ und bietet uns so einen einigermaßen neuen Gesichtspunkt zur Untersuchung der stilistischen Formgebung mittelhellenischer Werke.⁴²

Szeged.

⁴⁰ Excerpta de legationibus (oben Anm. 37) p. 445, 1–2 (Fr. 14).

⁴¹ Unsere Feststellung bezieht sich auf die latenten, meistens unbewußten Widersprüche. Die größeren Fälle, wo die heidnischen Elemente zu der christlichen Gedankenwelt augenscheinlich in Gegensatz standen, wurden bald schon von den Byzantinern, bald erst später von den Byzantinologen wahrgenommen. Zum Beispiel verurteilte schon Konstantinos Akropolites in einem Brief den Dialog Timarion wegen der christenfeindlichen Wirkung, die die Erzählung der Hadesfahrt von einem Christen auf den Leser ausüben konnte (siehe M. TREU: *Ein Kritiker des Timarion*. Byzantinische Zeitschrift 1 [1892] S. 361–365). Oder siehe den Hinweis auf einige Progymnasmatata des Nikephoros Basilikes von G. S. KENNEDY (a. a. O. S. 164).

⁴² Zur Ergänzung der Anmerkung 7 geben wir hier einige Beispiele der Anadiplosis an, die sich in der «Homilia de depositione vestis Deiparae in Blachernis» (oben Anm. 4) befinden: COMBETIS p. 755: ὄντος γὰρ ὄντως; LOPAREV p. 597, 19: τάχα δὲ, τάχα; 605, 1: Ἔδει γὰρ, ἔδει; vgl. noch p. 600, 1, 3, 5: . . . δεῦτε . . . δεῦτε . . . δεῦτε . . .

LA LANGUE LITTÉRAIRE GRECQUE DU VII^e SIÈCLE

D'APRÈS L'EXAMEN DE L'ŒUVRE HISTORIQUE DE
THÉOPHYLACTE SIMOCATTA

1. Pour commencer cette conférence, permettez-moi deux notes préliminaires.

Premièrement: c'est à juste titre qu'on considère le manuscrit du Vatican (sur lequel est basée la reconstitution de texte¹ établi par Carolus de Boor et révisé par Peter Wirth) comme un texte qui reflète d'une manière grosso modo fidèle le style de l'œuvre historique de Théophylacte Simocatta. Très peu nombreux sont les cas douteux² comme par exemple la question de savoir si c'est le (ou les) copiste(s) qui ont changé dans la tradition manuscrite le parfait attique classique *ἀνατέθηκεν* en *ἀνατέθεικεν*³ cette dernière forme n'étant apparue qu'à l'aube de la période de la koinè.⁴

Deuxièmement: là où l'on connaît sa source, Théophylacte suit de très près cette source; pourtant, du point de vue stylistique, ce n'est pas une simple copie: il remanie le texte à sa façon, suivant son goût,⁵ plus d'une fois là aussi où il promet une citation mot à mot (*ἐπὶ λέξεως*).⁶ Cela nous permet de sup-

¹ TH. OLAJOS: *Quelques remarques sur la tradition manuscrite de Théophylacteh Simocatta*. Revue d'Histoire des Textes 8 (1979) p. 261—266.

² *Theophylacti Simocattae Historiae*. Edidit C. DE BOOR. Editionem correctionem curavit . . . P. WIRTH, Stutgardiae 1972, p. 415—416; ici, à propos de quelques participes, l'éditeur hésite entre la supposition de l'anacolouthie et de celle de l'erreur de copie. Il a le même doute sur quelques «hapax legomena» (p. 374: *διαχειρέω*; 376: *δυσανάντης*; 380: *ἐκτεμενίζω*; 406: *μελαινοφόρος*).

³ Th(eophylactus) S(imocatta), *Hist(oriae)* III 17, 10.

⁴ ED. SCHWYZER: *Griechische Grammatik I*. München 1939, p. 127, 775: «jung-attisch»; H. W. SMYTH: *Greek Grammar*. Revised by G. M. MESSING, Cambridge (Harvard University Press) 1956, p. 210.

⁵ Cela s'observe le mieux dans les passages où Théophylacte (III 9,1—12,9) a puisé ses informations dans les premiers chapitres qui ont été conservés jusqu'à nos jours, de l'œuvre historique de Jean d'Epiphanie (*Historici Graeci Minores*. Edidit L. DINDORFIUS I. Lipsiae 1870, p. 371—382). Voir TH. OLAJOS: *Les sources de Théophylacte Simocatta historien*. Leiden 1988, p. 29—32 («Les remaniements stylistiques effectuées par Théophylacte»).

⁶ Comme par ex. VII 17,3—45 où Simocatta cite les différentes explications de la montée du Nil. Sa source est sans aucun doute l'œuvre de Diodore de Sicile (*Bibliotheca historica* I 37,3—41,10). Théophylacte signale qu'il cite mot à mot, cependant il fait des amputations et surtout des modifications stylistiques sur le texte de sa source. Dans les livres VI—VIII le style ampoulé de Théophylacte ne se prévaut pas dans son entier (TH. OLAJOS: *Quelques remarques sur le style de Théophylacte Simocatta*. Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik 32/3, 1982, p. 157—158), mais, comme l'exemple ci-dessus nous le montre, il n'emprunte pas sans remaniements stylistiques, même ici, la formulation de sa source.

poser que, dans son œuvre, il n'y a guère de formulations tout à fait incompatibles avec son propre langage. La grammaire des lieux qu'il cite ne se présentent pas comme des corps étrangers insérés dans le contexte au style théophylactien.

2. Jakob Eibel, auteur de l'étude la plus approfondie sur le langage théophylactien constate: «In Formenlehre und Syntax weicht Theophylaktos vielfach vom attischen Idiom ab.»⁷ En ce qui concerne la morphologie, cette constatation est déroutante; c'est que, en général, on ne trouve pas, sans compter le duel,⁸ dans l'œuvre de Simocatta, d'orthographe, de formes déclinées ou conjuguées qui montreraient un écart considérable par rapport à l'usage de la prose classique attique.⁹ Les rares exceptions ne font que renforcer cette régularité (je renvoie ici à l'exemple du parfait τέθηκα ~ τέθεικα dont je viens de parler).

Théophylacte se sert volontiers de citations et de réminiscences homériques pour orner son style. Dans ces cas-là, évidemment, on a la morphologie homérique qui diffère de la morphologie attique; par exemple le génitif du substantif γόνυ «genou» est γονός (VII 4, 5), forme épique, empruntée de l'Iliade (XI 547), au lieu de la forme attique γόνατος.

La plus grande partie des noms géographiques et des noms propres ou ethniques d'origine non-grec (par exemple perse, scythe, carthaginoise) sont déclinables dans la prose attique classique. Par contre, la plupart des noms propres hébraïques et araméens de la Septante et du Nouveau Testament sont indéclinables; cette pratique de l'Écriture a certainement eu son influence sur les auteurs élevés dans l'esprit religieux officiel de l'Empire d'Orient. Dans

⁷ J. EIBEL: *Der Sprachgebrauch des Historikers Theophylaktos Simokattes*. I. Te (Programm des k. Gymnasiums Schweinfurt für das Schuljahr 1897/98. Schweinfurt 1898, p. 3.

⁸ Voir par exemple Th. S. Hist. V 6,4: *δνοῖν ποταμοῖν* (dualis!); VII 8,13: *δνοὶ δὲ μεγίστοις* (pluralis!); VII 12,6 et 14,4: *ἀπὸ σημείων δύο* (indéclinable!); ou bien II 7,6—7: *ἄνδρες ἀντοματίζουσι, δύο ἀδελφοί* ... *ἀμφω δὲ ἥστην ἡγεμόνε τῆς Ἀρζωνηΐδος*.

⁹ Théophylacte (Quaestiones physicae, prooemium: p. 7, 11 ed. L. MASSA POSITANO, Napoli 1965) dit que, avec ses camarades, il apprend à réciter «des chansons attiques» (*ὥδῳ Ἀττικῇ*) et par cela il fait certainement allusion à l'exigence de la connaissance de la langue attique. Ce n'est pas pour rien qu'il se sert d'une manière conséquente des formes attiques comme par exemple *γλώττα*, *θάλαττα*, *κρείττων*. Les règles de la prose classique attique sont formulées clairement et en détail dans la grammaire rédigée par SMYTH et MESSING (cf. plus haut note 4) qui ont révisé et augmenté les matériaux de l'œuvre suivante: R. KÜHNER—FR. BLASS—B. GERTH: *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. I 1., 2., II 1., 2., Hannover 1890, 1892, 1898, 1904. C'est pourquoi dans ce qui suit, je confronte le langage de Simocatta en premier lieu avec les règles de SMYTH. D'ailleurs la rhétorique byzantine dont un des représentants les plus marquants a été justement notre historien, s'est entièrement inspirée de l'atticisme; voir par ex. H. HUNGER: *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner* I., München 1978, p. 67: «Unter Vernachlässigung, ja Verachtung der lebendigen Sprachentwicklung hielten die Attizisten an der Sprache der alten attischen Klassiker verbissen fest ... Noch in der späten Palaiologenzeit galt es als höchstes Lob einer literarischen Arbeit, wenn ihr Stil als attisch bezeichnet wurde.» Cf. entre autres G. A. KENNEDY: *Classical Rhetoric and Its Christian and Secular Tradition from Ancient to Modern Times*. London 1980, p. 169.

l'œuvre historique de Théophylacte, non seulement les noms bibliques rares,¹⁰ mais aussi d'autres noms d'origine étrangère se présentent comme indéclinables, en relativement grande quantité. Par exemple, toute une série de toponymes orientaux se présentent comme indéclinables neutres en finissant en -ων: Aphoumōn, Anathōn, Arzanōn, Giligerdōn, Matzarōn, Monokartōn, Rhésonchosrōn, Sisarbanōn, Solachōn, Singarōn, Kitharizōn,¹¹ etc. Les noms d'ethnie indéclinables ne sont pas rares non plus, surtout dans les chapitres décrivant les habitants des régions de la steppe ou du Danube (par exemple Ogōr, Ouar, Zabender, Tarniach,¹² etc.). Quant aux noms de personne, beaucoup d'entre eux sont indéclinables, comme par ex. Apsich, Kours, Tamchosrō, Golindouch, Annibal,¹³ etc., mais il y en a aussi, par exemple celui de l'usurpateur perse, le fameux Bahrām Tchobēn, où Théophylacte hésite: il se sert tantôt de la forme indéclinable Baram,¹⁴ tantôt de la forme masculine de la première déclinaison: Baramēs.¹⁵ De la même manière, Simocatta dénomme la sainte ville de la chrétienté tantôt Hierousalem (forme indéclinable, IV 16, 17), tantôt Hierosolyma (V 7, 7; 12, 12). Par ailleurs, il y a un exemple toponymique où Théophylacte nous offre deux variantes déclinées: la petite localité près du Danube est nommée par lui tantôt Asémon au singulier (VII 3, 1), tantôt Aséma au pluriel (VIII 6, 7).

3. Je répète donc que, en morphologie, les formes non existant ou très rares dans la prose attique n'apparaissent qu'exceptionnellement chez Théophylacte. La situation est un peu différente en ce qui concerne la syntaxe des phrases simples. Il est vrai que notre auteur a reçu très bonne formation rhétorique¹⁶ fondée sur un enseignement grammatical. Et un des buts de cet enseignement fut l'élimination des «solécismes», c'est-à-dire des incorrections syntaxiques.¹⁷ Mais les grammairiens anciens et leurs succes-

¹⁰ Voir par ex. Th. S. Hist. IV 16,20 τὴν Ναζαρέτ, IV 16,18 τῷ νοητῷ Ἰσραήλ, etc.

¹¹ Voir l'*Index nominum et rerum* dans l'édition de C. BE BOOR—P. WIRTH, p. 315—351.

¹² Th. S. Hist. VII 7,3 τοὺς Ὀγώρ; VII 8,16—17: οἱ Ταρμάχ... τῶν Οὐάρ... τοὺς Ζαβενδέρ...

¹³ Th. S. Hist. I 9, 10; I 14,3—5; III 12,9; V 12,1.

¹⁴ Th. S. Hist. III 18,6 etc.

¹⁵ Th. S. Hist. IV 2,1 et 5; V 8,7, etc.

¹⁶ Le pathétisme fameux de son style en témoigne clairement et l'un de ses ouvrages, les *Quaestiones physicae* n'est qu'un exercice de l'école de rhétorique. Cf. H. USENER: *Der heilige Tychon*. Leipzig—Berlin 1907, p. 76: «Sein Dialog über physikalische Probleme ist... eine Schularbeit. Er hat ihn als Jüngling vor einer Zuhörerschaft, unter welcher seine Lehrer und Mitschüler sich befanden... vorgetragen.» Voir aussi TH. OLAJOS: *Quelques remarques sur le style...* (cf. note 6) p. 157, 162—163: «... éloquence trop pompeuse...».

¹⁷ H. HUNGER: *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner* II., München 1978, p. 12: «So heisst es... in den Prolegomena des Georgios Choïroboskos zu den Kanones des Theodosios... man müsse... Syntax und Stilistik studieren, um nicht... solözistisch zu schreiben.»

seurs byzantins élaborèrent beaucoup moins la syntaxe que la morphologie¹⁸ de la langue classique attique. Peut-être pour cette raison y a-t-il quelques points chez Théophylacte où l'enseignement le plus approfondi ne put non plus contrebalancer le fait que le grec réellement parlé de l'époque s'est beaucoup éloigné non seulement de celui de Xénophon, de Platon et de Démosthène, mais aussi de la koinè remontant à la prose attique.

Un des phénomènes appartenant à cette catégorie, est que le système très riche des temps verbaux de la prose attique s'affaiblit, ses fonctions organiques deviennent plus ternes chez Théophylacte; parfois, ces fonctions disparaissent complètement. Je n'ai pas encore terminé le fichier complet des temps verbaux, mais je crois ne pas avoir tort en disant que le conjonctif et l'optatif du parfait¹⁹ ne se retrouve pas une seule fois dans cette œuvre historique de plus de trois cents pages imprimées. Bien sûr, ces formes-là ne sont que sporadiques dans la prose classique attique aussi;²⁰ ainsi, leur absence dans l'Histoire Universelle de Théophylacte ne veut pas dire grand'chose. Ce qui est nettement plus significatif, c'est que les temps dont les fonctions sont très clairement distinguées en attique classique (et même dans la koinè) se retrouvent chez Simocatta dans les fonctions analogues. Et ce n'est pas exceptionnel, au contraire, on peut dire sans exagérer, que c'est un phénomène massif.²¹ Comme si, pour l'auteur, l'imparfait, l'aoriste de l'indicatif, le présent du parfait, le plus-que-parfait et le présent historique avaient exactement le même sens d'un passé unique. On peut citer comme exemple caractéristique le passage du VI^e livre (VI 9, 14) où Simocatta raconte la victoire des Byzantins sur les Slaves et les événements survenus immédiatement après celle-ci. Les vainqueurs se jetaient présomptueusement dans la débauche (*πρὸς τρυφήν κατεκλίνοντο*), s'enivraient (*τῇ μέθῃ συρράπτονται*) et négligeaient la faction (*τῆς διαφροσύνης κατημέλησαν*). Parmi ces trois actions simultanées, liées étroitement entre elles, la première est exprimée par Simocatta à l'imparfait, la deuxième au présent historique et la troisième dans la forme de l'aoriste. Ou bien en racontant la brillante victoire de l'armée byzantine sur les Perses, Théophylacte dit: «les Romains pillaient le camp perse, s'emparaient des tentes du Grand Roi et glorieusement emmenaient comme butin tous les armes et bagages de l'ennemi» (III 14, 10). Les verbes exprimant les actions simultanées sont *ληΐζονται* ... *προενομεύσαντο* ... *λα φουραγωγοῦνται*, donc le premier au présent, le deuxième à l'aoriste et le troisième de nouveau au présent. Ou bien

¹⁸ K. KRUMBACHER: *Geschichte der byzantinischen Literatur*. München 1897, p. 580: «... in Byzanz... stiefmütterlicher wurde die eigentliche Syntax behandelt.» Voir aussi H. HUNGER: *op. cit.* II. p. 14—17.

¹⁹ Des formes comme *ἠέλεικω*, *ἠέλεικμι* (*ἠελυκοίμην*).

²⁰ SMYTH—MESSING: *op. cit.* p. 198—199.

²¹ Cf. les constatations de A. WERNER (*Die Syntax des einfachen Satzes bei Genesios*. *Byzantinische Zeitschrift* 31 [1931] p. 304) sur «die in der byzantinischen Schriftsprache herrschende Verwirrung der Tempora».

un peu plus loin (III 15, 1) Théophylacte dit: «pour combler l'infortune des Perses, l'armée romaine marchait jusqu'à l'intérieur de la Perse («Babylonie»), dévastait, ravageait tout ce qui se trouvait sur son chemin et tout ce qui se présentait par hasard devant elle, tombait en ruine» τὸ Ῥωμαϊκὸν ταῖς Περσικαῖς συννεπιτίθετο συμφοραῖς καὶ πρὸς τὰ ἐνδόμενχα τῆς Βαβυλωνίας ἐχώρησεν, κερατίζεταί τε καὶ περιτέμνεται πάντα τὰ ἐν ποσίν, καὶ τὰ ἐντυγχάνοντα τῆς διαθοροῦς ἐγίνετο παρανάλωμα. Dans cette phrase les actions concomitantes sont exprimées par l'imparfait (συννεπιτίθετο), l'aoriste (ἐχώρησεν), le présent (κερατίζεται . . . περιτέμνεται) et finalement de nouveau par l'imparfait (ἐγίνετο). Et l'on pourrait citer une longue liste d'exemples.²²

L'autre point qui montre clairement l'éloignement des normes de la prose attique classique chez Théophylacte, c'est l'emploi des prépositions ou certains aspects de leur emploi dans la phrase simple. Par exemple l'adverbe ὥς en tant que préposition régissant l'accusatif, ne s'emploie dans l'attique classique que si le substantif qu'il introduit désigne une personne. (Dans les textes de la période précédant les temps alexandrins, une construction différente est considérée à juste titre comme une évidente corruption de texte.)²³ Notre historien se départit de cette pratique, car chez lui, souvent, ὥς exprime un complément circonstanciel de lieu avec l'accusatif d'un substantif qui ne désigne pas de personne, comme par exemple: ὥς τὸν χάρακα (II 6, 4; III 1, 4; V 9, 12), ὥς τὰ οἴκοι (II 11, 14), ὥς τὸ τέμενος (V 14, 12), ὥς τὸ Μονοκάρτον (III 1, 5).²⁴ Pour désigner la distance, la préposition ἀπὸ régissant le génitif d'un substantif signifiant une mesure de longueur avec un adjectif quantitatif n'a commencé à s'employer qu'après la fin de la période de la langue classique attique. Or chez Théophylacte on retrouve maintes fois ce phénomène post-classique, par exemple: λόγος δὲ καὶ ἑτέραν τὸν Ἀλέξανδρον δείμασθαι πόλιν ἀπὸ σημείων ὀλίγων (V II 9, 8), κατενεπίμπρα νεῶν, ὥς ἀπὸ σημείων δυοκαίδεκα ὄντα τῆς πόλεως (I 14, 7).²⁵

4. En dehors de la syntaxe des phrases simples ainsi que des propositions coordonnées, Théophylacte respecte, dans la plupart des cas, les normes structurelles des propositions subordonnées, consacrées par la pratique millénaire de la prose attique. La cause en est certainement l'inspiration

²² I 4,4; 4,6; 5,3; 6,6; II 10,8; 16,3—4; III 15,15; 18,12; VI 10,2; VII 1,3; 1,8; 3,1; VIII 5,5, etc.

²³ ED. SCHWYZER: *Griechische Grammatik*. II. Band. Syntax und syntaktische Stilistik vervollständigt und herausgegeben von A. DEBRUNNER. München 1950, p. 533—534. H. G. LIDDELL and R. SCOTT: *A Greek-English Lexicon*. A New Edition by H. S. JONES—R. MCKENZIE. Oxford 1940 (Repr. 1961), p. 2039.

²⁴ Voir J. EIBEL: *op. cit.* p. 37—38.

²⁵ SCHWYZER—DEBRUNNER: *op. cit.* p. 445—446; EIBEL: *op. cit.* p. 9. Voir encore Th. S. Hist. II 15,3; III 1,6; VI 3,4; VII 1,4; 3,10; 12,6; 14,4—5; VIII 4,4; 6,4; 9,9; 10,1.

remontant aux lectures habituelles des auteurs classiques,²⁶ puisque ce sont les règles de la phrase complexe que, dans leurs grammaires théoriques, les grammairiens alexandrins et byzantins ont le moins élaborées.²⁷

Si étendues que soient les lectures de Simocatta, il ne pouvait pas échapper au fait que la classicisation savante ne peut jamais réussir parfaitement sans l'appui du goût de la langue vivante. Un exemple édifiant en est un passage du 6^e chapitre du VI^e livre. Ici, le messager du khagan avar accuse Priscus, chef de l'armée byzantine d'avoir rompu la paix. Selon le discours que Théophylacte fait prononcer au diplomate barbare, les nomades n'auraient jamais connu la violation de contrat, si les Romains n'avaient pas été leurs maîtres en mensonge et en tricherie (VI 6, 9): τὸ παρασπονδεῖν οὐκ ἐγνώκαμεν, εἰ μὴ διδασκάλους ὑμᾶς τοῦ ψεύδους ἐδρῆκαμεν. Cette proposition conditionnelle (εἰ μὴ . . . ἐδρῆκαμεν) appartient sans doute à la catégorie du «cas irréal». (C'est comme cela que l'interprète le traducteur russe, allemand et anglais.)²⁸ Or, dans ce genre de construction, la langue attique se sert uniquement (!) de l'imparfait, de l'aoriste de l'indicatif, du plus-que-parfait voire de l'optatif.²⁹ Le présent parfait de Théophylacte (ἐδρῆκαμεν) est, dans ce contexte, un solécisme évident du point de vue de la syntaxe classique.

5. Dans tout ce qui vient d'être dit, nous avons illustré le fait que notre historien ne respecte pas, sur plusieurs points, certaines règles de la construction de la phrase simple et complexe, parce que la connaissance de la langue classique acquise à l'école ou venant des lectures ne peut pas tout à fait contrebalancer le manque de la pratique quotidienne de la langue parlée. Dans ce qui suit, nous allons présenter des cas où la prose attique classique permet des exceptions très strictes à la règle générale, mais où ces exceptions deviennent très fréquentes chez Théophylacte d'une part, et, de l'autre, où souvent de telles structures exceptionnelles ne se trouvent pas justement dans ces contextes où leur présence serait promise par l'usage de la langue classique attique.

Comme premier exemple, voyons la règle selon laquelle le prédicat verbal est au singulier si le sujet est un substantif neutre au pluriel.³⁰ Le fait que Théophylacte hésite, d'une manière immotivée, dans l'emploi de cette règle, est prouvée par les singuliers, et pluriels alternatifs des verbes accompagnant

²⁶ H. HUNGER: *op. cit.* I. p. 67: «Im Rahmen literarästhetischer Studien bildete man eine Theorie der Mimesis (imitatio) der klassischen Autoren aus . . . Die Lehre von der Mimesis machte die eifrige Lektüre antiker Autoren . . . zur Pflicht.»

²⁷ Voir plus haut note 18.

²⁸ *Feofilakt Simokatta: Istorija*. Perevod S. P. KONDRAT'EVA. Moskva 1957, p. 144; *Theophylaktos Simokates Geschichte*. Übersetzt und erläutert von P. SCHREINER. Stuttgart 1985, p. 169; MICHAEL and MARY WHITBY: *The History of Theophylact Simocatta*. An English Translation with Introduction and Notes, Oxford 1986, p. 168. Voir encore la traduction latine de J. PONTANUS chez I. BEKKER (ed.): *Theophylacti Simocattae Historiarum libri*. Bonnae 1834, p. 252.

²⁹ SMYTH—MESSING: *op. cit.* p. 520—522; SCHWYZER—DEBRUNNER: *op. cit.* p. 686.

³⁰ SCHWYZER—DEBRUNNER: *op. cit.* p. 607—608; SMYTH—MESSING: *op. cit.* p. 264.

toujours le même mot *στρατόπεδα*: εἰς ἔννοιαν τῆς Κομεντίου ἀνοίας τὰ στρατόπεδα γίνεταί, καὶ τὸν στρατηγὸν κατανενοηκότα τὰς φροντίδας πρὸς φυγὴν μετατιθέντα τὸν γείτονα διαπεραῖωσαν το ποταμὸν, καὶ ἀποδιδράσκουσιν (VII 14, 6), τετάρτῃ δὲ ἡμέρᾳ ἐκκλήσιάζονται τὰ στρατόπεδα (VIII 2, 1). Et ce n'est pas un phénomène isolé: on voit la même inconséquence chez Simocatta dans le cas des verbes accompagnant le mot *πλήθη*: εἰσὶν ἡ ῥοεὶ τὰ πλήθη τῇ βασιλίδι ἀδελῇ (I 2, 4) ἀθρόα γὰρ ἐπιφοιτήσει λοιμοῦ τὰ τῶν βαρβάρων περιπίπτουσιν πλήθη (VII 15, 9), ἀποστατοῦσιν τῶν Ἀβάρων πλήθη τινὰ ἀυτομολεῖν τε τῷ αὐτοκράτορι κατηπείγοντο (VIII 6, 1). Et on peut citer plusieurs autres exemples (V 16, 5: ἐπεγένοντο . . . φυνήματα, VI 11, 1: τίκονται . . . τέρατα, VII 8, 13: τὰ πεδία χαιρέτωσαν, VII 16, 9: κατέδυσαν τὰ δρώμενα, etc.) qui montrent que notre historien s'écarte souvent, sans aucune raison visible, d'une norme d'accord fondamentale de la langue classique attique.³¹ D'autre part il ne profite pas de la possibilité de se servir de la construction exceptionnelle lorsque le contexte le lui permet sans équivoque. Dans la prose-attique, on peut employer, exceptionnellement, un verbe au pluriel après un substantif neutre au pluriel, lorsqu'on veut accentuer que le sujet comprend plusieurs parties (ou personnes).³² Eh bien, dans le chapitre 9 du premier livre, Théophylacte développe avec beaucoup d'insistance que le chef d'armée byzantin, Ioannes Mystacôn conduisit ses troupes en trois groupes (au lieu d'une seule phalange) contre l'armée perse. Pourtant, malgré l'accent qui tombe sur la pluralité des parties, le prédicat est au singulier: τὰ τριτὰ διεκόσμητο σίφῃ (I 9, 7).

Notre auteur se sert volontiers de la préposition *εἰς* pour répondre à la question «où», «dans quel lieu», bien que ce soit une des caractéristique de l'évolution de la langue populaire se détachant de la langue classique.³³ Voyons-en quelques exemples: I 11, 6: εἰς Βυζάντιον διατρίβειν, II 8, 8: χάσμα τι μέγα εἰς μέσον ὑπῆν, VI 11, 1: εἰς τὰ πρὸ τοῦ ἄστεος τίκονται παράδοξα τέρατα, VIII 2, 5: εἰς τὸ Βιμινάκιον τὰς διατριβάς ἐποιεῖτο. Il est intéressant de remarquer que chez Théophylacte, la préposition *ἐν* est relativement fréquente pour exprimer un complément circonstanciel de lieu pour répondre à la question «où», «dans quelle direction», bien que cet emploi soit assez étroit et rare dans la prose attique. Par exemple VIII 3, 15: ὁ δὲ στρατηγὸς ἐν τῇ πόλει τοὺς λαφύραγωγῆντας βαρβάρους ἐξέπεμπεν, III 15, 10: ἐν τοῖς κλίτεσι τῆς Ἀρμενίας ἐξέπεμπεν.³⁴

³¹ Notre auteur s'écarte de cette règle fondamentale à peu près dans 50 pour cent des cas.

³² SMYTH—MESSING: *op. cit.* p. 263: «A plural verb may be used when stress is laid on the fact that the neuter plural subject is composed of persons or of several parts.» Cf. SCHWARZER—DEBRUNNER: *op. cit.* p. 607.

³³ Voir encore Th. S. Hist. III 1,3; IV 3,16; 9,2; 13,2; V 6,9; 8,10; VIII 4,10; 9,6. Cf. J. EIBEL: *op. cit.* p. 16.

³⁴ Voir encore (J. EIBEL: *op. cit.* p. 13): I 3,6; 10,5; 10,8; 11,12; II 4,11; 8,4; 16,8; III 3,2; 6,17; 18,1; 18,9; IV 8,3; 10,1; V 1,10; 6,9; 7,10; 13,6; 14,10; VI 1,6; 10,16; VII 2,9; 5,4; VIII 3,2; 6,3; 6,7; 10,1; 10,2; cf. aussi III 8,5; VIII 9,11.

6. En ce qui concerne les règles de la morphologie et de la syntaxe, en principe, Théophylacte Simocatta, historien pouvait se donner comme but de suivre strictement la prose classique attique. Ce but ne fut point *a priori* irréalisable après la séparation totale de la langue littéraire et de la langue parlée.³⁵ Quant au vocabulaire, l'atticisme absolu chez un auteur chrétien et l'historien de l'époque de l'empereur Maurice, aurait été entièrement impossible, puisque la Septante et le Nouveau Testament, pour créer la terminologie chrétienne, se sont servis du vocabulaire de la koinè et dans les dernières décennies du VI^e siècle l'Etat byzantin utilisa, avec leurs terminologies, les institutions civiles et militaires du Bas-Empire Romain.

Le commandement d'origine latine vulgaire *τόρνα* (II 15, 9)³⁶ ainsi que les termes techniques *τοῦλδον* (< tultum < tollo, «impédiments»; II 4, 1), *ἐξκουβίτωρ* (< excubitor; III 11, 4; VII 15, 7), *τοῦ πραισέντον . . . ἔνοπλος . . . τιμή* (< magisterium militum praesentale; I 7, 4), *κατάλογος . . . τῶν Κοναργοπαρθων* (< legio quarta Parthica; II 6, 9), *κόμης* (< comes; III 11, 4) montrent les éléments typiquement post-classiques de la terminologie militaire chez notre auteur.³⁷ En ce qui concerne l'administration civile, voyons comme des exemples pris par hasard les termes suivants: *ἀσηκηῆτις* (< a secretis; VIII 10, 2), *Αὐγουστάλιος* (< Augustalis; VIII 13, 11), *ἐπαρχος πραιτωρίων* (< praefectus praetorio; VIII 9, 6), *κουροπαλάτης* (< cura palatii; III 18, 12), *κναίστωρ* (< quaestor; I 1, 3), *πραιτώρ* (< praetor; I 4, 6; VI 10, 6 et 14), *ῥῆξ* (< rex; VI 9, 1 et 10, 13), *σιλεντιάριος* (< silentarius; VIII 9, 14). Et les mots mentionnés ci-dessus ne sont que les exemples les plus marquants de ce qu'il aurait été absolument impossible de parler, tant du vocabulaire de la prose classique attique, des affaires de l'Empire d'Orient dans les années 600.³⁸

L'adjectif *θεανδρικός*, inconnu dans l'antiquité païenne, provenant du dogme chrétien de l'incarnation de Dieu, est souvent employé par notre historien.³⁹ L'adjectif *θεόρροτος* dont Théophylacte se sert pour désigner le liquide parfumé jaillissant des reliques de Sainte Glycérie (I 11, 7), n'avait apparu qu'à l'époque de l'Empire Romain, est devenu expression souvent employée chez les auteurs chrétiens. Le substantif *λιτάνευμα* inconnu dans la littérature

³⁵ S. IMPELLIZZERI: *La letteratura bizantina. Da Costantino a Fozio*. Firenze 1975, p. 19—2 : «Si stabiliva una norma che codificava e imbalsamava una lingua già morta . . . La reazione atticistica, creando una profonda scissura fra la lingua letteraria e la lingua dell'uso . . . rimase statica . . . fino alla fine dell'età bizantina.» Cf. HUNGER: *op. cit.* I p. 67.

³⁶ Voir H. MIHĂESCU: *Torna, torna fratre*. Byzantina 8 (1976) p. 20—35.

³⁷ Cf. H. MIHĂESCU, in: *Revue des Etudes Sud-Est Européennes* 6 (1968) p. 481—498; 7 (1969) p. 155—166, 267—280; 16 (1978) p. 195—215; 17 (1979) p. 39—60.

³⁸ Ce n'est pas par hasard que, dans les lexiques byzantins, les mots-rubrique des lexiques atticistes se mêlent avec d'autres matériaux de langue; cf. entre autres H. ERBSE: *Untersuchungen zu den attizistischen Lexika*, Berlin 1950; voir encore HUNGER: *op. cit.* II. p. 33—50.

³⁹ Th. S. Hist. I 10,3; II 3,4; III 1,11; IV 16,28; V 16,8.

païenne, signifie l'acte de la prière chrétienne chez Théophylacte (VIII 4, 13; 5, 1).⁴⁰ L'expression du vocabulaire chrétien *θεοτόκος* s'emploie aussi dans l'œuvre historique de Théophylacte pour désigner la Sainte Vierge (VIII 5, 2), ainsi que le verbe *ἐπισκοπέω* décrit le fonctionnement d'un évêque chrétien (I 11, 6). Puisque le christianisme joua un rôle décisif dans tous les domaines de la vie des Byzantins, l'auteur d'une œuvre historique profane, comme Théophylacte, ne pouvait, lui non plus, éviter qu'il parlât, ça et là, des sujets ayant un caractère religieux et pour cette raison, bon gré, mal gré, il se vit contraint de puiser aussi dans le vocabulaire chrétien, étranger à la langue classique attique.⁴¹

Dans son vocabulaire, Théophylacte s'écarte encore une fois de la prose classique attique avec l'emploi des «*hapax legomena*» lesquels sont marquées d'un astérisque dans l'*Index nominum* de l'édition de texte par C. de Boor.⁴² Notre historien a créé la majorité de ces mots en ajoutant des préverbes aux verbes (voire aux noms formés d'un thème verbal), figurant sans ces préfixes dans la prose classique attique, comme par exemple: *ἀναγυμνῶ*, *ἀνακολπῶ*, *ἀντιδιῶ*, *ἀπενδοκιμέω*, *ἀποχειροτόνητος*, *διακένωμα*, *διαναγόμεναι*, *διαπερατῶ*, *διασβέννυμι*, *διαφυλακή*, *ἐγκάλυμμα*, *ἐγκαρτέρησις*, *ἐκμαλακίζω*, *ἐναθροίζω*, *ἐπίκομπος*, *καταδηλόω*, *προμεταλαμβάνω*, *ὑπεισβαίνω*. Il arrive que des verbes qui ont figuré dans le grec classique en autre forme, se retrouvent chez Théophylacte comme des verbes finissant en -ζω,⁴³ ainsi par exemple: *ἀπαιωρίζω* (~ *ἀπαιωρέω*), *διαπορθμίζω* (~ *διαπορθμεύω*). Et, bien sûr, il y a chez Théophylacte quelques mots qui ne se retrouvent pas dans le grec classique, comme par ex. *ἀξιαφηγητικός*, *βουνίον*, *δόνησις*⁴⁴, *δύσχωρος*, *ὑπερώρεια*.

7. Dans la littérature profane byzantine c'est l'histoire qui s'est révélée le chapitre le plus vaste et dans ce genre littéraire d'importance décisive Théophylacte Simocatta présente une situation particulière. Son «Histoire Universelle» se rattache d'une part à la lignée des œuvres de la monographie historique classique, inaugurée par Thucydide et, de l'autre part, aucune œuvre de ce genre classique ne nous est restée de l'époque après Théophylacte,

⁴⁰ La formation des mots avec le suffixe — *μα* n'est pas rare dans la langue byzantine; voir par ex. S. LINNÉR: *Sprachliches und Stilistisches zu Genesios*. Eranos. Acta Philologica Suecana 44 (1946) p. 195.

⁴¹ La croyance chrétienne de Théophylacte est témoinnée par son dialogue sur la prédestination: *Theophylactus Simocates, On Predestined Terms of Life* . . . by CH. GARTON and L. G. WESTERINK, Buffalo (New York) 1978. Cf. H. HUNGER: *op. cit.* p. 319. L'hagiographie est déjà présente dans l'œuvre historique de Ménandre le Protecteur, prédécesseur de Théophylacte; voir: *Excerpta de sententiis (Excerpta historica iussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta* IV.) edidit U. PH. BOISSEVAIN, Berolini 1906, p. 22,3—20 (Men. Prot. frg. 35^a).

⁴² Voir l'édition de C. DE BOOR—P. WIRTH (ci-dessus note 2) p. 352—437.

⁴³ Cf. S. LINNÉR: *op. cit.* p. 196.

⁴⁴ Quant au suffixe -*σις* dans la langue grecque byzantine, voir S. LINNÉR: *op. cit.* p. 195.

c'est-à-dire de celle de la conquête arabe et de l'iconoclasme qui dura presque deux cents ans. Ainsi donc, tout ce qui a été dit plus haut, offre des renseignements sur l'état de la langue dans le moment d'un tournant décisif de l'histoire littéraire, sur la dernière étape de la prose profane byzantine, enracinée directement et organiquement dans l'Antiquité.⁴⁵

Szeged.

⁴⁵ Sur le style de Théophylacte voir TH. OLAJOS: *Quelques remarques sur le style de Théophylacte Simocatta*. *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik* 32/3 (1982) p. 157—164; G. ZANETTO: *Alcuni aspetti delle Epistole di Teofilatto*. *ibidem* p. 165—174.

LES PROPOSITIONS INTRODUITES PAR *ὅτι* A VALEUR CAUSALE

1. Ma communication sera consacrée à la comparaison des différents types de propositions introduites par la conjonction *ὅτι*. D'abord, je vais passer en revue les différentes subcatégories de la valeur causale des propositions par *ὅτι*, et puis je vais présenter un essai d'une analyse sémantico-syntaxique des propositions complétives, des propositions suivant les verba affectuum et des propositions causales explicites, cette analyse étant fondée sur la théorie des participants.

2. Les chercheurs s'accordent en gros sur l'hypothèse selon laquelle l'emploi causal de la conjonction *ὅτι* ne s'est développé que secondairement, sa valeur d'origine ayant été non causale «(le fait) que». En effet, dans la langue homérique, la valeur causale des propositions par *ὅτι* ne se manifeste à quelques exceptions près, qu'après les verba affectuum quoique l'emploi de *ὅτι* dans les complétives soit tout à fait courant. Chez Homère, le rapport causal explicite est alors exprimé, comme le montre Nilsson, par les conjonctions *ἐπεὶ* et *οὖνεκα*. Or, l'emploi de *ὅτι* dans les complétives ne représente, selon Monteil (p. 249), qu'un cas spécial de l'emploi original «le fait que». D'autre part, *ὅτι* dans les complétives est étroitement lié aux différentes nuances causales.

2.1. Les propositions explicatives tout en gardant le statut sémantico-syntaxique des propositions complétives, se distinguent, du point de vue sémantique, d'une certaine nuance explicative qu'elles adoptent vis-à-vis de leurs principales: X. Ages. 1, 24 καὶ τοῦτ' οὖν ἀγαστῶς ἔδοξε προᾶσαι ὅτι κατεσκεύεστο τὸ ἱππικὸν αὐτῷ . . . La proposition par *ὅτι* explique le contenu de la principale ou d'un de ses items, en le précisant et concrétisant, mais sans en donner la cause ou l'explications d'ordre causale. Ces propositions correspondent en gros aux propositions introduites par *quod explicativum* en latin bien que ces dernières soient à distinguer aussi du point de vue syntaxique (concurrence de AcI).

2.2. Une autre variante des complétives: les propositions sujet qui indiquent la cause de l'action contenue dans la principale, tout en ayant le rôle sémantique de «causateur». Cette interprétation causale est assurée par le fait que la proposition subordonnée est pour ainsi dire substantivée par la conjonc-

tion *ὅτι* (cf. le terme allemand Substantivsätze et sa naissance) et jouit, par conséquent, des mêmes caractéristiques qu'un nom abstrait. Or, selon Helander, un nom abstrait en position sujet dispose de la fonction prédicative et entre avec l'autre part de la proposition en relation sémantique qui peut être celle de la causalité. Cette dernière est due à l'occurrence dans l'énoncé d'une expression lexicale de cause (cf. Muchnová, str. 88ss), comme p. ex. un substantif tel que *αἰτία*, un adjectif tel que *αἰτιος* (surtout neutre) ou un verbe causatif tel que *ποιῶ συμβάλλεται, παρέχω* etc.: X. Cyr. I, 2, 8 *μέγα δε συμβάλλεται εἰς τὸ μανθάνειν σωφρονεῖν αὐτοὺς ὅτι καὶ τοὺς πρεσβυτέρους ὁρῶσιν ἅνα πᾶσαν ἡμέραν σωφρόνως διάγοντας* . . . Ces propositions tout en gardant leur statut de propositions complétives, expriment une cause logique.

2.3. Un autre type de rapport causal peut se former dans le cas où le prédicateur de la principale fait partie de la classe des verba affectuum. Je reviendrai sur ce problème tout à l'heure.

2.4. Les propositions causales explicites expriment la cause ou la raison de l'action contenue dans la proposition principale. Elles seront analysées en connection avec le type précédent.

2.5. Les propositions dites «motivantes» qui n'indiquent pas la cause ou la raison de l'action exprimée par la principale, mais la raison pour laquelle l'énoncé de la principale a été fait: X. Cyr. VI, 3, 20 *οἱ δ' Αἰγύπτιοι, πῶς εἰσι τεταγμένοι; ὅτι εἰπας Πλὴν τῶν Αἰγυπτίων* . . . L'aspect sémantique des propositions motivantes peut être rendu explicite par «je peux le dire parce que» ou «je le demande parce que». Il semble que cet emploi de *ὅτι* dont on trouve plusieurs exemples chez Homère, disparaisse petit à petit vers l'époque classique.

3. Revenons maintenant aux propositions dépendantes des verba affectuum. Le problème que nous essayerons de résoudre est la classification des propositions par *ὅτι*: font-elles partie des complétives ou des causales?

Jusqu'à présent, les linguistes et les grammairiens n'ont pas trouvé de solution satisfaisante et définitive. Les uns soutiennent l'hypothèse qu'il s'agit de complétives, d'autres partagent leur avis tout en accordant aux propositions par *ὅτι* une nuance causale, d'autres les considèrent comme un phénomène transitoire entre les complétives et les causales, et finalement, il y en a qui les prennent pour de vraies causales, comme p. ex. Liddell-Scott-Jones qui, dans leur Dictionnaire, remarquent que *ὅτι* est employé «as a causal Particle, for that, because, generally after Verbs of feeling».

Il se peut que cet avis repose sur l'observation de la langue homérique ou, comme nous l'avons déjà dit, *ὅτι* causal explicite était très rare, par contre *ὅτι* après les verba affectuum était relativement fréquent.

3.1. Il est vrai que les propositions complétives et causales partagent certains traits qui leur sont communs: la ligne génétique commune partant des propositions complétives aux propositions causales, resp. dans le sens op-

posé pour *διότι*, leurs relations sémantiques proches que nous avons eu l'occasion de voir, et surtout les conjonctions communes *οτι*, *ως*, *διότι*.

D'autre part, les deux types de propositions sont à distinguer, surtout par leurs fonctions syntaxiques respectives: tandis que les complétives sont, en fait, des propositions compléments d'objet ou propositions sujet, les causales sont des propositions circonstancielles.

Du point de vue de la description sémantique de la syntaxe, la complétive représente un complément obligatoire sans lequel la principale n'est ni acceptable ni grammaticale, p. ex. *Ξενοφῶν ἔλεγεν* dans la phrase *ἀκούσας δὲ Ξενοφῶν ἔλεγεν οτι ὀρθῶς αἰτιῶντο* (X. An. III, 3, 12). Par contre, la causale correspond à un complément facultatif dont l'élimination n'empêche pas l'acceptabilité et la grammaticalité de la phrase en question, p. ex. *ιδεῖν γὰρ ἐπεθύμει* (sc. αὐτόν) dans la phrase *Ἀστυάγης μετεπέμψατο τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα καὶ τὸν παῖδα αὐτῆς· ἰδεῖν γὰρ ἐπεθύμει οτι ἤκουεν αὐτὸν καλὸν καὶ ἀγαθὸν εἶναι ...* (X. Cyr. I, 3, 1). L'importance de cette distinction a été déjà remarquée par P. Schmitt qui considère les propositions par *οτι* après les verbes de sentiment comme obligatoires.

3.2. La différenciation entre le complément facultatif et obligatoire a été élaborée plus en détail et formulée plus précisément en connection avec la théorie vallencienne et la théorie des participants.

En effet, les prédicateurs postulent par leur sens lexical des participants qui sont pourvus de différents rôles sémantiques (Grepł-Karlik, p. 140, 352). Les participants sont soit obligatoires, c'est-à-dire lexicalement spécifiés au niveau de la structure superficielle (sinon, la phrase serait agrammaticale et inacceptable), soit potentiels, c'est-à-dire compris dans la structure profonde de la phrase concrète, mais non nécessairement réalisés dans sa structure de surface. En dehors de ces participants, il existe des compléments facultatifs qui ne sont pas impliqués par le sens du prédicateur.

Or, du point de vue d'une telle description sémantico-syntaxique, la complétive impliquée par le sens du prédicateur de la principale occupe la position d'un participant constitutif, soit obligatoire soit potentiel, alors que la causale n'étant pas postulée par le prédicateur prend une position facultative.

3.3. Tandis que les prédicateurs des propositions causales ne subissent pas de restrictions sémantiques (cf. Daneš, p. 64), c'est-à-dire les causales peuvent suivre n'importe quel verbe sans égard à son sens lexical, les prédicateurs des propositions complétives doivent disposer de certains traits sémantiques qu'on pourrait qualifier en gros de [+activité psychique de l'homme] et qui impliquent un participant avec le rôle sémantique «information». Dans les langues classiques, ces verbes sont traditionnellement et pas tout à fait précisément, spécifiés comme verba dicendi et sentiendi.

A l'intérieur de cette classe sémantique, il est possible de distinguer une sous-classe sémantique de verba affectuum qui partagent un trait sémantique

commun [+réaction psychophysique], concrétisé dans les prédicateurs respectifs comme [+joie]: *γελῶ, ἡδομαι, χαιρῶ*, [+colère]: *ὀργίζομαι, χαλεπαίνω, ἄχθομαι*, [+honte]: *αἰσχύνομαι, αἰδοῦμαι*, [+envie]: *ζηλῶ, φθονῶ*, etc.

Ces traits spécifiques, généralisés comme [+réaction psychophysique] impliquent dans le participant «information» une nuance causale, traditionnellement identifiée à la cause même. Mais, à mon avis, il convient d'introduire ici un autre terme, le «stimulus» (cf. Daneš, p. 150). La différence des deux notions ressort assez clairement dans l'exemple suivant: X. Smp. IV, 45 *τά τε ἄλλα ζηλῶ σε τοῦ πλούτου καὶ ὅτι οὔτε ἡ πόλις σοι ἐπιτάττουσα ὥς δούλῳ χρῆται οὔτε . . .* Le participant *τοῦ πλούτου*, postulé par le prédicateur *ζηλῶ* a la rôle sémantique de «stimulus», alors que la proposition par *ὅτι* en tant que complément facultatif indique la cause.

Par conséquent, les verba affectuum ont la faculté de superposer deux rôles sémantiques — «stimulus» et «information» — sur un seul participant que nous allons appeler dès lors «information/stimulus».

3.4. Abordons maintenant l'analyse d'une phrase comportant un verbum affectuum: X. Smp. III, 13 *ἅπαντες ἡσθέντες ὅτι ἤκουσαν αὐτοῦ φωνήσαντος . . .* La structure de cette phrase peut être représentée par le modèle grammatical de phrase (Grepl-Karlik, p. 123, désormais MGPh). MGPh: (S nom) — VF — (*ὅτι* SENT/ὥς SENT/participe/prep S) (Le participant potentiel est mis entre parenthèses, les expressions derrière la barre oblique correspondent à des formes de réalisation alternatives).

Le prédicateur *ἡσθέντες* implique par son sens deux participants: «experier», réalisé lexicalement par *ἅπαντες* et «(information) stimulus» qui peut être réalisé en forme de proposition par.

Le participant «information/stimulus» peut être considéré comme un participant potentiel, vu tout ce qu'il a été dit et grâce aux résultats obtenus par l'application des tests. Il s'en suit que la proposition introduite par *ὅτι* peut être interprétée de deux façons différentes:

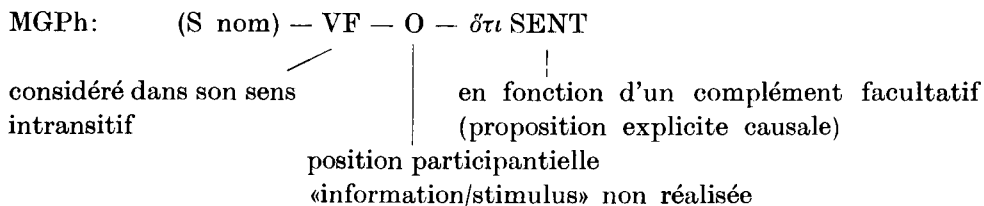
I. La position du participant «information/stimulus» est saturée, et cela par la proposition introduite par *ὅτι* qui correspond alors à une complétive. La situation est, dans ses conséquences, la même, comme si le participant «information/stimulus» était obligatoire:

MGPh: (S nom) — VF — *ὅτι* SENT

|
position participantielle
«information/stimulus» réalisée

II. La position du participant «information/stimulus» a, dans une phrase concrète, la réalisation zéro. Par conséquent, la proposition par *ὅτι* se trouve en dehors de MGPh et ne forme qu'un complément facultatif: nous avons donc affaire à une causale. Cette situation est, dans ses conséquences, la même que

si le prédicateur, considéré dans son sens intransitif, ne postulait aucun participant «information/stimulus»:



4. A mon avis donc, les propositions par *οτι* dépendant des verba affectuum sont soit complétives (interprétation I.), soit causales (interprétation II.) ce qui ne se manifeste clairement qu'au niveau de la structure profonde. Ainsi on peut expliquer même du point de vue synchronique la coexistence des deux types de propositions suivant les verba affectuum.

La neutralisation de ces deux interprétations de la structure sous-jacente, opérée au niveau de la structure superficielle et due à l'identité formelle des conjonctions employées (car en prose grecque, à la différence du français et du tchèque, il n'existe pas de spécialisation réelle des conjonctions causales), de même qu'au rapprochement sémantique de la cause et du stimulus, entraîne la contamination de ces deux types de propositions.

Le relâchement du lien entre la principale et la subordonnée dans le cas de l'interprétation II., causé par la transition du domaine du complétif au domaine du causal explicite, a eu pour résultat que la dépendante, désormais moins influencée par les traits sémantiques du prédicateur pouvait être employée même après d'autres verbes que les verba affectuum, sans restriction sémantique à ces derniers. Ceci pouvait donner lieu à la constitution des causales explicites en tant que catégorie propositionnelle.

Praha.

RÉFÉRENCES

- DANEŠ, F.; HLAVSA, Z.: Modèles de phrases en tchèque, (en tchèque), Praha 1987².
 GREPL, M., KARLÍK, P.: Syntax du tchèque littéraire (en tchèque), Praha 1986.
 HELANDER, H.: The Noun Victoria as Subject, Uppsala 1982
 KÜHNER, R.; GERTH, B.: *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. II 2, Hannover 1904³.
 LIDDELL, G., SCOTT, R., JONES, H. S.: A Greek-English Lexicon, Oxford 1940.
 MONTEIL, P.: *La phrase relative en grec ancien*. Paris 1963.
 MUCHNOVÁ, D.: *Remarques sur l'expression de la cause à l'aide de moyens lexicaux en grec ancien*. Listy filologické 110 (1987) 87–93.
 NILSSON, M. P.: *Die Kausalsätze im Griechischen bis Aristoteles*. I. Die Poesie. Würzburg 1907.

N. V. KILADZE

GREEK—ARABIC—GEORGIAN EQUIVALENTS

(PRACTICAL APPLICATION)

I have written repeatedly on Greek—Arabic—Georgian correspondences of medieval philosophical terminology. Their practical application in translation work has also been considered, but not discussed specially. In the present paper I propose to concentrate on the application of Greek—Arabic—Georgian equivalents of common semantics. Greek common original terms enable the unification of Arabic—Georgian correspondences. Greek—Arabic and Greek—Georgian equivalents arose largely due to uniform term-creation by medieval Arab and Georgian thinkers. The Greek element penetrated equally into medieval Muslim and Christian cultural areas. The term-creation by Arab and Georgian medieval thinkers followed a congenial course, i.e. they equally sought to develop the Classical heritage through national traditions. Naturally enough, the Muslim Middle Ages can hardly be compared in scope with its Georgian counterpart. However, the view is often voiced in the scholarly literature regarding the high level of perception of Classical antiquity in medieval Georgia. The well-known researcher N. Marr wrote: «The Georgians in the 10th—11th centuries were interested in the same questions in the field of philosophy which engaged the advanced minds of the then Christian world—both in the East and in the West . . . that Georgians of the period responded earlier than the others to the newest trends of philosophical thought and—equipped with textual criticism exemplary for that period—worked directly on Greek originals».¹ Thus, in the Middle Ages, Georgians, as well as Arabs, Armenians, and other nationalities had accumulated extensive material for a Greek—Georgian dictionary of equivalents.

Greek—Arabic—Georgian correspondences—created through the coining of terms by the celebrated medieval Georgian thinkers—may be employed in translating medieval Arabic works.

I shall adduce some basic examples from the vocabulary of equivalents compiled on the basis of the translation of Ibn Rushd's *Tahafut at-Tahafut*. The Greek—Arabic correspondences according to S. Bergh's Index to his

¹ N. MARR: *Ioané Petritsi: a Georgian Neoplatonist of the 11th—12th cent.* St. Petersburg, 1909, p. 113 (In Russian).

notes on Averroes — are juxtaposed with Greek — Georgian equivalents from the vocabulary appended to the edition of Petritsi's works.² Greek — Arabic — Georgian — English³

- ἀγέννητος — *azalī--augebeli, aγugebeli, çarmoušobeli* — ungenerated, unborn, unbegotten
 αἰδιότης — *qidam — samaradisobay* — eternity
 ἀκατάληπτος — *ghair ma'ruf, ghair ma'lūm — miuçdomeli* — incomprehensible
 ἀλλοίωσις — *istihāl — šecvalebay* — alteration
 ἀπόδειξις — *burhān — aγmočenay* — a showing, proving proof
 ἄτοπος — *muhāl — užero* — absurd, unnatural, disgusting
 ἀφαίρεσις — *tanzīh — ganqray* — removal, a taking away, carrying off
 ἀφθαρτος — *abadī — uxrçneli* — indestructible, uncorrupted, incorruptible
 δύναμις — *al-quwwa — zali* — strength, power, ability, faculty, capacity
 ἐνέργεια — *fi'l — mokmedebay* — action, operation, energy
 ἔξις — *malaka — bunebay* — habitude, a habit of body, a good habit, a habit of mind
 ἡγεμονικόν — *(al-quwwa) al-mudabbira — (zali) mtavrebrivi* — fit to command, authoritative, leading
 κοινός — *'āmm — saziaroy* — common, shared in common
 μερικός — *'juz'i — naçilebiti* — particular, of the parts
 μίξις — *imtizāj — šesazγvrebay* — mixture, mixing, mingling, intercourse with others
 ὁλικός — *kullī — qovlebrivi, uqovlesi* — universal, of the whole
 οὐσία — *dhāt — arsebay* — the being, essence, nature of a thing, universal concept, definition of a thing
 ὁσπή — *mail — tanmiçamvay* — inclination (natural)
 στέρησις — *'adam — moklebay* — absolute, non-existence, privation
 στοιχεῖον — *'unsur — kavširi* — ultimate basis of existence, one of the series, element, matter
 τέλος — *ghāya — dasasruli* — intention, issue, result, end
 φύσις — *ṭab' — bunebay* — nature, the order or law of nature, universe

² Averroes' *Tahafut al-Tahafut* (The Incoherence of the Incoherence). two vols., London, 1954 (Gibb Memorial series); Ioanē Petritsi, *Works*, vols I—II, Tbilisi, 1937, 1980 (In Georgian).

* For Arabic transliteration see S. Bergh, vol. II, 1954.

The examples just cited demonstrate the feasibility of uniting Arabic and Georgian lexico-semantic and lexico-terminological units of the medieval philosophical terminology into a common semantics. The most graphic examples that cause no doubt from the viewpoint of semantic identity have been selected. Space precludes consideration of some shade differences of the Arabic and Georgian correspondences of the original Greek terms. It should be noted, however, that these differences supplement each other, forming unitary concepts. With account of the latter concepts it becomes possible to make a more efficient use of the attainments of medieval term-coining.

Enrichment and development of the Classical terminological system should be considered the main achievement of medieval term-coining. Research into the medieval terms of theosophical, logical, and natural sciences gives a particularly clear indication of the movement of thought of their creators. Term-creation with medieval thinkers was largely related to their translation work. Hence, the purpose of term-creation was to ensure a precise translation, while the development of translation work served as a stimulus to term-creation.

Thinkers engaged in term-creation hardly thought of coining terms according to some system, this being particularly evident in retrospect. It is the retrospective approach that permits to consider the medieval scholarly language as an overall phenomenon of the medieval period and an inalienable part of nation languages that gave rise to a diverse-language but unitary medieval philosophical terminological system. The system in question cannot remain isolated, for it is part of medieval human culture. It should be taken into account in discussing medieval problems, in their specification and in translations of medieval writings. This is also valid in conceptualizing the terminology «as a special basic subsystem of language», as well as in establishing the system proceeding from the triad of definitions, i.e. in considering systems on the basis of modern findings of terminological studies.⁴

To be sure, without gaining an insight into the original it is impossible to make a translation into a phenomenon of one's own literature and language, preserving at the same time—as Wilhelm Humboldt demanded—a hardly perceptible shade of the other language.⁵ Precise understanding of the sources is the first condition for translating, for a correct solving of problems, proposition, etc. No doubt, of particular importance is the precision of rendering the term, based on an insight into the meaning of a special lexico-semantic variant

⁴ R. YU. KOBRIN: *Nauchno-technicheskaya informatsiya*, 2, No. 8, 1981; R. G. BARANTSEV: *Mezhdunar. forum inform. docum.*, v. 7, No. 1, 1982; M. A. MARUSENKO: *Nauchno-techn. inform.*, 2, No. 1, 1983.

⁵ E. D. LVOVSKAYA: *Theoretical Problems of Translation*. Moscow, 1985, p. 7 (In Russian).

of the word, i.e. the single-valued variant. Isolation of a particular connotation is impossible without an exact understanding of the object that is associated with the word, i.e. attention should be paid to the rendering of the harmony between language and thought.⁶

In this and allied questions of semasiology the Middle Ages anticipated modern tendencies. An analysis of words at the three levels of language, opposition of national to universal language lead us to the conclusion that conceptual language is universal. Thus, the difference of expressions in various languages reduces to a single «word of the heart»; semantics as a single-valued thought is unitary, differing only in expressions related to various language associations.⁷ Hence, as noted above, special medieval lexico-semantic units

different-language in form but single-valued in content—should be juxtaposed in order to identify components of a generalized terminological system: In the present case components are assumed to be concepts found at the intersection of sets created on the many-language basis. Specified single-valued but different-language special lexico-semantic units form an integral whole and equated with single-valued lexico-terminological elements, facilitating their use. However, confinement to a mere juxtaposition of equivalents cannot be fully effective. The attainments of medieval term-creation can be put to a manifold use with the complication of maximally complete dictionaries of special lexico-semantic units, furnished with core meanings, parallels, and antitheses, based on primary sources and their translations and forming terminological thesauruses of a kind.⁸

With all the variety of uses, the main purpose of the suggested dictionaries will be to give an exact interpretation of medieval works in order to make them comprehensibly available to the present-day reader. Proceeding from the postulate of the existence of invariable and migrating concepts of mankind's conceptual language, the possibility arises of codifying and specifying the religious, theological, philosophical, and scholarly language, i.e. of single-valued special lexico-semantic units and terms of different languages. This refers to concepts that do not break with their original meanings, at times preserving them for centuries. To such concepts should be attributed, e.g. the meanings of terms related to the classification of the 'living' world in the conceptions of the ancient Indo-Europeans, being close to the semantics of certain concepts of medieval Arabic thinking.⁹ This implies «a general term

⁶ G. P. BACKER, P. M. HACKER: *Wittgenstein, Understanding and Meaning*. Chicago 1980, pp. 39–40.

⁷ B. A. OLKHOVIKOV: *Language Theory and Type of Grammatical Description in the History of Linguistics*. Moscow 1985, pp. 89–120 (In Russian).

⁸ N. V. KILADZE: *Bulletin Acad. Sci. GSSR*. v. 124, No. 2, 1986 (In Russian).

⁹ TH. V. GAMKRELIDZE, V. V. IVANOV: *The Indo-European Language and, the Indo-Europeans*. Tbilisi, 1984, p. 471 (In Russian); *Specimens of Medieval Arab Poetry* Tbilisi, 1985, pp. 64, 160 (with Georg. transl.); Averroes. *Tahafot at-Tahafot*. Texte arabe établi par M. BOUYGES S. J., Beyrouth, 1930. Index C.

for the class of the living» and opposition of the world of men to the world of 'animals', which is fully acceptable to the present day. But even such term-concepts should primarily be considered from the point of view of the period in which they occur. The translation and interpretation of the term *baṭin* may also be cited as an example. The works of Abu 'l-'Ala al-Ma'arri are included, with other specimens of Arabic poetry, in the well-known Arabic Chrestomathy published by V. F. Girgas and B. P. Rosen.¹⁰ Among the *bayts* of the great medieval Muslim thinker we find the following:

أَلِكْنِي إِلَى مَن لَّهُ حِكْمَةٌ * أَلِكْنِي إِلَيْهِ أَلِكْنِي إِلَيْكَ
/In Girgas' Dictionary — IV. (إليه) أَلِكْنِي (أَلِكْنِي) /
إِرَى مَلِكًا طَانَهُ لِلْحَمَامِ * فَكَيْفَ يَوَقِّرُ بَطِينَ الْمَلِكِ

See — بطين = بعيد-دعاء للميت في الجاهلية —
/المنجد في اللغة لويس معلوف بيروت ١٩٢٢/

In Girgas' Dictionary, *baṭin* is translated as «pot-bellied, one having eaten his fill, having a full belly, having a fat stomach», whereas for the above *bayts* the translation given is 'person in attendance', 'close retainer', but with a question mark.¹¹ By the question mark Girgas expressed his uncertainty, intimating that a better correspondence could be sought for the context under discussion. I searched long for a better correspondence when I translated specimens of medieval Arabic poetry into Georgian. Since I engaged in translation work because of a shortage of Georgian specialists in literature I, naturally, looked at my work from the angle of my speciality. Therefore, when translation were available in different languages, including Georgian, I tried to give new variants—mostly hypothetical, as I noted in the introduction. My emphasis was on the fact that a reader more or less conversant with medieval Muslim thought cannot fail to perceive a reflection of the intellectual atmosphere of the period in Arabic poetical masterpieces. Now, the intellectual atmosphere of al-Ma'arri's period is inconceivable without taking the Hellenization of Islam into account. Hellenization of Islam was a new form of existence of Islam enriched with the achievements of Ancient Greek civilization, yet remaining original. Hellenization of Islam was not an isolated phenomenon but embraced the entire medieval Arabic-language cultural area.

In the present case, in connection with my search for a better rendering of *baṭin* I arrived at a pre-Islamic understanding. In addition, to the above connotations, in pre-Islamic use *baṭin* /اللميت في الجاهلية/ proved to mean blessing, prayer in general sense of a personal prayer addressed to God, prayer of request for commemoration of the dead, or prayer of the dead for a dead person, praying for a dead person, appealing to the deceased.

¹⁰ V. F. GIRGAS and V. R. ROSEN: *Arabic Chrestomathy*. Saint Petersburgs, 1876.

¹¹ V. F. GIRGAS: *Dictionary to the Arabic Chrestomathy and the Koran*, 1881.

The meaning of *baṭin* is amplified in various articles connected with or specially devoted to religious terms in the Encyclopaedia of Islam and the Shorter Encyclopaedia of Islam.¹² This enabled its interpretation from the viewpoint of the period in which al-Ma'arri flourished. On the basis of the amplified meaning of the term in question and its comparison with associated ideas in the Georgian area the translation of a rather non-single-valued notion proved feasible: «Be an envoy, deliver my message, my missive to the possessor of wisdom (to God), I see the king (sovereign), created for what is preordained, for the death-hour. How will the possessor of wisdom (God) protect him (the ruler) from the prayer destined for the dead, the deceased, i.e. from death». To understand the last phrase we should recall an analogous phrasal construction in the Al-Ḳur'ān, more precisely, a verbal form (I. وقى = II. وقى) and an associated accusative. This phrase is recorded by Girgas as «God protected them from the disaster of that day» — فَوَقَاهُمْ اللَّهُ شَرَّ ذَلِكَ الْيَوْمِ

I discuss specially a religious term that has nothing in common with the Greek original term in order to show that even in cases when a term is purely religious, and it was created prior to the emergence of Islamic doctrines, the general atmosphere of the should be taken into account. Therefore, in my interpretation of the poet's thought in the Georgian translation I emphasize its semantics from this point of view. It is stressed in the interpretation that the fear of God, the human fear in the face of death, remains unfathomable. Man is not relieved of this fear, he will not be protected by prayer, intimate piety, inner whisperings. This approach leads to the following understanding: *baṭin* is an inner dictate, conviction, sensation; though it God must understand and hear that man is pious, God fearing, and must prepare him for bliss in the next world. Under the influence of this inner voice of the fear of death there is a belief in the magic power of words. Appeal to God in these words, commemoration of the deceased in prayers specially designed for such cases in order to safeguard one from suffering and trial on the day of death, when mourning the deceased or during a prayer in order to bless the deceased. *baṭin* is an expression of intimate piety in a transport of religious fervour in view of the fear of death.

The foregoing definition of *baṭin* shows the latitude with which a poet's idea can be translated and interpreted. As noted above, there also exists the meanings of *baṭin* as "pot-bellied" and "close retainer". To be sure, men of letters should choose the best variant, but no matter how the problem will be solved, it is my belief that all possible variants should be considered. It should be noted that the pre-Islamic religious term *baṭin* is becoming more replete

¹² ١٩٢٢. Encyclopaedia of Islam, new ed. Shorter Encyclopaedia of Islam. Brill., 1974. (*Du'ā', Dhikr, Djināza, Hizb, Wird*, etc.).

form the viewpoint of special semantics—against the background of the Hellenization of Islam. Such conceptualization of certain lexico-semantic units of medieval Arabic poetry seems advisable. Looking for traces of Hellenization in some specimens of medieval Arabic poetry does not seem superfluous. The substantial Greek influence on Arabic grammar and linguistic thinking has been demonstrated well in C. Versteegh's important work.¹³ Perhaps the influence of the Greek element may some day be identified in Arabic poetry. This does not mean, however, that one should scrupulously look for exact Greek - Arabic correspondences in poetry. The lexico-semantic units of some philosophical poetic masterpieces will be imbued with philosophical concepts.

On the other hand, in the Arabic and Georgian medieval philosophical literature lexico-terminological and lexico-semantic units should be compared with their exact Greek counterparts.

Thus, Greek - Arabic-Georgian correspondences will be seen as different-language lexico-semantic variants of words of special content. They are juxtaposed with a view to identifying components of a single-valued terminological system. The components are conceptualized as special meanings found at the intersection of sets stemming from many languages. These intersections reveal not only equivalence; they help to trace the emergence of a uniform terminological system. The common character of unitary meanings is determined not only by a single-valued content but also by common terminological features, this enabling their study by modern unitary methods.

The present level of terminological studies poses the question of starting work towards creating a method of building a bank of terms. Recently, joint studies have been conducted by specialists of the FRG and the PRC.¹⁴ As a result, a multi-language bank of scholarly terms has been designed and partially implemented (the system is in the process of completion). Analogously, the creation of a multilingual terminological data bank, capable of analysing and processing the achievements of medieval term-creation, appears to be advisable. The work would imply system analysis, tracing the genesis of separate terms and of the system as a whole, specification of the origin and development of common and particular semantics, creation and codification of single-valued, multi-language equivalents as elements of common terminological systems, as well as tackling other questions of theoretical and practical significance.

Tbilisi.

¹³ C. H. M. VERSTEEGH: *Greek Elements in Arabic Linguistic Thinking*. Brill., 1977.

¹⁴ *Ekspress informatsiya*, No. 32, 1986, pp. 4-6. E. F. SKOROKHODKO, A. A. STOJNI: *Nauchno-tekh. inform.*, 2, No. 8, 1986.

T. ERB

ZUR LEXIKALISCHEN ERSCHLIESSUNG TERMINOLOGISCHER WORTFELDER IM MITTELLATEIN

Das «Mittellateinische Wörterbuch», dessen Ziel es ist, den Wortschatz mittellateinischer Quellen des deutschen Sprachraumes bis zum 13. Jahrhundert zu erfassen, hat dennoch verschiedentlich auch außerhalb des deutschen Bereiches entstandene Quellen einbezogen, wenn diese für die deutsche Geschichte von Bedeutung sind und deshalb z. B. in den «Monumenta Germaniae historica» ediert waren. Darüberhinaus sind fachwissenschaftliche Texte ungeachtet ihrer geographischen Provenienz ausgewertet worden, um das universelle Vokabular des Albertus Magnus, des lexikalisch ertragreichsten Autors für das «Mittellateinische Wörterbuch», mit einem ausreichenden Hintergrund lexikalischen Materials aus inhaltlich verwandten Texten auszustatten. Zugleich war es die Intention der Begründer des «Mittellateinischen Wörterbuches» (künftig: MLW), die damals fast vollständige — und auch heute noch sehr weitgehende — lexikographische Vernachlässigung besonders der naturwissenschaftlich-technischen Texte des lateinischen Mittelalters einigermaßen auszugleichen.¹

Man war sich der damit verbundenen erheblichen Probleme durchaus bewußt und hat sie bei allerdings zu optimistischer Sicht auf die zeitlichen Rahmenbedingungen der Realisierung des Lexikons in Kauf genommen. Die Probleme sind auch nach vielen Jahren zum Teil intensiver Erforschung dieser Textarten und ihres Wortschatzes kaum geringer geworden. Noch immer müssen wir uns mit überwiegend unbefriedigenden Editionen herumschlagen, die weder der Überlieferung noch den Eigenheiten des — in diesen Fällen oft vulgärlateinisch beeinflussten — Mittellateins noch den inhaltlichen Problemen, die diese Texte dem modernen, naturwissenschaftlich mehr oder weniger gebildeten Leser stellen, gerecht werden. Es sei — um ein Beispiel zu nennen — nur an die in der Sudhoff-Schule, deren Meriten dadurch nicht geschmälert werden sollen, entstandenen medizinischen Dissertationen erinnert, in denen mittelalterliche medizinische Traktate oft auf der Grundlage einer

¹ *Mittellateinisches Wörterbuch bis zum ausgehenden 13. Jahrhundert . . .*, hrsg. v. der Bayerischen Akademie der Wissenschaften und der Akademie der Wissenschaften der DDR, Bd. 1—2, 8, Redaktion: O. PRINZ, J. SCHNEIDER et alii, Berlin 1976—1985, Vorwort S. VI.

einzigsten Handschrift und methodisch unbefriedigend ediert wurden. Der Lexikograph, der sich auf solche Ausgaben stützt, findet sich oft in der problematischen Lage, bei ungewöhnlichem sprachlichem Befund zwischen den Möglichkeiten einer überlieferungsbedingten Textverderbnis, einer fehlerhaften Lesung des Herausgebers, eines Druckfehlers oder der Annahme eines bis dato unbekannten Wortes, einer unbekannten Wortbedeutung beziehungsweise einer seltenen syntaktischen Verwendung wählen zu müssen. Außerdem muß er seine Entscheidung dem Lexionnutzer in einer halbwegs praktikablen Form präsentieren, die ihn selbst aber letztlich nicht immer voll befriedigt.

Aus der Vielzahl derartig problematischer Stellen sei nur ein noch relativ harmloses Beispiel angeführt: In dem von Sigerist 1923 herausgegebenen «Antidotarium Sangallense» (9. Jh.) wird unter verschiedenen anderen Wundpflastern auch ein *emplastrum epaganu ad cicatrices glutinantes* aufgeführt.² Die Stelle bietet gleich zwei Schwierigkeiten. Mit der merkwürdigen Form *epaganu* — bei Sigerist kleingedruckt — brauchen wir uns jedoch nicht aufzuhalten. Es handelt sich dabei höchstwahrscheinlich um den Genitiv des Namens eines bei Galen erwähnten Arztes Epigonos, der wegen seiner Pflaster bekannt war.³ Was nun *glutinantes* betrifft, muß wohl davon ausgegangen werden, daß *glutinare* schon antik ein medizinischer Fachausdruck in der Bedeutung «verheilen machen» war und auch medial soviel wie «verheilen, sich schließen» in Bezug auf Wunden bedeutete. Sollte in diesem Falle das Partizip *glutinantes* eine finale Bedeutung angenommen haben im Sinne von «Narben, die abheilen sollen» oder ist es durch einen Überlieferungsfehler aus *glutinandas* entstanden? Derartige Gerundivformen sind in diesem Antidotarium übrigens häufig.⁴

Durch die Bemühungen von Medizinhistorikern, z. B. dem Kreis um Gundolf Keil, Gerhard Baader u. a., ist es in letzter Zeit gelungen, in einige solche überlieferungsgeschichtliche Fragen Licht zu bringen und entsprechende Texte in besseren Ausgaben vorzulegen. So mußte der Benutzer der Abkürzungs- und Quellenverzeichnisse des MLW bisher davon ausgehen, daß es sich bei den mit den Siglen PS. GALEN. febr., PS. GALEN. fragm. und PS. GALEN. puls. versehenen Traktaten des 7. oder 8. Jahrhunderts um verschiedene Texte handeln müsse.⁵ Lediglich ein direkter Vergleich der Ausgaben hätte ihn vermuten lassen, was in der neuen Ausgabe von Malte Stoffregen gründlich erläutert ist, daß es sich bei diesen drei alten Editionen nur jeweils um den Abdruck der Textgestalt unterschiedlicher handschriftlicher Versionen bzw. Teile der gleichen auf einen spätgriechischen Traktat zurückgehenden latei-

² H. E. SIGERIST: *Studien und Texte zur frühmittelalterlichen Rezeptliteratur*, in: *Studien zur Geschichte der Medizin XIII*, Leipzig 1923, S. 84, Z. 38.

³ *Galenus*, ed. W. KÜHN (Bd. 1—20 Lipsiae 1821—1833), Bd. 13, S. 492, 774 f.

⁴ Vgl. z. B. *ad cicatricis deducendas* (Sigerist: a. a. O., S. 84, Z. 43).

⁵ MLW (wie Anm. 1), Abkürzungs- und Quellenverzeichnisse, Berlin 1959, S. 73.

nischen Übersetzung handelt; ein Traktat, der einem Alexandros zugeschrieben wird.⁶ Das Beispiel zeigt einmal mehr, wie stark die Lexikographen von guten Editionen abhängig sind. Man kann deshalb aber wohl nicht soweit gehen, vom Lexikonmacher zu verlangen, daß er die Fehler und Mängel von Editionen durch Konjekturen selbst wettmacht, wie es Heinz Antony in einem geistreichen, aber stellenweise etwas rigorosen Artikel «Korruptel oder Lemma?» im «Mittellateinischen Jahrbuch» 1981 für notwendig zu halten scheint.⁷ So wie der Lexikograph auf bessere Ausgaben wartet, braucht der Editor bessere Wörterbücher. Der eine sollte den anderen nicht mit der Begründung warten lassen, er müsse erst dessen Arbeit machen.

Ein ähnliches Verhältnis des wechselseitigen Gebens und Nehmens besteht zwischen den Wörterbuchmachern und den Spezialisten der Wissenschaftsgeschichte des Mittelalters. Es ist für den Kenner der Fachsprache eines Spezialgebietes leicht, Lücken und Fehler in den Wörterbüchern aufzuspüren. Daran versuchte sich beispielsweise Guy Beaujouan in einem Vortrag auf einem Kolloquium in Paris 1978 anläßlich der 300jährigen anhaltend nutzbringenden Existenz des «Du Cange».⁸ Er vermißte im MLW z. B. eine bestimmte algebraische Verwendung des Wortes *census*, die als Entsprechung eines arabischen Wortes aufzufassen ist. Dabei verschwendet er keinen Gedanken auf die Überlegung, ob dieses Wort überhaupt in den Quellen des MLW vorkommt. Die von ihm in diesem Zusammenhang genannte Quelle (Gerhard v. Cremona) gehört aber gar nicht zur Quellenbasis des MLW.⁹ Ähnlich steht es mit der vergeblich gesuchten mathematischen Bedeutung des aus dem Arabischen entlehnten Wortes *algebra*, das wieder nur bei Robert von Chester steht¹⁰ und deshalb nicht im MLW sondern im «Dictionary of Medieval Latin from British Sources» zu finden ist, dessen Faszikel A—B damals schon vorlag.¹¹ Bei Gelegenheit der Kritik an Paul Kunitzsch, der in einer überlieferten Wortform *dux* das darin verborgene, aus arabischen Quellen übernommene *aux* mit der astronomischen Bedeutung «Apogaeum» verkannt hatte,¹² hätte der Wörterbuchkritiker in diesem Fall ruhig erwähnen können, daß *aux* im MLW einen gut dokumentierten Artikel bekommen hat.¹³ Es ist in den Quellen des MLW eben mehrfach vertreten. Beaujouan ist jedoch uneingeschränkt, zuzustimmen, wenn er konstatiert, daß die Lexikographie des Mittellateins offensichtlich

⁶ M. STOFFREGEN: *Eine frühmittelalterliche lateinische Übersetzung des byzantinischen Puls- und Urintraktats des Alexandros*. Text — Übersetzung — Kommentar. Diss. Berlin (West) 1977, S. 7—69.

⁷ Bd. 16, S. 288—333. Die dortige Anmerkung 170 (S. 332) ist irreführend und überholt.

⁸ *La lexicographie du latin médiéval et ses rapports avec les recherches actuelles sur la civilisation du moyen-âge* (Paris 18—21 octobre 1978), Paris 1981.

⁹ Ebenda S. 347.

¹⁰ Ebenda S. 349.

¹¹ Prepared by R. E. LATHAM. London 1975. S. 61.

¹² *La lexicographie* . . . (wie Anm. 8), S. 350.

¹³ MLW (wie Anm. 1), Bd. 1, Sp. 1288, Z. 52 ff.

heftig unter einem Mangel an Studien über den wissenschaftlichen Wortschatz leidet.¹⁴

Dieser Mangel an wissenschaftlicher Durchdringung und Aufbereitung sowohl der textlichen Grundlagen als auch der sprachlichen und sachlichen Erklärung ihrer Terminologie ist ja tatsächlich einer der grundlegenden Schwierigkeiten der mittellateinischen Lexikographie, soweit sie sich mit mathematisch-naturwissenschaftlichen und technischen Fachtexten befaßt. Dies erklärt sich zum Teil aus einer gewissen Geringschätzung dieser Gebiete in der Vergangenheit, andererseits aus der ungenügenden philologischen Vorbildung derer, die sich dennoch mit diesen Texten abgaben. Das wirkte sich vor allem deshalb manchmal verheerend aus, weil das Verständnis dieser Texte in ihrer vom Vulgärlatein oft stark gezeichneten Gestalt besondere sprachgeschichtliche Kenntnisse erfordert. In anderen Bereichen der mittellateinischen Literatur hingegen, derer sich die Allgemein- und Rechtshistoriker, die Theologen und Kirchenmänner oder auch die Literaturgeschichtler schon seit längerem und intensiver angenommen haben, gibt es selbst da, wo die sprachliche Form vergleichbare Probleme aufwarf (Beispiel: *Leges Barbarorum*), überwiegend gute oder wenigstens brauchbare Ausgaben und eine vielfältige Sekundärliteratur, wenngleich auch hier natürlich noch mancher Wunsch offenbleibt.

Als die Begründer des MLW sich entschieden, eine Auswahl naturwissenschaftlich-technischer und überhaupt fachwissenschaftlicher Texte ohne Rücksicht auf ihre Provenienz mitzuberücksichtigen, obwohl ihnen die damit verbundenen Schwierigkeiten klar vor Augen stehen mußten, haben sie offenbar auch hingenommen, daß die entsprechenden Wörterbucheinträge nicht in allen Fällen eine eindeutige oder letztgültige Interpretation darstellen können. Selbst bei besseren Voraussetzungen, wie sie z. T. in anderen Quellengruppen bestehen, ist absolute Perfektion der Interpretation nicht zu erreichen, sosehr sie natürlich unter vertretbarem Aufwand anzustreben ist. Das kann auch gar nicht anders sein, da die Vielfalt der Sachgebiete, der inhaltlichen, sprachlichen und formalen Probleme, die sich in jedem Abschnitt des Alphabets stellen, so groß ist, daß niemand ernstlich erwarten kann, daß der jeweilige Bearbeiter sie alle mit letzter Kompetenz erkennen und lösen könnte.

Das Spektrum entsprechender Texte mit hohem Anteil terminologischen Vokabulars ist in den für das MLW exzerpierten oder verzettelten Quellen sehr umfassend. Es reicht von den Urkunden, Gesetzen und dem übrigen staatlich-administrativen oder politischen Schrifttum mit seinem juristischen, verwaltungstechnischen, diplomatischen oder propagandistischen Wortschatz über die theologischen, ethischen, kanonischen und liturgischen Texte der Kirche und des von ihr kontrollierten Bildungswesens mit dem Kanon der drei redenden und vier rechnenden *artes liberales* sowie weiteren Fachgebieten wie

¹⁴ *La lexicographie . . .* (wie Anm. 8), S. 351.

Medizin, Botanik, Zoologie usw. bis hin zu den der reinen Nützlichkeit verhafteten Disziplinen der *artes mechanicae* oder beispielsweise des Kriegswesens, ohne mit dieser Aufzählung Vollständigkeit anstreben zu wollen.

Eine Stichprobe von einhundert Spalten MLW mit 389 Stichworten erbrachte zwischen *Babylon* und *beatitudo* 237 Lemmata (also 61%) mit einer oder mehreren Verwendungen, die in dieser oder jener Hinsicht als terminologisch oder fachbezogen anzusehen sind. Allein das Wort *bannus* bzw. *bannum* bringt es auf 43 verschiedene fachbezogene Verwendungen. Daraus ergeben sich schon auf diesen einhundert Spalten etwas über 450 Bezeichnungen mit terminologischem Charakter, wobei ich diesen Begriff hier relativ weit fassen möchte. Die Termini lassen sich 30 verschiedenen Gebieten zuordnen.¹⁵ Für diese Analyse wurden die im MLW üblichen Kategorien um einige wenige wie *oeconomice*, *nautice* oder *numismatice* ergänzt. Ich möchte Sie nicht mit vielen Zahlen ermüden, aber einige sind vielleicht doch interessant. An der Spitze steht die mit *iridice* bezeichnete Gruppe mit 46 Lemmata, die es wegen solcher Worte wie *bannus* oder *bannio* mit großem Bedeutungsspektrum auf 79 Bezeichnungen bringt. Von den 46 Lemmata sind allein 34 — also fast drei Viertel — Neubildungen gegenüber dem «Thesaurus Linguae Latinae». Der hohe Anteil juristischer Termini beruht natürlich auf dem großen Umfang entsprechender Quellen und der Bedeutung entsprechender Sachverhalte in den allgemeinhistorischen Texten. Bei den vielen Neubildungen wirken sich die germanischen Rechtstraditionen und das feudale Gesellschaftssystem aus. Ähnliches gilt für die an dritter Stelle liegende Gruppe *publice* mit Termini aus dem staatlich-administrativen Bereich. Es sind 23 Lemmata bzw. 46 Bezeichnungen, von denen etwa zwei Drittel Neubildungen sind.

Auffällig ist die an zweiter Position liegende Gruppe der botanischen Termini mit 38 Lemmata in 64 terminologischen Verwendungen. Nur 42% der botanischen Stichworte sind nicht im «Thesaurus» enthalten, was doch für eine bemerkenswerte Kontinuität in diesem Wortschatzbereich spricht. Allerdings haben einige bereits antik-lateinisch belegte Lemmata im Mittellatein neue Bedeutungen hinzugewonnen: u. a. *balanus*, *balsamita*, *basilica* und *basilisca*. Auf eine damit verbundene allgemeine Frage komme ich noch zu sprechen. Wegen ihres Umfangs verdienten auch noch die Gruppen der kirchensprachlichen, militärischen, zoologischen, ökonomischen, medizinischen und der im engeren Sinne theologischen Termini hier Erwähnung. Ich möchte aber aus Raumgründen auf eine nähere Erörterung verzichten, zumal die Ergebnisse

¹⁵ Alchemie, Anatomie, Architektur, Botanik, Chirurgie, Jagdwesen, Kanonistik, Kirchensprache, Geometrie, Grammatik, Liturgie, Medizin, Metrik, Militärwesen, Mineralogie, Montanwesen, Musik, Naturkunde, Nautik, Numismatik, Ökonomie, Pharmazie, Philosophie, Recht, Rhetorik, Schulwesen, Staatskunst, Technik, Theologie, Zoologie.

einer einzigen relativ kleinen Stichprobe noch nicht sehr repräsentativ sind.¹⁶

Diese Stichprobe sollte auch nur die Vielzahl und Vielfalt terminologisch gebrauchter Bezeichnungen illustrieren, wie sie sich dem Wörterbuchmacher tagtäglich in neuen Konstellationen innerhalb einer von ihm bearbeiteten Wortgruppe, oft sogar innerhalb eines Wortartikels darbieten. Diese Vielfalt stellt den Bearbeiter — von den rein sprachlich-philologischen Klippen des Textverständnisses einmal abgesehen — natürlich auch vor enorme Schwierigkeiten des reinsachlichen Verstehens, von denen nach Benutzung der einschlägigen Hilfsmittel und der Sekundärliteratur immer noch genug übrigbleiben. Denn die Erforschung der Realien und der Wissenschaftsgeschichte des Mittelalters ist sehr ungleichmäßig entwickelt und versagt in vielen Fragen ihre Dienste. Der Lexikograph braucht aber den Wissenschaftshistoriker vor allem als Wegweiser in die Begrifflichkeit und Vorstellungswelt der mittelalterlichen Fachautoren, deren Gedankengänge ihm auch bei scheinbarem Verständnis aller Wörter häufig ein Geheimnis bleiben. Damit ist vielleicht eine der schwierigsten Fragen der historischen Lexikographie angesprochen — die Frage der Adäquatheit der Begriffe und Vorstellungen, die Lexikonmacher und Lexikonnutzer mit den Interpretamenten und Erklärungen verbinden, mit denen im Lexikon mittelalterliche Bewußtseinsinhalte beschrieben werden. Mit der Differenz zwischen modernen naturwissenschaftlichen Begriffen und der Vorstellungswelt mittelalterlicher Fachwissenschaft beschäftigte sich auf dem bereits genannten Du-Cange-Colloquium Robert Halleux in Bezug auf die Alchemie, deren Vorstellungen von unseren modernen chemischen Einsichten erheblich abweichen. Wie Halleux darlegt, verstand man unter *vitriolum*, *atramentum* oder *alumen* eben Substanzen mit einer bestimmten Wirkung, ohne sich davon Rechenschaft zu geben, daß es sich dabei um Salze bzw. Sulfate unterschiedlicher chemischer Struktur handelt.¹⁷ Am Beispiel der Alchemisten ließe sich verdeutlichen, daß es sich hier nicht allein um schlichte Erkenntnisdefizite handelt, sondern daß die ganze Denkhaltung eine andere war. Natürliche Gegebenheiten wie Pflanzen, Tiere und Mineralien wurden als Teile eines beseelten Ganzen betrachtet. Die Kenntnis ihres Platzes und ihrer Wirkungen im Kosmos erlaubte ihre Nutzbarmachung als magische Kräfte. Ähnlich schwer nachvollziehbar sind auch Gedankengänge der Humoralpathologie in der Medizin. Man denke nur an einen medizinischen Begriff wie *complexio* oder — um noch ein alchemistisches Beispiel nachzutragen — an einen Begriff wie *calcinatio*. Da uns diese Vorstellungsweisen fremd geworden sind, fällt es uns begreifli-

¹⁶ Aufschlußreicher wäre vermutlich ein Vergleich mehrerer solcher Stichproben, auf den ich jedoch wegen des dafür erforderlichen Aufwandes verzichten muß.

¹⁷ *La lexicographie* . . . (wie Anm. 8), S. 360.

cherweise manchmal schwer, sie in unseren Belegen aufzuspüren oder sie sogar mit lexikalischen Mitteln zu umschreiben.

In der erwähnten Stichprobe fielen die zahlreichen botanischen Termini auf. Gerade in diesem umfangreichen Wortfeld ist die Identifizierung der mit solchen Termini gemeinten realen Pflanzen nicht leicht. Man muß sich sogar fragen, ob nicht auch hier oft eine komplexe Vorstellung zugrunde lag, in der sich Züge verschiedener in gewisser Weise ähnlicher Pflanzen vereinigten. Was Jacques André 1956 dazu im Vorwort seines Lexikons sagte, hat an Gültigkeit nichts eingebüßt.¹⁸ Es ist tatsächlich nicht immer möglich oder sinnvoll, jeder mittellateinischen Pflanzenbezeichnung einen exakten Terminus der modernen botanischen Klassifikation zuzuordnen. Der Versuch einer möglichst adäquaten Wiedergabe der zugrundeliegenden Vorstellungen wird im Wörterbuch oft dadurch erschwert, daß das Bild, das sich aus den Belegen ergibt, auch noch durch Irrtümer und Verwechslungen in den Quellen oder ihren Vorlagen getrübt wird. Außerdem lassen sich diese komplexen Vorstellungsbilder, sofern sie zutreffend erfaßt werden, nicht leicht mit Interpretamenten zusammenfassen. Dafür ein letztes Beispiel: Mit der eigenartigen Bezeichnung *calcatrippa* — sprachlich wohl soviel wie «tritt drauf und spring» — scheint sich die Vorstellung eines stachligen Gewächses verbunden zu haben. Es wird in verschiedenen lateinisch-althochdeutschen Glossaren mit der Distel und der Karde identifiziert. In diese Richtung geht wohl auch die Gleichsetzung mit der rauhbblättrigen *anchusa*, also der Alkannawurzel, während weitere Glossierungen anscheinend auf Irrtümern beruhen.¹⁹ Da auch Marzell darauf hinweist, daß die Distelarten und die Angehörigen anderer distelartiger Korbblütlergattungen meist nicht näher unterschieden wurden, hätte man sich im MLW durchaus zu einer Formulierung wie «distelartige Pflanze» mit entsprechenden Untergruppen entschließen können.²⁰

Ich habe versucht, einige Schwierigkeiten zu beschreiben, die dem Lexikographen des Mittellateins begegnen, wenn er sich mit fachsprachlichen Termini befassen muß. Der Lexikograph könnte sich aus diesem Dilemma befreien, wenn er vorläufig auf die alphabetische Darstellung seiner Ergebnisse verzichten würde und sich statt dessen darauf konzentrierte, nach dem onomasiologischen Prinzip die Bezeichnungen sachlich zusammengehöriger Realien oder Bewußtseinsinhalte zusammenhängend zu bearbeiten, um sie erst später in alphabetisierter Form vorzulegen.²¹ Dann hätte er nämlich Gelegenheit, sich

¹⁸ J. ANDRÉ: *Lexique des termes de botanique en latine*. Paris 1956. S. 8.

¹⁹ MLW (wie Anm. 1), Bd. 2, Sp. 57, Z. 58 ff.

²⁰ H. MARZELL: *Wörterbuch der deutschen Pflanzennamen*. Bd. 1, Leipzig 1943. Sp. 1008.

²¹ Zu diesem Modell vgl. meinen Beitrag «Fragen der semantischen Interpretation in der mittellateinischen Lexikographie» in: *Wissenschaftliche Zeitschrift der Wilhelm-Pieck-Universität Rostock*. 34 (1985) Gesellschaftswissenschaftliche Reihe, H. 1, S. 17–21, besonders S. 18.

selbst zum Spezialisten für den betreffenden Bereich der mittelalterlichen Fachgelehrsamkeit zu entwickeln, ohne die speziellen Anliegen der Lexikographie aus den Augen zu verlieren, für die es manchem Wissenschaftshistoriker offenbar an Verständnis fehlt. Solange wir aber ein alphabetisches Wörterbuch für möglichst alle Quellen- und Sachbereiche — auch wenn es nur sukzessiv erscheint — vorziehen, müssen wir wohl mit dem bisherigen Verfahren vorliebnehmen.

Berlin.

LATEIN UND VOLKSSPRACHE IM MITTELALTERLICHEN SCHWEDEN

Seit mehreren Jahren beschäftige ich mich mit dem Mittellatein Schwedens in meiner Eigenschaft als Redakteurin des *Glossarium mediae Latinitatis Sueciae*, das von der schwedischen Akademie für Literatur, Geschichte und Altertümer (Vitterhetsakademien) veröffentlicht wird. Dieses Glossar berücksichtigt grundsätzlich alle bisher gedruckten lateinischen Texte aus dem schwedischen Mittelalter bis zur Reformation der Kirche im Jahre 1527 und auch einige ausländische Texte, die Schweden betreffen.

Erst spät begann das Mittelalter in Schweden in dem Sinn, daß unser Land in die allgemeineuropäische, christliche Kulturgemeinschaft trat. Im 9. Jahrhundert hatte zwar der Missionar Ansgar — und nach ihm andere Missionare aus dem Erzbistum Hamburg-Bremen — Dänemark und Schweden besucht, aber ihre Mission hatte keinen dauernden Erfolg gehabt. Besonders in Schweden lebte der Kult der alten Götter noch lange weiter, und noch um das Jahr 1075 gab Adam von Bremen in seiner Hamburger Kirchengeschichte eine lebhaftes Schilderung von den heidnischen Riten im Tempel zu Uppsala.

Nach 1100 konnte sich jedoch das Christentum endgültig im Norden durchsetzen — hauptsächlich infolge der englischen Mission —, und die ersten Bistümer wurden errichtet. Die Christianisierung brachte eine wirkliche kulturelle Umwälzung mit sich: das lateinische Alphabet ersetzte die Runen, und das Latein bürgerte sich als Sprache der Liturgie und der kirchlichen Verwaltung ein. Die älteste in Schweden geschriebene lateinische Urkunde, die noch im Original erhalten ist, ist von Erzbischof Stefan von Uppsala zwischen 1146 und 1167 ausgestellt und entscheidet einen Eigentumsstreit. Lateinkenntnisse waren selbstverständlich notwendig, um mit der internationalen Kirche Beziehungen zu pflegen. So war es auch ein internationales Latein, das in Schweden verwendet wurde, eben dasselbe das in den Universitäten, Schulen und Klöstern in ganz Europa studiert wurde. Um eine höhere Ausbildung zu erlangen, mußten übrigens die Schweden bis zum Ende des Mittelalters ins Ausland gehen; die erste schwedische Universität — die zu Uppsala — wurde im Jahre 1477 gegründet.

Die schwedische Volkssprache konnte das einheimische Latein nicht sehr beeinflussen, weil sie noch viel zu wenig entwickelt war. Daher fand auch die

weltliche Administration es geeignet, das Latein als amtliche Schriftsprache aufzunehmen. Vom 13. Jahrhundert an begann man außerdem, literarische Werke im eigentlicheren Sinn auf Latein zu schaffen, vor allem Heiligenlegenden und Offizien, zuerst in Prosa, später in gereimten Versen, die fast immer kontinentale Vorbilder hatten.

Das gesamte lateinische Schrifttum, das aus dem schwedischen Mittelalter erhalten ist, ist aber im wesentlichen von einem nicht literarischen Charakter. Ich muß auch hinzufügen, daß unser Material quantitativ sehr unbedeutend ist im Vergleich zu vielen anderen Ländern. Der Hauptteil der Schriften — etwa 70 Prozent — besteht aus juristischen und amtlichen Schriftstücken. Es handelt sich um königliche oder kirchliche Verordnungen, Friedensverträge mit anderen Ländern, Schreiben an oder von ausländischen Fürsten, Handelsverträge, weiter Privaturkunden wie Testamente, Kaufbriefe und Schenkungsurkunden.

Diese Dokumente werden größtenteils im Reichsarchiv in Stockholm aufbewahrt — im Original oder in Abschriften — und werden fortlaufend in der Publikation *Diplomatarium Suecanum* herausgegeben. Bis zu etwa 1350 sind die meisten Urkunden auf Latein geschrieben, aber im Lauf des 14. Jahrhunderts wird die Volkssprache immer mehr benutzt, und in dem Landesgesetz des Königs Magnus Eriksson von 1350 wurde sogar vorgeschrieben, daß gewisse Urkunden auf schwedisch sein mußten. Das Gesetz war übrigens auf schwedisch geschrieben — wie die früheren Provinzgesetze —. Vom 15. Jahrhundert an wird das Latein vorwiegend in kirchlichen Schriftstücken und in internationaler Korrespondenz gebraucht.

Dies ist nun die erste Hauptkategorie von Lateintexten aus dem schwedischen Mittelalter. Die zweite, weniger umfangreiche, ist die religiöse Literatur. Ich habe schon die liturgische Dichtung des 13. Jahrhunderts kurz erwähnt. In dieselbe Zeit gehört auch der Dominikaner *Petrus de Dacia*, der in Köln und Paris studiert hatte und oft «der erste Schriftsteller Schwedens» genannt wird. In sehr persönlicher Weise beschreibt er seine Erfahrungen von der deutschen Begine Christina von Stommeln und ihren ekstatischen Gotteserlebnissen. Überhaupt haben die Dominikaner die kulturelle Entwicklung Schwedens im 13. und 14. Jahrhundert sehr gefördert.

Die bedeutendste Gestalt der schwedischen mittelalterlichen Literatur ist ohne jeden Zweifel *die heilige Birgitta*, die im Jahre 1373 in Rom starb und als einziger Schwede kanonisiert worden ist. Ihr literarisches Hauptwerk ist die *Revelaciones celestes*, die in acht Büchern redigiert und 1492 von Ghotan in Lübeck zum erstenmal gedruckt wurden. Diese Offenbarungen, die sowohl religiöse als auch politische Themen behandeln, schrieb Birgitta selbst auf schwedisch nieder oder diktierte sie ihren zwei Beichtvätern. Die Beichtväter übersetzten dann den Text ins Lateinische, und diese Übersetzung wurde schließlich von Birgitta sorgfältig mit dem schwedischen Text verglichen. Et-

was später machte man auch eine Rückübersetzung ins Schwedische. Birgitta gründete in Vadstena in Südschweden ein großes Kloster, das bis zum Ausgang des Mittelalters sehr viel für die geistige Kultur Schwedens bedeutete und u. a. eine eindrucksvolle Büchersammlung zusammenbrachte. Das wichtigste literarische Denkmal dieses Klosters ist seine Chronik, das *Diarium Vadstenense*, das von Jahr zu Jahr über wichtige Ereignisse berichtet, nicht nur über das, was im Kloster geschah, sondern auch über die politischen Verwicklungen des Landes.

In dem Kreis um Birgitta entstanden auch andere Schriften, z. B. Biographien und Mirakelerzählungen von der Heiligen selbst und ihrer Tochter Katarina, deren Heiligsprechung man auch anstrebte, und anderes Material, das zu ihren Kanonisationsprozessen gehört, weiter noch eine ganze Menge von liturgischen und theologischen Werken.

Es ist schon hervorgehoben worden, daß die schwedische Volkssprache keine tiefgehende Einwirkung auf das Latein haben konnte. Trotzdem erscheinen auf einem besonderen Gebiet bestimmte Einflüsse, und zwar in der juristischen und administrativen Sphäre. Dafür will ich einige Beispiele geben, teils aus Urkunden des 14. Jahrhunderts, teils aus ein paar andersartigen, etwas späteren Texten. In den Urkunden war es ja oft notwendig, spezifisch einheimische Begriffe zu erwähnen, wofür es eigentlich keine adäquaten lateinischen Wörter gab. Wie löste man nun in Schweden dieses Problem (das es freilich auch in anderen Ländern gab)? Es boten sich verschiedene Möglichkeiten an. Man konnte z. B. ein lateinisches Wort, sei es klassisch oder mittelalterlich, mit einer neuen Bedeutung versehen.

Die Wörter *legifer* und *legislator* bedeuten gewöhnlich «Gesetzgeber». Aber in Schweden bezeichnen sie, und besonders *legifer*, einen bestimmten schwedischen Beamten, nämlich den «lagman» (wörtlich «Gesetzmann»), d. h. etwa Rechtsprecher, Provinzrichter. Dieser Mann sollte beim sogenannten «Thing», d. h. bei der Volksversammlung der Provinz, das geltende Recht vortragen und Urteile fällen. Die *legiferi* waren sehr bedeutende Personen; viele von ihnen waren Mitglieder des königlichen Rates. Zu den bekanntesten *legiferi* gehörten der Vater und der Mann der heiligen Birgitta.

Auf Grund dieser neuen Bedeutung des Wortes schuf man das neue Wort *legiferatus*: es bedeutet «Amt oder Amtsgebiet des Provinzrichters».

Ein allgemeines mittellateinisches Wort, das «Richter» bedeutet, ist *iustitiarius*. Auch dies Wort bekommt in Schweden spezielle einheimische Bedeutungen, nämlich Provinzrichter (wie *legifer*) oder «rättare», d. h. Richter der Königsgerichts, oder «häradshövding», d. h. Richter der Hundertschaft, die ein kleineres Rechtsgebiet ist als die Provinz.

Ein charakteristischer schwedischer Urkundentyp ist die Festigerurkunde, auf schwed. «fastebrev». Diese Urkunde, die von dem Richter der Hundertschaft ausgefertigt wurde, bezog sich auf Übertragungen von Landgütern. Eine solche Übertragung sollte auf dem Thing bestätigt werden in Anwesenheit

von zwölf Personen, die «Festiger», also etwa «Bestätiger», genannt wurden; auf schwed. hießen sie «fastar» (schwed. «fast» = «fest»). In der Urkunde sollten sie sorgfältig aufgezählt werden. Dieser Begriff hat nun offenbar gewisse Schwierigkeiten verursacht, wenn man ihn auf Latein wiedergeben sollte. In den Urkunden gibt es nämlich ein Übermaß an verschiedenen Ausdrucksweisen dafür. Oft benutzt man lateinische Wörter, die etwa «Bestätiger» bedeuten: *affirmatores*, *confirmatores*, *firmarii* oder *firmatores*, oder einfach *testes*, «Zeugen». Manchmal werden aber solche allgemeinen Wörter zu unbestimmt. Da in einem gerichtlichen Text die Präzision sehr wichtig ist, kommt es deshalb oft vor, daß man ein Synonym hinzufügt oder das lateinische Wort mit einer begleitenden Erklärung auf schwedisch verdeutlicht, wie in den folgenden Beispielen aus dem 14. Jahrhundert: *testes seu affirmatores vulgariter dicti fastae* (a. 1341), *confirmatores qui vulgariter dicuntur fastae* (a. 1300), *istud factum est cum firmariis dictis fastum* (a. 1317). Entsprechende Ausdrücke finden sich selbstverständlich oft auch in anderen Ländern. Eine andere Methode ist, das schwedische Wort einfach zu latinisieren. So entstehen die Wörter *fastarii*, *fastones* und *fasti*; es heißt z. B. (a. 1326): *datis fastonibus in pretorio publico secundum leges patrie* (*pretorium* = Thing). Auch in diesem Fall versucht man gerne, das Ganze durch ein echtlateinisches Synonym zu verdeutlichen: (a. 1299) *huius autem permutacionis fastones sive firmarii fuerunt hi* (*permutacio* = Gütertausch).

Beim schwedischen Gericht gab es einen Ausschuß von zwölf Geschworenen, der die Rechtssache prüfte und dann «schuldig» oder «nichtsuldig» sprach. Dieser Ausschuß (der übrigens noch heute in Schweden in etwas veränderter Form besteht) heißt auf schwed. «nämnd», was mit «nennen» zu tun hat; die Geschworenen waren zu ihrem Auftrag «ernannt». Von dem Wort «nämnd» machte man eine Latinisierung, *nempda* oder *nemda*. Ein Mitglied der *nempda*, also ein «Ernannter» oder Geschworener» heißt «nämndeman», latinisiert *nempdarius*, *nemdarius*.

Ein recht auffallendes Beispiel einer Latinisierung findet man in der anonymen Propagandaschrift *Libellus de Magno Erici rege* von etwa 1370, die gegen den König Magnus Eriksson gerichtet war. Es wird nämlich von ihm gesagt: *Talis itaque rex . . . mörderator vocari potest et malignus homicida* (wobei hinter dem Wort *mörderator* das schwedische «mördare», d. h. «Mörder», steckt).

Wie ich schon erwähnt habe, hatte dieser König Magnus Eriksson um 1350 ein allgemeines Landesgesetz ausfertigen lassen, wodurch die alten Provinzgesetze aufgehoben wurden. Dieses Gesetz wurde 150 Jahre später, also um 1500, ins Latein übersetzt von einem Archidiakon der Domkirche zu Uppsala, Ragvald Ingemundsson, der sich zehn Jahre lang als Vertreter des Erzbischofs bei der römischen Kurie aufhielt. Man weiß nicht, warum er die Übersetzung gemacht hat; wahrscheinlich wollte er aus irgendwelchen politischen Gründen das Gesetz international bekannt machen.

Das Latein dieser Übersetzung ist an vielen Stellen sonderbar und schwer verständlich. Ragvald hat offenbar manchmal den 150jährigen schwedischen Text falsch verstanden, was sich leicht aus der Tatsache erklärt, daß das Schwedische sich während des 15. Jahrhunderts schnell verändert hatte. Ich will nur ein frappantes Beispiel eines solchen Mißverständnisses anführen. Im IX. Buch des Gesetzes, wo von verschiedenen Gewalttaten die Rede ist, steht (im Kapitel 32): *Quando vir sic consulit mulieris infirmitati, quod ipsa exinde moritur* . . . Dies ist nicht leicht zu deuten. Man fragt sich, wie das Verb *consulere* hier zu verstehen ist. Das Altschwedische hatte das Verb «radha», das mit «raten» identisch ist: es bedeutete u. a. «überlegen», «beratschlagen», «für etw. sorgen», was sich ja mit *consulere* übersetzen läßt. Aber das altschwedische Verb hatte auch den Sinn «schlagen», «prügeln», was Ragvald nicht begriffen hat. Der Sinn seiner Vorlage ist also: «Wenn ein Mann eine schwache Frau so prügelt, daß sie davon stirbt . . .»

Eine interessante Gestalt an der Schwelle der Neuzeit ist *Hans Brask*, Bischof von Linköping zur Zeit der Reformation. Er war einer der letzten katholischen Bischöfe von Schweden und der stärkste Gegner des Königs Gustav Vasa und seiner Kirchenpolitik. Nach der Reformation floh er nach Danzig und starb einige Jahre später in Polen. Seine große Korrespondenz ist in einem Kopialbuch im Reichsarchiv in Stockholm aufbewahrt. Die meisten Briefe sind in veralteten, schlechten Ausgaben zugänglich, nur die Briefe von 1523 sind in einer modernen Edition herausgegeben worden. Brask ist ein Vorläufer der neuen Zeit z. B. dadurch, daß er sich für volkssprachliche Literatur interessiert und jüngeren Klerikern dazu rät, Französisch und Italienisch zu lernen. In seinen Briefen mischt er manchmal hemmungslos Latein und Schwedisch. Sein Latein ist im großen und ganzen von einem mittelalterlichen Charakter, was Syntax und Wortschatz betrifft. Außerdem ist es persönlich und originell; er liebt Neubildungen und wählt gerne überraschende, witzige Ausdrücke: z. B. spricht er von *lutos a heresis Lutheri* und *Lutherani luciferani*.

Im Jahre 1524 schrieb Brask einen Brief in gemischtem Latein und Schwedisch an den Priester Peder Bengtsson (Petrus Benedicti), der nach Deutschland und Rom fahren wollte. Er sagt da u. a.:

. . . Intelleximus ex aliquibus qui venerunt de Riigis vos paululum convaluisse, quod summe complacuit nobis, licet nichil desuper scripsistis sed velle ad Gedanum de Riigis pro medico magis experto, quamvis credimus et ibi paucos reperibiles propter grossitiam . . . ; faciatis omnem diligentiam obtinendi artem incidendi venas salis in terra tam in Alemannia quam Polonia ac aliis terris, per quas transire contingit . . . necnon perquirendi artem segregandi aurum et argentum a cupro et quod possitis intelligere differentiam inter verum aurum et alchimecum propter istos iubilarios som her gekka bode fatige oc riike med theres gulspan oc Ringa med ädele steena, oc är alt confictum.

(Übersetzung: «Wir haben gehört von einigen Leuten, die aus Riga ge-

kommen sind, daß Ihr etwas besser seid, worüber wir uns sehr gefreut haben, obgleich Ihr nichts davon geschrieben habt, sondern nur, daß Ihr nach Danzig von Riga gehen wollt, um einen geschickteren Arzt zu finden; wir glauben jedoch, daß auch dort wenige zu finden sind wegen des Mangels an Bildung . . . ; Ihr sollt Euch bemühen, die Kunst zu lernen, Salzadern im Boden abzubauen, sowohl in Deutschland als auch in Polen und anderen Ländern, durch die Ihr fahren mögt . . . und auch die Fähigkeit zu erwerben, Gold und Silber von Kupfer zu unterscheiden, und daß Ihr den Unterschied zwischen echtem und alchemistischem Gold kennenlernt wegen dieser Juweliere, die hier sowohl Arme als auch Reiche täuschen mit ihren Goldspangen und Ringen mit edlen Steinen, und es ist alles verfälscht.») Dann folgt noch ein längerer Abschnitt auf schwedisch.

Zwei lateinische Neuerungen kann man in dieser Passage entdecken, die wahrscheinlich auf Einfluß von Volkssprachen — nicht nur der schwedischen — beruhen. Erstens findet man *grossitia* in der Bedeutung «Unwissenheit», «Mangel an Bildung». Das Wort existiert zwar früher in dem Sinn «Dicke» oder «Grobheit», aber der Gebrauch bei Brask scheint sich eher an das Französische und Italienische anzuschließen. Eine klare Neubildung ist weiter *iubilarius*. Es ist offenbar eine Latinisierung von schwed. «juvelerare» (= «Juwelier»), das unmittelbar mit mittelniederländischem «juweel» aus altfranzösischem «joël» zusammenhängt (das wiederum auf spätlat. *iocellum*, *iocale* zurückgeht).

Damit sind wir nun am Ende des Mittelalters und auch dieses Vortrages.

Bandhagen (Schweden).

LITERATUR

I. Einige Textausgaben:

- Diplomatarium Suecanum*. Stockholm 1829 — (bisher erschienen: Band I—IX: 1: 817—1368 Juni; X: 1371—1374 Juni; neue Serie, Band I—IV: 1401—1420).
Birgitta, Revelaciones celestes, ed. GHOTAN, Lübeck 1492 und später; moderne textkritische Editionen von den Büchern I (C. G. Undhagen 1978), V (B. BERGH 1971) und VII (B. BERGH 1967); eine Edition vom Buch IV wird von H. ALLI besorgt und erscheint demnächst.
Diarium Vadstenense. The Memorial Book of Vadstena Abbey. A Critical Edition with an Introduction by CLAES GEJROT. Stockholm 1988 (Studia Latina Stockholmensia XXXIII).

II. Andere Literatur:

- Glossarium mediae Latinitatis Sueciae*, von U. WESTERBERGH und E. ODELMAN. Stockholm 1968.
 J. ÖBERG: *Das Urkundenmaterial Skandinaviens*. Bestände, Editionsprojekte, Erforschung. Rheinisch-Westfälische Akademie der Wissenschaften, Vorträge G 219. Opladen 1977.
 A. ÖNNERFORS: «Nordisches Mittelalter», in: Lateinische Sprache und Literatur des Mittelalters, Band 6, Mediaevalia. Abhandlungen und Aufsätze, Frankfurt am Main 1977, pp. 202—266.
 U. WESTERBERGH: «Zum *Glossarium mediae latinitatis Sueciae*», in: Mittellateinisches Jahrbuch 6 (1970) qq. 192—198.
 U. WESTERBERGH: «Words of New Coinage or Interpretation in Swedish Mediaeval Latinity», in: The Late Middle Ages and the Dawn of Humanism outside Italy, Leuven 1972, pp. 223—230.

ON THE CHANGING TERMS OF SOME GRAMMATICAL
AND STYLISTICAL PHENOMENA OF CONCISENESS

I

The aim of this paper is to briefly survey how the interpretation of some terms of conciseness changed in the works of ancient Greek-Roman as well as modern specialists dealing with the classical Greek-Latin language and authors. The above phenomena bring forth a concise form of expression by which an element is not repeated or is omitted when its repetition or use would make the thought or the grammatical construction complete.¹ In this paper we did not aim at completeness since the subject is very far-reaching, the variety of phenomena ensuring brevity of expression — compared to those treated below — can be widened, there are various approaches to the question and even an approximately complete study of the related special literature would go beyond the limits of this work.

In focus of our attention are the terms *apo koinou*, *zeugma* and *syllipsis*. These phenomena can be found in prosaical as well as poetical works. The ancient Greek-Roman specialists usually regarded them as *schemata lexeos* or *logou* in Latin *figurae elocutionis* or *verborum*.² In our work we took advantage of the valuable remarks that can be found in a chapter called «Veterum de figura ἀπὸ κοινοῦ doctrina» of Georg Alfred Zuendel's dissertation written in Vienna in 1914. The title of his work is «Historia termini figurae ἀπὸ κοινοῦ eiusque figurae usus Horatianus». The available hand-written copy of the dissertation is incomplete, it does not contain the part between page 52 and page 179. It can be found in the Library of the University of Vienna. As far as we

¹ H. W. SMYTH: *Greek Grammar*. Cambridge 1959. 674—675. The comprehensive modern grammars usually refer to these phenomena in a chapter entitled «Einfachheit und Kürze» or «Brachylogie». See e.g. R. KÜHNER—B. GERTH: *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*. Teil II, Band II, Hannover—Leipzig 1904³ (hereafter: KÜHNER—GERTH: *Griechische Grammatik*) 560—571; FR. STOLZ—J. SCHMALZ—F. HEERDEGEN: *Lateinische Grammatik*. Handbuch der klassischen Altertumswissenschaft. München 1910. 681—686; R. KÜHNER—C. STEGMANN: *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*. Teil II, Band II. Hannover 1912² (hereafter: KÜHNER—STEGMANN: *Lateinische Grammatik*) 559—563; M. LEUMANN—J. B. HOFMANN—A. SZANTYR: *Lateinische Grammatik II Syntax und Stilistik*, zweiter Teil, zweiter Band, München 1965 (hereafter: LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR: *Lateinische Grammatik*) 822—836.

² See e.g. L. SPENGLER: *Rhetores Graeci* I—III. Lipsiae 1853—1856 (hereafter: *Rhet. Gr.*) III 27—40, 94—104, 165—170; H. KEIL: *Grammatici Latini*. I—VII. Hildesheim 1864 (repr. 1961; hereafter: *Gramm. L.*) I 279—283, IV 397—399.

know this work never appeared in print. We found it mentioned in Leumann—Hofmann—Szantyr's grammar.³

II

In the following chapter let us give some example of *apo koinou* as understood by old and modern specialists.

Apollonius Dyscolus the Greek frammarian of the second century explains *apo koinou* in the following way:

«Οἱ δὴ καλούμενοι ἀθροιστικοὶ σύνδεσμοι ἐκ τῶν προκειμένων λόγων ἀπὸ κοινοῦ λαμβάνουσιν ἢ ὄνομα ἢ ῥῆμα. ἐντεῦθεν καὶ στιγμῆς ἀπροσδεεῖς εἰσιν, ὡς ἂν ἔτι ἔχομενον τοῦ προσιόντος λόγου ὡς πρὸς τὸν ὑποκείμενον. ἐκκείσθω δὲ ὑποδείγματα, καὶ μὲν τοῦ ἐκ συνήθους λόγου καὶ Διὸν ὑσιος περιπατεῖ καὶ Ἀπολλῶνιος, κοινοῦ παραλαμβανομένου τοῦ περιπατεῖ· ἐκ δὲ τοῦ ποιητικοῦ

Βοιωτῶν μὲν Πηνέλεως καὶ Λήϊτος ἦρχον
Ἀρκεσίλαός τε Προθοήνωρ τε Κλονίος τε

κοινοῦ πάλιν παραλαμβανομένου τοῦ ἦρχον.»⁴

From the passage quoted it is obvious that in the first case the common word is to be taken with the subjects in the same unchanged form. In the second example the verb in plural number connects more subjects. In case of Aelius Herodianus (from the second century),⁵ Phoebammon (from the fifth-sixth centuries)⁶ and Georgius Choeroboscus (from the sixth-seventh centuries)⁷ the common element must be connected to the members in the same unchanged form.

Tiberius from the second-third centuries interprets *apo koinou* in the following manner:

«Τὸ δὲ ἀπὸ κοινοῦ σῶτως· καὶ τῶ μὲν Εὐβαίῳ τῶ τὸν Βοιωτὸν ἀποκτείναντι πολλὴν συγγνώμην ἔχω· δοκοῦσι δέ μοι καὶ τῶν δικασάντων τό τε πολλοί. ἀπὸ κοινοῦ συγγνώμην ἔχειν. εὐειδὲς τὸ σχῆμα.»⁸

From the above excerpt we can see that the common element in this case must be attached to the second member in a changed form. Zuendel states that the structure referred to by Tiberius as *apo koinou* was designated by Aquila Ro-

³ LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR: *La'einische Grammatik* 836. In this work the mentioned dissertation has the following title: «Historia structurae quae dicitur ἀπὸ κοινοῦ eiusque figurae usus Horatianus» (Diss., Wien 1914). We do not know whether SZANTYR used the same copy of the dissertation as we did or not.

⁴ G. UHLIG: *Grammatici Graeci*. Pars II, vol. II, Lipsiae 1910 170—171.

⁵ *Rhet. Gr.* III 94.

⁶ *Rhet. Gr.* III 46.

⁷ *Rhet. Gr.* III 256.

⁸ *Rhet. Gr.* III 76.

manus the Latin rhetor from the third century as *ellipsis*.⁹ Let us see the above-mentioned Aquila Romanus passage: «Ἐλλειψις id est *detractio* . . . figura. Ornatur oratio, cum verbum aliquod detrahimus a sua significatione, hoc modo: *Et illi quidem, qui a se mortem morte inimici reppulit, ignosco. Videntur autem mihi et iudices, qui sententias pro illo tulerunt: nam multas fuisse audio. Hic apparet totum illud deesse: videntur autem mihi et iudices idem sensisse vel ignovisse*. Sed quia intellegebatur, id detractum est, ut ipsa celeritate commotior esset enuntiatio». ¹⁰

Zuendel summarizes the *apo koinou* conception of ancient Greek specialists in the following way: «Fit figura haec, cum quod vocabulum semel positum (*λέξις ἅπαξ λεγόμενη*), sive praecedit sive sequitur, eadem significatione ad plures enuntiationis partes sententiasve vel eadem vel mutata forma referendum est». ¹¹ He enounces that he could not find the term *apo koinou* in the works of ancient Latin specialists. ¹²

It is interesting to trace the term *apo koinou* with modern researchers. In Kühner—Gerth's Greek grammar we can find a very wide range established for *apo koinou*: «Die meisten Fälle der Brachylogie beruhen auf der Redefigur, welche die alten Grammatiker ἀπὸ κοινοῦ nennen, die überall stattfindet, wo ein oder mehrere Wörter ganz oder teilweise in derselben oder in einer anderen Form aus dem Vorhergehenden oder Folgenden entnommen oder ergänzt werden können». ¹³

Kühner—Stegmann's Latin grammar brings forth the following explanation: «. . . wird auch nicht selten ein Satzteil der zu zwei Satzgliedern oder Gedanken gehört, erst bei dem zweiten gesetzt und daraus in derselben oder in modifizierter Form zu dem ersten Gliede ergänzt und auf diese Weise der Hörer bis zum zweiten Glied in Spannung gehalten (sog. figura ἀπὸ κοινοῦ (. . .) e.g.: «haud sordere visust festus dies, Venus, nec tuom fanum (Plaut. Poen 1179.); hoc caput, o cives, haec belli summa nefandi (Verg. Aen. 12, 572.) . . .» ¹⁴ Compared to the previous conception it narrows the range of the phenomenon as it makes the restriction that the structure can only be considered as *apo koinou* if the common expression is in the second member.

⁹ ZUENDEL: o. c. 38.

Cf. G. KIEFNER: *Die Versparung*. Untersuchungen zu einer Stilfigur der dichterischen Rhetorik am Beispiel der griechischen Tragödie (unter Berücksichtigung des σχῆμα ἀπὸ κοινοῦ), Wiesbaden 1964 5.

¹⁰ C. HALM: *Rhetores Latini minores*. Lipsiae 1863 (repr. 1964; hereafter: *Rhet. L. min.*) 37.

¹¹ ZUENDEL: o. c. 20.

¹² ZUENDEL: o. c. 24.

¹³ KÜHNER—GERTH: *Griechische Grammatik* 560—561. We can read in this explanation the following sentence too: «In vielen Fällen fällt die Brachylogie mit der gleich darauf zu erläuternden Zusammenziehung der Sätze zusammen.» Cf. ib. 572—574 and see also e.g. the quoted *apo koinou* definition of Aelius Herodianus (Note 4).

¹⁴ KÜHNER—STEGMANN: *Lateinische Grammatik* 559.

Szantyr explains the phenomenon essentially in the same way.¹⁵

In Smyth's Greek grammar there is a chapter entitled «Some grammatical and rhetorical figures». The author regards *apo koinou* as a kind of *hyperbaton* and establishes a narrow range for the phenomenon: «...Construction ἀπό κοινοῦ — In poetry an attributive genitive or an object, common to two coordinate words, is often placed with the second only as φράζων ἄλωσιν Ἴλιον τ' ἀνίστασιν telling of the capture and overthrow of Ilium A. Ag. 587».¹⁶

In J. C. M. Grimm's work we find two types of the application of the term in question. The first one is identical with the old Greek authors' definition while the second type of it the author regards as a new development.¹⁷ Grimm does not give a detailed clear-cut definition of his own but he establishes that in the second type of *apo koinou* conception the members with which the common element is to be taken generally are not in a coordinate relationship with each other, usually all the words involved are in the same phrase or clause and the position of the common element can vary.¹⁸

Two types of *apo koinou* can be seen in Ramach's dissertation. In case of the first form of it Ramach's conception is identical with Kühner—Stegmann's and Szantyr's explanation. About the second type of the term in question he says: «Sed aliud genus dicendi, quod non semper respici solet, mihi ad figuram ἀπό κοινοῦ esse referendum videtur; id est, quo pars orationis duobus sententiae membris, ad quae pariter pertinet, in medium inseritur, id quod in sermone Germanico nominamus schwebende Beziehung. Talia exempla nonnulla apud Curtium Rufum inveniuntur». For example: «III, 11, 9: Circa currum Darei iacebant nobilissimi duces . . . Vocabulum *Darei* referendum est et ad substantivum *currum* et ad vocabula *nobilissimi duces*».¹⁹ From the six passages collected by Ramach five examples are so-called schwebende genitives and one excerpt is an expression with preposition. Ramach's conception is essentially identical with Grimm's new *apo koinou* explanation but Ramach makes a restriction as regards the position of the common member.

In his work entitled «Die Versparung» Kiefner uses the name Versparung for the phenomenon described by Kühner—Stegmann, Szantyr and others as *apo koinou* that is for the construction by which a common element is to be taken with two or more members which are in a coordinate relationship with each other and the common element can be found in the last member. He regards the construction as *apo koinou* when a depending element is to be taken

¹⁵ LEUMANN—HOFMANN—SZANTYR: *Lateinische Grammatik* 834, 835.

¹⁶ SMYTH: o. c. 671, 679.

¹⁷ J. C. M. GRIMM: *The construction ἀπό κοινοῦ in the works of Horace*. Diss. Philadelphia 1928. 7—8.

¹⁸ GRIMM: o. c. 8—9, 10—14.

¹⁹ E. RAMACH: *De figurae quae dicitur ἀπό κοινοῦ usu et praepositionum repetitione et omissione apud rerum scriptores argenteae Latinitatis: tractantur: Velleius Paternulus, Curtius Rufus, Iulius Florus, Iulianus Iustinus*. Diss. Wien 1930 3, examples: 73—74.

with two words that are not in a coordinate relationship with each other. He gives forth the following example from Menge's collection: Nep. Thras. 2, 4 *neque tamen pro opinione Thrasybuli auctae sunt opes*. Kiefner explains the *apo koinou* in the following manner: «Es handelt sich. . . um eine logische Beziehung. Jedes der beiden Satzglieder wäre ohne das AK stehende Glied gedanklich unvollständig. Dasselbe gilt aber auch in grammatikalisch-syntaktischer Hinsicht. Von der Grammatik her läßt sich allein gar nicht entscheiden, zu welchem Satzglied das doppelt bezogene Wort gehört. Sie läßt sich die Beziehung nach beiden Seiten hin offen. Das rührt daher, daß die beiden Bezugsglieder — zum Beispiel *opes* und *opinio* bei Nep. Thras. II 4 — nicht gleichgeordnet, parallel, durch eine Kopulativpartikeln verbunden nebeneinanderstehen, daß sie nicht durch *et*, *aut*, *sed* u. a. gegeneinander abgegrenzt sind und nicht sein können. Man darf geradezu sagen, daß dieser Tatbestand ein Wesensmerkmal des AK darstellt».²⁰

The structure that Kiefner names *apo koinou* and which can be found in Grimm's work too is referred to as schwebende Beziehung,²¹ Doppelbeziehung,²² double duty,²³ in Hungarian *kettős vonzat*,²⁴ *kettős kötés*.²⁵

We can see that some modern researchers accept the *apo koinou* conception of the ancient Greek specialists without any modification while others make some kinds of alteration first of all as regards the position of the common member. In works of certain researchers a new type of *apo koinou* can also be found and they accept both conceptions of the phenomenon while Kiefner regards only the new type of the construction as *apo koinou*.

III

Let us see the process of the changing of the term of *zeugma*.

Zuendel states that in the interpretation of old Greek specialists *apokoinou* is identical with *zeugma*. The Latin grammarians and rhetors do not use the term *apo koinou* but some of them took over the name of *zeugma* and we can find some Latin name alongside with *zeugma*.²⁶ To prove the above statements let us give some examples. The case of Alexandrus (from the second

²⁰ KIEFNER: o. c. 11—12.

²¹ RAMACH: o. c. 3.

²² A. KIESSLING—R. HEINZE: *Quintus Horatius Flaccus Briefe*. Berlin 1957⁵ 266. See also KIEFNER: o. c. 12: «das doppelt bezogene Wort».

²³ *A commentary on Horace: Odes Book II* by R. G. M. NISBET—M. HUBBARD, Oxford 1978 232.

²⁴ I. BORZSÁK: *Horatius Epistulae*, Auctores Latini X, Budapest 1969 172 and elsewhere.

²⁵ T. DÉR: *A kettős kötésű dativus Horatiusnál*. Szeged 1981 7.

²⁶ ZUENDEL: o. c. 23—25.

century),²⁷ Zonaeus (from the second-third centuries)²⁸ and Anonymus²⁹ shows that by *zeugma* they mean what the former old Greek specialists meant by *apo koinou*. Zonaeus explains the term in question in the following way:

«Ζεῦγμα ἔστιν, ὅταν διάφορα κῶλα μία συνδῇ λέξις ἢ μετ' αὐτὰ τεθεῖσα ἢ πρὸ αὐτῶν, οἷον τῶν μὲν τὸν λόγον, τῶν δὲ τὴν προᾶξιν, τῶν δὲ τὸ προᾶον, τῶν δὲ τὸ ἡσυχον, τῶν δὲ τοῦς κινδύνους, τῶν δὲ τὰ πλεῖω, τῶν δὲ τὰ πάντα μιμησάμενος. τὸ γὰρ μιμησάμενος ζεύγνυσσι τὰ κῶλα.»

Some Roman authors for instance Charisius,³⁰ Donatus,³¹ and Diomedes³² (all from the fourth century) took over the name *zeugma*. This term by the above specialists designates the same structure as old Greek *apo koinou* and *zeugma* does. Let us quote the definition of Charisius: «Zeugma est verbum quod in duplici multiplici sententia aptatur, sed quod omnibus communiter redditur, ut

*Troiugena interpres divum, qui numina Phoebi,
qui tripodas, Clari laurus, qui s<idera> s<entis>.*

verbum enim sentis singulis quibusque debetur. aliis ita placuit *zeugma* definire, '*nihil hominum te fortunae, nihil commiserescit meae? finge advenam esse: nihil fraterni nominis sollemne auxilium et nomen pietatis movet?*' plures sententiae uno verbo cluduntur».

Diomedes's conception is noteworthy as he distinguished between *zeugma*, *mesozeugma* and *hypozeugma* according to the position of the common member.

Quintilianus designates the structure as *ἐπεζευγμένον* employs the trichotomy but does not use disiunctive names.³³

The author of *Rhetorica ad Herennium* offers two names for the phenomenon in question depending on the position of the common element. If the common member is in the middle, the name of the structure is *coniunctio*, in initial- or end-position is *adiunctio*.³⁴

Some Roman specialists use different names alongside with *zeugma*. For example Aquila Romanus uses the term *ὑπεζευγμένον* and *iniunctum*,³⁵

²⁷ *Rhet. Gr.* III 35.

²⁸ *Rhet. Gr.* III 168.

²⁹ *Rhet. Gr.* III 185.

³⁰ *Gramm. L.* I 280.

³¹ *Gramm. L.* IV 397.

³² *Gramm. L.* I 444.

³³ *Q. Fabi Quintiliani Institutionis oratoriae libri XII*, vols. I—II ed. L. RADERMACHER, add. et corr. U. BUCHHEIT, Lipsiae 1959 II 186—187. Quintilianus says too: «sed haec adeo sunt vulgaria, ut sibi artem figurarum adserere non possint» (186). Some specialists regard *apo koinou* and so-called simple *zeugma* not as *schemata*.

³⁴ *M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia* fasc. I Incerti auctoris De ratione dicendi ad C. Herennium libri IV rec. F. MARX, corr. et add. W. TRILLITZSCH, Lipsiae 1964 147—148; See also *Rhet. L. min.* 608 and *Gramm. L.* III 183.

³⁵ *Rhet. L. min.* 36.

Iulius Rufinianus (from the fourth century) has the names *ligatio*, *adnexio*,³⁶ and in the work entitled «Carmen de figuris» (about 400 A.D.) we find the term *nexum*.³⁷

From the modern specialists Springhetti's conception is identical with *apo koinou* and *zeugma* explanation of the Ancient Greek grammarians and rhetors (Apollonius Dyscolus, Aelius Herodianus, Phoebammon, Georgius Choeroboscus, Alexandrus, Zonaeus, Anonymus) and with *apo koinou* synonym *zeugma* of the Roman authors (Charisius, Donatus and Diomedes). We can find by Springhetti the distinction as regards the word order. He distinguished *prototzeugma*, *mesotzeugma* and *hypozeugma*. He marks the names *ligatio* and *adnexio*, too.³⁸

We can read in Kühner—Stegmann's Latin grammar: «Zu der Brachylogie gehört auch das sogenannte Zeugma, d. h. diejenige Satzfügung, in welcher auf mehrere Subjekte oder Objekte ein Verb, welches dem Sinne nach eigentlich nur zu einem Subjekte oder Objekte genau paßt, bezogen wird. *Hoc tempus praecavere me mihi, haud te ulcisci sinit* Ter. Andr. 624. (aus *sinis* ergänzt sich für das erste Satzglied *iubet*). . .»³⁹

In Smyth's work we can find the following *zeugma* definition: «. . .Zeugma (ζεύγμα, junction, band) is a form of brachylogy by which two connected substantives are used jointly with the same verb (or adjective) though this is strictly appropriate to only one of them. Such a verb expresses an idea that may be taken in a wider, as well as in a narrower, sense, and therefore suggests the verb suitable to the other substantive. Cp. Nor Mars his sword, nor war's quick fire shall burn The living record of your memory».⁴⁰

It is obvious that the above two authors regard a construction as *zeugma* when the common element is to be taken with members which are in a coordinate relationship with each other but the common element in its ordinary sense only belongs to one of them. These researchers modulate the *zeugma* interpretation with a semantic element.

IV

The following survey illustrates the changing of the term of *syllipsis*.

From the Greek authors Aelius Herodianus,⁴¹ Anonymus,⁴² and Georgius Choeroboscus⁴³ interpret *syllipsis* in the same way. Aelius Herodianus says:

³⁶ *Rhet. L. min.* 48.

³⁷ *Rhet. L. min.* 69—70.

³⁸ A. SPRINGHETTI: *Lexicon linguisticae et philologiae*. Romae 1962 686—687.

³⁹ KÜHNER—STEGMANN: *Lateinische Grammatik* 565—566.

⁴⁰ SMYTH: *o. c.* 683.

⁴¹ *Rhet. Gr.* III 100.

⁴² *Rhet. Gr.* III 158.

⁴³ *Rhet. Gr.* III 248—249.

«Σύλληψις δὲ ὅταν τὸ τῶ ἑτέρῳ συμβεβηκὸς καπὶ θατέρῳ λαμβάνηται, οἷον

τὼ δὲ δύω σκάζοντε βήτην Ἄρεος θεράποντε,
Τυδείδης τε μενεπτόλεμος καὶ δῖος Ὀδυσσεύς.

πιθανὸν γὰρ ἦν αὐτῶν τὸν ἕτερον σκάζειν, τὸν κατὰ τοῦ ταρσοῦ τετρωμένον . . . »

Iulius Rufinianus the Latin rhetor explains the phenomenon in the same way. He names *syllapsis conceptio*, too. Let us see his explanation: «ὕγηψις est, cum duabus diversisque sententiis et rebus unum datur verbum, minime utrisque conveniens, ut

*Inclusos utero Danaos et pinea furtim
Laxat claustra Sinon.*

Laxat enim et ad Danaos referri non potest, sicut ad claustra. Et:

*Optime Graiugerum, cui me fortuna precari
Ac vitta comptos noluit praetendere ramos.*

Non enim, sicut *cui praetendere ramos*, ita et *cui precari* potest videri ratione conexum. Et:

His quidam signis atque haec exempla secuti.

Haec Latine dicitur *conceptio*.⁴⁴

We can see that the *zeugma* interpretation in Kühner—Stegmann's Latin grammar and in Smyth's work is identical with the above old specialists' *syllapsis* conception.

The *syllapsis* definition of the following Latin grammarians is identical with the *apo koinou* interpretation of Ancient Greeks. These grammarians are: Charisius,⁴⁵ Diomedes,⁴⁶ Donatus,⁴⁷ Marcus Plotius Sacerdos.⁴⁸ Let us see Donatus's explanation: «Syllepsis est dissimilium clausularum per unum verbum conglutinata conceptio, ut *hic illius arma, Hic currus fuit*. hoc schema ita late patet, ut fieri soleat non solum per partes orationis, sed et per accidentia partibus orationis. item syllepsis est, cum singularis dictio plurali verbo adiungitur, ut

*sunt nobis mitia poma,
castaneae molles et pressi copia lactis*».

From this brief survey it is clear that in case of Charisius, Diomedes and Donatus the two terms: *zeugma* and *syllapsis* can be ranged among the phe-

⁴⁴ *Rhet. L. min.* 48.

⁴⁵ *Gramm. L. I* 281.

⁴⁶ *Gramm. L. I* 444—445.

⁴⁷ *Gramm. L. IV* 397.

⁴⁸ *Gramm. L. VI* 457.

nomena of old Greek *apo koinou*, but these Roman specialists made a distinction between them. The ground of their distinction is that in case of *zeugma* the common element belongs to each member in the same sense and in the same grammatical form while in case of *syllipsis* the grammatical form of the common member must be changed.

From the modern authors Smyth's *syllipsis* conception is similar to the explanation of Aelius Herodianus, Anonymus, Georgius Choeroboscus and Iulius Rufinianus. He also approaches the phenomenon from the shades of meaning of the common element.⁴⁹

According to Bussmann's opinion the terms: *zeugma* and *syllipsis* essentially belong to the same phenomenon but in case of *zeugma* we approach the question from the meaning of the common element while in case of *syllipsis* we pay proper attention to the grammatic-syntactical aspect.⁵⁰ This grammatic-syntactical approach to the phenomenon is not far from the conception of the above Roman specialists (Charisius, Donatus, Diomedes, Marcus Plotius Sacerdos).

V

We have seen that the old Greek and Roman specialists were not exactly the same opinion as for the interpretation of the above terms. Even when reading works by modern authors we can not always find a satisfactory distinction of the terms in question. Researchers do not consider the theories of their predecessors — the old Greek and Roman specialists — in the same way, they judge them differently.⁵¹ Sometimes the categoris get mixed to a certain extent and they survive with a more or less changed content and what is more new terms can be established, e.g. *Versparung* for a kind of old *apo koinou*.

We have to admit that to give a clear-cut distinction of all kinds of the above phenomena is not an easy task. We can undoubtedly state that in case of *apo koinou*, *zeugma* and *syllipsis* in the prevailing conception of the old specialists and of their followers there is a common feature: the words or expressions to which the common element belongs are in a coordinate relationship with each other, so the member in question really connects to them as a *koinon*. Therefore we think that Lausberg's system is well arranged and logical. He collects the above phenomena — as figures of detractio — in the chapter called «Klammerbildende detractio: Zeugma». In this chapter we can find the following sub-groups: «1. Komplikationsloses Zeugma». To this group belong all the constructions by which the common element is to be taken in the same sense and the same grammatical form with the members which are in a coordinate relationship with each other. «2. Kompliziertes Zeugma:

⁴⁹ SMYTH: o. c. 688.

⁵⁰ H. BUSSMANN: *Lexicon der Sprachwissenschaft*. Stuttgart 1983 521—522, 598.

⁵¹ ZUENDEL: o. c. 2 and passim.

a) Syntaktisch kompliziertes Zeugma». This cluster includes the cases by which the common element needs some grammatical change as regards its connections. «b) Semantisch kompliziertes Zeugma». To this set belong the constructions by which the common member needs some semantic change considering the words of connection.

When we want to judge the new type of *apo koinou* we can state that it is essentially different from old Greek-Roman authors' and their followers' *apo koinou*, *zeugma* and *syllipsis* conception because the common element in this case is to be taken with two or more members that are not in a coordinate relationship with each other. Therefore we think — differently from our former opinion⁵³ — that it is not exactly right to regard this form as *apo koinou* or as a kind of it. So we did not agree with Kiefner's terminology. Fundamentally we share Kiefner's opinion that the phenomenon in question can be seen as a logical relation that is the common element as regards the sense can really be accepted as a *koinon*, but its grammatical connection is uncertain. Kiefner's Versparung interpretation also supports this estimation: «Es läßt sich also bei der V im Gegensatz zum AK genau feststellen, wo das erste Glied aufhört und wo das zweite beginnt. Auf unser Horazbeispiel angewendet, bedeutet das: Das erste Glied geht von *neque* bis *longa*, das zweite von *nec* bis *alba*. Somit ergibt sich zwangsläufig, daß *magis* grammatikalisch dem zweiten Glied zugeordnet ist».⁵⁴ The Horace passage quoted: Sat I 2, 123 *ut neque longa nec magis alba velit videri*. In case of Versparung — as Kiefner says — the grammatical connection of the common member can be determined exactly while in case of so-called new *apo koinou* we can not find the only point of connection of the element in question.

We think that in this respect Grimm's grouping is very remarkable. He divides the 188 Horace examples into two groups and marks the existence of a third. He says: «The passages that contain an expression that may be taken with two (or more) words fall into three classes:

1. Those in which the common expression *must* be taken with both words to make the sense complete . . . There are 33 such examples; . . .»⁵⁵ For instance let us see some passages. No. 32: «. . .C. II. 11. 11—12. *qui aeternis minorem / consiliis animum fatigas? aeternis consiliis*: ablative of means with *fatigas*; ablative of comparison with *minorem*. It is required with both. . .»⁵⁶, No. 150: «. . .S. II. 8. 82. *quod sibi poscenti non dantur pocula, pocula*: accusative, direct object of *poscenti*; nominative, subject of *dantur*. It is needed with both . . .»⁵⁷ and No. 43: «. . .C. III. 3, 40—42. *dum Priami Paridisque*

⁵² H. LAUSBERG: *Handbuch der literarischen Rhetorik*. München 1960 347—353.

⁵³ DÉR: o. c. 7.

⁵⁴ KIEFNER: o. c. 14.

⁵⁵ GRIMM: o. c. 9.

⁵⁶ GRIMM: o. c. 19, example No. 32

⁵⁷ GRIMM: o. c. 29, example No. 150

busto / *insultet armentum et catulos ferae calent inultae*, *busto*: dative of the indirect object with *insultet*; ablative of means with *calent*. It must be taken with both. *Insultet* and *calent* are connected by *et* but because the instruction⁺ is different, the example has been included». ⁵⁸ We can see that this group collects various phenomena and their distinction is not clear enough. ⁵⁹ In case of example No. 32 the depending word is to be taken with two words in the same grammatical case: ablative. Passage No. 150 shows that the common element (*pocula*) is to be taken with *poscenti* as an accusative and with *dantur* as a nominative. According to this explanation the word *pocula* represents two different cases: accusative and nominative. Excerpt No. 43 contains a structure by which the common element is to be taken in two different constructions that is two different grammatical cases (dative and ablative) with two words which are in a coordinate relationship with each other. We can find four examples of this kind in Grimm's work. It is noteworthy that the first group has a low number of examples compared to the second set.

«2. Those in which the common expression *may* be taken with a second (and occasionally a third) word, . . . There are 155 such examples». ⁶⁰ Grimm states that the examples belonging to the second group always have a primary and a secondary connection. The author in his interpretation designates the primary connection as first. ⁶¹ We quote two examples from this group. Porphyrio the ancient commentator also deals with these excerpts. The first example: Grimm: «. . . C. III. 4 50. *fidens iuventus horrida bracchiis*, *bracchiis*: ablative of means with *horrida*; ablative of causae with *fidens* . . .»; Porphyrio: «ordo est: *fidens bracchiis iuventus horrida*. melius enim intellegitur quam *horrida bracchiis*». ⁶² According to Grimm the primary word of connection of *bracchiis* is *horrida*. Porphyrio — as we have seen — regarded *fidens* as the only word with which *bracchiis* is to be taken. The second example: Grimm: «. . . Ep. II. 2. 115. *obscurata diu populo bonus eruet*, *populo*: dative of reference with *eruet* and *obscurata*. . .»; Porphyrio: *antiqua et obsoleta senio in consuetudinem revocabit. et utrum populo obscurata an populo bonus?*» ⁶³ Grimm connected the word in question to *eruet* and *obscurata*. The primary connection by him is *eruet*. Porphyrio was not able to find the point of connection of the word *populo*, and alongside with *obscurata* he pondered on the word

⁵⁸ GRIMM: o. c. 20, example No. 43; + We suppose that the word «instruction» is a clerical error for the word «construction». We can read this word in this sense in page 9 of this dissertation.

⁵⁹ Cf. KIEFNER: o. c. 10, foot-note No. 6

⁶⁰ GRIMM: o. c. 9.

⁶¹ GRIMM: o. c. 16.

⁶² GRIMM: o. c. 20, example No. 46

Pomponii Porphyrii Commentarii in Q. Horatium Flaccum rec. G. MEYER, Lipsiae 1874 (hereafter: Porphyrio) 84.

⁶³ GRIMM: o. c. 30, example No. 178
Porphyrio: 336.

bonus as a point of connection and not on *eruet*. Porphyrio deals with the following Horace passage too. C. I 3, 5—7. *navis quae tibi creditum / debes Vergilium finibus Atticis / reddas incolumem* . . . Porphyrio says: «ambiguum utrum *debes finibus Atticis* an *finibus Atticis reddas* accipiendum sit». ⁶⁴ The ancient commentator had a doubt as for deciding the word of connection for the expression *finibus Atticis*. Grimm did not regard the structure as *apo koinou* while other specialists explained it so. ⁶⁵

«3. Those in which the grammar and the sense permit the common expression to be taken with two (or three) words, but nothing is added to the thought by so taking it. It is in this latter respect that class 3 differs from class 2. An illustration is C. I. 9. 10. *Stravere ventos aequore fervido deproeliantis*. Here the grammar and the sense permit *aequore fervido* to be taken with both *deproeliantis* and *stravere*, but the twofold use of the expression adds nothing to the thought. . . . The third class merely illustrates ambiguity in expression and it is better to take the word or phrase under consideration with one or the other. . . .» ⁶⁶

If we give a summary of the former establishments it seems more justified to question the *apo koinou* character of the above construction. In this case — as we have seen — the element in question is to be taken with members that are not in a coordinate relationship with each other. Let us add Grimm's division and pay proper attention to his statement that in the cases belonging to the second group there is always a primary and a secondary point of connection. Grimm also declares that in examples of the third group there is an ambiguity of expression and he does not regard the passages of this kind as *apo koinou*. The doubt seems strengthened when the different commentators when examining such passages of authors give sometimes entirely different opinions. They either do not regard the expression in question to be double bound or they take it with different members. ⁶⁷ It is our view that whenever it is possible to establish positively the so-called primary connection, it is better to take the expression in question with that. Our view seems to be supported by the above-mentioned Porphyrio passages where the ancient commentator tried to find the only connection of a depending expression. This of course does not exclude the possibility to associate the word in question with the other expression as it was suggested by Nauck in his comments on certain Horace passages. ⁶⁸ If it is too difficult to find positively the connection of the element

⁶⁴ Porphyrio: 6—7.

⁶⁵ See e.g. H. EGGERS: *De ordine et figuris verborum quibus Horatius in carminibus usus est*. Diss. Lovanii 1877. 80.

⁶⁶ GRIMM: o. c. 9—10.

⁶⁷ See e.g. EGGERS: o. c. 80—82.

GRIMM: o. c. 21, example No. 53.

⁶⁸ See e.g. C. W. NAUCK: *Des Q. Horatius Flaccus Oden und Epoden*. Leipzig 1868. 140.

in question let us leave its hovering, uncertain character and let us not call it *apo koinou*. This phenomenon is very interesting from a stylistic point of view. It makes the expression condensed, modulate it, completes the thought. Perhaps it can be regarded as an *artificial amphibolia* or *ambiguitas*.

We think that each of the above cases can only be classified relying on very thorough considerations. We must pay proper attention to the wide context, the whole sense, the facts known, the author's usage and so on. Only in this way can we avoid misunderstanding of some authors' passages and constructions. Let us see only one Horace example for that misunderstanding. C. III 19, 22—24 *audiat invidus | dementem strepitum Lycus | et vicina seni non habilis Lyco*. Grimm says: «*seni Lyco*: dative with *habilis* and *vicina*. . . .»⁶⁹ From the context it is clear that the expression *seni Lyco* is to be taken only with the words *non habilis* and the young woman is not a neighbour of *senis Lycus* but his wife and she as well as her husband are neighbours of the young people drinking and making noise.⁷⁰

We have seen that the so-called artificial amphibolia or ambiguitas can be regarded as some artistic means of style by which the author creates a concise, tinged, vibrating expression. The sense of a passage can sometimes be changed by varying connections. But we think that in case of this phenomenon we must pay attention to the fact that we examine written texts of dead languages (Old Greek and Latin). The punctuation does not give reliable support to us in membering of a passage. We suppose that the process of a spoken language, the pauses, the emphases, the attitude of the speaking person and some other means of a spoken language would decide some problematical cases of the above phenomenon.

We do not think that we managed to solve the problems of the mentioned constructions. We only tried to modestly contribute to the subject.

Szeged.

⁶⁹ GRIMM: o. c. 21, example No. 60.

⁷⁰ I. BORZSÁK: *Auctores Latini XVIII*. Budapest 1975. 359.

ON THE ORIGIN OF REDUCTIO AD ABSURDUM

Our particular problem is the origin of reductio ad absurdum method of theorem proving. It is approached from both — history of mathematics, and history of logic side,¹ and we proceed, by analysing the cultural context of both sciences, to some cultural phenomena much older than logic or even mathematics. The considered problem is well established, it was widely discussed but as far without final conclusions.² The modern opinion is given by A. Szabó, who discussed it in great detail in his works quoted here.

The problem of origin (and priority in use) of reductio ad absurdum is crucial for the interpretation of the early history of not only deductive method in mathematics but also dialectics in philosophy, hence the subject of logical investigations. As A. Szabó stated (reformulating the Proclus' opinion), «mathematics was at least in one respect a branch of dialectics»³ and this is exactly the respect, which is interesting for us here.

Proving of theorems, which appeared at the beginning of mathematics in the Greek culture, had a character of an argumentation showing reliability of some statements by appealing to intuition, to the feeling of being obvious or tangible. The visual or tactile character of such proofs is suggestively shown by etymology of words such as «to prove» or «theory».⁴ E.g. Greek word «deiknymi» meant originally not «to prove» but «to show, to point out, to make known, to explain», i.e. «to point out» in both — a figurative and literal sense. Such use of this word can be found already in Hommer.⁵ Some Greek texts and reconstructions from intermediary sources provide us with evidence for this

¹ See J. WASZKIEWICZ: *The influence of cultural background on the development of mathematics*, *Organon* 16—17 (1981), pp. 93—113. The problem of genesis of mathematics is fully discussed in the series of works: J. WASZKIEWICZ: *Sociocultural problems of the genesis of mathematics*, I—V (in Polish), Reports of the Forecasting Research Center of the Technical University of Wrocław 1986—1988.

² See A. SZABÓ: *Greek dialectics and Euclid's Axiomatics*. [in:] I. LAKATOS (ed.): *Problems in the Philosophy of Mathematics*, Proceedings of the International Colloquium in the Philosophy of Science, London 1965, vol. I, North Holland, Amsterdam 1967, pp. 1—27 (lecture and discussion).

³ A. SZABÓ: *The beginnings of Greek mathematics*. Akadémiai Kiadó and D. Reidel, Budapest—Dordrecht 1978, p. 245.

⁴ Ibidem, p. 185 ff.

⁵ *Odyssey* 12, 25 and 10, 33, *Iliad* 19, 322.

kind of argumentation and its subsequent development into the logical one. Most interesting seem to be in this respect some texts of Plato⁶ and the oldest layers of Euclid, the so-called theory of the even and the odd, theorems supposedly proved by *psēphophoria* (i.e. by manipulating of stones or pebbles).⁷

As Szabó states, «at some time during pre-Euclidean period, Greek mathematics underwent a remarkable transformation. Visual arguments were no longer accepted as proofs; instead the Greeks sought to 'show' the correctness of their mathematical statements in entirely different manner. I think, that this 'transformation' can best be described as anti-empirical and anti-visual».⁸

It seems that this statement should be reformulated. Firstly, the specific meaning of «empirical» in Greek culture should be remembered: Greek empiricism was rather weak. As Lange spoke of Aristotle's «inductive mounting from facts to principles»: «At the most, what he does is to adduce a few isolated facts, and immediately spring from these to the most universal principles, to which thenceforward dogmatically adheres in purely deductive treatment».⁹ Of course, Aristotle can be considered as a representative of the «antiempirical period», still his attitude to empirical evidence seems to be similar to the one of his predecessors; the method of *tekmairesthai* — extrapolation of observational data beyonds the borders of evidence, were used already by Anaximander.¹⁰ This shows that either the anti-empirical turn was not so deep as Szabó assumes, or it happened much earlier than he supposes (or both, as the authors are inclined to believe).¹¹

Moreover, visualisation in «*deiknymi*» could have figurative sense, hence the discussed turn could be deeper: it was oriented against visual character of the proof in the large sense. It was anti-intuitive, and such we call it in the sequel.

It seems reasonable to suppose, that anti-intuitive turn emerged from situations in which it was not possible to identify «true» with «intuitive» or «obvious». Such situations happen when the statements are true but unintuitive or, conversely, intuitive but false (or leading to false implications). The first occurrences are more typical in matured deductive theories, where chains of

⁶ E.g. Meno 82b—85e.

⁷ See A. SZABÓ: *op. cit.*, pp. 192—194, B. L. VAN DER WAERDEN: Science awakening, P. Noordhoff, Groningen 1954, pp. 108 f. The theory mentioned, with probable Pythagorean origin, was firstly reconstructed by O. BECKER (*Die Lehre vom Geraden und Ungeraden in neunten Buch der Euklideschen Elemente*. Quellen und Studien zur Geschichte der Mathematik, Astronomie und Physik, B3 (1936), pp. 533—553).

⁸ *Op. cit.*, p. 195.

⁹ F. A. LANGE: *The history of materialism*. Harcourt, Brace and Co., New York 1925, vol. I, p. 88.

¹⁰ See A. KROKIEWICZ: *Outline of Greek philosophy: from Thales to Plato* (in Polish), PAX, Warsaw 1971, p. 77.

¹¹ Since we follow the reconstruction by SZABÓ, we should mention here other possibilities, such as hypothesis of M. FOUCAULT (*L'ordre du discours*. Gallimard, Paris 1971) on the decisive role of sophists in the turn under discussion.

deductions lead the thought far away from original intuitions; one can hardly expect to find such situations at the beginnings of mathematics or philosophy.

The situation of the second type seems to be more adequate for the discussed period. It is dealing with propositions which are intuitive but false what makes the method of *reductio ad absurdum* trustworthy (if not indispensable). Moreover, such a situation shows the necessity of founding proofs on the ground more rigid than appeals to intuition. Thus it leads to more strict rules of dialectic in philosophy, and to deduction in mathematics. That is, why the emergence of *reductio ad absurdum* principle is so important for explaining the genesis of deductive sciences.

According to almost univocal opinion, commensurability of all segments was the first intuitive but false mathematical thesis. The proof of its falsity, i.e. the proof of incommensurability of side and diagonal of a square, is probably the best-known example of a proof *a contrario*.¹² Although attribution of this proof to Pythagoras is probably a result of an erroneous interpretation of Proclus,¹³ in any case the proof can be ascribed to rather early Pythagorean achievements. According to Zeuthen, it should be dated on the first half of the V c. B.C. Moreover, as Szabó points out, almost half of the theorems in Book IX of Euclid, which deal with this theory, have indirect proofs. The same can be said about other parts of the old Pythagorean mathematics in Book VII.¹⁴ Anyway, it is clear that already on early stage of mathematics, this kind of argumentation has been commonly used. A. Szabó writes that «it is no accident that so many propositions of early Greek mathematics are proved indirectly. Their proofs must have come down to us substantially unchanged. Even in fifth century mathematics the indirect method must have been the most widely used technique of proof.»¹⁵

The fact, that the indirect proof was used in early Pythagorean mathematics does not decide the problem of the priority of the method. It well could be, that its origin is not Pythagorean and not even mathematical. Such are, for instance, conclusions of Szabó; in quoted works he argues that the method of *reductio ad absurdum* is of Eleatic origin. His argument gave raise to the discussion in which W. Kneale defended traditional opinion on Pythagorean priority and P. Bernays made supposition that the method was probably known to Thales.¹⁶ We will try to support the last opinion with some new arguments, but we should start from solid ground — i.e. from Euclid.

¹² This proof was originally located at the end of the Book X of Elements (see A. SZABÓ: *op. cit.*, p. 213 about the location of this theorem by HEIBERG and his followers). Aristotle mentioned the same proof in the Prior Analytics I. 23 (41a26) and I. 44 (50a37).

¹³ FRIEDLEIN reads as «irrational» what THOMAS reads as «proportional» (see: *Greek mathematical works*, ed. by I. THOMAS, vol. I, Harvard University Press, Cambridge Mass 1939).

¹⁴ A. SZABÓ: *op. cit.*, p. 244.

¹⁵ Ibidem, p. 247.

¹⁶ In discussion quoted in the n. 2.

According to Proclus, Euclid «deserved admiration preeminently in the compilation of 'Elements of Geometry' on account of the order and of the selection both of the theorems and of the problems made with a view to the elements. For he included not everything which could have been said, but only such things as he could get down as elements. And he used all the various forms of syllogisms, some getting their plausibility from the first principles, some getting out from demonstrative proofs, all being irrefutable and accurate and in harmony with science. In addition to these he used all the dialectical methods, the divisional in the discovery, the definitive in the existential arguments, the demonstrative in the passages from the first principles to the things sought, and the analytic in the converse process from the things sought to the first principles.¹⁷

From this quotation (even from used terminology) there is visible connection of deductive method of «Elements» and the Eleatic dialectics — the method of philosophical analysis of problems by means of confrontation of opposite points of view. Originally, those viewpoints were expressed by interlocutors in dialogue (as in Plato's works) and represented true opinions of authentic persons. The aim of discussion was to gain the consensus bringing both opponents nearer to the objective truth. Later, as for example in sophistic debates, the aim was to destroy the adversary and to win the discussion then treated as a game. In this case the hypothesis presented by winner did not have to be true; it could even contradict the personal experience of the debaters, it could be paradoxical. In written texts, as well as in rhetoric speeches, both viewpoints were represented by the same author. The same is the case of mathematical deduction: the author of a proof answers all probable questions (and objections) of a virtual opponent (a reader of the given mathematical text).

In such a model of dialectical debate (as well as deduction) some logical questions can be easily inscribed. For example, the *tertium non datur* principle is nothing else then accepting the pattern of discussion.

Also the proof a contrario is something natural in this model. It is simply an eristic procedure consisting of a temporary accepting position of the opponent in order to demonstrate (to point out, to prove — *deiknymai*) the absurdity of his standpoint. Exactly such is an extensive use of indirect reasoning in Plato's dialogues: as Szabó states, «Plato's dialectic was wholly dependent of indirect proof».¹⁸ Such a use of this method in philosophical dispute has been parodied in comic dialogue of Epicharmus already in 500 B.C. or thereabouts.

It is well known that Aristotle describes Zeno of Elea as the founder of dialectics,¹⁹ the one, who established some rules of dialectical method or gave

¹⁷ Proclus' «Summary» we quote in translation of I. THOMAS (see n. 13).

¹⁸ *Op. cit.*, p. 219.

¹⁹ See Diog. Laert., IX, 5, 25.

them the matured shape. As Simplicius writes, «Zeno was engaged in contrasting one hypothesis with another. (...) These were (...) 'the hypothesis which states that what exists is many' and 'the hypothesis which states that what exists is one'. Zeno then examined the statements which agreed with each of these hypotheses or (...) he checked to see which of these propositions led to a contradiction so that he would be able to reject as false the one which did».²⁰ The indirect reasoning appears thus to be the very essence of the Zeno's method, which he put to investigations of his famous paradoxes demonstrating the falsehood of some most intuitive images.

It is more than probable that Zeno's activity in V c. B.C. paralleled to development of these parts of mathematics in which *reductio ad absurdum* was also used. Thus, although his thought gave great impetus to the said way of reasoning, the problem of priority remains open.

Let us make another step back to the teacher of Zeno, Parmenides. Szabó insists that in real life, like in Plato's dialogue «Parmenides», Zeno was the defender of the doctrine of his master. It should be assumed that not only the teaching of Parmenides but also his method was taken over by Zeno. As Szabó writes, «the earliest application of indirect proof which I have encountered in my studies of Greek language and culture occurs in the didactic poem of Parmenides».²¹ Since this point is crucial for our investigations, let us quote the larger fragment of the same author:

«It was Parmenides, who proved his theses by refuting their negations. The discovery of indirect proof was perhaps his greatest and most lasting contribution to philosophy. (...) It probably came about as a result of Parmenides' critique of Milesian cosmogony or, to be more exact, of Anaximenes' cosmogony. Anaximenes held that the world came into being from a primary substance by means of 'rarefaction' and 'condensation'. For example, he maintained that water could be reduced to air; water, before it came into being (i.e. before it was condensed), was 'air' or 'non-water'. On the other hand, this line of reasoning could not be applied to the *ὄν*. As Parmenides realised, it would be self-contradictory to say of the *ὄν* that, before it came into being, it was a *μὴ ὄν*; this would be inconceivable and hence impossible. What is must always have existed; it could not have come into being from what is not. (Using the terminology of Zeno and Plato, we could describe the situation as follows: the hypothesis that what is 'come into being' leads to a contradiction or *adynaton*, for it implies that what is was once non-existent).»²²

²⁰ Simplicius, Commentary on the Physics of Aristotle, quoted after A. SZABÓ: *op. cit.*, p. 248.

²¹ *Op. cit.*, p. 219.

²² *Ibidem*, p. 250. Critique by Parmenides was first of all directed against Anaximenes, but it seems to the authors, that Heraclitus was more evident its subject.

This summary of Parmenides' argumentation Szabó finishes with the conclusion, which is not so evident: «Thus the notion of logical contradiction was formulated by Parmenides in the course of his criticism of Milesian cosmogony, and this in turn led him to discover the method of indirect proof».²³

The above conclusion is doubtful for us, since Szabó's reconstruction can be fruitfully applied to the thought of other philosophers. Using the same argumentation one can give sense and coherence to some propositions of Xenophanes,²⁴ Heraclitus,²⁵ and, specially, Anaximander. Reconstruction of his reasoning given by N. Hartmann is almost identical with the above one.²⁶ Anyhow it is easy to see that attributes such as infiniteness or everlasting of Anaximander's arche or even its name — apeiron have origins in indirect reasoning, in refuting the opposite (and more intuitive!) possibilities because of their logical incoherence. As was suggested elsewhere, Parmenides and Zeno can be seen as executors of the same program (in the sense of Lakatos) as Anaximander (and hence Thales), and if one needs the continuity in heritage, the name of Xenophanes should be recalled. The continuity of investigations could be accompanied by the continuity of methods, *reductio ad absurdum* including.

Concluding this part it should be pointed out that in mathematics and philosophy alike, the method of *reductio ad absurdum* can be traced to very early stages, almost to the beginnings of these sciences.

So let us change the context, and look on the problem considered from the standpoint of patterns of Greek culture and political life.

As it was already stated, the deduction, and more generally — dialectics, is rooted in the practice of discussion omnipresent in the Greek public life. As we said elsewhere, «the problem of the origin of the deductive method (. . .) leads us to more general issues — the origin of dialectic, the role of dispute, of discussion and argument in the Greek culture (especially in social and political life); to the causes of the fact that in the system of polis a discourse or a speech became a political instrument, a basis of all authority, a tool of management and control of other people. Briefly speaking we approach the problem of the 'erosion of power' characteristic for ancient Greece, and lasting from the Doric invasion in the 12th century B.C. up to the reign of Alexander the Great, and the sources of polis with its democratic system.»²⁷

²³ Ibidem.

²⁴ See the first seven gnomes in the FAIRBANKS arrangement (23—26, 14, 15, 11 in DIELS' numbering), specially the one on the immobility of the God.

²⁵ See fragments 40, 91, 110, 127 in DIELS' ordering (Bywater 16, 41—42, 104, 130a) where one can see traces of *reductio ad absurdum* or at least the transposition of implications.

²⁶ See N. HARTMANN: *Platos Logik des Seins*. Berlin 1965, pp. 13—19.

²⁷ J. WASZKIEWICZ: *The influence . . .*, p. 100. For political roots of peculiarities of the Greek culture see J. P. VERNANT: *Les origines de la pensée Grecque*. Presses Universitaires de France, Paris 1962.

From the time preceding no good evidences for the usage of *reductio ad absurdum* in philosophy and mathematics were preserved. All we have are the poetic paraphrases. Among them there are two cases of famous discussions: litigation between Hesiod and Perses, and the quarrel of Agamemnon and Achilles. In both of them the elements of indirect reasoning in poetical disguise are clearly visible. When Hesiod persuades Perses to be virtuous by showing him disastrous influences of *Hybris* (i.e. haughtiness, violence, audacity),²⁸ the argument is clearly indirect.

The same, although the word «argument» is hardly adequate, can be said about the quarrel of Agamemnon and Achilles. We recall, that this quarrel constitutes the main thread of *Iliad*.²⁹ The thesis of Achilles can be stated as follows: «Since my role in Achaian struggle is decisive, then my position should be extraordinary». It means, that rights of Achilles should be respected. Agamemnon is of opposite opinion, and uses his power to force the adversary to accept his position. To some extent the whole epos can be regarded as the indirect proof of the Achillean thesis: his withdrawal had exactly the same character as temporary acknowledgement of the opponent position in debate. The same end is assumed: refutation of the opposite hypothesis and hence showing its falsity.

Of course we do not regard the identity between the constructional pattern of *Iliad*³⁰ and logical scheme of indirect proof. We only suggest an analogy, which shows, that the kind of rhetoric and eristic figure from which the proof a *contrario* could be derived is natural and was used in various times, situations and cultures. The necessary condition for refining this method of reasoning was discussion. Of course the Greek priority consists not on discussion at all. Consequently, they probably did not invent the proof a *contrario*, they used it only relatively often and with growing consciousness of its nature and value. The priority of Pythagoreans was not in using *reductio ad absurdum* in mathematics, but as already Proclus claimed, in transformation of mathematical studies into «the form of liberal education examining its principles from the beginning and tracking down the theorems immaterially and intellectually». ³¹ The priority of Parmenides, Anaximander or Thales is not just in using the first time this or other figure of dialectics. Their chief achievement consists more in having found a principle of universal order.

Nobody of the Greeks did open an entirely new way, they widened only the paths already used and they were able to show new aims for their followers.

Wrocław.

²⁸ *Opera et dies*, v. 213.

²⁹ See *Iliad* I, 165—170.

³⁰ The same can be said of the byblical Book of Job and probably many other books of different cultures.

³¹ Transl. by I. THOMAS.

SECTION IV

D. LOTZE

DIE SOGENANNTTE POLIS

Unter diesem Titel ist 1985 ein Buch von Wilfried Gawantka erschienen, das eine entschiedene Kritik am Gebrauch des Wortes Polis für einen angenommenen griechischen Staatstyp übt.¹ Wie der Verfasser im einzelnen aufzeigt, hat das Wort Polis — nicht mehr in griechischen Buchstaben geschrieben — seit Jakob Burckhardt Eingang in die Fachwissenschaft gefunden, freilich ohne daß sich die Autoren immer auch die Vorstellung, die Burckhardt damit verbunden hatte, zu eigen gemacht hätten.² Für ihn waren bereits die Stadtgemeinden der Phönizier Poleis gewesen, weil sie bereits Bürgerschaften waren, mit Verfassungen, in denen das Königtum durch Räte beschränkt war (57). Dann war es nur logisch, wenn er Rom ebenfalls, obgleich mehr beiläufig, in den Geltungsbereich des Begriffs einbezog (77). Die später üblich gewordene Einengung auf die griechische Welt hat jedoch er selbst schon eingeleitet. Die Polis schlechthin ist bei ihm die griechische, «im Lebensgrad noch über die phönizische Stadtrepublik beträchtlich hinaus entwickelt, ein ganz eigenes Produkt der Weltgeschichte», und dies insofern, als sich in ihr ein «Gesamtwille» (76) «in voller Kraft und Einseitigkeit verwirklicht» (74), der sich alle persönlichen und familiären Interessen unterordnet und somit eine «Staatsknechtschaft des Individuums» (77) zur notwendigen Folge hat. Mit dieser düsteren Sicht hat er wenig Anklang gefunden. Die Lehre des Aristoteles vom Vorrang des Ganzen vor dem Teil ließ sich auch freundlicher interpretieren. Nachdem Polis zum «Modewort» (Gawantka 42) geworden war, mußte man den Ausgangspunkt bei Burckhardt gar nicht mehr zur Kenntnis nehmen.

Er selbst hatte sich für die gemeinte Sache ausdrücklich auf Karl Friedrich Hermanns «Lehrbuch der griechischen Staatsalthertümer» § 51 berufen (74⁶⁰). Dort hieß die Sache noch «der griechische Staat» und schließlich «die griechische Staatsidee» (Gawantka 60). Dementsprechend lautet der Untertitel von Gawantkas Buch «Entstehung, Geschichte und Kritik der modernen

¹ W. GAWANTKA: *Die sogenannte Polis*. Stuttgart 1985.

² J. BURCKHARDT: *Griechische Kulturgeschichte*. 1. Bd. (= Gesammelte Werke, Bd. V), Berlin o. J. Ich gebe die Seitenzahlen dieser mir zugänglichen Ausgabe des Verlags Rütten & Loening an, GAWANTKA zitiert eine andere Ausgabe. Für Stellen aus anderen Autoren nenne ich nur die Seiten bei GAWANTKA, wo sie im Wortlaut erscheinen.

althistorischen Grundbegriffe der griechische Staat, die griechische Staatsidee, die Polis». Anhand von Entstehung und Geschichte dieser Begriffe entwickelt er seine generelle Kritik an der «Grundüberzeugung, der gemäß es möglich ist, diesen Bereich althistorischer Forschung — jedenfalls was das ‘Wesentliche’ angeht — in einem einzigen Begriff zusammenzufassen» (27).

Das Bedürfnis nach einem einheitlichen Begriff des griechischen Staates sei erst im 19. Jahrhundert aufgekommen — nach einem früheren Ansatz bei Herder, den dieser aber selbst wieder fallen ließ. Leitendes Interesse sei der moderne Nationalismus gewesen, dem Volkstum, Volksseele, Nationalgeist wichtig wurden. So sprach Niebuhr von dem «griechische(n) eigenthümliche(n) Sinn, der in den Verfassungen und der Politik erscheint», und Hermann hob den Fortschritt hervor, der darin bestanden habe, «alle Einzelheiten des reichen hellenischen Lebens in geschichtlicher Auffassung unter dem Brennpunkt des Nationalgeistes und der Idee des Staates zu concentriren» (80). Als weiteren Hauptvertreter dieser Forschungsrichtung zitiert Gawantka Wilhelm Wachsmuth («Hellenische Althertumskunde aus dem Gesichtspunkte des Staates») und bezieht sich wiederholt (77, 146, 149, 193) mit besonderer Betonung auf dessen Forderung, daß «kein Gemeinsames aufgestellt werde, das sich nicht in jeglichem einzelnen erfüllt» — und zwar deshalb, weil es Wachsmuth selbst nicht gelungen sei, durchgängige «Gesamteigenschaften» des griechischen Nationalcharakters aufzuweisen. «Ohne diese ‘Gesamteigenschaften’ gab es aber auch kein ‘gemeinsames Volksthum’ der Hellenen. Und wenn es dies nicht gab, dann brauchte man nach Wachsmuth selbst nach einem staatlich-politischen ‘Gemeinsamen’ der ‘einzelnen Staaten’, ‘das sich in jeglichem einzelnen erfüllt’, gar nicht erst zu suchen» (143). Für Gawantka ist die Vielfalt der griechischen Staaten wichtig, nicht die «nationalspezifischen Allgemeinbegriffe von ‘den’ Griechen in staatlichem, politischem und auch sozialem Betracht» (194), von denen er schließlich meint, daß sie nur aus dem «modernen Systemdenken» erwachsen seien, «das auch hier weniger Einzelschilderungen denn den Nachweis von allgemeinen Struktur- und ‘Entwicklungsgesetzen’ erwartet» (195).

Dieser über eine Kritik am Begriff einer Staatsidee hinausgehende Angriff auf systematische Ordnung und Entwicklungsgesetze in der Geschichte überhaupt bedeutet eine Herausforderung für die Altertumswissenschaft, wie sie in den Ländern des Eirene-Komitees betrieben wird, wenngleich Gawantka sie nicht explizit anspricht, ja sogar ignoriert. Zumal in der DDR ist von einem Trend, das Wort Polis als einen Ausdruck der althistorischen Wissenschaftssprache möglichst zu vermeiden (26, 53, 163), noch nichts zu spüren. Eher könnte man von einer Inflation im Gebrauch des Wortes und auch des Wortes Politen sprechen. Vor allem aber geht die Fixierung auf einen Begriff Polis womöglich noch über das Maß hinaus, das speziell an Victor Ehrenberg kritisiert wird. Auch ich habe dabei oft den Eindruck von Übertreibungen oder

Fehlgriffen gehabt, mich aber doch nicht gescheut, von Poleis und vom Typ der Polis zu sprechen. Der Eirene-Kongreß mit seinem Unterthema «Social and economic structures in the classical world and in the Hellenistic Orient» gibt mir Anlaß und Gelegenheit, einige Gedanken dazu zu äußern.

Daß Polis zum «Modewort» geworden ist, hat vor und neben allen theoretischen Reflexionen über einen den Griechen eigentümlichen Staatstyp wohl einen ganz praktischen Grund. Wenn man Polis sagt, ist man der Entscheidung enthoben, ob man ein Gemeinwesen als Staat oder Stadt oder gar nur als Gemeinde bezeichnen soll. Jedenfalls im Deutschen hat man mit der Wahl des passenden Ausdrucks seine Schwierigkeiten. Unter einem Staat versteht man normalerweise eine selbständige politische Einheit. Will man diesen Aspekt beider Polis noch betonen, so spricht man etwa von einem «autonomen Stadtstaat». Gawantka beanstandet das, «da ein *un*-autonomer Stadtstaat ein Widerspruch in sich wäre» (9¹), und man muß ihm recht geben, sofern das eine Begriffsbestimmung sein soll — als Akzentuierung in einem bestimmten Kontext darf man es wohl tolerieren. Sehr viele griechische Gemeinwesen waren jedoch gar nicht so unabhängig, wie es das hier intendierte Autonomie-Verständnis unterstellt, und zwar nicht nur die «abhängigen Orte», die Fritz Gschnitzer in seiner bekannten Monographie behandelt hat,³ sondern auch die πόλεις ὧν Ἀθηναῖοι κρατοῦσιν innerhalb des Ersten Attischen Seebundes. Speziell in diesem Rahmen scheint ein Begriff von *αὐτονομία* entwickelt worden zu sein, der die volle Unabhängigkeit eben nicht enthielt.⁴ Nennen wir also politische Einheiten ohne Rücksicht auf den Grad ihrer Unabhängigkeit Poleis, so machen wir es uns erst einmal bequem und verfahren übereinstimmend mit griechischem Sprachgebrauch. Ob, in welcher Hinsicht und wie weit sie einem gemeinsamen Begriff zu subsumieren sind, bleibt dabei offen.

Gawantkas Kritik richtet sich allerdings speziell gegen die Auffassung, daß ein nur den Griechen eigentümlicher Volksgeist die Polis als ein entsprechend einzigartiges Phänomen hervorgebracht habe. Zulässig sind Allgemeinbegriffe politisch-historischen Inhalts dann, wenn sie nur der *Form* nach nationalspezifisch sind, nicht auch eine eigene nationalspezifische *Substanz* antizipieren (121 f.).

Der hauptsächlichen Stoßrichtung seiner Kritik entsprechend vernachlässigt er die Möglichkeit, daß auch ohne nationalspezifische Substanz die griechische Polis eine wenn nicht völlig einzigartige, so doch ganz besondere Stellung in der Weltgeschichte einnimmt, weil die historische Konstellation einzigartig war, das heißt nicht zu anderen Zeiten und an anderen Orten wieder-

³ F. GSCHNITZER: *Abhängige Orte im griechischen Altertum*. München 1958 (Zetemata, H. 17).

⁴ M. OSTWALD: *Autonomia: Its Genesis and Early History*. Chico/Calif. 1982 (American Classical Studies, No. 11).

holbar. Eben diese Annahme steht doch wohl gegenwärtig hinter der Rede von der Polis, nicht mehr jene mit einigem Recht kritisierte.

Schon früher ist aufgefallen, daß die griechischen Staaten der im engeren Sinne historischen Zeit sich durch ihre nicht-monarchische Ordnung von den älteren und gleichzeitigen Staaten Vorderasiens und Ägyptens deutlich abhoben. Vereinzelte Analogien sind in phönizischen Stadtstaaten und in Italien zu verzeichnen, wie auch Burckhardt bemerkte, und es wäre tatsächlich falsch, die griechischen Poleis nur um der Nationalität willen davon abgrenzen zu wollen. Dennoch darf man im republikanischen oder genossenschaftlichen Charakter ihrer Organisation eine kennzeichnende Gemeinsamkeit sehen. War die Möglichkeit zur Teilhabe an politischen Entscheidungen zunächst auf den Adel beschränkt, so konnten sich doch ziemlich bald infolge der ökonomischen und militärischen Entwicklung die gutgestellten und zum Dienst als Hopliten fähigen Bauern ebenfalls Geltung verschaffen. Die Ausdehnung der Mitbestimmung auf die besitzlosen Bürger in der Demokratie erscheint uns leicht als logische Konsequenz, aber da sie in der historischen Wirklichkeit oft ausblieb oder zurückgenommen wurde, ist als grundlegende Gemeinsamkeit die Verankerung der Staatsgewalt in einem zumindest relativ breiten, meist auf Grundeigentum beruhenden Kreis von Bürgern festzuhalten. Herrschaft eines einzelnen war den Griechen nicht fremd, wie das Phänomen der Tyrannis zeigt, doch konnte sie sich jeweils nur vorübergehend etablieren und mußte dabei oft noch die Grundstruktur einer Bürgergemeinde mit Volksversammlung, Rat und Beamten pro forma respektieren. Es war diese Grundstruktur, die letztlich die Entstehung des Politischen bei den Griechen, die politische Revolution der Weltgeschichte (beides Formulierungen von Christian Meier)⁵ ermöglichte und damit etwas sehr Besonderes, in seiner Zeitgebundenheit sogar Einzigartiges in der Geschichte.

Indem wir das zu bedenken geben, bewegen wir uns noch auf der rein politischen Ebene. Auf die Struktur der Polis fällt zusätzliches Licht, wenn man die sozialökonomische Ordnung einbezieht, besonders die Eigentumsverhältnisse. Die marxistische Althistorie hat das in der einen oder anderen Form immer getan, aber nicht nur sie. Es fällt auf, daß Gawantka darauf keinen Gedanken verschwendet, obwohl er die Definition der Polis im «Lexikon der Antike» zitiert und auch auf das DDR-Hochschullehrbuch «Griechische Geschichte» Bezug nimmt.⁶ Anscheinend hat er nur die Linie der nationalspezifischen Staatsidee verfolgt, bei Marx und Engels nur gefragt, ob sie das Wort Polis

⁵ CHR. MEIER: *Die Entstehung des Politischen bei den Griechen*. Frankfurt/Main 1980; ders.: *Die Griechen: die politische Revolution der Weltgeschichte*. Saeculum 33 (1982) 133–147.

⁶ GAWANTKA 91; G. BOCKISCH: Polis, in: *Lexikon der Antike*, 2. Auflage, Leipzig 1977 (unverändert in der 9., neubearb. Auflage 1987); H. KREISSIG u. a. (Autorenkollektiv): *Griechische Geschichte bis 146 v. u. Z.* 2. Auflage. Berlin 1981. 72 (anders in der 3., bearb. Auflage 1985).

verwenden (Marx nicht, Engels zweimal).⁷ Er hätte da manches finden können, was der Annahme eines griechischen Nationalcharakters nicht einmal fernsteht, aber auch die Bemerkung von Marx, daß «in der antiken Welt . . . das Eigentum des Produzenten an seinen Produktionsbedingungen zugleich Basis der politischen Verhältnisse, der Selbständigkeit des Staatsbürgers» war.⁸ Die Freiheit und relative Gleichheit der Bürger in der Bürgergemeinde hatte als Fundament die breite Streuung des Grundeigentums und die Freiheit von Abgaben und sonstigen Leistungen an irgendwelche Oberherren. Tyrannen verlangten gelegentlich Steuern, aber das erschien als Verstoß gegen die Norm und ist somit die Ausnahme, die die Regel bestätigt. Dabei verdient Beachtung, daß griechische Tyrannen — im Unterschied zu Herrschern des Orients, aber auch zu römischen Kaisern — sich nicht auf einen eigenen Wirtschaftssektor stützen konnten und wohl nicht zuletzt deswegen einer dauerhaften Basis für ihre Macht ermangelten.

Bekanntlich hat besonders I. M. D'jakonov immer wieder die Bedeutung unterstrichen, die das jeweilige Verhältnis zwischen staatlichem Sektor (Tempel- und Palastwirtschaft) und gemeindlichprivatem Sektor für die sozialökonomische Entwicklung im Alten Orient hatte, und er hat unter diesem Aspekt auch die griechisch-römische Welt ins Auge gefaßt.⁹ Von den beiden Sektoren der Wirtschaft existierte in den griechischen Poleis praktisch nur der private. Was als staatlicher Sektor gelten könnte (Bergwerke, Weiden und anderes nicht aufgeteiltes Land), unterstand den Organen der Gemeindeselbstverwaltung. Recht auf Grundeigentum und Zugehörigkeit zur Bürgergemeinde gingen Hand in Hand. Grundeigentum war das den Charakter der antiken Staaten bestimmende Eigentum. Daraus folgte die Einheit von Stadt und Land, wodurch sich die griechische Polis wiederum von anderen Typen von Stadtstaaten in der Geschichte unterscheidet, sowohl im Alten Orient als auch im mittelalterlichen Europa. Viele Forscher, die in der Polis einen spezifischen Staatstyp sehen, haben eben darauf verwiesen.

Damit hängt ein weiterer Aspekt zusammen, für den ich M. I. Finley zitieren möchte. Dieser schreibt nach Aufzählung von Variablen bei den Stadtstaaten: «Ein Merkmal war jedoch allen Stadtstaaten gemeinsam: die Integration von Bauern, Handwerkern und Kleinhändlern als Mitglieder der politischen Gemeinschaft, als Bürger; es ist wichtig zu betonen, daß dies auch für diejenigen gilt, die weder verpflichtet noch berechtigt waren, Waffen zu tragen. Sie waren ursprünglich keine vollberechtigten Mitglieder (und wurden es in manchen Staaten niemals) . . . Aber selbst die begrenzte Anerkennung

⁷ F. ENGELS in: MEW 21, 391 («Aus dem handschriftlichen Nachlaß», vermutlich 1884); MEW 22, 463 («Zur Geschichte des Urchristentums», 1895).

⁸ K. MARX, in: MEW 25, 610 («Das Kapital» III).

⁹ Vgl. besonders I. M. D'JAKONOV—V. N. JAKOBSON: «*Nomovye gosudarstva, territorial'nye carstva, «polisyy» i «imperiï»*. *Problemy tipologii*. VDI 1982, H. 2, 3—16.

war historisch ohne Vorbild . . . Dieser grundlegenden soziopolitischen Innovation muß jede Darstellung griechischer oder römischer Politik Rechnung tragen.»¹⁰

Diese Sätze kennzeichnen angemessen sowohl einen gemeinsamen wesentlichen Zug des Typs Polis als auch seine zeitlich und räumlich verschiedene Ausprägung. Rom ist einbegriffen, was niemanden zu stören braucht, der nicht die Polis aus dem griechischen Nationalcharakter ableiten will.

Noch ein Letztes. Wenn ich recht sehe, wurde die Sklaverei eben deswegen zur charakteristischen Form der Abhängigkeit und Ausbeutung in der griechisch-römischen Welt, weil das Eigentum an Produktionsmitteln breit gestreut war und die individuelle Familienwirtschaft vorherrschte. Wo die Arbeitskräfte der Familie nicht ausreichten, weil der Hof oder die Werkstatt oder das Geschäft zu groß geworden war, blieb kaum ein anderer Ausweg, als zur Ergänzung Sklaven heranzuziehen, denn Lohnarbeiter standen nicht genügend zur Verfügung in einer Gesellschaft, wo — im Gegensatz zur modernen — die Selbständigen die Norm bildeten und unselbständige Arbeit als sklavisch erscheinen ließen.

Waren Landgüter allerdings so groß, daß die Eigentümer sich nicht selbst an der Bewirtschaftung beteiligen mußten, dann konnten als unmittelbare Produzenten Pächter oder Hörige fungieren. Die griechischen Staaten, in denen sogenannte Hörigkeit bestand, sind in der marxistischen Forschung zuweilen aus der antiken Gesellschaftsformation als einer Sklavenhaltergesellschaft und damit auch aus dem Bereich der Polis ausgegliedert worden. Ich kann dazu heute nur anmerken, was ich an anderen Stellen näher begründet habe:¹¹ daß ich in der antiken Gesellschaft die Bewirtschaftung durch Sklaven und durch abhängige Bauern prinzipiell für auswechselbar halte, also eine Aufspaltung in verschiedene Formationen nicht richtig finde, und daß ich auch Sparta, die kretischen Städte und einige andere im griechischen Siedlungsbereich als Varianten des Polis-Typs ansehen möchte, insofern ihre Bürger mehr hoplitendienstfähige Großbauern als quasi-feudale Landmagnaten waren.

Jena.

¹⁰ M. I. FINLEY: *Das politische Leben in der antiken Welt*. München 1986, 27 (Originalausgabe: *Politics in the Ancient World*. Cambridge 1983. 15).

¹¹ D. LOTZE: *Varianten der Produktionsweise in der griechischen Landwirtschaft der archaischen Periode*, in: Produktivkräfte und Gesellschaftsformationen in vorkapitalistischer Zeit, hrsg. von J. HERRMANN und I. SELNOW, Berlin 1982, 303–311; ders.: *Spielräume sozialer Mobilität in Athen und Sparta*. Überlegungen zu verschiedenen Ausprägungen griechischer Gesellschaft in klassischer Zeit, in: *Klio* 71 (1989); ders.: *Varianten der sozialen Basis griechischer Bürgergemeinden*, in: (Protokollband der Konferenz «Griechenland und Rom», Juni 1988).

POLIS ET MONARCHIE A L'ÉPOQUE DE SÉLEUCIDES

Le problème des relations entre la polis et la monarchie, c'est-à-dire entre la ville et l'état, se présente comme un des foyers dans l'historiographie d'antiquité. Ce problème, qui embrasse beaucoup des subdivisions d'histoire économique et sociale d'époque hellénistique, peut être effleuré seulement d'une façon très générale dans ma courte communication.

Il faut mentionner, que dans l'historiographie cette question est élaborée encore insuffisamment. Le livre de Elias Bikerman «L'état de Séleucides» se présente au cours de plusieurs décennies comme un ouvrage lequel exerçait et exerce aujourd'hui une influence sur les esprits de savants. La destinée de ce livre est curieuse. Ayant été écrit pendant les années trente, quand encore peu de savants s'occupaient de hellénisme, publié à Paris en 1938, ce livre a été publié en 1985 à Moscou en langue russe. Tout ce presque demi-siècle après que E. Bikerman travaillait à l'histoire de Séleucides, dont témoignent ses articles des années soixante et soixante-dix, aussi bien que les suppléments, introduits par lui dans le texte d'édition russe de son livre. Il est caractéristique, que Bikerman jugea nécessaire de ne pas changer dans les années quatre-vingts de telles conclusions principales, à lesquelles il eut parvenu cinquante années auparavant. Dans la littérature soviétique l'étude de l'époque du hellénisme se commença à partir des années cinquante. Après la parution de l'ouvrage «Hellénisme et son rôle historique» de A. Ranovitch et des articles de K. Zelyine, les historiens soviétiques ont commencé à s'occuper largement du problème du hellénisme en totalité. Dans cette courte communication je voudrais m'arrêter seulement sur le point de vue de Gu. Kochelenko, lequel dans sa monographie «La polis grecque dans l'Orient hellénistique» (Moscou, 1979) consacra un chapitre spécial au problème «La polis hellénistique et l'état» (ibidem regarder l'historiographie de la question). Gu. Kochelenko adhère au point de vue émis par Bikerman, que «dans la littérature antique l'état de Séleucides parfois est caractérisé comme un royaume de Hellènes» (p. 224) et que «les Macédoniens et les Grecs pratiquement étaient le même peuple, lequel occupait une position privilégiée dans le royaume de Séleucides». Les villes grecques, comme cela souligne Gu. Kochelenko, largement fournissaient leurs troupes dans l'armée de Séleucides; la présence de leurs détachements est attestée par les œuvres des auteurs antiques et par les données épigraphiques. Les polis jouis-

saient d'une autonomie considérable; ils n'entraient pas administrativement dans la composition de satrapies; ils possédaient le droit de s'adresser directement au roi (p. 263). Gu. Kochelenko arrive à la conclusion (p. 239) que «la polis hellénistique levantine a subi de changements importants dans la sphère de relations envers la propriété: au-dessus d'une collectivité de propriétaires, c'est-à-dire au-dessus de polis, se présente le suprême propriétaire de la terre, c'est-à-dire le roi». Une pareille manière de poser la question, la gradation des polis hellénistiques en levantines et en occidentales, amène vers la pensée que, d'une façon générale, vers la définition d'une telle structure comme polis il faut approcher d'une méthode différenciée.

En effet, on sait que les villes, lesquelles entraient dans le système étatique de Séleucides, se différaient par leurs dimensions, par le nombre des habitants, par la richesse, par la quantité des terres de la ville, par l'existence de garnison ou de flotte et par beaucoup d'autres indices. D'autre part, toute époque de l'histoire de Séleucides ne peut pas être considérée comme une uniformité. Par exemple, Séleucus I Nicator, fondateur de la dynastie de Séleucides, se trouvait au pouvoir plus de trente années; son puissant État possédait beaucoup de terres du royaume d'Alexandre le Grand: Séleucus I pouvait mener une politique plus indépendante à l'égard des villes, que les derniers Séleucides, dont les possibilités étaient très limitées.

Ces circonstances défavorables s'aggravaient par ce que l'état de Séleucides était une réunion de structures tout à fait hétérogène; cet état était très fragile et exerçait une faible influence sur le caractère de ses parties intégrantes. D'après la juste opinion de Bikerman «la structure intérieure des villes grecques d'Asie et les conditions économiques des divers pays, réunies temporairement sous le pouvoir de Séleucides, n'étaient ni créées à neuf, ni modifiées quelque peu considérablement en rapport avec leur soumission au rois de Syrie» (p. 4). En d'autres termes Bikerman considère que les Séleucides dans leur état conservaient le status quo.

A partir du temps du règne d'Alexandre le Grand une série de villes grecques souligne ses relations amicales avec lui. Milète le proclame stephanéfore-éponime; Priéné l'appelle pour prendre part dans la consécration du temple d'Athènes (SVG³, 277); Ilion, selon la communication de Strabon, était bâti et déclaré libre des impôts, il a reçu éleuthéria. Cependant, en ce temps-là le sens du mot «éleuthéria» commence à se changer. Habituellement cela signifiait la libération des impôts, de logement de garnison, du paiement de droits de douane; cela signifiait aussi le droit de battre la monnaie. A l'époque de Séleucides la notion d'éleuthéria obtient une nuance quelque peu formelle. Par exemple, Antigone dans son allocution à la ville Scepsis écrit «tous les Grecs doivent conserver la liberté et l'autonomie»; néanmoins cela n'empêcha pas à lui réussir le synoikisme de Scepsis avec Alexandrie Troade, réalisé malgré le désir de Scepsis.

Le pouvoir de Séleucides n'avait pas, si on peut ainsi dire, un caractère étatique. Encore Rostovtzev notait, que ce pouvoir avait un caractère personnel (CAH, VII, p. 160). Et puis les rois même à maintes reprises soulignaient, que les villes portaient divers bienfaits non pas à l'état, mais notamment personnellement aux rois et leur familles (*ἡμετέραν οἰκίαν*). Aussi, d'après l'observation de Bikerman, l'état de Séleucides se présentait toujours comme une puissance d'un tel roi. «Les Séleucides c'est un complexe de pays, de peuples, de civilisations, réunis seulement par la personne de leur maître» (p. 9), pour distinguer, par exemple de Macédoine, où les Antigonides dans tous les décrets d'honneur et inscriptions se nommaient comme les rois des Macédoniens. C'est pourquoi on comprend que toutes les épîtres de villes étaient adressées personnellement au roi. La correspondance, laquelle est à notre connaissance, allait sur la ligne polis-monarque. Avec leur prières les villes s'adressaient aux Séleucides, en passant les instances intermédiaires. Au monarque aussi ils envoyaient leurs ambassadeurs. Le roi personnellement débrouillait leurs prières et leurs conflits. Le cercle de devoirs d'un monarque était excessivement étendu (Polyb., V, 42, 7; V, 54, 10; V, 50, 2; V, 56, 4). Une portée assignée avait le conseil des amis (Bikerman, p. 176), mais il n'avait pas une composition permanente; cela dépendait de la bienveillance du roi. Livius raconte comme Hannibal tomba en disgrâce à cause de son amitié avec d'ambassadeur romain Villius et fut «exclu» du nombre de conseillers du roi. Le roi adoptait personnellement les décisions sur privilèges, lesquels recevaient les villes. Cela est visible dans la lettre de Séleucus I au Milète (Welles N 5), dans la lettre d'Antiochus le Second à Erythrae (Welles, 15), dans la lettre d'Antiochus le Troisième au Magnésie sur Méandre (Welles, NN 31, 32) et dans les autres lettres. Comme note Bikerman, la correspondance du roi d'après sa «forme» se divise en trois groupes (p. 179) — *ἐπιστολή* (les lettres), *προστάγματα* — dans cette forme le plus fréquemment étaient revêtu les privilèges, *ὑπομνηματισμός* — la relation, laquelle enregistrerait la volonté royale, exprimée de vive voix.

Les monarques hellénistiques accordaient une considérable attention à la construction d'édifices municipaux, à la réparation des bâtiments sociaux, à la création des temples et des sanctuaires. Par exemple, Antiochus le Premier donna l'ordre de construire par ses propres ressources un portique dans Milète (OGIS, 213, Syll.³ 577). L'aveu du Polybe témoigne d'une manière très caractéristique que Antiochus manifesta un «vrai royal» caractère dans deux affaires — dans les dons aux villes et dans le respect du culte des dieux (Polybe XLI, 20). Polybe cite l'énumération de dotations royales aux villes, où on voit des sommes très considérables (Polybé XXII, 10, 4; XXIX, 24, 13) et dénombre les cadeaux lesquels les monarques hellénistiques offraient aux villes: Seleucus le Trois donna dix pentaïre — à Rhodes (Polybé, V, 89) après le tremblement de terre, lequel subit cette ville et pendant duquel fut démolie le colosse de Rhodes; Ptolémée Evergète envoya lui même trois cent talents d'argent et

un million d'artabes de blés, et aussi le bois, l'étaupe et les voiles pour la reconstruction de navires etc. Il est remarquable, que Polybe, lequel vivait dans le deuxième siècle avant notre ère, ajouta au récit de cadeaux des rois hellénistiques la sentence suivante (V, 90, 6 sq): «Il faut que les rois, en donnant quatre ou cinq talents, n'imaginent pas qu'ils font quelque chose importante et qu'ils ne comptent pas sur de telles reconnaissances et estimés de la part des Hellènes, lesquelles obtenaient des rois autrefois. Et de l'autre côté il faut que les villes, en sachant et se souvenant vivement de l'importance de dons d'autrefois, ne gaspillent pas des honneurs majestueux et splendides en récompense pour les dons de peu de valeur, piètres; au contraire il faut qu'elles s'efforcent de rémunérer chacun selon le mérite, en n'oubliant pas à quel part les Hellènes surpassent tous les autres peuples» (V, 90, 6—8).

Dans cette courte communication il est impossible de suivre d'une manière détaillée tous les aspects de relations de Séleucides avec les polis grecques, et de discuter leur diversité. Il suffit de se souvenir, par exemple, ce qu'écrivait Livius (XXXV, 42, 2) de trois villes: de Smirne, d'Alexandrie Troade et de Lampsaque, lesquelles Antiochus III le Grand ne put ni conquérir par force, ni déterminer à l'amitié par les promesses de cessions. Parfois les relations entre les villes et les Séleucides étaient clairement hostiles: le peuple et l'armée de la ville Soli soulevèrent contre le pouvoir central. Les troupes et les navires de Séleucides, expédiées pour étouffer le soulèvement, prirent, eux aussi, le parti des insurgés (Wilcken, Chrest., N I).

Ainsi, les sources permettent d'arriver à la conclusion qu'il existait une gamme entière de relations entre les polis et la monarchie, en commençant par «l'amitié et l'alliance» jusqu'à un conflit ouvert. Ces relations étaient produites par l'action réciproque de l'une et de l'autre côté, chacune d'eux y apportaient sa contribution. En tout cas, les sources ne donnent pas la raison de parler du pouvoir illimité de la monarchie et de la situation subordonnée des polis, à quoi se ramène habituellement le point de vue traditionnel.

Moscou.

PERGAMON UND DIE STRATEGIE DES RÖMISCHEN IMPERIALISMUS

Das Schicksal des hellenistischen Pergamon und die 150jährige Geschichte dieses Staates¹ kann man nicht gut verstehen, ohne die Strategie des römischen Imperialismus² zu untersuchen. Sonst bleibt es unverständlich, wie der engste hellenistische Verbündete Roms zu einer Provinz des Römischen Reiches geworden ist. Hinsichtlich der Eroberung Italiens durch Rom bemerkt G. Alföldy zutreffend: «Die Ursachen dieser Eroberungskriege lagen nicht etwa in einem irrationalen Drang der Römer nach Expansion, sondern in der Notwendigkeit, die inneren Probleme der römischen Gesellschaft durch Ausdehnung des Herrschaftsgebietes zu lösen.»³

Diese Feststellung gilt auch für die Hintergründe der Eroberungskriege, die für die Herrschaft über dem Küstengebiet des Mittelmeeres im 3. Jh. v. u. Z. begonnen haben. Eine solche antike Gesellschaft, in der keine von den Oberschichten unbegrenzt ausgenutzten freien Massen existieren, strebt danach, Sklaven als unbegrenzt auszunutzende Arbeitskräfte zu besorgen.⁴ Nur

¹ E. V. HANSEN: *The Attalids of Pergamon*. Ithaca 1971²; J. HOPP: *Untersuchungen zur Geschichte der letzten Attaliden*. (Vestigia 25) München 1977; R. B. MCSHANE: *The Foreign Policy of the Attalids of Pergamum*. (Illinois Studies in the Social Sciences 53.) Urbana 1964; R. E. ALLEN: *The Attalid Kingdom. A Constitutional History*. Oxford 1983; M. ROSTOVITZ: *The Social and Economic History of the Hellenistic World*. Oxford 1941, 553 ff.; D. MAGIE: *Roman Rule in Asia Minor to the End of the Third Century After Christ*. Princeton 1950, 3 ff., 725 ff.; I. KERTÉSZ: *Pergamon politikai szerepe Róma és a hellénisztikus világ kapcsolatrendszerében* (Die politische Rolle von Pergamon in den Verbindungen zwischen Rom und der hellenistischen Welt). Habilitationsarbeit im Manuskript. Budapest 1982.

² A. J. TOYNBEE: *Hannibal's Legacy*. London 1965; P. D. A. GARNSEY—C. R. WHITTAKER: *Imperialism in the Ancient World*. Cambridge 1978; E. BADIAN: *Roman Imperialism in the Late Republic*. Ithaca—New York 1968, dazu s. I. KERTÉSZ: *Das spätere Republikanische Rom*. Klio 56 (1974) 543 f.; R. WERNER: *Das Problem des Imperialismus und die römische Ostpolitik im zweiten Jahrhundert v. Chr.* ANRW I. 501 ff.; H. E. STIER: *Roms Aufstieg zur Weltmacht und die griechische Welt*. Köln 1957; A. N. SHERWIN-WHITE: *Roman Foreign Policy in the East 168 B.C. to A.D. I*. London 1984, dazu s. I. KERTÉSZ: *Zur römischen Außenpolitik*. Klio 68 (1986) 582 f.

³ G. ALFÖLDY: *Römische Sozialgeschichte*. Wiesbaden 1984³, 32.

⁴ H. VOLKMANN: *Massenversklavungen der Einwohner erobelter Städte in der hellenisch-römischen Welt*. Mainz 1961; N. BROCKMEYER: *Antike Sklaverei*. Darmstadt 1987², 156 ff.; J. BLEICKEN: *Geschichte der Römischen Republik*. (Oldenbourg Grundriß der Geschichte 2.) München 1982², 158 f.; TH. PEKÁRY: *Die Wirtschaft der griechisch-römischen Antike*. Wiesbaden 1979, 78 ff.; E. MARÓTI: *Kulózkodás a római polgárháborúk korában* (Piraterie im Zeitalter der römischen Bürgerkriege). Budapest 1972.

durch die Verwirklichung dieser Bestrebung kann die betreffende Gesellschaft zu einer klassischen «Sklavenhaltergesellschaft» werden. Hinsichtlich der Entwicklung der römischen Gesellschaft müssen wir feststellen, daß sie eine innere Dynamik hatte. Hier denken wir an die Energie, die durch den erfolgreichen Kampf der Plebejer für die politischen Rechte zustande kam und sich durch das soziale Einverständnis verstärkte. Später wurde diese Energie zur Bewegungsenergie in der außenpolitischen Tätigkeit des römischen Staates.⁵

So ist es klar, daß in der Geschichte Roms der Zeit des Kampfes zwischen Patriziern und Plebejern die Epoche der großen Eroberungen gefolgt ist. In diesen Eroberungen verwirklichten sich die außenpolitischen Bestrebungen der römischen Nobilität,⁶ die auch die wirtschaftlichen Interessen der Plebs in Betracht zog. Die erwähnten Bestrebungen werden von Historikern als *Imperialismus* bezeichnet. Wir können die Untersuchung des römischen Imperialismus in den 280er Jahren v. u. Z. anfangen, als der erste Krieg Roms begann, der nicht für die eigene Sicherheit oder die Sicherheit der Verbündeten, sondern für die Abschaffung der Handelspassivität, die Rom durch die alten Verträge aufgezwungen worden war — siehe den Vertrag zwischen Rom und Tarent,⁷ der die römischen Schiffe aus der Tarentinischen Bucht ausschloß — und für die Eroberung des strategisch wichtigen Südküstengebietes Italiens geführt wurde.⁸

Es scheint, daß die erst neuerlich mit gesetzgebendem Recht ausgestattete *comitia tributa* im Ausbruch des Tarentinischen Krieges, d. h. in der Waffenhilfe für Thurioi eine wichtige Rolle spielte. Das beweist die Information von Plinius dem Älteren, daß die Bürger von Thurioi für den Volkstribunen, der das Gesetz über die Waffenhilfe für Thurioi vortrug, in Rom ein Denkmal errichteten (N. H. XXXIV. 15, 32). Ebenso stimmte die *comitia tributa* den Vertrag mit den Mamertinern ab, der zum Ausbruch des ersten Punischen Krieges führte. Zumindest nach T. Frank⁹ und F. W. Walbank¹⁰ betreffen die von Polyb erwähnten *polloi* diese Volksversammlung.

Es ist aber eine Frage, ob die *comitia tributa* gegen den Willen des Senats oder im Einvernehmen mit diesem Entschlüsse faßte. Walbank betrachtet die

⁵ I. KERTÉSZ: *A hódító Róma (Roma die Eroberin)*. Budapest 1983, 22.

⁶ M. GELZER: *Die Nobilität der römischen Republik*. Leipzig—Berlin 1912; F. MÜNZER: *Römische Adelsparteien und Adelsfamilien*. Stuttgart 1920; W. SCHUR: *Scipio Africanus und die Begründung der römischen Weltherrschaft*. Leipzig 1927; T. FRANK: *Roman Imperialism*. New York 1929; H. H. SCULLARD: *Roman Politics 220—150 B.C.* Oxford 1973².

⁷ H. H. SCHMITT: *Die Staatsverträge des Altertums*. III. *Die Verträge der griechisch-römischen Welt von 338 bis 200 v. Chr.* München 1969, 60 f.

⁸ T. FRANK: *a. a. O.*, 59 ff.; A. SCHARF: *Der Ausgang des tarentinischen Krieges als Wendepunkt in der Stellung Roms zu Karthago*. Rostock 1929.

⁹ T. FRANK: *Rome and Carthage: The First Punic War*. in: CAH VII. 665 ff.

¹⁰ F. W. WALBANK: *A Historical Commentary on Polybios I*. Oxford 1957, 61. Vgl. A. M. ECKSTEIN: *Polybios on the Role of the Senate in the Crisis of 264 B.C.* Greek-Roman- and Byzantine-Studies 21 (1980) 175 ff.

dem Volk Beute versprechenden Konsuln als Strategen, demgegenüber übersetzen Paton und andere den Ausdruck 'strategoi' als militärische Befehlshaber. Wenn bei Polyb hier (I. 11, 3) die *strategoi* Konsuln bedeuten, entspricht das der römischen Praxis, weil der Vertragsabschluß in erster Linie das Recht des Senats war, und hier war wahrscheinlich die Rede nur über die Stärkung des Entschlusses des Senats. A. Heuss¹¹ sieht die Wirkung der oskisch-kampfanischen senatorischen Geschlechter, wie z. B. die *gens Atilia*, in der Agitation für Mamertiner. Folgende Tatsache kann seinen Standpunkt bestätigen, daß nämlich die Konsuln von süditalischer Abstammung im ersten Punischen Krieg oft eine führende Rolle gespielt haben, wie z. B. die Otacilii zwischen 263 und 261 und aus der von Heuss erwähnten *gens Atilia* Marcus und Caius Atilius Regulus.¹² Dieser Standpunkt stützt die Vermutung von Walbank, da er im Entschluß der Waffenhilfe dem Volk keinen eigenen und dem Senat widerstrebenden Willen zuschreibt. Demgegenüber stellt W. Schur fest, «... es war vielmehr der neue römische Kaufherrenstand, der in der Volksversammlung gegen den ausgesprochenen Willen des Senats den Kriegsent-schluß durchsetzte».¹³

In dieser Diskussion ist es sehr schwer, einen völlig ausgeglichenen Standpunkt zu beziehen. Deshalb begnügen wir uns mit der Feststellung, daß die *comitia tributa* bald nach der Verwirklichung der *lex Hortensia* beim Ausbruch von zwei wichtigen Kriegen eine bedeutende Rolle spielte. Diese Erscheinung konnte aber die Interessengleichheit zwischen dem Senat und Volk außerhalb des Senats widerspiegeln. Unserer Meinung nach war die römische Ostpolitik seit dem Ende des 4. Jhs. v. u. Z. durch diese Erscheinung charakterisiert.

J. Carcopino macht darauf aufmerksam, daß Rom mit vielen diplomatischen Schritten seine Isolation nach dem Osten aufzuheben suchte: 306 ein Handelsvertrag mit Rhodos, 273 ein Freundschaftsvertrag mit Ägypten, 266 ein Vertrag mit Apollonia, 237 eine Kontaktaufnahme mit Seleukos II., endlich eine diplomatische Verbindung mit Pergamon in der Zeit des ersten Makedonischen Krieges.¹⁴ Den diplomatischen Schritten folgte die bewaffnete Eroberung. Hier können wir nur die strategische Charakteristik dieser Eroberungen untersuchen. Wir werden die Feststellungen über den römischen Imperialismus von E. Badian, R. Werner, H. E. Stier und A. N. Sherwin-White kritisieren.¹⁵

Badian versucht die Erscheinungsformen des römischen Imperialismus aus den Traditionen der senatorischen Aristokratie abzuleiten. Seiner Meinung

¹¹ A. HEUSS: *Der erste punische Krieg und das Problem des römischen Imperialismus*. Berlin 1970, 33.

¹² Über die *Otacilii* s. F. MÜNZER: *a. a. O.*, 67 ff.; *Der Kleine Pauly* 4. 379–380. Über die *Atilii Reguli* s. F. MÜNZER: *a. a. O.*, 56 ff.; *Der Kleine Pauly* 4. 1368–1369.

¹³ W. SCHUR: *a. a. O.*, 16.

¹⁴ J. CARCOPINO: *Points de vue sur l'impérialisme romain*. Paris 1934, 11, 69 ff.

¹⁵ E. BADIAN: *a. a. O.*; R. WERNER: *a. a. O.*; H. E. STIER: *a. a. O.*; A. N. SHERWIN-WHITE: *a. a. O.*

nach wird die Politik des Senats den zivilisierten Staaten des Ostens gegenüber durch das Bestreben, Annexionen zu vermeiden, charakterisiert. Der konservative Widerstand gegen Veränderungen der Verfassung, die die territoriale Expansion erforderlich machte, die oligarchische Eifersucht gegen die ausgezeichneten Heerführer, die Mißbilligung der Korruption der Provinzstatthalter und der Respekt gegenüber der griechischen Öffentlichkeit wirkten alle in dieser Richtung. Im Osten bemühte sich der römische Imperialismus, seinen verhüllten, hegemonialen Charakter zu bewahren, solange er nicht zu einem offenen Bekenntnis gezwungen wurde. Von dieser These ausgehend, sieht Badian im hegemonialen Imperialismus die außenpolitische Projektion des alten römischen *Cliens-Patronus*-Systems. Von Anfang an gab es eine Neigung der vornehmen Römer, ihre ärmeren Mitbürger durch Wohltaten an sich zu binden. Diese Ablenkungsmanöver der «leading classes» fanden ihre adäquate Erscheinungsform in der Ostpolitik Roms.¹⁶

Die Feststellung von Badian hat einen Wert: sie erkennt, daß die Hegemonie eine Erscheinungsform der imperialistischen Politik ist. Demgegenüber vermutet Werner, daß die Ausübung der Macht über fremde Staaten in der Form der indirekten Herrschaft kein Imperialismus, sondern vielmehr eine Hegemonie sei.¹⁷ Was Carcopino als offenen römischen Imperialismus (seiner Meinung nach nahm der römische Imperialismus seinen Anfang mit Scipio Africanus Maior und erreichte mit der Schlacht bei Pydna den Höhepunkt)¹⁸ bezeichnet, erachtet Badian für hegemonialen Imperialismus und Werner als Hegemonie. Wir vermuten ähnlich wie Badian, daß das Wesen der Politik wichtig ist, was für ein Ziel sie verfolgt; es ist eine taktische und strategische Frage, wie sie diese Zielsetzung erreicht.

Betrachten wir nun die Motive, die Badian hinter dem hegemonialen Imperialismus findet! Es scheint uns so, daß z. B. das folgende Zitat von Cicero die Vermutung Badians bestätigen kann: «Verum tamen quam diu imperium populi Romani beneficiis tenebatur non iniuriis, bella aut pro sociis aut de imperio gerebantur, exitus erant bellorum aut mites aut necessarii, regum, populorum, nationum portus erat et refugium senatus, nostri autem magistratus imperatoresque ex hac una re maximam laudem capere studebant, si provincias, si socios aequitate et fide defendissent; itaque illud patrociniū orbis terrae verius quam imperium poterat nominari.» (De officiis II. 8, 26—27.)

R. Schottlaender¹⁹ stellt bei der Analyse des Ausdrucks «patrociniū» richtig fest, daß er eine derartige Vorsorge bedeutet, die der *patronus* seinen

¹⁶ E. BADIAN: *a. a. O.*, 16 ff.

¹⁷ R. WERNER: *a. a. O.*, 504. Demgegenüber s. K. CHRIST: *Krise und Untergang der Römischen Republik*. Darmstadt 1984², 63: «Der Gebrauch des Begriffes 'Hegemonie' wäre ein Euphemismus für die irritierenden Formen römischer Interessenvertretung und Machtentfaltung in dieser Epoche.»

¹⁸ J. CARCOPINO: *a. a. O.*, 11.

¹⁹ R. SCHOTTLAENDER: *Römisches Gesellschaftsdenken*. Weimar 1969, 98.

clientes gegenüber im römischen öffentlichen Leben ausübt. Ist es aber richtig, was Cicero über die Politik Roms vermutet? Charakterisierte wirklich das patronische Verhalten die Außenpolitik Roms? Unserer Meinung nach wäre es gefährlich, Cicero Glauben zu schenken; von Cicero wissen wir nämlich, daß er der erste wirkungsvolle Propagandist des ewigen römischen Anrechts auf die Weltherrschaft gewesen ist. Werner²⁰ hat über ihn zutreffend geschrieben, daß er der Pionier der imperialistischen Ideologie des augusteischen Zeitalters gewesen ist.

Badian scheint Cicero Glauben zu schenken, als er in der römischen Ostpolitik des 2. Jhs. v. u. Z. die Verwirklichung des hegemonialen Imperialismus sieht, der durch das *Cliens-Patronus*-System charakterisiert sei. Es sieht aber so aus, daß auch Werner und Stier in den Bann der Stelle bei Cicero geraten sind, als sie die Außenpolitik Roms bewerten. Nach Werner²¹ hatte die römische Politik zwischen 200 und 146 gegenüber den Hellenen mehrere Phasen. Am Anfang dominierte die ethische Schutzverpflichtung des Stärkeren gegenüber dem Schwächeren, die in der Gedankenwelt der Römer so tiefe Wurzeln gehabt hat. Diese Verpflichtung reizte Rom, die Unabhängigkeit und Freiheit der Hellenen zu verteidigen, demzufolge verwirklichte sich zwischen 196 und 191 eine kaum bewußte römische Hegemonie über das griechische Mutterland. Dann aber ist diese Hegemonie immer drückender geworden, parallel mit dem Wachsen des römischen Bewußtseins, erreichte den Höhenpunkt 168/167, und bildete sich später zum offenen Imperialismus aus. Der unbegrenzte Imperialismus existierte schon 148/146. Werner überholt Badian, weil er die Veränderungen der römischen Politik in der Mitte des 2. Jhs. v. u. Z. erkennt. Er bezeichnet aber als Grund dieser Veränderungen die Vergrößerung des römischen Bewußtseins.

Stier untersucht ebenfalls die Ostpolitik Roms in ihrer Entwicklung.²² Er stellt fest, daß man in dieser drei Hauptphasen unterscheiden kann. Die erste Phase war das Zeitalter des Idealismus, als Rom durch seine Freundschaft gegenüber den Hellenen und seine Bewunderung für den klassischen Ergebnissen der griechischen Kultur ein getreuer Verbündeter der Hellenen war. Seit 192 aber, in erster Linie wegen der Leichtsinnigkeit der Aitolier, ist Rom mißtrauisch geworden und mußte endlich in der dritten Phase erkennen, daß es einen großen Unterschied zwischen den Hellenen des alten Zeitalters und den zeitgenössischen *Graeculi* gab. Die rücksichtslose, aber richtige Bestrafung der Hellenen folgte der peinlichen Erkenntnis. So — wie schon Mommsen nach Meinung Stiers richtig festgestellt hat — ist Rom gegen seinen Willen zum Herrn von Hellas geworden. Demzufolge bezeichnet Stier als charakteristi-

²⁰ R. WERNER: *a. a. O.*, 529.

²¹ Ebd. 561 ff.

²² H. E. STIER: *a. a. O.*, 191 f.

sesches Kennzeichen der römischen Strategie die Freundschaft gegenüber den Hellenen und dann die Ernüchterung durch die Schuld der Hellenen.

Badian, Werner und Stier gehen von dem idealisierten Wohlwollen Roms aus. Diese Voreingenommenheit fehlt erfreulicherweise in dem Buch von A. N. Sherwin-White: *Roman Foreign Policy in the East 168 B.C. to A.D. 1*. Bei der Untersuchung der römischen Ostpolitik beschäftigt der Verfasser sich mit der Wirkung der wirtschaftlichen Interessen, der realen Möglichkeiten aufgrund der Zahl der Legionen und der sozialen Machtverhältnisse auf die Ausbildung der außenpolitischen Schritte. Er betrachtet diese Tatsachen als Hauptfaktoren der römischen imperialistischen Strategie und hat Recht, obwohl auch er nicht genug markant die wirtschaftlich-sozialen Motive des römischen Imperialismus analysiert. Sherwin-White gelangt nicht zu der Erkenntnis, daß die Strategie der Ostpolitik Roms sich auf das kontinuierliche Ineinandergreifen der einzelnen Elemente gründet. So unterbewertet er die strategische Bedeutung des Friedens von Apameia 188, weil er nicht sieht, daß seine Aufgabe die Sicherung der balkanischen «Ordnung» Roms vom Osten her gewesen ist, dann betrachtet er die Tatsache, daß Rom nach der Balkanhalbinsel auch Kleinasien erobert, als «one of the more surprising turns in Roman history».²³

Gegen die Vermutungen von den erwähnten Verfassern sehen wir die imperialistische Strategie der römischen Ostpolitik auf folgende Weise. Rom hat nach dem zweiten Makedonischen Krieg ein Kräftegleichgewicht im Balkanraum geschaffen. Denn es schwächte seine bezwungenen Gegner nicht übermäßig und verhinderte gleichzeitig eine zu große Stärkung seiner Verbündeten. So war dort, wo die Aitolier mit Makedonien bzw. die Achaier mit Sparta einander das Gleichgewicht hielten, die Existenz politisch gleichermaßen schwacher Mächte charakteristisch.²⁴ Dann konnte Rom seine Heere aus dem Balkan zurückziehen und dort seine politischen Ansprüche ohne Militärkraft verwirklichen. Aber Antiochos der Große bedrohte diese balkanische Ordnung vom Osten her. Rom stärkte folgerichtig mit dem Frieden von Apameia seine kleinasiatischen Verbündeten Pergamon und Rhodos, so daß diese vom Osten her «den römischen Frieden» der Balkanhalbinsel verteidigen konnten.²⁵ Unserer Meinung nach kann man die römischen Eroberungen der Balkanhalbinsel nicht von den politischen Interessen Roms im Nahen Osten trennen. Vielmehr hat wohl Rom die Gebiete, die im Balkan erst später völlig unter seine Herr-

²³ A. N. SHERWIN-WHITE: *a. a. O.*, 80.

²⁴ E. BADIAN: *Rome and Antiochus the Great: A Study in Cold War*. in: *Studies in Greek and Roman History*. Oxford 1968, 122 ff.

²⁵ Der Text des Friedensbeschlusses: Polybios XXI. 42,1–27., Livius: XXXVIII. 38, 1–18. Über die den Pergamon berührenden Maßnahmen: R. B. MCSHANE: *a. a. O.* 150 ff.; E. V. HANSEN: *a. a. O.*, 92 ff.; D. MAGIE: *a. a. O.*, 950, Anmerkung 60; M. HOLLEUX: *Rome and Antiochus*. in: CAH VIII. 231 ff.; M. ROSTOVZEFF: *Pergamum*. in: CAH VIII. 603.

schaft gefallen sind, schon vordem in Sektoren gleichermaßen schwacher Mächte aufgeteilt und diese Ordnung teilweise durch Stärkung seiner entfernteren östlichen Verbündeten verteidigt. Wir betrachten diesen bis 188 dauernden Zeitraum als die erste Phase der römischen Ostpolitik. Nach 188 können wir eine Tendenz erkennen, deren Hauptfaktor die Überholung der Ergebnisse der ersten Phase ist. Diese zweite Phase wird durch die immer aktivere Intervention Roms in die balkanischen Angelegenheiten und den Gleichmut den kleinasiatischen Verbündeten gegenüber charakterisiert.²⁶ Dieser Zeitraum dauert bis 172. Nachdem es aber nach dem dritten Makedonischen Krieg zur Vorbereitung der direkten Machtübernahme über die Balkanhalbinsel gekommen war, erübrigte sich eine Unterstützung der Balkanhalbinsel aus dem Osten. Diese Erscheinung bestimmt die dritte Phase der römischen Ostpolitik. Deswegen provozierte Rom schließlich die Diskriminierungen Pergamons und Rhodos',²⁷ und so wurde auch Kleinasien, wie das vorher bezeichnete Eroberungsgebiet, zu einem Sammelplatz gleichermaßen schwacher Staaten.

Daher ist das Leitmotiv des das Schicksal Pergamons bestimmenden östlichen Strategie des römischen Imperialismus, daß Rom durch die folgenden Schritte zur Übernahme der Herrschaft kommt: zuerst die Stärkung der Verbündeten, dann durch die Schwächung der Verbündeten eine Ausbildung des Gleichgewichtes, endlich eine direkte Machtübernahme über die Verbündeten. So ist es völlig logisch, was Sherwin-White als überraschend wertet, nämlich die Eroberung Kleinasien nach 133.

Die patronische Schutzverpflichtung, die ethische Verantwortung dem Schwächen gegenüber, die idealisierte Freundschaft den Hellenen gegenüber — das alles hat niemals eine Rolle in der leidenschaftlosen und unerbittlich konsequenten Eroberungsstrategie Roms gespielt. Die Erscheinung dieser Begriffe in diesem Zusammenhang charakterisiert mehr die idealistische Anschauung der erwähnten Verfasser als die Politik Roms.

Budapest.

²⁶ I. KERTÉSZ: *Von Apameia bis Brundisium* (Kapitel aus der Geschichte der Beziehungen von Rom und Pergamon). in: *Annales Univ. Sc. Budapestiensis de Rolando Eötvös Nom. Sectio Classica IX—X*. Budapest 1982—1985. 79 ff.

²⁷ Ebd. 91 f.; J. BRISCOE: *Eastern Policy and Senatorial Politics 168—146 B.C.* *Historia* 18 (1969) 49 ff.

ON COLCHIAN SLAVES IN THE ANCIENT WORLD

Import of slaves from the region of the Pontus was a widespread phenomenon in the Ancient World. According to Polybius, «the countries adjacent to the Pontus provide us . . . with great numbers of slaves who are indisputably excellent» (Polyb., IV, 38). The trade in slaves from the North-Eastern and Eastern regions of the Black Sea was mentioned by Strabo (Strabo, XI, 2, 3, 12).

The problem of Thracian slaves, slavery and its sources in the Northern and Eastern regions of the Black Sea was repeatedly given serious consideration by the historians. Nevertheless, no special study devoted to Colchian slaves and their export from Colchis, as well as to the role played by them in the Ancient World has emerged up till now.

Epigraphic and literary sources are scarce and yet they make it possible to restore the general picture of slave export from Colchis, and to trace the routes of their penetration into Greek city-states. Nevertheless, one has to be very critical to the term «Colchian» (*Κόλχος*) when it is met in epigraphic sources. The definition of ethnic background of those who bore this name in Ancient epigraphy is a matter of decisive importance.

The researchers suppose that the bearers of the name «Colchian» were the foreign slaves from the Eastern region of the Black Sea. They proceed from the fact that the Greeks unable to pronounce barbaric names called their slaves with nicknames corresponding to their ethnic belonging. In order to substantiate this thesis the historians often quote Strabo's «Geography»: «slaves were named there (in Attica — G. Ts.) simply after the names of the countries they were brought from (for example, the «Lydian» or the «Syrian»), or got the names common in those countries, such as «Manes» or «Midas» for a Phrygian, or «Thybius» for a Paphlagonian» (Strabo, VII, 3, 12).

And yet, this custom mentioned by the Ancient author was not a universal rule. It has been repeatedly noted, that the Greeks themselves often had names derived from various ethnicones. As early as in the 8th c. B.C. the name «Persian» was given to Hesiod's brother, while the name «Cimmerian» was common among the citizens of Ephesus and Rhodes.

The earliest epigraphic sources with the name «Colchian» date back to the middle of the 6th c. B.C. Two black-figured vessels (a hydria and an

amphora) were found in Athens. The hydria bears an inscription «Colchian has made me», while the amphora is signed: «Euxisteus has made. Colchian has painted». Signatures with the name Scythian can also be found on the pottery.

Signatures with the names «Colchian» and «Scythian» written on the aforesaid black-figured vessels from the middle of the 6th c. B.C. are unlikely to point to the ethnic background of the artisans who made them. These vessels are decorated with the scenes from the Greek mythology, and the painting could not be discerned from the works of Greek craftsmen. It is hard to suppose that foreigners (Colchians and Scythians) could perceive the Greek mythology and managed to master local technics to the degree when their creations could not be discerned from that of the Greeks. It can be pointed out that the State Hermitage owns a hydria decorated with a scene of a wedding procession of Zeus and Hera, painted according to an inscription by a craftsman named Scythian. The elegant shape of the vase, laconism and clarity of drawing as well as the fineness of the engraving of details make it possible to consider the vessel to be one of the best examples of the black-figured style ceramics of the last quarter of the 6th c. B.C. It is rather unlikely that a Scythian craftsman could produce masterpieces of the Greek art. Therefore, the name Scythian reflects in this case not the ethnic belonging but the proper name of a certain Greek.

B. N. Grakov justfully supposes that there existed a tendency in Greece to engage a slave in those kinds of activity he had been taught at his homeland. It is unlikely that the Greeks could obtain a Colchian slave from Colchis who could decorate pottery because painted ceramics of this kind was not typical of the Colchian culture. And we think that it was similarly unlikely for a Colchian, who got to Athens, to learn the Greek language, mythology, and methods of vase-painting in a relatively short period of time he had for this purpose.

The aforementioned vessels from Athens date from the middle of the 6th c. B.C. It was during this very period that close trade and economic relations were established between the Eastern region of the Pontus and the Mediterranean. That is why Colchis and the Colchians were known to practically all Greeks. Previously the Greeks had been introduced to corresponding information by the myth of the Argonauts, the most popular myth after the epic of the Trojan war. The motifs of the myth of the Argonauts were often used in Greek poetry and vase-painting (Hesiod, Eumelos, Aeschylus, Euripides, Mimnermos, Anacreon, Pindar, Apollonius of Rhodes, Duris, etc.). Finally, it has to be mentioned that the term «Colchis» and «Colchians» as the names of the country and its people are not met in the Ancient Georgian sources. These terms were used by the Greeks in order to define Western Georgia and its population. Thus, «Colchis» and the «Colchians» were the Greek terms, and the

name Colchian could be born by Greeks. In this connection, attention must be given to the fact that one of the inscriptions from the 3rd c. B.C. mentions a Colchian the Byzantine. Zgousta supposes that in this case the name «does not have any ethnic meaning» and that the «Colchian» of this inscription is a personal name of a Greek.

Epigraphic sources from Bosphorus also yield some interesting data. Thus, a fragment of an Ionic lampion bearing an inscription *Κόλχος* was found in 1961 in Panticapaeum's archaic layer. According to paleographic data, the inscription dates back to at least the 5th c. B.C. The name «Colchian» used as a personal one can be met also on stelae. One of the stelae found in Kertch has an inscription: «Philocomos, the son of Colchian». Another stele with an inscription «Mazis, the son of Colchian» was found near Kertch.

Both above-mentioned inscriptions are dated from the 4th c. B.C. It shall be pointed out that Mazis is a Persian name, while Philocomos is a Greek one.

Some researchers when citing these sources make up their mind to answer the question: «Is not it possible that these data point to the presence of a certain Colchian ethnic stratum which had existed in the Bosphorian towns?» It is hardly probable that this question can be answered positively, because «Colchian» here is a personal name and not a definition of ethnic belonging; it is a patronymic for a Greek name in one case (Philocomos), while in the other case it is a patronymic for a Persian name (Mazis). It is necessary to emphasize that the name Colchian in its form *Χόλ[χος]* is encountered also in an inscription from the 2nd c. B.C. presumably from Gorgippia. A fragment of a slab is covered on both sides by a memberlist of some society. The fifth line of the back-side preserves the name *Χόλχος*. Inscriptions of this kind are typical of Gorgippia in the first centuries A.D. — they represent the lists of names of citizens of this town. Therefore, Colchian was a citizen of Gorgippia. This inscription is just another proof of the fact that in the Northern region of the Black Sea the name Colchian represented a personal name of a Greek.

Epigraphic sources of Olbia also yield some data for the solution of the problem of ethnic belonging of those who have born the name Colchian. One of dedicative inscriptions from the 6th c. A.D. mentions in its sixth line *Ῥαόδμης Κόλχον*. *Ῥαόδμης* — the archon of Olbia, while *Κόλχον* is a patronymic appellation. In this case the name Colchian is a personal name of a Greek.

The popularity of the myth of the Argonauts was conducive to the spread of the personal name Colchian both in Bosphorus and in the Mediterranean. In this connection it is interesting to note a certain detail preserved in the myth of the Argonauts: that the son of Aetos, the King of Colchis, had built Panticapaeum.

Close trade and economic links between Colchis and Bosphorus reflected in the archaeological sources also played an important part in spreading this

personal name. It is worth attention that despite the fact that Colchis had economic relations with other centres of Ancient Northern Pontus in the early period, epigraphic sources with the name Colchian were found only in Bosphorus, namely in Panticapaeum. As noted by V. F. Gaidukevich, «trade relations between Bosphorus and the littoral towns of Colchis were more pronounced than with other city-states of the Northern region of the Black Sea».

Nevertheless, there exist some epigraphic sources where the name Colchian indisputably points to ethnic belonging of either a slave or a freedman.

For example, the list of an Athenian slave-owner Caphisodor (415—414 B.C.) preserves among the names of Thracian, Syrian, etc. slaves the name Colchian, a slave for whom 153 drachmae were paid. Nearly the same price was given for a Scythian. Unfortunately, we have no idea of how the Colchian slave was obtained by Caphisodor and what was his occupation.

An epitaph from Athens which dates back to the Hellenistic times reads: «Euphrosyne of Chairemonos, the Colchian». According to the patronymic appellation, the decedent was either a freedwoman or a daughter of a freedman, and not a slave.

Delphic manumissions from the 2nd c. B.C. mention a woman Callo of Colchian descent who was sold by Psitira, the daughter of Nicholas, to Apollo of Pythium for five silver minas, and thus became free. It is worth notice that the Colchian woman had a Greek name *Καλλώ*. It cannot be excluded that she got this name for her beauty. Delphic manumissions preserve no mention of any other Colchian, while Armenians, Maeotians, Bastarnians, Sarmatians (men and women) are referred to frequently, and their price is approximately the same as in the case of the Colchian woman.

Thus, the name Colchian cannot be considered as a universal indicator of the ethnic belonging of those persons who bear it. In Athenian epigraphic sources from the 6th c. B.C. it represents the personal name of Greeks, the same is true for Bosphorus and Olbia, but in other cases it reflects the ethnic belonging of slaves imported from the Eastern region of the Black Sea.

Data of equal interest are preserved in the Ancient literary sources of information on slave-import from Colchis. Herodotus was the first author who tells us that the Colchians were obliged to provide the Persians every five years with *τὰ δῶρα* which consisted of a hundred boys and a hundred girls (III, 70). It can be presumed that these boys and girls were slaves.

Xenophon in his «Anabasis» wrote about a former Athenian slave who was a Macronian by origin (the Macronians were an Ancient Colchian tribe from the vicinity of Trebizond) (Xen.; Anab., IV, VIII, 4). He served Xenophon as a peltast. Macronian slaves apparently reached Athens via the markets of the South-Eastern region of the Black Sea, through Trebizond.

Alkiphron wrote in one of his letters about a Colchian slave woman: «I, the son of Anthemion, the richest man in Athens, and Axiothea who des-

cends from the family of Megakles, while the one who did it to us was parented by an unknown father and an alien mother who as I presume was a Scythian or a Colchian bought at the time of the new moon» (Epist., III, 61).

The account of Claudius Ellianus is also interesting: «Somebody, Dionisius by name, a merchant by occupation, who often went on various seafarings prompted by his greed and reached Maeotis and beyond, bought there a Colchian girl abducted by the Machlians, one of the local barbaric tribes». (Fr. 135, Hercher.)

According to literary sources, those engaged in piracy in the Eastern region of the Black Sea were the Achaians, Zikhs and Heniokhs, the inhabitants of the North-Western area of the Black Sea.

The earliest accounts of their piracy are narrated by Diodorus according to whom the Achaians and Heniokhs practised pillage at sea (Diod., XX, 25).

The exceptionally valuable data on piracy of the aforesaid tribes can be found in the works of Strabo. When describing the North-Eastern littoral of the Pontus, the geographer records that beyond Sindica and Gorgippia there is a coast of the Achaians, Zikhs, and Heniokhs; «its inhabitants live by the means of piracy, and for this end in view they have small, narrow, and light boats which can carry 25 men and only occasionally can accomodate 30 of them. . .». «In these boats they hold sway over the sea, attack ships and some localities or a town. After landing on an alien coast and hiding the camaras, they roam about the country in day-time and at night in order to capture and enslave people. They readily return their spoils for ransom» (Strabo, XI, 2, 12).

The following remark of Strabo is especially interesting: «It happens, that the rulers of Bosporus cooperate with them by providing them with anchorages, as well as with an opportunity to buy food and to sell the loot». (Strabo, XI, 2, 12)

The Taurian tribes also engaged in piracy (Diod., XX, 25), the same was true for the Satarchians. Though the Tanais was renowned as an important centre of slave-trade in the Northern region of the Black Sea (Strabo, XI, 2, 3), it is unlikely that the number of slaves captured by the Taurians, Heniokhs, Zikhs, and Achaians who engaged in piracy, could have large importance within the system of slave-trade of the Greek World in general, because the largest centre of piracy in the 4—3rd cc B.C. was Crete, and in the 2—1st cc B.C. — Cilicia.

As it is illustrated by the aforesaid epigraphic and literary sources, the import of slaves from Colchis began in the early 5th c. B.C. It cannot be excluded that Colchian slaves were brought to the Greek city-states even at an earlier date, but the sources preserve no data on this. As far as the epigraphic sources from the 6th c. are concerned, the term *Κόλχος* does not reflect an ethnic belonging of a craftsman, but represents a proper name of a Greek. In the Hellenistic epoch the sources mentioned only the names of Colchian

women. All of them were freedwomen. No indications of their occupation are preserved. We can assume that after being freed they were included in the category of metoeci as it took place in Athens.

The price of a Colchian slave was comparatively high — 153 drachmae — while a slave woman cost 5 silver minae. It is known that in the end of the 5th c. B.C. the cost of a grown-up man reached 167 drachmae, and that of a woman — 220 drachmae.

The Colchian, Macronian, Tibarenian slaves came to Athens, Delphi and Bosphorus as well as to other ancient centres mainly via the slave-markets. Conducing to this phenomenon were the close trade and economic links between Colchis and the Classical World, especially with the Island of Chios. Some insignificant numbers of slaves were provided by pirates.

It has to be emphasized that Colchis as well as the Northern region of the Black Sea did not represent an important slave-market for Athens and other states of the Ancient World. A. Vallon when analysing Delphian inscriptions from the 3—2nd cc B.C. furnishes some very interesting figures: «Within approximately 300 inscriptions which point to the origin of a slave we find 18 Thracians — 7 men and 11 women; 15 Syrians, of whom 10 were women; Phrygians and Lydians are less numerous: one man and one woman from each country; 7 Pelates — all are men; 3 Cappadocians; 3 Armenian men and one woman; 1 Illyrian man and 3 Illyrian women; 1 man and 2 women from the land of the Sarmatians; 1 woman from the tribe of the Bastarns; 2 Arabs, 1 Jew and 1 Jewess. Mysia, Bithynia, the country of the Tibarenes, Maeotis, Sydon, Cyprus, Egypt were all represented by one slave each.»

These data are testimony to the fact that the number of slaves from the Eastern (Colchis) and Northern regions of the Black Sea who lived in the cities of Greece was small as compared with the number of slaves from other regions of the Black Sea. Thrace, Asia Minor and finally Syria were the main sources of slaves in the Ancient World.

Kharkov.

Л. П. МАРИНОВИЧ

НЕКОТОРЫЕ ТЕОРЕТИЧЕСКИЕ ПРОБЛЕМЫ СТАНОВЛЕНИЯ ЭЛЛИНИЗМА

И поныне продолжают начавшиеся уже давно споры о периодизации эллинистического мира. Один из элементов этой дискуссии составляет вопрос о начале эпохи эллинизма. В отличие от вопроса о конце эллинистического периода, где предложено довольно много дат, на вопрос о начале его дается только два ответа: или 334 г. до н. э. — время, когда греко-македоняне двинулись на Восток, либо 323 г. до н. э. — год смерти великого завоевателя. За спором об этих датах стоит, если вдуматься, далеко не простой вопрос о том, как соотносится деятельность Александра Македонского с реальным ходом исторического развития. Нередко считали, что эллинистический мир — создание гения Александра. Действительно, его завоевания резко изменили судьбы и Эллады и Переднего Востока. Однако в последние годы довольно широкое хождение получила и другая концепция (П. Бриан, Х. Крайсиг): изменения, которые произошли на Востоке в результате походов македонского царя, — это нечто совершенно поверхностное, не затронувшее глубинных социальных явлений. С точки зрения этих исследователей, передневосточный мир и далее оставался традиционным миром «азиатского способа производства».

Не касаясь в данном докладе этой проблемы в ее общетеоретическом значении, мы хотели бы поставить лишь один вопрос, более конкретно-исторический, а именно: каково соотношение целей и результатов деятельности Александра Македонского, о которых можно судить с определенной долей уверенности, с исторической реальностью эллинистической эпохи. Иными словами, к чему стремился Александр и к чему привел реально ход исторического развития?

Невозможно преодолеть соблазна — начать с того, в чем наиболее полно выявляется различие между планами и стремлениями Александра и реальностью эллинистической эпохи. Александр, бесспорно, стремился создать единую огромную державу. Не будем сейчас спорить о том, планировал ли он создание «мировой» державы или нет: спор этот в значительной мере схоластичен. Хорошо известны его жесточайшие меры по отношению к сатрапам, проявившим хотя бы малейшее поползновение к отпадению, после возвращения из индийского похода. Результаты общеизвестны: распадение дер-

жавы началось уже чуть ли не на следующий день после смерти завоевателя. На месте единой державы возникает несколько государств: Македония, царства Птолемеев, Селевкидов, если считать только самые крупные. Дальнейший ход развития приводит к еще большему дроблению, особенно крупнейшего из них — Селевкидского.

Особое место занимает так называемая «восточная политика» Александра, т. е. его политика по отношению к народам Востока, вошедшим в состав нового государства. Эта политика, как известно, оказалась объектом многочисленных исследований. Иногда ее трактовали как политику «интернационализма и братства народов» (В. Тарн, Ч. Робинсон, А. Тойнби и др.). Некоторые исследователи (П. Клоше) даже утверждали, что в известной степени слияние народов оказалось почти достигнуто и полному завершению дела Александра помешали лишь его смерть и отсутствие преемника, способного поддержать единство империи. Кроме того, лучшие представители «духа Эллады» не приняли планов Александра и восстали против него. Другие исследователи (Ф. Шахермейр) в основе политики слияния видели не возвышенно-утопические, а сугубо прагматические мотивы: слияние народов должно было дать державе Александра единую и возможно более унифицированную массу подданных. Наконец, в политике слияния находят средство, направленное на приобщение всех завоеванных народов к высотам эллинской культуры. Возможно, ближе всего подошел к решению этой проблемы Х. Берве, который подчеркивал, что нельзя говорить о политике слияния всех народов, как определенном плане Александра. С его точки зрения, Александр стремился объединить властвующие народы македонян и персов, противопоставив их всем остальным подданным. Каковы бы ни были предполагаемые мотивы Александра, его цели и масштабы деятельности в этом направлении, никто не ставит под сомнение самое наличие такой политики, нашедшей свое выражение в привлечении персидской знати к управлению, поощрении смешанных браков и т. д.

Смерть Александра Македонского коренным образом изменила ситуацию и здесь. Политика «слияния народов» была отброшена преемниками Александра. Исследования последних десятилетий (в частности, просопографическое изучение Птолемеевского царства) показали, что высшие посты в эллинистических государствах занимали только македоняне и отчасти греки. Местное население в небольшом числе присутствовало на среднем уровне администрации и достаточно часто появлялось только на самом нижнем — на уровне деревни. Эллинистические правители отказались полностью от политики Александра, превратив свою систему в систему «колониального» типа с господствующим этносом завоевателей.

В тесной связи с этим вопросом стоит и другой — о роли иранцев в армии. Известно, что македонский царь в последние годы правления стремился включать иранцев в состав основного формирования армии — фалангу.

Обратившись к армии селевкидских царей, мы увидим, что основные формирования здесь носят этнический или «псевдоэтнический» характер — исключительно македонские. Местные контингенты, если они и включаются, — это исключительно вспомогательные силы. Напомним, какую роль сыграло введение египтян в состав птолемеевской фаланги накануне битвы при Рафии. Сам по себе это был своего рода акт отчаяния, обусловленный безвыходностью положения. Правители Египта, очевидно, сознавали всю опасность этой меры и не ошиблись в своих предвидениях.

Градостроительная политика Александра Македонского, хотя и продолжалась, но полностью были пересмотрены ее основные принципы. Сейчас не время говорить о существующих в науке многочисленных объяснениях целей и задач градостроительства Александра. В том числе высказывалось мнение, что в основании новых городов нашла одно из практических выражений политика «братства» народов, однако обычно считают, что ведущими были не идеальные, а вполне реальные мотивы — стремление контролировать завоеванные земли, наблюдать за торговыми путями и т. п. Вместе с тем совершенно ясно, что основанные города Александр не стремился превратить в полисы и предоставить им хотя бы видимость автономии. Политика его здесь диктовалась теми же автократичными принципами, какие отчетливо видны и в других сторонах его политики и деятельности.

Что же дальше? Селевкиды были вынуждены действовать более гибко, опираясь на традиции греков. Наряду с военными поселениями Селевкиды основывали настоящие полисы, которые обладали значительной автономией и были связаны с династией не только административно, но и политически, заняв важное, привилегированное место в общей структуре государства.

Пока речь шла о Востоке. Но отход от политики Александра наблюдается и на Западе, в Элладе. Восточный поход Александр начал не только как царь Македонии, но и как гегемон Коринфского союза и, согласно Коринфскому договору, полисы Эллады оставались формально свободными союзниками Александра. Сейчас уже ни у кого не вызывает сомнений общий характер эволюции политики Александра по отношению к этим полисам, его стремление ограничить их свободу, превратив греков в своих подданных, наряду с жителями других областей новой империи. По всей видимости, правы те историки, которые видят в «декрете о возвращении изгнанников» и в обожествлении Александра дальнейшие решительные шаги в этом направлении. Первоначально преемники Александра действовали в этом же направлении. Достаточно вспомнить ситуацию после окончания Ламийской войны. Однако в дальнейшем ситуация меняется. Уже в 319 г. до н. э. Полиперхонт от имени Филиппа Арридея объявляет о «свободе греков». В 315 г. до н. э. ему следует Антигон. Для нас сейчас важно не реальное значение этой вновь провозглашенной свободы. Важно другое — официальное провозглашение отказа от принципов политики Александра. Добавим к тому же, что когда завершилась

борьба диadoхов и обстановка в какой-то мере стабилизировалась, ситуация на Балканах стала совершенно иной, чем в годы правления Александра. Македония Антигонидов отнюдь не контролировала Грецию, здесь выросли собственные политические силы, такие как Ахейский и Этолийский союзы.

Все вышеизложенное, однако, отнюдь не свидетельствует, что реальный ход исторического развития полностью перечеркнул планы и свершения Александра. Историческая действительность была много сложнее, и мы можем отметить ряд тех направлений в его политике, которые, в конечном счете, не оказались перечеркнутыми, а напротив, были поддержаны и развиты.

Прежде всего, вопрос о трансформации власти Александра. Ни у кого не вызывает сомнения, что в ходе завоевания его власть возрастала. Он преодолевал сопротивление части знати, которая, опираясь на старые македонские традиции, стремилась в какой-то мере ограничить власть царя. К концу жизни Александр практически полностью отбросил все ограничивавшие его традиционные установления и власть его стала, в сущности, абсолютной. Такой была и власть эллинистических царей. Выражением ее стала формула, приписываемая источниками Селевку I: «решение царя всегда справедливо». В философии эта же, в сущности, формула звучит так: «Царь — это одушевленный демон».

При рассмотрении вопроса о трансформации власти Александра обычно исследователи основное внимание уделяют личностному моменту, изменениям в психологии Александра по мере завоевания все новых и новых земель и народов. При этом, как кажется, опускается одно обстоятельство: Александр завоевал древневосточное государство деспотического типа. Деспотия на Востоке была порождена, естественно, не характером правителей, а социальными условиями. Политическая структура и административный аппарат, который Александр практически оставил нетронутым, были ориентированы на подчинение верховной власти именно деспотического типа. Александр и его преемники неизбежно должны были воспринять эту установку системы, так как ничего иного и не могло в тех условиях быть ей противопоставлено; дилеммы не существовало. Абсолютная монархия, к которой стремился Александр в силу самой реальной обстановки, стала реальностью в эллинистическом мире.

Точно так же Александр только стремился к обожествлению, предприняв ряд шагов в этом направлении. В эллинистическом мире это стремление приобрело институализированный характер. Официальный династийный культ, существовавший и у Птолемеев, и у Селевкидов, включал не только умерших и живых царей и цариц этих династий, но и Александра Македонского, который возглавлял список обожествленных правителей. Александр стал своего рода «идеальным прообразом» эллинистического царя и «мистическим предком» каждой из восточных эллинистических династий.

Следовательно, можно считать, что в тех случаях, когда деятельность Александра находилась в известной гармонии с господствующей тенденцией развития завоеванного им мира, его мероприятиям и его политике (в той мере, в какой это была действительно политика, а не ряд мер, обусловленных конкретной обстановкой и потребностями дня) было суждено длительное будущее.

Наконец, коснемся еще одного последствия деятельности Александра. Ряд ученых (Ю. Кэрст, Р. Коэн, У. Вилькен) высказывали мысль о том, что Александр был «видным» и даже «великим» экономистом. Это положение подверглось в последние годы решительной критике и прямо (П. Бриан) и через посредство изучения монетного дела государства Александра Македонского. П. Бриан убедительно показал, что аргументы, которые приводились в подтверждение положения об Александре как «выдающемся» экономисте, слабы. Действия Александра в области финансов ограничивались простым стремлением получить как можно больше средств. Для этого использовались самые обычные пути, от прямого грабежа побежденных до регулярного взимания податей. Беллинжер назвал действия Александра «экстравагантными», указывая, что непроизводительные траты были столь велики, что даже грандиозных запасов драгоценных металлов, захваченных в сокровищницах Ахеменидов, могло хватить только на несколько лет. Современные нумизматические исследования показали, что в монетной политике Александра не было никакой системы, он просто применялся к обстановке, к реальным условиям, так что (добавим мы), строго говоря, вряд ли вообще правомерно здесь употребление самого понятия «политика».

Тем не менее именно с эпохи Александра начались очень серьезные экономические изменения на Востоке. Восток вступил в период «монетарной» экономики, товарно-денежные отношения, начиная с этого времени, здесь бурно развиваются. Конечно, у Александра не было никакого плана экономического преобразования Востока. Создание им монетных дворов и чеканка монеты диктовались соображениями чисто практическими, сиюминутными, так как нужно было оплачивать армию и т. д. Однако в результате этих действий начался бурный процесс, не зависящий от воли Александра. Новые города на Востоке стали своего рода «оазисами» товарно-денежных отношений среди «пустыни» домонетных форм обращения. Более того, во многих областях Востока уровень экономики был уже достаточно высок и денежное обращение греческих городов стало своего рода детонатором для дальнейшего развития товарно-денежных отношений на многих территориях.

Подведем некоторые итоги. Нам представляется, что включать период походов Александра в эпоху эллинизма было бы неправомерно. Предпочтительнее рассматривать это время как своего рода переходный период от классики к эллинизму. Поход Александра создал условия для возникновения эллинизма, поскольку он сокрушил Ахеменидскую державу и в ходе его происходит завоевание тех пространств Востока, где разворачивается позднее

«историческая драма» эллинизма, но вместе с тем, исторический процесс на этих территориях пошел во многом по-иному, чем думал и действовал Александр. Становление эллинизма означало, в известной мере, не столько продолжение процессов, начатых Александром, сколько преодоление их. Именно последнему аспекту становления эллинизма обычно уделяется недостаточно внимания, и мы старались выделить эту сторону, чтобы подчеркнуть диалектическую сложность процесса становления эллинизма.

В последние годы вновь оживился интерес к роли личности в истории. Материалы по проблеме «Александр Македонский и становление эллинизма» дают определенную информацию для изучения этой проблемы в общетеоретическом плане. Как ясно, даже такая гениальная личность, как Александр, обладающая такими силами и такими ресурсами, какими обладал он, не смогла изменить общего течения истории. Когда его планы приходили в противоречие с основными тенденциями развития общества, эти планы ход истории «подминал» и отбрасывал. Но, с другой стороны, не надо забывать того, что истории понадобилось определенное время, чтобы стало ясно, что именно из сделанного Александром или из его планов соответствует ходу исторического процесса, а что ему противоречит. Это последнее соображение предостерегает нас против того, чтобы упрощенно, механистически рассматривать процесс развития общества, где историческая необходимость действовала бы с силой математического закона. Общие закономерности исторического развития выявляются не на уровне событийной истории, а на уровне рассмотрения истории как длительного процесса, истории «long durée», если воспользоваться терминологией, которую любили сторонники школы «Анналов».

Москва.

ГРЕЧЕСКАЯ ИДЕОЛОГИЯ IV В. ДО Н. Э. И ЭЛЛИНИЗМ

С походами Александра Македонского начался новый этап в развитии древнего мира, традиционно обозначаемый как эллинизм. Какой бы смысл мы не вкладывали в этот термин, бесспорно одно: эллинизм был попыткой контакта Эллады, концентрирующей тогда европейскую культуру, с Востоком. Попытка эта не первая и не последняя, но занимающая особое место благодаря масштабности и срокам осуществления.

Для ее понимания и оценки, нам кажется, важно не только изучение происходивших процессов, их результаты, но и анализ исходных позиций, занимаемых каждой из контактирующих сторон. Здесь можно выделить три основных направления — политическое, экономическое и идеологическое. В данном докладе внимание будет сосредоточено на сфере идеологии. Успех или неуспех контактов в этой области, их интенсивность зависят от многих причин — уровня развития культуры, ее интравертности или экстравертности, длительности взаимодействия с другой культурой. Немалую роль играет своего рода подготовленность идеологии к восприятию чуждых идей и взглядов, возможность изменить направление развития.

Ведущей линией греческой идеологии IV в. до н. э., особенно непосредственно перед походом Александра Македонского, было враждебное отношение к Востоку, возникшее во время греко-персидских войн и столь ярко проявившееся в философии, художественной литературе, публицистике Эллады последующего периода. Примеров здесь великое множество, начиная с тезиса Аристотеля, что раб и варвар — понятия тождественные, и кончая концепцией панэллинизма, построенной на конфронтации греков и варваров. Речи политических ораторов и пьесы комедиографов, произведения, наиболее близкие к массовому сознанию, показали, что политико-культурное противостояние между греками и варварами существовало не только на теоретическом, но и на бытовом уровне. Политический строй греческих государств был совершенно иной, чем на Востоке. Культура Эллады, ее экономика, общественная психология, система ценностей, этические нормы создавались по совершенно иным принципам, чем на Востоке. Подобная ситуация создавала серьезные препятствия для контактирования и отнюдь не способствовала взаимопониманию и ассимиляции.

Вместе с тем в греческой идеологии можно выделить направления, не совпадающие с преобладающей тенденцией и даже противостоящие ей. Так, в этническом самосознании, построенном на оппозиции «мы — они», далеко не всегда отношение к иноземцам было враждебным. Наиболее яркий пример здесь — Геродот и его характеристика неэллинских этносов. О том, что в восприятии эллинов Восток обладал и позитивными чертами, показывает их отношение к Египту, который признавался страной древней и высокой культуры, оказавшей значительное влияние на Элладу. В трудах греческих мыслителей IV в. до н. э. Египет превратился в синоним устойчивости и правильного государственного управления. Особенно восхвалялись его законы. Достижения Востока в области государственного управления постепенно превратились в эталон мудрости, на них стали ссылаться, когда хотели подчеркнуть правильность эллинских институтов или описать идеальное polisное устройство. В сущности, в IV в. до н. э. ссылки на древность и мудрость восточных обычаев выполняли ту же функцию, что и обращение к конституции предков (*πάτριος πολιτεία*) или законам предков и имели очень мало общего с реальным Востоком.

Следы данной тенденции можно обнаружить даже в таком ярко выраженном негативном стереотипе как отношение к Персии. Хотя греки постоянно подчеркивали, что подданные Великого царя — толпа рабов, пресмыкающихся перед своим правителем, что они низки и полны раболепного страха, механизм власти единоличного правителя, позволяющий функционировать огромной, этнически пестрой державе, неизменно притягивал их.

Отсюда тенденция периодически переносить наиболее жгучие теоретические проблемы полиса на Восток. Поэтому закономерна известная беседа у Геродота трех знатных персов о наилучшем способе управления государством. Этим объясняется и повышенное внимание к личностям выдающихся персидских царей и полководцев, и стремление Ксенофонта поставить свой гипотетический эксперимент идеального воспитания именно на персидской почве.

Данное направление предстает довольно устойчивым идеологическим штампом. Таким образом, хотя в этническом самосознании эллинов и преобладало отрицательное отношение к варварам, иноземцам, оно не было единственным. Существовала отчетливо выраженная линия доброжелательности к восточной культуре и обычаям. В тех случаях, когда греки не вступали с носителями этой культуры в длительные и ожесточенные конфликты, данная линия оставалась неизменной. Так было с Египтом. В противном случае ситуация менялась и акцент ставился на неприятии и враждебности, но следы прежнего отношения все-таки сохранялись. Греко-персидские войны сформировали в идеологии ненависть и презрение к персам, но остался интерес к Персии. И в произведениях, не связанных с конкретными политическими ситуациями, а носящих условно-теоретический характер, эллинские авторы отдают Персии должное.

Политическая система Греции и ее теоретическое обоснование неизменно противопоставлялись восточным концепциям власти. Вместе с тем как в теории, так и на практике существовали тенденции, которые облегчали полисам вхождение в принципиально отличное от них государственное образование, помогали общественной психологии приспособиться к новым условиям.

Две волны тиранических режимов, сначала в VI в. до и. э., а потом в IV в., породили у античных мыслителей сначала пристальное внимание к данной форме правления, а затем ее оправдание. Тема соотношения единовластия с демократией и олигархией, изучение характерных особенностей тирании настойчиво повторяется у Платона, Аристотеля, Ксенофонта, Исократ. Был создан литературный образ просвещенного властителя. В «Киропедии» читатель IV в. знакомился с новым типом государства, соединившим черты полиса и монархии. Причем создано это государство было путем завоевания, и во главе его стояла сильная личность.

Для философов и публицистов IV в. все это было скорее игрой ума, пробой пера, нежели реальной политической категорией. Однако для раннеэллинистических правителей фигура идеального монарха и свойственного ему образа действий приобрела иной смысл. Особой популярностью стал пользоваться тезис о способах создания державы, о праве единоличного правителя не только захватывать территорию, но и распоряжаться землей, завоеванной копьем, по своему усмотрению. Диадокхи связали его затем с правом на царскую корону и на расширение власти царя.

Полисной идеологией были разработаны и отдельные элементы царского двора в эллинистических монархиях. Ожесточенные распри греческих государств способствовали появлению на политической арене новых влиятельных фигур — военачальников и их ближайшего окружения. Сосредоточив в своих руках военную и гражданскую власть, они оказывали заметное воздействие на внутреннюю и внешнюю политику полиса. Расцвет наемничества привел к ослаблению связей внутри гражданского коллектива и усилению личностных связей. Ксенофонт одним из первых сумел заметить эту новую тенденцию, обозначив друзей, *φίλοι*, правителя как его наиболее надежную опору. Институт друзей в его описании стал элементом государства нового типа. История раннеэллинистических монархий показывает роль друзей как в завоевательных походах, так и в становлении и укреплении власти диadoхов. *Φίλοι* постоянно привлекались к правлению, Антигон, например, создал совет друзей, совместивший в себе военные и совещательные функции, а также функции трибунала. По мере укрепления власти царя их полномочия постепенно сокращались.

В культе эллинистических правителей, названных В. Эренбергом политической религией, прослеживаются не только восточные, но и греческие корни. Начало этому феномену положила, видимо, Пелопоннесская война.

Необычайно высоких почестей были удостоены популярные спартанские полководцы Брасид и особенно Лисандр. В святилищах были выставлены его изображения. По свидетельству Плутарха, ему воздвигались алтари и приносились жертвы как богу. На Самосе традиционный праздник в честь Геры был преобразован в праздник Лисандра.

При всей уверенности греков в превосходстве своей культуры над какой бы то ни было другой, все же высказывались взгляды на единство эллинов и варваров как человеческого социума. По мнению Антифона все люди равны по природе, сомнение в неполноценности варваров высказывал Гиппократ. И даже оформивший концепцию панэллинизма Исократ трактовал дар речи, *λόγος*, как исходный толчок и одновременно квинтэссенцию цивилизации. Логос выступает показателем степени приобщенности к культуре, уровня ее развития. В таком случае варваром человек становится не в силу этнического происхождения, а лишь потому, что в малой степени разделяет дар логоса. Кстати, именно данный тезис был положен в основу одной из стратификаций при эллинизме, четкого отличия образованных от необразованных.

И наконец, некоторые греческие политические и юридические понятия, пропагандистские лозунги благодаря поливалентности значения могли быть использованы для завоевательных походов и оформления эллинистических государственных структур, фиксации места полисов в них. Идея единства, *δμόνοια*, основа панэллинизма, первоначально означала единство против варваров, Александр Македонский впоследствии трактовал ее как всеобщее согласие этносов, живущих на покоренной им территории. Прежде всего — как лояльность победителей по отношению к побежденным и наоборот. В III в. до н. э. Македония оформляла свое господство над Элладой при помощи таких понятий, как *πάτριος πολιτεία*, *κοινὴ εἰρήνη*.

Многие примеры подтверждают процесс частичной рецепции греческого права в эллинистических монархиях. Для обозначения статуса полисов как в классической Греции, так и в эллинистических государствах употреблялся термин *αὐτονομία*, хотя он и фиксировал различные юридические ситуации.

Таким образом, в недрах греческой идеологии IV в. до н. э. существовали направления и тенденции, которые либо теоретически готовили почву для контактов греческой и восточной цивилизаций, либо уже смоделировали некоторые варианты управления, структуры и идеологии эллинистических монархий. Неоднозначность многих терминов пропаганды, понятий политики, права, культуры привела к тому, что будучи выработанными идеологией греков для обозначения типично греческих явлений, они сыграли важную роль в формировании эллинизма.

Во всех перечисленных случаях мы имели дело не с основными направлениями полисной идеологии, а лишь с ее оттенками, второстепенными явлениями. При определенном интересе к другим культурам эллины в целом глу-

боко презирали варваров. Идея единовластия не была ведущей для политической теории классического полиса. Хотя некоторых полководцев и окружал ореол полубожественности, это было исключением, а не правилом. Периферийный оттенок имели и трактовки понятий, которые впоследствии, при эллинизме, вышли на первый план. Так, в IV в. до н. э. автономия имела два варианта значения. Один был универсальным и общепризнанным, он означал право государства на независимую внутреннюю и внешнюю политику. Другой, локальный вариант, имевший оттенок подчинения, означал статус полиса, входившего в межполисное объединение. При эллинизме данные варианты поменялись местами по значимости.

Следовательно, мы можем говорить об известной подготовленности идеологии греческого полиса к включению его в иной, отличный от классической Эллады, политический, экономический и культурный социум. Периферийный, второстепенный, локальный уровень эллинских государственных и культурных понятий помог осуществить переход Греции на новую ступень развития и помог ее адаптации к новым историческим условиям.

Москва.

ФОРМЫ ВЗАИМООТНОШЕНИЙ ЗНАТИ И РЕМЕСЛЕННИКОВ В ДРЕВНЕМ РИМЕ

(II в. до н. э. — II в. н. э.)

Ремесло, наряду с сельским хозяйством, было основной формой трудовой деятельности в античности и занимало в древнеримской экономике значительное место. Однако античное ремесленное производство не получило еще в научных исследованиях столь же глубокой и полной разработки, как сельское хозяйство. К дискуссионной и до сих пор не до конца еще исследованной теме относится и проблема взаимоотношений между ремесленниками и представителями знати как в Риме, так и в итальянских муниципиях.

В современных исследованиях, посвященных анализу древнеримской экономики, мимо этого вопроса пройти невозможно. Однако авторами чаще всего декларировалось представление о недостойности торгово-ремесленной деятельности для представителей знатных фамилий. Между ними и лицами, занимающимися ремеслом и торговлей, создавалась непроходимая пропасть. Такая точка зрения восходит традиционно к античным авторам, которые негативно оценивали занятия ремеслом (Cic. De off. I. 150; Actius. Brutus. Fr. 18; Lucian. Somn. 9; Sallust. Ep. II. 5.6). Эти ходячие представления о недостойности торгово-ремесленной деятельности для порядочного гражданина заслонили собой проблему, каким все же было взаимоотношение ремесленников и знати в древнем Риме.

В массовых источниках (надгробных надписях, рельефах, клеймах на керамике и других ремесленных предметах и т. д.), где отражается ремесленная деятельность и сбыт произведенных товаров, значительное место занимают лица невысокого социального положения. Однако в этих источниках встречаются и имена древнеримской знати, как столичной, так и муниципальной. Это несомненно свидетельствует о их заинтересованности и даже участии в организации ремесленного производства.

Рассмотрим отношение знати к ремесленникам, работающим в городских мастерских. Если внимательно проанализировать имеющиеся в нашем распоряжении источники, письменные или археологические, полученные при раскопках Помпей и других античных городов, то окажется, что действительно у нас нет ни одного свидетельства тому, что знать непосредственно, так сказать напрямую, владела ремесленными мастерскими. Письменные источники по этому поводу молчат, а археологический материал, в частности из

Помпей, не позволяет это сделать. Дома, которыми владела помпейская знать и которые зачастую занимали практически целый квартал, были окружены лавочками и мастерскими. Так, дом Пансы (VI, 6, 17–21), принадлежавший родам Арриев, а затем Аллиев, отделен от хлебопекарен. Дом Попидиев отделен от мастерской их вольноотпущенника ланифрикария Дионисия (I, 4, 26). Нет ни одного случая, чтобы таберны и мастерские соединялись с домами знати проходами и составляли с ними неразрывное целое. Наоборот, в домах богатых вольноотпущенников и peregrinorum, которые не входили в *ordo decurionum*, двери из мастерских и лавок вели напрямую во внутренние покои дома. Например, вольноотпущенник Марк Теренций Эвдокс владел мастерской и таберной, сообщающимися с внутренними покоями огромного дома (VI, 13, 6–9). Вольноотпущенник Фуфиций Януарий владел большим домом и устроенной в нем пекарней (VI, 11, 9–10). Коссий Либан, человек невысокого социального положения, был собственником пекарни, постоянного двора и термополия (VI, 2, 3–6. 30). И эти примеры можно продолжать. Создается впечатление, по крайней мере по археологическому материалу, что уже богатый и знатный муниципал отгораживался от прямого участия в организации торгово-ремесленной деятельности.

Но в нашем распоряжении много свидетельств, что в знатных богатых семьях были ремесленники. Колумбарии римской знати Статилиев (CIL VI, 6213–6619), Волузийев (CIL VI, 7281–7394) и другие дают перечисление различных ремесленных специальностей: пряж, ткачих, пекарей, фуллонов, плотников, каменщиков и т. д. Этот же набор ремесленников прослеживается и у муниципальной знати. К этому можно добавить широко распространенные упоминания на клеймах знатных лиц, владевших рабами, занятыми в керамическом производстве. Так, на керамических клеймах из Помпей упоминаются в частности члены *ordo decurionum* Луций Эвмахий (CIL X, 8042, 47), Луций Сагиний (CIL X, 8042, 90) и даже римский император (CIL X, 8042, 36). Получается казалось бы парадоксальная на первый взгляд ситуация: ремесленники у знати есть, а мастерские не прослеживаются. Чтобы уточнить, что же означает данная ситуация, необходимо сделать небольшое отступление.

Когда мы касаемся форм развития ремесленного производства, то, как правило, всегда в марксистской исторической литературе оно анализируется только с точки зрения степени зрелости связей с рынком. Отталкиваясь от методологических положений В. И. Ленина (Полн. собр. соч. т. 3, с. 328–331), историки выделяют домашнее ремесло, производство на заказ и производство на рынок. Выделенные как ступени перехода от домашнего, натурального производства к товарному они точно характеризуют этот процесс. Но являясь универсальными для всех эпох и народов, такой подход к ремеслу в силу этой своей универсальности затушевывает специфику античного римского ремесла, его своеобразие. При таком подходе опускается социальная структура общества, его общинные и фамильные институты, система межлич-

ностных связей. Кроме того искажает реальную картину античного ремесла прямолинейный подход исследователей к ремеслу как целой, единой отрасли, наподобие современным отраслям промышленности. Такой подход неизбежно приводит в результате к вольной или невольной модернизации античного ремесленного производства, так как в древнем мире ремесло никогда не было единой отраслью.

Чтобы избежать этих искажений и ошибок, ремесло следует дифференцировать с точки зрения характера производства, его организации и рассматривать, для удовлетворения чьих потребностей функционировало ремесло в древнем Риме. Если под таким углом зрения проанализировать ремесленное производство, то сразу бросается в глаза, что ремесло в Риме начиная с царской эпохи развивалось в двух параллельных направлениях. Одно — это ремесленная деятельность, обеспечивающая потребности каждой, отдельно взятой фамилии и организованная под руководством *pater familias*. Другое

это деятельность по обеспечению потребностей общины, и это производство находилось под контролем общины (*civitas*). Согласно традиции, в царствование Нумы были учреждены первые коллегии (Plut. Numa, 17), которые призваны были обеспечить потребности всех членов общины, которые не могли быть удовлетворены силами внутри фамилий. И эти два направления в развитии ремесла прослеживаются на протяжении всего республиканского и ранне императорского периодов.

Оставим пока в стороне организацию ремесел, направленных для производства в интересах всей общины и объединенных, как правило, в коллегии, и рассмотрим только лишь семейное ремесло. Обратимся сначала к набору специальностей у рабов-ремесленников, находившихся в собственности у знатных лиц. Среди таких ремесленников отмечены сукновалы, ткачихи, прядильщицы, кожевники, сапожники, пекари, плотники, штукатуры, мраморщики и т. п. Основную массу ремесленников составляют специалисты, так или иначе связанные с переработкой сельскохозяйственной продукции, а также с ремонтными работами. Такая ситуация выглядит закономерной. Она диктуется формой частной собственности глав фамилий. Ведь будучи землевладельцами, и порой довольно крупными, римская знать стремилась рационально организовать деятельность сельской и городской частей своей фамилии. Чтобы удовлетворить потребности фамилии и получить доход, организовывалось хранение и переработка сельскохозяйственной продукции, изготовление ремесленных изделий из этого сырья и даже сбыт, если это могло приносить доход, а также ремонт инвентаря и помещений.

Такое отношение к эксплуатации земельной собственности фамилии характерно как для муниципальной знати, так и для столичной. Хрестоматийно известны примеры организации подобной ремесленной деятельности *pater familias* в *familia rustica*, донесенные в письменных источниках. Катон имел кузницу, ткацкие станки и старался по возможности занять ремонтом

своих рабов (Cat. De agr. 7.2; 10.4; 14.2; 1.7; 16). Варрон уже рекомендует нанимать или, если это по карману, покупать ремесленников, которые трудились в мастерских в сельском поместье, а также разрабатывать песчаные, глиняные карьеры и рудники (Varr. R. R. I. 16.4; I. 2.21–22). Этот процесс отмечается и дальше у Колумеллы, у которого были и мастерские в поместье и изготавливались необходимые керамические сосуды и другие предметы и велись ремонтные работы (Col. I. 6; XII. 3.1; 9; 44; I. 6.20). И ведь они сами заботились об организации ремесленного производства и советовали заниматься этим другим владельцам вилл, и ничего предосудительного в этом не видели. Этим советам несомненно следовали. По крайней мере наличие керамистов у крупных землевладельцев отмечено повсеместно. Справедливости ради, надо отметить, что были у знати и ремесленники других специальностей: ювелиры, врачи, цирюльники и т. п. Но их задачей также было обеспечение потребностей знатных фамилий.

Социальный состав ремесленников под властью *pater familias* однозначен – все они рабы. Основную массу рабов ремесленных специальностей в древнем Риме давали как раз ремесленники, трудившиеся для удовлетворения нужд фамилии. Преобладание рабов и отпущенников прослеживается как раз в тех отраслях, которые на протяжении всей античности существовали в рамках фамилии или которые первоначально выполнялись силами фамилии, а затем выросли до уровня общинных ремесел. Например, хлебопечение, различные виды обработки шерсти: прядение, ткачество, сукновальение и другие ремесла. Наоборот, в тех ремеслах, которые уже с ранних времен служили для интересов всей общины, специалисты-ремесленники, как правило, были свободными. Характерен пример Остии. Среди остийских перевозчиков и остийских плотников было только несколько отпущенников, а остальные – свободные. А в списках других ремесленных коллегий числятся только свободные (CIL, XIV, 250; 299; 407). Конечно эти сведения нельзя абсолютизировать, но данные тенденции прослеживаются довольно четко.

Теперь кратко рассмотрим эволюцию ремесленного производства в рамках фамилии. Уровень производства в ремеслах, обслуживающих потребности фамилии, первоначально был незначительным. Он по крайней мере уступал уровню производства у ремесленников, независимых от знати и обслуживавших все население общины. В первом случае он не выходил первоначально за рамки домашнего ремесла, а у свободных ремесленников он функционировал на уровне производства на заказ и на рынок. Но в эпоху конца поздней Республики и ранней Империи семейное ремесло выходит за рамки фамилии и дополняет своими изделиями рынок. Особенно ясно это прослеживается по клеймам на кирпичах и керамической таре, и посуде, которая широко распространяется в древнем Риме. Изделия рабов таких знатных кампанских фамилий как Эвмахии, Цецилии и др., встречаются не только в Италии, но и за ее пределами.

Это ведет к тому, что конкуренция на рынке становится не просто столкновением отдельно взятых ремесленников, но противоборством фамильного и общинного ремесленного производства. И за спиной фамильных ремесленников-рабов и отпущенников стоял авторитет их знатных хозяев, что дополняет экономическое соперничество внеэкономическим влиянием знати, а это давало преимущество ремесленникам фамилии. Недаром члены городской общины так настойчиво протестовали против стремления сенатора Соллерса устроить рынок в своем поместье. Но авторитет сенатора оказался сильнее просьб горожан (Plin. Ep. V. 4. 1–2). Фактически вопрос о том, кто победит в этом соперничестве в конечном итоге сводится к вопросу, смогут ли знатные фамилии подчинить себе экономическую жизнь общин.

Изменение уровня развития фамильного ремесла открывает в свою очередь и новую фазу взаимоотношений знатных фамилий и ремесленников. Как ремесленники выносят свои товары за пределы фамилий, так и члены знатных фамилий распространяют свое влияние на тех ремесленников и те отрасли производства, которые не были ранее под их властью, но в которых они были так или иначе заинтересованы. В конце Республики – начале Империи быстро растет количество ремесленных коллегий, которые полностью контролируют производство и сбыт в городах. Знатные фамилии, которые были заинтересованы в реализации своей сельскохозяйственной продукции из поместий, вступают в связи с этими ремесленными коллегиями. Именно в это время чрезвычайно широко распространяются патронатные отношения и покровительство в самых различных формах коллегиям. Патроны сооружали здания для коллегий, делали денежные пожертвования и оказывали другие виды помощи. Так уже упоминавшаяся Эвмахия из Помпей, располагавшая значительными земельными владениями, где находились пастбища, покровительствовала шерстоделам в городе. Она построила для них здание, которое использовалось для сбора коллегии и продажи шерсти и одежд (CIL X, 810, 813). Подобные формы патроната со стороны членов *ordo decurionum* дошли и из других античных городов и, как правило, были связаны с коллегиями, участвовавшими в переработке сельскохозяйственного сырья.

Таким образом, тесные контакты между представителями знатных фамилий и ремесленниками были постоянными и интенсивными главным образом в фамильном ремесле. Причем занятие торгово-ремесленной деятельностью, опосредованное фамильной земельной собственностью, никогда не считалось предосудительным, если даже ремесленное производство выходило за рамки домашнего производства и потребления. С ремесленным производством, функционирующим для нужд общины, эти связи были многоступенчатыми, опосредованными множеством косвенных связей. Такие контакты тяготели только к тем формам ремесленной деятельности, которые были связаны с переработкой сельскохозяйственной продукции. Сами связи представителей знати также развивались и видоизменялись вместе с ростом и

развитием ремесленного производства. К периоду ранней Империи произошел постепенный перенос внимания с отдельных ремесленников на целые коллегии в виде патроната.

Все это показывает, что роль знати в организации торгово-ремесленной деятельности была более активной и интенсивной, чем это освещено в исторической литературе.

Москва.

E. SCHUHMANN

DIE CHARAKTERISTIK DER HETÄREN IN DEN KOMÖDIEN DES PLAUTUS ALS WIDERSPIEGELUNG IHRER SOZIALEN STELLUNG

Bei den 25 Hetären, die in den Komödien des Plautus die Bühne betreten, können wir zwischen 15 Libertinen und 10 Sklavinnen unterscheiden. Speziell die 15 Libertinen sind aktive Träger des Komödiengeschehens; die Sklavinnen spielen untergeordnete Rollen.

In dem Tagungsprotokoll der GIREA-Colloquia, Warschau 1987, wird für Interessenten bald nachzulesen sein, wie Plautus die soziale Stellung der Hetären durch ihre Namen, ihre Aufenthaltsorte, ihre Liebhaber und ihre Verdienstmöglichkeiten allgemein charakterisiert.

Heute nun möchte ich Ihnen Beispiele dafür nennen, wie die einzelnen Charaktereigenschaften der Hetären ebenfalls ihre soziale Lage widerspiegeln bzw. wie sich aus ihrer sozialen Stellung bestimmte Verhaltensweisen ergeben. In diesem Zusammenhang werden Sie auch erkennen, wie bildreich die plautinische Sprache bei der Charakteristik der Hetären ist.

Es gibt folgende Eigenschaften, die für die plautinischen Libertinen als typisch gelten können: Gewinnsucht, verführerisches Wesen, Unaufrichtigkeit, Putzsucht. Die Hab- und Gewinnsucht der Hetären ergibt sich aus ihrer sozialen Stellung. Die freie Hetäre muß selbst für ihren Lebensunterhalt sorgen. Die unfreie Hetäre muß für einen Kuppler das Geld heranschaffen. Will man die Gunst einer Hetäre besitzen, muß man Geld zahlen, und zwar nicht wenig. «Genuß für Geld» heißt die Devise — oder von der Hetäre aus gesehen «Dienstleistungen für Geld»; *opera pro pecunia* (Asin. 172). Um des Verdienstes willen gibt die Hetäre ihren Körper zum allgemeinen Gebrauch hin, heißt es in den «Bacchides» (Bacch. 863). Die Hetäre Erotium in den «Menaechmi» sagt ganz offen, daß der Liebhaber für sie Gewinn und Nutzen darstellt (Men. 357 f.). In den «Bacchides» wird die Gewinnung eines jungen Liebhabers mit einem gut geglückten Fischfang verglichen (Bacch. 102). Einen obszönen Nebensinn hat die Meinung des Sklaven Epidicus, daß die meisten Hetären unter ihren Kleidern Fischfangnetze mit sich tragen (Epid. 216).

Ein Sklave, der die Geschenke seines Herrn zu einer Hetäre bringt, vergleicht diese mit einem Meer, welches alles in sich aufnimmt, ohne überzulaufen (Truc. 568 f.). Im Prolog des «Truculentus» (12—14) heißt es, daß die Hetäre Phronesium sehr habgierig ist. Es wird gleich noch hinzugefügt, daß alle so sind,

die es verstehen, sich richtig lieben zu lassen (Truc. prol. 17). Ihren Liebhaber bringt Phronesium allmählich um Besitz und Ansehen (Truc. 45). Die Magd der Phronesium sagt, daß alles, was der Liebhaber einst besaß nun in den Händen der Hetäre sei (Truc. 217, 572—574). Der Sklave des verarmten Liebhabers bezeichnet Phronesium und ihre Magd als Schädlinge, Ausplünderer und Geldjäger (Truc. 551 f.). Nicht nur der eine junge Städter wird von der Hetäre Phronesium und ihrer Magd ausgebeutet, sondern auch noch ein junger Mann vom Lande und ein Soldat. Phronesium nützt die Rivalität der drei Liebhaber aus, um deren Zahlungsfreudigkeit zu steigern. Als der junge Städter ihr mitteilt, daß er heiraten wird, meint Phronesium, er könne jederzeit wieder zu ihr kommen (Truc. 879). Phronesium ermahnt den jungen Mann, daran zu denken, wie klug eine winzige Maus handelt. Sie hat nicht nur ein Schlafgemach; wenn die Tür eines Aufenthaltsortes besetzt ist, nimmt sie zum anderen Zuflucht (Truc. 868—870). Die Magd dieser Phronesium vergleicht ihre Herrin mit einem Dornenbusch. Jeder, der sie berührt, soll Schmerz und Geldeinbuße erleiden (Truc. 227 v.).

Bringt ein Liebhaber keine Geschenke, erhält er wie ein Soldat, der selten beim Heer anwesend ist, seinen Abschied (Truc. 230). Hat ein Liebhaber schon das Haus betreten, ohne entsprechend zu zahlen, wird er wieder hinausgeworfen (Asin. 127, 161).

Da die Hetären den Mann bis aufs Blut aussaugen (Bacch. 372), sie also den Liebhaber finanziell gesehen töten, wird ihr Haus mit der Unterwelt verglichen (Bacch. 368). In der «Asinaria» erklärt die Kupplerin dem Liebhaber ihrer Tochter, daß er diese nur dann besitzen kann, wenn er zuvor die Summe zahlt, die sie gefordert (Asin. 165). Die Tochter dieser Kupplerin vergleicht ihre Mutter mit dem Takthammer eines Rudermeisters. Sie gibt ihrer Mutter aber auch gleichzeitig zu verstehen, daß — wenn sie als Hetäre das Ruder niederlegt — auch die Mutter machtlos wird (Asin. 518—520).

Aus sozialen Gründen sind die Hetären gezwungen, sich möglichst viele und zugleich möglichst reiche Liebhaber zu halten. Die Kupplerin in der «Cistellaria» vergleicht eine Hetäre mit einer reichen Stadt. Beide brauchen viele Männer, um existieren zu können (Cist. 80 f.). Der Liebhaber aber ist wie eine feindliche Stadt, die erobert werden muß (Truc. 170). Derjenige, der nichts mehr besitzt, gilt als tot (vgl. Truc. 164 f.).

Die Geschenke, die die Hetären bei ihren Liebhabern erobern, sind meistens sehr wertvoll. In der «Asinaria» und in den «Menaechmi» haben verheiratete Männer ihren Frauen Obergewänder gestohlen, um diese Hetären zu schenken. Im «Truculentus» werden folgende Geschenke aufgezählt: Gold (Geld), eine Magd, ein Silber- oder Kupfergefäß, eine Liege, ein griechisches Schränkchen (Truc. 52—55) sowie Wein, Öl und Weizen (Truc. 30—34). Die Aufzählung von Geschenkartikeln wird im Verlauf dieser Komödie fortgesetzt; ein phrygisches Obergewand (Truc. 536), Weihrauch aus Arabien (Truc. 529), eine Ge-

würzpflanze aus Asien (Truc. 540), wertvolle Gefäße (Truc. 585), Schafe, Wolle (Truc. 942). In der «Mostellaria» wird auch Purpur erwähnt:

nam amator meretricis mores sibi emit auro et purpura
(Most. 286).

In komisch-überspitzter Weise wird im «Trinummus» (vv. 250—255) gesagt, daß die Hetäre eine Nacht gibt, dafür aber auch gleich eine ganze Dienerschaft fordert; so z. B. eine Kleiderplätterin, eine Kosmetikerin, Sängerinnen, Boten, Laufburschen — alles unnütze Esser. Das Endergebnis — der Liebhaber wird mittellos (Trin. 255).

Der Triumph der Hetären ist aber nur kurz. Ihre soziale Lage ist nicht gesichert. Aus diesem Wissen heraus sprechen die plautinischen Hetären Sentenzen aus, die auf die Unsicherheiten des Lebens hinweisen. So heißt es im «Truculentus» (Truc. 219): Sehr plötzlich ändern sich die Lebensumstände; das Leben ist wankelmütig. Oder ein Beispiel aus der «Mostellaria» (Most. 197): Unverhofftes tritt viel öfter ein als Erhofftes. Die Hetären haben keine Hoffnung auf dauerhafte Liebe; Amor enttäuscht sie früher oder später (Cist. 69); Amor ist reich an Galle und Honig, Amor ist untreu (Cist. 72).

In engem Zusammenhang mit der Hab- und Gewinnsucht der Hetären stehen ihre Schmeicheleien gegenüber den Liebhabern. Nicht jeder gibt der Hetäre sofort sein Hab und Gut. Eine Hetäre im «Truculentus» meint, daß der Dienst, den Venus und Amor schufen, ebenso seine Gesetze hat wie der Staatsdienst: Müßiggang ist keinesfalls gestattet (Truc. 141 f.). Die Hetären reden mit einer Honigzunge, haben jedoch ein Galleherz (Truc. 715). Als Kosenamen für ihre Liebhaber verwenden die Hetären folgende Ausdrücke: du mein Leben (Asin. 614), mein Augenster (Most. 167), meine Wonne (Most. 249), mein Honig (Trin. 243 f.), mein Licht (Mil. 1344), meine Seele (Bacch. 81, Merc. 182). Obwohl Phronesium gleichzeitig drei Liebhaber hat, sagt ihre Magd zu jedem, daß er allein von Phronesium geliebt werde (Truc. 186). Die Kupplerin in der «Asinaria» vergleicht ihr Haus mit dem eines Vogelfängers. Sie selbst ist der Vogelfänger, die Hetäre der Köder, das Bett der Lockvogel, und die Liebhaber sind die Vögel (Asin. 215—221). Die schmeichelhafte Rede gehört nach der Meinung der Kupplerin zum Geschäft der Hetäre (Asin. 222—225). Ein Sklave meint, daß die Hetären nur solange schmeicheln, so lange sie ihre finanzielle Beute sehen (Men. 193). Die Schmeichel- und Verführungskunst der Hetären steht im krassen Gegensatz zur Zurückhaltung der verheirateten Frauen. Bei Plautus schmeichelt nur die Hetäre, für die verheiratete Frau ist es charakteristisch, daß sie nur einen Mann liebt und anderen Männern nicht schmeichelnd gegenüber tritt; das erfahren wir bei Plautus hauptsächlich aus Hetärenmund (Cist. 87 f.; Most. 190, 226; Merc. 824; Cas. 585 f.).

Ein Sklave im «Miles gloriosus» charakterisiert die Hetären als verlogen, schlecht, frech und hinterlistig. Die Hetäre hat zu Hause einen Garten mit

Gewürzpflanzen für alle schlechten Sitten (Mil. 189–194). Die Glaubwürdigkeit der Kupplerinnen — so an einer anderen Stelle — wiegt nicht mehr als ein kleines Wasserinsekt (Persa 243 f.). Ein Sklave im «Miles gloriosus» hält die Frauen für sehr wandelhaft in ihren Reden (Mil. 1358 f.). Nach seiner Meinung ist kein Kavallerist und kein Infanterist so verwegen und so frech wie eine Frau, wobei er speziell eine Hetäre meint (Mil. 465 f.). Phronesium im «Truculentus» sagt von sich selbst, daß sie schlecht ist (Mil. 887–890). Sie täuscht vor, schwanger zu sein, damit der angebliche Vater für das Kind zahlt.

Philocsomasium im «Miles gloriosus» tritt als ihre eigene Schwester auf und gibt vor, nach dem Soldaten Sehnsucht zu haben (Mil. 1031–1033). Die Hetäre Erotium verstellt sich vor Menaechmus I so, als ob dieser ihr niemals einen Mantel und Schmuck seiner Frau geschenkt hätte. Phronesium bezeichnet eine Hetäre als unnütz und nichtswürdig, die es nicht versteht, beim Weintrinken an ihren Erwerb zu denken. Auch wenn die Glieder trunken sind, soll das Herz immer nüchtern bleiben (Truc. 854 f.).

Positive Charakterzüge finden wir besonders bei den jungen Hetären, die freigekauft werden wollen oder gerade freigekauft worden sind, sowie bei den Pseudohetären, also den freigeborenen Mädchen, die zeitweilig beim Kuppler leben müssen. Philematium in der «Mostellaria» wird als intelligent, gebildet, freundlich und gut erzogen charakterisiert (Most. 185, 206, 255). Sie ist auch wahrheitsliebend (Most. 181). Eine andere Hetäre wird von einem Soldaten als klug bezeichnet (Mil. 794) und wegen ihrer gewählten Redeweise gelobt (Mil. 1001). Die Art, in wenigen Worten treffend zu antworten, wird bei einer anderen Hetäre bewundert (Truc. 864). In der Komödie «Persa», wo ein freigeborenes Mädchen als Hetäre verkleidet ist, wird gleich nach ihrer Schönheit ihre Intelligenz gelobt (Persa 551). Schönheit und Klugheit finden sich auch bei einer Pseudohetäre im «Poenulus» (Poen. 1197^a). Hier wird allerdings gleich hinzugefügt, daß sie die Intelligenz vom Vater geerbt hat (Poen. 1198). Die Fähigkeit, Männer gut unterhalten zu können, wird bei den verheirateten Frauen kein einziges Mal erwähnt. Daß die Hetäre Briefe schreibt und empfängt, zeugt von einem gewissen Intelligenzgrad. Im Zusammenhang mit verheirateten Frauen werden Briefe nicht genannt.

Gastfreundschaft ist bei allen plautinischen Hetären allein schon von Berufs wegen vorauszusetzen. Besonders hervorgehoben wird diese Eigenart der Hetären zu Beginn der «Cistellaria». Die Kupplerin sagt, daß in ihrem Haus niemand fremd ist (Cist. 19 f.). Erwähnt werden muß auch die Treue, zu der einige Hetären fähig sind. Eine Hetäre im «Mercator», die ihrem Geliebten bereits seit zwei Jahren die Treue hält (Merc. 533), hat diesem geschworen, niemals einem anderen Mann Liebe zu schenken (Merc. 536 ff.). In der «Asinaria» bittet eine Hetäre ihre Mutter, sie nur einen Mann lieben zu lassen (Asin. 542). Die Pseudohetäre in der «Cistellaria» sagt sehr deutlich, warum sie nur einen Mann lieben will (Cist. 85 f.). Sie will nicht als Hetäre bezeichnet werden (Cist.

83). Besteht die Gefahr, daß die Hetäre, die sich nur einen Geliebten wünscht, von diesem getrennt wird, dann rollen die Tränen (Merc. 501; Pseud. 1038; Asin. 515, 587). Eine junge Hetäre wird wegen der Trennung von ihrem Geliebten vor lauter Liebeskummer krank (Asin. 593). Wenn sie ihren Geliebten entbehren muß, dann soll ihre Mutter gleich ein Grab für sie schaufeln (Asin. 595). Da sich der Geliebte wegen der Trennung sogar mit Selbstmordgedanken trägt, ist die Hetäre bereit, sich mit ihm das Leben zu nehmen (Asin. 611—613), wozu es natürlich nicht kommt.

Die junge Hetäre wird als sehr hübsch dargestellt (Asin. 674, Rud. 894). Eine Pseudohetäre beim Kuppler wird mit der Göttin Venus verglichen (Poen. 277 f.). Neben dem Vergleich mit der Venus findet sich auch der mit süßem Honig (Asin. 614, Truc. 371). Eine Hetäre wird dem Frühling gleich gestellt (Truc. 353 f.), eine andere der Sonne (Men. 179 f., Epid. 604). Außer den genannten allgemeinen Urteilen über das Äußere der Hetären finden wir auch einige bemerkenswerte Einzelheiten. Die Zartheit der Gestalt wird als schön empfunden (Poen. 1113). Außerdem heißt es in dieser Komödie von einer alten Kupplerin, die nicht die Bühne betritt, daß sie faßähnlich, hinkend und fett sei (Poen. 658 f.). Die Hetäre zeigt beim Lachen gute Zähne, denn gute Zähne tragen zu einem «gewinnbringenden» Lächeln bei (Truc. 224 f.).

Einen großen Teil des Tages verbringen die Libertinen mit Körperpflege und Kosmetik, um sich für die Liebhaber recht jung und frisch zu halten. Allein ein anziehendes Äußeres ist für sie gewinnbringend. Das zunehmende Alter und somit das Altern bedeuten für die Hetäre den wirtschaftlichen Zusammenbruch. Wir haben die Putzsucht der Hetären als einen Teil des Konkurrenzkampfes anzusehen, der unter den Hetären herrscht. Diese Konkurrenz besteht nicht nur zwischen jung und alt, sondern auch zwischen den jungen Anfängerinnen (Poen. 235 f.). Die Kunst, sich richtig zu schminken und zu kleiden, unterstützt die Kunst, Liebe zu erwecken, sie zu erhalten und daraus möglichst viel Geld zu gewinnen (Poen. 285, 228 f., 215). Eine Hetäre vergleicht ungeputzte Frauen mit gesalzenen Fischen, die nicht richtig gewässert wurden (Poen. 240—244). Die einen haben warmes Badewasser (Bacch. 105), andere fühlen sich durch ein kaltes Bad erfrischt (Most. 157). Wir erfahren auch, daß die Badezeit oft sehr lang ist. Ein Liebhaber im «Truculentus», der schon ganz ungeduldig vor dem Haus der Hetäre wartet, die gerade badet, meint, daß selbst Fische, die im Wasser leben, weniger baden würden als diese Hetäre (Truc. 322—325). Nach dem langen Bad beginnen sich die Hetären zu schminken und zu salben. Die größte Putzszene findet bei Plautus in der «Mostellaria» statt. Diese Szene enthält auch viele Hinweise auf Kosmetika, z. B. Purpurfarbe als Schminkmittel (Most. 261, 275), weiße Schminke (Most. 246), Myrrhensaft (Curc. 100, Most. 309), Zimt (Curc. 100), Rosenöl (Curc. 100), Safranöl (Curc. 101—102) und Salbe (Curc. 101—102). Im «Poenulus» (1195) ist von einem mit Ruß übermalten Gesicht die Rede. Wir werden niemals ent-

scheiden können, ob sich Plautus bei den Hinweisen auf kosmetische Mittel streng an die griechischen Originale gehalten oder ob er weitgehend römische Elemente in die Komödien aufgenommen hat. Die Fragmente der neuen griechischen Komödie sagen über die Putzsucht der Frauen so gut wie nichts aus.

Erwähnenswert ist noch das Brenneisen zum Kräuseln der Haare (Curc. 577 f.). Offensichtlich bevorzugt die Hetäre künstlich gekräuselteres Haar (Truc. 287 f.). Allerdings scheint das Haar der Hetäre (Cist. 383: *capillo scisso*) etwas kürzer gewesen zu sein als das der Ehefrau. Wir wissen durch Plautus nur, daß die Hetären nicht die gleiche Haartracht wie die verheirateten Frauen haben. Aus der «Mostellaria» geht hervor, daß es das Ziel der Hetäre ist, nach dem Freikauf die Frisur der verheirateten Frauen zu tragen, d. h., sie möchte geheiratet werden (Most. 226).

Wenn eine Hetäre von den «Verführungsküsten» spricht (Truc. 318), dann gehört dazu auch ihre Eigenart, sich auffallend und verführerisch zu kleiden. Nackte Waden sind nur bei Hetären üblich gewesen. Der kurze Überwurf der Hetären wird bei Plautus zweimal erwähnt (Cist. 115, Poen. 349). Die Komödie des Plautus liefert somit Beweismaterial dafür, daß der römische Staat um 200 v. u. Z. die soziale Unterscheidung zwischen verheirateter Frau und Hetäre noch optisch durch verschiedene Frisur und Kleidung demonstrierte. Die soziale Stellung der Frau soll schon am Äußeren erkennbar sein. Die verheiratete Frau trägt ein langes Gewand. Es bedeckt den ganzen Körper, verleiht der Frau eine würdevolle Haltung und fordert einen gemäßigten Schritt, überhaupt maßvolle Bewegungen.

Doch Kleider sind letztlich nur Äußerlichkeiten, das spricht Plautus klar aus. In der Putzszene der «Mostellaria» weist die Dienerin Scapha die Hetäre Philematium darauf hin, daß die Liebhaber nicht das Kleid der Hetäre lieben, sondern das, was darunter ist (Most. 169). Ein weiteres Mal ermahnt sie Philematium, daß Purpur und Gold nur dazu da sind, um das Alter und die Häßlichkeit einer Frau zu verbergen; eine schöne Frau ist unbekleidet schöner als Purpur (Most. 288 f.).

Um möglichst viele und reiche Kunden anzulocken, legen die Libertinen großen Wert auf ein gemeinsames Mahl mit dem Liebhaber. Vor allem die Männer wollen erst einmal soupieren, um sich in gute Laune zu versetzen. Die Hetäre weiß das und organisiert das Nötige. Die Vorbereitungen für das Mahl werden von der Hetäre sehr genau genommen (Men. 355, Bacch. 373). Sie sorgt für Sauberkeit in ihren Räumen, da Reinlichkeit eine Lockspeise für Verliebte ist (Men. 353 f.). Als Besonderheiten des Liebesmahls bei der Hetäre erwähnt Plautus außer Essen und Weintrinken, das angenehme Plaudern, das Salben und das Würfelspiel. Nach der Mahlzeit wird manchmal getanzt (Pseud. 1274^a, Stich. 757, 769), vor allem aber geküßt. Und das es nicht allein beim Küssen bleibt, wird sehr deutlich ausgesprochen (z. B. Bacch. 480, 482; Men. 353, 367 f.).

Zusammenfassend läßt sich sagen, daß die Gewinnsucht allen Hetären — Sklavinnen und Libertinen — eigen ist. Die Sklavinnen müssen den Gewinn für den Kuppler einbringen, die Libertinen denken an ihren Unterhalt in Gegenwart und Zukunft.

Von Kosmetik, Schönheit und Schmuck ist bei Sklavinnen nicht die Rede, nur bei den Libertinen. Die Libertinen, schön, klug und listig, werden bei Plautus zu Rivalinnen der verheirateten Frauen (vgl. Cist. 27, 28, 34 f.; Asin. 920 f.).

Die Libertinen sind alleinstehende Frauen, die ohne staatlichen und männlichen Rechtsschutz in ihren Jugendjahren zu allen Mitteln der Geldbeschaffung bereit sind. Darauf, daß die Libertine im Alter kaum noch Verdienstmöglichkeiten hat, weist Plautus ausdrücklich hin (Asin. 139, 142, 145, 158; Cist. 38 f., 47—50; Most. 200^a—202). Die Hervorhebung des sozialen Aspektes im Leben der Hetären ist ein wesentlicher Punkt, in dem sich Plautus von der Nea und von Terenz unterscheidet.

Diese soziale Sicht — verbunden mit dem Wunsch nach Turbulenz und Komik auf der Bühne — bewirkt auch die so detaillierte Charakteristik der plautinischen Hetären, die wir in solcher Vielfalt bei keinem anderen Komödiendichter finden.

Plautus setzt sich in seinen Komödien mit den luxuriösen und merkantil orientierten Hetären deshalb so intensiv auseinander, weil sie in Rom zu seiner Zeit eine Neuheit sind und ihre teilweise griechische Lebensweise den alt-römischen Sitten entgegensteht. Bei Terenz klingt das Thema noch etwas nach, obwohl hier nach dem Vorbild Menanders der Typ der edelmütigen Hetäre überwiegt. Nach Terenz entfallen die Hetären als besonderer literarischer Gegenstand, da dann schon ihre Existenz zum allgemeinen Stadtbild Roms gehört.

Leipzig.

L. HAVAS

LES RÉVOLTES DES ESCLAVES: LA CRITIQUE DES TEXTES

Les auteurs antiques ne prêtent pas grande attention aux révoltes des esclaves, bien que ces mouvements aient bien illustré la crise de la république romaine. Florus est pratiquement le seul historien qui en ait bien reconnu l'importance: en effet, dans son court épitomé de l'histoire romaine, il traite d'une manière très détaillée les mouvements des esclaves. Ainsi se pose la question suivante: comment les recherches modernes doivent-elles apprécier cette singularité de l'œuvre de notre historien ?

C'est J. M. Alonso-Núñez¹ qui s'est occupé récemment de l'idéologie politique et sociale présente dans l'œuvre de Florus. Ce chercheur espagnol a abordé même le problème de savoir comment on doit juger la valeur de la conception de Florus sur les esclaves et le comportement de celui-ci envers l'institution de l'esclavage. M. Alonso-Núñez est arrivé à la conclusion suivante: Florus — conformément à sa conviction fort aristocratique qui est évidente par ex. dans la présentation et l'appréciation qu'il donne sur les réformes des Gracques² — avait de l'animosité contre les esclaves. Pour prouver sa thèse, M. Alonso-Núñez s'appuie sur les commencements des chapitres VII et VIII du second livre. C'est à partir de ces lieux qu'il présente son jugement négatif concernant «die reaktionäre Haltung des Florus in Bezug auf die Sklaven».³

Cette interprétation pourrait être soutenue par le fait bien connu que Florus a travaillé suivant surtout des sources issues de l'époque républicaine,⁴ pendant laquelle le comportement public envers les esclaves était pour l'essence haineux, sans aucune philanthropie. Mais au début du Haut-Empire la situation a changé de temps en temps avec les lois créées pour freiner la brutalité contre les esclaves. D'abord une loi a été établie qui a interdit d'utiliser sans permission des esclaves dans la lutte avec les animaux, puis les empereurs Claude et surtout Hadrien ont limité la liberté qu'avaient les maîtres de tuer

¹ J. M. ALONSO-NÚÑEZ: *Die politische und soziale Ideologie des Geschichtsschreibers Florus*. Bonn, 1983.

² Ibid. pp. 20—21.

³ Ibid. p. 22.

⁴ Voir récemment l'«Introduction» profonde et détaillée de P. JAL dans Florus, Œuvres, Paris 1967 vol. I, pp. XXIX—XXXII.

arbitrairement leurs esclaves.⁵ Toutes ces mesures ont été fondées sur des pensées philosophiques formulées notamment d'une manière classique par Sénèque le stoïcien: *servi sunt? immo homines; servi sunt? immo contubernales; servi sunt? immo humiles amici; servi sunt? immo conservi* (epist., 47, 1), c'est-à-dire «Quoi? ce sont les esclaves; mais ils sont hommes, ils sont nos domestiques. Ce sont des esclaves; mais ce sont des amis de basse naissance, et ce sont nos compagnons. . .»

Alors, il faut mettre sur le tapis la question de savoir si — conformément au jugement de M. Alonso-Núñez — le changement de l'opinion publique sur les esclaves effectué pendant les cent cinquante premières années du Haut-Empire n'aurait pas influencé l'idéologie fortement stoïcienne de Florus, qui aurait reflété par la suite tout simplement la haine des auteurs républicains contre les esclaves. Ce conservatisme serait stupéfiant à voir, étant donné que selon le consentement presque unanime des chercheurs d'aujourd'hui, l'abrégé de Florus est né sous l'empereur Hadrien, en un temps où les efforts sociaux tendent à protéger de plus en plus la qualité humaine des esclaves. Pourquoi l'œuvre de Florus ne reflète-t-il pas fidèlement la mentalité de son temps comme on s'y attendrait? Ce serait «le comportement réactionnaire» de Florus, dont M. Alonso-Núñez a parlé? Considérant cette contradiction évidente, il est utile d'examiner si les pensées de Florus sur les esclaves ont vraiment l'hostilité que le chercheur espagnol mentionné ci-dessus essayait de démontrer.

A mon avis, dans l'œuvre de Florus, il ne s'agit point d'une attitude conséquemment négative contre les esclaves. En effet, comme Sénèque le Philosophe, notre historien les appelle hommes (*homines*) même s'ils *quasi secundum hominum genus sunt*, c'est-à-dire s'ils «constituent en quelque sorte une race d'hommes de second rang», mais Sénèque lui-même les regarde comme *humiles*. D'autre part, aussi pour Florus, il est évident qu'ils ne sont devenus assujettis que *per fortunam*, et pourraient obtenir les privilèges dus aux citoyens romains *in bona libertatis nostrae adoptantur* — «ceux-ci peuvent être associés par adoption aux avantages de notre liberté» (trad. par P. Jal) (2, 8, 1). Conformément à cette opinion, il n'est plus surprenant de lire le texte de Florus disant ce qui suit: les esclaves soulevés ont formé une vraie armée satisfaisant à toute exigence formelle et tactique; et à propos de la mort héroïque de Spartacus, Florus écrit de telle manière: *ipse in primo agmine dimicans quasi imperator occisus est* (2, 8, 14), c'est-à-dire: «Spartacus en personne lutta au premier rang avec une très grande bravure et c'est en vrai général qu'il trouva la mort.»⁶ A partir de cette formulation, on peut conclure à une attitude de Florus qui

⁵ Voir le précis bien réussi de J. GAUDEMET (*Institutions de l'Antiquité*. Paris 1967, pp. 574 sqq. — avec une bibliographie complémentaire).

⁶ Dans le reste, nous citerons en général Florus dans la traduction française faite par P. JAL (v. l'édition citée ci-dessus). C'est ainsi que nous ne donnerons pas toujours le nom du traducteur.

n'est ni dure, ni inhumaine, ni défavorable. Mais les pensées de l'historien sur l'institution de l'esclavage ont deux faces, d'une part, il parle d'une race d'hommes, mais d'autre part, il condamne les esclaves. Cette dernière opinion est même tout à fait compréhensible et naturelle dans son contexte. Dans tous les cas où Florus emploie des paroles de blâme, ces expressions concernent les révoltes des esclaves, les atrocités accomplies par ceux-ci, ou bien les catastrophes causées aux Romains, au *princeps populus*. L'historien écrit ce qui suit: *quis aequo animo ferat in principe gentium populo bella servorum* (2, 7, 1), c'est-à-dire: «mais qui se ferait aisément à l'idée de voir le premier peuple du monde lutter contre des esclaves?» A propos des succès de Spartacus, on lit: *quibus elatus victoriis de invadenda urbe Romana — quod satis est turpitudini nostrae — deliberavit* (2, 8, 11), c'est-à-dire: «Exalté par ces victoires, il songea — cela suffit pour notre honte! — à marcher sur Rome.» Compte tenu de ces événements tragiques de l'histoire romaine, on ne peut pas attendre d'un ancien auteur contemporain qu'il use d'indulgence à l'égard des esclaves révoltés. C'est ainsi que nous pouvons conclure que, dans la vérité, l'attitude de Florus envers les esclaves semble être compatible avec l'opinion publique de l'époque d'Hadrien, y compris même les jugements contemporains sur l'institution de l'esclavage.

Mais cette solution proposée à notre question pose un problème pour nous. Dans une de nos études parue il y a quelques années dans la revue *KLIO*, nous avons apporté plusieurs arguments à l'appui de notre thèse selon laquelle l'abrégé de Florus est né au temps d'Antonin le Pieux et pas sous la domination d'Hadrien.⁷ Pour prouver notre thèse, l'argument le plus tranchant est le fait que Florus voulait souligner, à l'aide de chiffres faux et manipulés, l'existence de 900 ans de Rome. Contrairement à la vérité, l'enfance de la Ville, c'est-à-dire la royauté romaine a duré d'après Florus 400 ans, puis l'adolescence, notamment la période de 509 à 212 av. n.è. a compté également 150 ans ainsi que la jeunesse, c'est-à-dire les années de 212 à 63 av. n. è., et, enfin, 200 ans de la vieillesse se sont déjà écoulés jusqu'au moment où l'empire reprend de nouveau ses forces (*revirescit*) (cf. Préf. 5—8).⁸ En effet, on sait bien que Rome a fêté son anniversaire de 900 ans sous Antonin le Pieux, en 146/147 selon n. è. et la propagande impériale a profité de cet événement. Il est étonnant que les monnaies frappées à ce temps-là illustrent à peu près les idées qui sont également des valeurs centrales dans l'œuvre historique de Florus. Il nous semble que l'abrégé en question est né en 146/147 selon n. è., sous l'égide d'Antonin le Pieux, dans la première décennie de sa domination.

⁷ Cf. *Zur Geschichtskonzeption des Florus*, *Klio* 66 (1984) pp. 590—598.

⁸ A propos du parallèle établi entre l'histoire — et, précisément, celle de Rome — et les âges différents de l'homme, voir récemment l'excellente étude de R. HÄUSSLER (*Neues zum spätrömischen Lebensallervergleich*), dans *Actes du VII^e Congrès de la F. I. E. C.*, Budapest 1983, vol. II, pp. 183—191.

Mais dans ce cas-là, il est nécessaire de poser la question: est-ce que les constatations faites auparavant sur la conception de Florus concernant les esclaves correspondent aux tendances de la période d'Antonin le Pieux, successeur d'Hadrien, ou bien l'historien est resté attaché aux pensées de l'époque précédente, sans être habitué aux nouvelles exigences des temps nouveaux. A mon avis, il est évident que le comportement plutôt humain de Florus envers les esclaves correspond, de tout point de vue, aux dispositions législatives d'Antonin le Pieux. L'empereur a en effet ordonné par une de ses constitutions que le maître tuant sans motif un de ses esclaves, ait la même responsabilité que dans le cas où il aurait assassiné un esclave d'autrui (Gaius 1, 53).⁹ Au-delà de cette constitution, l'empereur a fait encore entrer en vigueur d'autres mesures pour exiger un comportement plus humain envers les esclaves. Voilà un autre argument à la lumière duquel il faut voir dans l'œuvre de Florus le reflet de l'époque d'Antonin le Pieux.

Dans ce contexte, il nous est très important de citer un lieu du récit où Florus parle du début de la révolte conduite par Spartacus.¹⁰ C'est ici que la tradition textuelle est bien corrompue. Dans le *codex Bambergensis*, on lit: les gladiateurs, après avoir brisé les portes de l'école de Lentulus, se sont échappés de Capoue, et puis *prima sedes velut bellus mons Vesuvius placuit* (2, 8, 4), c'est-à-dire «comme un beau mont, le Vésuve leur est paru apte à s'y installer d'abord». Par contre, la tradition dite C donne le texte qui suit: *prima velut ara viris mons Vesuvius placuit* ou *prima velut ara ruris mons Vesuvius placuit* ou bien *prima velut ara nivis mons Vesuvius placuit*, ce qui veut dire: «c'était le Vésuve qui est apparu aux hommes comme un autel apte à s'installer d'abord». Dans certains manuscrits de type C, d'autres leçons se trouvent qui parlent d'un autel ou d'un sanctuaire de campagne ou de neige. Beaucoup de chercheurs ont déjà entrepris de manière différente de corriger le texte de manières différentes, et naturellement par la collation des traditions dites B et C. En partant d'un vers assez célèbre de Martial, c'était M. Jal qui a proposé dernièrement le texte ingénieusement rétabli qui suit: *Prima sedes velut ara Veneris mons Vesuvius placuit* («Ils décidèrent de s'installer d'abord sur le Vésuve, comme sur l'autel de Vénus»). Cette solution a été acceptée par M^{me} Malcovati dans son compte rendu fait sur l'édition due à M. Jal, d'une part, et dans sa nouvelle

⁹ Voir pour cela W. L. WESTERMANN: *The Slave System of Greek and Roman Antiquity*. Philadelphia 1955, p. 115 n. 100. Sur les dispositions législatives d'Antonin le Pieux, cf. encore PFAFF, RE série N° II, 2, col. 1831 (s. v. *servitus poenae*).

¹⁰ M. DOI: *A Bibliography of Spartacus' Uprising* (1726—1988), Senshu, 1988 donne un bon dénombrement de la riche bibliographie de cet événement; avec cette œuvre, l'auteur japonais a complété sa bibliographie sur Spartacus publiée dix ans avant. Parmi les livres consacrés à cette guerre servile, la monographie de A. W. MISCHULIN (*Spartacus. Abriß der Geschichte des großen Sklavenaufstandes*, Berlin, 1952) peut compter encore sur l'intérêt des chercheurs modernes. T. ŁOPOSZKO donne, en partant de nouveaux points de vue, un aperçu et une analyse bien réussis de cet événement de l'histoire de Rome (*Historia społeczna republikańskiego Rzymu*. Warszawa 1987, v. le chapitre «Powstanie Spartakusa», pp. 197—222).

édition de Florus, d'autre part.¹¹ Par contre, le savant polonais, M. Kamienik a essayé de démentir cette correction, en rappelant qu'à Rome, contrairement à une coutume admise en Grèce, l'esclave réfugié auprès d'un autel n'a pas obtenu de protection.¹² Les arguments apportés par M. Kamienik devraient être assez convaincants si l'abrégé de Florus avait été écrit à l'époque d'Hadrien; mais si l'œuvre de Florus — comme j'ai essayé de le prouver — date de la période d'Antonin le Pieux, on pourrait bien accepter la correction proposée par M. Jal. En effet, il faut savoir que cet empereur, ayant été interrogé sur le sort des esclaves enfuis aux sanctuaires des dieux ou auprès des statues des empereurs, a ordonné que les maîtres soient obligés de vendre leurs esclaves s'ils les traitent d'une manière insupportable. Hüttl a une remarque à propos de cela: «Es ist von Interesse, daß Pius mit dieser Anordnung einen dem altgriechischen Recht wohlbekannten Satz rezipierte.»¹³ C'est-à-dire, il se peut que Florus, dans sa description de la révolte conduite par Spartacus, ait fait allusion à une mesure d'Antonin le Pieux récemment mise en valeur.

Malgré que cette solution paraisse séduisante, elle ne peut pas être considérée comme dernière et définitive parce que, à l'aide de la correction mentionnée ci-dessus — comme quelqu'un l'a déjà démontré¹⁴ — on ne peut pas expliquer clairement pourquoi nous lisons le mot *bellus* dans le texte du *codex Bambergensis*. La présence de cet adjectif n'est pas tout à fait évidente malgré les tentatives d'explication de M. Jal.¹⁵ Ainsi dois-je rappeler qu'on pourrait tenir compte d'une autre correction qui semble être plus satisfaisante, si non historiquement, au moins du point de vue de la paléographie et de la critique textuelle, parce qu'elle peut prouver l'apparition du mot *bellus* dans le texte.

Se basant sur les traditions dites B et C, et tenant compte d'un certain lieu de Florus qui dit: *prima civilis belli arena Italia fuit* (2, 13, 18 — «la première arène de la guerre civile fut l'Italie»), on a pu proposer le texte qui suit: *Prima sedes velut arena servilis belli mons Vesuvius placuit*, c'est-à-dire: «c'était le Vésuve qui est paru apte à être le premier lieu d'installation, pour ainsi dire,

¹¹ E. MALCOVATI: Gn., 42, 1970, p. 275; *Eadem* dans *L. ANNAEI FLORI Quae exstant*, Romae 1972², p. 143.

¹² R. KAMIENIK: *Beiträge zur Geschichte des Spartacus-Aufstandes*. ACD 23 (1987) pp. 31—41. C'est la première partie de cette étude qui se rattache à notre question («*Der Vesuv und die nächste Gegend von Pompeji im Altertum*»). Selon l'auteur: «Wenn man dies alles (c'est-à-dire la situation à l'époque républicaine) berücksichtigt, so ist die Konjektur von Jal abzulehnen» (p. 34). Le chercheur polonais ne tient pas compte de la possibilité d'un anachronisme bien que celui-ci ne soit pas toujours étranger à Florus.

¹³ W. HÜTTL: *Antoninus Pius*, Prag 1936. Vol. I, p. 86. Voir encore *ibid.*, note 49.

¹⁴ T. R. D. GOODYEAR: *A new Florus*. CIPh 19 (1969) pp. 303—305 ou l'auteur du compte rendu donne une critique injustement trop sévère de la correction du texte de Florus faite par P. JAL (2, 8, 4). GOODYEAR écrit ce qui suit: «it might well have been suppressed, along with his conjecture at 2, 18, 19: neither Mart. 4, 44, 5 nor the arguments advanced in intr. CLVI—CLVII lend it the least plausibility: two things were needed, namely an *obelus* and some report of available conjectures, but Jal provides neither» (p. 304).

¹⁵ Voir ci-dessus la note N° 14.

l'arène de la guerre servile». Le mot *arena* qui figure dans ce texte a pu bien se transformer en *area* à cause de la disparition du signe nasal,¹⁶ l'*area*, par contre, se corrompt souvent en *ara* (cf. Cic. ad Att. 4, 1, 7): *aream* bds *arram* m *aera* ī M (m)eram NVR). En ce qui concerne le mot *servilis*, surtout si on regarde l'abréviation habituelle de la première syllabe, il peut donner naissance au mot *viris* lu dans la tradition dite C, mais en même temps, il a pu également tomber après être corrompu comme le prouve le texte du *codex Bambergensis*.¹⁷ En partant du mot *viris* de la tradition dite C, on peut expliquer les leçons *ruris* ou même *nivis* comme différentes variantes. Parallèlement à ce phénomène, la transformation du mot *servilis* en *viris* rend incompréhensible dans le contexte le mot *belli* qui vit, dès ce moment, seulement dans un manuscrit sous la forme *bellus*: il se peut que l'imagination du copiste ait attaché cet adjectif à la beauté connue et bien souvent mentionné du Vésuve.¹⁸

En bref, le texte de Florus analysé ci-dessus (2, 8, 4) ne doit pas être pris comme définitivement éclairci. Il se peut que ce soit le même problème avec une partie de la description de la deuxième révolte des esclaves en Sicile. D'après la correction de Mommsen, dans toutes les éditions modernes, nous lisons de cette manière le texte: *Vixdum respiraverat insula, cum statim Servilio praetore a Syro reditur ad Cilicem* (sc. *Athenionem*), c'est-à-dire «A peine l'île avait-elle repris haleine qu'aussitôt, sous la préture de Servilius, à un Syrien succède un Cilicien». En ce lieu, la correction *Servilio praetore*, due à Mommsen, devrait paraître excellente, compte tenu, d'une part, de la leçon *servile* et qui se trouve dans la tradition dite B et, d'autre part, des variantes *servi* et ou *a servis* et¹⁹ qui figurent dans les manuscrits de type C. Pourtant la solution proposée par Mommsen semble, sur plusieurs points, faible, ce dont on n'a guère tenu compte jusqu'à nos jours.

1. Ce n'était pas sous la propréture de Servilius que la deuxième révolte des esclaves a éclaté, étant donné que celui-là était préteur de l'île en 102 av. n.

¹⁶ Le mot *arena* convient bien à la guerre des esclaves dont la plupart avaient été d'anciens gladiateurs luttant dans «les arènes». Cf. l'édition due à Anna, Tanaquill Fabri filia: «Velut arena». Arenam dicit, quia de gladiatoribus loquitur, qui proprie in arenam descendere, in arena pugnare dicuntur. Sic capite sequenti, Cives quasi in arena pugnare dicit, quod gladiatorio more inter se concurrent. (p. 143 n. 11.)

¹⁷ Le mot *viris* manque dans le manuscrit σ (sigle établi par moi) de type f. A propos de ce manuscrit, voir mon article publié dans *Acta Antiqua et Archaeologica*, Suppl. vol. VI, Szeged, 1987, pp. 37–45 (en hongrois); puis dans *ACD*, 23, 1987, pp. 85–94 (*Der Stellenwert eines Kodexes aus den Sammlungen der Staatlichen Széchényi-Bibliothek [Cod. Lat. 167 = σ] in der Florus-Handschriftentradition*). Le *codex* F omet toute la phrase en question (cf. avec l'apparat de l'édition critique faite par E. MALCOVATI). Le manuscrit T qui a certains caractères en commun avec le groupe f omet seulement la première moitié de la phrase analysée ci-dessus (voir *ibid.*).

¹⁸ C'est bien jugé par J. PERRET et P. JAL (op. cit., p. CLVII et la note N° 3).

¹⁹ A ce lieu, certains manuscrits (σF) donnent la leçon *servis* et, ce dont j'ai réussi à me convaincre par l'autopsie.

è., mais les esclaves s'étaient déjà révoltés deux ans avant, en 104 av. n.è.²⁰

2. Ce n'était pas Athénion qui jouait le rôle du chef des esclaves au début de cette révolte, mais Salvius Tryphon (cf. Diod. 36, 4, 4 sqq.)²¹ qui, d'après son nom, a dû être d'origine orientale; il se peut que l'adjectif *Syrus* lu dans le texte de Florus se rapporte, en réalité, à lui et pas à Eunus, chef de la première révolte en Sicile comme, en général, on le pense actuellement.²²

Considérant ces faits, on pourrait proposer, à cet endroit, le texte qui suit: *Vixdum respiraverat insula, cum statim servi, <rebel> <aver>e; set a Syro <Salvio> reditur ad Cilicem* (sc. *Athenionem*), c'est-à-dire: «A peine l'île avait-elle repris haleine qu'aussitôt les esclaves se sont révoltés; mais Salvius le Syrien fut remplacé par un Cilicien» (sc. Athénion). L'expression *servi rebellavere*, surtout à cause du défaut de matériau, avait pu facilement se transformer en *servile* (cf. B) ou en *servi* (cf. C). La transformation du *set* en *et* se trouve bien souvent dans les manuscrits de Florus, mais la forme originale est encore un peu présente dans la leçon de (*codex Vallicellianus*): *a servis et* qui pourrait venir de *servi — set*.²³ D'ailleurs, le nom *Salvius* (cf. *Salvio*) a pu aisément disparaître avant ou après le mot *Syro*, qui a la même initiale et une forme semblable, d'autant plus que les copistes même les plus érudits n'ont jamais lu ailleurs de Salvius.

L'originalité de la description donnée par Florus et sa faible audience ignorant l'ancienne opinion publique qui changeait de temps en temps ont contribué, sans doute, à ce qu'il y a beaucoup de corruptions dans les textes traditionnels des manuscrits de Florus. Ayant mis en évidence ces problèmes, nous pourrions peut-être ajouter des détails précieux à nos connaissances d'ailleurs insuffisantes sur les révoltes des esclaves. En bref, l'abrégé de Florus est un document très important qui, d'une part, nous permet de voir un peu plus profondément la politique d'Antonin le Pieux au début de sa règne, et qui, d'autre part, éclaircit mieux les pensées contemporaines sur l'institution de l'esclavage.

Debrecen.

²⁰ Même Florus fait mention de (L. Licinius) Lucullus (§ 11), qui a été envoyé par Rome comme propréteur en Sicile en 103 av. n. è. à la tête d'une armée importante, mais qui y a subi un échec. KLEBS ne pense pas nécessairement à une hyperbole rhétorique à propos de *capta Luculli* (sc. *castra*) dans le texte florien, bien qu'il n'en exclue pas la possibilité.

²¹ Cf. A. W. MISCHULIN: *op. cit.*, p. 46.

²² A ce propos, voir l'opinion de F. MÜNZER (RE, VII A 1, col. 722), qui dit ce qui suit: «Eine Beziehung auf T(ryphon) bei Flor. II 9, 9: *a Syro reditur ad Cilicem* zu suchen und ihn für einen Syrer zu halten (s. R a t h k e, De Romanorum bellis servilibus [Diss. Berl. 1904] 22) ist verfehlt, weil Florus offensichtlich auf 4: *Syrus quidam nomine Eunus* zurückweist und diesen Führer des ersten Aufstandes (o. Bd. VI S. 1143 ff.) und den einzigen von ihm beim zweiten genannten, den Kliikier Athenion (Diod. 5, 1...), einander gegenüberstellt». Voir s. v. *Tryphon* N° 7.

²³ A ce lieu, il est mieux de tenir compte de la leçon *servis et* qui se trouve dans certains manuscrits (σ F).

H. FISCHER

ZU PROBLEMEN STÄDTISCHER ENTWICKLUNG IM RÖMISCHEN REICH

IM KLEINASIATISCH-SYRISCHEN RAUM (2./3. JAHRHUNDERT)

Die städtische Entwicklung in den hochentwickelten Provinzen des Römischen Reiches in Vorderasien ab Beginn des 2., besonders jedoch im 3. Jh., wird in der Literatur sehr unterschiedlich bewertet. Dabei spielt eine Vielzahl von Gesichtspunkten eine Rolle. Nur zwei Aspekte können hier herausgegriffen werden. Erstens wollen wir die Tragfähigkeit der These von einer weitgehenden Beschneidung der Autonomie der Städte durch staatliche Eingriffe seit den ersten Jahrzehnten des 2. Jh. diskutieren. Zweitens werden wir fragen, wieweit ein Rückgang des Orienthandels im 3. Jh. zur Verschärfung der sogenannten Krise dieses Saeculums beitragen konnte.

Zuvor seien einleitend einige allgemeine Bemerkungen gestattet. Sie sollen verdeutlichen, wie widersprüchlich sich die Lage vieler Städte in unserem Zeitraum darbietet. Einerseits ist unverkennbar, daß viele Städte im kleinasiatisch-syrischen Raum zumindest bis ins 3. Jh. prosperieren. Daß Septimius Severus u. a. syrische Städte begünstigte, entsprach zweifellos nicht nur seiner persönlichen Neigung, sondern deren Bedeutung als Produktions-, Handels- und Kulturzentren. Andererseits wird gerade mit den Severern unübersehbar, daß verstärkt Drangsalierungen einsetzen, die sich auf das Leben in den Städten nachteilig auswirken mußten: Requirungen, Konfiskationen städtischen Landes, Verheerungen wegen angeblicher Widersetzlichkeiten oder durchziehen der Heere. Aber ebenso muß anerkannt werden — und das macht die Wertung der Erschwernisse im 3. Jh. so problematisch —, daß viele dieser Krisensymptome bereits vor dem 3. Jh. zu erkennen sind. Das gilt demzufolge auch für die Folgen: Erwähnen wir nur die scheinbare oder tatsächliche Verarmung der Schichten, aus deren Vertretern die obersten städtischen Beamten gewählt wurden und die dank ihres Vermögens sowohl die munera als auch freiwillig die Finanzierung von Bauten für die Ausgestaltung ihrer Städte, Spiele, Feste, aber auch Spenden für die Armen zu übernehmen bereit waren. An sie wenden sich in der Regel jetzt die Kaiser, um sie für die Bezahlung von Steuern, mit denen ihre Städte belegt werden, verantwortlich zu machen,¹ denn viele

¹ W. KNIBBE, DIETER/ALZINGER: *Ephesos vom Beginn der römischen Herrschaft in Kleinasien bis zum Ende der Principatszeit*, in: *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, Teil 2, Bd. 7.2. — Berlin/New York 1980, S. 799: wahrscheinlich schon seit den Severern. Cod. Iust. 11, 59, 1 spricht ein diesbezügliches Gesetz Kaiser Aurelian zu.

Städte haben Zahlungsschwierigkeiten. Notizen in der *Historia Augusta* (Hadrianus 7, Marc Aurelius 19), bei Dion Chrysostomos (38, 31 f.), besonders aber die Briefe des Plinius bestätigen das. Namentlich das 10. Buch des letzteren wird als Beleg für eine beginnende Krise der Städte angesehen. Dabei werden mitunter die diesbezüglichen Nachrichten aus Bithynien sogar als für das ganze Römische Reich typisch gewertet.² Unsolide Wirtschaftsführung, wogegen die Kaiser durch Einsetzung staatlicher Kontrollbeamter zu steuern suchen, was als Eingriffe in die städtische Autonomie bezeichnet wird,³ ist ein Zeichen. Hinzu käme das offensichtliche Unvermögen der Dekurionen, krassen sozialen Unterschieden durch Einsetzen von eigenen Mitteln zu begegnen.⁴

Wir wollen daher die *epistulae* des Plinius darauf untersuchen, ob sich die Beanstandungen gegen einige große Städte auf diesen allgemeinen Nenner bringen lassen. Die Hinweise, aus denen sich tatsächlich Anhaltspunkte auf Unregelmäßigkeiten in städtischer Haushaltsführung ergeben, betreffen u. a. *Claudiopolis*, wo vom Kaiser ernannte *buleutai* das zu zahlende Antrittsgeld (*introitus*) mißbräuchlich zum Bau eines gewaltigen Bades (*ingens balineum*) verwendet haben. Plinius soll hier einschreiten (ep. 5 f.). Weiterhin geht es um eine kaiserliche Entscheidung, welche Rechte die Städte (*civitates*) haben, ihnen geschuldete Gelder einzutreiben (ep. 5 f.). Speziell in *Prusa* erachtet Plinius eine generelle Überprüfung der Ausgaben (*impendia*), Einnahmen (*reditus*) und Rückstände von privaten Schuldnern (*debitores*) für notwendig: Viele Mittel (*multae pecuniae*) seien für wenig legale Zwecke verwendet worden (*minime legitimis sumptibus*) (ep. 17 A). Ausführlicher behandeln die Briefe Möglichkeiten, unsolide gebaute Objekte bzw. zu teuer gewordene doch noch fertigzustellen. Ein Beispiel betrifft eine Wasserleitung in *Nikomedeia*, wobei angekündigt wird, die Schuldigen für die Geldverschwendung während des bisherigen Bauens zu suchen (ep. 37). Um ein nicht vollendetes Theater in *Nikaia*, um ein nicht fertiggestelltes Gymnasium in *Nikomedeia*, um einen nicht abgeschlossenen Bau eines Bades in *Claudiopolis* geht es in ep. 39.

Für *Byzantion* gestattet Plinius keine kostspieligen Huldigungen an den Kaiser und den Statthalter von *Mösien* mehr, ebenso, wie er gegenüber anderen Städten die seiner Meinung nach zu aufwendigen Feste einschränken will, die Bürger, welche bestimmte Ämter antreten, für ihre Stadt geben (ep. 116). In *Apameia* dürfen die Bürger zwar ihre Stadt nach altem Brauch verwalten (*habuisse privilegium et vetustissimum morem arbitrio suo rem publicam admi-*

² W. LANGHAMMER: *Die rechtliche und soziale Stellung der Magistratus municipales und der Decuriones*. Wiesbaden 1973: Um die Wende vom 1. zum 2. Jahrhundert seien viele Städte des römischen Reiches nicht mehr in der Lage, ihren Haushalt in Ordnung zu bringen. Aller Wahrscheinlichkeit nach sei Trajan der erste, der hier Abhilfe geschaffen habe, S. 165. Doch die Belege stammen nur aus Bithynien.

³ M. HAMMOND: *The City in the Ancient World*. Cambridge/Massachusetts 1972. S. 303.

⁴ M. STAHL: *Imperiale Herrschaft und provinzielle Stadt*. Göttingen 1978. S. 63.

nistrare). Sie müssen jedoch auf kaiserlichen Wunsch seinem Beauftragten Einblick in ihre Abrechnungen gewähren (ep. 47 f.).

Wir brechen hier ab. Erwähnt sei nur noch, daß in einer weiteren Anzahl von Briefen Pläne erörtert werden, in kaiserlichem Auftrage Städte in Bithynien durch Bauten oder gemeinnützige Anlagen zu fördern. Die Skala reicht vom Bau eines Kanales bei Nikomedeia (ep. 41 f.) bis zur Verbesserung von Geruch und Aussehen einer sonst herrlichen Promenade in Amastris durch Errichtung einer Abdeckung für die neben der Promenade verlaufenden Kloake (ep. 98). Hier handelt es sich offenbar um kaiserliche Gunstbezeugungen für Städte, wie sie im Prinzipat nicht ungewöhnlich waren. Einen Zusammenhang mit schwieriger Wirtschaftslage in den betreffenden Städten wird man kaum sehen wollen.

Die vordem zitierten Auszüge aus Plinius lassen indes zweifellos gewisse Mißstände offenbar werden: Trajan gestattet, ein Bad in Prusa nur zu bauen, wenn die Stadt von den Bürgern keine besonderen Abgaben verlangt und wenn für zukünftige wichtige Vorhaben dann nicht Gelder fehlen (ep. 24). Das läßt auf tendenzielle Haushaltsschwierigkeiten schließen. Ebenso kann man das dem Satz des Plinius entnehmen, daß er die teuren Gesandtschaften der Stadt Byzantion gestrichen habe, damit die eingesparten Mittel Byzantion zugute kommen (ep. 43). Und daß Kaiser Trajan auch hier zustimmt, läßt den Schluß zu, daß der Regierung in Rom solche Schwierigkeiten bekannt waren. Aber zweifellos kann man daraus nicht verallgemeinern, daß sie auch nur im vorderasiatischen Raum überall anzutreffen sind. Auch die bei Plinius belegten staatlichen Eingriffe in die lokale Verwaltung von Städten (einschließlich deren Haushaltsführung) gestatten keine weitgehenden Folgerungen. Sieht man diese «Beschneidungen der städtischen Autonomie» genauer an, sind sie doch relativ begrenzt. Wir verweisen auf Plinius' Einspruch gegen die bei den meisten Städten (plerisque civitatibus) übliche Sitte, ehemals Verurteilte in ihrer städtischen Verwaltung zu verwenden (ep. 31), ferner gegen bestimmte Formen der Wahlen zu städtischen Ämtern, wie sie in verschiedenen Städten Bithyniens üblich seien (ep. 79). Ohne das hier näher ausführen zu können, sei darauf verwiesen, daß es eine völlige Autonomie der zum Römischen Reich gehörigen griechischen Städte niemals gegeben hat. Staatliche Kontrollen waren schon im Hellenismus gang und gebe⁵ und konnten im Römischen Reich gar nicht umgangen werden. Man vergleiche dazu des Dion Chrysostomos Einschätzung der Rivalität zwischen den Städten Tarsos und Mallos als Streit zwischen Sklaven, die unter demselben Joch stehen (34, 51).

Autonomie der Städte bezog immer auch staatliche Kontrollen ein, städtische Autonomie in der Ämterbesetzung und -führung und Freiwilligkeit hierbei schlossen zu keiner Zeit im Prinzipat staatliche Einsetzung völlig

⁵ P. MUSIOLEK: *Stadt*, in: *Handbuch Wirtschaftsgeschichte*. Berlin 1981. S. 462.

aus,⁶ ebenso nicht Steuerbefreiung römischer Bürger, wo sie ausgesprochen wurde, das Zahlen gewisser Abgaben⁷ (bei Erbschaft, Sklavenfreilassung). Schließlich darf auch nie vergessen werden, daß trotz des zu recht hervorzuhebenden wirtschaftlichen Aufschwunges im Prinzipat der überwiegende Teil der Bevölkerung in erdrückender Armut lebte.⁸ Diese und auch noch andere Faktoren, welche die häufig etwas zu einseitig gepriesene Prinzipatszeit (segensreiche Friedenspolitik des Augustus, gerechte Herrschaft der Adoptivkaiser) bis Mitte des 2. Jh. relativieren, zeigen, daß viele Symptome, die während des 3. Jh. allenthalben sichtbar sind, nicht erst eine «Erfindung» dieses Jahrhunderts genannt werden können. Läßt man diese Tatsache außer acht, kommt es zu einer nicht gerechtfertigten Überbewertung der Jahrzehnte zwischen etwa erstem und drittem Viertel des 3. Jh., da sich die ökonomischen wie politischen Schwierigkeiten zweifellos verschärfen bzw. neu auftreten (Plünderungen durch Barbaren vom Schwarzen Meer aus, Kriege an der Euphratgrenze, Kämpfe verschiedener Thronprätendenten, in welche viele Städte hineingezogen werden, Verfall des Münzsystems, als dessen Folge Einstellung der Münzprägestellen, ganz allgemein verschärfte Repressalien).

In diesem Zusammenhang soll eine Frage der Rolle des Fernhandels gelten, der über Ägypten, Eryträisches Meer bzw. Syrien oder Kleinasien Richtung Indien mit Anschluß nach Ceylon bzw. China lief und den Städten, über die er führte, beträchtliche Einnahmen brachte. Die Begünstigung syrischer Städte durch die Severer wird in diesem Zusammenhang gesehen. Zweifellos wurden durch Ausnutzung der Monsunwinde seit etwa Augustus die Fahrzeiten über See verkürzt, damit der Umfang dieses Verkehrs größer⁹ und die Waren selbst möglicherweise billiger. Das uns interessierende Problem lautet jedoch: Welchen Charakter hatte dieser Orienthandel für die Wirtschaft des Römischen Reiches. Die wichtigste Quelle, der Periplus, erwähnt als Handelsprodukte: Edelsteine wie Onyx, Sindon (Musseline, Linnen), Leinwand, Narde, auch als Nardenöl bzw. -salbe begehrt, schließlich Baumwolle, -kleidung und -stoffe (48), Pfeffer, Perlen, Malobathrum (49; Plinius, nat. hist. 12, 59; 13, 1), das aus Blättern der Lauriceen, die Öle und Aromata geben, gewonnen wird. Cinnamon kam wahrscheinlich wie Seide aus China über Indien nach Rom.¹⁰ Soweit

⁶ F. JACQUES: *Volontariat et compétition dans les carrières municipales durant le Haut-Empire*. Ktema 6 (1981) S. 269 f.

⁷ R. BERNHARD: *Immunität und Abgabepflichtigkeit bei römischen Kolonien und Municipien in den Provinzen*. Historia 31 (1982) S. 342–352.

⁸ Das bei P. A. BRUNT: *Italian manpower 225 B.C.—A.D. 14*. Oxford 1971, S. 134 für die italischen Städte, besonders Rom dargelegte düstere Bild gilt sinngemäß auch für die großen Städte in den Provinzen. Anders M. STAHL: *Imperiale Herrschaft und provinzielle Stadt*. — Göttingen 1978, S. 71, dessen Feststellung, eine breitere Schicht als je zuvor hatte an den «Rom und den provinziellen Städten angebotenen zivilisatorischen Errungenschaften» Anteil in dieser undifferenzierten Form kaum der Realität entspricht.

⁹ S. E. SIDE BOTHAM: *Roman Economic Policy in the Erythra Thalassa*. Leiden 1986, S. 38, 179.

¹⁰ J. FERGUSON: *China and Rom*, in: ANRW, Teil 2, Bd. 9.2, 1978, S. 585, 589.

die Produktenliste des Periplus. Selbst wenn man einräumt, daß zu den erwähnten Artikeln noch Reis und Korn kämen, wenn man weiterhin nicht vergißt, daß verschiedene importierte Pflanzen nicht nur zu Luxus Zwecken, sondern ebenfalls in der Medizin und zu kultischen Bräuchen verwendet wurden, wenn man schließlich noch zugibt, daß einige exportierte Bekleidungsarten das syrische Handwerk belebten, alexandrinische Gläser dortige Spezialhandwerker forderten. Wenn man auch nicht unterschätzt, daß mit Zinn und Blei Mineralien, die Indien nicht hatte, von Rom exportiert wurden:¹¹ Die Liste des Periplus läßt es trotz allem nicht zu, diesen Handel als Gebrauchsgüterhandel zu qualifizieren, auch wenn anerkannt sei, daß eine einseitige Bezeichnung als Luxushandel ebenso problematisch ist.¹² Der Warenverkehr kann aber schon wegen der großen Entfernungen, die zu überbrücken waren, kaum ernsthaften Einfluß auf das Wirtschaftsgefüge des Römischen Reiches gehabt haben, auch nicht für einzelne Provinzen. Insofern ist es für unsere Fragestellung relativ belanglos, ob man tatsächlich davon ausgehen muß, daß er durch die Wirren des 3. Jh. weitgehend zusammengebrochen ist. Die hierfür neuerdings von Raschke gebrachten Gründe sind zudem, namentlich, wenn er auf die politischen Veränderungen jenseits der Euphratgrenze hinweist, nicht sehr entscheidend. Auch die Eroberung wichtiger Handelszentren¹³ während der römisch-neupersischen Auseinandersetzungen sind nur bedingt von Belang. Antiocheia konnte aus hier nicht zu erörternden Gründen zu keiner Zeit von den Sassaniden gehalten werden und ist im Dominat mit seinem Hafen Laodikeia wieder eine angesehene Handelsmetropole, ähnlich das syrische Caesarea. Dura-Europos, von den Sassaniden erobert und nicht wieder aufgebaut, hatte schon im späteren 2. Jh. als Stadt von Handel und Handwerk keine größere Bedeutung mehr.

Vielleicht müßte noch genauer untersucht werden, welche ökonomischen Folgen die von einigen Fachkollegen angeführte Tatsache hatte, daß die im 4. Jh. belegten Fahrten «kaum mehr von Kaufleuten und Kapitänen aus Ägypten, sondern von Indern, die bisher nur ausnahmsweise fuhren», unternommen worden sind.¹⁴ Uns geht es hier um die Frage nach der Kontinuität der Zolleinnahmen für importierte Artikel aus den Gebieten von Südarabien bzw. Indien bis Ceylon und China, die im Prinzipat nicht nur für die Städte, über die dieser Handel ging, sondern zweifellos auch für die Kaiser eine beträchtliche Einnahmequelle darstellten. Denn unbestritten ist wohl, daß Produkte des Orienthandels auch im Dominat das Römische Reich erreichten. Mrozek glaubt

¹¹ Ebenda, S. 900; SIDE BOTHAM: a. a. O., S. 900; M. P. CHARLESWORTH: *Trade-routes and Commerce of the Roman Empire*. Hildesheim 1961 (Repr.). S. 68.

¹² SIDE BOTHAM: a. a. O., S. 31 f., 176.

¹³ M. G. RASCHKE: *New Studies in Roman Commerce with the East*, in: ANRW Teil 2, Bd. 9.2; 1978, S. A. DIEHLE: *Die entdeckungsgeschichtlichen Voraussetzungen des Indienhandels der römischen Kaiserzeit*, in: a. a. O., S. 572.

¹⁴ Ebenda; SIDE BOTHAM: a. a. O., S. 105.

am Beispiel von Preisen für Gewürze sogar nachweisen zu können, daß sie in erheblich größeren Mengen als im Prinzipat auf römische Märkte gekommen sind.¹⁵ Damit würde sich eine durchaus auch in der spätrömischen Zeit vorhandene Leistungsfähigkeit des Fernhandels bestätigen.

In der zur Verfügung stehenden Zeit konnte auf die vielen, sehr unterschiedlichen Probleme, die auf den kleinasiatisch-syrischen Raum zwischen dem 2. und 3. Jahrhundert kamen, leider nicht breiter eingegangen werden. Welche Gewichtigkeit man ihnen jedoch immer einräumt, man kommt nicht umhin zu berücksichtigen, daß zumindest nahezu alle bekannten größeren Städte im Dominat als sich stabilisierende Faktoren einstellten, wieder Mittelpunkte von Handwerk, Handel und Verkehr wurden.¹⁶ Mithin läßt sich auch anhand der hier aufgegriffenen Punkte zeigen, daß erstens von einer allgemeinen, folgeschweren Krise, die zweitens im 3. Jh. erst nach vorhergegangener uneingeschränkter Prosperität ausbrach, für die vorderasiatischen Städte des Römischen Reiches nicht gesprochen werden kann.

Berlin.

¹⁵ S. MROZEK: *Zum Handel von einigen Gewürzen und Wohlgerüchen in der spätrömischen Zeit*, in: Münstersche Beiträge zur Antiken Handelsgeschichte 1, 2/1982, S. 16 f.

¹⁶ Daß das Römische Reich bei Beginn des 4. Jahrhunderts durch schreckliche Kämpfe gekennzeichnet sei und eine vielfache Krise durchlaufe, wie B. COULIE: *Culture et christianisme au IV^e s. ap. J.-C.* Revue belge de Philologie et d'histoire 61 (1983) S. 130—143, schreibt, trifft ganz sicher nicht für die vorderasiatischen Provinzen zu.

E. V. LJAPOUSTINA

LA STRUCTURE ECONOMIQUE ET SOCIALE DE LA VILLA GALLO-ROMAINE

L'histoire de l'Empire romain est celle des provinces avant tout. Leur unité politique a subsisté pendant longtemps, reliant les traits caractéristique des systèmes sociaux divers qui faisaient leur rencontre au cours de la romanisation. C'est pourquoi l'image de la civilisation romaine en tant que phénomène profondément synthétique est assez répandue dans la littérature scientifique de nos jours.

Sans doute une telle synthèse s'est faite très productive et efficace ce qui est parfaitement illustré par ses résultats dont le plus important est la formation de l'Europe médiévale.

Alors c'étaient les deux systèmes différents qui sont entrés au contact mutuel réciproque. *Primo*, c'est le régime (ou plutôt le mode) de production antique, soi-disant esclavagiste qui se basait sur la propriété foncière sous sa forme antique (décrite par K. Marx dans «Die Formen. . .») aussi bien que sur la communauté civique du type *civitas* romaine. *Scondo*, ce sont les rapports sociaux existant p. ex. en Gaule avant la conquête romaine. Ceux-ci sont déterminés parfois par les historiens comme féodalité, mais il vaut mieux les rapprocher à l'organisation sociale propre aux autres peuples «primitifs» qui n'ont pas encore connu ni classes ni l'Etat mais seulement les ordres fonctionnels et le pouvoir coercitif des chefs nobles. Ainsi c'étaient les deux systèmes tout différents qui s'entrelaçaient en Gaule romaine, pourtant différents dans une mesure qui rendrait possible leur synthèse même.

Il faudrait étudier le mécanisme et les lignes directrices de ce processus aux niveaux variés d'après les sources de toute sorte. Il me paraît intéressant de vous présenter une communication sur la villa gallo-romaine en tant que cellule importante des structures provinciales, car c'est dans le cadre de celle-ci que se développaient tous les processus socio-économiques au cours des siècles.

Il n'y avait pas eu de villa en Gaule avant la conquête romaine. L'agriculture gauloise n'avait pas connu de grandes unités de productions. C'est-à-dire, la pratique de villa a été introduite par les Romains. Tout de même il ne saurait point considérer la villa gallo-romaine comme une simple copie de l'institut italique tel que nous le connaissons d'après les testes de Caton, Varron, Columelle et les fouilles p. ex. de célèbre villa de Boscoreale près de Pompéi.

Dès le début la villa gallo-romaine a été un produit des gens de pays, de la population locale. Il y a des exemples d'une continuité entre l'habitat celtique de l'époque de La Tène et la villa sur le même endroit, dont le plus célèbre est peut-être celle de Mayenne décrite par A. Grenier, mais on peut se souvenir de bien d'autres.¹

Le Haut-Empire connaissait deux types de villas gallo-romaines. Les unes ont été construites à l'exemple des palais splendides de l'Italie ayant aussi plusieurs bâtiments (services agricoles et parfois artisanaux) autour d'une grande cour rectangulaire. Telles étaient fameuses villas d'Anthée, de Chiragan, de Mont-Maurin etc. (aussi p. ex. à Aechternach en Rhénanie).² Les autres ont été bâties un peu plus tard (vers la fin du 1^{er} et le début du 2^e siècles de n. è.). Leurs dimensions et l'aspect général étaient beaucoup plus modestes. C'étaient les villas les plus typiques à l'époque.³

Une construction relativement plus précoce de grandes villas du premier type (vers la moitié du 1^{er} s.), leurs dimensions et la décoration luxueuse nous permet de reconnaître en leurs maîtres de riches personnes venues d'Italie (p. ex. les chefs militaires, négociants, affranchis) ou bien de nobles chefs gaulois qui s'enrichissaient au service des généraux romains et renforçaient par-là leur pouvoir sur le petit peuple de pays. De tels domaines sont mentionnés par Tacite (Ann. IV. 73; Hist. V. 23). Il est à noter que l'urbanisation de la Gaule Chevelue fait apparaître le même phénomène — c.-à-d. une prépondérance originelle de la noblesse indigène ce qui a eu son reflet aux inscriptions de l'Autel *ad Confluentem* à Lyon où figurent beaucoup de personnes nobles devenues citoyens romains au début du 1^{er} s. après avoir exercé les magistratures dans leurs cités natales (p. ex. les inscriptions des nobles santons dont l'un portait le titre de *vergobretus* évidemment d'origine locale — CIL XIII. 1074 + 48; 1042—1045; 1036; ILTG. 217).

Donc la diffusion des villas plus simples et modestes, de grandeur moyenne et même petite paraît avoir été liée à l'ascension et l'élargissement de la couche sociale des possesseurs du type municipal ou pareil à celui-ci. En devenant propriétaires fonciers du type antique (même si non obligatoirement citoyens romains) les provinciaux ont créé les conditions bien favorables au développement urbain intense, parce que (entre autres) des liens de l'économie de villa avec le marché citadin étaient indispensables pour le fonctionnement normal de celle-là. On sait bien aussi que de telles villas moyennes et petites connaissaient l'organisation esclavagiste de production, bien que sous sa forme provinciale et par-là déformée par les rapports d'exploitation locaux. Tout cela

¹ A. GRENIER: *Archéologie gallo-romaine*. J. DÉCHELETTE *Manuel* ... V. VI (2). P., 1934. P. 784—795; Gallia 12. 2. 542; 16. 2. 479; 21. 2. 444.

² A. GRENIER: *op. cit.* P. 843—850; G. FOUET: *La villa gallo-romaine de Mont-Maurin*. P., 1969; H. HEINEN: *Archéologie et rapports sociaux en Rhénanie: exemple des Trévires*. *Archéologie et rapports sociaux en Gaule*. P., 1984. P. 165.

³ J. PERCIVAL: *The roman villa. An historical introduction*. L., 1976. P. 40—41.

signifie que ces villas gallo-romaines se sont faites l'élément important du système socio-économique antique dans les provinces.

Or ce n'est pas tout. On croirait que de grandes villas du premier type se développaient dans un cadre socio-économique tout différent. Leurs conditions de productions n'ont pas demandé l'organisation esclavagiste et les liens intenses avec le marché de cité.

D'autre part les villas pouvaient exister au sein du régime de production propre aux communautés rurales locales. Ainsi les recherches à l'emploi de l'optique aérienne effectuées notamment par l'équipe de l'Université de Besançon ont découvert les villas sur toutes les catégories des terres. P. ex. dans le Finage villas et fermes se trouvaient tant sur les terres assignées lors de la centuriation que sur les soi-disant «celtic fields». En même temps il y avait un grand *fundus* avec villa Molay (*ager exceptus*) qui avait conservé son intégrité lors de la centuriation.⁴

Tout cela paraît avoir déformé le développement du système classique de villas en Gaule, provoqué ses transformations variées. La politique des empereurs romains, bien que favorable au 1^{er}—2^e ss. au développement de la propriété moyenne et petite,⁵ n'a pas tout de même affaibli la puissance économique de l'aristocratie gauloise, même plus — sa vigueur a été renforcée par la possibilité maintenant réalisée de l'exploitation productive et efficace de ses domaines. De là — un rôle tout croissant de la grande propriété foncière en Gaule. D'autre part le développement de la propriété moyenne et petite du type antique a connu un grand essor incontestable sous le Haut-Empire. Et je croirais que l'importance des grands domaines augmentés parfois au détriment de nombreuses villas moyennes et petites soit la tendance fondamentale de l'histoire économique de la Gaule romaine.

C'est au 3^e s. que les résultats de ce développement sont devenus visibles quand le total des villas s'est diminué dans une forte mesure. Le matériel archéologique est assez éloquent sur ce point: il y a beaucoup de villas de 1^{er}—2^e ss. qui n'ont pas connu le développement ultérieur.⁶ Pour compléter ce tableau archéologique muet je voudrais faire une seule référence littéraire. Le panégyriste mentionne une partie du territoire éduen où les vignobles situés sur les terrains améliorés par drainage sont tombés en décadence décisive. Il paraît qu'il s'agit ici de *pagus arebrigus* où les traces de la centuriation et plusieurs villas sont réperées.⁷ L'orateur-même (Pan. lat. VIII (5). 6. 4—6)

⁴ G. CHOUQUER: *La genèse des paysages du Centre-Est de la Gaule*. DHA. 1983. T. 9. P. 113—140; Idem: *Cadastres et sociétés des Gaules. Archéologie et rapports sociaux en Gaule*. P. 25—39.

⁵ E. M. ŠTAERMAN: *Die Agrarfrage und die senatorische Opposition in der römischen Kaiserzeit*. Konstanz 1984. S. 15—17.

⁶ Cf.: J.-G. GORGES: *Les villas hispano-romaines. Inventaire et problématique archéologique*. P., 1979. P. 53; 96.

⁷ G. CHOUQUER: *La genèse*. P. 114.

fait aussi une allusion à *finis* des lots de terres ce qui correspondrait bien à l'image des villas petites et moyennes.

Tout cela paraît témoigner d'une crise qui a ébranlé tout le régime de production à l'organisation esclavagiste fonctionnant avant tout au cadre de villas pareilles.

Aux 4^e—5^e ss. les changements ont poursuivi. Si pour le Haut-Empire, bien qu'il y eût de grandes domaines, le type principal était quand même celui des exploitations agricoles petites et moyennes, maintenant est venue la période de l'«apogée de la propriété privée latifondiaire».⁸ Le déclin de la propriété petite et moyenne a constamment progressé, ce qui a conditionné la ruine de l'*ordo decurionum* témoignée par le Code Théodosien. Aussi les contemporains ont senti cette décadence d'une couche sociale considérable (*curiales, plebei, possessorum* — CTh. IX. 31. 1). On croirait que les pauvres qui ont évité l'injustice féroce romaine chez les Barbares ou Bagaudes (Salv. V. V) étaient aussi non simplement les petits paysans de la Gaule mais les possesseurs du type antique. En effet Salvien les appelait «*honesti et nobiles. . . non obscuris natalibus editi et liberaliter instituti*». Ainsi c'étaient les propriétaires des villas et fermes petites et moyennes qui sont devenus victimes principales de l'expansion des gros domaines. C'est la fin du système des villas gallo-romaines en tant que les éléments du régime socio-économique antique.

Pourtant c'est à ce moment-là que se font sentir les résultats du développement synthétique en Gaule. Ce que ses exploitations agricoles tout en conservant les caractéristiques principales de villa romaine étaient en même temps les éléments des structures diverses leur a donné du dynamisme les rendant par-là beaucoup plus élastiques. C'est pourquoi le Bas-Empire ne peut point être considéré comme une seule décadence.

Pour ce qui est de notre sujet, les villas devenues les parties des gros domaines ont continué de fonctionner bien que dans les conditions tout différentes. Ainsi l'organisation de production esclavagiste y a été pratiquée par les gros propriétaires mais seulement dans une partie de leurs possessions. Il paraît que Palladius dans son traité porte sur une telle villa centrale à l'organisation esclavagiste intensive tandis que la plupart de ses domaines était exploité moyennant *rustici* et peut-être les colons. La même chose a eu lieu aux domaines de Mélanie la Jeune (*servi agricultores*), Paulinus de Pella (Euch. Dei 191—192; 414—419), Ausone etc. Aux conditions des grands domaines préféodaux (parfois dispersés par provinces) le rôle de cette organisation esclavagiste a beaucoup changé par rapport à l'époque classique du Haut-Empire.

D'autre part l'économie des villas devenues les parties des latifundia s'est transformée parce que p. ex. les liens avec le marché citadin n'étaient pas déjà si indispensables. Bien sûr il n'y avait pas d'autosuffisance, autarchie des villa

⁸ P. PETIT: *Histoire générale de l'empire romain*. P., 1974. P. 676.

sous le Bas-Empire mais celles-ci étaient liées maintenant non avec les cités mais avec les centres de production artisanale et de commerce à la campagne (*vici* etc.).

En conclusion je voudrais souligner encore une fois une importance historique de la synthèse socio-économique dans les provinces gauloises qui a rendu possible l'intense développement progressif de la société en Gaule, a accéléré la mise en place des rapports sociaux protoféodaux, y compris dans le cadre de la villa gallo-romaine en tant que l'élément essentiel de la structure antique

Moscou.

SECTION VI

P. DYCZEK

NOTES ON THE AEGEAN TALISMANIC STONES

Ever since the times of A. Evans scholars have been returning to the question of the Aegean talismans. This is probably due to the fact that gems of this type are very difficult to interpret. Other products of gem engraving have been studied in detail, but magical stones do not seem to conform to any of the established rules. In view of the fact that new cult objects have been excavated and new conceptions of the development of religion in Crete and the Greek mainland formed, it is necessary to re-examine the symbolism of the talismans. A. Evans distinguished the first group of magial themes — the representations of various types of vessels, often accompanied by plants. For the discoverer of Knossos this was connected with solar symbolism, vegetation, and he believed that they were used during the ceremonies of bringing rain.¹ In the light of recent research this interpretation does not seem correct. If the ceremony of bringing rain existed in the Aegean religion it is unlikely that it was conducted with the help of talismans.² V. E. G. Kenna increased the number of magical themes, as well as tried to incorporate talismans into the existing classification of other types of gems.³

It seems that the power of the talismans depended on the motifs engraved on their surface. During research the distinction suggested by Kenna proved to be inadequate,⁴ for some motifs have been found to contain elements characteristic of two or more themes. Others do not conform to the proposed classification even though they meet the criteria laid down by Kenna. On the other hand, a close examination of the themes reveals that they are concerned with almost every sphere of life. I would risk saying that the motif of the talisman was shaped according to immediate necessity, and the only requirement was that it conforms to the overall system of magical and religious ideas. Chro-

¹ R. EVANS: PM i, 672—4; PM IV, 446—50; F. MATZ: *Die frühkretischen Siegel*. Eine untersuchung über das werden des minoischen Stiles, Leipzig 1928, 95—196; H. R. HALL: *Aegean archaeology, an introduction to the archaeology of prehistoric Greece*. London 1945. 55 ff. 88 ff. 206—14; cf. G. GLOTZ: *La civilisation égéenne*. Paris 1923. 389—96.

² K. BIRKET-SMITH: *Ścieżki kultury*. Warszawa 1974. 429 f.

³ V. E. G. KENNA: *Cretan seals*. Oxford 1960. 68 f.

⁴ V. E. G. KENNA: *Some eminent cretan gem-engravers*, (in:) *Festschrift für Friedrich Matz*, Mainz 1962, 4—13; Idem: *The Cretan Talismanic Stones in Late Minoan Age*. Lund 1969. 26 ff.

nology plays an important role in these considerations, as themes vary in frequency from one period of the Bronze Age to the other, and the connections between them evolve.

The motifs of birds (usually cranes), plants, insects, snakes, and astral symbols (?) such as the so-called lion mask, the fish, bucranium, and the swastika are common in the EM period.

The MM period is characterized by the motifs of vessels, bucranium, ships, plants, birds, sacral horns, fish, lion masks and the so-called silphium.

The motifs engraved on the surface of talismans at the end of the Bronze Age were the most varied. They include façades, branches, vessels, birds, fish, shellfish, ships, the so-called shrines sheaves(?), lids, sacral horns, bucraniums, labrys, silphium, lion masks, octopuses, cuttlefish, ivy, palm leaves, roses, butterflies, snakes, papyrus stems. In total about 25 motifs can be distinguished, which are found either on their own or in different combinations.

We can assume that some of these talismans, such as the façades, lion masks, snakes, were to guard the owner against misfortune, some were to ensure good weather (labrys), others were helpful on fishing expeditions and guaranteed good harvest (sacral horns, bucranium, branches, vessels, astral symbols, birds, shrines, ships, agrimi, sheaves(?), the motifs of various sea animals). It is also possible that other motifs were connected with religious matters, health, etc. (ivy, silphium, insects, butterflies).⁵

It would be difficult to analyse all these motifs in the present article, my suggestions will therefore be concerned with the interpretation of only some of them.

The motif known as the lion mask is often encountered on the surface of the talismans. The name is due to the formal similarity between this motif and the schematic representation of a lion's jaws. Representations of this type are found as early as EM III.⁶ on the surface of prismatic gems. However, soon most of these representations lost their 'leonine' character (Fig. 1 a, b). At first the craftsman tried to represent the lion head fairly faithfully, at the same time consciously giving it a cubistic form and shaping the whole gem accordingly.⁷ In LM III only a few ordered lines were engraved which represented the most salient features.⁸ At the end of the period the surface of the gem is covered with chaotic lines and holes, so that it is difficult to establish any similarity to the mode.⁹ It is interesting to note that lion masks were engraved on dark coloured

⁵ Cf. P. DYCZEK: *Analiza tematyczna wybranych motywów talizmanów*. Studia archeologiczne, t. 4, Warszawa 1985, 29–46, L. PRESS: *O sztuce leczenia w kulturze egejskiej*. Balcanica Posnaniensia III, Poznań 1984. 77–86.

⁶ J. PENDLEBURY: *The Archaeology of Crete*. London 1939. 83 ff.

⁷ Cf. V. E. G. KENNA: *Cretan seals*. Oxford 1960. 68, fig 145; A. SAKELLARIOU: *Die minoische und mykenische Siegel des Nationalmuseums in Athen*. Berlin 1964. pl. 19.

⁸ L. LANG: *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia*. Princeton 1969. 57 ff.

⁹ V. E. G. KENNA: *The Seal of Cyprus in the Bronze Age*. BCH 91 (1967) 155 ff.

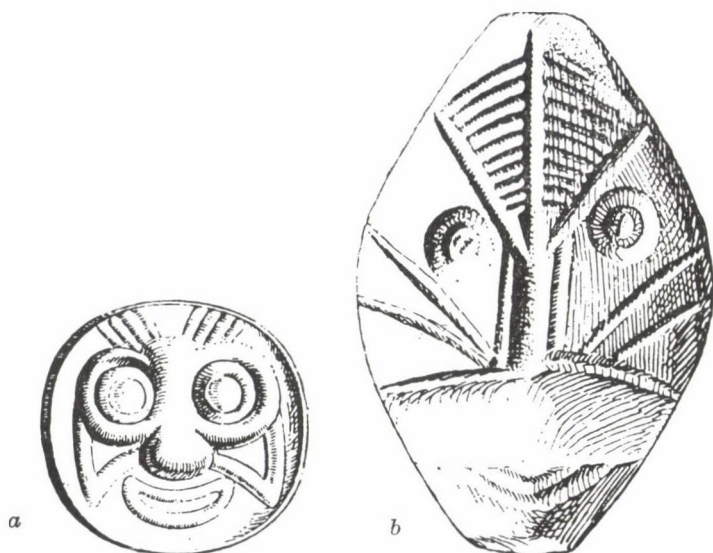


Fig. 1a/b. Talismans with the motive of the lion head

stones. What is even more interesting is the fact that some specimens lack holes for hanging them on the neck or on the wrist.¹⁰

After investigating the available material I have come to the conclusion that most of these representations have nothing in common with the motif of a lion. It seems to me that the image is more like one of a fantastic face, without any realistic model. I consider them to be the representations of Gorgons. Most scholars believe the first representations of Gorgons to date from MM II,¹¹ but their interpretation is strongly influenced by the reading of Greek myths. The discussion of the origin of the motif dates back to the 19th century, and according to some scholars it personifies the cruelty of the sea (Volcer), thunder (Roslen), or the volcano (Otto).¹² Others believe that it was based on the representations of African animals, such as the lion, or that the inspiration came from Egyptian murals representing the goddess Hathor.¹³

W. Wundt tries to explain the problem through the connection with masks used for magical purposes. I believe this suggestion to be most interesting, especially as we possess data which prove that certain ceremonies in the Aegean religion were conducted in masks.¹⁴ Ethnological investigations have revealed that masks were supposed to chase off evil spirits.¹⁵

¹⁰ Idem: *Cretan seals*. Oxford 1960. 68.

¹¹ A. B. COOK: *Zeus. A study in Ancient Religion*. Cambridge 1914. T. I. 455.

¹² T. HOWE: *The origin and function of the Gorgone head*. AJA 58 (1954) 209 ff.

¹³ Ibidem, 210.

¹⁴ K. MAJEWSKI: *Ryton mykeński z Rodos*. Archeologia 3, (1949) 18 ff.

¹⁵ BIRKET-SMITH: *op. cit.*, 306 ff.

The chief role of masks, as well as talismans with masks, was to guard off evil in any shape. Some elements of magic were incorporated into religion probably at the turn of the MM/LM periods,¹⁶ others remained unchanged in popular religion.¹⁷ Dance, masks, prayers and chants probably played an important role in the epiphany.¹⁸ It seems that this act was the most desirable mode of contact with supernatural forces.¹⁹

The islanders were also well acquainted with a more concrete threat namely with earthquakes. Talismans with the image of the so-called façade (Fig. 2) may have been meant to guard against the consequences. Scholars

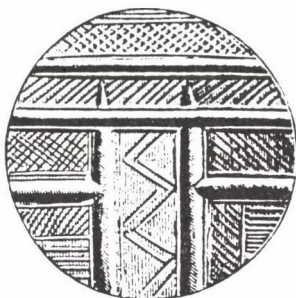


Fig. 2. Talisman with the image of the façade

have drawn attention to the similarity of this motif to what is known as the architectural impressions found in Crete,²⁰ Anatolia, and Mesopotamia.²¹ A. Evans on the other hand emphasized the similarity to the faïence tiles found in Knossos in 1902.²² It is easily seen that different elements of the façades were engraved on the talismans in different ways, which may be a reflection of various construction materials.²³ The talisman, I believe, was meant to strengthen the weakest elements with its own force. It is interesting to note that the number of talismans with the façade motif converges with the period of high seismic activity.

¹⁶ M. NILSSON: *The Minoan-Mycenaean Religion and its Survival in Greek Religion*. Lund 1950. 330 ff.

¹⁷ M. NILSSON: *Greek popular religion*. New York 1940, passim; W. K. C. GUTHRIE: *The Religion and mythology of the Greek*. Cambridge 1964. 3–25; R. HÄGG: *Official and Popular cults in Mycenaean Greece*, (in:) *Sancuaries and cults in the Aegean Bronze Age*. Stockholm 1981. 35–8.

¹⁸ Cf. R. HÄGG: *Epiphany in Minoan Ritual*. BICS 30 (1983) 184 f.

¹⁹ L. PRESS: *Życie codzienne w państwie króla Minosa*. Warszawa 1972. 109 f.

²⁰ D. LEVI: *La tomba a tholos di Kamilari*. Annuario 39–40, 68 ff.

²¹ L. LEGRAIN: *Architectonical Seal Impression*. London 1969. 71 ff.

²² EVANS: PM I, 301–14; cf. CH. MALERS: *Minojskiat Krit*. Sofia 1976. 31 f. 42.

²³ L. PRESS: *Budownictwo egejskie*. Warszawa 1986. 59–80; eadem: *Architektura w ikonografii przedgreckiej*. Warszaw 1967. 34–44.

The next motif, the silphium, entered the literature of the subject in the beginning of the 20th century. After analysing some of the representations A. Evans came to the conclusion that they resemble the silphium tree with seeds. He used one of the coins found in Cyrene to conduct the analogy.²⁴ However, since a large number of stamens of frequently seen to grow out of the 'seeds', V. Kenna suggested that the seeds might be of a different type, and may symbolize rebirth, perhaps after death(?). However, I believe that the so-called silphium is a representation of a flower calyx. The comparisons carried out by Möbius indicate that it may be a crocus or lily. Both these plants seem to have played an important role in religion and the economy.

V. Kenna interprets one of the groups of motifs as that of the shrine.²⁵ This interpretation does not seem convincing, especially as our knowledge of sacral buildings in Aegean culture is very scant, and concerns a later period.²⁶ I believe the representations were those of granaries, or in some case, beehives. Similar images have been found for instance in Mesopotamia. If the pictures on the surface of the talismans were really granaries, they were built of wood, with two or four gable roofs, rarely round, and with a little roof above the entrance. Some of the granaries were built on pillars or special platforms, probably to protect them against humidity and rodents. Sometimes the owners put them under the 'protection' of snakes,²⁷ or other delities ('shrines' on sacral horns). Aegean scribes also seem to have drawn granaries on the tablets found in Knossos.²⁸

Another type of light structure, until now recognized as shrines, consists in my opinion of the representations of beehives. Despite the fact that bees were tamed in Aegea around 2100 B.C.,²⁹ we had no knowledge of this structure before the clay model of a beehive had been found in Phaistos.³⁰ Honey played an important role both, in religion,³¹ and in the economy. The cult of Britomaris³² is connected with it. I believe that what is known as the

²⁴ EVANS: PM II, 284 ff.

²⁵ V. E. G. KENNA: *The Cretan Talismanic Stones in Late Minoan Age*. Lund 1969. 26 ff.

²⁶ L. PRESS: *Kultura wysp cykladzkich w epoce brązu*. Warszawa 1986. 70—85; E. TOWNSEND VERMEULE: *Götterkult. Archeologia Homerica*. T. III, part V, Göttingen 1974, 35; M. E. CASKEY: *Ayia Irini, Kea* (in: *Sanctuaries and cults...* Stockholm 1981, 127 ff.; E. VERMEULE: *Greece in the Bronze Age*. Chicago 1964. 217; C. RENFREW: *The Mycenaean Sanctuary at Phylakopi*. *Antiquity* 52 (1978) 7—14.

²⁷ NILSSON: *op. cit.* 325 ff; GUTHRIE: *op. cit.* 17 ff; G. R. LEVY: *The Gate of Horn*. London 1947. 219 ff; G. THOMSON: *Egea prehistoryczna*. Warszawa 1958. 93; cf. G. CONTEAT: *La glèptique Syro-Hittite*. Paris 1922. 139 ff.

²⁸ EVANS: PM IV, 622 ff; cf. idem: *Scripta Minoa*. Oxford 1909. 198 ff.

²⁹ L. PRESS: *Życie codzienne w państwie króla Minosa*. Warszawa 1972. 119.

³⁰ K. MAJEWSKI: *Kreta, Helladi, Cyklady*. Warszawa 1963. 20 ff.

³¹ J. CHADWICK: *The Mycenaean World*. Cambridge 1976. 124; M. VENTRIS, J. CHADWICK: *Documents in Mycenaean Greek*. Cambridge 1973. 52, 128, 131, 220, 283, 308—10, 392.

³² G. W. ELDERKIN: *The Bee of Artemis*. *Am. Jour. Phil.* 60 (1939) 203 ff.

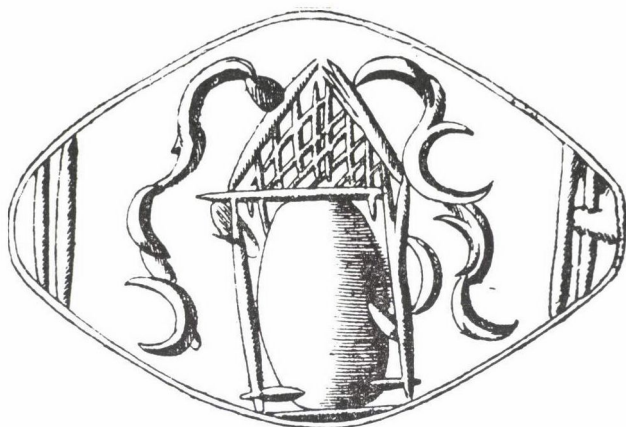


Fig. 3. So-called shrine with the snakes

shrine with snakes is an image of this type (Fig. 3). It is interpreted as a representation of the omphalos,³³ or the bethyl of the snake goddess.³⁴ In my opinion it is the representation of a beehive, which could easily be made of an old pithos,³⁵ or a special cylindrical barrel covered with a little roof.

The question of magical stones found on the Greek mainland has not been given sufficient attention. The hypothesis put forward by Nilsson, according to which religious ideas on Crete and the Greek mainland did not differ in any³⁶ substantial way was already questioned in the fifties,³⁷ and now it has been entirely rejected.³⁸

It is true that in comparison with Crete few talismans in the Minoan sense of the word have been found on the Greek mainland.³⁹ However, I believe this cannot be explained solely as a result of the hiatus between the downfall of the Minoan civilization and the coming of maturity of the Mycenaean, or more precisely, Helladic. Single specimens of talismans with the images of vessels, fish, plants and birds have been excavated in Mycenae, Vaphio, Perachora, Prosymna, Pylos, Thebes, Tragana, Routsis, Dendra, Vagena.⁴⁰ They have been found mostly in graves, and can be dated at the end of the LH

³³ V. N. BATES: *AJA* 29 (1925) 244.

³⁴ V. E. G. KENNA: *Cretan seals*. Oxford 1960. 126.

³⁵ L. PRESS: *Architektura w ikonografii przedgreckiej*. Warszawa 1967. 188.

³⁶ NILSSON: *op. cit.* passim.

³⁷ L. BANT: *Myth in Pre-classical Art*. *AJA* 58 (1954) 307–9.

³⁸ R. HÄGG: *Officia and Popular cults in Mycenaean Greece*, (in:) *Sanctuaries and cults* . . . Stockholm 1981, 36.

³⁹ Cf. C. W. BLEGEN and others: *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia* III. Princeton 1973. il. III.

⁴⁰ Cf. V. E. G. KENNA: *The Cretan Talismanic Stone in the Late Minoan Age*. Lund 1969. 24, 25.

III period.⁴¹ The scarcity of 'Minoan' talismans on the Greek mainland confirms, according to me, the religious independence of Greece in the late Bronze Age, and does not prove that magical stones fell out of use.

Where should we therefore seek the 'mainland' counterparts of the 'island' magical gems? I believe the problem should be approached in a more complex manner than that of the Minoan talismans. The tradition, environment, and probably the needs of the mainland dwellers were different. One of the achievements of the inhabitants of mainland Greece seems to consist of the gold representations of insects, birds and other animals. The traditional Minoan themes were qualitatively transformed and given a new form, that of a charm (?). Even in those cases where themes known from Crete are engraved on stones, the rule of static composition and mostly single motif has been abandoned. Human or quasihuman figures were also engraved, the form being somewhat similar to the experiment from Kato Zakro.⁴² The impressions and gems found in the palace of Nestor in Pylos seem to be a good example of this.⁴³ The seal impressions from the Northeastern Building and Southwestern Slope are particularly interesting.⁴⁴ A whole series of scenes with game animals has been represented on them, which seems to be closer to the hunter mentality of the inhabitants of the mainland. Images of demons (?)⁴⁵ and fantastic animals — griffins, have also been discovered. The religious significance of griffins seems to be beyond doubt,⁴⁶ they must have had an anthropopoeic function, or even, as some scholars claim, played the role of a royal emblem.⁴⁷

It cannot be ruled out that magical motifs had been engraved on at least some of the golden rings. It is unlikely that they served as seals, as some scholars suggest,⁴⁸ especially as the material excavated in Pylos indicates that seals were different in form. A scribe's symbol was also often placed on the impression.⁴⁹

Despite the clear differences between the use of magical stones on Crete and the Greek mainland, both types of stones, or, more precisely, motifs, possess certain common features.

⁴¹ BLEGEN: *op. cit.* 71 ff.

⁴² GLOTZ: *op. cit.* 394, D. G. HOGARTH: *The Zakro Sealings*. JHS 22 (1902) 79—91.

⁴³ BLEGEN: *The Palace of Nestor at Pylos in Western Messenia*. I. Princeton 1966, 289—298.

⁴⁴ BLEGEN: *op. cit.* 15, 234, 309, 322, 340.

⁴⁵ Cf. S. MARINATOS: *ΗΘΥΛΙΣΤΙΟΝ ΑΠΟΣ* (in:) *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, ed. L. R. PALMER, J. CHADWICK. Cambridge 1966. 265—274.

⁴⁶ Cf. P. DYCZEK: *The so-called royal signet bead from Pylos*. Etudes et travaux (in print); A. DESSENNE: *Le Sphinx. Étude iconographique*. I. Paris 1957. 62; idem: *Le griffon créto-mycénien: inventaire et remarques*. BCH 81 (1957) 203—14, B. GOLDMAN: *The Development of the Lion-Griffin*. AJA 64 (1960) 319—329.

⁴⁷ Cf. VERMEULE: *op. cit.* 219—34.

⁴⁸ L. PRESS: *Architektura w ikonografii przedgreckiej*. Warszawa 1967. 35.

⁴⁹ Cf. V. L. ARAVANTIOS: *The use of sealings in the administration of mycenaean palaces*. (in:) *Pylos Comes Alive*. New York 1984. 42 ff.

1. They were undoubtedly meant to protect their owner and not only his person, but also in a broader sense, his belongings, his whole household.

2. On Crete the use of talismans was connected with the lower social classes, while on the mainland it was sanctioned by persons of the highest social standing — the king(?). This may explain why in Minoan culture they were not used as seals.

3. The tight administrative control of most spheres of life in the young mainland states such as Messenia limited the number of talisman motifs. The centre of attention was moved from the everyday, practical problems to matters with a more symbolic character. Thus in Crete one can almost compile a catalogue of occupations and professions on the basis of the motifs, while on the mainland these distinctions are blurred. This also reflects changes in religion. I believe that the beginning of this process can be seen already in late Minoan talismans, where the fusion of various motifs takes place. It seems that less attention was given to the single motif, and more to the overall magical power of the of the stone.

4. It is interesting to note that although the engraved motif is usually very clear, a preference for certain types of stones and shapes depending on the represented image remained even on the mainland. This indicates that the material and shape played an important role.⁵⁰

5. Although the formal origin of all the motifs should be sought in the real shape of the object, animal or plant, they relatively quickly depart from the realistic image. The symbolic function and asemantic character of the motif becomes apparent.⁵¹ The abstract composition is far from any kind of geometric order, and it seems that orderliness was not important in it. The unconnected symbols were meant to bring order to the magical, religious(?) world of the owner. Schiering raised the question of whether the transformation of the motif was a change in the sphere of form or of content.⁵² In my opinion an affirmative answer should be given to the latter. I believe the author is right in seeking the answer to the 'combined', fragmentary and abstract nature of the motif in the world of symbol, or more precisely, metaphor.

6. Generally speaking, the composition of even the 'naturalistic motifs' seem to conform to three criteria. They do not possess a real action, real, definite time, or place.

7. The common practice of placing talismans in graves suggests that their magical power was valid beyond real space, and at the same time that it set the hierarchy of the importance of the deceased persons beyond the

⁵⁰ V. E. G. KENNA: *The Cretan Talismanic Stone in the Late Minoan Age*. Lund 1969. 26 ff.

⁵¹ S. MORAWSKI: *O realizmie jako kategorii artystycznej*. *Estetyka* II, 1961, 17 f.

⁵² W. SCHIERING: *Formale Gesichtspunkte zu einigen Motiven auf den sog. Talismanic Stones*, (in:) *Kretisch-mykenische Siegel*. Bonn 1974. 143—148.

earthly existence. Thus earthly achievements had their continuation in the otherworld.

8. Although they are helpful in the analysis of Minoan talismans, the criteria of classifying magical stones suggested by Kenna greatly limit the scope covered by the term. Hence the necessity to form a new approach to the subject.

The examination of the problem of Aegean talismans presented in the article is by no means exhaustive. It is meant to be a voice in the discussion, an attempt to approach the magical stones in a different manner. It seems that they should be investigated not so much in the context of the whole of Aegean gem engraving, but connected more with the social structure of the Aegean states.

Warsaw.

GREEK POTTERY IN THE BLACK SEA AREA

This contribution gives a summary of the results of a book in print on this subject,¹ and it offers a general picture of the relations between Greece proper, her Black Sea colonies and their barbarian neighbours.²

1. The purpose of Greek exports

Greek exports in the Black Sea area were first destined for the colonial Greeks: they included «all the commodities of the civilized way of life» (Strabo), thus enabling the colonists to carry on the Greek way of life and maintain the specific Greek habits, their ethnicity, in a foreign milieu. For the neighbours of the Greeks, Greek artistic objects represented an enrichment of the life-style of the leaders and their families. It was also the beneficent effect of Greek art to give a sophisticated language to the artistic expression of its neighbours: Greek art never performed an imperialistic unification of the cultures of Greece's neighbours, as did that of the Roman empire. Greek fine pottery served in the colonies as the dining service during symposia, while the barbarians preferred metal vases, including those in silver and gold commissioned by their leaders: the feasts organized for the king's men were the highlights in the social life of military groups, and the possession of fine metal vases a symbol of a high social status. The jewellery made for the Greeks was

¹ *Studies of Greek Pottery in the Black Sea Area*. Prague, Charles University 1990.

² For the essential bibliography cf. esp. *Antičnyje gosudarstva Severnogo Pričerno-morja*, Archeologia SSSR 8, Moskva 1986 (ed. G. A. KOŠELENKO, T. L. KRUGLIKOVA, V. S. DOLGORUKOV); *Archeologia Ukrajinškoj SSR*, 2nd ed. Kiev 1986; O. D. LORDKIPANIDZE and G. A. TIRICJAN: *Zakavkazje v ranom železnom veku, v anticnuju epochu*, in: *Drevnejšie gosudarstva Kavkaza i serdnej Azii*, Archeologia SSSR, Moskva 1985, 14–40 and 48–78; J. BOARDMAN: *Greeks Overseas*. 3rd ed. London 1980, 238–266; Arch. Reports for 1983–84 (by J. G. HIND and D. D. KAČAREVA); the conferences of Čchaltubovani I 1977 (1979), II 1979 (1981), III 1982 (1985), IV 1985 and V 1987; and Thracia Pontica I–V, 1979–1988; A. FOL–I. MARAZOV: *Thrace and the Thracians*. London 1977; R. F. HODDINOTT: *The Thracians*. London 1981; O. F. LORDKIPANIDZE: *Kolchis und seine Beziehung zur griechischen Welt vom 6. zum 4. Jh. v. Chr.* Konstanz 1985; W. SCHULER (ed.): *Die bulgarische Schwarzmeerküste*. Konstanz 1985; M. OPPERMAN: *Thraker zwischen Karpatenbogen und der Ägäis*. Leipzig etc. 1984.

of the same kind as that worn in the homeland, while the families of the barbarian leaders preferred less modest ornaments in precious metals, including decorative items of armour and of harness: these objects were mainly ordered by rich barbarian clients from Greek masters or workshops, while pottery, bronze objects and glass were marketable objects, transmitted mainly without direct contact between producer and consumer. Architecture and sculpture mainly served the Greek colonists and their communities; the terracottas were cult offerings and paraphernalia in private lives of average citizens and their families.

Fine wine, of which we have archaeological traces in the fragments of transport amphoras, was attractive both for the Greeks and for their neighbours and probably also helped to negotiate between the two.

2. The beginnings

According to Greek tradition, the first attempts to found colonies in the Black Sea dated from the 8th century B.C., and several reputed or fully documented finds of Greek pottery from Berezan and Histria are earlier than the historically recorded foundation dates of these colonies in the second quarter of the 7th century B.C. Several Middle White Goat I vases north of Berezan and Panticapaeum are also earlier than the bulk of the earliest pottery found in these settlements. Anyway, «precolonial» trade, piracy and pilgrimage to sanctuaries prepared the way for Greek colonisation, which was again possible after the final defeat of the Cimmerians.

The earliest pottery from Berezan and Histria dates from the middle of the 7th century, while in other colonies the earliest pottery dates from c. 600 B.C. (Apollonia, Panticapaeum) or early 6th century B.C. (Tomis, Tyras and several other towns in the Kerch region), a date roughly corresponding with the earliest Greek pottery from Colchis. The earliest painted pottery in Berezan and Histria appears to be Milesian, but in the early 6th century other Ionian centres like Chios and Clazomenae took a larger share.

The neighbours of the Greeks showed the first signs of being influenced by Greek culture. Some Ionian metal objects were adapted to Scythian taste and some East Greek pottery has been found in Scythian barrows and settlements; some products of Southwest Thrace show signs of the influence of East and North Greek models.

3. From mid-sixth to early fifth century B.C.

The Greek colonies founded earlier were nearly all enlarged during the second quarter of the 6th century and began to erect monumental public buildings and fortifications. The chora of Greek cities, including small settle-

ments in which Greeks lived together with their neighbours, was established (Olbia, Histria, the Kerch region, etc.) and the land in the chora divided into *kleroi*. The last Greek foundations of the mid- (Odessos, Kerkinitis) or late 6th century B.C. (Mesembria, the first Chersonesus) completed the network of Greek Black Sea settlements (apparently including Phasis and Dioskurias in the east and the first Greek trading stations in the Don estuary).

This development was probably connected with the first troubles between the Ionians and the Persians (some Ionians arrived there to avoid Persian domination), but the Megarian colonies, *apoikias* of Heraclea Pontica, were also founded in Mesembria and Callatis. The archaeological picture shows Ionian cultural domination in all Black Sea colonies until the last quarter of the 6th century, when it started to be gradually replaced by Athenian influence, first in pottery imports, and in other domains only after the Graeco-Persian wars. Late 6th century also saw a more profound acculturation of the neighbour of the Greeks, first seen in local schools of fine jewellery (Sindos, Trebenishte, Duvanli, others in Scythia and Colchis) and the use of fine toreutics. Greek influence was felt in the Colchis and Thrace, alongside Persian elements.

The Persian campaign against the Scythians, the Scythian revenge on some Greek towns supporting Dareius and the Graeco-Persian wars saw a period of troubles in the Pontic cities too, yet they inaugurated regular coinage, followed by some Thracians.

4. Later fifth century B.C.

This period of Athenian domination was reflected in all artistic products, with the sole exception of bronze toreutics (vases, etc.) where the Peloponnesian (mainly Corinthian) share remained strong. It is not clear whether any Pontic cities were full members of the Athenian League (Nymphaeum being the most probable candidate in the north), but they were attached to it and imports of grain from the Cimmerian Bosphorus were vital for the nourishment of the Athenians. The Bosporean area became a political unity with a centre in Panticapaeum first (480) under the Archeanactidae and later (438) under the strong dynasty of the Spartocidae. The main Athenian base in the Kerch area, Nymphaeum, became part of the Bosporean kingdom towards the end of the 5th century, followed later (in the eighties of the 4th century B.C.) by Theodosia. Chersonesus was much enlarged: the second foundation of the city of 422/1 was considered the principal one in antiquity. The Pontic cities were surrounded with walls, they had sacred precincts, agoras, etc., like their mother poleis in Greece. Large agricultural areas were cultivated around the cities, and the surplus exported, most notably from the Cimmerian Bosphorus.

Wine was imported from Thasos, Mende and other North Aegean centres mainly by Athenian ships, and the custom of wine drinking adopted by

aristocratic Thracians and Scythians. Athenian pottery possessed almost a monopoly in the area, Athenian silver vases largely replaced Ionian and Persian toreutics, and even local schools of jewellery seem to owe much to Athenian art. The Attic style was also predominant in sculpture (funeral stelae, altars) and terracottas, where Attic types replaced former Ionian models.

The Thracian (Odrysean, Getic, Triballian) and Scythian kingdoms grew in power and wealth, and a parallel development can be seen in Transcaucasia. Greek craftsmen knew how to adapt their work to the taste of their customers, even to the Scythians, who rejected many aspects of Greek culture.

5. Fourth century B.C.

Despite the troubles of the Athenians after their defeat in the Peloponnesian war, Attic political and artistic influence in the Black Sea remained decisive, but the monopoly no more existed except in the field of pottery. Nonmarketable works (toreutics, jewellery, etc.) became the affair of artists coming to meet their Macedonian, Thracian or Scythian customers even from South Italy. Greek cities were flourishing, constructing monumental public buildings, elaborate private houses and villas, but most of them were politically dependent on their mighty neighbours (Macedonia, Lysimachus, Geti, Scythians, Odrysseans).

The neighbours of the Greeks become acculturated to a considerable degree: Attic 4th century pottery has been found all over Thrace and Colchis

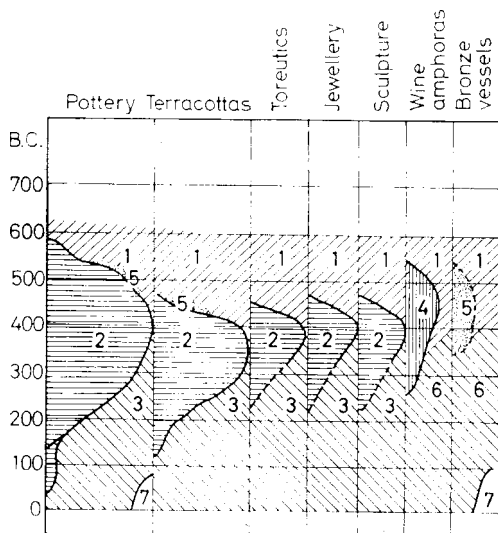


Fig. 1. Approximate proportions of imports in the Black Sea area. 1 East Greek, 2 Attica, 3 East Greek and Hellenistic koine, 4 Chios, 5 Peloponnesian, 6 East Greek and Pontic, 7 Italic

and in many places in Maeotis and Scythia. As in Macedonia, city centres with monumental architecture appear with the Odrysseans (Seuthopolis), in Colchis (Vani) and Scythia (Neapolis). Greek bronze vessels were available far inland, fine toreutics made both Greeks and by their neighbours became the standard vessels in drinking feasts of the kings and their men, and of local aristocrats: the same goes for parade armour and jewellery. Greek wine was imported in larger quantities than before and also produced in the Black Sea colonies.

The integration of Thrace into the Macedonian kingdom and later into the kingdom of Lysimachus accelerated the process of acculturation, but did not stop the development of Thracian art. The Getic king Dromichaïtes kept his independence, as did Olbia, with the help of the Scythians, against the attack of Zopyrion in 331. The Bosporean kingdom developed a policy of unification of the Greeks with their neighbours and the Ionians, after their liberation by Alexander, successfully began to restore their traditional links with the Pontic area.

6. Third century B.C.

The Geti and other northern Thracians had troubles with the Celts, the Scythians with the Bastarnae and the Sarmatians; the latter became the leading force in the Pontic steppes, and the splendid Graeco-Scythian toreutics were no longer produced. After the death of Lysimachus, the Celts also became active in southern Thrace, which had to pay taxes to the kingdom of Tyllis (278—217), as did the Asia Minor poleis to the Galatians. Wine and Greek pottery were still imported both to the cities and to their neighbours, but the Thracian schools of fine toreutics were no longer active. Tanais was founded in the later part of the 3rd century, and soon surrounded by walls. The Colchidean kingdom evolved monumental architecture in Surion (Vani) comparable to Greek standards. Ships from all parts of the Hellenistic world used to come to the main Pontic harbours. For the first time for many centuries, the Athenian share in Pontic import decreased, and fine pottery, wine and other commodities from West Anatolian Ionian centres became more important.

7. Second century B.C.

The end of the 3rd century brought the end of the Celtic kingdom in Southeast Thrace and the renaissance of the Geto-Dacian culture in the Northwest Pontic. The wine trade and other signs of graecisation increased in Thrace and a local art of phaleræ emerged in the Northwest part of the Black Sea area. Olbia and other Greek cities suffered repeated attacks by their barbarian neighbours; even the Crimean Greeks imported fewer artistic objects than

before and suffered the destruction of agricultural settlements: the attackers were sometimes Sarmatians, sometimes Scythians. The Colchidean kingdom shows splendid Hellenistic works of art, perhaps gained through the kingdom of Pontus. Wine, fine pottery and other commodities were imported from Asia Minor, from the eastern Aegean and Egypt; Athens had only a very small share of Pontic trade.

8. First century B.C.

Towards the end of the 3rd century B.C., Greek cities in the South, North and East Pontic areas became part of Mithridates' empire. In his wars against Rome, Mithridates was also supported by the West Pontic colonies. Mithridates' defeat and death in Panticapaeum restored autonomy to some Greek cities, but the Romans became the dominating force. In the Balkans, this development was interrupted in the middle of the century by the Geto-Dacian king Burebista, but his empire did not survive his death. In 49 and 47 B.C., Surion (Vani) was twice destroyed and the Colchidean kingdom ceased to exist, like the kingdom of Pontus shortly before. The new phenomenon of this period were Italic imports, reaching the Black Sea across the Balkans and also by sea, via the Aegean, but the main trade relations were still with Asia Minor and Aegean Greek centres.

Praha.

DIE SAKRALE ORIENTIERUNG NACH HIMMELSRICHTUNGEN IM ALTEN GRIECHENLAND

Seit ältesten Zeiten spielten die vier Himmelsrichtungen (Osten, Süden, Westen und Norden) eine wichtige Rolle bei der Schaffung eines Koordinatensystems, das dem Menschen ermöglichen würde, seine Lage im Raum zu objektivieren und zu beschreiben, d. h. sich relativ zu anderen Gegenständen zu orientieren. Ihre Entstehung und Existenz verdanken sie der Bewegung der Sonne, des Spenders von Licht und Wärme, d. h. der Quelle des Lebens.

Bei verschiedenen Völkern und zu verschiedenen Zeiten hatten die vier Himmelsrichtungen unterschiedliche Bedeutungen. Offensichtlich war der O. die für die allseitige Orientierung des Menschen wichtigste Himmelsrichtung, denn dort ging die Sonne auf, die Quelle vielfältigen Segens. Deshalb tritt diese Himmelsrichtung, besonders im Kult, in den Vordergrund bei der Orientierung im sakralen, alltäglichen und geographischen Raum, und zwar bei den meisten Kulturen des Altertums. Deshalb bedeutet auch das Wort «Orientierung» (weiter — Or.) selbst «Ortung auf den Osten» (Ostung). Aber auch der S. hatte große Bedeutung und war sogar bei einigen Völkern die wichtigste Himmelsrichtung. Seltener waren der N. und der W. Hauptorientierungspunkt (Qibla), denn sie galten bei vielen Völkern als «schlechte» oder «dunkle» Himmelsrichtungen.

Die große Bedeutung der Himmelsrichtungen und der Or. nach ihnen im Altertum ist daraus ersichtlich, daß die makrokosmischen Strukturen des Universums auf die mikrokosmischen Strukturen der alltäglichen Umgebung des Menschen übertragen, ja zum wesentlichen Or.mittel des sakralen und nicht-sakralen Lebens wurden. Städte, Tempel und Wohnstätten wurden den auf die Erde projizierten kosmischen Erscheinungen entsprechend gegründet und erbaut. Die Praktiken des Kults und Brauchtums erwuchsen aus einer starken Bezogenheit aller heiligen Handlungen auf kosmische Prozesse (vgl. Nissen, *Templ.* 2—3; Rühle, 778).

Dementsprechend kann man die Bedeutung der verschiedenen Himmelsrichtungen auf verschiedenen Lebensgebieten des Menschen verfolgen: 1. auf dem Gebiet des weltlichen Lebens: a) Or. im täglichen Leben, b) geo-kartographische Deutung räumlicher Verhältnisse, c) Or. beim Bau von Wohnstätten und bei der Städteplanung und Feldvermessung; 2. auf dem Gebiet des sa-

kralen Lebens: a) die räumliche Ausrichtung von Kultbauten, b) die Ausrichtung bei Gebeten und anderen sakralen Akten wie Prozessionen, Opfergängen, Wahrsagungen, Taufen und so weiter, c) die Ausrichtung bei der Totenbestattung.

Die Literatur über die Himmelsrichtungen enthält viele Widersprüche bei der Beantwortung der Frage, welche Himmelsrichtung bei welchen Kulturen und Völkern die wichtigsten waren. So z. B. war für die Babylonier nach einer Theorie Haupthimmelsrichtung S., nach einer anderen — N., nach der dritten — S.-O., nach der vierten — N.-W. oder N.-O.; die Ägypter sollten sich nach S. (bzw. nach O. oder W.) orientieren; die Griechen — nach N. oder O. oder S.; die Etrusker — nach W. oder S.; die Römer — nach O. oder S. usw. usw.

Die Unterschiede bei der Bewertung der Or. verschiedener Völker haben unseres Erachtens drei Hauptgründe: erstens, ist es die Lückenhaftigkeit und die Unzulänglichkeit der Quellen; zweitens, Benutzung nur eines (bzw. einzelnen) Typus der Quellen (z. B. nur linguistischen oder nur literarischen oder nur archäologischen usw.), die oft nur ein bestimmtes System widerspiegeln; drittens, die Tendenz, allen Sphären des Lebens eines Volkes eine einzige «nationale» Or. zuzuschreiben, während man in Wirklichkeit das Nebeneinander verschiedener und heterogener Or.systeme in verschiedenen Lebenssphären einer Gesellschaft vermuten muß.

In dieser Hinsicht bildet Griechenland keine Ausnahme in der Reihe der alten Kulturen. Es gab einige Or.möglichkeiten und Prinzipien, die synchron in den Raumvorstellungen der Menschen koexistierten und in Denkmälern der geistigen und materiellen Kultur sich manifestierten.

In der wissenschaftlichen Literatur ist am häufigsten die Ansicht vertreten, wonach für die Griechen eine nördliche Or.qibla gab, bei der die rechte (= östliche) Seite als glückbringende, die linke (= westliche) als ungünstige galten (vgl. Frothingham, 425—433; Tallqvist, 122). Die wichtigste Textstelle, die angeblich diese sakrale Richtung schon zur homerischen Zeit bezeugt, ist Il. 12, 239—240; hier will Hektor nicht den wahrsagenden Flug der Vögel beachten, die

εἴτ' ἐπὶ δεξιῇ ἴωσι πρὸς ἥῳ τ' ἡέλιόν τε
εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοίγε ποτὶ ζόφον ἡερόεντα.

Die Identifizierung der rechten Seite mit O. (vgl. Plat. Leg. 6, 760d) und der linken mit W. (vgl. Aristoph. Aves, 4567—4568) bei Auspizien soll auf N. hinweisen als die Himmelsrichtung, zu der sich der Priester wendet. Die nördliche Or. sollte auch in den griechischen kosmogonischen Vorstellungen von der Bewegung der himmlischen Körper von rechts nach links (Aristot. Cael. 2, 2; Stob. Ecl. 1, 15, 6; Philo Alex. Quaest. 7) sich widerspiegeln, wie auch in der Kunst und im Alltag (Frothingham, 427—432). Der Mythos über die nördlichen Hyperboreer, die im seligen Land der Unsterblichkeit lebten, woher auch Apollon als Kulturträger der Menschheit gekommen ist, bringt nach

Frothingham (423) zusätzliche Beweise der ursprünglichen nördlichen Qibla der Griechen.

Zur Entstehung dieser Anschauung sollten auch die griechischen Theorien über die hohen Gebirge im N. Eurasiens und die Erhöhung der Erde zum N. und Beobachtungen der Bewegung der Himmelsleuchter beitragen (vgl. Wber, 105 ff.; Nielsen, 67–68).

K. Miller, der die nördliche Qibla der Griechen zu breit interpretiert, glaubt, daß sie alle Sphären ihrer praktischen und theoretischen Tätigkeit ergreift (besonders in der geokartographischen Hinsicht von Homer bis byzantinische Schriftsteller), s. Miller, 145. Diese Vorstellung ist fest in der europäischen Wissenschaft verankert (vgl. Weber, 105 ff.; Stürenburg, 23–31; Nielsen, 66–68; s. die Kritik dieses Konzepts: Podossinov, 147–166; vgl. Castagnoli, 62–69 über die südliche Or. eines Teiles der griechischen Karten).

Und doch müssen wir für Griechenland auch die Verbreitung der für alle Mittelmeerkulturen typischen ostorientierten Qibla anerkennen, bei der die Seite des Sonnenaufgangs als heilige Haupthimmelsrichtung bei den Kulthandlungen und Tempel-Or. wahrgenommen wurde (s. Atkinson, 77; Sauer, 826; Velten 447–448; Turchi 302). Eine interessante Interpretation der oben zitierten Passage aus Homer bot J. Cuillandre an, der auf Grund der zahlreichen Texte zu beweisen versucht, daß ἥως bei den homerischen Griechen nicht bloß den O., sondern den ganzen Lichttag bedeutete und damit den Horizontbogen von O. durch S. bis W., wie auch ζόφος den nördlichen Bogen symbolisierte (Cuillandre, 186–219; vgl. auch die Besprechung dieses Buches von F. Robert, 127–134). Dieser Meinung nach wandte sich der griechische Priester mit dem Gesicht zum O. und — wie es auch in der Kultpraxis der meisten indoeuropäischen Völker der Fall war — die rechte Seite lag südlich von ihm, die linke nördlich, die westliche blieb hinter (vgl. Od. 13, 240–241, wo der W. direkt mit der hinteren Seite gleichgesetzt wird: μετόπισθε ποτὶ ζόφον ἤερόεντα; vgl. Schol. T ad Ili. 12, 239; Empedocl. 339 [Doxogr. Gr., ed. Diels]). Indem Frothingham die nördliche Himmelsrichtung als grundlegende markiert (63), erkennt er die Existenz der anderen Or.prinzipien an: so qualifiziert er die nördliche Or. als himmlische, die östliche als menschliche und die westliche als chthonische, unterweltliche (ähnlich bei den Etruskern und Römern). Was die westliche Or. anbetrifft, gibt es Texte, die solche Or.prinzipien den kosmologischen Anschauungen der Pythagoräer zuschreiben (Achill. Tat. Isag. in Arat. 37, 62, 8; 37, 72, 13; Schol. Arat. 69, 322, 20 M; Analyse der Texte s. Eisler, 410; Tallqvist, 122).

Wollen wir über die *Or. der griechischen Tempel* sprechen, dürfen wir nicht vergessen, daß als Hauptseite des Tempels die Eingangsfassade verstanden wurde. Die kultische Bedeutung der griechischen Tempel und die Besonderheiten des Gotteskultus: Tempel als Residenz des Gottes und nicht als Versammlungsort der Gemeinde, wie bei den Christen; die Lokalisierung des anbetenden

Volkes außerhalb des Tempels auf dem Temenos und deshalb auch die Lage des Altars außerhalb des Tempels vor dem Eingang (s. ausführlicher: Ziehn, 319—321) — alles das führte dazu, daß die Eingangsseite und der Altar vor ihr die Hauptelemente des Tempels waren, die nach bestimmten Himmelsrichtungen orientiert wurden (Atkinson, 77).

Den größten Beitrag zur Erforschung der griechischen Tempel-Or. brachte Nissen (Orient. 110—259), der nach der Untersuchung der 113 Tempel zum folgenden Schluß kam: die absolute Mehrheit der griechischen Tempel (ca. 75%) haben Eingang und Altar auf der östlichen Seite mit unterschiedlichen Abweichungsgraden nach dem N. oder S. vom aequinoktialen Punkt. Die aufgehende Sonne, die durch den Eingang in den Tempel scheint (in der Regel war Eingang die einzige Beleuchtungsmöglichkeit), sollte das Gottesbild beleuchten, das sich an (bzw. neben) der westlichen Wand befand (vgl. Lucian. De domo, 6 und Doxiadis, 1286); auch der Priester, der beim Altar mit dem Rücken zum Tempelseingang stand, wandte sich beim Gebet und Ritus zum O. Das alles bezeugt, daß die Or.grundlage der meisten griechischen Tempel der solare Kultus war (vgl. Callim. Hymn. Apoll. 55).

Abweichungen vom astronomischen O. wurden gewöhnlich entweder durch die Notwendigkeit, den Tempel in landschaftliche und urbanistische Bedingungen einzuschreiben, oder durch Gleichgültigkeit der Erbauer der strengen sakral-astronomischen Or. gegenüber erklärt (Atkinson 78—79).

Nissen und Penrose haben eine Theorie entwickelt, laut derer die Achsen der meisten Tempel sich streng nach dem Punkt des Sonnenaufgangs am Tag der jeweiligen Festen orientierten, d. h. sie wurden nach theologischen Prinzipien ausgewählt. Als Folge erscheint die Möglichkeit, wenn wir den griechischen Festkalender und die Tempelachsen kennen, die Daten der Tempelgründung zu bestimmen (s. darüber Doxiadis, 1286—1289). Die hauptsächlich östliche Or. erklärt sich dadurch, daß die meisten Festtage der Griechen auf die Periode von März bis Anfang Oktober fallen (Nissen, Orient. 257—258).

Neben der solaren Or. existierte auch die astrale (oder stellare) Or., die mit dem Auf- oder Untergang eines Sterns verbunden war (Nissen, Orient. 123—166; vgl. Penrose, 379—384). Besonders bekannt und populär war in der griechischen Theologie das Paar der Zwillinge (*Δίδυμοι*), d. h. Kastor und Pollux — helle Sterne zweiter Größe. Mit einer Or. nach diesen zwei Sternen erklärt Nissen die Achsen der 7 Tempel zwischen 1000 und 200 J. v. Chr. (Apollon in Thera, Persephone in Lokri, Amphiaraios in Oropos, Triptolemos in Eleusis, Kabiren in Samothrake, Apollon in Didyma, Hekate in Lagina). Nissen sieht in der stellaren Or. (übrigens wenig typischer für Griechen) den Einfluß der astronomischen Wissenschaft des alten Orients (Orient. 123; 252; 256—257).

Außer der östlichen Or. hatten ca. 25% der von Nissen untersuchten Tempel nördliche, südliche und westliche Or. (Orient. 247). Die Lage der Achse

kann man nicht mit der Chronologie ihrer Entstehung erklären. Vom geographischen Standpunkt teilen sie sich folgendermaßen: die Tempel des kontinentalen Griechenlands sind in der Regel nach O. orientiert; auf den Inseln und in Kleinasien sind östliche, südliche und westliche Or. gleichermaßen vertreten (unter den letzten sind alte berühmte Tempel in Magnesia, in Ephesos, auf Delos und Samothrake); in Sizilien und Italien sind die meisten griechischen Tempel nach S.-O. orientiert (Nissen, *Orient.* 249; Atkinson, 77; Herbert, 34₁₁ hielt sie für ostorientiert).

Die Tatsache, daß die westorientierten Tempel sich am häufigsten im östlichen Teil der griechischen Welt befinden, erlaubte Nissen über die besondere «asiatische» Schule der Or., die sich von der «europäischen» unterscheide und unter vorderasiatischem Einfluß stand, zu sprechen (Nissen, *Orient.* 249—253). Dabei sollte die Verehrung des O. und die östliche Gebetsrichtung in beiden Fällen unverändert bleiben (so auch Rühle, 778—779); der Unterschied ist nur darin zu erkennen, daß in der «europäischen» Schule der Priester mit dem Rücken zum Tempel und mit dem Gesicht zur aufgehenden Sonne gewandt steht, in der «asiatischen» aber sieht er das von der Sonne beleuchtete Gottesbild. Die theoretische Begründung der westorientierten, aber auch solaren Tempel ist bei Vitruv (4,5) erhalten. Die westliche Or. mancher Tempel kann man auch durch den chthonischen Charakter der Götter erklären, denen derartig ausgerichtete Tempel gewidmet waren (z. B. Zeus Sosipolis in Magnesia, Pelopion und Metroon in Olympia u. a.).

Die nördliche und südliche Or. der Tempel (ca. 10% der von Nissen erforschten) hat keine deutliche Motivierungen in den Schriftquellen. Nissen neigt dazu, in dieser Or. ausländischen Einfluß zu sehen (hauptsächlich aus Ägypten, wo N.-S.-Or. verbreitet war, s. Nissen, *Orient.* 253—254).

Die unterschiedliche Or. der Tempel, die denselben Göttern gewidmet waren, könnte sich auch durch ihre ausländische Herkunft erklären: manchmal bewahrten sie ihre ursprüngliche Or., manchmal aber sollten sie die neue, in dieser Gegend vorherrschende Or. annehmen. Besonders klar sieht man es in den Tempeln von Apollon, deren Herkunft unterschiedlich (ägyptische, asiatische, nördliche) betrachtet wurde: 2 von ihnen sind nach dem N., 2 nach N.-O., 4 nach O., 2 nach S.-O., 2 nach S., 2 nach W. orientiert (*Orient.* 255). Sehr wahrscheinlich ist auch die Erklärung der westlichen Or. der alten Artemistempel im kleinasiatischen Magnesia und Ephesos durch Einfluß asiatischer Kulte (normale Or. ihrer Tempel ist östliche) (Atkinson, 78).

Herbert (31—34) hat neulich versucht, die Or.prinzipien nach der Chronologie zu verfolgen und kam zum Schluß, daß nur im 5. und 4. Jh. vor Chr. O.-Or. die Regel war, früher aber und später der Anzahl der Ausnahmen so groß ist, daß O.-Or. als allgemeingültige Or. für Griechenland in allen Zeiten gar nicht betrachtet werden kann.

Und jetzt über die *Gebetsrichtung*.

Homer, wie wir schon gesehen haben, hat die Hinwendung des Priesters bei den Auspizien zum N. bezeugt. Wenn es wirklich so war (vgl. aber Position von Cuillandre), sind wir doch gezwungen, die nördliche Or. nur den speziellen sakralen Handlungen der griechischen Auguren zuzuschreiben. Die traditionelle und zentrale Seite für die kultischen Zeremonien der Tempelpriester und der Betenden blieb jedoch immer der O., was ganz natürlich für solche Sonnenverehrer wie die Griechen war (Nissen, *Templ.* 169; vgl. z. B. die sehr lebhaft ausgedrückte solare Position bei Menander in *Clem. Alex. Protrept.* 6, 68; vgl. auch *Plat. Symp.* 220 d; *Cratyl.* 397 c; *Leg.* 10, 887 e; *Dion.* 27; *Jambl. Vita Pythag.* 35, 256 über die Gebetsortung bei Pythagoreer; man glaubt jedoch, daß die Sonnenverehrung in Griechenland weniger bedeutend war als bei den Barbaren, s. *Jessen*, 62 ff.; *Dölger*, 38 ff.; *Herbert*, 31–32).

Im Ganzen wandte man sich beim Gebet dem bestimmten Gott mit dem Gesicht zu, und zwar in der Richtung, wo man den Gott vermutete; im Tempel war er durch sein Kultusbild repräsentiert (*Herod.* I, 31, 4; IX, 61, 3; *Vitruv.* 4, 11 und *Turchi*, 302).

Ein interessantes Zeugnis von der westlichen Or. bei der Libation am Grab liefert Athenäus 9, 78; sie ist zweifelsohne mit der Lokalisation des Totenreiches im W. verbunden (vgl. die Analyse dieser Passage bei Frothingham, 432). Eben zum W. als der chthonischen, mit dem Tod und dem Bösen verbundenen Himmelsrichtung wandten sich die athenischen Priester, als sie die Verdammung des Alkibiades erklärten (*Lys.* 6, 51, 107; vgl. den Ritus der Verfluchung Satans bei der christlichen Taufe). Es ist bekannt, daß die Hauptgötter, zu deren Unterstützung man sich bei der Verfluchung wandte, Hermes Chthonius, Demeter, Persephone, Hekate, Hades, die Erinyer und andere Götter der Unterwelt wie *χρόνιοι πάντες* waren.

Mit der Or. bei der *Totenbestattung* ist alles auch nicht so klar, wie man oft glaubt.

In Griechenland praktizierte man beide Arten der Totenbestattung — Inhumation (z. B. in mykenischen Gräbern) und Kremation (bei Homer). Bei der Inhumation hält man gewöhnlich die Lage der Leiche mit Füßen nach dem W. und mit Kopf nach dem O. für typisch. Obwohl man solche Or. in der archäologischen Literatur öfters «östliche» nennt, ist ihr Sinn ganz entgegengesetzt: der Tote blickte (also: orientierte sich) nach dem W., wo, gemäß der am meisten verbreiteten Version, Tartaros — das Totenreich von Hades und die Inseln der Seligen lagen, wohin die Seele der Toten strebten (vgl. *Hom. Il.* 15, 191; 21, 56; 23, 51; *Sophocl. Oed. rex*, 178; *Plat.* in: *Anthol. Pal.* 7, 670); solche Or. ist typisch für viele Mittelmeerkulturen, obwohl sie nicht die einzig mögliche war (*Kötting*, 376–377). So lagen in 5 Gräbern auf der mykenischen Akropolis 2 Leichen mit den Füßen zum S. und andere (11 oder mehr) zum W. gewandt; in Amykläe (heutige Vaphio) lag eine mit den Füßen nach dem O. (*Atkinson* (79)).

Bemerkenswert ist die antike Erzählung über zwei Systeme der Or. bei der Totenbestattung. Um nach der Eroberung von Salamis zu beweisen, daß die Athener mehr Rechte auf Salamis als die Megareer haben, ließ Solon einige Gräber ausgraben und bewies, daß die Toten nach athenischem Gebrauch mit dem Kopf nach O. liegen, während die Megareer eine umgekehrte Or. haben sollten (Diog. Laert. 1, 48; vgl. die widersprechende Beschreibung von Plut. Sol. 10: *θάπτονσι δὲ Μεγαρεῖς πρὸς ἑω τοὺς νεκροὺς στρέφοντες* (var.: *βλέποντας*), *Ἀθηναῖοι πρὸς ἑσπέραν*; so auch Ael. Var. hist. 5,14 und 7,19). Einige Forscher sehen hier eine Widerspiegelung zweier Or. — einer ionischen und einer dorischen (so schon K. O. Müller, 398), bzw. der südlichen und nördlichen (Frothingham, 426—417; vgl. Atkinson, 79).

Auf den ersten Blick scheinen zwei unserer Quellen sich zu widersprechen: nach Diogen waren es die Athener, die ihre Toten mit dem Kopf zum O. wandten, nach Plutarch aber die Megareer. Unseres Erachtens könnte man diesen Widerspruch leicht beseitigen, wenn wir vermuten, daß einer der Autoren die Lage des Kopfes und der andere des Gesichts bezüglich der Himmelsrichtungen meinte. Dieser Unterschied gibt direkt gegensätzliche Or., ebenso wie diese Unbestimmtheit in der modernen archäologischen Terminologie anwesend ist (vgl. das Lamento darüber bei Atkinson, 74). I. von Müller (221), meint, daß man in Athen die Toten mit den Füßen nach O. beerdigte, in Megaris war es umgekehrt (anders interpretieren Kuntz und Boardman, 194). Die Unklarheit der Angaben der antiken Quellen und der archäologischen Materialien lassen jedoch nicht zu, über eine bestimmte Or. der Gräber zu sprechen (so meint auch Kötting, 377, 389; vgl. auch Mau, 344; Dölger, 265—266; Kuntz, Boardman, 54, 56, 71, 194—195).

Um unsere Analyse zusammenzufassen, können wir sagen: die Quellen geben einen festen Grund, die synchrone Existenz ganz verschiedener und heterogener Orientierungsprinzipien in den verschiedenen Bereichen des sakralen Lebens Griechenlands festzustellen, wobei die östliche Himmelsrichtung (wie es in anderen alten Kulturen der Mittelmeerzone war) immer die wichtigste war.

Moskau.

LITERATUR

- T. D. ATKINSON: *Points of the Compass*, in: ERE, 10, p. 73—88.
 F. CASTAGNOLI: *L'orientamento nella cartografia Greca e Romana*, in: Rendiconti della Pontificia Accademia di Archeologia, Ser. III, 48 (1977) p. 59—69.
 J. CUILLANDRE: *La droite et la gauche dans les poèmes homériques*. Rennes 1943.
 F.-J. DÖLGER: *Sol salutis. Gebet und Gesang im christlichen Altertum mit besonderer Rücksicht auf die Ostung in Gebet und Liturgie*, in: Liturgiegeschichtl. Forschungen, IV, V, Münster-in-Westf. 1920, 1925².
 C. A. DOXIADIS: *Tempelorientierung*, in: RE, Suppl. VII, 1940, Sp. 1283—1293.
 R. EISLER: *Weltmantel und Himmelszelt*. Religionsgeschichtliche Untersuchungen zur Urgeschichte des antiken Weltbildes. 2. München 1910.

- A. L. FROTHINGHAM: *Ancient Orientation Unveiled*, in: American Journal of Archeology, ser. II, 21 (1917) p. 55—76; 187—201; 313—336; 420—448.
- S. C. HERBERT: *The Orientation of Greek Temples*, in: Palestine Exploration Quarterly, 116 (1984) p. 31—34.
- O. JESSEN: *Helios*, in: RE VIII, 1, S. 62 ff.
- B. KÖTTING: *Grab*, in: RAC 12, S. 366—397.
- D. C. KUNTZ—J. BOARDMAN: *Greek Burial Customs*. London 1971.
- A. MAU: *Bestattung*, in: RE III, 1.
- K. MILLER: *Mappae mundi. Die ältesten Weltkarten*. 6. Stuttgart 1898.
- I. VON MÜLLER: *Die griechischen Privataltertümer*. München 1893.
- K. O. MÜLLER: *Die Dorier*. Breslau 1824.
- K. NIELSEN: *Remarques sur les noms Grecs et Latins des vents et des régions du ciel*. Classica et Mediaevalia 7 (1945) p. 1—113.
- H. NISSEN: *Das Templum*. Antiquarische Untersuchungen. Berlin 1869.
- H. NISSEN: *Orientation. Studien zur Geschichte der Religion*. Berlin 1906.
- F. C. PENROSE: *On the results of the Examination of the Orientation of a Number of Greek Temples*, in: Proceedings of Royal Society, London, 53 (1893) 379—384.
- A. PODOSSINOV: *Iz istorii antičnych geografičeskich predstavlenij*, in: VDI, 1979, 1, s. 147—166.
- F. ROBERT: *L'orientation chez Homère*, in: Revue Archéologique, 21, 44, p. 127—134.
- O. RÜHLE: *Orientation*, in: RGG, 4², 1930, p. 778—780.
- J. SAUER: *Ostung*, in: LThK, 7 (1935) S. 820—828.
- H. STÜRENBURG: *Relative Ortsbezeichnung. Zum geographischen Sprachgebrauch der Griechen und Römer*. Leipzig 1932.
- K. TALLQVIST: *Himmelsgegenden und Winde. Eine semasiologische Studie*. Helsinki 1928 (Studia orientalia, 2).
- N. TURCHI: *Orientatione*, in: Enciclopedia Cattolica, 9, 1952, p. 301—302.
- H. V. VELTEN: *The Germanic Names of the Cardinal Points*, in: The Journal of English and Germanic Philology, 39/4 (1940) p. 443—449.
- H. WEBER: *Der hohe Norden*, in: Zeitschrift für den deutschen Unterricht, 17 (1903) 105 ff.
- L. ZIEHN: *Altar*, in: RAC, 1 (1950) 319—321.

LES AUDITORIA ROMAINS TARDIFS DE KÔM EL-DIKKA (ALEXANDRIE)

Les fouilles polonaises au cœur d'Alexandrie, sur le site de Kôm el-Dikka, sont poursuivies depuis 1960. Une des découvertes les plus spectaculaires fut en 1963¹ celle de l'édifice théâtral, dégagé ensuite dans les années 1964—1967² et dont les alentours furent fouillés par intermittence dans les années 1968—1974.³

Actuellement, il a été restauré par la Mission Polonaise et ouvert au public (Fig. 1). Il présente actuellement un auditoire de 13 rangées de sièges en marbre (provenants de la décoration architectonique d'autres édifices).⁴ Sa forme n'est pas semi-circulaire, mais les bras sont rallongés par deux triangles. Au milieu, sur le rebord se trouvent deux hauts pedestaux pour d'énormes colonnes. La couronne comportait des niches et des colonnes de marbres et granits de couleur soutenant la couverture de cet édifice.⁵ Nous avons retrouvé tous ces éléments écroulés à l'intérieur de l'hémicycle. Tout autour se développait un couloir voûté séparé en plusieurs compartiments. Devant le théâtre se plaçait une entrée monumentale, bordée de deux salles, ouverte dans un puissant mur dépassant vers le Nord et le Sud l'étendue du théâtre. Devant ce mur enfin fut identifié un passage pavé avec portique, appelé par nous conventionnellement la «Rue Théâtrale».

¹ Pour l'histoire de la découverte, cf. K. MICHAŁOWSKI: *Le théâtre d'Alexandrie*. La Pologne 11, 1966, pp. 30—32; W. KOŁATAJ: *Aleksandria*, dans: 50 lat polskich wykopalisk w Egipcie i na Bliskim Wschodzie, Warszawa 1986, p. 38.

² W. KUBIAK—E. MAKOWIECKA: *Polish Excavations at Kom el-Dikka in 1965 and 1966. Preliminary Report*. *Africana Bulletin* 22, 1975, pp. 7—40 (= *ASAE LXI*, 1973, pp. 93—124); W. KUBIAK: *Les fouilles polonaises à Kom el-Dikka en 1963 et 1964*. *BSAA* 42 (1967) pp. 77—80; W. et T. KOŁATAJ: *Polish Excavations at Kom el-Dikka in Alexandria*. *BSAA* 43 (1975) pp. 79—87.

³ Il s'agit en particulier du sondage M X sur la «Rue Théâtrale», cf. E. et M. RODZIEWICZ: *Alexandrie 1972—1973*. *ET* 20 (1976) pp. 261—263; M. RODZIEWICZ: *Alexandrie 1974*. *ET* 10 (1978) pp. 384—385.

⁴ T. BORKOWSKA—KOŁATAJ: *Wstępna interpretacja niektórych elementów dekoracji architektonicznej odkrytych w widowni teatru na Kom el-Dikka*, dans: *Starożytna Aleksandria w badaniach polskich*, Warszawa 1977, pp. 35—46.

⁵ W. KOŁATAJ: *Rekonstrukcja teoretyczna formy przestrzennej budowli teatralnej na Kom el-Dikka w Aleksandrie*, dans: *Starożytna Aleksandria . . .*, pp. 25—33; id.: *Recherches architectoniques dans les thermes et le théâtre de Kom el-Dikka à Alexandrie*, dans: *Das römisch-byzantinische Ägypten*, Mainz 1983, pp. 189—190.

Les problèmes posés par sa chronologie, sa forme et sa fonction sont innombrables. Sans récapituler ici les opinions antérieures, je tenterai ici de présenter ce que nous savons sur ce sujet.⁶ L'édifice théâtral n'est pas isolé. Il fait partie d'un large complexe monumental comprenant à proximité des thermes publics romains et les citernes associées à ces bains. Bref, tout un complexe public de récréation, bordé à l'Ouest par le «Rue Théâtrale», dont nous avons la continuation jusqu'aux limites des thermes.

Tout d'abord, nous avons constaté que le mur limitant à l'Ouest l'édifice théâtral coupe sans pitié des restes d'une luxueuse villa romaine datées aux I^{er}—II^e siècles de n.è.⁷ Donc, le nouveau plan urbanistique est tout à fait différent. On peut supposer que ce bouleversement dût être la conséquence d'une destruction poussée du quartier. Il pourrait s'agir de la prise d'Alexandrie par Gallien en 262 de n.è., soit par Aurélien en 273 de n.è. Enfin, il peut s'agir de la pacification de la ville sous Dioclétien en 295 de n.è., après la révolte d'Achillée.⁸

L'étude de la stratigraphie aux environs de l'édifice théâtral trahit justement une activité de construction en fin III^e—début IV^e siècles de n.è.⁹ Les réalisations de cette activité seraient aussi bien l'édifice théâtral que les thermes. Il est évident que le mur bordant l'édifice théâtral à l'Ouest se continuait sur toute la longueur de celui-ci et même de toute la «Rue Théâtrale» (nous en connaissons le négatif sur le côté Ouest des thermes.)¹⁰ A l'origine ce mur était plein, donc l'édifice était séparé de ce passage, mais inclus dans le même complexe que les thermes.

L'analyse de l'édifice même a permis de constater que sa forme actuelle n'est pas la forme originelle. A l'origine, l'auditoire était réellement semi-circulaire, avec 16—17 rangées de gradins, une sorte de bâtiment scénique et deux parodoï sur les côtés. Le déambulatoire tout autour était aéré et en arcades. Sur le sommet de l'édifice était peut-être installé un velum (de toute manière, l'édifice était à ciel ouvert).

Ce détail est en désaccord avec l'interprétation qui s'impose pour définir cet édifice: bouleutérion ou odéon. Mais la taille réduite, pour env. 500 personnes, correspond bien à cette catégorie de monuments. En définitive, la meilleure définition de sa forme est «un théâtre romain en miniature». En ce qui concerne la fonction, du fait que l'édifice était inséré dans le complexe des thermes, il

⁶ Cf. plus en détail, Z. KISS: *Remarques sur la datation et les fonctions de l'édifice théâtral à Kôm el-Dikka*, dans: *Fifty Years of Polish Excavations in the Mediterranean*, Varsovie (sous presse).

⁷ C'est ce qui découle des fouilles menées en 1973—1974, cf. *supra*, note 3.

⁸ Cf. A. CALDERINI: *Dizionario dei nomi geografici dell'Egitto greco-romano*. I. Cairo 1935, pp. 105—106.

⁹ Cf. M. RODZIEWICZ: *Stratigraphie du sondage M XVI, 1 dans la partie Sud de Kôm el-Dikka, Alexandrie*. ET 3, (1969) pp. 133—145.

¹⁰ Cf. M. RODZIEWICZ: *Excavations at Kom el-Dikka in Alexandria 1980—1981 (Preliminary Report)*. ASAE 70 (1984—1985) pp. 236—240.



Fig. 1. Alexandrie, Kôm el-Dikka. L'édifice théâtral



Fig. 2. Alexandrie, Kôm el-Dikka. Auditoria à l'Ouest des thermes

est plus juste de parler d'un odéon à fonctions polyvalentes: concerts, récitations, représentations, plutôt que d'un bouleutérion, soit salle de réunion (on ne voit pas très bien quelle assemblée ou confrérie serait liée aux thermes).

De nouveau la stratigraphie des alentours de l'édifice trahit une activité de construction, liée aux sièges de marbre, en fin V^e — début VI^e siècle de n.è. Ce doit être la date de changement total de structure et de fonction de l'édifice théâtral. Les parodoï sont fermés et recouverts par les deux angles prolongeant les bras de l'auditoire. Les sièges pour ces adjonctions sont pris des rangées supérieures, car l'auditoire est ramené à 13 rangées de sièges. Également l'édifice scénique est rasé. A sa place sont dressés deux hauts piédestaux pour deux puissantes colonnes. La couronne de l'auditoire, où ainsi fut créé un espace plat, fut orné de niches avec des colonnes. Tout cela afin de soutenir une coupole. Le théâtre romain miniature fut changé en un édifice fermé surmonté d'une coupole.

Par la fermeture des parodoï et le prolongement de l'auditoire, l'édifice devenait complètement coupé du reste du complexe des thermes. De ce fait, une entrée fut percée dans le grand mur Ouest d'enceinte. L'accès au «théâtre» se faisait par la «Rue Théâtrale», sa fonction devenait entièrement indépendante des thermes.

On pourrait même dire que l'édifice tournait le dos aux thermes, ne présentant de ce côté qu'un remblai de terre. En effet, pour soutenir le poids de la coupole, tout d'abord les arcades du mur extérieur déambulatoire furent bloquées et pourvues de quatre contreforts. A un moment postérieur (mais sans doute assez rapidement), comme le mur extérieur s'inclinait dangereusement, un grand remblai de terre fut formé tout autour. Pour lier ce système de forces, des arcades transversales furent installées dans le déambulatoire.

L'édifice à coupole fut immédiatement prévu pour un usage différent des récréations «para-thermales». En raison de l'emploi de consoles et de chapiteaux avec le signe croix, on avait pensé à une église.¹¹ Mais la forme de l'auditoire est incompatible avec cette fonction: l'autel ne pouvait se trouver en face de l'auditoire, car cette partie était occupée par l'entrée; l'autel ne pouvait non plus se trouver en face de l'entrée sur le premier gradin, car en ce cas tous les assistants à la liturgie surmonteraient l'autel.

Enfin, il est difficile de croire qu'une église serait désaffectée au début du VII^e siècle de n.è. pour devenir une salle de réunion des partisans de la faction des Verts! En effet, sur les gradins et sur les piédestaux monumentaux furent trouvés plus de 60 inscriptions et dessins presque exclusivement en l'honneur de la faction des Verts. L'analyse de ces inscriptions par Z. Borkowski¹² lui

¹¹ K. MICHAŁOWSKI: *Aleksandria*. Warszawa 1970, p. 14; M. L. BERNHARD: *Le «Tombeau d'Alexandre» des Arabes*. ET 7 (1973) p. 132.

¹² Z. BORKOWSKI: *Alexandrie II, Inscriptions des factions à Alexandrie*. Varsovie 1981, pp. 82—86.

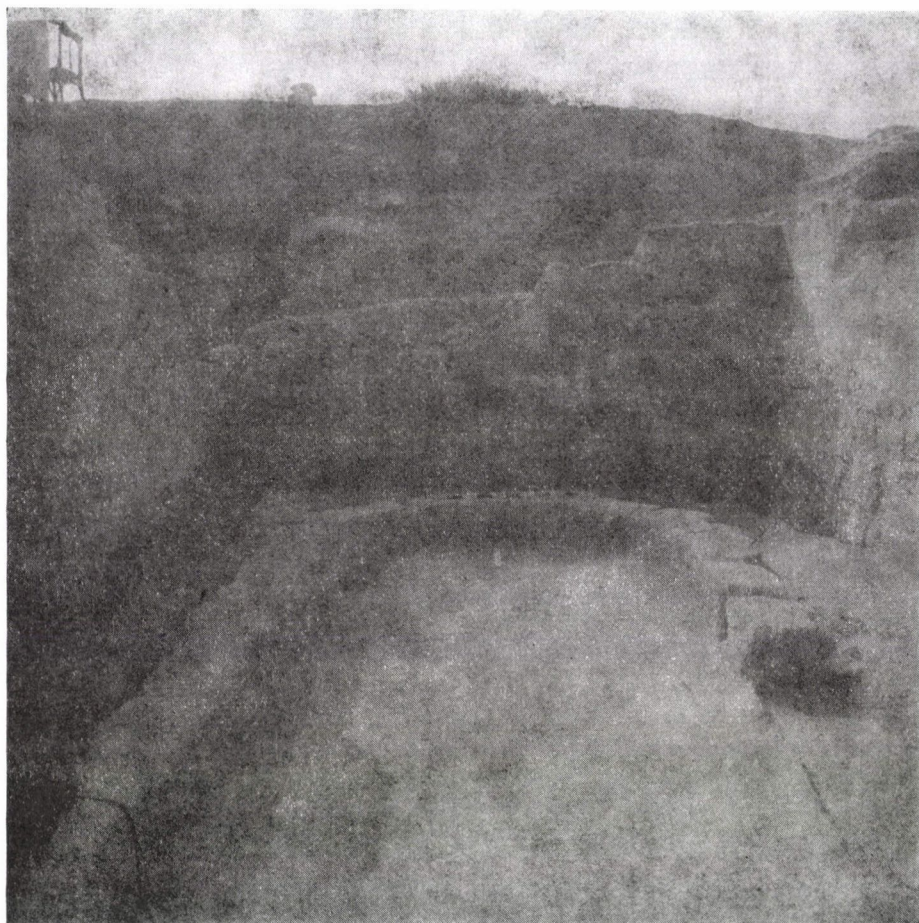


Fig. 3. Alexandrie, Kôm el-Dikka. Auditorium central au Sud du portique
Sud des thermes

a permis de les dater précisément vers 610—612 de n.è. Peu après l'activité de l'édifice dut s'achever, sinon nous ne disposerions pas d'un ensemble d'inscriptions si homogène.

Plusieurs indices montrent que les thermes cessèrent de fonctionner avec l'invasion perse de l'an 619 de n.è.¹³ On pourrait lier à ce sort celui de l'édifice théâtral voisin. Peu à peu, il fut recouvert par les débris, les colonnes s'écroulèrent, le tout fut recouvert par des cimetières arabes.

Mais revenons au complexe des thermes. Il ressort de ce que nous avons dit plus haut que vers le début du V^e siècle de n.è. le complexe des thermes se

¹³ W. KOŁATAJ: *La dernière période d'utilisation et la destruction des thermes romains tardifs de Kôm el-Dikka*. ET 9 (1976) pp. 217—229; KOŁATAJ: *Recherches architectoniques*, op. cit., p. 188.

trouva dépourvu de la «salle de spectacles» ou de toute autre récréation qu'était l'édifice aux sièges en marbre.

Il ne fut remplacé par aucun édifice de ce type. Par contre, les fonctions de réunion, de récitation (peut-être de représentation en une mesure fort limitée) furent reprises par des constructions d'un calibre tout différent.

En 1980—1981, à l'Ouest des thermes publics, et juste devant le grand mur bordant la prolongation de la «Rue Théâtrale» furent dégagées trois petites salles.¹⁴ (Fig. 2).

Celle touchant directement au grand mur (malheureusement complètement ici démantelé) est de forme rectangulaire, mais avec trois rangées de gradins se terminant au Sud en demi-cercle. Son mur Est est mitoyen à celui d'une salle plus allongée, terminée par une abside et comportant cinq rangées de gradins en forme de fer à cheval très allongé. Cet auditoire d'aspect remarquable était flanqué de l'autre côté (plus près des thermes) par encore une salle, rectangulaire, avec des gradins, cette fois de plan rectangulaire et avec un pilier de soutien au milieu.

En somme, nous avons un groupe de trois salles accolées pour des «petites réunions» incontestablement dans le complexe des thermes. Malheureusement, il fut impossible d'étudier la connexion directe entre ces salles et les thermes.¹⁵

Nous sommes en une situation bien meilleure en ce qui concerne un ensemble intéressant fouillé par la Mission Archéologique Polonaise à Kôm el-Dikka en 1986—1987.¹⁶

La face Sud des thermes était bordée par un large portique pavé qui se continuait vers l'Ouest (c'est à dire vers la «Rue Théâtrale») au-delà du complexe balnéaire proprement dit. Sur le côté Nord du portique fut déjà auparavant dégagée la grande latrine, à péristyle, des thermes.¹⁷ Sur le côté Sud, un mur était percé de trois ouvertures menant à trois salles fouillées actuellement.¹⁸

La première, située la plus à l'Est, était fort abîmée. Nous avons juste retrouvé dans l'angle Sud-Ouest les restes d'une banquette qui suivait tout le mur Ouest. Ce détail n'est pas encore suffisant pour parler d'auditoire.

Il en est autrement pour la seconde salle, centrale (Fig. 3). Après l'entrée, donnant sur le portique Sud des thermes, on distingue un sol d'enduit de chaux et une rangée de grands blocs, éloignée des murs et agencée au Sud en demi-

¹⁴ M. RODZIEWICZ: *ASAE 1984—1985*, op. cit., pp. 236—240, fig. 4.

¹⁵ Ce terrain fut fouillé en 1961—1962, cf. L. DĄBROWSKI: *Two Arab Necropolises Discovered at Kom el-Dikka, Alexandria*. ET 1 (1966) pp. 172—180; J. LIPÍŃSKA: *Polish Excavations at Kom el Dikka in Alexandria*. ET 1 (1966) pp. 184—188.

¹⁶ Cf. Z. KISS: *Alexandrie 1986—1987*. ET 15 (sous presse).

¹⁷ E. et M. RODZIEWICZ: *Alexandrie 1977*. ET 12 (1983) pp. 268—275.

¹⁸ Le mur de façade avec les ouvertures avait déjà été dégagé en 1963, cf. J. LIPÍŃSKA—H. RIAD: *Trial Pits at Kom el-Dikka in Alexandria*. ASAE 59 (1966) pp. 100—103; LIPÍŃSKA: ET 1, op. cit., pp. 188—199; KUBIAK: *Les fouilles polonaises à Kôm el-Dikka en 1963 et 1964*. BSAA 42 (1967) pp. 47—80.

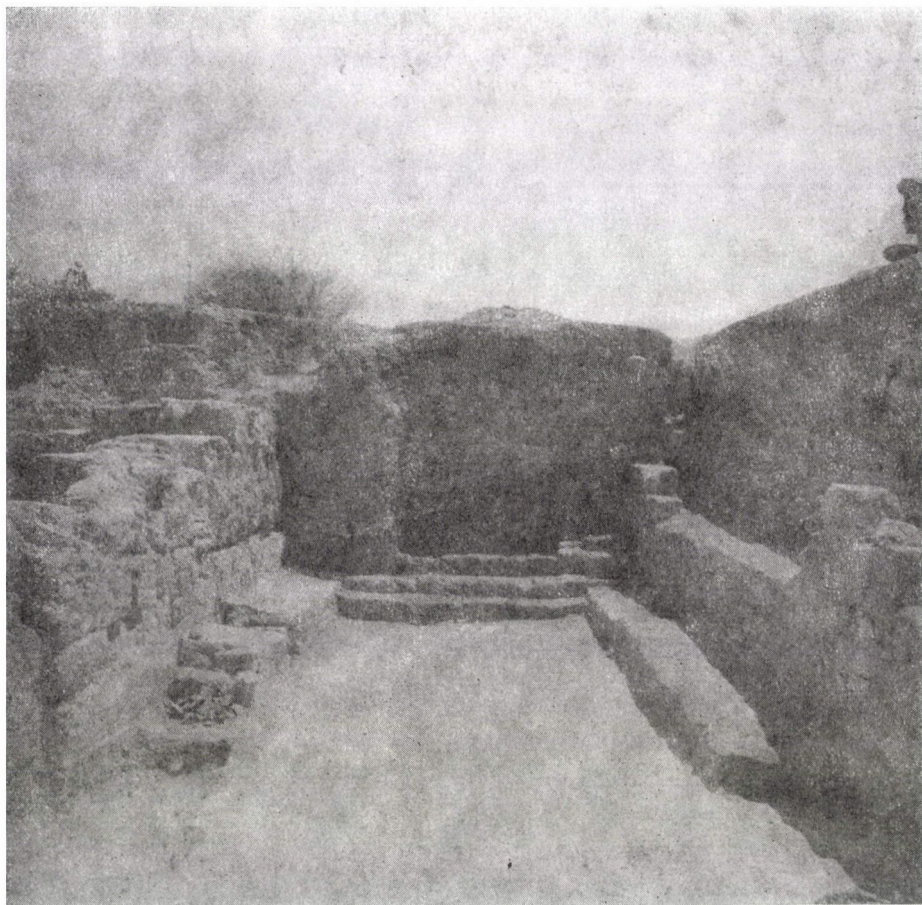


Fig. 4. Alexandrie, Kôm el-Dikka. Auditorium Ouest au Sud du portique
Sud des thermes

cercle. A l'origine, les branches allaient probablement jusqu'à l'entrée. On est immédiatement frappé par la similitude entre cette salle et les «auditoria» à l'Ouest des thermes mentionnés plus haut. Etant donné l'espace entre cette «abside» prolongée et les parois, il semble que deux rangées de sièges en bois pouvaient être dressées entre le gradin en pierre et les parois de la salle.

Le tableau est encore plus net pour la troisième salle, plus à l'Ouest (Fig. 4). Elle est légèrement plus allongée. Le long des parois Est et Ouest sont construites des simples banquettes. Mais le fond de la salle est bien plus élaboré. Nous trouvons trois gradins et, dans l'angle, une sorte de cube formant base ou quatrième gradin.

L'agencement de ces deux salles ne laisse aucun doute qu'il ne s'agissait pas de simples aménagements de repos, mais de sièges pour un nombre plus

grand de participants à des réunions ou représentations. La fouille a permis ici de préciser un peu la chronologie. Ce système d'auditoires fut aménagé en réutilisant des murs existants de direction Nord-Sud. La façade Nord, donnant sur le portique, a un seuil élevé correspondant à un niveau surélevé du dallage du portique, c'est à dire d'une phase tardive d'utilisation des thermes. Ce seuil d'autre part correspond aux sols en chaux des deux salles et aux gradins (ou à l'«abside»). Enfin, dans un sondage sous le niveau de l'enduit de chaux, nous avons identifié de la céramique caractéristique pour le V^e siècle de n.è. Or la fin du V^e—début VI^e siècle est justement la période quand l'édifice théâtral ouvert fut transformé en édifice à coupole et «coupé» des thermes.

Le phénomène est digne d'attention. Il s'avère que le grand complexe des thermes publics disposait aux IV^e—V^e siècles de n.è. d'un grand édifice pour spectacles (odéon) imitant un théâtre romain miniature. En fin de ce siècle, ou au début du VI^e siècle de n.è., quand l'édifice théâtral fut destiné à d'autres fonctions, dans l'enceinte du complexe thermal furent créées des séries de petites salles à gradins, prévues pour des réunions ou pour des formes d'enseignement. On ne peut évidemment exclure des spectacles de caractère plus modeste. Enfin, après l'invasion perse en 619 de n.è., et l'édifice théâtral et les «auditoria» à l'Ouest et au Sud des thermes déclinerent brutalement et ces dernières manifestations de la vie urbaine en cette portion d'Alexandrie disparurent.

Varsovie.

LES MONNAIES ANTIQUES TROUVÉES DANS LE «QUARTIER D'HABITATION» A KÔM EL-DIKKA (ALEXANDRIE)

En dehors de «l'Edifice Théâtral», des Thermes et des Citernes, le «Quartier d'Habitation» (Fig. 3) est un des ensembles architectoniques de l'Alexandrie romaine tardive dégagée par la Mission Archéologique Polonaise dans le centre de la ville actuelle. Cet ensemble fut implanté sur un terrain couvert auparavant également par des habitations, mais d'autre caractère.¹ Les plus anciennes monnaies trouvées dans des profonds sondages sur le terrain du «Quartier d'Habitation» sont des bronzes ptolémaïques.² Le mauvais état de conservation rend leur identification difficile. Le contour de la tête de Zeus-Ammon et de l'aigle, ou de deux aigles, sur certains exemplaires, caractériseraient des émissions typiques pour cette période.

Cette période est aussi représentée par des fragments de céramique et des anses timbrée d'amphores, dont des rhodiennes datées au III^e siècle avant n.è.³

Parmi les exemplaires mieux conservés, les plus intéressantes sont deux pièces de Ptolémée IV et de Ptolémée VI.

Ptolémée IV: Dr. (Tête d'Alexandre le Grand coiffée d'une dépouille d'éléphant tournée vers la droite, R.) ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, aigle debout sur une foudre avec une tête tournée vers la droite, entre les pattes un monogramme O (Fig. 1)⁴

Ptolémée VI: Dr. (Tête d'Héraklès coiffée de la dépouille léonine, tournée vers la droite, R.) ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, aigle debout sur une foudre tournée vers la gauche, dans le champ gauche un monogramme < (obj. n° 65/71, Fig. 2).⁵

¹ M. RODZIEWICZ: *Un quartier d'habitation gréco-romain à Kôm el-Dikka (Sondage R. 1970—1973)*. EtTrav 9 (1976) pp. 169—210; id.; *Alexandrie III. Les habitations romaines tardives d'Alexandrie à la lumière des fouilles polonaises à el-Dikka*. Varsovie 1984, pp. 32—57.

² Cf. RODZIEWICZ: *Alexandrie III*. . . , pp. 174—175.

³ Ibid.

⁴ Monnaie disparue; pour le type, cf. J. N. SVORONOS: *Τα νομίσματα τοῦ κράτους τῶν Πτολεμαίων* I—IV. Athen 1904—1908, p. 146, n° 965, pl. XXXIX, 20.

⁵ Cf. SVORONOS: *op. cit.* p. 246, n° 1494, pl. LI, 14.

Une drachme en argent de Cléopâtre VII (obj. n° 38/71, Fig. 4),⁶ dernière reine de la dynastie des Lagides, clot cet ensemble peu abondant de monnaies ptolémaïques trouvées sur le terrain du «Quartier d'Habitation», ou plus exactement en-dessous du «Quartier d'Habitation.»

La période romaine ancienne du Quartier est illustrée par des fragments de maisons avec des pavements de mosaïque, ce qui prouve qu'il s'agissait de

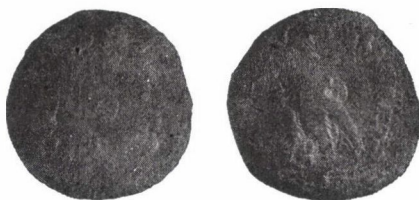


Fig. 1. Ptolémée IV, AE (phot. W. Jerke)

riches villas. Mais les constructions postérieures, du fait des fosses de fondation, ont fortement troublé la succession des strates et donc de certaines monnaies. Cela explique la découverte en court de nettoyage du terrain d'une monnaie de Néron en compagnie de céramique romaine tardive.⁷ L'exemplaire est daté à l'an 3 du règne de cet empereur, soit 56/57 de n.è. On voit le portrait de l'empereur sur le droit et celui de son épouse Octavie sur le revers (obj. 16/70, Fig. 5).⁸



Fig. 2. Ptolémée VI, AE; obj. n° 65/71 (phot. G. Wyrzykowski)

Par contre une monnaie d'Antonin le Pieux (obj. 71/71) fut trouvée dans la couche romaine recouvrant une des mosaïques. Il s'agit d'un grand bronze, daté probablement à l'an 15 de son règne, soit 151/152 de n.è. L'exemplaire est

⁶ Date dans le champ gauche effacée, dans le champ droit A. Cf. SVORONOS: op. cit., p. 311, n° 1871; cf. IV, p. 508.

⁷ Dans la notice de fouilles, M. RODZIEWICZ définissait la céramique comme, LR D, 932 ou plus tard.

⁸ Cf. G. DATTARI: *Monete Imperiali Greche. Nummi Augg. Alexandrini. Catalogo della collezione G. Dattari*. Cairo 1901, p. 12, n° 190; A. GEISSEN: *Katalog der Alexandrinischer Kaisermünzen der Sammlung des Instituts für Altertumskunde der Universität zu Köln*. I. Opladen 1974. n° 124.

assez effacé. Au droit figure le portrait de l'empereur tourné vers la gauche, au revers le type connu comme la Tyché d'Alexandrie, c'est à dire une femme étendue sur une *kliné* décorée de trois guirlandes.⁹

Le III^e siècle est représenté par un nombre bien plus important de monnaies. Il s'agit en particulier de monnaies alexandrines d'Aurélien, Probus,¹⁰ Dioclétien et Maximien. Aux revers nous voyons des images des personni-



Fig. 4. Cleopatre VII, AR, drachme; obj. n° 38/71 (phot. G. Wyrzykowski)

fications des concepts abstraits, comme Homonoia, Elpis, Tyché/Fortuna, la personnification d'Alexandrie, ou encore Athéna, soit enfin l'aigle romain avec une couronne dans le bec.

Une monnaie d'Aurélien de l'an 6 des son règne (247/275 de n.è.) présentant justement l'aigle avec une couronne dans son bec (obj n° 45/71, Fig. 6)¹¹ fut trouvée dans une fosse traversant l'*opus sectile* n° 3 ou 4 des maisons romaines anciennes. Au-dessus d'un des *opus sectile* fut trouvée une monnaie de l'an 4 de l'empereur Dioclétien (287/288 de n.è.) avec Athène Nikephoros au



Fig. 5. Néron, 56/57 de n.è., Alexandrie, billon, tetradrachme; obj. n° 16/70 (phot. G. Wyrzykowski)

revers (obj. n° 46/71. Fig. 7).¹² Un autre exemplaire du III^e siècle de n.è., (obj. n° 43/71) mais très effacé (Aurelien ?) fut trouvé sur le niveau du dallage.

Les troubles dans la seconde moitié du III^e siècle de n.è. eurent certainement une influence sur l'existence de la ville, brisant l'évolution de son archi-

⁹ Cf. DATTARI: *op. cit.*, p. 186, n° 2892; GEISSEN: *Katalog II*. Opladen 1978. n° 1677.

¹⁰ Selon RODZIEWICZ: *Alexandrie III* . . . , p. 50, n. 94, au-dessus des mosaïques furent trouvées plusieurs monnaies de cette période, en particulier de Probus. Nous avons identifié certaines d'elles, p. ex. LS 344, avec un aigle au revers, cf. DATTARI: *op. cit.* p. 368, n° 5548.

¹¹ Cf. DATTARI: *op. cit.*, p. 365, n° 5477; A. GEISSEN, W. WEISER: *Katalog* . . . IV. Opladen 1983. n° 3096.

¹² Cf. DATTARI: *op. cit.* p. 373, n° 5633; GEISSEN, WEISER: *op. cit.* n° 3237.

itecture. Plus tard, dès la fin du III^e siècle de n.è., certains terrains furent nivelés pour y implanter de nouveaux édifices.¹³ Les nouvelles habitations ont un caractère différent, comme le prouve leur architecture et leur agencement. Les trouvailles de produits non-finis en os, en verre, en pierre et de formes pour le moulage des bijoux indiquent qu'elles abritaient en même temps des ateliers d'artisans.¹⁴ L'histoire de ces maisons est très complexe: elles furent souvent



Fig. 6. Aurélien, 274/275 de n.è., Alexandrie, billon, tetradrachme; obj. n° 45/71 (phot. G. Wyrzykowski)

refaites, reconstruites après le tremblement de terre en 536 de n.è., Elles restèrent utilisées jusqu'en la période byzantine.

Parmi les dizaines de monnaies romaines tardives, peu sont aussi bien lisibles comme celle de l'empereur Honorius, au type de GLORIA ROMANORVM, l'empereur tenant un globe et *labrum* au revers (obj. n° 53/71, Fig. 8).¹⁵ La légende est souvent effacée et il est difficile de définir l'empereur en

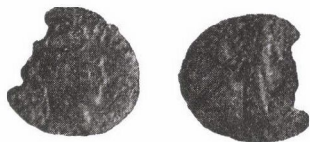


Fig. 7. Dioclétien, 287/288 de n.è., Alexandrie, billon, tetradrachme; obj. n° 36/71 (phot. G. Wyrzykowski)

question. Les effigies réduites des souverains de la famille de Valentinien et de Théodose se ressemblent beaucoup. Souvent même en ces cas, quand il est possible de définir le type, p. ex. «ex votum»: VOT XV / MVLT XX à l'intérieur d'une couronne, Théodose II? (LS 335) ou CONCORDIA AVGGG avec l'image d'une croix, aussi de Théodose II? (obj. n° 9/80), il reste difficile de définir l'atelier, dont le symbole en exergue est corrodé.

¹³ Cf. Z. KISS: *Remarques sur la datation et les fonctions de l'édifice théâtral à Kôm el-Dikka*, in: 50 Years of Polish Excavations in the Near East, Warsaw, sous presse.

¹⁴ RODZIEWICZ: *Un quartier*, p. 193, fig. 29; id.: *Alexandrie III. . . .*, p. 86, fig. 83, pp. 87, 105, 241—245, 249—251, pl. 72, figs 359—366.

¹⁵ Cf. R. A. G. CARSON, J. P. C. KENT: *Late Roman Bronze Coinage II*. London 1972. p. 95, n° 2422—2430.

Parmi les types de revers les plus populaires mentionnons avant tout l'effigie de Victoria avec un captif, *SALVS REIPUBLICAE*. Ce type fut très souvent imité, ce dont nous avons la preuve aussi dans le «Quartier d'Habitation». Un exemplaire particulièrement en bon état (obj. n° 307/87) fut trouvée près de la canalisation entre les maisons C et G.

La grande partie des monnaies romaines tardives fut trouvée dans les maisons C, salles 2, 4, 6, 7, et D, salles 7, 13, 14, ainsi que dans la maison G.



Fig. 8. Honorius, 393—395 de n.è., Nicomédie (?), AE 2; obj. n° 53/71 (phot. G. Wyrzykowski)

Un problème à part est celui du grand nombre de très petites monnaies fortement corrodées, de dimensions inférieures à celles caractéristiques pour les émissions impériales des IV^e et V^e siècles de n.è. Ce pourrait être uniquement la conséquence de la corrosion, mais il est également possible qu'elles étaient telles à l'origine. D'autre part, beaucoup ont conservé des petits appendices (Figs 9—10). Il semble que ce pouvaient être des monnaies coulées en dehors



Fig. 9—10. Deux monnaies romaines tardives, coulées (?); obj. n°s 127/87 et 329/87 (phot. G. Wyrzykowski)

de l'atelier officiel.¹⁶ Il est vrai que les lois interdisaient le moulage des monnaies, mais le manque de petites unités pouvaient inciter à couler des monnaies dans des petites formes en argile comme celle trouvée par la mission franco-polonaise à Edfou¹⁷ ou d'autres analogues du Musée Egyptien du Caire. Celles-ci, dépourvues de décoration, purent servir pour le coulage de la bijouterie selon El-Khachab.¹⁸ Comme on sait, la technique de moulage des monnaies était

¹⁶ Cf. Une tentative d'interprétation, B. LICHOCKA: *Remarques sur les monnaies romaines tardives trouvées à Kôm el-Dikka*. EtTrav 16, sous presse.

¹⁷ K. KRZYŻANOWSKA: *Contribution au problème de la circulation monétaire en Egypte à l'époque du Bas Empire*. WN 29 (Polish Numismatic News) (1985) pp. 45—59, figs 1—2; id.: *Forma do odlewania monet znaleziona w Egipcie*. RocznMuzNar (sous presse).

¹⁸ J. STRZYGOWSKI: *Koptische Kunst*. CGC, Vienna 1904, p. 248, n° 7140 (J. E. 34788 erroné pour 34787a); A. M. EL-KHACHAB: *Les monnaies coulées fausses et les moules monétaires à bijoux du Cabinet des Médailles au Musée du Caire*. ASAE 51 (1951) p. 51, pl. VI, 84—85. Cf. LICHOCKA: *REMARQUES* (sous presse).

proche de celle de moulage des bijoux.¹⁹ Il n'est pas exclu que les exemplaires les plus minces, les plus médiocres, furent prévus comme des disques lisses. Leur valeur était minime et ils n'avaient de pouvoir d'achat notable qu'en masse, par leur poids. Les modèles étaient des monnaies en circulations, donc qui pouvaient être déjà usées. Elles étaient imprimées dans l'argile, le droit sur une forme, le revers sur une autre. Sur une forme trouvaient place plusieurs monnaies, jointes par des petits canaux. Les formes étaient jointes en un rouleau comportant des ouvertures par lesquelles on versait le métal en fusion, distribué par les petits canaux.



Fig. 11. Heraclius, 608—610 de n.è., Alexandrie, 12 noummi; obj. n° 17/80 (phot. Z. Doliński)

Nous avons découvert un nombre particulièrement abondant de telles monnaies dans la salle 6 de la maison C, dans la structure des banquettes. Probablement elles se trouvaient à l'origine dans la terre ici amenée quand la maison fut refaite après le tremblement de terre en 536 de n.è.²⁰

Egalement dans la maison D, salle 6, furent trouvées de nombreuses petites monnaies de 7—10 mm. de diamètre, suivant M. Rodziewicz.²¹ Par contre dans la salle 13 des monnaies de Justinien furent identifiées dans des anciennes couches de terre battue.

Dans la partie frontale de la maison C, des monnaies de Phocas furent trouvées dans la terre battue, tandis que dans les couches de débris de construction de cette maison des monnaies d'Héraclius.²² Des monnaies de ce dernier furent également observées dans une fosse de la maison D.²³

Un exemple en bon état de 12 noummi d'Heraclius, avec les bustes du souverain et de son fils sur le droit (obj. 17/80, Fig. 11),²⁴ provient de la maison G.

¹⁹ Cf. W. A. DASZEWSKI: *Uwagi na temat produkcji monet w okresie ptolemejskim i wczesnocesar skim na terenie Paphos i Aleksandrii*, in: *Starożytna Aleksandria w badaniach polskich*, Warszawa 1977, pp. 149—160; S. KOŁKÓWNA: *Antike Werkzeuge zur Produktion metallener Juweliererzeugnisse aus der Nördlichen und Westlichen Schwarzmeerküste*. *Archeologia* 29 (1978), pp. 46—98.

²⁰ LICHOCKA: *Remarques* (sous presse).

Suivant RODZIEWICZ: *Alexandrie III*, p. 87, malheureusement sans numéros d'inventaire des objets mentionnés.

²¹ Ibid., p. 105.

²² Ibid., p. 170, note 11; fig. 194.

²³ Ibid., pp. 235—236.

²⁴ Cf. A. R. BELLINGER, PH. VRIERSON: *Catalogue of the Byzantine Coins in the Dumbarton Oaks and the Whittemore Collections*. II, 1, Washington 1973, p. n° 189. 12 pl. XVIII.

Le poids et la taille du nominal le plus courant en cette période, ainsi qu'à Kôm el-Dikka pour cette phase, le 12 noummi,²⁵ (designé par la légende I — 10 et B — 2 séparés par une croix) étaient changeants. C'est un reflet de la politique monétaire instable, des périodes d'inflation quand la taille des monnaies s'amenuisait. Ce nominal émis à Alexandrie fut peut être aussi imité hors d'Egypte. De nombreux exemplaires trahissent des traits qu'on peut définir comme une barbarisation, en particulier au temps de Phocas.²⁶ Il n'est pourtant pas exclu que c'est une conséquence du bas niveau de la production de l'atelier officiel. Le revers caractéristique permet d'identifier les monnaies, mais il est souvent difficile de décider s'il s'agit d'un exemplaire de Tibère II (578—582) ou de Maurice (582—602), comme c'est le cas pour des trouvailles de la salle 1 dans la maison E (obj. n° 43—45/74) ou dans la maison D (obj. n° 1—3/75).

Les peintures et les graffiti sur des blocs provenant des décombres²⁷ témoignent des besoins artistiques des habitants. Quoique certaines maisons ou salles semblent plus luxueuses (p. ex. la maison E), on ne peut parler d'un caractère luxueux du Quartier. Comme aux IV^e et V^e siècles de n.è., les monnaies appartenant à la dernière phase d'utilisation du «Quartier d'Habitation» sont de qualité médiocre. Elles témoignent de la vie quotidienne en cette partie de la ville, ayant déjà un caractère périphérique et plus tard recouverte par la nécropole arabe.

Varsovie.

²⁵ Cf. B. LICHOCKA: *Un «trésor» de monnaies byzantines à Kôm el-Dikka (Alexandrie)*. EtTrav 15, sous presse.

²⁶ Cf. RODZIEWICZ: *Alexandrie III*. . . ., pp. 228—229, pls 67—68.

²⁷ RODZIEWICZ: *Alexandrie III*. . . ., pp. 194—227, figs 226—247, 249—254.

EPIGRAPHICAL AND NUMISMATIC EVIDENCE OF DISCIPLINA

Disciplina is doubtlessly the least known from among such abstract deities as Honos, Virtus, Pietas. A. von Domaszewski was able to devote only a few sentences to the cult of Disciplina in his fundamental work (*«Die Religion des römischen Heeres»*) published in 1895. At this time he knew only late coins of Hadrian¹ and three altars with very brief inscriptions, with the spelling varying between «DISCIPLINA» and «DISCIPULINA» (two from North Africa and one from Britain).² That gave him ground for the following conclusion: «Man darf mit Bestimmtheit sagen, dass *dieser Cult von Hadrian begründet wurde. Der Altar der Göttin kann nur in dem Heiligtum auf dem Exerzierplatze gestanden haben.*»³ The former of these statements was accepted in studies as «communis opinio», the latter after some time appeared to be wrong.

Further nine inscriptions (three from North Africa and six from Britain)⁴ have been known by Ian Richmond, when he published his comprehensive study titled: «Roman Legionaries at Corbridge, their Supply-base, Temples and Religious Cults» in 1943.⁵ Precise stating of the finding places of the inscriptions within particular Roman forts in Britain and the time of setting up some of them gave Richmond ground for the following conclusions: «Thus, *the connexion of the stones is undoubtedly with headquarters buildings* and not, as von Domaszewski insisted, with the parade ground; *while their period is of the Antonines*

¹ Coh. II², p. 151 a, nos 540—549.

² CIL VII 896 from Britain; CIL VIII 9832 and 10657 from Africa.

³ A. VON DOMASZEWSKI: *Die Religion des römischen Heeres*. Trier 1895, p. 44—45.

⁴ I. A. RICHMOND: *Roman Legionaries at Corbridge, their Supply-base, Temples and Religious Cults*, AA⁴ 21 (1943) p. 127—224.

⁵ From North Africa:

CIL VIII 9832 = ILS 3809 (Altava in Mauretania); CIL VIII 10657 = 17585 = ILAlg. I 3839 (Bir Oum-Ali, Numidia); EE V 710 = CIL VIII Suppl. 18058 = ILS 3810 (Lambaesis, Numidia).

From Britain:

CIL VII 896 = EE IX, p. 605 = RIB 1978 (Uxellodunum, now Castlesteads); EE IV 682 = RIB 1723 (Aesica, now Greatchesters); EE IX 1228 = RIB 2092 (Blatobulgium, now Birrens in Scotland); AA³ XVIII (1921), p. 117—120 = RIB 1128 (Corstopitum, now Corbridge) AA³ IX (1912), p. 257—263 = EE IX 1380 = RIB 1127 (as above); CW² XXXVIII (1938), p. 210 = JRS XXVIII (1938), p. 203 = RIB 990 (Banna, now Bewcastle).

and Severi, in harmony with the coinage of Pius and the reputation of Severus as a disciplinarian. *There is thus no doubt that in Britain and in the third century the cult of Disciplina was part of the official military worship*.⁶

This stressing of the official character of the cult of Disciplina by Richmond was doubtlessly connected with a little earlier discovery and publication of the military religious calendar made by American scholars. This officinal document known as «*Feriale Duranum*» was found at Dura-Europos on the Euphrates in years 1931–1932 and was published in *Yale Classical Studies* (vol. VII) in 1940.⁷

A review article «*The Religion of the Roman Army: 1895–1977*» by Eric Birley was published in the sixteenth volume of «*Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*» ten years ago.⁸ Birley's collection of inscribed stones to Disciplina was enriched with eleven dedications in comparison with the year 1895, but only five new inscriptions were added comparing to the year 1943 (four from North Africa and one accidentally found in Britain).⁹ According to Birley, at least three inscriptions from Britain and two from North Africa found «*in situ*» show unmisskatably the connection of the cult of Disciplina with «*aedes principiorum*».¹⁰

In the same year when Birley's article appeared in print, a new altar dedicated to Disciplina was found in Britain. It was precisely in the bank of river Tyne 150 meters south-east of the Roman fort at Chesters (Cilurnum) on Hadrian's Wall. The inscription was published in the tenth volume of the periodical «*Britannia*» in 1979 by M. W. C. Hassal and R. S. O. Tomlin.¹¹ It deserves quotation here:

[D]isciplinae / Imp(eratoris) Had(riani) Aug(usti) / ala Aug(usta) / [o]b-virt(utem) appel(lata) / [. . . The text seems to be complete. It is the earliest epigraphical testimony of Disciplina yet known and the first dedication to the emperor Hadrian.

At present we have had fifteen items of epigraphical evidence of Disciplina altogether (however one of African inscriptions which Birley considers to be

⁶ I. A. RICHMOND: *loc. cit.* p. 166.

⁷ R. O. FINK, A. S. HOEY and W. F. SNYDER: *The Feriale Duranum*. YCS 7 (1940) p. 1–222.

⁸ E. BIRLEY: *The Religion of the Roman Army: 1895–1977*. ANRW II, 16, 2 (1978) p. 1506–1541.

⁹ From Britain:

JRS XLIX (1959), p. 136–137, no 6 = AE 1960, 201 (from Bertha on the river Tay, near Perth).

From North Africa:

J. BARADEZ: *Libyca* I (1953), p. 157–160 (from principia at Gemellae) AE 1955, 41 (from Volubilis in Mauretania Tingitana); AE 1957, 122 = 1973, 629 (from headquarters at Lambaesis); AE 1960, 264 (from Ghadames). See below note 12.

¹⁰ E. BIRLEY: *loc. cit.* p. 1513–15.

¹¹ M. W. C. HASSAL and R. S. O. TOMLIN: *Britannia* 10 (1979), p. 346, no 7, photo pl. XIX B = AE 1979, 388.

a dedication to Disciplina in my opinion is devoted to Fortuna)¹² All the evidence origins from two regions only: Britain (8 inscriptions) and North Africa (7 or rather 6 dedications). Legions as well auxiliary units were the founders of inscriptions. Among epigraphical monuments of the cult of Disciplina altars are positively prevailing (as many as eleven); the remaining ones are two dedication-slabs and one base for a statue. In one case it is hard to determine whether it is an altar or a statue base.

Among assignable inscriptions which make a half of the whole evidence, three have been set up under Antonines, four have been dedicated under Severus and his sons and one has been assignable to the time of Valerian and Gallienus. In spite of a small amount of dated inscriptions it is possible to assume continuity of the cult of Disciplina in the second and the third century (at least at the times of Antonines and Severi).

The evidence of the altar inscriptions is confirmed by epigraphical epithets which can be found in dedicatory inscriptions in honour of Septimius Severus and Decius. The former has been shown as «*vindex et conditor Romanae disciplinae*»,¹³ the latter has been described as «*reparator disciplinae militaris*». ¹⁴ Two similar epithets can be found in the literary sources: Hadrian is called «*conditor disciplinae militaris firmatorque*» by Pliny the Younger¹⁵ and Aurelian is described as «*disciplinae militaris corrector*» by Eutropius.¹⁶

As for the numismatic evidence, it is widely known that Hadrian was issuing coins with a reverse inscription «Disciplina Augusti» (or «Disciplina Augusti») in closing years of his reign. There were bronze coins (sestertii¹⁷ and dupondii or asses¹⁸) as well as gold aurei.¹⁹ On the reverse the coins bear the legend and a picture of Hadrian advancing right, followed by three or four soldiers carrying standards (particular issues differ in details which are unimportant in this study). All coins with Disciplina were issued in closing years of Hadrian, precisely from May 134 to summer of the year 136.

Sestertii of Antoninus Pius with a similar picture and a legend «DISCIPLINA AVG(usti). S · C» are a different story. Richmond refers to them in the above quoted study, but Birley stays completely silent about them. It is

¹² AE 1960, 264. An inscription from Ghadames is incomplete. Several letters are missing in the first line and then the text reads: /nae Aug(usti) /sacrum /M(arcus) Aureli /us Ianu /arius < (centurio) /leg(ionis) III Aug(ustae) /p(iae) v(indicis) /s(oluit) l(ibens) a(nimo). Birley reads it as: „[Discipuli] /nae Aug(usti) /sacrum”, but more probable and correct reading seems: „[Fortu] /nae Aug(usti) /sacrum”, because there are the place for six or seven letters only in the first line.

¹³ EE VII 353 = CIL VIII 17870 = ILS 446 from Thamugadi in Numidia assignable to the year 197.

¹⁴ CIL III 12351 = ILS 8922 from Moesia Inferior set up in the year 249.

¹⁵ Plinius Minor, Epist. VI, 31, 6; X, 29, 1.

¹⁶ Eutropius, Breviarium a. U. c., IV, 27.

¹⁷ RIC II, p. 436 no 746 (= Coh. 541, 542, 543) and no 747 (= Coh. 544, 545, 546).

¹⁸ RIC II, p. 442 no 800 (= Coh. 549).

¹⁹ RIC II, p. 367 no 232 (= Coh. 540).

possible that such attitude of some scholars towards those coins resulted from the negative opinion of von Domaszewski: «Die Münze des Antoninus Pius mit derselben Legende (i.e. as on the Hadrian's coins) scheint ein Unicum und ist wohl falsch gelesen».²⁰

Firstly, there is an evident essential error in this opinion, because early sestertius of Antoninus Pius is no «Unicum». The German scholar may be excused by fact that he had only the works of H. Cohen²¹ at his disposal. Secondly, the authors of the basic numismatic corpus for Empire time (The Roman Imperial Coinage) H. Mattingly and E. A. Sydenham as well as editors of most valid coin catalogue for the same period (Coins of the Roman Empire in the British Museum) H. Mattingly and R. A. G. Carson acknowledge genuineness of those coins.

Finally, there is no good reason to doubt that sestertii with *Disciplina* were issued by Antoninus Pius at the beginning of his reign (years 140–144)²² as well as during the later period of his rule (years 145–161).²³

CONCLUSIONS

The following conclusions may be drawn on the basis of evidence discussed in the present study:

1. it seems be certain that the cult of *Disciplina* was established by Hadrian, who propagated it in the Roman army;
2. Hadrian's successors continued his work, especially Antoninus Pius, who also issued the coins with *Disciplina*;
3. Septimius Severus, «*vindex et conditor Romanae disciplinae*», played a meaningful part in popularization of *Disciplina* among Roman soldiers;
4. the existence of the cult of *Disciplina* after the year 235 is attested by inscription assignable to the time of Valerianus and Gallienus and by an epigraphical epithet showing Decius as «*reparator disciplinae militaris*».

Toruń.

²⁰ A. VON DOMASZEWSKI: *loc. cit.*, p. 44 note 189.

²¹ H. COHEN: *Description historique des monnaies frappées sous l'Empire Romain*, Vol. I–VIII. Paris 1880–1892.

²² RIC III, p. 124 no 604 = BMCRE IV, p. 199 no 8 = Coh. 351.

²³ RIC III, p. 128 no 769 = BMCRE IV, p. 270 nos 1675–76.

J. ZAJĄC

I COGNOMINA DEI PATRONI

NELL'INDICAZIONE DELLO STATUS NEI NOMI PROPRI
DEI LIBERTI NELLA *REGIO X AUGUSTEA**

In tutta la *Regio X Augustea* sono a tutt'ora noti 93 nomi propri di liberti, che nell'indicazione dello status invece che del *praenomen* o del segno «C» rovesciata si servivano del *cognomen* del patrono o della patrona.¹ Punto focale del problema qui presentato è la definizione dello status giuridico e sociale di questi patroni e attraverso questo la determinazione dei motivi fondamentali che hanno guidato i liberti nell'impiego di tale pratica. In passato si è affrontato questo problema, ma lo si è trattato in modo marginale. Nel 1887 H. Lemonnier ha affermato che la pratica in questione serviva ad una più netta accentuazione dell'elevata posizione sociale del patrono e con ciò alla distinzione del liberto da quelli di famiglie di ceto sociale inferiore.² In un articolo del 1940 O. Pegreff ha posto l'accento sul fatto che tale pratica serviva a identificare il liberto nei casi in cui a liberare era una donna, sul particolare atteggiamento del liberto verso la patrona, atteggiamento che distingueva quest'ultimo nell'ambito dei numerosi e fino ad un certo punto anonimi (*mulieris*) *liberti*.³ Entrambe le opinioni sono state accettate nel 1952 da H.

*Abbreviazioni

- AEp — *L'Année Épigraphique*, Paris.
CIL — *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Berlin.
DESSAU — H. DESSAU: *Inscriptiones Latinae Selectae*, Berlin 1892—1916.
ILLRP — A. DEGRASSI: *Inscriptiones Latinae Liberae Rei Publicae*, Fasc. prior. editio altera aucta e emendata, Firenze 1965; Fasc. alter, Firenze 1963.
InscrIt — *Inscriptiones Italiae*, Roma.
MZK — *Mittheilungen der k.k. Central-Commission für Erforschung und Erhaltung der Kunst und historischen Denkmale*, Wien.
Not. d. Sc. — *Notizie degli Scavi di Antichità*, Roma.
PAIS — H. PAIS: *Corpus Inscriptionum Latinarum. Supplementa Italica. Addimenta ad vol. Galliae Cisalpinae*, Romae 1888.
PIR² — *Prosopographia Imperi Romani*, Berlin 1933.
RE — *Real-Encyclopädie der Classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart 1893.

¹ Non sono stati qui presi in considerazione 7 nomi di liberti e liberte di due tavolette bronzee di Tergeste, e cioè CIL V 449 = InscrIt X/3, 126 (Roč — Rozzo) e CIL V 501 = InscrIt X/3, 30 (Koper — Capodistria). A quanto sembra sulla loro struttura ha influito la locale antroponomastica degli ingenui. Inoltre i nomi riportati su queste tavolette non avevano carattere ufficiale.

² Id.: *Étude historique sur la condition privée des affranchis aux trois siècles de l'empire romain*. Paris 1887, p. 314.

³ Ead.: *Ricerche epigrafiche sui liberti*. *Epigraphica* 2 (1940) pp. 317—318.

Thylander, il quale ha sottolineato che la pratica qui considerata derivava dalla necessità di una più precisa distinzione tra liberto e patrono, che a sua volta era pure un liberto.⁴

Il numero dei nomi propri dei liberti non corrisponde al numero dei *cognomina* dei patroni e delle patrone dal momento che non sempre si sono conservati in toto.⁵ In alcuni casi il patrono era lo stesso per due o più liberti.⁶ Complessivamente si sono ricavati 85 nomi propri di patroni e patrone, nomi che possono essere — fino ad un certo punto — ricostruiti.

L'analisi degli 85 *cognomina* di patroni o patrone citati nell'indicazione dello status può essere condotta nell'ambito di tre gruppi di testimonianze, secondo le informazioni in esse contenute e le conoscenze prospografiche. Nel primo gruppo sono state raccolte quelle testimonianze che presentavano il nome completo del patrono ed il suo status giuridico (spesso si tratta di nomi citati nella stessa iscrizione). Al secondo gruppo sono stati assegnati quei nomi di liberti nei quali il *cognomen* citato nell'indicazione dello status può essere riferito ad una nota personalità originaria di una data regione o che in questa svolgeva la sua attività. Tali personalità possono essere conosciute attraverso altre iscrizioni o le fonti letterarie. Formano il terzo gruppo i casi in cui non si conoscono né il nome completo (cioè con la filiazione e coll'indicazione dello status), né lo status del patrono.

Il primo gruppo è rappresentato da 11 nomi propri di patroni e da 15 nomi di loro liberti. Nell'elencazione sotto citata al primo posto è indicato il nome del patrono o della patrona e al secondo quello del liberto o dei liberti.

1. CIL V 562 = InscrIt X/4, 76 (Tergeste): *L. Alfius L. l. Isochrysus (medicus) — L. Alfius Isochrysi l. Eudemus.*

2. MZK XIX, 1893, p. 57, n. 1 (Aquileia): *T. Apponius L. l. Diomedes — Apponia Diome[dis] l. Aletia; [...] Apponius Diomedis l. Tem[us?].*

3. CIL V 2096, p. 1069 (Altinum): *Arvenia Cutellae lib. Nigella — Arvenius Nigellae lib. Donatus.*

4. CIL V 791 (Aquileia): *Sex. Fabius Sex. l. Stephanus — Sex. Fabius Stephani l. Laetus.*

5. CIL V 2947 (Patavium): *Galenius Q. l. Pisida — Galenia Pisidae l. Nysa.*

6. CIL V 2972 (Patavium): *M'. Laeponius (Gaiae) l. Surus — Laep[o]nia Suri l. A[cu]tilla.*

7. CIL V 4668 = InscrIt X/5, 471 e CIL V 4667 = InscrIt X/5, 470 (Brixia): *Papiria (Gaiae) l. Cytheris — Papiria Cytheridis l. Regilla.*

⁴ Id.: *Étude sur l'épigraphie latine*. Lund 1953, pp. 61–62.

⁵ CIL V 4090 (Cremona); Pais 222 (Aquileia).

⁶ CIL V 457 = InscrIt X/3, 104 (Parentium); MZK XIX, 1893, p. 57, n. 1; CIL V 915 e 1042 (Aquileia); Aquileia Nostra XLVIII, 1977, coll. 105–128 = AEp 1977, 304; CIL V 3802 (Verona).

8. CIL V 628 = Dessau 6683 = InscrIt X/4, 79 (Tergeste): *Q. Publicius Tergest(inorum) l. Felix* — *Q. Publicius Felicis l. Ingenuus*.

9. CIL V 3802 (Verona): *C. Valerius Agrippai l. Ismarus* — *C. Valerius Ismari l. Imerus*; *Valeria Ismari l. Ismyrina*; *Valeria Ismari l. Prisca*.

10. CIL V 1830, p. 1053 e CIL V 1829, p. 1053 = Dessau 5443 (Iulium Carnicum): [*Sex.*] [*V*] *Jotticius Sex. l. Argentillus* — [*Se*] *x. Votticius Argenti(l)i l. Amor*.

11. Ateneo Veneto CXXXIII/129, 1942, p. 131–135 = AEp 1948, 23 (Aquileia): *M. Corn[e]lius M. f. Vel(ina tribu) [Ru]fus* — *M. Corne[l]ius Rufi l. Mans[u]etus (sevir)*.

Secondo i nomi propri di 11 patroni (tra i quali quelli di due patrone), che presentano chiaramente il segno dello status, 10 sono di liberti, e solo uno di un nato libero (n. 11). In questo gruppo, quindi, la funzione dei *cognomina* non lascia dubbi in quanto se il liberto avesse indicato il *praenomen* del patrono, avrebbe potuto sorgere l'errata interpretazione che si trattasse di due conliberti. L'unico patrono nato libero era *M. Corn[e]lius M. f. Vel(ina tribu) [Ru]fus*, citato su una grande lapide di Iesolo, nativo, con molta probabilità, di Aquileia (n. 11).⁷ Su questa lapide compaiono in tutto i nomi di sei persone, tra i quali anche quello di un liberto dei *M. Cornelii*. Si tratta di *M. Corn[e]lius M. l. Clarus, [II]IIII vir* (accanto a lui *Valeria C. l. Pergamis*, certamente la moglie). I legami reciproci tra i *M. Cornelii* non sono chiari. Sembra poco probabile che *Mansuetus* e *Clarus* fossero dei conliberti. Più credibile è invece l'ipotesi che *Clarus* fosse il padre di *Rufus*, già nato libero (da qui la filiazione), e che questo a sua volta fosse patrono di *Mansuetus*. In tal modo, in questo caso eccezionale, l'indicazione del *cognomen* del patrono serviva ad una corretta interpretazione e non era una singolare sottolineatura della posizione dell'ex-padrone del liberto.

All'interno del secondo gruppo di testimonianze si possono stabilire i nomi propri di 9 patroni, prevalentemente senatori. I loro nomi completi, fatto questo comprensibile, non potevano comparire nella stessa iscrizione accanto ai nomi dei liberti; le differenze sociali che li dividevano erano troppo grandi. Sono quindi noti attraverso le fonti epigrafiche e letterarie. L'identificazione dei singoli patroni non sempre è certa; anche per questo motivo i nomi di alcuni di loro sono preceduti da un punto interrogativo.

? 1. CIL V 3352 = Dessau 4943 (Verona): *L. Appius Sabini lib. Cinnamus, fic[tor] ponti[ficu]m Romae e [VI v]ir Aug(ustalis)*. Il suo patrono, *Sabinus*, poteva essere imparentato con gli *Appii Sabini*, che nel 214 e 240 erano consoli

⁷ L. CONTON: *Le antichità romane della Cava Zuccarina*, Ateneo Veneto XXXIV/II, 1911, pp. 51–57, n. 1; G. BRUSIN: *Ara-ossuario di provenienza aquileiese trovata a Iesolo*, Ateneo Veneto CXXXIII/129, 1942, pp. 131–135, fig. 1. Il BRUSIN leggeva alla riga 4 *Vel(uria tribu)* e riteneva che *Rufus* fosse nativo di Bergomum (Bergamo). Dalla fotografia disponibile risulta però che la tribù indicata potrebbe essere *Vel(ina)*, in quanto dell'ultima lettera si è conservato solo il tratto verticale, ed inoltre a tale tribù, erano attribuiti i cittadini di Aquileia.

a Roma.⁸ Tale ipotesi, tuttavia, benché Cinnamus fosse arrivato da Roma, non è indiscutibile.

2. Pais 1174 = CIL I² 2205 (Aquileia): *C. Appuleius Tapponis l. Philomusus*. [Di Aquileia sono noti *C. Appuleius C. f. Tappo, pontufex*] (sic!),⁹ e *C. Appuleius M. f. Tappo*, senatore alla fine della repubblica o all'inizio del principato.¹⁰

3. CIL V 482 = InscrIt X/3, 36 (Tergeste): *T. Caesernius Macedonis l. Eucaerus*. Il suo patrono era con molta probabilità *T. Caesernius Staius Quinctius Macedo Quinctianus*, console presumibilmente nell'anno 138.¹¹ Era nativo di Aquileia, dove sono numerose iscrizioni onorarie che lo ricordano.¹²

? 4. CIL V 583 = InscrIt X/4, 100 (Tergeste): *L. Cassius Longini l. Phoebus*. Secondo Th. Mommsen il suo patrono era il duumviro di Pola *L. Cassius C. f. Longin(us)*, da identificare con il console del 30 d. C.¹³ Quest'ipotesi è stata posta in discussione, non [senza fondamento, da P. Sticotti¹⁴ ma, nonostante ciò, il] Groag riteneva ancora che *L. Cassius Longinus* fosse senatore.¹⁵ In questo caso il problema della posizione sociale del patrono rimane aperto.

? 5. Aquileia Nostra XLVIII, 1977, col. 105–128, fig. 1–3 = AEp 1977. 304 (Verona): [*C? Cl*]odius *Licini l. [Calv?]os* e [*Clodi[a Licini l. [Sep?]-tuma*. In un eccellente studio dedicato a questa iscrizione E. Buchi ha avanzato l'ipotesi che patrono dei sunnominati fosse *C. Clodius Licinus*, console del 4 d. C.¹⁶ In verità il Buchi propone pure un'altra ipotesi, altrettanto plausibile, tuttavia — data la datazione del monumento alla fine del primo secolo a. C. — la prima ipotesi può essere ritenuta altamente degna di fede.¹⁷

⁸ F. SARTORI: *Verona romana — storia*, in: *Verona e il suo territorio*, Verona 1960, vol. I, p. 247.

⁹ CIL V 861 = I² 2199.

¹⁰ CIL V 862 = I² 814 = Dessau 906 = ILLRP 436. Si vedano P. WISEMAN: *New Men in the Roman Senate. 139 B. C. — A. D. 14*. Oxford 1971, p. 213, n. 34; G. ALFÖLDY: *Senatoren aus Norditalien. Regionen IX, X und XI*, Tituli 5, 1982, pp. 331–332, Aquileia, n. 3.

¹¹ Si vedano p. es. GROAG: PIR², II, n. 182; G. BRUSIN: *Il console Tito Cesernio Stazio Quinzio Macedone Quinziano e le sue parantele in Aquileia*, in: *Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni*. Milano 1956, vol. I, pp. 259–272; G. ALFÖLDY: *Konsulat und Senatorenstand unter den Antoninen. Prosopographische Untersuchungen zur senatorischen Führungsschicht*. Bonn 1977, pp. 95–98; U. LAFFI: *Cavalieri e senatori di Aquileia in Occidente*. Antichità Altoadriatiche, 9 (1981) pp. 147–153; ALFÖLDY: *Senatoren*, p. 333, Aquileia, n. 13.

¹² P. es. CIL V 865, p. 1025 = Pais 1025 ad 865 = Dessau 1069; CIL V 866; 8312; G. BRUSIN: *Gli scavi di Aquileia :1929–1932*, Udine 1934, pp. 241–242, n. 4 = AEp 1957, 135.

¹³ CIL V 54 = InscrIt X/1, 81.

¹⁴ Id.: *Nuova rassegna di epigrafi romane*, Atti e Memorie della Società Istriana di Archeologia e Storia Patria XXX, 1914, p. 113.

¹⁵ Id.: PIR², II, n. 504

¹⁶ Id.: *Un'iscrizione di liberti nelle Valli Grandi Veronesi*, Aquileia Nostra 48 (1977) col. 113.

¹⁷ G. CAVALIERI MANASSE: *I fregi metopali dei monumenti funerari Veronesi nel panorama della decorazione architettonica della Cisalpina*, in: *Il territorio Veronese in età romana*, Verona 1973, p. 285, nota 9.

? 6. CIL V 340, p. 1020 = InscrIt X/2, 24 (Parentium): *C. Servilius Pansae l. Tychius, VI vir*. A. Degrassi datava la lapide di questo liberto a epoca cristiana, ma non si sa su quali basi (a quest'epoca l'istituzione dei seviri era già decaduta).¹⁸ Forse quindi il suo patrono era *C. Servilius Pansa*, della cui morte improvvisa scrive Plinio il Vecchio.¹⁹

7. CIL V 230 = InscrIt X/1, 386 (Pola): *C. Settidius Firm[i] lib. Ianuarius*. Di Pola sono note 15 testimonianze dei *Settidii* (esclusivamente *C. Settidii*).²⁰ Patrono di questo liberto era *C. Settidius C. f. Firmus*, che ai tempi di Nerone era diventato senatore.²¹

8. CIL V 457, p. 1070 = InscrIt X/3, 104 (Tergeste): *T. Statilius Tauri l. Cladus e Statilia Tauri l. Quarta*. Il loro patrono era *T. Statilius Taurus Sisenna*, console nel 16 d. C., che possedeva, tra l'altro, una casa sul Palatino e terre in Dalmazia e Istria,²² dove sono noti altri suoi liberti e schiavi.²³

9. CIL V 4201 = Dessau 4902 = InscrIt X/5, 7 (Brixia): *L. Vibius Visci l. Nymphodotus*. Questa è un'iscrizione dedicata alla divinità locale *Bergimus* e datata all'anno 8 a. C. La persona nominata era un liberto di uno dei *Vibii Visci*, molto probabilmente ricco cavaliere e amico di Augusto, padre dei due *Vibii Visci* ricordati da Orazio.²⁴

Nonostante i dubbi relativi al grado di credibilità dell'identificazione oppure alla scelta del probabile patrono tra i membri di una data *gens*, certo è il fatto che i liberti nell'indicare il proprio status citavano volentieri i *cognomina* dei patroni aventi un'elevata posizione sociale. Tale pratica non era nuova. Infatti nel primo secolo a. C., alla fine della repubblica, era impiegata abbastanza spesso, come testimoniano alcune iscrizioni di Roma.²⁵ Non si può negare ai liberti di persone d'alto ceto una certa dose di snobismo, come affermava il Lemonnier, ma alla base di tali decisioni stavano forse anche considerazioni pratico-identificative. Occorre infatti tener presente che padroni così ricchi appartenevano a famiglie molto ramificate, che in massa liberavano gli schiavi, non di rado agiati, e questi a loro volta, oltre ai propri discendenti, avevano i propri liberti. Per questo motivo in determinate società si diffusero dei *praenomina* (a partire circa dalla metà del primo secolo d. C. spesso gli stessi di generazione in generazione) e dei *nomina gentilia*, portati da persone che non avevano più nessun contatto con una data *gens* di senatori o di cavalieri. Esempio di tale diffusione possono essere per lo meno i *C. Settidii* di Pola (n. 7).

¹⁸ Id.: ad InscrIt X/2, 24.

¹⁹ N. H., VII, 53, 182.

²⁰ Si veda InscrIt X/1, p. 283 (indice).

²¹ Pais 10 = InscrIt X/1, 67. Si veda ALFÖLDY: *Senatoren*, p. 330, *Pola*, n. 7.

²² STEIN, s. v. *Statilius (Taurus)*, RE III A,2, 1929, coll. 2197–2199, n. 33.

²³ P.es. CIL V 332 = InscrIt X/2, 9; InscrIt X/2, 260.

²⁴ Sat., I, 10, 83. Si vedano W. ENSSLIN: s. v. *Vibius*, RE VIII A,2, 1958, coll. 1997–1998, n. 66; WISEMAN: *op. cit.*, p. 274, n. 493; ALFÖLDY: *Senatoren*, p. 346, *Brixia*, nn. 3, 4 e 6.

²⁵ P.es. CIL I² 1258; 1364; 1995.

La citazione del *praenomen* nell'indicazione dello status avrebbe potuto indurre ad un'errata identificazione.

Il terzo gruppo, il più numeroso, in quanto contenente 65 nomi, è formato dai *cognomina*, dai *praenomina* ricostruiti con certezza e dai *nomina gentilia* di quei patroni, dei quali non si ha una chiara definizione dello status giuridico; sono quindi i cosiddetti *incerti*. Tuttavia, la mancanza di definizione dello status non autorizza a rinunciare ad ulteriori studi. Il metodo impiegato in questo caso si basa sulla suddivisione linguistica dei *cognomina*, che si sono conservati in due fondamentali sottogruppi: a) greco (orientale) e b) latino (occidentale). Si sa che i *cognomina* greci (orientali) erano in Occidente portati soprattutto da liberti e — come *nomina simplicia* — dagli schiavi.²⁶ Si può controllare tale affermazione confrontando il numero dei *cognomina* greci (orientali) di schiavi e liberti certi, cioè con il segno dello status, con quello di *cognomina* dello stesso tipo portati da nati liberi, cioè con la filiazione. Tali confronti sono da condurre nell'ambito dell'antroponomastica di singole *civitates*, dal momento che, per esempio, diversa era la situazione nell'Italia meridionale e in quella settentrionale. A questo proposito, ad esempio, di Verona sono noti 127 *nomina simplicia* o *cognomina* greci (orientali) portati da schiavi e liberti certi. Molto raramente li portano le persone nate libere: avevano *cognomen* greco il cavaliere *P. Graecinius P. f. Pob(lilia tribu) Laco*²⁷ e due discendenti di liberti, cioè *Catia T. f. Rode*²⁸ e *C. Caetronius C. f. Castalinus*.²⁹ In definitiva quindi, se un dato *cognomen* greco (orientale) è databile al primo o al secondo secolo d. C. (nel terzo e quarto la situazione subiva dei mutamenti) e a portarlo non è un cavaliere o un senatore, i quali molto volentieri assumevano *cognomina* di tale tipo durante tutta l'età imperiale, si può ritenere che lo porta la persona che fosse un liberto o un suo discendente.

Su questa base si può quindi individuare un sottogruppo di 22 *cognomina* di patroni, che sicuramente erano anche liberti.

1. Pais 551 (Ateste): *P. Trutted(ius) Amphioni(s) l. Fronto*.
2. CIL V 1101 (Aquileia): *Iulia Cal[l]isti l. Archenia*.
3. CIL V 3494 = Dessau 8072 (Verona): *C. Atilius Castalii lib. Florentinus*.
4. InscrIt X/4, 396 (Tergeste): *M. Caecilius Clymeni l. Felix*.
5. CIL V 915 (Aquileia): *L. Gailonius Corin[th]i lib. Fidelis* — CIL V 1042 (Aquileia): *[L. Gailonius] Corin[thi] lib. Primigenius*.
6. AEp 1958, 313 (Altinum): *[.] [—] [H]ermae l. Trophimus*.
7. CIL V 1135 (Aquileia): *Caesernia Hypati lib. Parthenis*.
8. CIL V 153 = InscrIt X/1, 254 (Pola): *Claudius Cervonius Ionici lib.*

²⁶ H. SOLIN: *Beiträge zur Kenntnis der griechischen Personennamen in Rom. Commentationes Humanarum Litterarum* 48 (1971) Helsinki—Helsingfors 1971, p. 123.

²⁷ CIL V 3340 = Dessau 1336.

²⁸ CIL V 4008 = Dessau 6700; cf. CIL V 4009.

²⁹ CIL V 3385.

9. CIL V 760 (Aquileia): *Feronia Libani lib.* [—].
10. CIL V 8364 (Aquileia): *Q. Coelius Maroni[s] l. Ores[ta]*.
11. CIL V 1801 (Iulium Carnicum): *Sallustia Minnidis l. Ionis*.
12. CIL V 4451 = InscrIt X/5, 971 (Brixia): *Papiria Patrobi lib. Trophime*.
13. CIL V 1830 (Iulium Carnicum): *[.] Gavius Philemonis l. Hilari[o]*.
14. CIL V 182 = InscrIt X/1, 302 (Pola): *C. Laecanius Simon[i]s lib.*

Catagrap[t]us.

15. Archeografo Triestino XXI, 1896, p. 337, n. 59 (Aquileia): *L. Cantius Spendusae lib. Ionicus*.

16. CIL V 760 (Aquileia): *Ti. Claudius Stephan[i] [lib.] [—]*.
17. CIL V 2225 (Altinum): *T. Saufeius Steipani l. Magirus*.
18. CIL V 3410 (Verona): *C. Marcius Thermi l. Callistus*.
19. Pais 1204 (Aquileia): *C. Dindius Zenonis lib. Ianuarius*.
20. CIL V 2882 (Patavium): *M. Arrius Zethi l. Primus*.
21. CIL V 3300 (Verona): *P. Octavius Zmaragd[i] lib. Epaphroditus*.
22. CIL V 829 = Dessau 3550 (Aquileia): *L. Titius Onesimus Ismari lib.* (qui è dato a parte il nome del patrono: *L. Titus Ismarus*).

I *cognomina* dei patroni citati nell'indicazione dello status di questo gruppo di liberti avevano certamente e soprattutto una funzione identificativa. Evitavano infatti la possibile errata interpretazione, che, nel caso dei *praenomina*, portava a trattare liberto e patrono alla stregua di conliberti. L'importanza di questo sottogruppo di costruzioni antroponomastiche è particolarmente grande per gli studi sulla composizione sociale della cosiddetta aristocrazia municipale e sul più elevato ceto dei ricchi liberti di ogni *civitas*.

Al gruppo III b appartiene il complesso di *cognomina* di patroni più numerosi, in quanto contiene 43 testimonianze. Non è necessario elencarli. La maggior parte di essi è formata da *cognomina* ampiamente diffusi nell'antroponomastica latina, quali ad esempio *Primus*,³⁰ *Maxima*,³¹ *Magnus*,³² *Secundus*³³ e *Procula*.³⁴ È questo certamente il gruppo più difficile sotto l'aspetto identificativo. Non si ha infatti la certezza se un dato *cognomen* fosse portato da un ingenuo o da un liberto. A questo punto vale la pena di rivolgere l'attenzione ad una certa regolarità statistica: i *nomina simplicia* e i *cognomina* di schiavi e liberti certi sono per una metà greci (orientali) e per l'altra metà latini (occidentali). Infatti tra gli 88 *cognomina* a noi pervenuti, portati dai liberti qui presi in considerazione,³⁵ 45 (51%) sono greci (orientali) e 43 (49%) latini (occidentali).

³⁰ CIL V 804.

³¹ CIL V 436 = InscrIt X/3, 105.

³² CIL V 515 = InscrIt X/4, 6.

³³ CIL V 2874, p. 1073.

³⁴ Archeografo Triestino XX, 1894–5, pp. 182–183, ad n. 2.

³⁵ Non sono stati presi in esame, a causa del loro cattivo stato di conservazione, i nomi propri del CIL V 760 (due nomi); Pais 222; Not. d. Sc., 1937, pp. 195–196 = AEp 1938, 126 (Aquileia) e CIL V 4090 (Cremona).

Si può quindi presupporre che circa 21 patroni del gruppo III b fossero dei liberti. Alcuni di questi patroni-liberti possono essere identificati. Un certo *Q. Otronius Aptus* di Aquileia era sicuramente un liberto, non solo perchè portava il *cognomen* latino *Aptus*, tipico di questo ceto,³⁶ ma anche perchè è stato citato insieme ad altri liberti; inoltre dopo il suo nome è andata perduta parte del testo, che contenere la lettera L (= *libertus*).³⁷ A Brixia è noto *L. Clodius Arbusculae l. Auctus*.³⁸ Alcuni studiosi ritengono a torto che patrona di questo liberto fosse la famosa *Arbuscula*, attrice di mimo, ricordata da Cicerone (nel luglio del 54 a. C.) e da Orazio.³⁹ È molto dubbio, tuttavia, che l'iscrizione di Auctus sia della seconda metà del primo secolo a. C. *Arbuscula* invece è un nome femminile abbastanza popolare, frequente fra le schiave.⁴⁰ Ad Aquileia viveva un certo *C. Petronius Tertullinae l. Amerinus*.⁴¹ Sua moglie era *Petronia C. lib. Savarina*, quindi il suo patrono era un certo *C. Petronius*. Questi *C. Petronius* e *Petronia Tertullina* potevano essere consorti, e marito e moglie portavano lo stesso *nomen gentile*, che, in tali casi, spesso indica una coppia di liberti.

Nel gruppo III b qui analizzato figuravano certamente anche patroni nati liberi. Ad esempio a Verona è noto *L. Cassius Fulvi lib. Trophimus*.⁴² Il *cognomen Fulvus* è latino e sebbene in generale questo fatto sia poco attestato, era portato da alcuni senatori.⁴³ Pertanto *L. Cassius Fulvus* poteva appartenere alle alte sfere della società di Verona, dove sono attestati dei *L. Cassii* senatori; loro esimio rappresentante è stato *L. Cassius L. f. Corneol[us] praefect[us] aerarii milit[ar]is* al tempo di Tiberio.⁴⁴ La pratica di citare il *cognomen* invece del *praenomen* non era estranea anche a persone nate libere. Per esempio della stessa Verona sono note 22 testimonianze di questo tipo. In questa città la citazione del *cognomen* nella filiazione non significa che chi portava tale nome fosse un nuovo cittadino romano. Per esempio, da un'iscrizione è noto un certo *Q. Nigidius Syri fil. Festus*,⁴⁵ e da un'altra — *Q. Nigidius Festi f. Tertius*.⁴⁶

³⁶ I. KAJANTO: *The Latin Cognomina*. Commentationes Humanarum Litterarum 36, Helsinki—Helsingfors 1965, pp. 73, 134, 286; G. ALFÖLDY: *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*. Heidelberg 1969, p. 154.

³⁷ PAIS 265.

³⁸ CIL V 4223 = DESSAU 3115 = InscrIt X/5, 30.

³⁹ Cic., *Ad Att.*, IV, 15; *Hor.*, *Sat.*, I, 10, 77. Sono di tale opinione PEGREFFI: *art. cit.*, pp. 317—318; THYLANDER: *op. cit.*, p. 62. Vedi KLEBS: s. v. *Arbuscula*, RE II, 1896, col. 421.

⁴⁰ KAJANTO: *op. cit.*, pp. 88, 334; ALFÖLDY: *Die Personennamen*, p. 155.

⁴¹ CIL V 8336.

⁴² CIL V 3901, p. 1077.

⁴³ KAJANTO: *op. cit.*, p. 228.

⁴⁴ CIL V 8845 = F. SARTORI: *Notizie*, Archivio Veneto 67 (1960) p. 144; *Id.*: *Notizie*, Archivio Veneto LXXI, 1962, p. 126. Nella letteratura è accettata la vecchia (errata) lettura di TH. MOMMSEN (MOMMSEN non vide l'iscrizione), secondo la quale prefetto era *L. Caesius* [—], vedi p.es. ALFÖLDY: *Senatoren*, p. 341, *Verona*, n. 10.

⁴⁵ CIL V 3957.

⁴⁶ CIL V 3958.

Sicuramente erano padre e figlio, e il padre era cittadino romano. Quindi l'impiego del *cognomen* invece del *praenomen* nell'indicazione dello status non era affatto limitato alla cerchia dei liberti. Anche i loro patroni non sempre dovevano essere dei liberti, cosa a cui si oppongono se non altro i nomi del gruppo II.

Le conclusioni che risultano dall'analisi sopra condotta non sono univoche. Si può affermare tuttavia che un patrono, il cui *cognomen* era citato nell'indicazione dello status era per lo più un liberto. Ciò è stato accertato in 53 testimonianze (62%). Si può quindi ritenere che il *cognomen* nell'indicazione dello status servisse soprattutto da identificazione, poiché evitava di trattare liberto e patrono alla stregua di conliberti. I patroni nati liberi erano molto meno numerosi, però la presenza dei loro *cognomina* in tali costruzioni assume grande importanza negli studi sulla composizione sociale delle alte sfere, non solo di determinate *civitates*, ma anche dell'intero impero. Anche se perfino i liberti a volte si servivano di essi per motivi di snobbismo, tuttavia prevalevano forse problemi di identità.

Toruń.

B. BÖTTGER

ZU DEN GEFÄSSKERAMISCHEN FUNDEN IN DER RÖMISCHEN STRASSENSTATION KARASURA IN THRAKIEN

Seit 1981 werden von der Akademie der Wissenschaften der DDR und der Bulgarischen Akademie der Wissenschaften gemeinsame Ausgrabungen im Bereich der römischen Straßenstation Karasura (bei Čirpan, Obl. Haskovo, VR Bulgarien) durchgeführt. Nach Angaben antiker Quellen (Itinerarium Burdigalense,¹ Passio St. Alexandri² und Procops De aedificiis³) lag diese *mutatio* auf dem Straßenabschnitt Philippopolis (Plovdiv)—Hadrianopolis (Odrin) der großen Ost-West-Magistrale von Italien nach Konstantinopel und bildete einen Knotenpunkt, da hier auch Straßen über Augusta Traiana (Stara Zagora) und Kabyle (bei Jambol) nach Anchialos (Pomorie) sowie nach Diokletianopolis (Hissar) abgingen.

Die bisherigen Ausgrabungen waren auf den Hügel Kaletto konzentriert, der sich nördlich des Füßchens Starata reka als ein seit dem Äneolithikum kontinuierlich bewohnter Siedlungshügel bis zu 18 m Höhe erhebt. Am intensivsten wurde der NW-Teil des Hügels untersucht, wobei unter den mittelalterlichen Schichten des 8.—13. Jh. auch spätantike Straten zutage kamen. Freigelegt wurden Teile der starken Befestigung mit 2 Türmen, Straßenzüge und mehrere an diese anschließende Gebäude, deren Funktion als Lager Räume aus dem Charakter der Funde hervorgeht. Zahlreiche im Innern der Räume bis zur Mündung in den Boden eingegrabene Pithoi und in kleine Gruben eingelassene Dolia dienten der Aufnahme von Vorratsgütern für die *mutatio*, die an diesem wohl sichersten Platz der Anlage deponiert waren.

Neben diesen Speichergefäßen bieten die übrigen gefäßkeramischen Funde einen relativ guten Überblick über den Typenbestand des 4.—6. Jh. So sind die Amphoren mit auffällig wenigen Exemplaren vertreten. Dies trifft vor allem auf die Getreideamphoren zu, von denen nur Fragmente aus Planierschichten zutage kamen. Das deutet darauf hin, daß diese Gefäße am Ort in die Pithoi und Dolia entleert und anschließend wieder in den Transportkreislauf — unbekannt, mit welchem Inhalt — eingereiht wurden. Nur die beim

¹ PAULY-WISSOWA: *Real-Enzyklopädie* IX, 2353.

² D. P. DIMITROV: *Pätuvaneto na sv. Aleksandra Rimski prez Trakija*. Izvestija na Arheologičeskija institut 8 (1934) S. 116—161 (127).

³ Procop, De aed. 4, 11.

inneren Transport zerscherbten Gefäße gelangten in den Abraum. Immerhin lassen sich in Fragmenten die Amphorentypen Iatrus I 1 und I 3⁴ für das 4.—6. Jh. nachweisen.

Zahlreicher sind die Funde der Weinamphoren, speziell der Typen Iatrus II 1 und II 5.⁵ Amphoren des Typs II 1 kommen aus den Schichten der 2. Hälfte des 5. Jh. (im Erdgeschoß des NW-Turmes der Befestigungsanlage) und der Mitte bis Ende des 6. Jh. (im an die Festungsmauer angebauten Haus Obj. N 10/W 10) (Abb. 1/2 und 3). Am häufigsten begegnen Amphoren des Typs II 5, deren früheste Vertreter aus der Mitte des 4. Jh. stammen, die aber auch noch im 6. Jh. den Großteil der Weinamphoren ausmachen (Abb. 1/4). Aus der Schicht des 4. Jh. kommt eine Amphore mit steil emporgezogenen Henkeln und rotbrauner Bemalung, für die bisher noch keine Parallele gefunden wurde (Abb. 1/1).

Erstaunlich breit ist die Typenskala des Tischgeschirrs. So sind die Kannen mit 4 Typen vertreten, die zahlreiche Fundparallelen besitzen. Noch aus Konstantinischer Zeit stammt der Kannentyp I 2 mit scheibenförmig flacher Lippe und Rotlacküberzug⁶ (Abb. 1/5). Mit ihm nahe verwandt ist die Form der Kanne mit trichterförmiger oder — vor allem im 6. Jh. — auch mit ähnlich den Flaschen tüllenförmiger Mündung⁷ (Abb. 1/6). Weniger häufig begegnet die Doppelhenkelkanne vom Typ II 1, die in der Form den dunkelgrün glasierten Kannen des Donaulimesgebiets entspricht, hier aber ohne Überzug auftritt⁸ (Abb. 1/7). Den letzten Typ bilden die Oinochoen, die im 5. und 6. Jh. besonders beliebt gewesen zu sein scheinen⁹ (Abb. 1/8). Alle Kannen sind aus sehr fein geschlammtem, rot bis rotbraun gebranntem Ton hergestellt und tragen bis auf die Gefäße aus der 1. Hälfte des 4. Jh. keinen Überzug. Die zuweilen starken Glimmeranteile im Ton lassen lokale, d. h. thrakische Produktion vermuten.

Zum Trinkgeschirr gehören auch die Tassen, die in 2 Typen auftreten. Im 4. Jh. dominierte der Typ III, eine kleine Tasse mit hellrotem Glanzüberzug¹⁰ (Abb. 1/9). Im 5. und 6. Jh. wird er vom Typ I abgelöst, dessen vergrößerte Form und nachlässigere Ausführung Anzeichen der Massenproduktion sind¹¹ (Abb. 1/10).

Gegenüber den Trinkgefäßen fand sich Eßgeschirr bisher auffällig selten, was wohl zu den Charakteristika der Funktion des untersuchten Areals zu

⁴ B. BÖTTGER: *Die Gefäßkeramik aus dem Kastell Iatrus*, in: *Iatrus-Krivina*, Bd. II, Berlin 1982, S. 38—42, Taf. 11a, 17 und 18; S. 42 f., Taf. 11 e, 19 und 20.

⁵ Ebenda, S. 45—47, Taf. 11 d, 22; S. 48 f., Taf. 12 c, 24.

⁶ Ebenda, S. 55, Taf. 30/378.

⁷ Ebenda, S. 54 f., Taf. 13 c, d; Taf. 29/570.

⁸ Ebenda, S. 55 f., Taf. 13 f., Taf. 31/388.

⁹ Ebenda, S. 56 f., Taf. 14 b, c; Taf. 31/390.

¹⁰ Ebenda, S. 58, Taf. 34/139.

¹¹ Ebenda, S. 58, Taf. 14 e; Taf. 34/574.

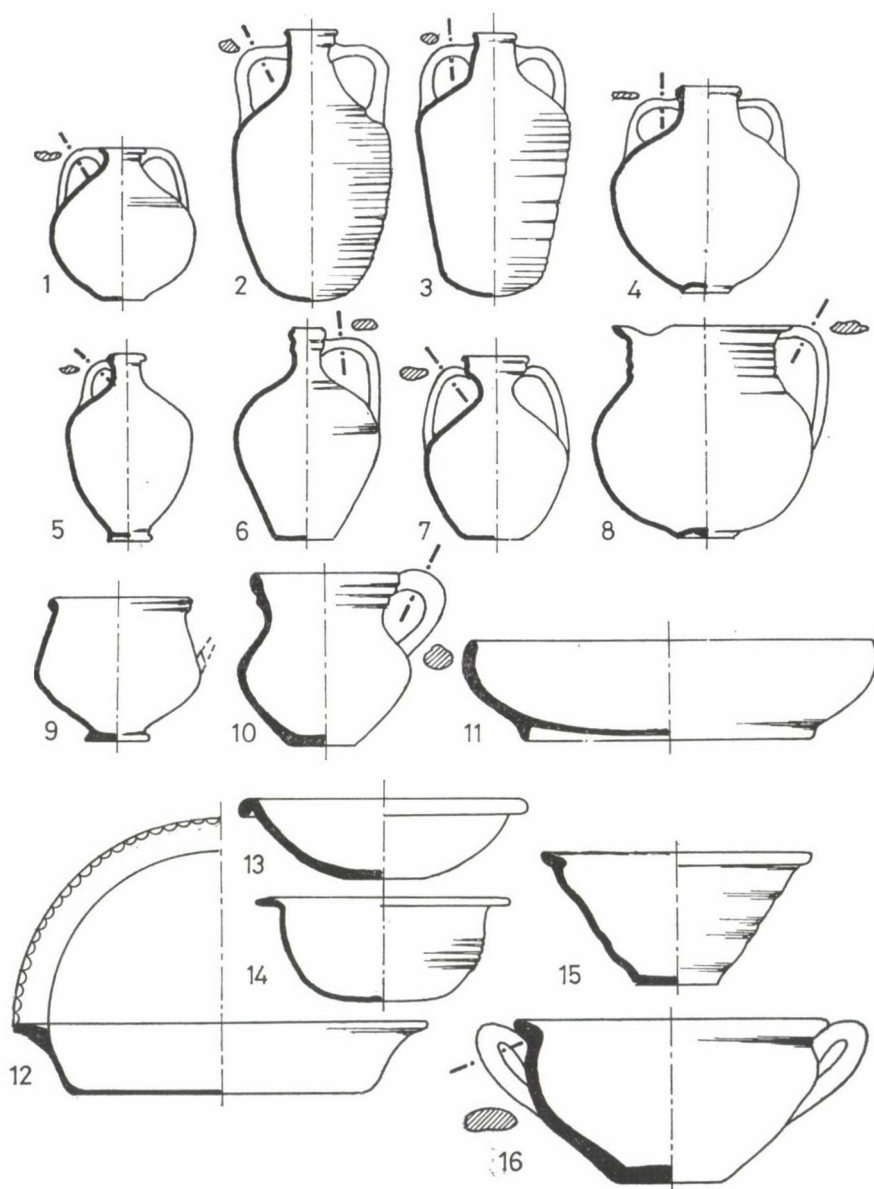


Abb. 1. Spätantike Keramik aus Karasura. 1–4: Amphoren (1 : 12), 5–8: Kannen (1 : 6), 9–10: Tassen (1 : 3), 11: Teller (1 : 6), 12–16: Schüsseln (1 : 3)

rechnen ist. So kamen nur wenige Teller des Typs II zutage¹² (Abb. 1/11): aus dem 4. Jh. mit hell- bis gelbrotem Glanzüberzug, aus dem 5. Jh. mit rot- bis rotbraunem, geflecktem, nicht das ganze Gefäß überdeckendem Rotlack. Der

¹² Ebenda, S. 63, Taf. 39/57 und 201.

im 5. und 6. Jh. allgemein sehr beliebte Typ I mit Glanzüberzug und Stempelornamentik fehlt bisher völlig.

Als kombiniertes Eß- und Serviergeschirr können die Schüsseln vom Typ I—III angesprochen werden, die, häufig mit Rotlacküberzug versehen, den größten Anteil am Tischgeschirr bilden¹³ (Abb. 1/12—15). Gegenüber ihrem fein geschlammten Ton fällt der Typ IV durch seine hohen Quarzsandzuschläge und fehlenden Glanzüberzug auf. Diese spezielle Materialaufbereitung und die beiden Henkel machten ihn zur Verwendung über Feuer geeignet, worauf auch die Rußspuren am Unterkörper und unter der Mündung hinweisen. Als Typ der Kasserolle konnte er also für Speisezubereitung, -servierung und -verzehr verwendet werden¹⁴ (Abb. 1/16).

Dekorationselemente des Rotlacktellers vom Typ I finden sich auf Fragmenten von Servierschalen (Fischschüsseln):¹⁵ Kreisrinne, Kerbstich- oder Sichelfries sowie Wellenlinie auf der Lippe bzw. im Schalengrund auf laufender Scheibe angebracht, Palmenzweig, konzentrischer Kreis und Kreuz eingestempelt, wobei letzteres als Zentralstempel relativ häufig verwendet wird (Abb. 2/1—4).

Von den zahlreichen bekannten Typen der Töpfe ließen sich bisher nur 2 belegen. Es handelt sich in beiden Fällen um Vorrattöpfe, die für das 5. (Typ V) und 6. Jh. (Typ VII) charakteristisch sind¹⁶ (Abb. 2/5—7) und die wohl als Ergänzung zu den größeren Speichergefäßen der Dolia und Pithoi fungiert haben. Die Wahrscheinlichkeit dieser Annahme wird durch den Fundkomplex im Haus N 10/W 10 bestätigt, wo neben einer Handmühlenganlage eine größere Anzahl Dolia und Speichertöpfe zutage kam. Diesem Komplex sind auch 4 vor dem Haus eingegrabene Pithoi zuzurechnen.

Die dargelegte Typenbreite der Gefäßkeramik läßt in allen Gefäßgruppen deutliche Parallelen zum Bestand im Kastell Iatrus und von dort aus im gesamten mösisch-thrakischen Raum erkennen. So treten z. B. keine neuen Typen auf, was ein bezeichnendes Licht auf die gute Versorgung der Limeszone wirft. Innerhalb der einzelnen Gefäßgruppen bestehen dagegen gravierende Unterschiede: Der Anteil der Amphoren am Fundbestand ist gering und erreicht kaum 10% gegenüber den gut 40% im Kastell. Dagegen nimmt das qualitativ hochwertige Rotlackgeschirr mit über 60% eine dominierende Position ein und übertrifft damit den nur rund 15%igen Anteil dieser Gruppe am Limes um ein Mehrfaches. Große Unterschiede sind auch bei der Küchenkeramik festzustellen, die im Kastell mit über 40% Fundanteil mehrere Typen der Koch- und Speichertöpfe umfaßt, während diese Gruppe in Karasura nur rund 25% ausmacht und lediglich durch Vorrattöpfe vertreten ist.

¹³ Ebenda, S. 64 f., Taf. 15 d; Taf. 41/69, 70, 448.

¹⁴ Ebenda, S. 65, Taf. 15 e; Taf. 42 und 43.

¹⁵ Ebenda, S. 63, Taf. 40/441.

¹⁶ Ebenda, S. 67, Taf. 16 d; Taf. 47/497; S. 68, Taf. 16 e; Taf. 48/598.

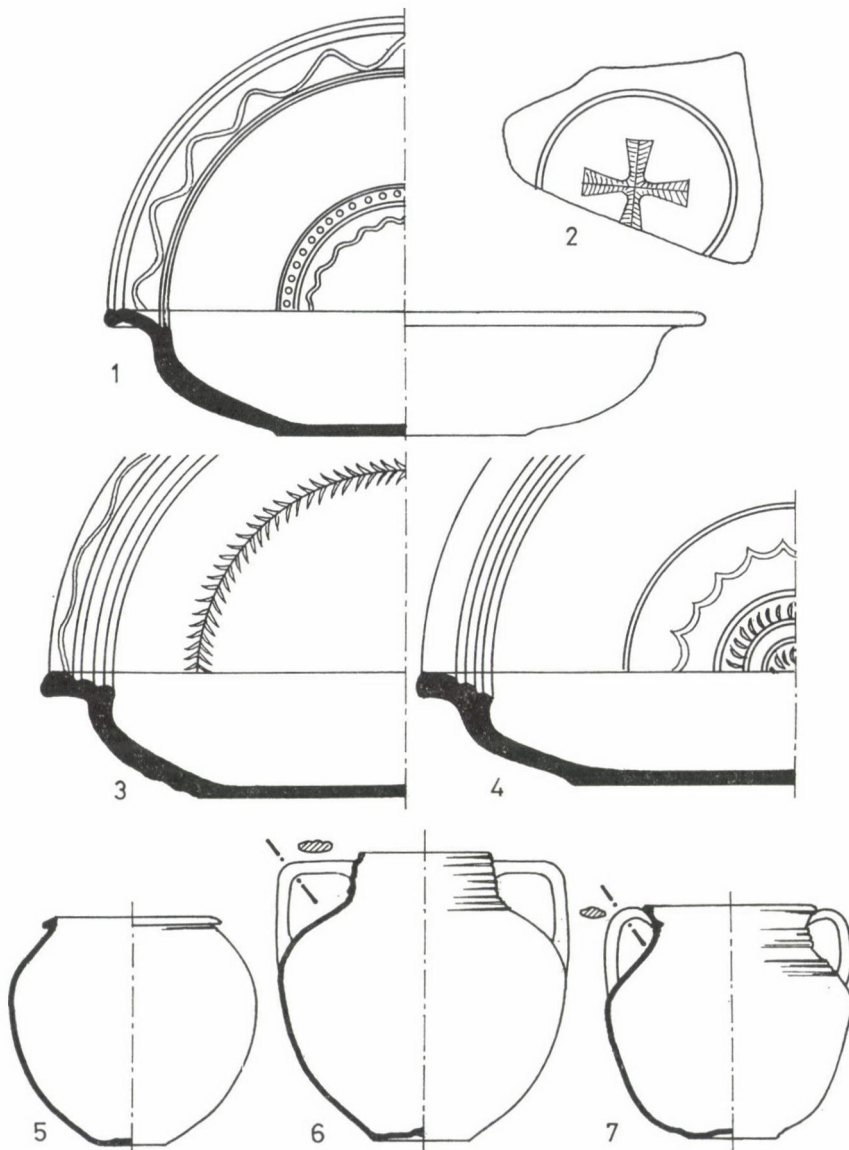


Abb. 2. Spätantike Keramik aus Karasura. 1—4: Schalen (1 : 3), 5—7: Töpfe (1 : 6)

Es liegt nahe, diese bei aller formalen Typengleichheit doch wesentlichen Differenzen aus der unterschiedlichen Funktion der Fundorte abzuleiten: Dort ein mit allen Gütern permanent zu versorgendes, als Endstation der Lieferungen anzusehendes militärisches Objekt, hier eine befestigte, dem Durchgangsverkehr und der Versorgung der Reisenden dienende Straßen-

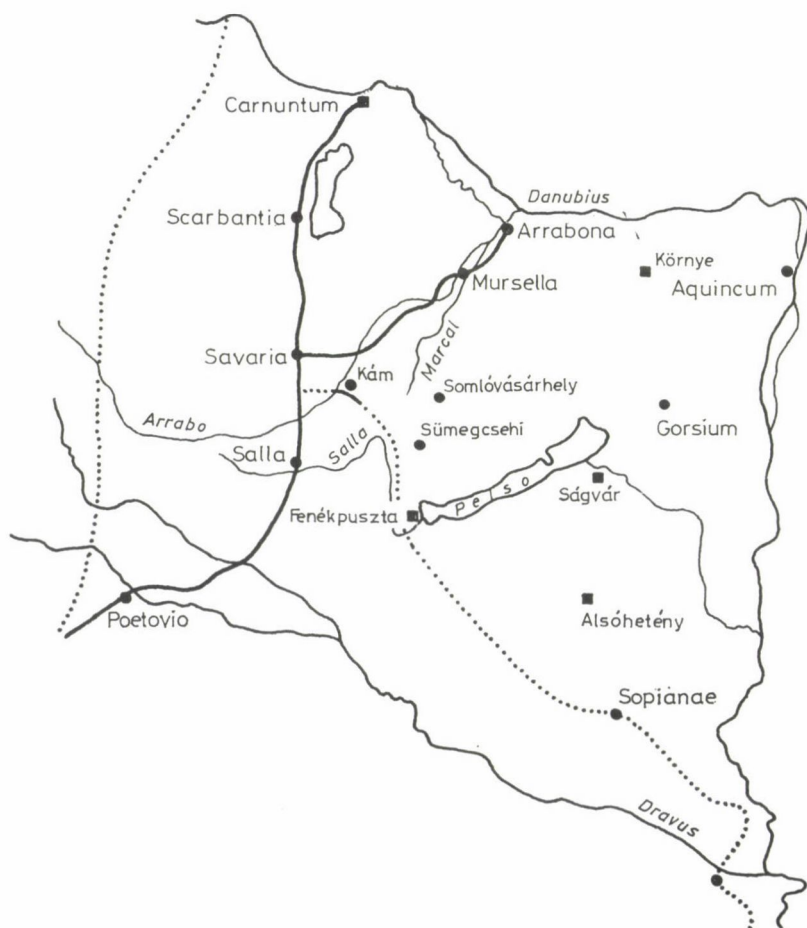
station. Das könnte die fehlenden Massenfunde der Amphoren erklären. Der geringe Anteil der Küchenkeramik und das Dominieren des Tischgeschirrs scheint dagegen nicht aus der allgemeinen Funktion des Ortes, sondern aus der spezifischen Bedeutung des untersuchten Teiles der Anlage zu resultieren, dessen Aufgabe es war, Vorräte für die Station in maximal gesicherter Lage aufzubewahren. Diesen Schluß legen die geringen Funde von Amphoren nahe, die nach ihrer Entleerung in Großspeicher abtransportiert wurden, darauf deuten die wenigen Topftypen mit Depotfunktion hin und das unterstreichen die fehlenden Funde von Kochtöpfen samt Feuerstellen. Endgültige Bestätigung dieser sich andeutenden Hauptfunktion der Bebauung im NW-Teil des Hügels werden erst Ausgrabungen am S-Hang mit der Freilegung der Wohn- und Wirtschaftsviertel der Station bringen, deren keramische Funde die Anteile der Gefäßgruppen innerhalb der Typologie noch bedeutend verschieben können.

Berlin.

Z. KÁDÁR

SULL'ICONOGRAFIA D'UN RILIEVO ROMANO TROVATO A FENÉKPUSZTA

Nelle ricerche riguardo alla formazione dello stile e dell'iconografia della scultura romana in Pannonia, dobbiamo prendere in considerazione non solo i dati dei fatti locali, ma anche i rapporti con l'arte classica romana. Si



Vie romane in Pannonia

trovano alcune differenze notevoli, fra i centri pannonici degli scalpellini, non solo riguardo alle loro basi socio-storiche, ma anche rispetto allo loro dipendenze dall'arte del centro dell'Impero Romano. Gli influssi artistici provenienti dall'Italia sono diretti ed indiretti. Gli influssi diretti provengono dalla via dell'ambra, la quale congiungeva l'Italia, e specialmente Aquileia, con il Mare Baltico, attraverso la parte occidentale della Pannonia. Su questa via scorreva la cultura artistica romana classica fino ai territori settentrionali dell'Impero. Quest'influsso si diffondeva non solo nelle città occidentali della Pannonia, ma anche all'interno di questa provincia. La via da Savaria fino a Sopianae congiungeva il territorio dei dintorni del lago Balaton con la via dell'ambra. Un'altra via, che conduceva da Savaria fino ad Aquincum, portava fino al limite pannonico gli influssi classici provenienti dall'Italia.

Dobbiamo prendere in considerazione anche altri influssi romani classici, che raggiunsero la Pannonia attraverso la provincia vicina, da Noricum — ma naturalmente questi influssi classici sono stati più o meno trasformati dal gusto locale norico.

La via da Savaria fino a Sopianae conduceva accanto alla riva nord-occidentale del lago Balaton, e dava la possibilità di servire da mediatori agli influssi classici verso questa regione. È discutibile la provenienza dei monumenti di pietra (altari, steli funerarie, lastre d'edicole) ritrovati nei dintorni di questo lago. Possiamo pensare che siano venuti da Mogentiana o Valgum/Valcum (-Valg) — questo è solo un'ipotesi molto discutibile —, ma purtroppo i luoghi precisi di questi *municipii* non sono stati finora precisati.¹

Tenendo questi fattori ben in vista, voglio ben chiarire i problemi della grande lastra di una edicola, ornata con una figura femminile che si trova nel Museo di Balaton a Keszthely. Questa è stata rinvenuta nel secolo scorso a Fenékpuszta presso a Keszthely.² Questo monumento è merito un'attenzione del tutto particolare, sia sotto il profilo artistico, sia sotto quello della storia delle religioni. Il rilievo frammentario dell'edicola tombale (altezza: 87, larghezza: 64 cm.) rappresenta una donna quasi nuda volta di dorso, che regge con la mano destra un mantello, che scende ad arco dalla spalla sinistra, in modo che ricopra la parte inferiore del corpo, mentre nella mano sinistra la donna solleva, al di sopra della spalla, un sottile bastone nel gesto di battere qualcuno (Fig. 1). Senza dubbio questa figura faceva parte della zona sinistra di una composizione di due o tre figure. È bene notare che il bastone che la donna serra nel suo palmo non è il tirso lungo che portano le Baccanti, come p. es. sulla lastra di Nagy-

¹ Cf. E. TÓTH: *Zur Urbanisierung Pannoniens — Municipium Volgum*. *Folia Archaeologica* 37 (1986) 163 sgg, spec. 165: Fig. 1.

²B. KUZSINSZKY: *A Balaton környékének archaeológiája*. Budapest 1920, 50 sg., Fig. 63.



Fig. 1. Rilievo trovato a Fenékpuszt (Keszthely, Museo)



Fig. 2. Rilievo da Nagytétény

tétény (Fig. 2.)³ o di Óbuda (Fig. 3.)⁴ e inoltre ella non vuol dimenarlo, ma solo fare il gesto di difendersi.

Il primo di rendere noto un disegno di rilievo di Fenékpusztá, è stato V. Lipp,⁵ secondo cui la figura effigerebbe la dea Venere o forse una ninfa, che esce dal bagno. B. Kuzsinszky,⁶ che ha fatto la prima monografia riguardo ai monumenti ritrovati nei dintorni del lago Balaton, si ricollega all'opinione precedente. G. Erdélyi⁷ invece, che presenta nel suo libro postumo anche una fotografia del rilievo, lo ricongiunge all'ambito delle rappresentazioni bacchiche

³ G. ERDÉLYI: *A római kőfaragás és kőszobrászat Magyarországon*. Budapest 1974. 151, 208., Fig. 203.

⁴ G. ERDÉLYI: *op. cit.* 151, 208, Fig. 204.

⁵ V. LIPP: *Adatok a római szobrászat emlékeihez Vasmegyében*. A Vasmegyei Régészeti Egylet Évi Jelentése 8 (1880) 23 sg., Fig. 10.

⁶ B. KUZSINSZKY: *loc. cit.*

⁷ G. ERDÉLYI: *op. cit.* 151, 208, Fig. 202.



Fig. 3. Rilievo da Óbuda

e li confronta con un rilievo bacchico di Intercisa, sulla sinistra di cui una menade danzante si difende dal satiro che tenta di eccitarla; anche I. Paulovics⁸ così scrive su questo rilievo di Intercisa (Fig. 4.). Ma come già Lipp⁹ osservò, sul monumento di Fenékpuszta si vede una donna, che esce dal bagno, e non una menade, che scherza con un satiro. La donna sul rilievo di Fenékpuszta è stata considerata di esser furiosa, che sta diffendo con un bastone da qualcuno, che la sorprende durante il bagno.

Esaminando attentamente questi fatti, possiamo ipotizzare, che qui non si vede una donna, che riferisce alle delizie oltratombale, ma bensì al lato oscuro della morte. In questo senso si conosce da Pannonia una sola rappresen-

⁸ I. PAULOVICS: *Dionysosi menet (thiasos) magyarországi római emlékeken II.* (*Der dionysische Aufzug (Thiasos) auf ungarländischen römischen Denkmälern II*). Arch. Ért. N. F. 49 (1936) 3: Fig. 3.; 111.

⁹ V. LIPP: *loc. cit.*



Fig. 4. Rilievo da Intercisa (Budapest, Museo Nazionale)



Fig. 5. Rilievo da Dunabogdány (Budapest, Museo Nazionale)



Fig. 6. Gemma (Berlino-Ouest, Staatl. Museen)

tazione di una menade danzante energumena, la quale tiene nella sua mano destra il tirso, e nella sua destra invece, come già Paulovics¹⁰ le osservò, un coltello. Sappiamo, che le menade amazzano non solo gli animali, ma anche gli eroi mitici (p. es. Penteo ed Orfeo.). Ma anche questa rappresentazione, che orna una stele trovata a Dunabogdány (Fig. 5.), si differisce dalla donna della lastra tombale di Fenékpusztá, perché quest'ultima non fa la danza orgiastica, ma prendendo di sorpresa, si sostiene a spada tratta.¹¹

Considerando tutto questo, si può affermare, che il contenuto simbolico di due monumenti menzionati è divergente. La composizione della lastra trovata a Fenékpusztá mostra un atto di aggressione, nel quale implica anche il pericolo dello stupro.

¹⁰ I. PAULOVICS: *op. cit.* 10., Fig. 6.

¹¹ G. ERDÉLYI: *op. cit.* 40 sg., Fig. 42.



Fig. 7. Affresco di Pompeji

Insomma, possiamo pensare qui la rappresentazione una donna mitologica sorpresa durante il bagno. Prima di tutto all'Artemide-Diana sorpresa durante il bagno, rappresentata spesso con le sue ninfe. Le figurazioni di questa scena sono ben conosciute nell'arte classica sui sarcofaghi, nella pittura murale, sui mosaici o nell'arte minore.¹² Fra gli altri, possiamo menzionare una raffigurazione di Diana immaginata in una pisside d'avorio (Firenze, Museo Nazionale di Bargello).¹³ Anche fra le sculture in Pannonia possiamo trovare una rappresentazione caratteristica del bagno di Diana (Budapest, Museo Nazionale): qui si vede la figura della dea accovacciata ed accanto a questa il mantello

¹² Cf. L. GUIMOND: s. v. «Aktaion» in *Lexikon Iconographicum Mythologiae Classicae* (LIMC) I/1. Zürich—München 1984, 464 sg.; L. KAHL: s. v. «Artemis» *ibidem* II/1., 732, 836 sg.

¹³ L. KAHL: *op. cit.* II/1., 836, II/2., Fig. 330.



Fig. 8. Lastra d'avoire (Parigi, Louvre)

teso, tenuto da due bambini (o eroti).¹⁴ Fra le analogie nell'arte romana provinciale menzioniamo anche un rilievo trovato a Steinheim in Germania (Stoccarda, Württemberg. Landesmuseum).¹⁵

Questo tipo di composizione deriva dalla rappresentazione del Venere in bagno, un tipo ellenistico ben conosciuto.¹⁶ È da notare, che la posizione della figura della lastra tombale di Fenékpusztá, cioè la rappresentazione d'una donna a dorso nuda, mostra che il tipo ellenistico di *Aphrodite Kallipygos* trasformato nell'arte romana come *Venus Victrix* (vedi p. es. un piatto conservato a Berlino),¹⁷ in qual modo sopravvive anche nell'arte romana provinciale.

¹⁴ G. ERDÉLYI: *op. cit.* 148 sg., Fig. 200.

¹⁵ L. GUIMOND: *op. cit.* I/1., 465, I/2., 362: Fig. 116 a.

¹⁶ P. es.: s. v. «Aktaion» in LIMC I/2., 1360: Fig. 206 I, cf. s. v. «Aphrodite» *ibidem* II/2., tavv. 103. sgg.

¹⁷ S. REINACH: *Répertoire de Reliefs Grecs et Romains*. II. Paris 1912, 12.: Fig. 1.



Fig. 9. Rilievo da Pompei

Si conoscono molte variazioni del famoso tipo iconografico, che mostra la dea Artemide-Diana, che esce dal bagno e affronta l'aggressore (specialmente il mitico cacciatore: Acteone). Fra le differentissime variazioni di questo tipo mitologico qui menzioniamo alcuni esempi caratteristici. Su una gemma (Berlino-Ouest, Staatl. Museen) si vede la dea che, vergognandosi, copre la pudenda con la mano destra (Fig. 6.).¹⁸ Un'altra variante di questa composizione rappresenta la dea reggendo la mano il mantello in modo, che questo ricopre la parte inferiore del suo corpo. Ritroviamo questo tipo anche in altri monumenti: uno sull'affresco pompeiano della Casa di Loreio Tiburtino, in cui la dea tiene con la sinistra la sua roba, e con la destra fa un gesto difensivo e di minaccia (Fig. 7.).¹⁹ L'altro su una lastra eburnea del V. sec. (Parigi, Louvre), dove la

¹⁸ L. GUIMOND: *op. cit.* II/1., 464: no. 115a: II/2., 362: Fig. 115a.

¹⁹ Idem: *op. cit.* I/1., 463: no. 98: E. SIMON, s. v. Artemis/Diana in LIMC II/1., 836: no. 330*, II/2., 620: Fig. 330.



Fig. 10. Rilievo da Roma (Londra, British Museum)

dea stringe a se la sua roba con la mano destra (Fig. 8.).²⁰ È da notare, che nell'arte romana della Pannonia è stata rappresentata anche la punizione terribile di Acteone.²¹

Nella corte di Artemide—Diana si trovano le belle ninfe, e sono molte raffigurazioni di ninfe attaccate da un satiro. Su questo tipo iconografico Schichtermann²² osservo: «Tra le figure di numerosi dipinti vascolari a figure nere e rosse di soggetto dionisiaco, non sempre è possibile fare una netta distinzione tra i menadi e ninfe, però le fanciulle danzanti senza attributi si potranno considerare piuttosto ninfe, che menadi . . .» La stessa questione di interpretazione da risolversi sorge anche nell'arte ellenistico-romana. Fra le rappresentazioni di questa scena sono caratteristiche le variazioni le quali mostrano la lotta furiosissima fra una ninfa e il suo aggressore, come p. es. la composizione d'un rilievo trovato a Roma (conservato in Berlino-Ovest, Staatl. Museen)²³ e un altro da Pompei (Napoli, Museo Nazionale) di stile neo-attico (Fig. 9.).²⁴

²⁰ L. GUIMOND: *op. cit.* I/1., 467, I/2., 360: Fig. 107.

²¹ G. ERDÉLYI: *op. cit.* 147 sg.: Fig. 199.

²² SCHICHTERMANN: s. v. «Ninfe» in *Enciclopedia dell'arte classica ed orientale*. I. Roma 1963, 502.

²³ S. REINACH: *op. cit.* 26: Fig. 3.

²⁴ J. LEIPOLDT: *Umwelt des Urchristentums*. III. Berlin 1976, tav. 62.



Fig. 11. Rilievo di Sempeter

Su un rilievo marmoreo conservato nel British Museum a Londra (Fig. 10.), una ninfa tenendo la roba davanti al suo corpo è stata aggredita da un satiro, riguardo questa già H. Blümner²⁵ ha potuto citare un verso di Orazio:

Faune, nympharum fugientium amator
(Carm. III 181)

Anche fra i rilievi funerarii delle provincie danubiane si vede una rappresentazione della lotta fra una ninfa escendo dal bagno aggredita da un giovane satiro: questa scena si trova sulla cista cineraria scavata a Sempeter dintorno di Celeia (Fig. 11.).²⁶

Mettendo in considerazione queste rappresentazioni menzionati, possiamo supporre, che la bagnante sorpresa da qualcuno, la quale si vede sul rilievo

²⁵ A. BLÜMNER in A. BAUMEISTER: *Denkmäler des klassischen Altertums*. III. München—Leipzig 1889; 1564: Fig. 1626.

²⁶ J. KLEMENC: *Das römische Gräberfeld in St. Peter in Sanntale*. Archaeologia Jugoslavica 2 (1956) 63, 65: Fig. 10. Idem: *Die keltischen Elemente auf den Grabdenkmälern von St. Peter in Sanntale*, in *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*. (Bucuresti) 1960, 360: Fig. 5.

tombale di Fenékpusztá, mostra una combinazione dei differenti tipi figurati delle donne aggredite da un uomo, che si diffendono. Già Paulovics²⁷ menzionava casi simili in riguardo ai monumenti dionisiaci trovati a Pannonia; poi si può ricordare alla figura di Elena seminuda fuggendo da Troia ed Ifigenia in fuga da Tauride combinata in un rilievo sepolcrale trovato nei dintorni di Savaria.²⁸ Nel caso del rilievo menzionato di Fenékpusztá, verosimilmente si mescola una rappresentazione di una menade, che si difende, scherzando, con un tirso da un satiro ed una Diana bagnante sorpresa da Acteone, o piuttosto di una ninfa furiosa aggredita da un satiro.

Da questi ragionamenti si vede, che il rilievo trovato a Fenékpusztá dal punto di vista stilistico ed iconografico si specchia la concezione classica romana venuta dall'Italia in Pannonia sulla via dell'ambra. Ma c'è un grande problema: dove è stato scolpito questo rilievo? I criterii artistici già accennati indicano la Pannonia Superiore. Possiamo pensare prima di tutto all'officina di scalpellatura a Savaria, la cui rifioritura è dimostrabile anche nell'epoca dei Severi. Portarono da lì questa pietra, o un ricco latifondario romano del dintorno di Balaton la aveva fatta fare? A queste domande potremo dare risposte solo in base ai ritrovamenti dei prossimi scavi.

Per concludere possiamo citare le parole di K. Kerényi²⁹ pronunciate più di cinquant'anni fa: «Il paesaggio nei dintorni del Balaton... è un vero paese dell'Artemide. La dea, che porta anche il nome *Λιμναίτις* si sente a casa accanto ad un acqua così grande... Non possiamo di esser sorpresa, se la terra ci offre in dono qui la sua propria immagine».

Budapest—Debrecen.

E. POGÁNY-BALÁS

DISKUSSIONSBEITRAG

Schon vor vielen Jahrzehnten betonte Heinrich Horváth, daß die Denkmäler der römischen Kunst von Pannonien schon im Mittelalter bekannt waren und einige Einflüsse auch auf die Entwicklung der ungarischen Bildhauerei ausgeübt haben. Ich möchte hinzufügen, daß diese Einflüsse über die Grenzen Ungarns auch nach Italien hinausstrahlen könnten. So zeigen zum

²⁷ I. PAULOVICS: *op. cit.* 4, 111.

²⁸ Z. KÁDÁR: *A II. századi savariai mitológikus sírkövek ikonográfiájáról* (Über die Ikonographie der mythologischen Grabsteine von Savaria aus dem 2. Jahrhundert.) Savaria 1965 (1966) 159. sgg.

²⁹ K. KERÉNYI: *Halhatatlanság és Apollón-vallás*. Ókortudományi tanulmányok 1918—1943. Budapest 1984, 109.

Beispiel die Reliefs in den Kathedralen von Modena des Meisters Wiligelmus die Einflüsse der Pannonischen Kunst in Italien, wie Elfriede Regina Knauer behauptet. (Ohne von einem «Campanilismo» in engerem Sinne reden zu wollen, scheint es zumindest ebenso lohnend, den Grundlagen von Willigelmus Kunst außer in den fernen Frankreich und Spanien auch in den Nachbarprovinzen der Emilia nachzuspüren — hier schreibt sie von Vorbildern aus dem norisch-pannonischen Raum.)¹

Ich möchte auch betonen, daß die pannonischen Reiterdarstellungen die Ikonographie der Statue des Heiligen Georg der Brüder Kolozsvári beeinflußt hatten, bevor sie bei ihrem Aufenthalt in Rom die Pferde von Monte Cavallo gesehen haben.²

Ich meine, daß es nicht ganz ausgeschlossen ist, daß die Darstellung des Reliefs von Fenékpusztá die Formensprache und die Ikonographie nicht nur der ungarischen, sondern auch der italienischen Kunst beeinflußt hatte.

¹ E. R. KNAUER: *Tribuerunt Sua Marmora Provinciae. Beobachtungen zu antiken Vorbildern von Wiligelmus' Genesis-Fries an der Domfassade in Modena und zu den sog. Metopen*. Zeitschrift d. Kunstgeschichte. 1987/2. 38.

² E. POGÁNY-BALÁS: *Observations in Connection with the Antique Prototype of the St. George Sculpture of Márton and György Kolozsvári*. Acta Historiae Artium 21 (1975) 333–358.

REPORTS*

R. MÜLLER

BERICHT ÜBER SEKTION I

Meine Damen und Herren!

In Sektion I wurden 32 Vorträge gehalten. Die Tatsache, daß sie thematisch außerordentlich breit gestreut, im methodologischen Zugriff sehr heterogen waren, erleichtert die Aufgabe der Berichterstattung nicht. Zunächst gebührt unser Dank unseren ungarischen Gastgebern für die interessante Themenstellung. Die eminente Bedeutung aller Formen der Kommunikation in Publizistik, Literatur und Kunst der Gegenwart schärft unseren Blick für die Rolle der sprachlich-literarischen Kommunikation in der Vergangenheit. So ist es kein Zufall, daß Sprach- und Literaturwissenschaften der unterschiedlichsten Richtungen und Themenbereiche, auch die Klassische Philologie, seit geraumer Zeit einem Aspekt stärkere Aufmerksamkeit zuwenden, der geeignet ist, verhärtete Fronten etwa zwischen Produktionsästhetik und Rezeptionsästhetik zu überwinden und in einer höheren Einheit aufzuheben. Dichtung und Literatur überhaupt werden betrachtet als Ergebnis einer lebendigen Situation, in der sich Autor und Publikum gegenüberstehen und in eine Wechselbeziehung treten, die das Werk in seiner kommunikativen Funktion und in seiner gesellschaftlichen Wirkung und nicht nur als Produkt einer Widerspiegelung verstehen läßt. In der Klassischen Philologie wurde diese Betrachtungsweise bisher vor allem auf das frühgriechische Epos und die frühe Lyrik angewendet. Hier lagen auch die ersten Schwerpunkte in der Arbeit der Sektion. Vieldiskutierte Probleme waren erneut zu prüfen, vor allem das Verhältnis von Mündlichkeit und Schriftlichkeit auf frühen Stufen der literarischen Entwicklung. Die Fruchtbarkeit, aber auch die Grenzen einer komparatistischen Betrachtungsweise wurden deutlich, die durch weitgespannte Vergleiche (sei es nun am Beispiel altiranischer Epik oder westafrikanischer oraler Dichtung) wechselseitige Aspekte der literarischen Entwicklung zu erhellen versucht. Daß das brisante Dauerthema von Mündlichkeit und Schriftlichkeit bzw. einer auf Abfassung oder Verbreitung der Werke bezogenen Schriftlichkeit der homerischen Epen wieder Wellen schlug, wundert uns nicht.

* The Report on Section IV was prepared by Professor YE. GOLUBTSOVA and the one on Section VI by Professor J. BOUZEK but they did not place their texts at the disposal of the Editor.

Hier ist auch der Versuch zu nennen, aus scharfsinnigen Beobachtungen zur inhaltlich-logischen Verknüpfung der Fabel eine Art Ur-Ilias zu rekonstruieren und damit die gestaltende Kraft einer dichterischen Einzelpersönlichkeit zur Evidenz zu bringen. Er fand Zustimmung und Widerspruch, beides recht vehement, aber ersteres überwog. Betrachtungen methodologischer Art gab es zur Notwendigkeit einer komplexen Zusammenschau von Mythos, Kult, Kunst und Dichtung (anlässlich der Geranomachie), daneben auch zur Anwendung einer empirischen computergestützten Textanalyse. Die kommunikative Einbindung der Lyrik wurde am Beispiel des fiktiven poetischen Ich thematisiert, das bei Dichtern wie Tyrtaios, Archilochos, Theognis zum Code der Werte für eine ganze soziale Gruppe werden konnte.

In einem neuen Ansatz wurde sodann die Frage der Kommunikation auf die Literatur des 5. und 4. Jh. ausgedehnt. Tragödie und Komödie standen naturgemäß im Mittelpunkt. Welche Gemeinsamkeiten und Unterschiede beide Gattungen verbinden und trennen, wurde deutlich, wobei die funktionale Rolle der Gattungen (etwa der vorattischen Komödie) weitere Möglichkeiten einer genaueren sozialen Einordnung erkennen ließ. «Stilles Lesen» als eine Grundfrage von großer Tragweite für die antike Schriftlichkeit wurde durch Beobachtungen an Aristophanes und Augustin illustriert. Gezeigt wurde, daß die Begründung der Rhetorik als *Techne* nicht nur neue Bereiche der praktischen Kommunikation eröffnete, sondern auch einen Prozeß der theoretischen Analyse in Gang setzte, der moderne Fragestellungen der Linguistik und Kommunikationstheorie vorbereitete. Daß das griechische Drama immer wieder unsere Aufmerksamkeit unter ästhetischen, ethischen und generell philosophischen Gesichtspunkten verdient, zeigte eine Reihe von Vorträgen: einerseits gattungstheoretische Erwägungen über epische und lyrische Elemente in der Tragödie, andererseits substantielle Untersuchungen zu Euripides' «Alkestis» und «Hippolytos» und zur Verarbeitung philosophischer und rhetorischer Bildungselemente durch den Dichter Antiphanes. Hier gab es auch Grundsatzdiskussionen zu immer wieder traktierten Fragen wie der der tragischen Schuld.

Der thematisch weitgespannte Horizont der Sektionsarbeit war in der zweiten Hälfte von der Literatur der römischen Republik und der Kaiserzeit bestimmt. Eine hier kaum zu reproduzierende Vielfalt der Fragestellungen wurde an eine große Zahl von Autoren und Werken herangetragen. Beginnend mit den terminologischen Unterschieden in den lateinischen Bezeichnungen für den Dichter (speziell 'poeta') und mit Problem der Gattungsbenennung im Umfeld der 'fabula praetexta', führte der Weg zu der Frage, in welcher Weise die hellenistische ästhetische Theorie im Rom des 1. Jh. wirksam wurde. Die nachfolgenden Analysen zur Lyrik Catulls, zum Lehrgedicht Columellas im Annex seiner Prosaschrift, zu den Tragödien Senecas und der epischen Dichtung des Statius standen weitgehend im Zeichen formgeschichtlicher

Probleme, vor allem der Dialektik von Form und Inhalt. Die immer wieder bewegende Frage nach der Berechtigung einer sog. «textimmanenten» Betrachtungsweise bzw. eines Herangehens, das den Dichter in die realen historischen Konstellationen seiner Zeit hineinstellt, führte zu einer Diskussion von einiger Grundsätzlichkeit. Überwiegend wurde am praktischen Beispiel die Notwendigkeit demonstriert, formgeschichtliche Untersuchungen in ihrer untrennbaren Einheit mit den inhaltlichen Problemen zu sehen. Wie stark solche form-inhaltliche Wechselbeziehung auch die Prosaliteratur beeinflussen konnte, wurde am Beispiel der römischen Geschichtsschreibung und deren Tendenz zur Stilisierung und Typisierung gezeigt. Daß auch das Schweigen unter Umständen ein bedeutendes Kompositionsmittel sein kann, wurde gleich an zwei Beispielen (Senecas Tragödien und Tacitus' «Dialogus») demonstriert. Quintilians Theorie des Stils wurde ebenso untersucht wie Galens Protreptikos im Hinblick auf gattungsgeschichtliche Vorbilder.

Noch weiter spannte sich der Bogen bis ins Mittelalter (Latinität und Volkssprache beim Magister Anonymus, Überlieferungsprobleme des Frutolf von Michelsberg) und zu Übersetzungen antiker Werke, einerseits ins Altgeorgische, andererseits ins Deutsche von Opitz bis Hölderlin am Beispiel der Antigone. Unmittelbar in die Gegenwart reichten gattungsgeschichtliche Analysen zu den «Mémoires d'Hadrien» der bekannten französischen Autorin Marguerite Yourcenar.

Summa summarum: eine Fülle der Themen und Betrachtungsweisen: von der Ebene größerer theoretischer Verallgemeinerung bis zur sorgfältigen philologischen Detailuntersuchung, von der ideologiegeschichtlichen Interpretation bis zur Strukturanalyse: *Multa*, aber oft auch *multum*, fast immer anregend für die Diskussion, die bisweilen fast leidenschaftlich geführt wurde, nur mühsam gezügelt von gestrengen Vorsitzenden. Etwas bedenklich war aus meiner Sicht, daß die vom Gastgeber angestrebte thematische Konzentration nur in ungleichem Maße erreicht wurde: merkwürdigerweise in höherem Grade in den Beiträgen zur griechischen als in denen zur römischen Literatur. Daran könnte man tiefsinnige, aber besser nicht allzu tiefsinnige Betrachtungen knüpfen.

BERICHT ÜBER SEKTION II

Meine Damen und Herren !

Die Sitzungen der Sektion II, die linguistischen Fragestellungen gewidmet waren, standen leider unter einem zeitweise wenig günstigen Gestirn. Sie wurden bedauerlicherweise von verschiedenen Absagen in besonderem Maße betroffen. Von den im Programm ausgedruckten 23 Titeln sind allein sieben nicht zum Vortrag gekommen. Dadurch geriet leider der gesamte Ablauf unserer Sitzungen etwas ins Gleiten, was auch bedeutete, daß Interessenten für einzelne Vorträge den von ihnen erwarteten Referenten zur im Programm angekündigten Zeit nicht mehr hören konnten. Einzelne Sitzungen litten auch unter zahlenmäßig geringer Beteiligung. Wenn die wenigen Anwesenden dann noch aus ganz unterschiedlichen Bereichen der Sprachwissenschaft und vielleicht sogar aus disparaten methodologischen Schulen mit ihrer jeweils eigenen Terminologie kommen, ist es nicht immer leicht, Ansatzpunkte für ein gemeinsames Gespräch zu finden — ein Gespräch, welches doch zu den vornehmsten Zielen der Eirenekonferenzen der Altertumswissenschaftler gehören sollte.

Trotz dieser notwendigen Einschränkung kann resümierend festgestellt werden, daß die Veranstaltungen der linguistischen Sektion — insgesamt gesehen — einen durchaus erfolgreichen Verlauf genommen haben und viele wertvolle Ergebnisse sowie manchen wissenschaftlichen und rhetorischen Glanzpunkt gezeitigt haben. Wenn die Diskussion erst einmal in Gang gekommen war, weitete sie sich oft zu einem vierteilig fruchtbaren Gedankenaustausch. Unsere verehrten ungarischen Gastgeber hatten bei der Gestaltung des Programms zweifellos eine glückliche Hand. So wurden die angemeldeten Vortragsthemen für die jeweiligen Sitzungen geschickt zu thematischen Schwerpunkten verknüpft. Es bleibt nur zu bedauern, daß davon nicht alles realisiert werden konnte.

Aber beginnen wir mit den das Griechische betreffenden Beiträgen ! Mit dem Altgriechischen befaßte man sich vorzüglich unter den Aspekten Grammatik bzw. Geschichte grammatischer Termini. Die Ergebnisse wurden dabei mit modernen linguistischen Methoden, z. B. denen der Valenztheorie, erzielt. Daß auch die herkömmlichen Methoden der philologisch-literarischen Analyse ihre Berechtigung behalten, stellten jene Beiträge eindrucksvoll unter

Beweis, die Sprache und Stil byzantinischer Autoren in ihrer eigenartigen Zwischenstellung zwischen antikem rhetorischem Erbe und christlich geprägter Pragmatik gewidmet waren. Die Rezeption der griechischen Terminologie im christlich-feudalen Mittelalter wurde an — auch geographisch — sehr weit auseinanderliegenden Mustern verdeutlicht, einerseits an den griechischen Elementen in ungarischen Dekreten, deren genauere Herkunft und Bedeutung in der Diskussion noch präzisiert werden konnte, andererseits an den griechisch-arabisch-georgischen Entsprechungen philosophischer Begriffe. Schließlich wurde auch die Verwendung rhetorischer Fachausdrücke des Griechischen über das Lateinische bis in die moderne Spezialliteratur hinein verfolgt.

Unter den der lateinischen Sprache gewidmeten Beiträgen waren interessanterweise sowohl antik-lateinische als auch mittellateinische Themen zu gleichen Anteilen vertreten. Was die antike Latinität betrifft, so standen Vorträge im Vordergrund, die sich in dieser oder jener Weise mit Namen und Namengebung befaßten. Für die Junktur *nomen Etruscum, Latinum Romanum* bis hin zum *nomen Christianum* wurde eine in der entsprechenden Literatur bislang noch nicht hinreichend gewürdigte staatsrechtlich-politische Bedeutung herausgearbeitet, die in der Diskussion ein lebhaftes Echo fand. Daneben gab es einen interessanten namenskundlichen Beitrag. Die sprachlich-stilistische Analyse eines spätlateinischen Textes aus der *Historia Augusta* offenbarte eine eigenartige Mischung von Elementen klassisch-rhetorischer Bildung und von Konzessionen an die Umgangssprache. Stärker linguistisch orientiert war eine Erörterung der Besonderheiten von Präfixkomposita im klassischen Latein und in modernen Fachterminologien.

Die mittellateinischen Beiträge konzentrierten sich neben sprachlich-stilistischen Beobachtungen an mittelalterlichen ungarischen Urkunden vor allem auf Probleme der Terminologie unter den neuen Bedingungen einer mittelalterlichen Kultur und ihrer natürlichen Umwelt.

Je nach persönlichem wissenschaftlichem Ansatz ging es dabei

- unter literarischem Aspekt um die ambivalente Haltung christlicher Autoren zur heidnischen Antike,
- unter sprachhistorischem Aspekt um die Anpassung der lateinischen Urkundensprache an nationale rechtliche Gegebenheiten,
- und unter mehr kulturgeschichtlich-naturkundlichem Blickwinkel um den Bedeutungswandel von Fischbezeichnungen, wobei hochinteressante sprachliche Interferenzen zwischen Latein und Volkssprachen deutlicher wurden. Die Diskussion bot weitere Fälle ungewöhnlichen Bedeutungswandels.

Schließlich wurden die komplizierten Probleme besprochen, denen sich die historische Lexikographie gegenüberstellt, wenn sie die vielgestaltigen

Fachterminologien des lateinischen Mittelalters in den Griff bekommen möchte. Sie ist dabei in besonderem Maße auf gründliche Vorarbeiten der wissenschaftsgeschichtlichen Spezialisten und auf gute Editionen der Fachtexte angewiesen, die derzeit oft noch ein Desiderat darstellen.

Wie man sieht, waren Themen, Methoden und Ergebnisse in der linguistischen Sektion derart weit gefächert, daß es einem Einzelnen kaum möglich ist, sie alle zutreffend einzuordnen — geschweige denn — gerecht zu bewerten.

J. BARNES

REPORT ON SECTION III

Ladies and Gentlemen,

Section III heard sixteen papers from scholars of eight nationalities.

The papers were remarkable for their diversity. In time, we ranged from the early Presocratics to the late Neoplatonists. In topic, we treated matters as far apart as Aristotle's logical syntax, the significance of Julius Caesar's calendar reform to Virgil's *Fourth Eclogue*, the problem of the geographical orientation of Greek temples and Greek graves. And the style of the papers, too, was various: some concentrated on a thorny passage in an ancient text — for example, on the philosophical difficulties raised by Epicurus' remarks about *πάθος* and *αἰσθησις*; others made a broader sweep — thus we were conducted, in twenty minutes, from the pre-philosophical World Egg to the astronomical ideas of David the Invincible.

This variety was, I think, significant. For too long, students of ancient philosophy have behaved as though their subject were virtually exhausted by the dialogues of Plato and the treatises of Aristotle. But Greek philosophy flourished for a thousand years, and its concerns were always generously wide, touching religion and mythology at one edge and the technical sciences at the other. Plato's *Republic* and Aristotle's *Nicomachean Ethics* are documents of unsurpassed magnificence. But — as our papers jointly illustrated — they are not the only glories of Greek thought.

The variety might have been messy. We heard sixteen excellent papers, and we enjoyed numerous stimulating and amicable discussions — some inside the lecture-room, others (and the more rewarding) in the less formal atmosphere of a Budapest bar or on the sunny deck of a Danube steamer. But did the papers cohere? was there any underlying unity of theme? There was. In principle, we were to address ourselves to the connexion between science and philosophy; and in practice most of our papers contributed, each in its own way, to our understanding of this central and centrally difficult problem.

The general theme is multiform. I may distinguish four of its interconnected parts.

First, there is the question — relatively familiar and undeniably important — of the *ἀπόκρισις* of science from the original mass of *φιλοσοφία*. The

Presocratics loved *σοφία* and did not think to departmentalise it; but at some point what we call the 'sciences' were separated off from what we call 'philosophy'. Here we heard papers on the gradual development, in the late fifth century, of a distinct conception of science; and on the paradigmatic position of Anaxagoras, for whom the later distinction was not yet clear.

Secondly, there is the question of how the philosophers themselves interpreted the notion of a science: what was it to recognize some body of thought as a science, and which bodies of thought should be so recognized? Here I think of papers on the views taken by Democritus and by Posidonius of the alleged science of *μαντική*; on Aristotle's attempt to show that *φιλοσοφία*, itself should be regarded as a science; and on the ideas implicit in Gorgias' *Helen* which suggest that speech is a rule-governed game or art.

Thirdly, what attitude did the philosophers take toward the established sciences? What view — if any should a philosopher take of medicine, say, or of mathematics? Here there were essays on Aristotle's sadly inadequate attempt to make something of the spherical astronomy of Eudoxus and Callippus; and on the Epicureans' quixotic insistence that, despite the findings of the astronomers, the heavenly bodies are really very small.

Finally, and on a somewhat different level, our general theme was applied, as it were, to itself: what of our own interpretations of ancient philosophy? do they form part of a 'science' — a *Wissenschaft* — or are they rather themselves inherently philosophical? And — a closely related issue — can we properly use the techniques of modern 'scientific' philosophy in interpreting Greek text? Here we were given a theoretical paper on the appropriate way to understand Plato's *Republic* — what, for example, are we to make of Sir Karl Popper's notorious attempt to brand Plato as a totalitarian? And several of our papers discussed the issue implicitly and by example — I think of the elegant attempt to use modern formal logic as a guide to Plato's account of relational sentences in the *Phaedo*.

Thus we covered much ground, and we approached our quarry from several different directions. We ignored — inevitably — more than we tackled. It would be absurd to list the major topics which time constrained us to eschew. But I may mention one deficiency in our discussions. We spoke often enough of science and philosophy; but we did not properly address ourselves to the task of articulating these concepts. And it emerged that we had, as a body, no unique and collective conception of what a science is: some of us seemed to think of science as essentially empirical and responsible to observation and experiment; others of us spoke as though the crucial matters were methodological rigour and formal argument; yet others had other notions. Moreover, these abstract issues, important in themselves, need to be related — in ways we did not investigate — to the historical problem of understanding such Greek notions as *ἐπιστήμη* and *τέχνη*.

I offer this mildly critical remarks not in order to chide my colleagues (and myself), but rather as a tentative suggestion for some future Congress. For one thing is quite clear: our general theme demands longer and closer study.

I know that I speak for all the participants in Section III when I say that we enjoyed a strenuous and provocative and valuable series of meetings. And I know that every participant will wish to join me in offering heartfelt thanks to the Eirene Committee, and in particular to our Hungarian hosts, whose generous efforts enabled us to spend such a fruitful and delightful week in Budapest.

P. HR. ILIEVSKI

REPORT ON SECTION V

Ladies and Gentlemen,

I have the honor of reporting on the Fifth Section of our Congress dealing with Mycenaean studies. Before I give you a short report on the work of this section, I would first like to remind you that nine years ago in this city John Chadwick presented to the participants of the VIIth International Congress of FIEC an enthusiastic account of the birth and development of a new classical discipline called Mycenology. It is to be noted that the Budapest FIEC Congress of 1979 represents an important historical moment for the status of *Studia Mycenaea*. Mycenaean studies had not been considered a suitable subject for FIEC congresses until this date. Only then, 27 years after the decipherment of Linear B by Michael Ventris, were Mycenaean studies officially proclaimed the newest discipline in the family of classical studies.

Since 1979, along with regular international Mycenological colloquia organized by CIPEM (the VIIth held in Nürnberg in 1981, and the VIIIth in Ohrid in 1985), a section on Mycenaean studies was also held at the VIIIth FIEC Congress in Dublin in 1984. In addition, several other scholarly meetings devoted to special problems in this field were organized and held: *Pylos Comes Alive* in New York in 1984, *Di palazzo alla città* in Rome this year, and other conferences and colloquia.

At the EIRENE conferences, now congress, papers dealing with Mycenaean matters have been read and discussed since 1962. Pierre Chantraine introduced these studies of the participants of the VIth EIRENE Conference, held in Plovdiv, Bulgaria. Since then Mycenaean studies have been regularly represented at these scientific classical meetings. Although the papers from this field at EIRENE meetings are never numerous, they have always provoked vivid discussion among the participants. The Fifth Section of the present Congress, at which eleven papers were delivered, has been no exception.

Through linguistic analysis and by means of the contextual and comparative method, P. Ilievski investigated the meaning of the divine name *ti-ri-se-ro-e* (*Trishero^hei*) and some other compound personal names with augmentative prefixes. He stressed the relationship between attested Mycenaean names and Homeric heroic names, as well as the significance of Mycenaean civilization as a background and inspiration for Greek mythology and epic poetry.

I. Tegyei discussed scribal activity in connection with tablets discovered in the West Magazines at Knossos. Through careful analysis of find-spots and texts, he was able to identify a possible head office (F14), separated both architecturally and by the special contents of the tablets found there.

R. Witte stressed the difficulties in reconstructing Minoan history on the basis of any single body of data: archaeological evidence, epigraphical sources, or mythological accounts. He demonstrated how it is necessary to study all these available sources together, in order to reconstruct a general picture of the Minoan civilization.

T. Palaima examined references to oxen (BOS) and ox-herds (*go-u-ko-ro*) on the Pylos tablets. He proposed that Cn 3 and Cn 418 are religious texts and that the breeding and herding of oxen were carefully controlled by the LH IIIB palace in specific geographical localities of Bronze Age Messenia. This may have been in response to the peculiar economic pressures upon this region at the close of the Mycenaean palatial period.

S. Hiller assembled and analysed the complete dossier for familiar terms and relations in the Linear B tablets. He convincingly proposed a patriarchal system of relations and identified instances of single family units (Knossos As texts) as opposed to the more casual relationships within state-controlled workgroups (Pylos A-series). The patriarchal system is even seen in the religious sphere. On Tn 316 v. 9–10, *di-ri-mi-jo* is designated son of Zeus (*di-wo i-je-we*), not of Hera. There is also evidence of a system of classes: marriages seem to have taken place among members of the same social or economic class, and children may have been trained in the profession of their parents.

P. de Fidio reviewed the data for ration allotments and quantities, proposing a new distribution for the much discussed Knossos text Am 819, which would allot different quantities to 5 groups distinguished by age, sex and economic work status.

E. Stavrianopoulou discussed the system of contributions to the palace by some individuals and towns in the Pylos kingdom, summarizing the evidence of several different tablet series about various commodities.

C. Shelmerdine led us through the labyrinth of mathematical calculations connected with different theories about the principles for determining Mycenaean taxation quantities in the Pylos Ma series. She argued that Wyatt's ratio 7 : 7 : 2 etc. was more practical, but that the Mycenaeans may have used a system based on 100 units, as de Fidio suggested, rather than 80.

From the study of the forms of signs and texts, W. Brice suggested that we might consider the libation texts as a separate development in Minoan writing. He also proposed that the Cretan-Mycenaean script may have had a more complicated evolution, more in line with the original ideas than straightforward genetic development: Hieroglyphic-Linear A-Linear B.

J. Makkay presented fascinating evidence from the N. Balkans for a possible sign-system or at least script-influenced decoration on clay objects of the late second millenium. The 6 fragments from Našice with their many signs arranged in columns are particularly promising data for writing in Balkan prehistory.

H. Zebisch put forward his controversial ideas that the Phaistos Disk, Linear A and Linear B are all Pelasgian and not to be understood as scholars have so far understood them.

All the papers, except the last-mentioned, were discussed at a high academic level. O. Panagl, as well as I. von Bredow and N. Nedelčev were absent, so these two papers regrettably were not delivered.

Here, on my own behalf, I would like to express my thanks to our hosts, Professor Harmatta and all his collaborators, especially to Dr. Maróth and Professor Tegyei, for their extreme cordiality and for the open welcome which they have extended to us. Their sincere hospitality throughout reminds us that the Homeric word for such noble «guest-friendship» occurs even in Mycenaean: *ke-se-ni-wi-ja*. Our gratitude is due to them for the time and trouble they have taken to prepare this impressive meeting, perfectly organized indeed, and for giving us the opportunity to spend several days in this splendid city, thinking and talking about the ancient Greek and Roman culture and antiquities. We all shall return home with vivid and pleasant memories of our stay in Budapest.

The excellent edition of the *Proceedings of the VII Congress of FIEC*, which appeared under the care of the same team guided by Prof. Harmatta, is a guarantee that we may look forward to the production of a valuable publication of the *acta* of this Congress too. However, the organizers kindly accepted the generous proposal of Profs T. G. Palaima and C. W. Shelmerdine to publish the papers of the Fifth Section as a separate edition of *Živa Antika* in Skopje. Our two American colleagues have obtained from the Institute for Aegean Prehistory in New York a grant which will fund this volume, and the Program in Aegean Scripts and Prehistory of the University of Texas at Austin is preparing the volume. We all recognize that its publication will stand as a symbol of the international scholarly cooperation vital for all fields of classical studies. I express my own heartfelt gratitude both to our friends from the United States of America and to our Hungarian hosts for making this decision.

•

•

A NOTE ON ANCIENT EGYPTIANS' COLOUR VISION

1. INTRODUCTION

Some years ago L. Kákósy arrived at a very remarkable hypothesis about the colour vision of ancient Egyptians,¹ namely that some myths and pyramid texts suggest as if they had seen some stars *green* (Ref. 1, p. 55), even if this colour is not general in the texts, and, of course, mythological references and possibly metaphoric expressions are not to be confused with astronomical statements. The hypothesis was based on the following observations:

1) In a myth of "Celestial Cow" the Sun God, leaving Earth, is creating "greening" stars.²

2) In a pyramid text a goddess is mentioned to fill the sky with stars by scattering stones, including turquoises and malachites.³

3) In a standard text the deceased scatters malachite in the Otherworld; according to Kákósy's observation⁴ she does so in order to take the role of the goddess mentioned in Point 2) for a respectable afterlife.

Since *we* do not see green stars (details below), these observations are very interesting and important, but their meaning is not obvious. However, according to the above evidences one can accept that there was not impossible for early Egyptians to compare a star to a piece of malachite. Now, a star is observed purely visually, so the similarity is expected in *light*, which is, in general sense, *colour*. In this paper we try to specify this statement further.

2. THE COLOURS OF STARS

For the average present observer the overwhelming majority of stars is simply white or colourless, because of faintness. However, ancients were more familiar with naked eye observations, night observations were less disturbed by artificial illumination, and the atmosphere was clearer (and Egypt has even now clear sky and air). So we may accept that they saw some stars coloured.

Telescopic observations show the colours of stars very clearly. Using first qualitative terms, some 99% of stars can be classified into 7 spectral classes, with the approximate colours:

O, B: light blue
 A, F: white
 G: yellow
 K: orange
 M: red

and the “exceptional” classes S, R and N are also orange or red.⁵⁻⁶ So indeed there is no green *star*. (As we shall see later, this is a consequence of the shape of the Planck spectrum, characteristic for gases in thermal equilibrium. *Serious* and special deviations from this energy distribution, namely serious suppressions on both ends of the frequency range, may lead to green *ish* tint, but such stars must be exceptional and rare.)

A *planet* may be green. However, Mercury and Venus are white, Jupiter and Saturn are yellowish, while Mars is red. Uranus and Neptune possess some greenish tint,⁶ but Neptune is never visible for unaided eye; Uranus is on the verge of visibility, having an average brightness 5^m , 8 (the conventional border of visibility is 6^m), but it was discovered by Herschel using a rather substantial telescope. So planets are ruled out.

Still, in qualitative terms, it might seem possible seeing a *double star* (e.g. O + G) green, since some mixture of blue and yellow is green. Therefore we have to turn to quantitative description.

3. THE COLOUR TRIANGLE

Maxwell's three colour theorem states that colours form a three dimensional space, in which constant luminosity lights can be mapped on a surface. In canonical coordinates (additive in mixing) the map resembles a “curvilinear triangle”⁷ displayed on Fig. 1. The boundary consists of a horseshoe and a straight line; the former contains lights from pure spectrum lines, the latter is the purple border composed from mixtures of extreme red and violet lines. The interior points correspond to generic light spectra and can be produced by mixing the “canonical white” with a light from the boundary, i.e. with a spectrum line or with a pure purple.⁸ There is no physical light spectrum which could produce coordinates outside the “triangle”. For *colour*, a light is fully defined by its three colour coordinates, normalized to 1 when the intensity is of unity.

Stellar spectra are well known and, apart from fine details irrelevant here, simple. They are very similar to blackbody or Planck spectra characterized by a single parameter, the temperature. Therefore on the colour map of unit intensity the ensemble of stars occupies a single narrow line S,⁷ displayed on Fig. 1. This line passes very near the “conventional” white point, where all the colour coordinates are equal and $1/3$. It is easy to see that indeed, in

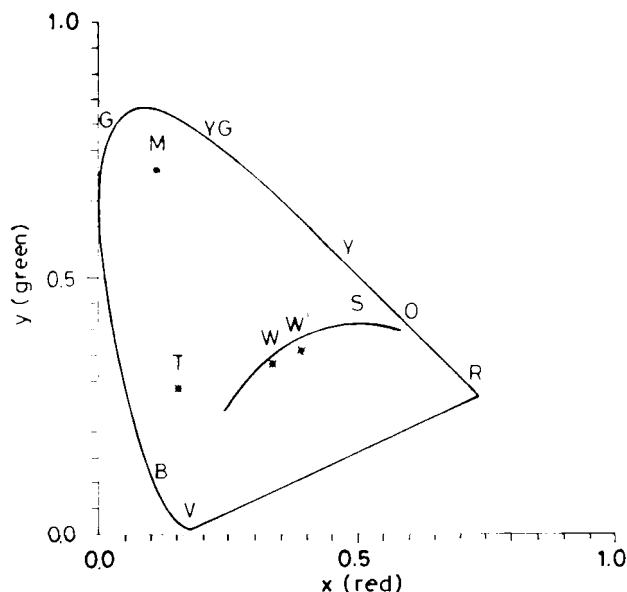


Fig. 1. Stars and reflectants in our colour system. Coordinates are normalized to unity. The horseshoe boundary is the location of pure spectral colours (representatives of familiar colours as Red, Orange, Yellow, Yellowish Green, Green, Blue and Violet are indicated by initials), the closing straight line is the purple end. Curve S is the location of blackbody (star) radiation without atmospheric Rayleigh scattering subtracting blue. This effect is not calculated but its general direction is shown by the arrow. Individual points are:

W: our conventional white

W': lamplight white in experiment [8]

M: approximate malachite colour

T: turquoise colour [16].

In this diagram the conventional white practically coincides with solar illumination, so lies roughly on line S. This is the reason that the green sector is not represented by starlight. Note that this Figure contains two quite different sets of points: those of reflectants (W, T, M) and of lights (S, W'). The details of this problem are in the text

order to be in accordance with the general impression about star colours, line S must practically contain the point considered white.

In order to see this let us speak qualitatively about *hue* and *saturation*. A colour can be imagined, as already told, as a mixture of a pure one and white. Such a mixture lies on the straight line between the white point and the boundary; then, for orientation, we may tell that the endpoints shows the dominant hue, while the length of the line between white and the colour measures the saturation. Now, assume that W is somewhere above S. Then some points of S lie on lines starting in W and ending on the purple line, i.e. then some stars are (light) purple. We do not see this. In contrast, if W is below S then some stars are light green, and *we* do not see this either. Our experience can only be understood if W is a part of S (at least in good approximation). Then, going from left to right on S the colours are blue, white, yellow, orange and red, just as in observation.

The “conventional” white is also near to the Planck spectrum at 5700 K temperature, which is the surface temperature of Sun. Still, Sun seems *yellow*. But this is a consequence of atmospheric Rayleigh scattering, taking out some blue and dispersing it on the whole sky. The full solar illumination is quite white. So at the bottom of the atmosphere all points of S are seen slightly shifted to the right. This is the reason to see really red stars, absent on Fig. 1; the approximate *direction* of this effect is indicated by an arrow on Fig. 1, the extent of the shift would need detailed calculations. These calculations will not be done here because the arrow does not show into the green sector.

For a double star the mixed light lies on a chord of this line; again, this cannot be in green.

With this we have finished the first part of demonstrating the problem. *We now cannot see stars green*. If it was possible for ancient Egyptians, something must have been different. Since stellar spectra are and were determined by fundamental physical laws, the only possibilities are

α) different colour *visioni* or

β) different colour *naming system*

in ancient Egypt.

4. THE ORIGIN OF THE COLOUR COORDINATES

Since colour coordinates v^i are additive in mixing, the coordinates of *any* spectral distribution $V(\lambda)$ can be formed by means of three functions $A^i(\lambda)$ as

$$v^i(V) = \int_0^{\infty} A^i(\lambda) V(\lambda) d\lambda \quad (4.1)$$

where λ is the wavelength. The functions $A^i(\lambda)$ are well known from colour measurements for average observers, being the colour coordinates of sharp spectral lines of unit intensity.⁷ For the biology behind A^i the most probable hypothesis is the existence of three different types of cones in the retina, and then $A^i(\lambda)$ are their sensitivity functions.⁹ Indeed, at least two of the functions are experimentally identified.¹⁰

Then some stars might lie in the green region for observers having unorthodox pigments in their cones. However, the pigments belong to the hardware of the human body and one cannot expect major changes in them on 4000 year time scale. Namely:

1) Contemporary human populations (except for $\sim 5\%$ with colour vision defects) exhibit very similar A^i functions. To be sure, American whites have been compared to *contemporary* Egyptians,¹¹ and minor differences exist in the spectral sensitivity. However, the differences are small indeed, and are, perhaps, connected with the degree of general pigmentation of the body.

2) Mutation rates of various human genes are in the order of $\sim 10^{-40}$ generation.¹² So *random* mutations cannot result in major changes in 100 generations.

3) Evolutionary *trends* might lead to major changes, but the measured sensitivity functions are generally conform with the general features of reflected lights (for the idea see Ref. 13, for a quantitative check, Ref. 14). Therefore natural selection is not expected to drive evolutionary changes now or in the near past. (For time scales compare the 4000 years to the ~ 4 million years of human evolution or to the $\sim 100\,000$ years of *Homo sapiens*.)

Hence one arrives at the conclusion that Fig. 1 must have been relevant for ancient Egyptians as well, except for the minor differences mentioned in Ref. 11. It would be worthwhile to see the consequences of *these* differences, but neither their degree nor their nature is enough to transfer any part of line S into the green sector.

5. COLOUR NAMES

If not *vision*, then maybe *naming* has changed. Indeed, colour naming systems have substantially changed in historical times. Most contemporary European languages use *four* "fundamental" colour names (red, yellow, green, blue), although further individual names do exist for "mixed" colours. However, contemporary Russian distinguishes two parts of blue without a generic term; Latin has a great variety of colour names, with a generic term for green, but none for red, yellow or blue. On the other hand, Kamass Samoied has a common word covering blue, green and golden (!).¹⁵ Such changes may occur; there is nothing in physics or biology to put division lines between sectors of the colour "triangle" (Fig. 1)¹³.

However, the *system* is not involved into the problem if the names are *similes*. The colour coordinates of real turquoise and malachite can be measured. Indeed, Ref. 16 gives correspondences between colour coordinates and names derived from real materials. Turquoise is listed there; malachite is not, but must be somewhere in the triangle stretched by scarab green, tarragon and mintleaf, which precision is quite enough in this moment for our purposes. So the two materials mentioned in the texts are displayed on Fig. 1.

Of course, a colour "malachite" is not necessarily pure; it is possible that only the dominant *hue* is malachite. So a colour can be called "malachite" if it lies along (or near) the straight line connecting points M and W, and extended until the boundary on the side of M. The same is true for "turquoise". But these lines meet Curve S again only in the white point. So the problem has still survived.

6. A POSSIBLE SOLUTION

Still there remains a possibility to be in accordance with everything *known*. Namely, what is identified by colour vision is not the reflected *light* but the *reflectivity* of the *surface*, loosely speaking the reflected light at average illumination, as emphasized by Ref. 13 and demonstrated by the relative constancy of colours at changing lights. The reflectivity is given by 3 colour coordinates, which are restored in the brain from the coordinates of form (4.1) of the illuminating and reflected lights.¹³ To be sure, coloured *lights* can be seen on dark background (as e.g. stars), but it is reasonable to assume that in such a situation the brain *assumes* an illumination.¹⁴

But then, strictly speaking, a *light* does not have a definite *colour* (although formally it can be put on Fig. 1). The conventionality of light colour is demonstrated by comparing sunlight and electric bulb illumination. In itself the electric bulb seems to shine white, while in daylight illumination the bulb light is reddish yellow. (See Point W' on Fig. 1; it is a well defined lamplight used as white in the experiment described in Ref. 8.) Then it is improper to define white via sunlight; white is the colour of a special reflecting surface, e.g. of a surface reflecting all wavelengths with the same efficiency. The present white, coming from an international convention [9], seems to be just such a surface, however a whole region is called loosely white, although one can easily distinguish the included colours in experiments.⁹

The wavelength dependence of reflectivity cannot be measured without specific instruments, so *our* conventional white is an idea which could not be thus formulated by any preindustrial society. In the colour space there is nothing to single out Point W¹³⁻¹⁴, it can be put anywhere in the interior.¹⁴

This fact offers the last possibility to interpret Kákósy's observation. The white, or neutral, or gray, is simply a conventional colour (sufficiently characterless, of course) chosen by the population, to which all other colours are referred. Now, it is possible to find such a new location for W (denoted by W*) that some blackbody radiations (of cca. 8000 K temperature) be in the "green" sector. By requiring that both the TW* and the MW* straight lines have crossing points with Curve S, the actual white point must be somewhere in the region W* on Fig. 2.

Figure 2. is only an illustration and first attempt, so here the correction from atmospheric Rayleigh dispersion has not been calculated. The possible region for W* has been restricted by the following way. The left boundary is the line connecting the end of S with "turquoise"; from the left of it even very hot stars could not be seen turquoise. The bottom and right-hand side is defined by plant colour names used by us¹⁶ in the light purple region. While ancient Egyptians might have considered other dilute colours important, it is a fact

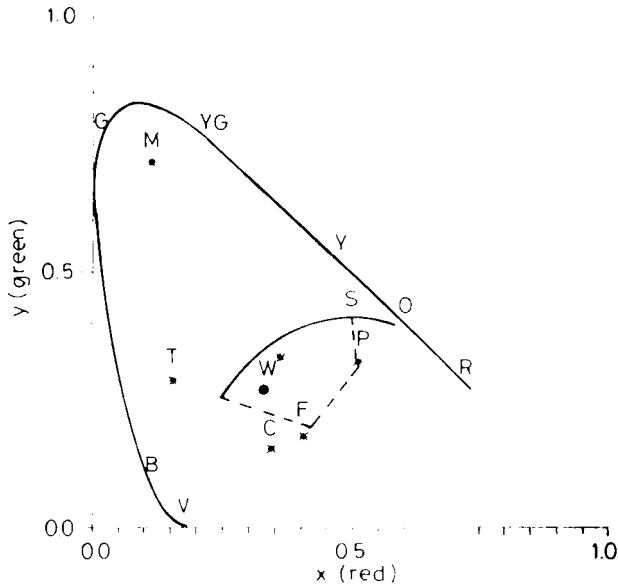


Fig. 2. As Fig. 1 but with a different white convention W^* . This is the hypothetical colour system of ancient Egypt explaining Kákósy's observation [1]. The *exact* location of W^* cannot yet be reconstructed; it is somewhere below S but restricted by the dashed boundary. The latter is explained in details in the text. For the new points:

C: crocus colour

F: fuchsia colour

P: melon pink colour [16].

The region between the dashed line and S contains colours which for *us* are dilute purple but nameless [16], so characterless. Lines TW^* and MW^* do cross Curve S, so the stars at the respective crossing points are in this hypothetical colour system (dilute) turquoise and malachite

that within the region so obtained Ref. 16 did not find characteristic *names* for the dilute purples, so those colours are rather neutral indeed. If needs be, more quantitative results could be obtained from detailed calculations.

7. CONCLUSIONS

So our suggestion is that Kákósy's statement about ancient Egyptians having seen some stars greenish, or malachite or turquoise means position W^* of the "conventional white" of that civilization. In our naming system that region is nameless dilute purple, nevertheless it *may be* defined white without self-contradiction. This is the only possibility that the hue of some stars may be named turquoise or malachite. We do not have any reasonable idea why and how that region was *chosen* white or neutral, only note that such an effect may have caused by a widely accepted white paint having some absorption in the green (around 550 m μ).

Since malachite does not sparkle, the alternative that the similes were chose not for *hue* but for *brightness* (relative intensity) is ruled out, and the possibility that the term was used purely randomly is inconstructive.*

REFERENCES

- ¹ KÁKOSY: *Egyiptomi és antik csillaghit*. Budapest, 1978 (in Hungarian).
- ² CH. MAYSTRE: *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale* 40 (1941) 81.
- ³ K. SETHE: *Die altägyptischen Pyramidentexte*. Leipzig 1908. Pyr. 567.
- ⁴ L. KÁKOSY: *Bibliotheca Orientalis* 25 (1968) 323.
- ⁵ E. NOVOTNY: *Introduction to Stellar Atmospheres and Interiors*. Oxford 1973.
- ⁶ D. H. MENZEL: *Astronomy*. N. Y. 1975.
- ⁷ LANDOLT-BÖRNSTEIN: *Zahlenwerte und Funktionen*. Technik, 3. Teil, Elektrotechnik, Lichttechnik, Röntgentechnik. Berlin 1957.
- ⁸ J. A. VAN DEN AKKER & AL.: *J. Opt. Soc. Am.* 37 (1947) 363.
- ⁹ G. S. WASSERMAN: *Color Vision: An Historical Introduction*. N. Y. 1978.
- ¹⁰ W. A. H. RUSHTON: *Visual Pigments in Man*. University, Liverpool 1962.
- ¹¹ J. A. FRASER ROBERTS: *An Introduction to Medical Genetics*. Oxford 1967.
- ¹² I. G. H. ISHAK: *J. Opt. Soc. Am.* 42 (1952) 529.
- ¹³ J. WEINBERG: *Gen. Rel. Grav.* 7 (1976) 135.
- ¹⁴ B. LUKÁCS: *Acta Phys. Pol.* B19 (1988) 243.
- ¹⁵ J. LOTZ: *J. Amer. Folkl.* 67 (1954) 369.
- ¹⁶ I. H. GODLOVE: *J. Opt. Soc. Am.* 37 (1947) 778.

* Illuminating discussions with Dr. I. Borbély are acknowledged.

BEMERKUNGEN ZUR GESELLSCHAFT DER AWAREN

Die gesellschaftlichen Verhältnisse des Awarischen Kaganats aufzudecken, ist keine leichte Aufgabe. Die im Jahre 568 ins mittlere Donau-Becken eingewanderten Awaren, die in ethnischer Hinsicht keineswegs einheitlich waren (und später in dieser Hinsicht durch weitere fremde Volkselemente Ergänzung erfuhren), stießen auf dort siedelnde Völker mit bauerlicher Lebensweise. Der nomadisierenden Lebensweise konnte in diesem Gebiet nicht vollständig nachgegangen werden, da einerseits die Waldsteppe dieses Territoriums nicht die den östlichen gleichende Grasarten aufwies und andererseits die Weidegebiete in ihrer Ausdehnung viel kleiner waren. Neben der Herausbildung einer Symbiose mit der dort siedelnden Einwohnerschaft kam es allmählich zur immer größeren Einengung der ursprünglichen Lebensweise der Ankömmlinge. Von den Kontakten zu den einheimischen Völkern berichtet z. B. die Fredegarchronik, von dem Wandel der Lebensweise und Wirtschaft aber zeugt das in den Gräbern gefundene Tierknochenmaterial (z. B. Schweine- und Hausgeflügelknochen). Die Kleintiere (Schafe, Ziegen) haltenden Nomaden waren gezwungen, sich mit den Ackerbauern zu arrangieren. Die Reiternomaden, die sich vorwiegend mit der Zucht von Pferden und Rindern befaßten, gerieten immer mehr in den Hintergrund bzw. beschränkten sich nur auf bestimmte geographische Gebiete.

In welchem Maße die aus der Arbeitsteilung resultierende Schichtung der awarischen Gesellschaft zur Geltung kam, darüber wird erst eine gründliche Analyse und moderne Aufarbeitung der mehr als 30 000 awarischen Gräber Aufschluß geben können. Dazu ist außerdem eine wesentlich weitergehendere Erschließung der awarenzeitlichen Siedlungen als bisher erforderlich. Waren vielleicht die Ackerbau- und Viehzuchttreibenden, die Handwerker und die Bewaffneten die einzelnen Elemente dieser Schichtung?¹ Im Falle der nichtnomadisierenden Ackerbauern allerdings bestimmt die Komplexität von Ackerbau und Viehzucht die Lebensweise, während die Militärschicht sich in

¹ I. ERDÉLYI: *A későavarkori lovastemetkezések*. Budapest 1953 (Manuskript); *ders.*: *Az avar társadalom néhány kérdése régész szemmel*. In: F. TÓKEI (Hrsg.): *Nomád társadalmak és államalakulatok*. Budapest 1983. 307—315.

der Nomaden- oder Halbnomadengesellschaft auf die Gesamtheit der erwachsenen freien Männer erstreckte. In bezug auf wandernde Handwerker verfügen wir über Angaben schon aus der frühen Awarenzeit, hierzu gehört das nahe bei Kunszentmárton gefundene Grab eines Schmiedes mit Waffenbeigaben. In jüngster Zeit wurde bei Szekszárd in Transdanubien auch ein awarisches Töpferzentrum entdeckt.²

Nur wenn wir diesen von uns hier nur sehr vage aufgezeigten wirtschaftlichen Hintergrund nicht aus den Augen verlieren, können wir uns mit den Problemen der awarischen Gesellschaft beschäftigen. Gleichzeitig dürfen wir nicht vergessen, daß in den Randgebieten des Karpatenbeckens zur gleichen Zeit auch die nichtnomadische Weideplatzwechsel-Tierhaltung auf den ausgezeichneten Bergweiden existierte.

Zur Analysierung der awarischen Gesellschaft stehen uns zwei große Quellengruppen zur Verfügung. Einerseits die archäologischen (vorerst noch ausschließlich die Gräberfelder), andererseits die schriftlichen Quellen. Leider berichten die Schriftquellen in der Hauptsache entweder von der frühen (z. B. Kagan Bajan und seine Familie) oder der späteren Geschichte (die letzten zwei Jahrzehnte des 8. bis zum Anfang des 9. Jh.).³ Eines ist sicher: Der Inhalt des Kagantitels und vermutlich auch des damit verbundenen Ranges hat sich während dieser Zeit im Prinzip nicht verändert.

Die Position der Personen, die dem die oberste Macht ausübenden Kagan dem Rang nach unmittelbar folgten, ist allerdings schon stark umstritten. Es stellt sich die Frage, ob die gesellschaftliche Entwicklung der Awaren so verlief, daß die Macht zwischen dem Kagan und seinem Stellvertreter, dem Jugurur (*yuyruš*), geteilt wurde, also eine Doppelmacht zustande kam (ähnlich wie sie in Ungarn im 9.—10. Jh. zwischen Árpád und Kurszán vermutet wird). Der Titel «Kapkan», der von einigen nur als eine andere Form des Titels «Kagan» aufgefaßt, von anderen für eine gesonderte Würde gehalten wird, stand im Rang unter dem Kagan und bezeichnete vermutlich den Herrscher eines bestimmten Teiles des Kaganats.⁴ Den Herrscher eines Teilgebietes meinen andere Forscher auch im Tudun (*todan*) zu erblicken.⁵

Die auf der gesellschaftlichen Rangleiter weiter unten stehenden Tarchanen (*tarcan*) waren — wie wir aus östlichen Analogien wissen — Mitglieder der Steppenaristokratie, die mit ihrer Macht den Zusammenhalt zwischen den kleineren Gebieten des Kaganats sicherten und z. B. auch für die Eintreibung der Steuern sorgten.⁶ Dies muß eine dünne Schicht privilegierter, vornehmer Herren gewesen sein.

² Gy. ROSNER (unveröffentlicht).

³ S. SZÁDECZKY-KARDOSS: *Über die Awarengeschichte und ihre Quellen*. Szeged 1986.

⁴ F. LÁSZLÓ: *A kagán és családja*. Budapest (Körösi Csoma Archivum 3).

⁵ I. BÓNA: *Magyarország története*. I. Budapest 1984, 335.

⁶ A. N. BERNŠTAM: *Socialno-ekonomičeskij stroj orchono-jenisejskich tjurok VI—VIII vv.*, Moskwa—Leningrad 1946.

Es erscheint als sicher, daß bereits im Kaganat die territoriale Organisation vorherrschte.⁷ Die awarischen Stämme, deren Existenz vorausgesetzt werden kann, obwohl wir ihre Namen nicht kennen, fassen wir selbstverständlich nicht als Gemeinschaften nach Blutsverwandschaft bzw. archaischer Art auf, weil bei allen Nomaden, so auch den Awaren, die von ihnen aufgenommenen Teile anderer Völker sich als fiktive Stammesverwandte eingliederten.

Die inneren und äußeren Grenzen der territorialen Organisation wurden von an strategisch wichtigen Punkten stationierten Bewaffneten gesichert. Hierüber steht jetzt eine spezielle Untersuchung zur Verfügung,⁸ in der eine vollständige Aufarbeitung der Gräber mit Waffenbeigaben vom sozialen Gesichtspunkt aus vorgenommen wurde. Die in die Gräber gelangten Waffen sind auf der Grundlage dieser Aufarbeitung in Form eines landesweiten Überblicks (d. h. in bezug auf das ganze awarische Kaganat) ein Beweis dafür, daß es in breiten Kreisen — angefangen von den oberen Führungsschichten bis hin zu den einfachen Freien — Brauch war, den Verstorbenen Waffen mitzugeben, um dadurch die gesellschaftliche Stellung ihrer einstigen Eigentümer zu unterstreichen. Vom Territorium des Awarischen Kaganats sind uns bisher 2199 Gräber mit Waffenbeigaben von 594 Fundstellen bekannt. Wenn wir diese auf die bisher ans Tageslicht gelangten 30 000 awarenzeitlichen Gräber aus der Zeit von 568 bis 820 übertragen, können wir den Anteil der Bewaffneten auf 7% festlegen.⁹ Die Gräber mit Waffenbeigaben sind, worauf bereits hingewiesen wurde, nicht «gleichmäßig» über das Gebiet des Kaganats verteilt, sondern ihre Zahl liegt z. B. in der späten Awarzeit (vom 8. bis zum Beginn des 9. Jh.) im nordwestlichen Grenzgebiet bei 14%.¹⁰

Im folgenden wollen wir erörtern, was die Gräberfelder noch über die awarische Gesellschaft aussagen können. Im Gefolge der Arbeiten von Gy. László hat auch bei uns die Analyse der Gräberfeldkarten weitgehend Eingang in die Praxis gefunden. Leider ist ein bedeutender Teil der Gräberfelder — auf Grund früherer, unsachgemäßer Erschließung sowie wegen der großen Zahl der durch Plünderung, Einbrüche und Bauarbeiten zerstörten Gräber — für eine eingehende Analyse nicht eben geeignet, die außerdem auch durch die unsichere innere chronologische Ordnung erschwert wird. Wir haben schon seit langem beobachten können, daß auf einzelnen Gräberfeldern (z. B. in Jánoshida, Komitat Szolnok) aus der späten Awarzeit die Familienoberhäupter nebeneinander bestattet wurden, die sich ihrer Vermögenslage nach

⁷ J. SZENTPÉTERI: *Az avarság fegyveres rétege*. Budapest 1989 (Thesen der Kandidatenarbeit, Manuskript).

⁸ Ebenda.

⁹ Ebenda.

¹⁰ Ebenda.

innerhalb einer jeweiligen Gemeinschaft sehr nahestanden.¹¹ Eine erneute Bestätigung unserer Ansicht bietet das Gräberfeld von Vörs.¹²

Die Gegensätze zwischen Armen und Reichen sowie deren Verschärfung finden in den Gräberfeldern einen sehr deutlichen Niederschlag, wenn wir die frühen und späten awarischen Gräberfelder miteinander vergleichen.¹³ Die gesellschaftlichen Widersprüche innerhalb des Kaganats haben sich gegen Ende der Awarenzeit zweifellos bedeutend verschärft. Dies ist nicht nur am Ansteigen der Zahl der ärmlichen Gräber (ohne Beigaben) erfaßbar, sondern auch daran, daß die Anzahl der mit beschlagenen Gürteln (Zierrgürteln) ausgestatteten Männergräber zwar nicht in großem Maße, aber dennoch im Abnehmen begriffen war. J. Szentpéteri hat 1988 den Anteil dieser Gräber für die frühawarische Zeit in 54% festgestellt, in der folgenden Zeit — in der Spätperiode der Awarenzeit — war ihr Anteil dann nur noch in 47%.

Die Reichsten der Awaren wurden bereits in der frühen Periode des Kaganats gesondert bestattet (z. B. Bócsa, Komitat Pest), einige zusammen mit ihren engsten Familienangehörigen (z. B. Szentendre, Komitat Pest) — und das bezieht sich auch auf die Frauen (z. B. Cibakháza). Bisher ist es noch nicht gelungen, ein awarisches Fürstengrab aus der Zeit nach dem 7. Jh. zu finden. Bemerkt werden muß jedoch dazu, daß außerordentlich reiche Männer auch ohne Waffenbeigaben beigelegt worden sind.

Wie können wir das Awarische Kaganat als Staatsform definieren? Auf Grund unserer bisherigen Kenntnisse scheint es, daß wir es mit einer sehr frühen speziellen Staatsform zu tun haben, ähnlich dem gleichaltrigen, bis hin zur Mitte des 10. Jh. bestehenden Chasarischen Kaganat am südöstlichen Rande von Osteuropa. Zur Bezeichnung derartiger Staaten verwendet Gy. Kristó¹⁴ — auf Vorschlag von J. Szűcs — neuerdings den Ausdruck «Stammesstaat», und damit stimmt im Prinzip auch Gy. Székely überein.

I. Bóna stellt sich das Awarische Kaganat in wirtschaftlicher Hinsicht derart streng zentralisiert und organisiert vor, daß er sogar annimmt, daß die Awaren ihre Pferde von der Zentralmacht als ewiges persönliches Eigentum erhielten, das sie mit sich ins Grab nehmen konnten.¹⁵ Die Zahl der bis zum heutigen Zeitpunkt entdeckten Gräber mit Pferden¹⁶ — wozu auch die Pferdegeschirrrgräber gehören — ist wesentlich höher als die der Gräber mit Waffenbeigaben und liegt bei 2400. Wir stehen allerdings auf dem Standpunkt,

¹¹ I. ERDÉLYI: *A jánoshidai avarkori temető*. Budapest 1958 (Régészeti Füzetek Ser. 2).

¹² J. SZENTPÉTERI—L. KÖLTŐ: *A Vörs-papkerti IX—XI. századi temető népessége*. Kaposvár 1988 (Vortragstext).

¹³ I. ERDÉLYI: *Einige Bemerkungen über die Awaren-Gesellschaft im Lichte der archäologischen Quellen*, in: R. KRUSCHE (Hrsg.), Leipzig 1981. 227—237.

¹⁴ GY. KRISTÓ: *Levedi törzsszövetségétől Szent István államáig*. Budapest 1980.

¹⁵ BÓNA (s. Anm. 5).

¹⁶ SZENTPÉTERI (s. Anm. 7).

daß im Falle einer Beisetzung mit Pferden das bei einzelnen awarischen Gruppen vorhandene, jedoch nicht völlig übereinstimmende schamanistische Weltbild eine Rolle gespielt hat, ob das Pferd neben seinem Herrn ins Grab gelegt wurde: Der Reiter wäre ohne dieses nicht in die «ihm vorbestimmte» himmlische Region gelangt, dorthin, wohin er auf Grund seines Status gelangen mußte.

Über manches andere können die Gräberfelder natürlich keine Auskunft geben. In der awarischen sowie in den ihr ähnlichen Gesellschaftsordnungen müssen die gesellschaftlichen Gegensätze und die damit einhergehenden Ausbeutungsformen sehr differenziert gewesen sein: «Verwandtschaftliche Kredite» im Falle von Tierverlusten, in Naturalien zu zahlende Güter, die vom Kagan und seiner Gefolgschaft anläßlich einer Landbegehung an Ort und Stelle verzehrt wurden, und ähnliches hinterließ in den Gräbern keine direkt faßbaren Spuren.

Die in den Gräberfeldern erkennbaren scharfen Unterschiede, die gesellschaftliche Schichtung und die in ihr bestehenden Gegensätze fanden auch in einer awarenzeitlichen Schriftquelle eine eigenartige Widerspiegelung (Suidas-Lexikon), die aus Berichten von in bulgarische Gefangenschaft geratenen älteren Awaren entstand. Darin ist von den schlechten Ratgebern des Kagan die Rede sowie von deren den Handel forcierenden Rolle im wirtschaftlichen Leben, die verurteilt wird.¹⁷ Alle diese Dinge bewirkten eine Verschärfung der inneren Spannungen, und schließlich wurden dem Awarischen Kaganat die Kriegszüge der Franken sowie der von Süden her geführte Schlag der Bulgaren zum Verhängnis. Die sich lockernde gesellschaftliche Einheit führte offensichtlich zur Schwächung des Widerstandes und so, wenn auch nur mittelbar, zum Niedergang dieser sonderbaren frühen Staatsform bei, die sich danach langsam und schrittweise in Richtung des Feudalismus weiterentwickeln konnte.

¹⁷ I. ERDÉLYI: *Die Kunst der Awaren*. Budapest 1965. 22.

CONTENTS

Proceedings of the XVIIIth International Congress of the Committee Eirene (Buda-
pest, 29 August—2 September 1988)

Allocution du Professeur <i>J. Harmatta</i>	5
Ansprache von Professor <i>R. Müller</i>	7

SECTION I

S. R. Slings: Orality and the Poet's Profession	9
R. Müller: Rhetorik und literarische Kommunikation im 5. und 4. Jh. v. u. Z.	15
S. Jäkel: Die ästhetische Funktion der lyrischen und epischen Elemente in der griechischen Tragödie	25
H. Kuch: Gattungsgeschichtliche Gemeinsamkeiten von Tragödie und Komödie	31
W. Luppe: Neue Erkenntnisse aus Euripides-Papyri	39
I. Stark: Kommunikation, Funktion und Struktur in der griechischen Komödie	45
R. Häußler: Zur Terminologie des römischen Dramas	55
K. Dér: Poeta in the Early Roman Literature	63
I. Mikolajczyk: Columella und seine didaktische Dichtung «De cultu hortorum»	69
E. Wesolowska: Silence in Seneca's Tragedies	77
F. Heubner: Formelemente und Funktion in der römischen Geschichtsschreibung des 1. Jh. v. u. Z.	83
T. Köves-Zulauf: Reden und Schweigen im taciteischen «Dialogus de oratoribus» ...	93
D. Slabochová: Les références généalogiques des «Mémoires d'Hadrien»	99
S. Franchet-D'Esperey: Les deux conflits de la Thébaine	105
A. Gavrilov: Lautes und stilles Lesen im Altertum	111
M. Szarmach: Der Protreptik von Galenos als rhetorisches Werk	117
T. Adamik: Quintilian's Theory of Rhetoric and Style	123
W. Gawłowska: «Excerptum de vita Alexandri Magni» de Frutolf de Michelsberg dans le Code d'Eugène à Vienne	129
J. Irmscher: Wissenschaft und Philosophie in der Platonischen Akademie der aus- gehenden Antike	133

SECTION II

S. Gély: La denomination des peuples et des lieux en latin: l'exemple italien	139
S. Szádeczky-Kardoss: Kirchliche und profane Elemente im Sprachgebrauch und Stil eines frühbyzantinischen Kanzlerredners (Theodoros Synkellos)	169
T. Olajos: La langue littéraire grecque du VII ^e siècle d'après l'examen de l'œuvre historique de Théophylacte Simocatta	177
D. Muchnovi: Les propositions introduites par <i>ὅτι</i> à valeur causale	187
N. V. Kiladze: Greek-Arabic-Georgian Equivalents	193
T. Erb: Zur lexikalischen Erschließung terminologischer Wortfelder im Mittellatein ..	201
E. Odelman: Latein und Volkssprache im mittelalterlichen Schweden	209
T. Dér: On the Changing Terms of Some Grammatical and Stylistical Phenomena of Conciseness	215
J. Waszkiewicz—A. Wojciechowska: On the Origin of reductio ad absurdum ...	229

SECTION IV

<i>D. Lotze</i> : Die sogenannte Polis	237
<i>Ye. Golubtsova</i> : Polis et monarchie à l'époque de Séleucides	243
<i>I. Kertész</i> : Pergamon und die Strategie des römischen Imperialismus	247
<i>G. R. Tssets'hladze</i> : On Colchian Slaves in the Ancient World	255
<i>Л. П. Маринович</i> : Некоторые теоретические проблемы становления эллинизма	261
<i>В. И. Исаева</i> : Греческая идеология IV в. до н. э. и эллинизм	267
<i>Б. С. Ляпустин</i> : Формы взаимоотношения знати и ремесленников в древнем Риме ..	273
<i>E. Schulmann</i> : Die Charakteristik der Hetären in den Komödien des Plautus als Widerspiegelung ihrer sozialen Stellung	279
<i>L. Havas</i> : Les révoltes des esclaves: La critique des textes	287
<i>H. Fischer</i> : Zu Problemen städtischer Entwicklung im römischen Reich im klein- asiatisch-syrischen Raum (2/3. Jahrhundert)	295
<i>E. V. Ljapoustina</i> : La structure économique et sociale de la villa gallo-romaine	301

SECTION VI

<i>P. Dyczek</i> : Notes on the Aegean Talismanic Stones	307
<i>J. Bouzek</i> : Greek Pottery in the Black Sea Area	317
<i>A. Podossinov</i> : Die sakrale Orientierung nach Himmelsrichtungen im alten Griechen- land	323
<i>Zs. Kiss</i> : Les auditoria romains tardifs de Kôm el-Dikka (Alexandrie)	331
<i>B. Lichocka</i> : Les monnaies antiques trouvées dans le «Quartier d'habitation» à Kôm el-Dikka (Alexandrie)	339
<i>M. Ziolkowski</i> : Epigraphical and Numismatic Evidence of Disciplina	347
<i>J. Zajac</i> : I cognomina dei patroni nell'indicazione dello status nei nomi propri dei liberti nella Regio X Augustea	351
<i>B. Böttger</i> : Zu den gefäßkeramischen Funden in der römischen Straßenstation Karasura in Thrakien	361
<i>Z. Kádár</i> : Sul'iconografia d'un rilievo romano trovato a Fenékpuszta	367
<i>E. Pogány-Balás</i> : Diskussionsbeitrag	380

REPORTS

<i>R. Müller</i> : Bericht über Sektion I	383
<i>T. Erb</i> : Bericht über Sektion II	387
<i>J. Barnes</i> : Report on Section III	391
<i>P. Hr. Ilievski</i> : Report on Section V	395

*

<i>B. Lukács</i> : A Note on Ancient Egyptians' Colour Vision	399
<i>I. Erdélyi</i> : Bemerkungen zur Gesellschaft der Awaren	407

PRINTED IN HUNGARY

Akadémiai Kiadó és Nyomda Vállalat, Budapest



Fig. 3. Plan du «Quartier d'Habitation» (d'après Rodziewicz, Alexandrie III, plan III)

Die *Acta Antiqua* veröffentlichen Abhandlungen aus dem Bereiche der klassischen Philologie in deutscher, englischer, französischer, russischer, und lateinischer Sprache.

Die *Acta Antiqua* erscheinen in Heften wechselnden Umfanges. Vier Hefte bilden einen Band.

Die zur Veröffentlichung bestimmten Manuskripte sind an folgende Adresse zu senden:

Acta Antiqua, H-1363 Budapest, Postafiók 24.

An die gleiche Anschrift ist auch jede für die Redaction und dem Verlag bestimmte Korrespondenz zu richten.

Bestellbar bei

AKADÉMIAI KIADÓ, H-1519 Budapest, P.O. Box 245

Les *Acta Antiqua* paraissent en français, allemand, anglais, russe et latin et publient des travaux du domaine de la philologie classique.

Les *Acta Antiqua* sont publiés sous forme de fascicules qui seront réunis en volume.

On est prié d'envoyer les manuscrits destinés à la rédaction à l'adresse suivante:

Acta Antiqua, H-1363 Budapest, Postafiók 24.

Toute correspondance doit être envoyée à cette même adresse.

A bonnement s'adresser à

AKADÉMIAI KIADÓ, H-1519 Budapest, P.O. Box 245

«*Acta Antiqua*» публикуют трактаты из области классической филологии на русском, немецком, французском, английском и латинском языках.

«*Acta Antiqua*» выходят отдельными выпусками разного объема. Четыре выпуска составляют один том.

Предназначенные для публикации рукописи следует направлять по адресу:

Acta Antiqua, H-1363 Budapest, Postafiók 24.

По этому же адресу направлять всякую корреспонденцию для редакции и администрации.

Заказы просим направлять по адресу

AKADÉMIAI KIADÓ, H-1519 Budapest, P.O. Box 245

